

Les Aventuriers - Nouvelle série

Pierre Bellemare

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



PIERRE
BELLEMARE
JACQUES
ANTOINE

LES AVENTURIERS

NOUVELLE SÉRIE



PIERRE BELLEMARE
JACQUES ANTOINE

LES AVENTURIERS – NOUVELLE SERIE

Librairie Arthème Fayard et Éditions N° 1, 1978.

Edition papier :

Composition réalisée en ordinateur par IOTA

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.

le livre de poche – 12, rue François-Ier – Paris.

ISBN : 2 – 253 – 02468 – 6

30/5388/1

Réalisation numérique : *Escolabs, Mai 2013.*

RESUMÉ

Pour survivre ou pour mourir, pour épouser la femme qu'ils aiment ou pour la quitter, pour devenir riche ou rester pauvre, pour sortir de la foule ou pour s'y perdre, pour faire la guerre ou pour avoir la paix, pour rire ou pour pleurer, pour résoudre les mêmes problèmes que vous dans le même monde que vous, ils ont choisi d'autres routes et d'autres moyens : misérables ou glorieux, criminels ou victimes, par leur volonté ou malgré eux, pour une heure ou pour une vie, ils sont devenus... *les Aventuriers*.

60 nouveaux récits...

1. UNE ERREUR D'AIGUILLAGE

- Ton nom !
- Truska, Karel Truska.
- Assieds-toi et donne ton pouce, le gauche...
- Est-ce que je peux savoir ?
- Qu'est-ce que tu veux savoir ? Ce qu'on va te faire ? Rien de bien méchant, rassure-toi... Montre-moi ta convocation.
- Mais c'est un hôpital ici ! Je ne suis pas malade !
- Non, tu n'es pas malade. Mais tu es peut-être fatigué, il faut passer une visite médicale complète.
- Est-ce que... est-ce que c'est obligatoire ?
- C'est obligatoire.

Karel Truska, quarante ans, père de famille, profession : chef de gare, nationalité : tchèque, entre dans un bureau tout blanc, où l'accueillent un médecin et deux infirmières. Il a très peur, car, il l'a déjà dit au fonctionnaire, il n'est pas malade. Et le fonctionnaire sait bien lui aussi que Karel Truska n'est pas malade.

Le médecin l'observe, puis examine le dossier qu'on lui présente, l'observe encore, demande aux infirmières de sortir et referme soigneusement la porte.

- Asseyez-vous.
- Docteur, je ne souffre de rien, je vous assure.
- Je sais. Vous êtes simplement fatigué. Votre métier est dur, vous travaillez la nuit à des heures irrégulières, c'est normal. Vous ne dormez pas assez.
- Mais, enfin, arrêtez ces boniments, je n'ai pas demandé à passer de visite médicale, vous le savez. Je n'ai pas demandé ! Qu'est-ce que vous me voulez ?
- Calmez-vous, Karel Truska, calmez-vous, ne vous agitez pas ! Vous voyez bien que vous êtes nerveux... Asseyez-vous là ! Nous allons parler de vos problèmes, faites-moi confiance.

Karel Truska n'est pas supérieurement intelligent, il n'a rien d'un intellectuel, mais il n'est pas idiot. Il est tout simplement nanti d'une logique convenable et d'une certaine dose de bon sens. Ce qui, apparemment, n'est pas le cas du médecin qui l'examine. Le fonctionnaire en blouse blanche s'est mis en tête de lui faire passer des tests psychologiques.

Karel Truska doit trier des petits ronds, des petits carrés, réfléchir sur des sortes de taches d'encre, et répondre à des questions dont l'infantilisme lui fait peur.

A présent, il est sûr de ce qui l'attend. On ne va pas l'enfermer chez les fous, non, on va l'expédier dans une sorte de “maison de repos” qui n'en a pas l'air, le bourrer de calmants et le relâcher dans un mois ou deux, complètement abruti. Il a déjà entendu parler de ces hôpitaux où on ne soigne qu'une seule et unique maladie : le déviationnisme. Pour être sain, il faut être communiste. Si l'on met en doute la politique de son pays, c'est qu'on est

malade. Il faudrait sortir de ce piège infernal.

– Docteur, arrêtez, ce n'est pas la peine, pas besoin de tout ce cinéma, j'ai parfaitement compris.

Truska, ne vous agitez pas. Nous devons aller jusqu'au bout de ce test.

– J'ai dit assez ! On m'a dénoncé... Quelqu'un a raconté que je tenais des propos anticommunistes, que j'en avais marre et que je n'allais plus aux réunions du Parti. Alors, je sais ce que vous allez faire, vous allez m'enfermer dans votre clinique à redresser le cerveau. Vous direz à ma femme que je suis malade des nerfs, vous enverrez mes enfants dans une pension pour qu'ils ne subissent plus la mauvaise influence de leurs parents et le tour sera joué. Je sais tout ça. J'ai rencontré des hommes à qui c'est arrivé ! Alors, arrêtez ce petit jeu stupide, ne vous donnez pas tout ce mal.

– Vous vous trompez, Karel Truska. Je suis simplement chargé d'évaluer votre niveau intellectuel.

– Dites plutôt le niveau de ma conscience politique. Vous commencez avec ces petits jeux pour gosses de dix ans, et vous finirez par les piqûres. Je vous dis que je sais comment ça se passe.

– Non, vous ne savez pas. Ne vous prenez pas pour ce que vous n'êtes pas, Karel Truska. Si vous continuez à tenir ce genre de propos, je vous fais arrêter immédiatement.

– Faites-le ! Je préfère la prison aux électrochocs !

– Ce n'est pas votre intérêt et vous le savez. Ne faites pas l'imbécile, répondez aux questions, c'est tout ! Vous n'avez rien à craindre.

– Et si je vous répons, que va-t-il se passer ?

– Vous serez dirigé vers un travail qui correspondra mieux à vos aptitudes. Vous ferez un stage, vous apprendrez un nouveau métier, l'Administration se préoccupe du bien-être de chaque individu dans le monde du travail.

– Ah ! J'ai compris, imbécile que j'étais ! Les gens comme moi ne vont pas en “maison de repos”. C'est réservé aux intellectuels, aux penseurs, aux contestataires importants. Les ouvriers comme moi, on les met tout simplement en camp de concentration. C'est ça, votre stage ? Hein ? On va m'orienter vers un nouveau métier entre deux miradors et du fil de fer barbelé !

– Taisez-vous ! Vous êtes complètement fou ! Ce genre de choses n'existe pas chez nous et vous le savez bien ! Je vous interdis de tenir ce genre de propos en ma présence ! Je suis médecin-psychologue et on m'a chargé de faire un rapport sur vos capacités. Je le ferai ! Si vous résistez, ce n'est plus de mon ressort !

– Mais, regardez les choses en face, bon sang ! Sur combien de types avant moi avez-vous fait ce genre de rapports, comme vous dites ? Ne me dites pas que vous ignorez ce qu'ils sont devenus. Je ne marche pas ! C'est avec des robots dans votre genre que le Parti arrive à étouffer la moindre tentative de liberté.

– Si vous refusez l'examen psychologique, je dois le signaler.

– Allez-y, signalez !

– Je dois également signaler les propos subversifs que vous avez cru devoir tenir dans mon cabinet, et les insultes que vous avez proférées à l'égard du Parti et du pays !

Signalez, docteur, allez-y, je préfère ça. Si on ne m'avait pas convoqué ici, je n'aurais peut-être jamais eu le courage d'aller jusqu'au bout. Maintenant que je l'ai fait, ça va beaucoup mieux.

– Vous êtes complètement fou, ou surmené, Karel Truska, et je ne m'étonne pas que vos chefs aient décidé de vous faire transférer ! Sortez !

– Vous ne m'arrêtez pas ?

– J'ai dit sortez ! Ce qui doit vous arriver ne me regarde pas !

Karel Truska, quarante ans, citoyen tchèque, père de famille et chef de gare, sort. Avec un qualificatif supplémentaire : “Activiste.” Depuis des mois, il se sentait surveillé, soupçonné. A présent, il est catalogué, pour peu de chose en vérité. Jusque-là, il n'avait participé qu'à des réunions, il n'avait contesté qu'en paroles et en lecture, et encore, sans idées précises. Karel Truska disait tout simplement : « Il nous manque des libertés. » Il ne savait pas précisément lesquelles. Dans le camp de concentration où il mijote pendant six mois, après sa « visite médicale très particulière », Karel Truska sait qu'il n'y a qu'une liberté au monde. Celle qu'on peut vous prendre et celle qu'il faut reprendre.

En sortant du camp de concentration (*ou du camp de réflexion, c'est selon*), Karel Truska n'est plus chef de gare. L'Administration l'a sagement rétabli au poste d'employé subalterne sur la même ligne. Pour que tout le monde comprenne bien, pour que ses camarades sachent qu'il est très mauvais de penser à voix haute, de rêver de liberté en regardant passer les trains. Karel travaille à présent à la gare d'Eger. Tous les jours, il voit s'arrêter l'express Prague–Ash.

Ash, c'est la gare terminus à la frontière germano-tchèque. Ash, c'est la gare où Karel Truska était chef de gare. L'express, c'est le 365011 et son mécanicien c'est Jaroslav Kanvalinka. Karel le connaît bien. Jaroslav, lui, est un véritable activiste. Il a aidé plusieurs de leurs amis à passer la frontière sans ennui jusqu'à présent.

– Salut !

– Salut !

– Jaroslav, j'ai besoin de toi, il faut que tu m'aides à partir.

– Je ne peux plus. Je suis surveillé. Je dois me tenir tranquille pendant quelque temps.

– Alors, pars, toi aussi. Tu ne leur échapperas pas, Jaroslav, regarde ce qu'ils m'ont fait.

– Et ma femme et mes enfants ?

– Il faut que tout le monde parte en même temps.

– Je suis coincé pour l'instant, c'est impossible. Le chef de train me surveille, le chauffeur me surveille. D'ailleurs, méfie-toi. S'ils nous voient

ensemble, on est fichu.

– Salut !

– Salut !

Pendant quelques semaines, Karel Truska et Jaroslav Kanvalinka ne se parlent que dans le fracas de la locomotive arrêtée en gare d'Eger. L'arrêt est court, ils n'ont guère la possibilité de mettre au point des idées d'évasion, d'autant plus que le chef de train, d'un œil mauvais et perçant, les surveille sans aucune équivoque.

Le 10 septembre 1951, pourtant, Karel Truska brave le regard perçant du chef de train et saute dans la locomotive pour rejoindre son camarade.

– Salut !

– Salut !

Le chauffeur de la loco marmonne un bonjour, mais ne bouge pas. Impossible de parler devant lui, or ce que Karel veut dire à Jaroslav est trop long. Alors, en frôlant son ami, il lui murmure à l'oreille.

– Descend une minute, invente n'importe quoi...

Jaroslav réagit immédiatement, et annonce à voix haute :

– Je vais boire un café, tu viens ?

Sur le quai, devant la buvette, Karel, souriant, l'air de rien, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps, explique sa décision.

– On part demain, j'ai une idée. Préviens ta famille, et même tes amis, que ceux qui veulent partir montent dans le train.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Tu connais l'aiguillage bloqué après le terminus ?

– Tu es fou ? Il est surveillé, il y a une ronde permanente.

– Il suffit de le débloquer une heure avant le départ. Je connais les horaires, j'ai minuté, je connais la gare par cœur, c'est la seule solution.

– Mais le train sera bourré de voyageurs...

– On verra bien. Ce qui compte, c'est l'effet de surprise et la vitesse ?

– Et le chef de train ? Et le chauffeur ?

– C'est le plus gros problème. J'aurai une arme, il t'en faut une aussi. Je monterai à l'arrière, pour maîtriser le chef. Tu t'occuperas du chauffeur ?

– Et si tu n'arrives pas à le débloquer ?

– J'y arriverai, bon sang. Un aiguillage, c'est un aiguillage, j'en ai vu d'autres. D'accord ?

– D'accord.

– Salut !

Ce que viennent de décider ces deux hommes est tout bonnement extraordinaire. Si leur aventure réussit, ce sera le premier détournement de train en Europe. Un exploit ! Mais un exploit d'une rare simplicité : le train va de Prague à Ash, au terminus, puisque c'est la frontière. Avant, la ligne de chemin de fer continuait pendant quelques kilomètres jusqu'à un aiguillage. Et de cet aiguillage, deux directions possibles : Leipzig ou Selb.

Depuis le mur de Berlin, cet aiguillage est bloqué, surveillé sans cesse et ne

donne accès qu'à une direction éventuelle : celle de la zone soviétique. Mais il pourrait aiguiller le train vers l'Ouest, car la voie est toujours en place. Neuf kilomètres de zone interdite, vers Selb... La liberté.

Alors, l'idée de Karel Truska est simple : faire une erreur d'aiguillage et le train continue tout bêtement jusqu'à Selb. Et qui peut arrêter un train, si le mécanicien ne veut pas ? Or, le mécanicien, c'est Jaroslav.

Ce 11 septembre 1951, dans l'express de Prague, montent exactement cent huit personnes. Dont les familles et quelques amis des deux aventuriers. Ces derniers quittent leur pays à leurs risques et périls et de leur propre volonté. Les autres subiront l'évasion collective de l'express 365011. Il est 16h10, le train n'est plus qu'à treize kilomètres du terminus. Eva Mochacwa, qui va assister au mariage de sa fille à Ash, range déjà ses petites affaires. Un fonctionnaire de police, qui va prendre son poste à la frontière, replie son journal. Une quinzaine d'écoliers, qui rentrent chez eux, chahutent et rangent leurs cartables. C'est l'habituel remue-ménage des cinq minutes qui précèdent l'entrée en gare.

16h15. On distingue la gare au loin, le train va ralentir, les voyageurs se lèvent.

Mais le train ne ralentit pas. Au contraire, la vitesse augmente, augmente ! Dans la cabine de la locomotive, Jaroslav, les traits crispés, tient en respect le chauffeur qui l'insulte de l'autre côté du revolver. Le chef de train galope dans les couloirs, faisant claquer les portes des compartiments et hurlant désespérément : « Arrêtez ! Arrêtez ! » Il tire sur un signal d'alarme, rien ! Coupé !

16h17, l'express de Prague passe en trombe devant le quai de la gare. Terminus : Ash.

Penché à la portière du dernier wagon, Karel Truska aperçoit son successeur, le nouveau chef de gare, qui agite inutilement son drapeau rouge. Déjà la gare s'éloigne à toute vitesse. Karel attend le chef de train, qui va sûrement tenter d'actionner en dernier recours le frein à main, situé dans le dernier wagon.

L'homme arrive, courant et se cognant partout, déporté par le balancement infernal du train fou. Il aperçoit Karel, il crie des ordres incompréhensibles dans le vacarme. Il ne voit pas les deux camarades de Karel qui, comme deux bombes, surgissent d'un compartiment. Cette fois, plus personne ne peut intervenir, ni à l'avant ni à l'arrière, et le train peut continuer sa course. Il reste à espérer que l'aiguillage est toujours dans la bonne direction, celle de l'Ouest. Pourvu que les rondes ne se soient pas aperçu de l'inversion que Karel Truska a bricolée la nuit dernière. C'est l'Est ou l'Ouest à plus de cent kilomètres à l'heure, et, quelle que soit la station, elle sera définitive.

Les kilomètres défilent... cinq, six, sept, huit... On voit l'aiguillage, puis le bâtiment des gardes, les lumières rouges et vertes. Et si le chef de gare avait eu le temps de prévenir le poste ? Si l'un des gardes avait déjà trouvé comment rétablir l'aiguillage ? Avec un sursaut réconfortant, la locomotive

attaque la ligne désaffectée, les wagons suivent, et le train s'arrête à 16h46, en gare de Selb–Ploersberg, zone Ouest, sous l'œil des MP américains, ébahis de voir arriver ce train fantôme, sur une voie fantôme ! Ebahis d'en voir sortir cent huit passagers hurlants, les uns de colère, les autres de joie ! Dans le hall de la gare de Selb, les autorités organisent démocratiquement un référendum :

– Ceux qui veulent rester seront considérés comme réfugiés politiques. Les autres seront rapatriés !

Karel Truska et Jaroslav Kanvalinka, leurs femmes, leurs enfants et leurs amis se mettent du côté des réfugiés politiques, bien sûr. Le chef de train, le chauffeur et le fonctionnaire de police, du côté des rapatriés, avec la plupart des voyageurs. Mais certains hésitent encore. S'ils avaient su, s'ils avaient pu emmener leur famille eux aussi ; car il y a les représailles !

Finalement, soixante-dix-sept voyageurs demandent à rentrer chez eux, trente et un demandent l'asile politique.

Parmi les trente et un, un couple de jeunes époux et leurs deux bébés. Ils avaient déjà tenté deux fois de passer la frontière sans y réussir. Cette fois-ci, sans lever le petit doigt, et sans le savoir, ils avaient gagné !

Le soir de l'enlèvement du train express 356011, baptisé par les journalistes “*Le train de la liberté*”, Radio-Prague rapportait l'information suivante :

« *Un groupe de terroristes, armé par des agents américains, a kidnappé aujourd'hui tous les voyageurs d'un train en Bohême occidentale. Les terroristes ont contraint les voyageurs à passer la frontière sous la menace de revolvers. A l'exception des terroristes, pas un seul citoyen tchèque n'a accepté de rester en Allemagne. Tous ont refusé la nourriture que leur offraient les autorités américaines. Ils ont été rapatriés sains et saufs.* »

Comme disait Karel Truska :

« Une simple erreur d'aiguillage, en somme. »

2. LA QUEUE DU DRAGON

Le 21 mai 1946 à quinze heures, Louis Slotin s'adresse aux employés du laboratoire :

– Préparez-moi tout le bazar... Je vais aller chatouiller la queue du dragon...

Nous sommes dans un laboratoire du Nouveau-Mexique, proche de Los Alamos, le désert où fut fabriquée la première bombe atomique. Et le dragon, c'est une bombe atomique destinée aux expériences sur l'atoll de Bikini. Est-ce la huitième, la douzième ou la vingtième bombe ? Peu importe, ce qu'il faut savoir, c'est que le 21 mai 1946 la fabrication de ces bombes est encore empirique. Et surtout les conséquences de la radioactivité sont encore mal connues... La première bombe sur Hiroshima a explosé voici dix mois à peine. On sait que ses radiations peuvent tuer, mais on ne sait pas encore tout à fait comment, ni pourquoi. Les journaux parlent simplement d'un “tueur invisible”.

Et ce jour-là, dans les couloirs du laboratoire, le “tueur invisible” est au côté de Louis Slotin et de ses compagnons.

Louis Slotin a trente-quatre ans, il est mince mais robuste. Sur les tempes, les cheveux bruns grisonnent légèrement. Le col de sa chemise sans cravate est entrouvert. Le regard est confiant, presque gai, derrière ses lunettes d'écaillé.

Derrière lui, sept personnes suivent le long couloir : des employés du laboratoire qui se trouvaient là, un peu par hasard, et qui, poussés par la curiosité, ont demandé à suivre l'expérience à laquelle va se livrer Louis Slotin.

Parmi eux, un autre savant dont le nom ne sera pas révélé car, à cette époque, tout ce qui entoure la fabrication de la bombe atomique est couvert par un formidable secret. On sait seulement qu'il a le même âge que Louis Slotin, le même “profil”, comme on dit aujourd'hui, de savant et de technicien tranquille. (*Ces hommes si sympathiques qui font des choses si dangereuses*). Nous l'appellerons Peter.

Au fond du couloir, il y a une porte que Louis Slotin franchit le premier. Puis il jette un regard dans la grande pièce, toute en longueur, toute blanche, meublée seulement d'un bureau métallique au milieu et d'une table contre un mur. Une baie donne sur le désert, seule ouverture de la pièce par où pénétre, en biais, le soleil éclatant du Nouveau-Mexique.

Louis Slotin se tourne vers son confrère :

– Entrez.

C'est en effet pour lui que Slotin va “chatouiller la queue du dragon”. Il doit prendre l'avion en fin de journée pour Bikini et laisser la direction du laboratoire à son collègue à qui reviendra désormais l'honneur d'accomplir cette expérience alors indispensable.

– Entrez aussi, messieurs.

Les employés du laboratoire entrent, les uns après les autres, dans la grande pièce nue, froide et solennelle.

– Inutile de vous approcher, leur dit Louis Slotin, vous verrez très bien d'ici.

En ce temps-là, on ne fabrique encore que de petites bombes capables tout au plus de décapiter une ville. Tout juste capables de lui arracher les tripes. Tout juste capables de la réduire en cendres, elle et ses habitants. Tout juste capables d'envoyer ses cendres dans la stratosphère sous la forme d'un énorme champignon... Bref, de petites bombes.

Depuis, avec la bombe à hydrogène, on fait beaucoup mieux. Ces bombes, qu'on appelle des bombes à fission, utilisent, bien entendu, des substances “fissibles” qui présentent d'étranges propriétés : au-dessous d'une certaine dimension et d'un certain poids, ces substances (*qu'il s'agisse d'Uranium 235 ou de plutonium*) ne sont pas plus dangereuses qu'un morceau de plomb. Elles se présentent d'ailleurs sous le même aspect de métal lourd, gris et luisant. Mais si l'on augmente la dimension de ces morceaux, afin d'atteindre un certain poids, il se produit à l'intérieur de cette masse une réaction en chaîne. On appelle “la masse critique” la quantité de métal nécessaire pour que cette réaction se provoque spontanément.

Ce que Louis Slotin appelle “chatouiller la queue du dragon” consiste donc à rapprocher deux hémisphères creux de métal fissible pour vérifier qu'ils atteignent bien “la masse critique”. Celle-ci, bien entendu, a été établie par calculs et les deux pièces ont été fabriquées séparément, en fonction de ces calculs. Mais il faut vérifier que les calculs ont été justes et que la bombe fonctionnera. Plus tard, on aura recours à des machines compliquées pour réaliser cette expérience, à plusieurs centaines de mètres de distance, dans des abris bétonnés protégés des radiations.

Mais nous ne sommes qu'en 1946 et Louis Slotin, lorsqu'il s'approche du bureau, sur lequel sont posés les deux hémisphères creux, de métal gris argent, ne dispose que d'un vulgaire tournevis. En s'en servant comme d'un levier, il va rapprocher les deux morceaux de métal jusqu'à une distance telle, et dans une disposition telle, que l'ensemble se trouve exactement au “point critique”. Puis il éloigne les deux morceaux avant que le métal ait pu dégager une radioactivité dangereuse, voire les mêmes rayons mortels qu'une bombe atomique.

Slotin est donc penché avec son tournevis, sur les deux morceaux de la bombe et, posément, commence à les rapprocher peu à peu l'un de l'autre.

Le long du mur, les six employés du laboratoire écarquillent les yeux, le souffle un peu court, car tous sont parfaitement conscients du danger. Les radiations, ce que la presse appelle “le tueur invisible”, ont déjà fait au moins trois victimes à Los Alamos. Parmi elles l'assistant de Louis Slotin. Il en est mort. Pour éviter le retour de semblables accidents, le labo a conçu un dispositif de sûreté mû par un ressort, pour éloigner l'un de l'autre les deux hémisphères de métal dès qu'ils menacent de devenir dangereusement

radioactifs.

Alors, pourquoi Louis Slotin se sert-il ce jour-là d'un tournevis ? Parce qu'il n'aime pas ces sortes de dispositifs qu'il estime trop compliqués, donc causes possibles d'accidents. Et parce qu'il préfère une manipulation dangereuse qui tient en éveil l'attention des expérimentateurs qui risqueraient autrement de se fier plus à la machine qu'à leur propre jugement. Enfin, Slotin qui a déjà réalisé au moins quarante fois cette expérience l'a "au bout des doigts", comme il dit. Et c'est sans trembler, d'une main sûre, qu'il donne une petite poussée du tournevis à droite, une petite correction du tournevis à gauche... C'est hallucinant pour un profane.

Peter, le collègue de Slotin, qui devra bientôt réaliser cette expérience, penché par-dessus son épaule, suit attentivement ses gestes en retenant sa respiration.

Louis Slotin, après chaque mouvement, écoute un compteur Geiger et jette un regard sur l'enregistreur de neutrons qui inscrit les radiations sur une longue bande de papier.

Vérification faite, il continue sa manœuvre : un petit coup de tournevis à gauche, une petite poussée à droite. Le tic-tac du compteur Geiger devient plus saccadé, plus irrégulier et peut-être un peu plus rapide. Mais Slotin connaît tellement son affaire, il a tellement dans l'oreille le bruit du compteur, qu'il n'a pas besoin de réfléchir pour savoir qu'il est encore loin de la "masse critique" du "point critique". Encore un petit coup à droite, encore un petit coup à gauche.

Sur la bande de papier, la ligne rouge, fine et tremblée que trace l'aiguille monte doucement en zigzag. Un petit coup de tournevis à gauche, Slotin a fait un pas en arrière. Le compteur Geiger tictaque comme une pendule détraquée... La ligne rouge de l'enregistreur de neutrons monte presque verticalement, puis tous deux se stabilisent.

Le point critique est presque atteint... L'expérience est pratiquement terminée. Il ne s'agit plus que d'éloigner de trois millimètres une des deux pièces de façon à déterminer un point géométrique exact. Louis Slotin contemple son ouvrage. Il n'a pas fait un mouvement de plus, personne ne respire, tout le monde observe, quand la chose se produit, en une seconde. Une seule seconde pour tout ce qui va suivre...

Il y a, sur le bureau métallique, un mouvement imperceptible. L'un des deux hémisphères glisse, on ne sait comment, et les deux morceaux se touchent. Le compteur Geiger s'affole puis s'arrête net. La ligne rouge de l'enregistreur de neutrons traverse brutalement la feuille de papier, les radiations sont devenues tellement intenses que l'appareil est bloqué.

Slotin, qui s'était quelque peu écarté du bureau, se précipite en avant. En même temps, les employés du laboratoire, les yeux exorbités, pétrifiés contre le mur de la grande pièce blanche, voient une lueur bleue rayonner sur le bureau. En fait, ils ne voient probablement rien, mais ils ont tellement conscience du drame qui est en train de se produire, ils savent tellement que

des radiations mortelles émanent des deux morceaux de métal, qu'ils croient les voir sous la forme de cette lueur bleue, éclatante comme le soleil.

Slotin a immédiatement réagi. De ses mains nues, il a séparé les deux hémisphères de métal. Puis il s'est redressé, le visage blême...

Ils sont tous là : les six employés contre le mur, les deux savants qui se regardent un dixième de seconde sans rien dire... On croirait qu'il ne s'est rien passé... La pièce est toujours aussi nue, aussi froide, aussi solennelle.

Tous ensemble, les huit témoins de cette scène étrange sortent rapidement sans se bousculer l'un derrière l'autre et, toujours sans dire un mot, se glissent dans les couloirs comme des fantômes.

Aujourd'hui des sonneries d'alarme retentiraient dans tout le laboratoire. Des spécialistes en combinaisons spéciales accourraient de toute part, des portes plombées bloqueraient les issues. D'ailleurs, aujourd'hui, l'accident n'aurait pas lieu. Mais, en 1946, c'est la préhistoire de l'ère atomique et un homme en manches de chemise apparaît au bout du couloir, l'air ahuri :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– N'approchez pas, dit Slotin, nous sommes irradiés. Ecartez tout le monde de notre chemin. Appelez l'hôpital.

L'homme part comme un fou. On l'entend hurler derrière les cloisons.

– Que personne n'entre dans le couloir, prévenez l'équipe de sécurité, appelez l'hôpital et dites-leur bien que toute l'équipe de Slotin est irradiée.

Il y a des exclamations, un brouhaha. Bientôt une voix discute avec l'hôpital au téléphone et demande :

– Ils sont combien ?

La porte du couloir s'entrouvre, l'homme passe la tête et compte les silhouettes immobiles.

– Huit... ils sont huit !

La porte se referme.

Dans le couloir, Slotin s'est écarté des autres et Peter se tient à mi-chemin. Ils se sont instinctivement disposés en fonction de la quantité de rayonnement à laquelle ils pensent avoir été soumis. Car il est évident que lorsque Louis Slotin s'est précipité vers le bureau, lorsqu'il s'est penché au-dessus du métal et l'a saisi avec sa main gauche pour l'écarter, il a probablement sauvé la vie des autres témoins du drame mais a gravement compromis la sienne.

Si, au lieu de se précipiter en avant, il s'était écarté, la quantité de radiations eût été sans doute infiniment moins grande pour lui. Mais elle aurait duré plus longtemps pour tous.

Peter, qui se tenait à mi-chemin entre les employés du laboratoire et le bureau métallique, est sans doute plus atteint que les employés mais moins que Slotin. Pour le moment, ils ne ressentent rien ni les uns ni les autres, ou du moins presque rien, sinon que la bouche leur paraît sèche et la salive acide. Ce qui est le symptôme d'une trop forte radioactivité...

Certains sont légèrement tremblants, mais de peur. A part cela, rien d'autre.

Pourtant, dans l'ambulance qui l'emmène à l'hôpital, par deux fois Slotin est

pris de vomissements.

Moins d'une heure après l'accident, les huit victimes sont en observation à l'hôpital de Los Alamos.

Slotin continue de vomir fréquemment pendant les douze heures qui suivent. Puis, il ne ressent plus rien qu'un peu de fièvre et une immense fatigue.

Par contre, sa main gauche, qui a séparé les deux blocs de métal, a commencé à enfler et à devenir toute rouge. Elle est maintenant couverte de cloques qui deviennent douloureuses, atteignent la main droite et bientôt les deux bras. Enfin, c'est la partie inférieure de l'abdomen qui rougit à son tour et devient très sensible. Malgré tout, son état général semble s'améliorer considérablement, passées les premières vingt-quatre heures. Dix médecins ont été appelés en consultation.

Car, à cette époque, on connaît mal les effets des radiations. Il n'y a pas dix mois que la première bombe a été lancée sur Hiroshima et quelques mois seulement que l'on connaît les observations et les premières statistiques qui permettent d'en mesurer les conséquences. On sait simplement que les radiations nucléaires ne sont pas forcément mortelles tant qu'elles n'atteignent pas une dose de 525 roentgens avec une marge de 75 en plus ou en moins (*les roentgens sont l'unité de mesure des radiations*).

C'est ainsi que l'un des employés du laboratoire, un technicien de cinquante-quatre ans, qui se tenait avec les autres le long du mur, mais le plus proche du bureau, a reçu une dose de 100 roentgens (*c'est-à-dire autant que s'il avait été exposé aux radiations d'une bombe atomique explosant à 1975 mètres de lui*). On découvre dans ses urines une quantité infime mais notable de phosphore radioactif. Par contre, il n'éprouve aucun malaise.

Chez les autres employés, on n'observe rien d'anormal et ils ne se sentent pas le moins du monde incommodés.

Peter ne s'en tire pas si bien. Il a dû recevoir une dose de 180 roentgens (*équivalent à ce qu'il aurait reçu si une bombe atomique avait éclaté à 1800 mètres de lui*). Pourtant, il reste vif, lucide, il est même autorisé à rendre visite à son ami Slotin.

Il le retrouve dans son état normal, calme et même gai, malgré ses douleurs aux bras :

- Alors vieux... dangereuse la queue du dragon ? lui dit Peter.
- Oui... Je crois qu'il serait bon de le faire retourner dans sa tanière.
- Je crois aussi.
- Je suis désolé, reprend Slotin... Je vous ai entraîné dans une sale histoire. Je pense qu'il y a une forte probabilité pour que j'y reste... Mais je crois que vous vous en sortirez.

Le diagnostic de Peter correspond tout à fait à celui de Slotin : il a l'impression qu'il s'en tirera, mais que pour Slotin on ne peut qu'espérer. Bien sûr, il ne le lui dit pas. Au contraire.

- Je crois que vous vous trompez. Nous nous en sortirons tous. Grâce à

vous, ç'a été si court, si rapide, qu'aucun de nous, je crois, n'a subi une dose mortelle. Bien sûr, vous êtes le plus exposé. Mais n'ayez aucun remords, vous nous avez sauvé la vie.

Evidemment, on tente l'impossible pour sauver Slotin et on fait venir ses parents à bord d'un appareil militaire spécial. On ne sait trop quoi leur dire car les médecins ne disposent pas encore de moyens permettant de calculer la dose de radiations à laquelle il a été soumis. En ce qui le concerne, l'issue est un mystère pour tout le monde. Après le départ de ses parents, chaque fois que des amis ou des collègues viennent lui rendre visite, il leur pose en souriant la question capitale :

– A votre avis... est-ce que j'ai la fameuse dose ?

Pendant les cinq premiers jours, on serait bien incapable de lui répondre. Mais le cinquième jour est un tournant pour Louis Slotin et Peter.

Ce jour-là, la température de Peter monte à 39°5 et il faut lui faire deux transfusions de sang.

C'est ce jour-là aussi que Slotin se plaint de douleurs dans la langue. Il désigne l'endroit exact et les médecins aperçoivent une petite plaie blanchâtre. Ils découvrent rapidement pourquoi : la langue frotte contre une dent dans laquelle une carie a été aurifiée, et l'or est fortement chargé de radioactivité. On recouvre la prothèse d'une petite feuille d'or et la douleur disparaît. Mais les médecins considèrent cela comme un mauvais symptôme.

De son côté, le lendemain, Peter se sent à la fois endormi et nerveux mais sa fièvre tombe petit à petit. Les médecins entrevoient le moment où ils pourront lui proposer de rentrer chez lui.

Il n'en va pas de même pour Slotin. Une numération globulaire a montré que les globules blancs ont cessé de se reproduire. Le "tueur mystérieux" dont parle la presse s'est donc attaqué aux tissus sanguins. Le même jour, le pouls s'est accéléré, il devient impossible de le nourrir et on le voit maigrir à vue d'œil.

Peter aussi a maigri. Il a perdu cinq kilos et, bien qu'il rentre chez lui, le quinzième jour, il passe les deux tiers de son temps couché, car tout le fatigue. Le dix-septième jour après l'accident, la partie de son visage qui a été la plus exposée aux radiations, c'est-à-dire la partie gauche, devient ultra-sensible au point de devenir une douleur aiguë. Le vingtième jour, son peigne lui arrachera de grosses touffes de cheveux. Après quoi, il perdra presque tous ses cheveux du côté gauche et sur sa joue gauche, la barbe ne poussera plus. Il sera même frappé d'impuissance. Puis, petit à petit, tout redeviendra normal et il ne lui restera qu'un léger trouble de la vision de l'œil gauche. Voilà pour Peter, mais Louis Slotin ?

Le septième jour, ses facultés commencent à diminuer sérieusement. Il lui arrive, pendant une heure ou deux, de ne reconnaître ni ses parents ni ses collègues. Peu à peu, il tombe dans le coma. Enfin, le 30 mai 1946, le neuvième jour, dans la matinée, il meurt sans avoir repris connaissance.

Alors que le plus atteint des employés du laboratoire pourra faire, quelques

semaines plus tard, une randonnée de dix kilomètres dans la journée, sans ressentir la moindre fatigue.

Je regardais chaque feuille, chaque brin d'herbe, dira-t-il et je pensais ; « Si Slotin n'avait pas retenu à pleines mains la queue du dragon, tout cela n'existerait plus pour moi. »

Le nom de Slotin est resté presque inconnu du public. Pour des raisons de secrets militaires et politiques, faciles à comprendre, il fut longtemps tenu secret.

“Chatouiller la queue du dragon”, comme il disait, est, une gloire dont les savants ne tirent encore aucune gloire justement. Rien que des conséquences.

3. LA GRENADE HUMAINE

L'homme est allongé sur le ventre, torse nu, la tête de profil. C'est un Vietnamien du Nord, petit, sec et nouveau. Il a les cheveux coupés en brosse et les dents de devant très longues, ce qui se remarque davantage, car sous l'effet de la souffrance il a la bouche ouverte, immobile, comme celle d'un cadavre. Pourtant il n'est pas mort, mais cela ne vaut guère mieux. Il peut mourir en un éclair, d'une seconde à l'autre. Et en même temps, sans le savoir, sans que personne ne s'en doute, il peut tuer la demi-douzaine d'Américains qui l'entourent.

Tran Chinh est simple soldat dans l'armée du Vietnam du Nord depuis deux ans. En 1964, il a vingt-deux ans. Il est couché nu, à plat ventre sur une table de radioscopie. Il a une énorme blessure boursouflée dans le haut du dos, presque à la base du cou, près de la colonne vertébrale. Les cinq ou six officiers américains qui l'entourent ignorent pourquoi elle est ainsi boursouflée, anormalement, sinon, ils ne se pencheraient pas sur lui avec cette insouciance ! Ils croient seulement qu'il a un éclat d'obus près de la colonne vertébrale, et qu'il faut l'opérer.

Le médecin-chef abaisse horizontalement l'appareil de radioscopie, presque à toucher l'horrible plaie gonflée. Il règle l'appareil et s'éloigne de deux mètres pour aller regarder l'image sur l'écran. Il se fait un silence de plusieurs secondes. Les autres Américains sont restés autour du blessé. Il y a l'adjoint du major, deux infirmiers, et un officier du service de renseignements qui attend de pouvoir interroger le Vietnamien, car il possède des renseignements essentiels. Soudain la voix du major s'élève, avec une drôle d'intonation : à la fois calme et tremblante. Dans l'obscurité de la salle de radioscopie, ce qu'il dit est encore plus affolant :

– Messieurs, sortez tous de cette salle immédiatement ! Je dis bien : immédiatement, si vous tenez à la vie ! Cet homme peut nous tuer tous d'un seul mouvement ! Ce qu'il a dans le dos, près de la colonne vertébrale, c'est une grenade offensive. Elle est intacte. Rien qu'en tournant la tête, il peut la faire exploser !

Le soldat Tran Chinh a très bien vu, quand le “Marine” a tiré sur lui presque à bout portant, qu'il s'agissait d'un fusil lance-grenades. Il n'a que vingt-deux ans, mais il est né avec la guerre. Les instructeurs chinois lui ont appris à reconnaître les armes et les projectiles américains. Aussi, quand il a vu l'ennemi se dresser en face de lui, le fusil à la hanche, il s'est cru mort.

Ce fusil court, avec une proéminence au bout, ne pouvait être qu'un fusil lance-grenades : ces grenades offensives modernes, moins lourdes et moins destructrices que les grenades défensives à l'épais quadrillage, mais tout aussi mortelles à trente mètres autour du point d'impact. La charge d'explosifs est terriblement puissante. L'enveloppe d'acier se déchiquette en petits morceaux projetés en gerbe, à une vitesse initiale comparable à celle des balles d'un fusil M. 16 : un engin fait pour “nettoyer les paillotes” comme disent les marines.

Tran Chinh s'est donc dit, l'espace d'un éclair : « Je vais mourir, mais l'Américain avec moi. »

Car il était à trois mètres à peine, et pouvait être atteint lui aussi par les éclats. Pourtant, dans un réflexe, le jeune Vietnamien a fait demi-tour au moment où le Marine le braquait, voulant replonger dans le marais dont il venait de surgir. A deux ou trois secondes près, il pouvait plonger dans l'eau, échapper à la grenade. Mais à peine le dos tourné, il a senti un formidable coup de boutoir dans l'omoplate. Le choc l'a projeté comme un pantin disloqué dans le marais. Et plus rien n'a existé pour lui. Est-ce plusieurs heures plus tard, qu'il a repris connaissance ? Il ne saurait dire. Il a ouvert les yeux à la surface de l'eau. Sa tête reposait sur une racine émergée, tout le reste de son corps était plongé dans l'eau boueuse.

Il s'est réveillé pour entrer dans un cauchemar : une douleur atroce dans le haut du dos, le cou paralysé, le soleil sur le visage, et aussi une sensation bien connue : celle d'avoir des dizaines de petites choses molles agglutinées sur le corps : sur les pieds, les jambes, partout, et particulièrement sur la blessure de son dos : les sangsues. Ces horribles petites limaces gris-vert se collent à la peau de n'importe quel homme qui marche dans l'eau. S'il est blessé, c'est encore pire : elles sont attirées par le sang et le sucent avidement, jusqu'à tripler de volume. Elles ne lâchent prise qu'une fois rassasiées, pour être immédiatement remplacées par d'autres.

Au moment où il se réveille, le jeune Tran Chinh sent les petites mandibules rondes percer sa chair un peu partout sur la plaie qui saigne en haut de son dos, la douleur est irradiante. La morsure des sangsues se confond avec elle. Mais il sent la multiple pulsation des bestioles en train de se gorger de son sang. A cause d'elles l'eau du marais continue, autour de lui, à être rouge. Les sangsues émettent un anticoagulant qui se déverse dans son sang, empêchant la plaie de se refermer. Il sait qu'il va ainsi se vider peu à peu. Il sera mort exsangue avant une heure, peut-être moins. Il lui faut absolument sortir de l'eau du marais, pour fuir les sangsues exposées au soleil, celles qui sont sur lui finiront par se détacher une fois repues. D'autant plus qu'elles ne peuvent vivre longtemps hors de l'eau.

La terre ferme est toute proche, à portée de la main. Le jeune Vietnamien se demande s'il va pouvoir faire l'effort d'allonger le bras et de ramper. A ce moment, il ne sait pas que la grenade offensive de quatre centimètres de diamètre est restée dans sa chair, intacte, non explosée. Elle a pénétré entre l'omoplate et la colonne vertébrale et n'a pas explosé parce qu'elle a été tirée de trop près.

Le Marine qui a tiré l'a compris, lui. Il est reparti en laissant son ennemi aux trois quarts immergé dans le marais. Il n'avait aucune envie de vérifier s'il était bien mort, au risque de faire exploser la grenade en le bougeant !

Tran Chinh ne sait donc pas, en se réveillant un peu plus tard, qu'il est devenu un homme piégé, risquant d'exploser au moindre mouvement. Il sent seulement une violente douleur dans le haut du dos. Et il est obsédé par l'idée

de sortir du marais pour échapper aux sangsues ! Il les sent tellement sur lui, depuis la plante des pieds jusqu'aux épaules, qu'il ne se donne pas longtemps avant que la perte de sang ne provoque le coma. Il essaie de relever la tête, pour repérer un endroit où s'agripper sur la berge. Mais à peine a-t-il tenté ce mouvement qu'il ressent une atroce douleur dans la colonne vertébrale, à la base du cou, et perd à nouveau connaissance.

Quand il se réveille, il a dû se passer beaucoup de temps. Il entend parler anglais autour de lui. Il est allongé sur le dos, la tête de côté. Une patrouille américaine a dû l'apercevoir. Pourquoi ne l'ont-ils pas laissé pour mort dans le marais ? Il essaie de comprendre ce qu'ils disent, car il a appris l'anglais à Hanoï, comme beaucoup de Vietnamiens du Nord. Parler la langue de l'ennemi peut servir, surtout quand l'ennemi l'ignore.

Tran Chinh écoute les Marines : « Je te dis qu'il n'est pas mort ! J'ai vu ses yeux s'ouvrir, quand il était encore dans l'eau ! Il faut le ramener pour l'interroger. Passe-moi une cigarette. Je vais lui enlever les bestioles. »

Le Vietnamien sent, une à une, les sangsues se détacher de lui, avec à chaque fois un petit grésillement. L'Américain applique le bout de la cigarette allumée sur le corps des horribles bêtes devenues énormes, gonflées de sang. Un peu plus tard, Tran Chinh sent qu'on le soulève. Il n'a pas le temps de se rendre compte qu'on est en train de le retourner pour enlever les sangsues de son dos. La douleur lui fait perdre à nouveau connaissance. Quand il se réveille, cette fois, il est étendu à plat ventre sur une table froide. Il comprend peu à peu, en entendant les Américains qui parlent autour de lui, qu'il est dans une salle de radioscopie. L'une des voix dit :

– Tâchez de le sortir de là, docteur ! Cet homme possède des renseignements dont nous avons un besoin vital ! Nous voulons savoir où est leur base, de l'autre côté des marais, par où ils traversent, et comment ils se cachent.

L'autre voix répond :

– Je suis chirurgien ! Si je peux sauver cet homme, je le ferai de toute façon. Qu'il parle ou non, je le soignerai. Mais d'abord, je veux savoir ce qu'il a près de la colonne vertébrale. Si c'est un gros éclat, on risque de le tuer en l'opérant.

Quelques minutes plus tard, Tran Chinh apprend l'incroyable vérité en même temps que les Américains. Ce qu'il a dans le dos, c'est la grenade que le Marine a tirée sur lui : de trop près, c'est pourquoi le percuteur n'a pas fonctionné. Mais elle risque d'exploser d'un moment à l'autre ! Le médecin-major ajoute :

– Ce qui est déjà un miracle, c'est qu'elle n'ait pas explosé quand on a transporté cet homme sur un brancard ! Sans doute parce qu'elle est coincée contre la colonne vertébrale, au point de l'avoir fait dévier. Si je l'opère, j'ai toutes les chances de la faire sauter, en la bougeant ! Pourtant, on ne peut pas le laisser comme ça. Je demande des volontaires pour m'aider !

Mais l'officier de renseignements réplique :

– S'il y a autant de chances que vous dites, il n'y a qu'à évacuer la salle ! On trouvera bien un moyen de faire exploser la grenade depuis l'extérieur ! Tant pis pour l'appareil de radioscopie. Ou vous le sauvez et il parle, ou alors, on ne risque pas la moindre vie pour lui !

En entendant ce dialogue, le Vietnamien pense que, de toute façon, il est perdu : ou la grenade explose pendant l'opération, ou le médecin la lui retire du dos. Mais dans ce cas, il sera livré à l'officier de renseignements de la C.I.A. qui, lui, ne fera pas de cadeau. Ou il dira où sont cachés ses camarades, ou alors il préfère ne pas y penser.

Perdu pour perdu, il se dit : « Qu'on en finisse tout de suite. Si je peux me faire tomber à terre, j'ai des chances d'exploser en tuant une demi-douzaine d'ennemis. Tant pis pour le médecin, tant mieux pour l'homme de la C.I.A.... »

Mais le médecin-major Humphreys, chef du département de la santé publique à l'hôpital Cho Ray près de Saigon, est avant tout un chirurgien. Il s'oppose immédiatement à l'homme de la C.I.A. :

– Ce que vous dites est monstrueux ! Vous voulez faire sauter un être humain comme si c'était une mine ! Ici, vous êtes dans un hôpital et c'est moi qui commande ! Je ferai tout pour sauver la vie de cet homme ! Parce que c'est un homme !

Tout le groupe s'est réfugié, pour discuter, dans la pièce contiguë à la salle de radioscopie ; il y a là le médecin-major Humphreys, son assistant, deux infirmiers et l'officier de renseignements de la C.I.A....

Celui-ci réplique :

– Libre à vous de vous faire sauter en même temps que ce “Viet” ! Mais si par miracle vous le tirez d'affaire, il sera à moi ! Savez-vous combien de vies ses petits copains nous ont déjà coûté ? Ils sortent des marais, on ne sait ni d'où ils viennent ni par où ils passent, ils nous balancent des grenades et repartent par le même chemin ! Alors, écoutez-moi bien, ou ce type saute avec sa grenade, ou vous le rétablissez et je le ferai parler. Et croyez-moi, il parlera ! Maintenant à vous de décider !

Le major Humphreys n'est pas un héros suicidaire. Il réfléchit, et prend sa décision. Il appelle son assistant, Bob Deware, un jeune lieutenant qui n'est pas militaire de carrière.

– Bob, vous voulez m'aider ?...

– Major, je suis d'accord avec vous pour essayer de sauver ce type. Vous savez que, de toute manière, je suis contre cette guerre. Et pour moi, un “Viet” est un homme comme les autres. Mais ça nous servira à quoi de nous faire sauter avec lui ? Vous avez bien vu à la radio : c'est une grenade offensive, elle a fait dévier la colonne vertébrale. Tant qu'elle est coincée, ça va. Mais si on l'extrait, elle peut nous exploser dans les mains !

– Bob, écoutez-moi bien, vous avez vécu à la campagne ?...

– Un peu, dans le Vermont... Quel rapport ?

– Vous n'avez jamais vu comment font les arboriculteurs pour récolter les

fruits délicats ? Ils ont des pinces coupantes emmanchées au bout d'un long bâton. L'une des mâchoires de la pince est fixe, l'autre est actionnée par une longue ficelle et un ressort qui la maintient fermée. Vous allez me faire bricoler un truc de ce genre ! Je veux un écartement de cinq centimètres au moins, la grenade en fait quatre de diamètre. Et ce n'est pas tout. Il faut d'abord débrider la plaie. Vous allez me faire attacher solidement un scalpel à une tringle à rideaux ; que je puisse le manier de loin sans me fatiguer, en gardant la précision !

– Mais, major, tout ça va prendre du temps, et ça ne vous servira à rien ! Même à trois mètres, la grenade peut nous tuer tous !

– Bob, vous avez l'après-midi pour me faire exécuter tout ça. On opérera cet homme demain matin. Il faut bien la nuit pour que le ciment sèche !

– Le ciment ?

– Evidemment, le ciment ! Vous croyez que je vais libérer cet homme de sa grenade à découvert ! J'ai une femme et des enfants, Bob. Et je tiens à la vie. Alors on va construire un mur. On laissera une meurtrière, de quoi passer les manches des instruments. Vous avez une demi-heure pour me faire amener un maçon, des briques et du ciment ! Allez, Bob, exécution !

Et le major Humphreys fait construire dans l'après-midi, en plein milieu de la salle de radioscopie de l'hôpital Cho Ray, un mur de deux mètres cinquante de hauteur et de trente centimètres d'épaisseur ! Car il n'est pas question de prendre un nouveau risque en transportant le Vietnamien ailleurs : un rien peut faire exploser la grenade.

Les maçons sont volontaires. On a bien été obligé de les mettre au courant. Ils sont casqués, munis de gilets pare-balles, et travaillent derrière une tôle d'acier maintenue verticale.

Devant eux, toujours allongé sur la table, Tran Chinh suit les préparatifs avec angoisse. Il se demande où les Américains veulent en venir. Pendant que les maçons travaillent, il se torture l'esprit, partagé entre deux envies, l'envie de se laisser tomber de la table, pour que la grenade explose en tuant quelques ennemis. Et l'envie de vivre ! Mais ce qui domine en lui, c'est une panique animale : savoir, sentir que cette grenade est coincée contre sa colonne vertébrale et peut exploser au moindre mouvement, en projetant sa chair en morceaux contre les murs, l'empêche de raisonner. Il n'ose plus faire le moindre mouvement. Le major Humphreys le devine.

Un instant, il croise le regard affolé du Vietnamien et une sorte de complicité s'établit entre eux. Le major, sans savoir que l'Asiatique le comprend, dit à voix haute, comme s'il se parlait à lui-même :

– Tu as peur, hein, bonhomme ? Moi, à ta place, je serais déjà mort de frousse !

Alors le major Humphreys a la surprise d'entendre le jeune Vietnamien lui répondre, d'une voix à peine audible, dans un anglais presque correct :

– Je sais ce que vous allez faire. Quand le mur sera construit, par la meurtrière, vous ferez tirer une balle de pistolet dans la grenade !

Sur le moment, le major pense seulement à répondre :

– Ne parle pas, bon sang ! Surtout ne bouge pas la tête !

Et c'est seulement après qu'il ajoute :

– Alors tu parles anglais, hein ? Tu as tout compris ? Eh bien, tu te trompes, mon garçon. Si tu n'exploses pas pendant la nuit, demain je t'enlèverai cette grenade ! Si je réussis, tu peux encore vivre. Tu as l'omoplate brisée, tu as perdu du sang à cause des sangsues. Mais on va te faire une transfusion. Et on t'endormira. Si tu sautes pendant l'opération, tu ne t'en rendras pas compte. Je veux dire : tu ne sueras pas d'angoisse pendant que j'essaierai de t'enlever ce machin.

Le jeune Vietnamien, levant seulement les yeux vers le major, sans bouger la tête, lui répond simplement :

– Et après, vous me laisserez à la C.I.A. Laissez-moi mourir. Je ne veux pas être torturé.

– Et qu'est-ce que tu crois ? Qu'on va t'enfoncer des pousses de bambous sous les ongles ? On t'interrogera, c'est tout !

Le Vietnamien ne répond rien, mais regarde le major et celui-ci baisse les yeux : il sait que dans cette guerre atroce, quand il s'agit d'obtenir un renseignement vital, ni d'un côté ni de l'autre on ne fait de sentiments chez les “spécialistes”.

Le lendemain matin, par la meurtrière dans le mur de brique, le major commence par débrider la plaie avec son scalpel, fixé au bout d'une tringle de deux mètres de long. Le blessé, endormi, ne sent rien. Enfin, dans un magma sanglant, la grenade apparaît. C'est bien une grenade offensive, un engin cylindrique de dix centimètres de long environ, sur quatre de diamètre. Avec des précautions infinies, utilisant sa pince improvisée au bout d'un long bâton, le major réussit à la saisir. A côté de lui, un spécialiste du déminage le guide, geste par geste. Autour d'eux, derrière le mur de brique, tout le monde retient son souffle. L'opération dure treize minutes en tout.

La grenade est enfin déposée par la pince dans un seau rempli de sable. Un volontaire l'emporte, et la fait sauter un peu plus tard, d'une balle de fusil. Le lendemain matin, le jeune Tran Chinh se traînait jusqu'à la fenêtre et se jetait du cinquième étage de l'hôpital, préférant se tuer qu'être abandonné à la C.I.A. Il avait seulement consenti à dire son nom.

Quand il fut prévenu, l'officier de la C.I.A. dit au chirurgien :

– Alors, pendant tout le temps où vous l'avez opéré, il a espéré que la grenade exploserait !

Le major, à qui nous devons de connaître cette histoire, a répondu :

– Je crois que vous n'allez pas comprendre. Il s'est suicidé quand il a pu réfléchir à ce qui l'attendait. Il ne voulait pas risquer de parler. Or, tant qu'il avait la grenade en lui, il ne pouvait pas songer à se tuer. Il avait trop peur de mourir.

4. LES « POLÉONS »

Au début de mars 1970, il y a donc tout juste un peu plus de huit ans, dans le jardin d'une modeste villa, aux environs de Barcelone, se produit un événement qui n'a l'air de rien au premier abord : une poule se met à picorer bêtement, là où, en principe, il n'y a rien à picorer, car on n'a jamais vu le moindre ver de terre dans du ciment !

Pour être honnête envers cette poule, il faut dire que là où elle picore, sur la dalle de béton qui entoure une villa, le ciment est encore frais. Il est sec partout ailleurs, sauf sur un carré d'un mètre de côté environ. Il y a donc de quoi tromper cette poule. Elle sent là, sous ses pattes, un sol spongieux et granuleux, apparemment propice à receler des vers. Bien entendu, elle ne réussit qu'à s'enduire le bec de ciment. Mais pendant qu'elle s'obstine assez stupidement, un policier la regarde, et les conséquences vont être incalculables ! Car la poule est en train de picorer la preuve de l'escroquerie du siècle : la plus simple et la plus énorme ; ce qu'on peut appeler : « La tournée des Poléons. »

Au début de mars 1970, un policier de Barcelone se présente, avec un collègue, à la porte du jardin d'« El Chorra » : c'est le surnom d'un gitan, chef d'un clan comprenant plusieurs familles. C'est sans doute pourquoi il habite une villa avec un étage, assez banale d'ailleurs. Mais une villa tout de même.

– Tu habites ici, El Chorra. Mais tu passes quinze jours par mois dans le Midi de la France. Exact ?

– Exact, inspecteur, vous savez ce que c'est ; nous, les gitans, même quand nous avons une maison, nous ne pouvons pas rester en place ! Et puis, en France, tous les mois, on fait la tournée de la ferraille. Les Français sont riches, ils jettent beaucoup de ferraille ! Nous, on la ramasse et on la revend. C'est comme ça qu'on arrive à se faire des Poléons !

– Des Poléons ? Qu'est-ce que c'est ?

– Vous ne savez pas ce que c'est, inspecteur, les Poléons ? Ce sont les billets de cent francs français, avec la tête de Napoléon dessus ! Quand on revient en Espagne, on les change en pesetas. Nous, les gitans, nous faisons rentrer des Poléons pour le gouvernement espagnol ! Et maintenant, vous venez m'interroger comme si j'étais un voleur ! Moi, El Chorra ! Le chef du clan des Moreno, qui comprend sept familles !

L'inspecteur Morales, habitué à ce genre de protestations d'innocence, pénètre sans se troubler dans le jardin d'El Chorra. Ce n'est certes pas un jardin au sens bourgeois du terme : au lieu de fleurs s'y entassent des ferrailles et des objets hétéroclites.

– Tu dois t'en faire, en France, des Poléons, pour te payer une maison comme ça ! Et ta chevalière, combien elle pèse ?

Le gitan à la moustache en croc répond fièrement :

– Deux cent cinquante grammes ! Une demi-livre d'or au doigt ! Autant que ma gourmette au poignet ! C'est normal, inspecteur, je suis le chef de la

famille des Moreno ! Et je gagne ma vie correctement.

– Justement, El Chorra ! C'est pour ça que je viens te voir ! Parce que tu es le chef du clan des Moreno.

– Qu'est-ce qu'il y a, inspecteur ? Quelqu'un de ma famille a été malhonnête ?

– Non, El Chorra ! Quelqu'un de ta famille s'est fait assassiner. Il y a trois ans, en France. Et tu le sais très bien : c'est ta Pilar ! Elle avait vingt-quatre ans !

Le regard d'El Chorra se fait dur sous les sourcils charbonneux. Il marmonne :

– C'est une vieille affaire, inspecteur, ça date de 67, ça fait trois ans.

– Justement, justement ! Ça fait trois ans ! Et tu vois, El Chorra, il y a une chose qui m'étonne beaucoup : je dois même dire que je trouve ça tout à fait bizarre. Voyons ! On retrouve ta sœur de vingt-quatre ans avec une balle de 22 long rifle dans la tête, en mars 1967, devant l'hôpital de Marseille. Quelqu'un l'a jetée sur le trottoir, un peu avant l'aube. Il y a déjà, comme tu dis, trois ans de cela ! Nous sommes en mars 1970. Et toi, El Chorra, le chef du clan des Moreno, tu n'as encore rien fait pour venger ta sœur ? Ça ne ressemble pas du tout à un chef gitan !

Cette fois, le regard d'El Chorra exprime la plus grande indignation. Il proteste :

– Les policiers français n'ont jamais retrouvé l'assassin ! Et même moi, si je l'avais retrouvé, je ne l'aurais pas tué ! C'étaient les anciens qui faisaient ça, inspecteur ! Maintenant les gitans sont comme tout le monde ! La Vendetta des gitans, c'est une histoire qui marche encore avec vous autres, les “gadgés” ! Ça vous plaît de penser que tous les gitans sont voleurs, qu'ils jouent de la guitare et qu'ils tuent les gens pour se venger ! Et que leurs femmes disent la bonne aventure ! Mais c'est fini, tout ça, inspecteur. Il n'y a plus que les mauvais gitans qui font ça ! Les arriérés, c'est une minorité, et ce sont eux qui nous font la mauvaise réputation !

Tout en écoutant El Chorra, l'inspecteur de la police de Barcelone est arrivé devant l'entrée de la maison. Il racle ses chaussures, salies par la boue du jardin, sur la dalle de ciment qui entoure la villa. Tout en observant une poule qui se promène en picorant le long du mur, il réplique :

– El Chorra, je vais te dire ce que vous, les gitans, vous pensez des “gadgés” : vous nous prenez tous pour des naïfs, à qui on peut raconter n'importe quoi ! Et je suis sûr que toi, El Chorra, en ce moment, tu es en train de me chanter “Malaguena” ! Seulement voilà, tu chantes faux !

– Pourquoi dites-vous cela, inspecteur ? Vous me vexez !

– Parce que de deux choses l'une ; ou bien tu me mens, ou bien tu es un lâche !

Ce dialogue ayant lieu en espagnol, puisque nous sommes à Barcelone, l'inspecteur a dit *cobardo*. Et *cobardo*, en espagnol, sonne beaucoup plus injurieusement que “lâche” en français. Cette fois le regard sombre d'El

Chorra se fait mauvais. L'inspecteur pense que cet homme sec et nerveux, qui porte une chemise à fleurs et une chevalière en or de deux cent cinquante grammes et une gourmette qui pèse autant, voudrait bien en ce moment lui planter un couteau dans le ventre. Ce qui le renforce dans son impression : El Chorra lui ment ! Chorra lui cache quelque chose d'important ! Il veut savoir quoi.

– Tu vois, El Chorra ? Il suffit que je dise *cobardo*, pour que tu aies envie de me tuer ! Alors, tu ne vas pas me faire croire que tu n'as pas eu envie de venger ta sœur depuis trois ans !

– J'en ai eu envie, mais je ne l'ai pas fait ! Et d'ailleurs, on n'a pas retrouvé son assassin !

– Là, tu vois, El Chorra, tu me prends pour un imbécile. D'abord, tu sais très bien qui a tué ta sœur : c'est son fiancé El Jarraba ! Le chef du clan des Rodriguez ! Je ne sais pas ce qu'elle lui avait fait pour qu'il la tue, par contre, ce que je sais, c'est qu'il a disparu de Marseille le jour même du crime ! Et toi, El Chorra, tu n'as aucune idée, bien entendu, de l'endroit où se trouve l'assassin de ta sœur ?

– Non, inspecteur... Je ne sais même pas s'il est resté en France ou en Espagne !

L'inspecteur considère un instant le gitan qui lève la main droite à la chevalière énorme, comme pour jurer. Blasé sur ce genre de serment, il tourne un regard éccœuré vers la poule qui picore toujours le long du mur, se demandant vaguement ce qu'elle peut bien picorer sur du ciment. Puis il regarde à nouveau El Chorra, bien en face, et lui dit :

– Ça suffit comme ça, maintenant ! Tu sais très bien qu'El Jarraba est revenu en Espagne ! Tu sais très bien qu'il vit depuis trois ans à deux rues d'ici, sous un faux nom ! Sa photo est parue avant-hier dans le journal, parce que nous l'avons arrêté pour vol de voiture ! Alors toi, chef de clan, tu ne pouvais pas ignorer ça ! L'assassin de ta sœur vit à cent mètres de chez toi, pendant trois ans ? Et tu n'as rien fait ? Tu ne l'as ni tué ni dénoncé ? Tu as continué à mener ton petit train-train, à partir en France tous les 6 du mois, régulièrement, pour y faire la ferraille pendant quinze jours ? Au fait, pourquoi tous les 6 du mois ? C'est demain que tu devrais partir ?...

A ce moment, l'inspecteur qui vient de détourner machinalement la tête une fois de plus, s'arrête au milieu de sa phrase. Les yeux fixes, il marque un temps d'arrêt. Il découvre soudain ce qui l'agaçait depuis tout, à l'heure. C'est d'une voix soudain changée, très calme, qu'il enchaîne :

– Il y en a des pourquoi auxquels tu peux répondre, El Chorra. Mais d'abord, tu vas répondre à celui-ci : à ton avis, pourquoi cette poule est-elle en train de picorer depuis dix minutes au même endroit ? Tu ne veux pas me le dire ? Je vais répondre à ta place : parce qu'à cet endroit seulement, le ciment est encore frais ! Elle croit que c'est de la terre mouillée ! Regarde, elle a du ciment sur le bec, ta poule : exactement comme toi ! Seulement, ça va peut-être changer, El Chorra. Parce qu'avant de continuer, on va regarder ce qu'il y

a sous ce ciment frais, tu veux bien ? Tous les deux ensemble !

L'inspecteur de Barcelone se tourne vers son collègue, et lui dit :

– Trouve une pelle et une pioche, pendant que je le surveille !

Mais El Chorra se met à rire, et dit joyeusement :

– Ça y est, inspecteur ! Vous avez trouvé le trésor !

L'inspecteur espagnol, aidé de son collègue, a vite fait de creuser le ciment encore mou : le trou est beaucoup trop petit pour que ce soit un cadavre. Il s'agit sûrement de bijoux ou d'argent volé. Très vite la pioche rencontre un couvercle métallique, celui d'une grande, boîte de confiture de coings. Une boîte de cinq kilos. A côté, on dégage aussi une vulgaire boîte à chaussures en carton. L'inspecteur soulève les deux couvercles et trouve d'abord, sur le dessus de chacune des boîtes, des cahiers d'écoliers. Il les parcourt rapidement et constate qu'ils sont remplis de noms : des noms espagnols, des noms français, écrits d'une manière malhabile, au stylo à bille. Il referme d'ailleurs très vite les cahiers, car ce qu'il y a dessous le sidère : des kilos de pièces d'identité françaises ! Des livrets de famille, des certificats de notoriété...

L'inspecteur lève la tête vers le gitan El Chorra, qui a l'air tout à fait content de lui.

– Tu veux me dire ce que c'est, tout ce bazar de pièces d'identité françaises ? Pourquoi tu les as cachées là ? Sûrement pas depuis plus de 24 heures, puisque le ciment est encore tout frais ! Allons, parle !

Le gitan arbore un large sourire :

– J'ai caché ça là-dessous quand j'ai vu, dans le journal, que vous aviez arrêté El Jarraba. J'avais peur qu'il se mette à parler ! J'avais raison, mais tant pis. Nous n'irons plus en France, inspecteur ! Fini, les Poléons !

Mais l'inspecteur le coupe :

– El Jarraba n'a rien dit du tout ! C'est moi seul qui suis venu te voir, quand je me suis rendu compte que tu avais l'assassin de ta sœur à portée de ta main depuis trois ans, et que tu n'avais rien fait ! Et, s'il n'y avait pas eu cette poule, je n'aurais pas remarqué ta cachette ! De toute façon, tu en as trop dit ! Qu'est-ce que c'est que tous ces livrets de famille français ? Avec des noms complètement bidons ? Regarde-moi ça : Fosforino, Manolo Escobar, La Chunga !

Il faut dire que les noms que l'inspecteur vient de lire au hasard sont, en Espagne, des noms d'artistes célèbres : c'est comme si l'on trouvait des livrets de famille aux noms d'Aznavor, Bécaud ou Mireille Mathieu...

Alors, le gitan El Chorra s'explique :

– Mais qu'est-ce que ça peut vous faire, inspecteur ? Ce sont des papiers français ! C'est pour toucher les allocations familiales !

– Mais ce sont des faux papiers ! Tu en as plusieurs kilos ! Et les Français sont assez bêtes pour te payer des allocations au nom de Manolo Escobar ?

– Les Français ignorent les noms de vedettes espagnoles, inspecteur, même dans le Midi.

Sidéré par le nombre de faux livrets de famille, l'inspecteur ouvre à

nouveau les cahiers d'écoliers : en face des noms français et espagnols, figurent les mentions suivantes : Caisse d'allocations familiales d'Ajaccio, Bastia.

Il s'exclame :

– Tu prenais même le bateau !... Voilà pourquoi tu passais la frontière tous les 6 du mois, avec ta roulotte, pendant quinze jours ! Alors que tu as une maison à Barcelone ! Allez, El Chorra, suis-moi au commissariat. Tu vas nous expliquer tout ça bien gentiment !

– Mais inspecteur, qu'est-ce que ça peut vous faire ? Je n'ai commis aucun délit en Espagne !

L'inspecteur Morales, effectivement, n'est pas là pour faire le travail des inspecteurs des finances français. Ce qu'il veut, c'est savoir une fois pour toutes pourquoi El Chorra, en tant que chef de clan, ne s'est pas vengé d'El Jarraba, l'assassin de sa sœur.

Sa première pensée est de se dire : « Tout est clair !... » El Jarraba savait que la famille d'El Chorra touchait des allocations familiales en France avec des faux papiers ! Il les tenait avec ça. C'est pourquoi El Chorra ne l'a ni tué ni dénoncé pour l'assassinat de sa sœur !

Mais à la réflexion, ce raisonnement tient mal : au contraire, El Chorra aurait fait d'une pierre deux coups, en supprimant El Jarraba : il aurait vengé sa sœur, et l'aurait empêché de parler. Or, il n'a rien fait pendant trois ans. Les deux clans, qui auraient dû s'entretuer, se sont même côtoyés sans incident pendant tout ce temps ! Pourquoi ?

C'est après quelques jours d'enquête, à Barcelone, que la vérité se fait jour dans toute son ampleur, et quelle ampleur !

D'abord, le gitan El Chorra possédait quatre identités françaises pour lui-même. Sous chacune d'elles, il avait déclaré dix enfants : ce qui faisait déjà quarante. Sa femme, plus modeste, s'était fait faire des papiers français pour trois identités. Pour chacune de celles-ci, elle avait également déclaré dix enfants. Ce qui faisait trente pour elle : quarante plus trente : soixante-dix enfants déjà, rien que pour le ménage d'El Chorra, qui n'en avait que trois vrais !

Mais ce n'était pas tout, loin de là. L'ensemble de la tribu de Barcelone, appartenant au clan d'El Chorra, s'était fabriqué en tout cent quatre-vingt-seize identités françaises, pour lesquelles elle avait déclaré trois mille enfants imaginaires ! Grâce à cette gigantesque combine, toutes ces familles vivaient confortablement dans la banlieue de Barcelone, dans des villas.

Et tous les 6 du mois, elles reprenaient leur roulotte et leurs vieilles voitures et passaient la frontière au Perthus, pour faire la tournée des caisses d'allocations familiales en France ! Les gitans allaient ainsi jusqu'en Corse, en ferry-boat avec leurs caravanes. La traversée était largement rentable, en faisant les caisses d'Ajaccio et Bastia ! En Corse, en tout cas, ils allaient si l'on peut dire, chercher les Poléons à la source : car ils ressortaient de là, les poches pleines de ces beaux billets de cent francs français à l'effigie de

Bonaparte, qu'ils appelaient des Poléons ! Après quoi, la tribu repartait allègrement vers les villas de Barcelone. Les vieilles voitures américaines et les roulotte modestes repassaient la frontière au Perthus aux environs du 20 du mois. Défense d'acheter des voitures neuves, pour ne pas attirer l'attention ! Tout passait dans les villas ! On changeait les Poléons en Espagne, un peu partout.

Et ce manège durait depuis bientôt dix ans ! On calcula très vite ce que cela avait pu leur rapporter : environ trois milliards d'anciens francs ! Trois milliards d'anciens francs escroqués en dix ans aux caisses d'allocations familiales ! Ce sont en tout cas les chiffres publiés dans un hebdomadaire en 1970, quand l'affaire éclata.

Les policiers espagnols demandent au gitan El Chorra :

– Comment se fait-il que les Français n'aient jamais contrôlé l'existence de tous ces enfants ?

Le gitan répond avec cynisme :

– Comment pouvaient-ils contrôler ? D'abord, dans leur esprit, les gitans ont au moins dix enfants ! De plus, on déclarait des fausses identités à chaque caisse différente ! Et comment allaient-ils vérifier qui était marié avec qui ? Nous sommes toujours en mouvement ! Bien sûr, de temps en temps, tout de même, une assistante sociale essayait de venir compter les enfants au campement ! Dans ce cas, on rameutait tous les enfants des voisins, de façon à faire le compte pour une famille. On lui présentait plusieurs fois les mêmes dans des roulotte différentes, habillés autrement !

Pour les Français, tous les gitans se ressemblent. Quant à obtenir tous ces livrets de famille, c'est bien simple : nous nous sommes tous présentés individuellement un peu partout, dans les grandes villes du Midi, en disant que nous avions perdu nos papiers en Algérie ou ailleurs. Il suffit de trois témoins pour obtenir un certificat de notoriété : ça, c'est pas le plus difficile à trouver ! A partir de là, on pouvait faire établir le livret de famille.

Quant à l'explication que cherchait, à Barcelone, le policier espagnol : Pourquoi El Chorra n'avait-il pas fait taire une fois pour toutes El Jarraba, l'assassin présumé de sa sœur, surtout s'il le croyait au courant de sa combine ?

Tout simplement parce que El Jarraba lui-même avait inventé le système ! Et que toute sa tribu le pratiquait depuis longtemps !

Non seulement sa tribu, mais d'après El Chorra lui-même, bien d'autres familles gitanes à Marseille, Toulouse, Montpellier, Nice, Ajaccio, Bastia, tout le Midi de la France !

Ce qui fait penser –c'est ce qu'écrivait en tout cas un journaliste en 1970– à une escroquerie de six ou sept milliards peut-être ! Pour protéger une combine aussi vaste, il y avait intérêt à ne pas –comme on dit– faire de vagues.

Pour être honnête, il faut dire que trois cents gitans ont manifesté contre El Chorra, lors de son arrestation à Barcelone, car lui et les autres avaient discrédité les gitans en France.

Or, ils ont déjà bien du mal à s'y faire accepter, même quand ils sont honnêtes. Ce qui est tout de même le cas pour beaucoup.

Mais sans une poule distraite, qui picorait bêtement du ciment, peut-être la fabuleuse tournée des Poléons se ferait-elle encore, dans le Midi de la France, tous les mois à partir du 6.

5. RIEN NE VA PLUS POUR ARCHIBALD

– Faites vos jeux... Rien ne va plus !

Le croupier du casino de Monte-Carlo qui vient, pour la énième fois dans la soirée, de prononcer cette phrase rituelle, ne quitte pas des yeux la bille qui sursaute et tressaute dans la roulette, avec son petit bruit caractéristique. Il la couve d'un œil professionnel et attentif.

Le joueur en face de lui est un homme grand, sec, aux yeux bleus très brillants. Il a la cinquantaine environ, le visage creusé, hâlé d'un homme qui navigue. Il porte un blazer de yachtman d'un bleu sombre aux boutons d'argent, très strict. Il couve lui aussi du regard la bille qui n'en finit pas d'être projetée en zigzag dans la roulette. Mais ce n'est pas le même regard que le croupier. C'est le regard d'un homme qui vient de jouer deux cent mille francs d'un seul coup sur un chiffre : sur le 12. Ce n'est pas le regard angoissé du joueur invétéré qui croise les doigts, invoque le sort ou fait une prière muette pour que son numéro sorte, c'est un regard dominateur, méprisant, d'un éclat bleu faïence extraordinaire sous les sourcils déjà grisonnants.

L'homme se dit allemand, mais il se fait appeler Grant, ce qui n'est pas très allemand, Archibald Grant, ce qui l'est encore moins, bien qu'il parle français avec l'accent allemand, et l'on ne discute pas ce que dit un monsieur qui arrive tous les hivers à Monte-Carlo avec un yacht à vapeur de trente-cinq mètres de long, et trente hommes d'équipage. Un monsieur qui joue tous les soirs de fortes sommes dans les salons du privé. Un monsieur qui vient, cette fois, de jouer deux cent mille francs sur un seul numéro. Deux cent mille francs en pièces d'or ! Car nous sommes en 1898 et l'on joue encore avec des pièces d'or au casino de Monte-Carlo. Deux cent mille francs-or de l'époque, une fortune en pièces d'or empilées sur un chiffré : le 12. La bille s'arrête enfin et le croupier annonce d'une voix forte :

– Le sept !

Et il tire à lui d'un geste précis, avec sa raclette au bout d'un long manche, les piles de louis d'or.

A ce moment, le yachtman allemand au regard bleu faïence et à la courte barbe blanche, Archibald Grant, propriétaire du *Garbino* ancré dans le port de Monaco, dit au croupier d'un ton autoritaire, en détachant bien les syllabes :

– Je veux voir le directeur, immédiatement !

C'est ainsi que commence l'une des plus fantastiques aventures de l'histoire du casino de Monte-Carlo, qui n'en manque pourtant pas.

Le croupier du casino de Monte-Carlo en a vu d'autres. Un joueur qui vient de perdre une fortune à la roulette et qui réclame le directeur, c'est une chose courante, cela veut dire généralement qu'il n'a plus un sou sur lui, et qu'il veut du crédit pour continuer à jouer.

Le croupier se tourne donc vers le chef de partie qui surveille discrètement. Celui-ci fait signe : « Je m'en occupe », et dit à l'Allemand :

– Si vous voulez bien me suivre, monsieur.

Archibald Grant, très sec, sanglé dans son blazer à boutons d'argent, le regard hautain, traverse les salons du privé à la suite du chef de partie, automatiquement remplacé par un adjoint. Ce genre de situation étant monnaie courante dans le casino, tout se passe de façon huilée, efficace et discrète. Archibald Grant est introduit dans le bureau du directeur, qui l'accueille courtoisement :

– Je vous en prie, monsieur, asseyez-vous.

– Non, merci ! Je n'ai pas besoin d'être assis pour vous dire ce que vous allez faire ! Je viens de perdre deux cent mille francs dans votre satané casino, où je viens jouer tous les hivers !

– Monsieur, c'est le jeu.

– Silence ! Ecoutez ce que j'ai à vous dire : ces deux cent mille francs, c'est la paie que j'avais préparée pour mes trente marins ! Je dois les payer demain ! Alors, vous allez me les rendre immédiatement, ou je démolis votre casino !

Le directeur a des instructions formelles du propriétaire du casino, Camille Blanc : montrer la plus grande indulgence envers les caprices de ces hôtes richissimes de la Principauté de Monaco, qui viennent y perdre des fortunes. A ce sujet, il est relativement blasé. Il emploie la tactique numéro un : la politesse feutrée.

C'est donc d'un sourire courtois qu'il répond :

– Monsieur Grant, je m'étonne que ces deux cent mille francs vous manquent pour payer les marins de votre yacht privé ! N'êtes-vous pas, d'après vous, propriétaire d'une compagnie de navigation ? Par ailleurs, je dois vous dire qu'il y a une règle d'or pour un casino : ne jamais rembourser les pertes ! Sans quoi il n'existerait plus ! Tout ce que nous faisons parfois, en cas de ruine totale, c'est de rembourser un billet de retour jusqu'à Nice. Mais vous avez un yacht avec trente marins dans le port. Je ne vous fais donc pas cette injure. Je regrette, c'est le jeu, monsieur Grant. La prochaine fois, vous ferez peut-être sauter la banque ! Mais quant à démolir le casino, je dois dire que c'est plus difficile !

Le regard bleu faïence de l'Allemand devient, cette fois, bleu acier. Et c'est d'une voix très calme, très froide, qu'il demande :

– Et pourquoi, s'il vous plaît, mon petit directeur, votre casino serait-il difficile à démolir ?

Le client pousse la plaisanterie, et devient arrogant. Cela aussi est prévu par le règlement du casino. Dans ce cas, le directeur doit appliquer la tactique numéro deux : l'humour apaisant. C'est donc d'un ton léger qu'il répond :

– Monsieur Grant. Je vais vous faire un aveu : je n'éprouve aucune tendresse particulière pour ce monument d'architecture pâtissière qu'est notre casino, bien que le coupable ait aussi construit l'Opéra de Paris ! Mais, aussi discutable qu'il soit, ce bâtiment a du moins une qualité, hélas ! Il est très solidement construit, sur du rocher, et en très grosses pierres de taille ! Je vous signale qu'il a déjà résisté à un tremblement de terre. Vous aurez donc du mal à le démolir, je le crains.

Le grand Allemand au teint basané se redresse alors de toute sa taille. Dans sa fureur, il emploie des expressions allemandes et dit d'une voix cinglante :

– Ach so ? C'est ainsi que vous le prenez ? Très bien. Alors apprenez ceci, monsieur le directeur, et allez le dire à votre patron : je ne suis pas propriétaire d'une compagnie de navigation, je suis un corsaire ! et le bateau à vapeur que vous voyez là dans le port n'est pas qu'un yacht de plaisance, c'est aussi un petit croiseur ! Il est armé de quatre canons camouflés ! Et pas du petit calibre ! Alors voici mon ultimatum : si je n'ai pas mes deux cent mille francs à bord de mon bateau dans deux heures, je bombarde votre casino, jusqu'à ce qu'il s'écroule ! Verstanden ? Compris, mon petit directeur ? Dans deux heures ! Boum !

Et le grand Allemand claque la porte. Un peu plus tard, on le voit prendre une chaloupe et regagner le grand yacht *Garbino*, ancré juste en face du casino.

Cette fois, le directeur estime qu'il lui sera difficile de régler le cas tout seul. Le propriétaire du casino, Camille Blanc, est à Paris, il n'est pas question de lui téléphoner, en 1898. Le directeur convoque donc d'urgence les membres du conseil d'administration, et leur dit : « Voilà le problème. D'après vous, qu'est-ce que je fais ? ». La discussion est serrée entre ces messieurs du conseil :

– C'est du bluff ! Il n'a pas de canons ! Il ne faut pas céder au chantage ! Le casino sombrerait dans le ridicule !... Etc.

Ce à quoi le directeur répond :

– D'accord, mais si ce n'est pas du bluff ? S'il nous bombarde vraiment ?

On adopte finalement une solution de prudence : dix minutes avant l'heure fixée, deux messieurs en redingote et chapeau haut de forme s'installent dans une barcas qui sort du port de Monaco. Ils ont deux consignes : la première, être fermes. La deuxième, être souples ! Ils montent à bord du *Garbino*, trouvent Archibald Grant avec une casquette et une longue-vue qui leur demande depuis la coupée :

– Vous me rapportez mon argent ?

– Non, monsieur. Nous sommes venus vous dire que votre plaisanterie n'a impressionné personne. Mais qu'on ne vous en tient pas rigueur. Vous pourrez revenir jouer quand vous voudrez !

– Ach so, vous croyez que je bluffe ? Et ça, à votre avis, qu'est-ce que c'est ?

Et Archibald Grant fait enlever d'un coup, par ses marins, les bâches qui recouvraient quatre batteries de canons. Du solide canon de marine de l'époque 1900, du vrai canon comme il y en aura quinze ans plus tard à la guerre de 14, avec de vrais obus explosifs !

Alors les deux messieurs en gibus appliquent la consigne numéro deux : ils sortent de leurs poches les deux rouleaux de cinquante louis d'or équivalent à deux cent mille francs, et les rendent. Puis ils rembarquent dans leur chaloupe, et regagnent dignement le port. Après cette capitulation, les administrateurs

effrayés supplient le directeur du casino :

– Surtout, pas un mot aux journalistes ! Ils nous tapent déjà suffisamment dessus ! Alors là, vous pensez s'ils se priveraient de s'amuser ! Le casino de Monte-Carlo perdrait son prestige dans le monde entier ! Et bien entendu, si cet Archibald Grant a le culot de revenir jouer : Dehors ! Vous m'entendez ? Dehors !

– Oh ! Ne vous inquiétez pas ! Il n'aura pas le culot de revenir.

Or, le lendemain soir, toujours sanglé dans son blazer bleu nuit, le regard toujours bleu faïence, la barbiche blanche bien taillée, Archibald Grant se présente à nouveau à la porte du casino. Bien entendu le portier physionomiste lui en refuse l'entrée. Alors l'Allemand redescend les marches du casino, se retourne et dit :

– Ach so ? C'est comme ça ? Très bien ! J'y mettrai le temps. Mais je vous aurai !

Il y mettra le temps, en effet. Deux ans, exactement, après avoir obligé le casino de Monte-Carlo à lui rembourser ses pertes de deux cent mille francs-or, sous peine de bombarder le bâtiment depuis son bateau, Archibald Grant revient jeter l'ancre sur la Côte d'Azur.

Mais cette fois dans la baie de Villefranche, et nous sommes en 1900.

C'est alors qu'entre en scène William Le Queue. Il vient d'être engagé comme détective par le casino, il est tout jeune, il débute et on a jugé inutile de lui parler de cette vieille affaire de deux ans ! On pense qu'Archibald Grant, qu'il soit milliardaire ou corsaire d'opérette, a renoncé à revenir mouiller dans les parages. Un soir de 1900, le jeune détective William Le Queue boit un scotch au bar de l'hôtel *Hermitage*, quand son voisin entame la conversation. Quoi de plus naturel.

L'homme a la cinquantaine, un blazer bleu nuit, un regard bleu faïence, le visage tanné et un bouc blanc. Il parle des salons privés, où l'on n'admet que les joueurs fortunés, triés sur le volet, comme un habitué.

Pourquoi le jeune détective se méfierait-il, lorsqu'il est invité par l'inconnu à dîner sur son yacht ? Sur la Côte d'Azur, c'est une coutume. Quand les deux hommes arrivent à bord du *Garbino*, le bateau est plongé dans le noir, avec seulement une petite lampe bleue en haut du mât. Pas d'autres invités, les marins doivent dormir, mais à l'intérieur de ce yacht, qui mesure trente-cinq mètres de long, le salon est brillamment illuminé, avec des miroirs aux cloisons et de lourds rideaux de soie noire.

Ce qui empêche de voir de l'extérieur les hublots éclairés. Un serveur noir, en livrée rouge, sert un dîner de milliardaire : caviar, foie gras, Champagne ; tout cela dans l'argenterie et le cristal. William Le Queue est à un bout de la table, son hôte est à l'autre bout. Au moment de la fine Napoléon, ce dernier demande au serveur noir d'apporter les cigares, et précise : « Pas les ordinaires ! Ceux de ma réserve personnelle ! »

Le jeune détective allume béatement son cigare, qui lui paraît un peu fort, mais il n'ose rien dire. Puis tout commence à se brouiller, sa langue devient

épaisse... et quand il se réveille, il fait grand jour, le bateau est en pleine mer ! Il se précipite sur le pont, trouve un capitaine moustachu, entouré d'une bande de marins qui semblent tous sortir de prison :

– Où est le propriétaire ? Il faut me ramener à Monaco ! Tout de suite !

Un marin musclé, un couteau à la ceinture, lui dit alors :

– M. Grant est en train de dormir. Taisez-vous, et redescendez dans la cabine, sinon...

Le malheureux détective redescend, et se ronge les sangs : que va-t-on penser de lui au casino ? Et que va-t-on faire de lui ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

C'est à partir du lendemain que l'histoire justement entre dans le délire : le *Garbino* approche d'une côte et jette enfin l'ancre dans une petite baie isolée, William distingue des petites maisons arabes : on l'a emmené jusqu'en Afrique du Nord ! et voilà que, soudain, les trente marins du *Garbino* s'affairent. Ils dévoilent les canons, installent de fausses superstructures en bois, effacent le nom du bateau pour le remplacer par celui de *Gagnes*.

Puis ils remplacent le pavillon allemand par un pavillon français et, en deux heures de travail, le yacht ressemble à s'y méprendre à un aviso de la marine de guerre française. Archibald Grant, car c'est lui, fait charger les canons, et le malheureux William qui ignore totalement le scandale d'il y a deux ans demande :

– Mais qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi m'avez-vous enlevé ?

– Je vais me venger de vos patrons du casino de Monte-Carlo ! Nous allons bien rire !

– Mais pourquoi ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Pourquoi, petit détective ? Tu le demanderas plus tard à tes patrons ! Comment ? Je vais te le dire : je vais arraisonner un cargo britannique ! Il s'appelle le *Liverpool*. Il fait route sur Constantinople avec un chargement d'or. Nous allons lui prendre cet or !

– Mais vous êtes fou ! C'est de la piraterie ! Vous serez pendu !

– Non, monsieur le petit détective ! Je ne serai pas pendu ! D'abord, parce que les Anglais croiront avoir affaire à un aviso français !

– Mais ça ne tiendra pas ! Le gouvernement français prouvera que ce n'est pas lui !

– Justement ! J'y compte bien ! Alors, on découvrira que c'était le *Garbino* qui était maquillé. Mais c'est toi qui seras pendu ! Et c'est le casino de Monte-Carlo qui devra rembourser l'or du cargo !

– Le casino ? Mais comment ça ?

– Tout simplement à cause de ce papier : c'est un acte de vente, signé par moi : il prouve que je t'ai vendu le *Garbino*, et que tu en es devenu le commandant, pour le compte du casino de Monte-Carlo ! On accusera le casino d'avoir fait cela pour se renflouer en or, parce qu'il avait des difficultés !

Et l'homme aux yeux bleu faïence part d'un éclat de rire énorme.

Cette fois, le jeune détective comprend qu'il a affaire à un dangereux paranoïaque, mais que faire ? Il est impuissant ! Et le pire arrive : à la vue du cargo *Liverpool*, Archibald Grant commande le feu, et une belle gerbe d'obus jaillit devant la proue du cargo, qui commence à ralentir.

Archibald Grant fait approcher le faux aviso français, et hurle dans son porte-voix :

– Stoppez ! Ou je vous coule !

De loin sur sa dunette, on voit bien que le capitaine du cargo est totalement indigné. Il fait deux gestes consécutifs : d'abord, il montre plusieurs fois sa tempe avec son index. Puis, tendant le bras, du même index, il désigne le pavillon britannique. Ce qui peut brièvement se traduire ainsi :

– Ça va pas, non ? On est anglais !

Et le cargo commence à reprendre sa route. Archibald Grant commande alors une nouvelle fois, « Feu ! » et un obus bien placé supprime une cheminée du cargo, qui, cette fois, stoppe. Le malheureux détective du casino assiste au spectacle, complètement impuissant !

Archibald Grant aborde le cargo avec ses trente marins armés jusqu'aux dents, et dit au capitaine anglais sidéré :

– La France et l'Angleterre sont en guerre ! Nous confisquons votre or ! Exécution !

Sous la menace des fusils, l'Anglais est bien obligé de laisser embarquer sa cargaison d'or, et le faux aviso français s'éloigne avec. Dès que le cargo est hors de vue, il entre dans une autre baie de la côte d'Algérie, et le jeune détective dépassé par les événements, voit en deux heures le camouflage disparaître et le bateau redevenir le yacht de plaisance Garbino.

Quarante-huit heures plus tard, il mouille à nouveau dans la baie de Villefranche comme si de rien n'était, et William Le Queue est relâché, avec l'avertissement suivant :

– Si tu racontes ce que tu as vu, on reviendra te faire la peau ! Tais-toi, et laisse tes patrons payer !

Quand il se retrouve enfin devant le directeur du casino de Monte-Carlo, le jeune détective est d'ailleurs totalement découragé à l'avance, par l'énormité de son récit :

– Ecoutez, monsieur le directeur, je sais que vous n'allez pas me croire, vous allez dire que j'invente n'importe quoi pour justifier quatre jours d'absence, mais tant pis, je vais tout vous raconter.

Le directeur du Casino l'écoute jusqu'au bout, et demande enfin :

– Comment était votre homme ? Grand, avec des yeux bleus ? L'accent allemand ?

– C'est ça, avec un bouc blanc. Et il m'a dit qu'il faisait tout ça pour se venger du casino, sans me dire pourquoi !

– Très bien, je vous crois. C'est notre faute ! Nous aurions dû vous parler de ce fou !

Et alors, alors seulement, le directeur raconte au jeune détective l'épisode

d'il y a deux ans : « Rendez-moi mes deux cent mille francs ou je bombarde le casino. » Il soupire, et conclut :

– C'est notre faute. C'est ma faute ! J'aurais dû vous prévenir ! Et il vous a vraiment fait voir un acte de vente du bateau à votre nom ?

– Oui, monsieur le directeur, signé par lui. Et tous ses marins ont ordre de dire qu'ils m'ont obéi dans l'arraisonnement du cargo, que j'ai agi pour le compte du casino de Monte-Carlo !

Le directeur est fort soucieux : sans doute, on ne pourra vraiment croire que le casino de Monte-Carlo ait fait une chose pareille, mais tout de même, c'est embêtant.

En cette fin de siècle où fleurit la mauvaise publicité sur "l'Enfer du Jeu", les suicides des perdants, il vaudrait mieux éviter un scandale, mais comment ? Très rapidement, bien entendu, le gouvernement britannique se plaint, et réclame des dommages et intérêts au gouvernement français. Celui-ci proteste de l'innocence de la marine française et Archibald Grant, réfugié sur le *Garbino* dans l'île italienne de Gorgone, attend le résultat de l'enquête : prêt à sortir son acte de vente en ricanant d'avance. Il pense que les jeux sont faits pour le casino !

Les jeux sont faits, mais il a misé, encore une fois, sur le mauvais numéro, car au lieu de refuser de payer et de déclencher une enquête, le gouvernement français, tout en protestant de l'innocence de sa marine, rembourse l'or et la cheminée du cargo ! L'affaire est close, plus personne n'en parle.

Archibald Grant est donc frustré de sa vengeance, à vrai dire quelque peu tarabiscotée, mais le coup reste beau, et il devrait s'en contenter.

Or il ne s'en contente pas : c'est un joueur. Et il se considère comme le dernier pirate de la Méditerranée. Le dernier pirate privé.

C'est pourquoi un an plus tard, il réitère son exploit au large de l'Italie, avec un gros paquebot. Et là, rien ne va plus : au dernier coup de semonce, le paquebot lui fonce dessus, le coupe en deux, le coule et le noie avec ses trente marins.

Archibald aurait pourtant dû se méfier car, cette fois, le paquebot était allemand.

6. UN ARABE AU FAR WEST !

Un Arabe à genoux dans le désert, c'est une chose tout à fait normale. Un Arabe à genoux, tourné vers La Mecque au milieu d'un désert de cailloux, en train de murmurer que Dieu seul est grand, il n'y a pas là de quoi s'étonner...

Hadji Ali est en train de faire sa prière, tourné vers l'Est, et personne autour de lui ne devrait être surpris. Pourtant, Hadji Ali a du mérite pour plusieurs raisons : d'abord parce que le désert qui l'entoure n'est pas du tout celui dans lequel il est né.

Hadji Ali est né en Egypte, et, pour l'heure, il est dans le désert de l'Arizona. Que peut bien faire, en 1875, un Arabe au Far West ? C'est une étrange aventure, et Hadji Ali se demande s'il reverra jamais les Pyramides !

En attendant, il a bien du mérite à se tourner quatre fois par jour vers l'Est, lui qui vit à la traîne de colons et de chercheurs d'or acharnés à s'enfoncer toujours plus loin vers l'Ouest !

Mais il y tient, parce qu'il est très religieux : un musulman qui fait précéder son nom de Hadji, cela veut dire qu'il a déjà réalisé au moins une fois dans sa vie l'ambition de toute créature d'Allah : cela veut dire qu'il a fait le voyage de La Mecque.

C'est pourquoi Hadji Ali ne se laisse pas impressionner par le fait qu'il est dans l'Arizona : pionniers ou pas, Indiens ou non, quatre fois par jour, il dispose un petit tapis sur le sol du désert, il enlève ses babouches auxquelles il est resté fidèle et se prosterne vers l'Est, au grand amusement des chercheurs d'or et autres aventuriers de cette petite ville de planches, qui n'y comprennent rien.

Ce n'est pas qu'on se moque méchamment de Hadji Ali ! On le considère plutôt comme une curiosité sympathique. Il s'est relativement bien adapté au Far West, à part le fait qu'il s'obstine à porter sa djellaba, son turban et ses babouches et qu'il refuse, au saloon, de boire autre chose que du thé ! En outre il fait correctement son travail de palefrenier, bien qu'il n'ait pas été habitué aux chevaux. Dans cette petite ville de baraques improvisées en plein désert de l'Arizona, on a même américanisé son nom : Hadji Ali est devenu "Hi Jolly" (*prononcer Haille Djolly*).

C'est déjà une étrange aventure, pour un Arabe, que de se retrouver perdu dans l'Arizona en 1875, mais cela devient plus extraordinaire encore, ce soir-là, quand un cavalier arrive au galop, descend de son cheval écumanant, les yeux exorbités, et se met à hurler :

– Au secours... A l'aide !... J'ai vu un monstre !... Là-bas !... Dans le canyon !... Un animal épouvantable ! Il est plus haut qu'un chariot !...

Alors, pour la première fois de sa vie, Hadji Ali interrompt sa prière. Car, il est saisi d'un pressentiment. Et il faut qu'il fasse vite, avant que ces infidèles n'aillent chercher leurs fusils ! L'aventure de Hadji Ali a commencé dix ans plus tôt en Egypte. Il était chamelier dans la basse vallée du Nil et ne demandait rien à personne. Un beau jour, le chef de sa tribu le fit chercher.

– Hadji Ali, est-ce que tu veux remplir une mission de confiance ? Il s'agit d'accompagner cet étranger dans son pays, avec une caravane de chameaux. Il lui faut des bons chameliers et tu seras le chef car tu es le meilleur de la tribu.

Hadji Ali n'hésita pas, très fier qu'on fasse appel à lui. Il se tourna vers l'étranger, et répondit :

– Je veux bien, si le chef me le demande !... Où se trouve ton pays ?...

C'est là que tout se compliqua. L'étranger, sous la tente du caïd égyptien, était un lieutenant de l'armée des Etats-Unis, le lieutenant Edward Béals, qui avait réussi à persuader le Congrès américain d'une chose : des chevaux, pour la conquête des déserts de l'Ouest, ce n'était pas l'idéal. Et il avait plaidé chaleureusement la cause du chameau, avait rédigé un long rapport, expliquant qu'un chameau peut couvrir trente miles par jour, c'est-à-dire près de cinquante kilomètres, sans boire une seule goutte d'eau, et en portant une charge de trois cents kilos !

Le Congrès, impressionné, avait voté l'achat expérimental de soixante-quinze chameaux. Tout naturellement, on avait désigné le lieutenant Béals pour aller les chercher en Egypte. Il avait donc pris un grand trois-mâts, traversé l'Atlantique puis la Méditerranée, pour se retrouver sous la tente d'un chef de tribu égyptien. Il venait de négocier l'achat des soixante-quinze chameaux. Il restait à les embarquer sur le trois-mâts qui attendait dans le port d'Alexandrie, et à recruter soixante-quinze chameliers instructeurs : un par chameau.

Le caïd avait rassuré Hadji Ali :

– Cela durera un an !... Le temps d'apprendre aux Américains à mener les chameaux. Tu seras bien payé, tu auras un voyage aller et retour ! Veux-tu être le chef de la caravane ?

Hadji Ali avait donc accepté d'être “chef chamelier-démonstrateur” auprès de la cavalerie des Etats-Unis, sans savoir ce qui l'attendait.

D'abord, attachés dans les cales du voilier, les chameaux eurent le mal de mer pendant la traversée qui dura un mois et demi...

Ensuite, ce furent les Américains qui eurent le mal de mer sur les chameaux ! Enfin, une fois au Far West, il s'avéra que les Américains étaient allergiques aux chameaux !

Pourtant, la caravane avait fait ses preuves, à travers les déserts du Texas et du Nouveau-Mexique : cinquante kilomètres par jour sans besoin d'abreuver, trois cents kilos de matériel par chameau, en tout vingt-deux tonnes et demie transportées à chaque étape. Les chevaux et les chariots de l'armée étaient ridiculisés ! Partout où il passait, Hadji Ali s'acharnait à faire des démonstrations : comment faire agenouiller le chameau, comment s'asseoir sur la selle arabe en croisant les jambes devant soi comme un yogi, comment se pencher en arrière puis se pencher en avant pour ne pas tomber, quand il relève les pattes de devant, comment accompagner le balancement de la marche...

Mais allez donc expliquer cela au Far West, à des tuniques bleues !

Le premier, qui essaya, tomba en avant. Le deuxième, en arrière. Le troisième, qui réussit à s'accrocher, fit vingt mètres et se mit à hurler qu'on le fasse descendre de là !

Au bout de quelques semaines, Hadji Ali était catastrophé : les Américains faisaient un véritable rejet du chameau. Ils ne pouvaient ni le voir, ni le sentir, au sens littéral du mot ! C'était d'abord psychologique, et les arguments ne manquaient pas :

– Vous voyez la cavalerie des Etats-Unis charger les Indiens avec des chameaux ? Vous voyez des diligences tirées par des chameaux ? Des cowboys sur des chameaux, attrapant des vaches au lasso ?

Hadji Ali essayait d'opposer un autre argument :

– Dans les canyons de l'Arizona, des Apaches ont voulu attaquer la caravane. Quand ils ont vu les chameaux, ils se sont enfuis comme s'ils avaient le diable à leurs trousses !

Mais on lui répondait :

– A plus forte raison, Hi Jolly ! Même les Indiens ne peuvent pas les voir, tes chameaux !

Pour résumer le fiasco général de la mission de Hadji Ali, il suffit de citer la lettre du cavalier Ben Schneider, reproduite par l'Allemand Stammel dans son livre sur les chercheurs d'or :

« Ces animaux ont l'air de gnomes boursoufflés ! L'expression de leur tête est totalement stupide ! Et ces grognements, ces rots, ces dandinements ! Et cette puanteur épouvantable qu'ils répandent à des miles à la ronde ! Et leurs poils collés avec des morceaux de peau effilochés ! Et ces dents jaunes qui ont l'air de briquettes d'argile ! Au bout d'un mile sur ces bêtes, les yeux vous sortent de la tête à force d'être projetés en avant et en arrière ! »

Finalement, après quelques mois, on abandonna l'expérience, au grand désespoir de Hadji Ali qui trouva que ces Américains étaient décidément des sauvages, et la plupart des chameaux furent abattus à coups de Winchester !...

Ceux qui en réchappèrent s'enfuirent dans le désert, vexés, la tête haute. Quant aux chameliers, on les renvoya en Egypte.

Sauf Hadji Ali, car il refusa. Il voulait rester !

Il n'avait pas renoncé : il voulait rattraper l'un des animaux dans le désert, en faire sa monture et montrer à ces Américains bornés ce qu'un Arabe sur un chameau peut faire à lui tout seul au Far West !

En attendant, il s'installa dans une petite ville de pionniers de l'Arizona. Il s'occupa des chevaux pour la clientèle d'un saloon, et dormit dans la grange. Grandeur et décadence : le méhariste était devenu palefrenier...

Qu'importe ! Il continua à porter djellaba, turban et babouches au mépris des quolibets, et à faire sa prière quatre fois par jour derrière le saloon, en direction de La Mecque, attendant son heure.

Or elle est arrivée, l'heure de Hadji Ali, dit Hi Jolly, quand un prospecteur épouvanté arrive en hurlant : « Là-bas, dans le canyon !... Un monstre !... »

Hadji Ali a le pressentiment qu'on a retrouvé un survivant de ses soixante-

quinze chameaux. Le prospecteur qui vient d'arriver à bride abattue, épouvanté, vient sûrement d'en voir un pour la première fois de sa vie !

Il est 6 heures du soir. Si les pionniers de cette petite ville doivent monter une expédition pour aller abattre l'animal, ce ne sera pas avant demain matin. Il est temps d'agir pour Hadji Ali.

Interrompant sa prière, il bondit jusqu'à l'écurie, enfourche un cheval et fonce en direction du canyon, les babouches bien enfoncées dans l'étrier !

Quand il arrive dans le défilé rocheux, il commence à faire sombre, et il ralentit l'allure, cherchant au détour des blocs.

Soudain son cheval, épouvanté, se cabre, hennit, les oreilles dressées, et Ali se retrouve à terre. Ce cheval de cowboy ignare peut bien s'enfuir, il s'en moque, il a retrouvé son chameau, l'un des soixante-quinze méharis venus d'Egypte avec lui ! Il est là, dans l'ombre, en train de brouter un cactus rabougri et dans un triste état : maigre, couvert de blessures. Il porte sur ses flancs deux énormes outres de peau. Il a sûrement été utilisé par des chercheurs d'or, mal soigné, battu, on en voit encore les traces, et il s'est enfui, mais il est vivant !

Hadji Ali, bien que sérieusement contusionné par sa chute, commence à remercier le Seigneur des Croyants !

Après quoi, il entreprend de parler au chameau comme on doit lui parler : avec autorité, mais surtout en arabe ! Le résultat est immédiat : le malheureux animal qui, depuis des mois, n'avait plus entendu la moindre parole intelligible, s'agenouille avec empressement : c'est-à-dire, en deux temps bien décomposés et trois mouvements parfaitement distincts.

Hadji Ali est fou de joie ! Au fin fond de ce canyon de l'Arizona, il vient de retrouver d'un coup toute l'Arabie ! A présent, il va ramener ce chameau au saloon : et il va montrer à ces cowboys butés, à ces soi-disant pionniers, ce que c'est qu'une monture du désert ! En tout cas, ils ne tueront pas celui-ci. Et s'ils n'en veulent pas dans la grange à côté du saloon, Hadji Ali le fera dormir dehors ! Et il dormira avec lui, couché contre son flanc ! Hadji Ali décide d'abord de passer la nuit au fond du canyon bien emmitoufflé dans sa djellaba, contre le flanc de son chameau.

Mais dès le lendemain, à l'aube, il prépare fiévreusement sa démonstration. Il remplit les outres de peau de cailloux, jusqu'à ce qu'elles pèsent très lourd. Puis il s'installe sur l'animal, bien assis à califourchon, et repart vers la ville. bercé, et non pas écœuré par le lent balancement de sa monture : le tout étant de bien accompagner le mouvement, c'est ce qu'il se propose de démontrer à ses nouveaux concitoyens.

Deux heures plus tard, quand se présente à l'entrée de la petite ville de pionniers cette silhouette à califourchon sur un animal préhistorique, c'est la débandade !

L'unique rue bordée de cabanes de bois se vide en un clin d'œil ! Les chevaux attachés tirent sur leur longe en hennissant de frayeur !

Quand Hadji Ali fait enfin baraquier, c'est-à-dire s'agenouiller le chameau

devant le saloon, tout le monde est réfugié à distance respectueuse, armes braquées ! dans une atmosphère d'OK Corral...

Puis, peu à peu reconnaissant Hadji Ali, les pionniers barbus, Winchesters et pistolets au poing, s'approchent prudemment. Aucun d'entre eux n'a jamais vu un animal pareil !

La démonstration de la caravane venue d'Egypte, vu l'hostilité rencontrée, s'était arrêtée bien avant d'arriver dans ce coin perdu de l'Arizona. L'un des hommes, un grand Irlandais coléreux, s'avance un peu plus que les autres et dit :

– Hi Jolly, tu ne prétends pas attacher ce monstre devant le saloon.

Mais Hi Jolly est redevenu Hadji Ali. Quoiqu'employant un sabir américano-égyptien impossible à traduire, il répond noblement :

– D'abord, ce n'est pas un monstre ! C'est un chameau ! Et du moment qu'il est à genoux, il n'y a pas besoin de l'attacher ; il est plus intelligent que vos chevaux !

La discussion qui suit manque de tourner à l'aigre. Les pionniers armés, au nombre peu à peu grossi d'une bonne centaine, cernent de plus en plus devant le saloon cet Arabe volubile et son chameau dédaigneux :

– Hi Jolly, écarte-toi de là ! On va lui régler son compte, à ton animal du diable ! Non, mais vous sentez, cette odeur ?... Et vous avez vu ces dents jaunes ? Et cet air d'abruti borné ? C'est ça, le chameau dont tu nous rebattais les oreilles ? Cet animal ni fait ni à faire ? Avec son air de mépriser les gens ? Et d'abord, comment veux-tu qu'il galope ? Il n'a même pas de sabots ! Allez, écarte-toi, ou on te descend avec lui !

C'est alors qu'en désespoir de cause, Hadji Ali montre les énormes outres de peau qu'il a remplies de cailloux, au flanc de l'animal :

– Regardez ! Regardez tous ces cailloux ! Il les a portés depuis le canyon jusqu'ici ! Il est plus fort que quatre chevaux réunis ! Et il n'avait pas bu depuis sûrement plus d'une semaine ! Mais voyez donc tous ces cailloux qu'il a portés ! Ne le tuez pas !

Dans la foule armée, un homme fronce les sourcils. Pendant que le malheureux Hadji Ali continue à palabrer pour sauver son chameau, cet homme s'approche de l'animal, saisit un caillou, et l'amène dans son bureau. Cet homme, c'est un géologue. Il s'appelle Samuel Bent. Il ressort dix minutes plus tard, le caillou brisé à la main, un petit marteau dans l'autre. Il fend la foule autour du chameau, fait taire les vociférations, et demande à Hadji Ali :

– Où est-ce que tu as trouvé ça ?

Il se fait un grand silence, car si Samuel Bent, le géologue, pose une question pareille, c'est qu'il a une bonne raison, une seule, il ne peut pas y en avoir trente-six !

Or, Hadji Ali, le pauvre, ignore complètement les mœurs américaines, y compris celles des chercheurs d'or. Il ne sait pas ce qu'est un filon, encore moins qu'il faut le faire enregistrer pour en devenir propriétaire, et c'est bien dommage pour lui, car les cailloux dont il a chargé ce chameau, pour montrer

à quel point il pouvait en porter, ce sont des quartz aurifères. Aussi, tout naïvement, il répond :

– Je les ai trouvés, là-bas, dans le canyon !...

Dans les secondes qui suivent, c'est la ruée ! La petite cité de planches se vide instantanément de tout ce qu'elle peut contenir d'hommes et de chevaux !

C'est à qui arrivera le premier dans le canyon ! Et Hadji Ali, éberlué, se retrouve seul avec son chameau devant le saloon où il ne reste même plus de barman.

En six ans, le “gisement du chameau” (*on l'appellera ainsi désormais*) rapportera quatorze millions de dollars à cette petite population de prospecteurs jusqu'alors misérables !

Mais, bien entendu, il n'était pas question de laisser un seul dollar au pauvre Hadji Ali : aux innocents les mains vides.

On le paya tout de même : pour transporter le quartz aurifère avec son chameau.

N'était-ce pas ce qu'il voulait, après tout, démontrer la force et la sobriété de cet animal de bât ? Qu'il s'estime donc heureux !

Et Hadji Ali, fataliste, s'estima heureux jusqu'à la fin de ses jours. Il ne chercha jamais à revenir en Egypte. A sa mort, la population, reconnaissante, éleva sur sa tombe une pyramide de quartz aurifère surmontée de la statue d'un chameau.

Elle existe encore, dans cet endroit perdu de l'Arizona.

De temps en temps, un touriste égaré en fait machinalement une diapositive.

Sans comprendre pourquoi, dans ce sanctuaire du Far West, le chameau regarde vers l'Orient.

7. RENCONTRE D'UN AUTRE TYPE

« L'île Saint-Louis, en ayant marre d'être à côté de la Cité, un jour a largué ses amarres, au fil de l'eau s'en est allée. »

Où est-elle allée au fil de l'eau l'île Saint-Louis ? Elle est allée jusqu'en Guyane, en plein milieu du fleuve Maroni, de sinistre mémoire de bagnards. Cinq cents mètres de long, sur quelques dizaines de large, c'est l'île Saint-Louis en Maroni, deuxième du nom. Un décor de cauchemar en plein soleil, pour une rencontre étrange, terrifiante et exemplaire entre deux aventuriers pas comme les autres.

Cette année-là est l'une des années 20. Mais peu importe la date, car ce monde est en dehors du temps. La barque qui traverse le fleuve Maroni dans sa largeur a pour marins deux criminels de la pire espèce. Deux bagnards mauvaise tête, à qui l'on fait faire les corvées punitives. Et celle-là est la plus horrible des corvées. Il faut aborder l'île Saint-Louis, jeter le sac de vivres sur la plage et se sauver comme si l'on avait le diable à ses trousses.

Mieux vaut le bain que cet îlot désertique où traînent une vingtaine de fantômes en haillons. Et pourtant, qu'y a-t-il de pire que le bain de ces années-là ? Qu'y a-t-il de pire que le paludisme, les requins, les bagarres sanglantes entre bagnards et les gardiens sadiques ?

Or tout vaut mieux que d'être jeté un jour sur l'île Saint-Louis, comme un sac d'ordures dont on se moque qu'il s'évade ou non, qu'il meure ou non.

L'île Saint-Louis, c'est la léproserie du bain de la Guyane française. Quand la barque chargée du sac de vivres approche du rivage, l'un des hommes se lève et balance le sac à bout de bras le plus loin possible. Pour rien au monde, il ne mettra le pied sur cette île maudite.

Et ce jour-là, comme les autres jours, le sac tombe à moitié dans l'eau. Le fantôme qui guettait son largage, du haut d'un rocher, se met à hurler des injures et des malédictions. Il lève le poing en direction des bagnards qui accélèrent leur fuite à coups de rame.

Ce fantôme, c'est l'un des vingt lépreux locataires forcés de l'île Saint-Louis, celui qui est le moins atteint, qui peut se servir de ses mains pour ramener le sac jusqu'au camp. Les injures sont un rite quotidien qui entretient la peur des bagnards de corvée.

Mais ce jour-là est un jour spécial...

Sur la barque, il n'y a pas deux mais trois bagnards. L'un d'eux voulait aborder, et les deux autres ne lui en ont pas laissé le temps...

- Retourne, je dois y aller.
- Vas-y à la nage si ça t'amuse.
- Rapproche-moi des rochers au moins.
- Moi, à ta place, je préférerais les piranhas.

Au moment où l'homme s'apprête à sauter sur le sable de l'île Saint-Louis, l'un des bagnards aperçoit le fantôme de tout à l'heure, vêtu d'une sorte de chemise blanche informe, et qui les regarde. Un nouveau venu sur l'île des

lépreux, c'est un événement, et c'est un nouveau venu qui a l'air en bonne santé.

Mais le fantôme n'ose pas approcher, il crie de loin des choses incompréhensibles, il ôte son chapeau pour faire un signe de bienvenue, et en ôtant son chapeau, un grand chapeau de paille tressée, il découvre son visage.

Ce n'est plus un visage, ou alors, c'est celui de la mort. Plus de nez, plus de lèvres, rien que deux yeux fous. On dirait un clown sinistre, ridicule et terrifiant. La barque et ses deux bagnards disparaissent au large, abandonnant le nouveau venu sur la plage...

Il faut être fou pour demander à vivre avec les lépreux sur l'île Saint-Louis. Alors qui est ce fou ? Qui n'a pas peur d'avancer en direction du fantôme, de lui parler et de l'aider à porter le sac de vivres jusqu'au camp ?

Pour les bagnards qui l'ont amené là, c'est un vieux camarade. Pierre est au bagne depuis près de dix ans. C'est un Français, maigre, à l'accent provençal. Il a été condamné aux travaux forcés, pour meurtre avec préméditation. Contrairement aux autres bagnards, il ne parle jamais de cet exploit passé. Il n'a pas passé sa vie au bagne à crier son innocence, ou à tenter de s'évader. C'est un bagnard pas comme les autres. Certains de ses camarades le respectent, d'autres le méprisent.

Et l'injure qu'il a le plus rencontrée en dix ans de bagne, c'est : « Alors, Curé ? Ton Bon Dieu t'a laissé tomber ? »

L'abbé Pierre, curé d'un petit village de Haute-Provence, est un criminel. Il a été le bon curé de campagne pendant une dizaine d'années, et puis, du jour au lendemain, il a connu la honte des Assises, les insultes, la prison, et la déportation.

Renié par l'Eglise, excommunié, on ne l'appelle plus "le Curé" que par dérision. Au bagne où chacun a son surnom, il est arrivé avec le sien comme une étiquette :

– Eh ! Curé ? Combien tu prends pour te charger de mes péchés ?

– Eh ! Curé ? Tu t'es confessé ce matin ?

– Oh ! Curé ? A quelle heure c'est la messe ?

Et puis peu à peu les bagnards se sont habitués, et le Curé aussi. Au bagne chacun utilise sa spécialité ou son métier. Les menuisiers font les cercueils, les paysans cultivent le tabac, les escrocs tiennent des livres de comptes, lui, il a soigné. Il a soigné les corps et les états d'âme. Il a appris à lire à ceux qui ne savaient pas, appris à vivre à ceux qui ne pouvaient plus.

Petit à petit on ne s'est plus moqué de lui en le voyant faire sa prière tout seul. Certains mourants ont même réclamé son aide.

Voilà qui est l'abbé Pierre, marchant sur l'île Saint-Louis, au milieu des lépreux. Il a choisi de venir les soigner et de vivre au milieu d'eux. L'administration lui a confié l'infirmerie du camp. Désormais, il va vivre au milieu des derniers parmi les derniers des hommes : vingt criminels, condamnés au bagne par la justice des hommes, mais condamnés à l'horreur de la lèpre, par qui ?

L'affrontement est difficile et, dès le premier jour, le Curé va se rendre compte qu'il a choisi lui-même son propre purgatoire. La plupart de ces hommes sont devenus fous d'isolement, de maladie, de terreur. Sur l'île Saint-Louis, la vie, la vraie vie est un rêve mort depuis longtemps. Plus personne ici ne se sent un être humain. Et tout être humain est rejeté. Il ne reste à ces gens que la haine pour tenir debout.

Alors, pour se faire accepter, le Curé va leur raconter son crime. Ce sera sa manière à lui de descendre en enfer, au milieu d'eux. Avant de soigner, avant de se rendre utile, pour justifier sa présence insolite sur l'île des lépreux, le Curé doit prouver qu'il fait partie de leur monde. Il l'a compris aux premières questions qui l'ont assailli à son arrivée.

Alors, il raconte.

Il était dans son village, dans sa petite église, au soleil. Il arpentait la montagne, il disait sa messe le matin, mangeait à la table des paysans, baptisait leurs fils et enterrait leurs morts. Il était fils de paysans lui-même et il croyait en Dieu depuis toujours. Petit garçon, il avait pensé à Dieu en gardant les moutons, adolescent orphelin, il l'avait rejoint au séminaire.

– Tu as tué quelqu'un ?

Le Curé ne répond pas à ce genre de questions directes. Il raconte une histoire, son histoire. Mais il la raconte comme si elle était arrivée à quelqu'un d'autre.

Un matin, le facteur monte jusqu'à la maison de Louise. Louise est veuve, elle vit seule dans sa maison en dehors du village. Le facteur lui apporte sa pension. Il cogne à la porte, pas de réponse. Alors il ouvre, pensant que la Louise est à soigner ses lapins, ou ses poules, et il la trouve dans la cuisine, morte. Elle a été étranglée et assommée avec un maillet de bois. Elle a voulu se défendre, car la maison est en désordre. On a pris ses économies. Des économies de plus de cinquante ans. Un joli magot que la Louise cachait dans son armoire. On savait au village que la Louise était riche, car elle était avare, vivant d'un œuf et d'un morceau de pain, n'achetant jamais rien, payant ses ouvriers agricoles au compte-gouttes. Peu de gens fréquentaient sa maison. M. le curé, lui, la voyait régulièrement depuis qu'elle avait peur de mourir. La veille de sa mort, M. le curé était venu la voir, il lui avait acheté un poulet pour le dimanche suivant, et il avait bavardé longtemps avec elle. C'était l'hiver.

– Alors ? C'est toi qui as fait le coup ?

Les gendarmes sont venus enquêter, ils ont retrouvé des traces de pas dans la neige, celles du curé. En fouillant dans le jardin, ils ont retrouvé la soutane du curé, tachée de sang, et enterrée avec ses chaussures. Et tous les témoins, tous les gens du village ont déclaré que M. le curé avait rendu visite à la Louise tard dans l'après-midi. Les gendarmes m'ont arrêté, ils ont trouvé dans ma poche une pièce d'or de la Louise, on m'a jugé et envoyé au bagne.

– Qu'est-ce que tu as fait du magot ?

– Les gendarmes ne l'ont jamais trouvé.

– Pourquoi viens-tu vivre avec nous ? Tu n'es pas lépreux ? Tu veux essayer de t'évader ?

– Je ne veux pas m'évader. Je veux servir Dieu, de la seule manière qui me reste, en vous aidant.

Le Curé s'est attaqué à une tâche surhumaine, mais, au fil des mois, il semble la réussir, en étant plus médecin que curé. Sur l'île Saint-Louis, l'administration pénitentiaire désormais lui fait confiance. Il y a près de deux années que le Curé vit à Saint-Louis. Deux années en enfer qui ont fait de lui, à son tour, un fantôme de l'île. Lui qui n'est pas lépreux, ressemble presque à ses malades. Décharné, usé par le climat et le manque de nourriture, soignant les autres mais pas lui, il est à bout de forces. C'est seul, qu'il arrive à bout des crises de folie et de désespoir, seul, qu'il enterre ses morts.

Dix fois, il a failli succomber.

Un jour, un malade l'a attaqué dans le dos, armé d'un morceau de verre. Une nuit, il a couru dans l'île à la recherche d'un aveugle qui voulait s'évader.

Chaque jour est une conquête, une bataille gagnée sur un ennemi invisible. Ils se volent, ils s'entretuent, et le spectacle quotidien de ces fantômes aux visages, aux mains et aux pieds rongés, est inhumain. Le médecin qui vient une fois par mois visiter le camp ne comprend pas l'obstination de ce prêtre défroqué. Il ne voit qu'une seule explication : le repentir. L'abbé Pierre a décidé de payer son crime, bien au-delà de la justice des hommes.

Un jour, vient la dernière épreuve. Elle arrive avec la barque et le sac de vivres quotidiens. Un nouveau pensionnaire : un bagnard évadé à trois reprises, qui a vécu près d'un an dans un village de pêcheurs avant d'être repris la dernière fois. La lèpre a déjà fait des ravages. L'homme est méconnaissable. Il refuse d'ôter l'espèce de masque fait de chiffons qui cache ses plaies. Il est jeune, et révolté jusqu'au suicide.

Quand les bagnards le jettent sur la plage de l'île Saint-Louis, le Curé doit se battre avec lui pour l'empêcher de se jeter à l'eau. Enfin, il est terrassé, ligoté, transporté à l'infirmerie et le Curé se penche pour lui parler :

– Qui es-tu ? N'aies pas peur, je suis là pour t'aider et pour te soigner. On m'appelle l'abbé Pierre, tu peux me faire confiance.

Que se passe-t-il dans l'esprit du jeune forçat ? Pourquoi a-t-il plus peur encore que tout à l'heure ? Pourquoi se met-il à hurler ? Son corps est pris de tremblements, puis de convulsions, le Curé est obligé de lui administrer un calmant de force, de le ficeler littéralement sur sa couchette.

Immobilisé, le cerveau embrumé par le calmant, l'homme jette sur le Curé un regard terrorisé :

– Ne me touche pas, Va-t'en ! Va-t'en, Curé ! Va au diable ! Laisse-moi partir, je veux partir...

– Mais tu es malade, je dois te soigner...

– Va-t'en. Laisse-moi mourir tranquille...

– Si tu dois mourir, tu mourras, mais je dois t'aider à mourir en paix, qui es-tu ?

– Tu ne me reconnais pas, Curé ?

Alors doucement, le Curé a débarrassé le visage du malheureux de son masque en chiffon, et il a regardé. Il a cherché sur ce masque un souvenir lointain, il l'a trouvé, et il n'a rien répondu.

La lutte a duré deux ou trois semaines. Le nouveau malade, qui s'appelait Guillaume, refusait de se laisser approcher par le Curé. Il savait qu'il allait mourir pourtant, mourir d'un tas de choses, de maladie, de blessures mal guéries, de fièvre, mais il refusait les soins, crachait les médicaments et ne tenait en vie que par un fil mince, mais solide : une fureur permanente inexplicable pour tout le monde, sauf peut-être pour le Curé.

En général, celui-ci venait toujours à bout des cas difficiles, mais cette fois, le médecin lui-même n'y croyait pas.

– Cet homme te déteste ! Sil n'était pas dans cet état, il t'aurait tué depuis longtemps, Curé, pourquoi ?

– Lui seul le sait. Lui seul peut le dire.

C'est un bagnard évadé de Guyane qui a raconté tout cela : l'histoire du Curé, l'île des lépreux, la mort de Guillaume et celle du Curé. L'un des rares à avoir réussi son évasion, vers 1932. Il s'appelait René Belbenoît et il a vécu le reste de sa vie aux Etats-Unis, où il a publié le récit de sa vie.

S'il n'était pas passé par l'île Saint-Louis, au cours de son évasion, personne n'aurait jamais connu les détails de l'étrange rencontre du Curé et de Guillaume sur l'île des lépreux et son dénouement.

Au bout de deux ou trois semaines, Guillaume a perdu sa fureur, il a cessé de se débattre. Il a accepté de regarder le Curé en face. C'était un soir au coucher du soleil, il a dit :

– Curé, appelle les autres, tous les autres, je veux qu'ils m'écoutent.

Ils n'étaient plus qu'une dizaine de fantômes, assis sur la terre battue, devant Guillaume. Comme un tribunal de l'autre monde. Guillaume a d'abord donné son nom et son matricule, il a demandé si quelqu'un pouvait écrire. Pas le Curé. Quelqu'un d'autre. L'un des fantômes a dit qu'il le pouvait.

– Il y a longtemps, je vivais en France, dans un village, et j'étais le jardinier de l'abbé Pierre. Un jour, il m'est venu l'idée de voler les économies d'une vieille femme qui vivait seule, mais je ne savais pas comment faire sans que l'on me soupçonne. Le Curé allait la voir souvent, tout le monde le savait. Alors j'ai pris une soutane et des chaussures à lui. Je l'ai suivi, quand il est allé voir la vieille, j'ai attendu qu'il sorte. J'ai tué la vieille et j'ai enterré la soutane et les chaussures dans le jardin. J'ai pris le magot et je suis rentré. Pour être sûr qu'on l'accuserait, j'ai mis une pièce d'or dans sa poche.

Mais l'enquête a duré plusieurs jours. Les gendarmes ne trouvaient pas la soutane et les chaussures. J'ai commencé à avoir peur, je faisais des cauchemars. Je voulais me sauver, et je n'y arrivais pas.

J'ai demandé au Curé de me confesser, et je lui ai tout raconté. Je lui ai demandé conseil. Il m'a répondu qu'il fallait que je me dénonce. Que c'était à moi de le faire, que lui ne le ferait pas, même si on l'accusait.

Alors j'ai décidé de me sauver. Je me suis dit : puisqu'il est assez bête pour ne rien dire, il faut en profiter. Au lieu de me dénoncer, je suis parti avec l'argent. Pendant plusieurs mois, j'ai fait la fête, j'ai dépensé tout ce que j'avais à Marseille et personne ne m'a cherché d'ennuis. Un jour, je n'ai plus eu d'argent et j'ai recommencé. J'ai tué un encaisseur, avec un complice, mais on s'est fait prendre et je me suis retrouvé au bagne.

Je ne savais pas ce qu'était devenu le Curé, je ne l'ai pas revu pendant des années. Et je l'ai retrouvé ici, sur l'île. Je croyais que c'était la vengeance de Dieu et qu'il allait me tuer. Mais il n'a rien dit. Il est innocent, c'est moi qui ai tué la vieille Louise.

Guillaume a signé, les témoins fantômes ont signé, et on a transmis le papier à l'administration.

L'enquête a duré encore une année. Et puis, un beau jour, un fonctionnaire est venu chercher le Curé à l'île Saint-Louis pour lui annoncer qu'il était libre. Guillaume était mort, peu de jours après sa confession, et les fantômes ont conduit le fonctionnaire tout au bout de l'île, ils lui ont montré une tombe parmi les autres, avec une croix de bois et une inscription à la peinture blanche : « L'abbé Pierre – 1930. »

L'abbé était mort avant d'être libre. Il ne restait plus à l'administration qu'à faire paraître un petit avis de réhabilitation dans le *Journal officiel*.

On ne sait pas qui a remplacé la croix de bois par une croix de pierre taillée, les fantômes sûrement. Il est marqué sur la pierre : « L'abbé Pierre, innocent. »

Puis la légende de l'abbé Pierre a suivi son long chemin tortueux, de bagnards lépreux en bagnards évadés, a franchi l'Atlantique, s'est inscrite dans un livre aujourd'hui oublié... peut-être déformée, peut-être embellie.

Peu importe. Elle est arrivée jusqu'à nous.

8. LE MUR

M. Edmond Dumesnil a trois filles, ce qui n'est déjà pas si mal pour un seul homme. Mais il y a pire.

Derrière Mme Dumesnil et ses trois filles, trottaient, ricanent, grignotent, se fauillent : une “Mamie” et une “Tatie”. Une tante à lui et sa mère à elle : deux charmantes petites vieilles qu'il serait si facile d'étrangler.

Tout pour M. Dumesnil se résume donc en une addition :

Belle-mère : 1.

Tante : 1.

Femme : 1.

Fille aînée : 1.

Fille benjamine : 1.

Fille cadette : 1.

Total : 6 femmes à la maison.

Un homme seul devant six femmes ! Comment retrouver l'aventure ?

M. Dumesnil a cinquante et un ans. Il porte souvent des guêtres, des costumes toujours propres bien que démodés, un parapluie et cette sorte de chapeau noir informe, quelque chose à mi-chemin entre le feutre et le melon.

Son appartement, assez vaste, est fait de la jonction de deux logements plus petits, une simple armoire condamnant l'entrée de gauche.

Ah ! Les beaux yeux gris de Mme Dumesnil. Elle devait être jolie dans sa jeunesse. Mais, hélas !... jusqu'aux hanches seulement. Pour autant qu'on puisse en juger, la nature ne s'intéressa point à former le reste : chevilles énormes, jambes courtes.

M. Dumesnil maria, dans l'ordre, d'abord son aînée, puis la benjamine, puis la cadette. C'est ce dernier mariage qui précipita la décision de M. Dumesnil.

Il faut dire que le dernier gendre, jeune et sportif, fut tellement convaincant, tellement entraînant, tellement dynamique, tellement avare aussi qu'il parvint à décider sa femme, sa belle-mère et partant le beau-père, M. Dumesnil, à s'en aller en Calabre, pendant un mois, faire du camping.

Il faut croire que c'est là que M. Dumesnil prit sa grande résolution. Sans doute y fut-il contraint, poussé par l'esprit de conservation. C'était la liberté ou la folie. Sous un soleil accablant, il lui fallait attendre le milieu de l'après-midi pour déjeuner et la nuit pour dîner. Et pour manger quoi, mon Dieu ! des ratatouilles nauséabondes, car le gendre, comme la fille et comme la femme, n'attachait aucune importance à la nourriture.

Ni lui ni sa femme ne supportaient ce climat qui les rendait nerveux. Il y eut des discussions assez violentes et, sur le chemin du retour, Mme Dumesnil décidait de s'arrêter à Tours, chez un de ces gendres, pour se remettre de ses fatigues et de ses émotions.

M. Dumesnil, lui, rentrait chez lui et, dans le train, ressentait pour la première fois de sa vie une étrange sensation de vertige, le goût bizarre, enivrant, que peu de gens connaissent, de la liberté mal acquise. Car cette

liberté, il la tenait enfin, il avait découvert le “moyen”. Un moyen extravagant, un moyen fou. Mais il faut être bien conscient de l'état des nerfs de M. Dumesnil. Six femmes, trois gendres et il a élevé tout cela pendant des années...

Or, M. Dumesnil a les nerfs fragiles... Ils sont même devenus si fragiles qu'il les sent à fleur de peau vibrer comme des cordes à violon mal accordées, au moindre éclat de voix. C'est le stress, et cela peut arriver à n'importe quel chef de famille nombreuse.

Donc, M. Dumesnil a senti le vent de la liberté, il a une idée : la voici.

Le 12 octobre, vers neuf heures du matin, M. Dumesnil regarde la rue mouillée, depuis sa fenêtre. La portière d'un taxi vient de claquer dans la rue.

Sur la cheminée, le télégramme de Juliette Dumesnil, sa femme :

« ARRIVERAI GARE MONTPARNASSE. LUNDI 8h20. SOIS AIMABLE VENIR ME CHERCHER AVEC TAXI. JULIETTE. »

Or, M. Dumesnil n'a pas été chercher Juliette. M. Dumesnil ne s'est pas rasé. M. Dumesnil n'est même pas habillé.

Le jour J est enfin venu... L'heure H va sonner dans quelques secondes.

La sonnette retentit une première fois. M. Dumesnil ne bouge pas. Il reste figé, sa pipe à la main, le bras demi-levé, même la fumée semble suspendre son ascension vers le plafond. La sonnette une seconde fois. Il l'entend, étouffée, lointaine, retentir encore par trois fois dans un désert.

« Voyons, pense-t-il, pas une brèche. Il serait trop bête d'avoir oublié quelque chose ! La plus petite ouverture et je suis fichu. »

Et M. Dumesnil se dit encore : « Elle va en faire une tête ! »

Et brusquement, voilà qu'il ressent de la pitié, c'est que la chose va être rude.

Il imagine le visage de sa femme. Elle doit promener un regard soupçonneux dans le couloir obscur et soudain découvrir une forme claire, nouvelle et insolite. Maintenant, elle doit voir sans comprendre, se tourner vers la porte du salon pour distinguer la même forme claire... le même mur de brique !

« Se pourrait-il qu'il ait coupé l'appartement en deux ? » Mme Dumesnil doit se précipiter à travers le couloir, entrer dans la salle à manger qui s'ouvre par une baie sur le salon, et, là, rester clouée sur place.

Pour bien imaginer la situation, il faut comprendre la disposition de l'appartement : il est composé de deux petits appartements qui ont été réunis en un seul, formant une assez grande surface, toute en longueur, et chaque petit appartement a constitué exactement la moitié du grand. Il a suffi d'abattre la cloison, pour doubler la superficie de toutes les pièces, chambre, salon, salle à manger, le tout en enfilade...

Par l'ouverture de la baie, Mme Dumesnil voit le salon, et au milieu du salon dominateur, méprisant, écrasant la pièce, rougeâtre, grossier, un mur...

– Se pourrait-il qu'il ait coupé l'appartement en deux ? se répète Mme Dumesnil.

Hélas ! À voix haute, elle est obligée de se répondre : « Oui. »

Il est épais ce mur. Epais d'une brique. Ce n'est pas du carreau de plâtre, mais bel et bien de la brique creuse de bonne qualité. Une voix à peine reconnaissable tant elle paraît oppressée, angoissée, aiguë et grave tout à la fois, s'élève derrière le mur :

– Edmond, es-tu là ?

Edmond, la gorge serrée, ne répond rien. Il préfère faire le mort pour le moment. Tout à l'heure, il fera semblant de rentrer chez lui. Il devine que sa femme marche vers leur chambre à coucher. Il l'a coupée en deux ! froidement, au beau milieu, comme le salon.

Cette partie du mur, c'est la dernière bâtie, et lorsqu'il entend les poings de Mme Dumesnil, folle de rage, frapper les briques, il craint certainement, quelques secondes, que celles-ci ne se déboîtent, sortant de leur gangue de ciment encore frais. Et de nouveau la voix s'élève.

– Edmond, es-tu là ?

Edmond reste coi, immobile, sa pipe s'est éteinte, il la glisse dans sa poche.

Alors, bientôt on frappe à la porte, la porte palière, la porte de gauche, celle que condamnait depuis vingt-cinq ans une lourde armoire qu'il a déplacée. Ce doit être sa femme. M. Dumesnil ne répond toujours pas. Il est lâche, mais un seul mot, un seul geste réduiraient à néant l'œuvre entreprise. Il se doute bien de ce que pense sa femme à l'instant même, après s'être ressaisie. Elle pense qu'il s'agit d'un geste trop exagéré, trop invraisemblable pour être maintenu, presque une boutade, un geste de colère qu'il faut dissimuler le plus possible aux amis, aux voisins, voire même à la famille, le temps de rencontrer son mari et de le raisonner.

A douze heures trente, M. Dumesnil a faim. Il faut dire qu'il n'a pas annexé la cuisine. Edmond enfile donc son pardessus, ouvre la porte palière, mais au moment où il s'apprête à marcher vers l'ascenseur, la porte de droite de l'appartement lui apparaît ouverte, béante. Et les pas de Mme Dumesnil retentissent. Elle devait le guetter. Il bat précipitamment en retraite, et claque la porte derrière lui.

M. Dumesnil, pris au piège, réalise tout de suite la gravité de la situation : sa femme va essayer de le réduire par la faim. Ayant bien entendu claquer la porte, elle sait maintenant qu'il est là. D'ailleurs la voici qui frappe.

– Edmond, je sais que tu es là, ne fais pas l'imbécile, réponds-moi. Tu n'as pas honte de ce que tu as fait là ? Tu es complètement fou, mon pauvre ami. Si c'est tout ce que tu as trouvé...

Mais Mme Dumesnil n'ose pas trop élever la voix à cause des voisins et M. Dumesnil ne répond rien.

Vingt heures trente. Ce soir, le plus grave, bien sûr, ce n'est pas la faim, c'est le tabac. M. Dumesnil devrait se rouer de coups pour ne pas avoir songé à faire quelques provisions. Sa dernière pipe envoie vers le plafond une ultime bouffée de fumée et le voici désormais atrocement seul. Il faut tenter une sortie. M. Dumesnil s'aventure à pas lents vers la porte, écoute, guette, tire

doucement la poignée. Il scrute par l'entrebâillement l'obscurité du palier. La porte de droite semble fermée, il n'y a pas à reculer et bravement, il s'élance.

1 heure du matin. Après avoir longtemps rôdé dans le quartier, après être passé et repassé dix fois devant la maison, attendant que s'éteignent les lumières de la partie de l'appartement réservée à sa femme, M. Dumesnil s'est décidé à rentrer chez lui.

Amplement muni de provisions de toute nature, il les dispose sur la huche de l'entrée. Inutile de dire qu'il vient de vivre un moment difficile tandis qu'il escaladait l'escalier silencieux, dans le noir absolu, sur la pointe des pieds. A peine entré, il lui faut vérifier de la main la continuité du mur, s'assurer qu'il est bien là, tout entier, sans une brèche, pour se rasséréner.

Il dort tout de même assez mal. Peut-être a-t-il du remords ? Peut-être aussi appréhende-t-il un peu le retour de la Mamie et de la Tatie aux yeux bleus, car elles doivent débarquer à leur tour, gare Montparnasse, demain, au train de 8h20. Sans doute, les épreuves qui l'attendent lui font-elles un peu peur.

Ainsi que prévu, l'arrivée de la Mamie et de la Tatie est immédiatement suivie d'une sorte de conseil de guerre dont M. Dumesnil perçoit les échos à travers la cloison.

La Tatie aux yeux bleus, au teint rose et jaune, ridée comme une petite pomme, avec d'adorables cheveux blancs frisés, et toujours souriante, pétillante, les gens l'adorent.

Mais M. Dumesnil pense que c'est une garce, une vraie garce, une triple garce même. Pour l'instant, soulevée par l'indignation, elle ne peut s'empêcher d'élever la voix dans les conversations qui se tiennent de l'autre côté du mur et, bien entendu, dans l'espoir qu'il entendra.

– Je te dis qu'il n'est pas normal, il faut le faire voir à un docteur. Tu es bien trop patiente, ma pauvre fille, à ta place j'aurais déjà averti le gérant. Il n'a pas reçu la même éducation que toi, c'est bien le malheur...

Vers midi et demi, elle frappe à la porte.

– Edmond, ne croyez-vous pas qu'une explication s'impose ?

Dans le couloir, Edmond tire sur sa pipe.

– Edmond, soyez raisonnable.

Edmond, glacé dans l'ombre du couloir, la bouche en cul de poule, lance la fumée de sa pipe vers le plafond. Mais bientôt la Mamie, exaspérée par son silence, en vient à des propos moins aimables. Edmond qui se bouchait les oreilles écoute à nouveau, il entend :

– Vous n'avez rien dans le ventre !

Edmond pousse un juron, saute de la huche, se précipite vers la porte, l'ouvre en grand sur la Mamie terrorisée qui pousse un petit cri dans un geste de recul.

Là-bas, à l'autre bout du palier, apparaît la silhouette de Juliette. D'une voix contenue mais autoritaire, elle rappelle sa mère à l'ordre :

– Mamie, veux-tu laisser Edmond tranquille.

Lentement, d'un air de dignité offensée, la Mamie, outrée, se retourne,

murmurant simplement au passage avec aigreur :

– Je te remercie, Juliette.

Alors, M. Dumesnil éprouve un sentiment de vertige. Il s'est aventuré hors de son repaire, le voici seul sur le palier, devant sa femme pâle, dont les yeux trahissent généreusement l'insomnie et les pleurs.

– Edmond, dit simplement la pauvre Juliette.

– Oui, dit Edmond.

– Dis-moi au moins bonjour, dit Juliette.

– Bonjour, Juliette, dit Edmond.

– Tu me détestes tant que ça ? dit Juliette.

Edmond comprend qu'il est à deux doigts de sa perte car il est bien obligé de répondre :

– Mais pas du tout, Juliette, tu sais bien que je ne te déteste pas.

– Alors ?

– Alors...

Edmond est sauvé par le téléphone.

– Où est le téléphone ? demande Juliette.

Dans son trouble, Edmond ne s'en souvient plus et réfléchit quelques instants.

– Chez toi.

Juliette hésite. La sonnerie retentit toujours, les deux vieilles vexées ont probablement décidé de ne pas répondre.

– Vas-y, dit Edmond, je t'attends.

Dès qu'il se retrouve seul sur le palier, l'instinct de conservation de M. Dumesnil reprend le dessus. Il recule, ferme la porte et va se cacher tout au fond de son appartement.

Le lendemain, lorsque midi sonne, il entend une voix d'homme chez sa femme. C'est son gendre, l'époux de sa fille aînée dont il décèle aussi la présence. Elle est accompagnée de son fils, Philippe, âgé de trois ans. Il sent le petit bonhomme trotter le long du mur et pense que les pires moments de son aventure sont encore à venir. Ou bien Juliette n'a pu empêcher son gendre de venir, ou bien, furieuse, elle a fait appel à lui, à moins encore qu'effondrée, abattue, elle devienne désormais la proie des deux vieilles qui battent le rappel des forces disponibles.

Bientôt, la fille et Lucien, le gendre, venus en plénipotentiaires, dévoilent leurs batteries.

– Ce n'est pas très chic pour Juliette. C'est un véritable scandale. Il pourrait au moins penser à ses enfants, à ses gendres. Encore Lucien a-t-il l'esprit large, mais les autres ! Ce sont des provinciaux. Ça va faire très mauvais effet dans les belles-familles. Et Lucien qui espérait avoir un appartement dans l'immeuble ! Comment peut-il torturer sa femme avec tant de cruauté, etc.

M. Dumesnil reste inébranlable mais il explique à voix haute, à travers le mur, son attitude :

Depuis vingt-cinq ans, il mène une vie qu'il n'a pas voulue. Depuis vingt-

cinq ans qu'il supporte six femmes à la maison, il aspire au repos. Il avait trois filles, il a patienté. Maintenant que les voilà toutes les trois mariées, on lui refuse le droit d'être libre, il le prend. Même s'il n'y a plus que trois femmes à la maison, ce sont les pires. Il ne dit pas ça pour Juliette qu'il aime bien, mais la Tatie et la Mamie...

Si elles veulent vivre encore quelques années, il vaut mieux qu'un mur les sépare. Simple question de sécurité. Il finissait par avoir des cauchemars la nuit, il rêvait qu'il les étranglait et qu'elles lui arrachaient les doigts de pied. On ne sait pas ce qui peut arriver, n'est-ce pas ? Comme il n'aurait jamais eu le courage de les mettre à la porte, de les flanquer dans un asile, comme d'ailleurs on ne l'aurait pas laissé faire, il a préféré faire construire un mur.

Alors le gendre commence à insinuer que son beau-père n'est pas normal, qu'il devrait voir un neurologue.

– Pourquoi pas un psychanalyste, pendant que vous y êtes ?

– Eh oui ! Pourquoi pas ? On ne sait jamais. Après toute une vie de travail, on peut avoir des troubles.

– Après avoir supporté six emmerdeuses, et comment qu'on peut avoir des troubles !

– Si vous n'êtes pas correct avec votre fille, soyez au moins correct avec ma femme.

Les voisins du dessous, surpris par les hurlements de M. Dumesnil se sont aventurés jusque sur le palier. On entend leurs chuchotements et le grincement de la rampe de l'escalier sur laquelle ils s'appuient pour essayer de voir.

Tant et si bien que les plénipotentiaires, affolés par ce scandale, battent précipitamment en retraite, si vite qu'ils en oublient le petit Philippe, et que M. Dumesnil va rouvrir la porte pour laisser passer le gosse hurlant de terreur.

Il note le regard mauvais de son gendre. En effet, à cause de ce dernier, tout va s'envenimer, et l'affaire va prendre des proportions énormes. D'abord, il va prévenir le gérant de l'immeuble à qui M. Dumesnil avait bien demandé la permission de faire quelques travaux, mais en omettant de préciser la nature exacte de ces travaux.

Du gérant, cela va passer au commissaire de police. Du commissaire de police à la presse par le truchement d'un petit journaliste à la recherche des chiens écrasés, et de la presse, le plus naturellement du monde, à la radio.

Alors les deux autres filles, gendres et belles-filles vont téléphoner angoissés, pour apprendre que tout est bien exact.

C'est l'horrifiant scandale. Mme Dumesnil va parler de suicide tandis que les deux autres filles et leurs maris convergent sur Paris.

L'un des gendres fait venir un maçon pour démolir le mur, mais M. Dumesnil a fait revenir le sien pour le consolider.

Les avocats s'en mêlent. Une partie du quartier a pris fait et cause pour M. Dumesnil, une autre partie pour madame. Des gens crient à Edmond, en passant devant la fenêtre :

– Courage, on les aura.

C'est dans l'escalier un véritable défilé de curieux. A chaque instant, on pourrait croire Dumesnil battu, mais il s'obstine, s'accroche et son mur tient bon.

Jusqu'au jour où a lieu la grande réunion, la grande conférence, à la demande du propriétaire.

Voici donc le gérant, franchement consterné, voire inquiet du prix dont on va lui faire payer son indulgence coupable. Enfin, voici l'architecte, dont le visage exprime à chaque détour du labyrinthe imaginé par M. Dumesnil une surprise non feinte. Bien entendu, jusqu'à la dernière seconde, la Tatie aux yeux bleus et la Mamie, s'efforcent de participer à la conversation, suivent l'assemblée à la trace, de fauteuil en fauteuil et de pièce en pièce.

Tant et si bien que tout le monde : Juliette, le propriétaire, l'architecte et le gérant, va se réfugier de l'autre côté du mur, chez M. Dumesnil, abandonnant les deux vieilles.

Ce petit incident va peser lourd dans la discussion. C'est le facteur psychologique capital, que cette recherche de l'isolement.

– Vous voyez, doit faire remarquer M. Dumesnil, même vous, vous êtes bien contents de le retrouver, mon mur.

Après une heure de pourparlers mystérieux, dans le plus grand calme, le propriétaire et le gérant, l'architecte et le couple Dumesnil partagent ensemble l'appartement.

Les deux vieilles, crucifiées, enfermées à triple tour dans leurs chambres, ne veulent pas assister à cette capitulation infâme. Mais les commentaires vont bon train.

– Pourvu qu'elle ne lui laisse pas la salle à manger. C'est la meilleure fenêtre de la maison.

– Tu vas voir, ils vont nous faire mourir de froid, je suis sûre que c'est lui qui va avoir tous les radiateurs.

– Avec leur système, on va être obligé de faire vingt mètres à pied, pour aller du salon à la cuisine. Ils ne tiennent absolument pas compte de notre âge.

Quoi qu'il en soit, l'aventure était terminée, M. Dumesnil avait gagné. Désormais, il pouvait déambuler joyeusement, le torse altier, dans les rues de son quartier, respecté et congratulé, tandis que là-haut, trois femmes pleuraient le paradis perdu...

Mais l'aventurier Edmond Dumesnil était faible. Un beau jour, alors que tous les travaux étaient finis, le maçon est revenu. Non pour démolir le mur, mais pour y ouvrir... une porte.

Laquelle, comme chacun sait, peut à loisir être ouverte ou fermée.

9. LE CHASSEUR D'HOMMES

C'est un chasseur d'hommes, d'une race en voie de disparition. La race des chasseurs d'hommes qui vivaient en Guyane au début du siècle : les chasseurs de bagnards évadés.

Il a plus d'une dizaine de victimes à son tableau de chasse et l'on sait, en Guyane, que Roger Cata préfère traquer les hommes et les tuer, plutôt que de les ramener au bagne. Son plaisir, c'est l'affût. Sa récompense : la curée.

Roger Cata est un aventurier pire que les autres. Pour l'instant, il surveille un buisson. Elle est là. Roger Cata le savait. Il savait qu'il allait trouver la pirogue, planquée sous les feuillages. Une belle pirogue indienne, solide, qui a dû coûter une fortune au candidat à l'évasion. Le Chinois n'avait pas menti. D'ailleurs, le Chinois a intérêt à ne pas mentir, s'il veut conserver son petit commerce avec les bagnards.

Roger Cata ferme les yeux quand le Chinois fournit, contre argent comptant, le moyen de s'évader de Saint-Laurent du Maroni ; à condition que le Chinois lui dise où il cachera la barque.

Ensuite, Roger Cata se débrouille. Pour l'heure, il ne touche à rien. Il cherche des yeux un observatoire possible. Quelque chose lui dit que l'affût sera récompensé. C'est l'heure de la sieste.

Les bagnards font semblant de dormir et, Roger Cata donnerait sa tête à couper, que l'un d'eux va venir vérifier si la barque est toujours là. Peut-être même y amener des provisions.

Sous le soleil de plomb, dans la chaleur humide et poisseuse, à l'abri des palétuviers, Roger Cata s'est aplati dans la terre. Sa faculté de rester immobile pendant des heures est extraordinaire. Les mouches peuvent courir sur son visage, les fourmis le piquer sous sa chemise, il ne sent rien. Il est comme mort, et ne vit que par ses deux yeux fixés sur le piège. Deux petits yeux verts, minuscules, sous des paupières bouffies. Les bagnards l'appellent "Gros Lézard". Il le sait. Mais aucun d'eux ne se risquerait à une plaisanterie en sa présence, Roger Cata est le seul gardien que les hommes redoutent : il a la mort dans les yeux, comme une marque de fabrique.

Soudain un léger bruit : on pourrait croire qu'un oiseau a changé de branches ou qu'un serpent s'est glissé sous une pierre, pas plus, mais Roger Cata a senti l'homme.

Il le devine rampant jusqu'aux feuillages, puis le voit se redresser avec précaution. L'homme regarde autour de lui, tendu et méfiant. C'est Jean-Marie Breton, le 2017.

Roger Cata n'aurait pas pensé à lui. C'est la première fois que le 2017 tente une cavale. Curieux.

Il attendait Giovani, l'Italien, ou Charles Mut, deux ou trois autres, mais pas celui-là.

Le 2017, en tout cas, a fait des provisions sérieuses. Il sort de dessous sa chemise des boîtes de sardines, un paquet de sel et du charbon de bois. Roger

Cata réfléchit. L'homme doit avoir une réserve constituée depuis longtemps... Il va faire plusieurs voyages, dans les jours qui viennent, pour la transférer petit à petit dans la barque. Ceci est son premier voyage. Comme il ne prendra pas le risque de laisser trop longtemps la barque ici, il a prévu son départ pour dans deux ou trois jours maximum. Reste à savoir s'il est seul.

Pour une cavale de ce genre, en général les bagnards s'associent : le meneur, un homme qui sait plus ou moins naviguer, et celui qui a fourni l'argent pour l'achat du matériel. Or, Jean-Marie Breton doit savoir naviguer, puisqu'il est Breton justement, mais il n'a rien d'un caïd. Seuls les caïds ont des combines pour se faire passer de l'argent, donc il y en a un autre.

L'Italien peut-être. Mais l'Italien n'aurait pas choisi le 2017 pour une cavale. Le 2017 est un avorton. Un avorton dangereux en liberté, mais que personne ne respecte au bagne. On ne respecte pas un sadique, un vrai, qui a égorgé et violé trois femmes, seulement pour le plaisir.

Les petits yeux verts de Roger Cata suivent le 2017 qui s'éloigne en courbant le dos.

Non, l'avorton n'est sûrement pas seul. La chasse promet d'être intéressante.

A l'appel du soir, les hommes sont calmes ; par groupe de trois ou quatre, ils gagnent le dortoir. Les gardiens n'ont pas besoin de hurler et Roger Cata aucune raison d'intervenir.

Mais demain, ou après-demain, sûrement, il y aura une bagarre. Une bagarre quelconque. Il y a toujours une bagarre au moment d'une cavale, c'est classique. Soit que l'un des associés recule devant l'échéance, soit qu'un nouvel associé se présente de force en menaçant de dénoncer les autres. Ou tout simplement que l'un d'eux soit chargé d'une bagarre de diversion.

La bagarre de diversion sert à plusieurs choses. Elle permet à un homme d'aller voler quelque chose dont les cavaleurs ont besoin, une arme ou un baril d'eau douce, pendant que les gardes s'emploient à ramener le calme. Elle permet aussi de faire passer des messages d'un dortoir à l'autre dans la bousculade, car les hommes évitent de se rencontrer, pour ne pas attirer l'attention sur eux.

Le dernier jour, elle a l'avantage de masquer la disparition de ceux qui entreprennent la cavale. Roger Cata a donc bien observé l'appel du soir. Confortablement installé devant la porte de sa cabane personnelle, son fusil sur les genoux, attentif au moindre détail, il n'a pu remarquer que deux choses.

Le 2017 s'est penché pour renouer ses lacets, pied gauche. Geste anodin en soi, pour qui ne connaît pas toutes les astuces utilisées par les bagnards.

Roger Cata est prêt à parier que l'avorton a dissimulé quelque chose dans sa chaussure, en prévision d'une fouille toujours possible. Un couteau probablement.

La deuxième chose, c'est l'air faussement détaché du Toubib. Le Toubib, bagnard chevronné, est toujours nerveux et bavard... Son sourire impassible et sa bouche cousue sont anormaux. Ce qui voudrait dire que l'avorton et le Toubib se seraient associés ? Quelle drôle de chose !

Deux minables : un avorton et un sadique, deux bleus de la cavale ; pour une première tentative, ils seront un gibier de choix.

Il ne reste plus qu'à les observer pendant les prochaines quarante-huit heures pour être sûr. Roger Cata s'enferme dans sa cabane. Il va graisser son fusil et préparer ses munitions. "Gros Léopard" est méticuleux en ce qui concerne son arme. La chasse à l'homme est une aventure trop sérieuse.

Car Roger Cata sait que la partie de chasse aura lieu. Il n'est pas question pour lui d'attraper les fuyards et leur matériel avant qu'ils ne tentent le coup, ce qui serait normal pour n'importe quel gardien. Il suffirait de guetter les deux hommes au moment où ils rejoindront leur barcasse, et les arrêter avant qu'ils aient pris la mer ! Mais ce n'est pas drôle. Roger Cata, lui, va patiemment attendre qu'ils aient pris de l'avance, ensuite il avertira le gouverneur, et enfin, nanti d'un ordre officiel, il partira à leur poursuite. Car le plaisir de Roger Cata c'est la chasse, la vraie, dans la forêt, le fusil en bandoulière... avec un permis en bonne et due forme !

La dernière fois qu'il a ramené du gibier, il s'appelait Charles Beretti. Blessé à la jambe sur les rives du Maroni, le gibier avait tenu le coup trois jours dans les marais. Ensuite, Roger Cata l'avait eu du haut d'un arbre, d'une seule balle, et ramené au bagne, ficelé dans sa barque comme un sanglier mort. C'était il y a six mois.

Si vraiment l'avorton et le Toubib se sont associés pour une cavale, Roger Cata n'aura pas autant de mal. Un jeu d'enfant, au contraire. D'ailleurs, il faut être fou pour tenter de fuir, quand on a le "Gros Léopard" comme surveillant. Les anciens ne s'y frottent plus depuis quelque temps et le gros gibier se fait rare. Ce raisonnement va faire le malheur de Roger Cata, car un vrai chasseur ne doit jamais mépriser son gibier, jamais. Le plus petit est parfois le plus malin.

Deux jours plus tard, comme prévu, Jean-Marie Breton et le Toubib se glissent dans leur barque, seuls, et Roger Cata, le chasseur d'hommes, ne perd pas de temps. Il ne faut pas que le gibier prenne trop d'avance, il serait mort avant l'arrivée du chasseur. Car ils sont rares les fuyards qui ont réussi à franchir la barre, éviter les requins, et contourner les marais. Il a donné l'alerte une heure après, et à l'aube il est sur la piste. Lui ne passe pas par la mer, mais par les marais. Ensuite, il ira guetter près de l'île aux pigeons. Sa barque de chasseur est approvisionnée pour au moins trois jours. Tout va bien.

Jamais, personne ne saura exactement pourquoi le rendez-vous de chasse ne s'est pas passé comme d'habitude, le long du Maroni, sur l'île aux pigeons ou sur l'île au phare. C'est là que, généralement, les chasseurs d'hommes retrouvent leurs proies épuisées, ou mortes. Il semble que les qualités de navigateur de Jean-Marie Breton ne lui aient pas permis de contourner les rouleaux gigantesques qui poussent vers la côte hollandaise. Quoi qu'il en soit, les deux hommes ont échoué. Dans les deux sens du terme, car les voilà prisonniers de la vase, et des rouleaux en même temps.

Ballottés, fracassés, jetés sur le rivage, empêtrés dans les sables mouvants,

le Breton et le Toubib arrivent de justesse à gagner une petite bande de terre ferme, pour s'y écrouler en suffoquant. Leur tentative est fichue, et leur situation encore plus grave. Vingt mètres carrés de rochers vaseux, entourés de kilomètres de marais puants, plus de barque, plus de vivres, plus d'eau douce. Les deux hommes n'ont plus qu'à mourir là.

Trois jours passent et quatre nuits. C'est l'aube. Du bout de ses jumelles, Roger Cata aperçoit deux corps étendus, sans mouvement, à environ cinq cents mètres de lui. Il n'y croyait pas. Il ne pensait pas retrouver les deux bonshommes dans ce coin-là. Un coin que tout le monde connaît sous le nom de cimetière des Français. Il est impossible d'en sortir à pied, car les crocodiles pullulent à la surface de la vase.

Décidément, les deux imbéciles ne méritaient même pas l'avance qu'il leur a donnée.

Avec précaution, pour ne pas réveiller les crocodiles, la barque de Roger Cata s'approche de la mince bande de terre ferme. Le léger chuintement qu'elle provoque dans la vase fait se redresser d'un bond les deux hommes. Ils ont le regard fou, la peau boursouflée par le soleil et les insectes. Ils grelottent de fièvre, de faim et de peur. Ils ont dû lutter sans arrêt pour ne pas s'endormir et repousser les crocodiles.

Le Toubib a l'air d'être aveugle. Le Breton a le corps couvert d'estafilades rouges. Il est complètement nu, mais tient un couteau à la main.

Roger Cata a stoppé sa barque à cinquante mètres environ de l'îlot. Il regarde. Il doit réfléchir. Rien ne s'est passé comme il le voulait. Il pense qu'il avait raison. Ces deux freluquets n'étaient pas capables de provoquer des émotions fortes. Ils sont là comme deux pantins ridicules et terrorisés. A terrain découvert !

Tirer sur eux n'est même pas un plaisir. Trop facile. Alors, Roger Cata s'installe au fond de sa barque, assis, jambes croisées, le fusil posé devant lui. Et il attend.

Au bout de quelques minutes, le Breton qui a l'air plus ferme sur ses jambes que son compagnon, s'approche le plus près possible du bord de l'îlot et crie :

– Hé !

Roger Cata plisse ses petits yeux verts. Il ne répond pas.

– Hé ! Cata !

Silence. Pas de réponse.

– Hé ! Cata ! Viens nous chercher !...

Le Breton jette son couteau par terre, en signe de reddition, puis voyant que le chasseur ne bouge toujours pas, il entre dans la vase jusqu'à mi-corps et tente d'approcher de la barque.

Toujours sans rien dire, lentement, Roger Cata prend son fusil, épaule et tire. La balle s'enfonce dans l'eau en sifflant, à cinquante centimètres du ventre du Breton, qui recule précipitamment et regagne la berge.

– Hé ! Cata ! T'es fou ! Tu vas me descendre !

C'est tout juste si le malheureux parvient à crier. L'épuisement lui a presque coupé la voix, un excès de peur aussi, car il commence à comprendre.

Ce salopard de chasseur d'hommes s'est installé pour un affût d'un nouveau genre. Il a tiré juste à côté, pour empêcher le Breton de gagner la barque. Il veut les regarder crever devant lui, et s'amuser de temps en temps au tir aux pigeons.

Le Breton, sadique à part entière, a fort bien compris, car brusquement, Roger Cata debout dans sa barque, se met à tirer autour d'eux, visant soigneusement mais toujours à côté. Puis il se rassoit tranquillement. Le Toubib et le Breton se sont plaqués au sol comme s'ils voulaient y enfouir leur tête. Ils ne bougent plus. Ils font les morts. Les minutes passent. Roger Cata sourit, ils peuvent faire semblant d'être morts le temps qu'ils voudront, il ne tombera pas dans un piège aussi grossier, il sait bien qu'il ne les a pas touchés.

Mais, au bout d'un quart d'heure, il s'impatiente. Il faut faire bouger ces deux lapins. Cette fois, Roger vise soigneusement, et tire. La balle pénètre exactement dans le mollet du Breton. Pas un cri, pas un mouvement, rien.

Roger réfléchit : « Incroyable ! Je les aurai tués sans le faire exprès ? Impossible. En tout cas pas tous les deux. D'ailleurs ils se sont jetés par terre, ils ne sont pas tombés. A moins que... c'est possible, j'ai dû toucher le Breton puisqu'il n'a pas réagi, et l'autre s'est évanoui ! »

Prudemment, le chasseur d'hommes observe les deux corps, un long moment. Il s'approche un peu, prend ses jumelles, promène ses petits yeux verts, ne voit rien, sauf la balle dans le mollet, un mince filet de sang la signale. Il a dû toucher le Breton au ventre ou à la poitrine. Quant à l'autre, il a l'air plus mort qu'évanoui.

Le jeu est fini. Roger Cata fait glisser la barque, touche l'îlot, et avant de la traîner sur la berge, observe soigneusement les corps, rien.

Son fusil d'une main, tirant la barque de l'autre, il a tout juste le temps de se retourner, quand le Toubib lui fonce dessus, le couteau à la main.

Mais il est vraisemblable qu'il n'a pas le temps de réaliser son erreur, car le Toubib lui tranche le cou à la même seconde. Il a eu tort de mépriser son gibier. Entre sadiques ce n'est pas forcément le plus gros qui gagne.

Le Breton et le Toubib ont été repris quelques semaines plus tard, par d'autres chasseurs d'hommes, chargés eux, de retrouver Roger Cata, et accessoirement les fuyards.

Le Breton est mort, dans cette nouvelle aventure, et le Toubib a été jugé et guillotiné.

Bien qu'il ait tenté de se défendre en expliquant l'attitude de l'affreux "Gros Léopard" on ne l'a cru qu'à moitié. Car le rapport des derniers chasseurs d'hommes était épouvantable. N'ayant plus trouvé de vivres dans la barque de Roger Cata, le Breton et le Toubib s'étaient servis de lui, pour ne pas mourir de faim.

Les bêtes fauves se mangent parfois entre elles.

10. LA VIEILLE DAME AU TÉLÉPHONE

Copenhague, le 13 novembre 1953. Il est deux heures quinze du matin. Le pompier stagiaire Christian Rasmussen est de garde et il s'ennuie, car il ne s'est rien passé depuis le début de la soirée.

Ce qui revient à dire la veille dans l'après-midi, car au mois de novembre, à Copenhague, il fait pratiquement nuit à cinq heures de l'après-midi.

Rasmussen est très jeune, il a vingt-deux ans et il n'est pas très instruit, mais très intelligent et plein de bonne volonté. Pour l'heure, il joue aux cartes avec son camarade Cari Skager, quand le téléphone sonne. Christian Rasmussen décroche.

– Sapeurs-pompiers, j'écoute... Allô ?... Allô, oui ?...

Il n'entend rien. Quelqu'un est au bout du fil, mais personne ne parle.

– Allô ? Sapeurs-pompiers, j'écoute ! Qui êtes-vous ? Parlez !

Le collègue de Christian grogne : il s'agit sans doute d'un blagueur qui joue avec les pompiers ! Il a beau jeu, il sait qu'on ne peut pas raccrocher.

Mais Christian l'interrompt :

– Tais-toi ! J'entends une respiration ! Allô, qui êtes-vous ? Si c'est une blague, vous encombrez la ligne ! Et pendant ce temps-là, quelqu'un peut appeler ! Si c'est sérieux, dites quelque chose ! Allô ?

A ce moment, le jeune Rasmussen entend une voix faible, apparemment une voix de vieille femme.

– Je suis tombée... Au secours !

– Vous êtes tombée ? Où ça ? Dites-moi d'abord où vous êtes !

– Je ne sais pas.

– Vous ne savez pas où vous êtes ? Ce n'est pas possible ! Vous êtes chez vous ? Où habitez-vous ?

La voix faible répond :

– Je crois que... Je crois que je suis chez moi... Je suis sûrement chez moi !

Le jeune Rasmussen vient juste de terminer son stage, et n'est pas très expérimenté, mais il a de l'instinct. Il sent immédiatement que son correspondant ne se moque pas des pompiers. Il fait signe à son collègue de prendre l'écouteur, et demande à la voix inconnue :

– Vous ne savez pas si vous êtes chez vous ? Où est-ce que vous vous trouvez ? Dans un appartement ?

– Oui, c'est un appartement, je suis tombée. Sur le tapis, je suis paralysée.

– Où êtes-vous ? Où est l'appartement ? Donnez-nous l'adresse !

– Je... Je ne sais pas ! Je ne peux pas vous dire. Je pense que je suis chez moi, mais... Je ne me rappelle plus l'adresse !

– Bon, écoutez : ne vous affolez pas. Dites-moi simplement votre nom !

– Je ne sais plus... Je ne sais plus rien ! Je ne me rappelle pas qui je suis !... Je sais seulement que je ne peux plus me relever ?

– Ça ne fait rien : surtout ne raccrochez pas ! On va pouvoir vous localiser

par la poste !... Allô ?... Allô ?... Elle a raccroché !

En cette nuit noire de novembre 1953, à deux heures quinze du matin, le jeune pompier stagiaire Christian Rasmussen est déconcerté :

– Tu te rends compte ? Elle a raccroché ! Qu'est-ce qu'on peut faire maintenant ?

– Rien... Qu'est-ce que tu veux faire ? Il n'y a qu'à attendre ! Si ça n'est pas une blague, elle rappellera !

– C'était pas une blague ! J'en suis sûr ! Il faut prévenir le lieutenant !

– Et qu'est-ce que tu veux qu'il y fasse de plus que toi, le lieutenant ? Sans le nom et l'adresse ?

Trente-deux minutes plus tard, nouvelle sonnerie au standard.

– Sapeurs-pompiers, j'écoute...

Un souffle, une respiration dans l'appareil, et puis la même voix que tout à l'heure :

– Allô ?... Je m'étais évanouie... J'ai dû raccrocher sans le vouloir... Il y a du sang autour de moi... J'ai dû me blesser... J'ai peur... Venez vite, je perds beaucoup de sang !

Le jeune pompier, cette fois, bouscule son collègue :

– Appelle la poste ! Vite ! Qu'ils repèrent d'où vient l'appel !

Puis, il demande à la voix :

– Où êtes-vous blessée ?

– Je ne sais pas... Tout ce que je sais, c'est que je saigne beaucoup. La descente de lit est pleine de sang... Je vais mourir !...

Christian Rasmussen ne sait pas quoi dire sur le moment et il répond un peu bêtement :

– Mais non, madame, on ne meurt pas comme ça ! Ecoutez, rassurez-vous, on est en train d'appeler la poste. Vous ne vous souvenez pas de votre numéro de téléphone ?

– Non... Non... Je ne peux pas vous dire !... Je sens ma tête qui tourne !

– Surtout, ne raccrochez plus, si vous pouvez ! Posez l'appareil sur le tapis. Ayez confiance, on s'occupe de vous !

Pendant ce temps, le collègue de Christian Rasmussen appelle la poste centrale de Copenhague et explique le problème :

– Nous l'avons toujours en ligne, pouvez-vous faire des recherches pour trouver d'où vient l'appel ?

Hélas ! le central téléphonique répond :

– Mais vous savez l'heure qu'il est ? Trois heures du matin ! Le problème c'est que moi, je suis le veilleur de nuit !... Je suis là pour le standard et le service du réveil, mais, à trois heures du matin, il n'y a personne d'autre ! Et vous comprenez, pour trouver d'où vient l'appel, c'est tout un tas de manœuvres techniques !... Il faut repérer des relais, je ne sais pas comment ils font...

– Mais alors on va devoir attendre comme ça jusqu'à demain ?

– Demain, il n'y aura personne, c'est samedi ! Et dimanche non plus ! Le

week-end, il ne reste que le personnel pour les permanences courantes !...

Le pompier stagiaire Rasmussen, cette fois, se sent dépassé. Impossible de localiser l'appel !

Il réveille son lieutenant, et cinq minutes plus tard, l'officier prend le téléphone. Il reste un seul espoir : essayer de reprendre le dialogue, il faut que la femme dise quelque chose qui puisse faire deviner où elle est ! Ou essayer de raviver un de ses souvenirs !

– Madame !... Madame !... Vous êtes toujours là ? Si vous m'entendez, répondez !

Trois, quatre secondes se passent, et puis de nouveau la voix faible :

– Oui... Je suis toujours là...

– Vous saignez toujours ? D'où vient le sang ?

– Je ne sais pas... Ce qu'il y a surtout, c'est que je ne peux plus bouger les jambes...

– Donc, vous vous êtes fait quelque chose en tombant ? Vous souffrez ?

– Non, c'est curieux, je n'ai pas mal... j'ai simplement le corps paralysé, à partir du bassin, toutes les jambes... Le reste, je peux le bouger. Mais ce n'est pas des jambes que je saigne tant. Je crois que c'est de la tête... J'ai du sang plein la figure !

– Et vous n'avez pas mal du tout ? Attention, cela peut vouloir dire que votre colonne vertébrale est touchée ! Si vous le pouvez, continuez à me parler, mais sans faire de mouvements du dos ! Si c'est la colonne vertébrale vous risquez de vous tuer ! Vous comprenez ?... Comment êtes-vous tombée ?

– J'ai dû tomber de mon lit, je suppose. Il y a un lit à côté de moi. Je ne sais pas pourquoi j'ai voulu descendre. Je ne me rappelle même plus qui je suis ! Je dois être chez moi, puisque je suis seule dans l'appartement ! Je n'entends rien. A moins qu'il y ait des gens qui dorment.

– Ecoutez, madame, vous avez peut-être de la famille à côté ! Vous ne pouvez pas essayer d'appeler ?

– J'ai essayé, mais j'ai la voix trop faible...

– Voyons... Vous êtes tombée de votre lit. Où était le téléphone ?

– Sur la table de nuit, je pense. Je me suis évanouie en tombant. Et quand je me suis réveillée, il était sur la descente de lit à côté de moi. J'entendais la tonalité. J'ai fait le 18 parce que c'était marqué dessus, pour les pompiers !

– Si le téléphone était à côté du lit, madame, c'est que vous vivez seule ! Et aussi... j'y pense : c'est peut-être parce que vous ne pouvez pas vous déplacer facilement !... Réfléchissez bien, essayez de vous rappeler : est-ce que vous n'étiez pas déjà paralysée avant de tomber ?...

– C'est possible... C'est bien possible... Maintenant que vous me le dites... Je crois bien que oui.

– Et vous êtes une dame âgée, n'est-ce pas ? Ça s'entend à votre voix. Donc, il y a forcément quelqu'un qui s'occupe de vous ! Vous ne vous rappelez pas, par exemple, du nom d'un médecin ?

– Non... Non... Je ne vois pas...

– Est-ce qu'on vous fait des piqûres, quelque chose ? Est-ce que quelqu'un vient vous faire des soins à domicile ? Il n'y avait pas une ordonnance sur votre table de nuit ? Vous ne voyez pas un papier sur la descente de lit ?

– Non... Non... Je ne vois rien... Attendez, si, je vois un tube. Un tube de pharmacie.

– Pouvez-vous l'atteindre ?

– Oui, en étendant la main... Peut-être...

– Bon, attrapez-le, et lisez-moi ce qu'il y a dessus !

Au bout de plusieurs secondes, la vieille dame épelle un nom compliqué. Le lieutenant prend note et appelle la pharmacie de nuit. Il explique rapidement l'affaire, puis demande :

– Pouvez-vous me dire à quoi sert ce médicament ? Qu'est-ce qu'on soigne avec ?

– A vrai dire, on ne soigne rien ! C'est simplement un baume, qui pénètre dans la peau. Pour réchauffer les muscles. Ça sert pour des massages...

– Est-ce que ça peut servir pour une vieille dame paralysée des jambes ?

– Oui, ça dépend. Si elle n'est pas complètement paralysée. Dans ce cas, c'est qu'elle est soignée par un kinésithérapeute !

Le lieutenant des pompiers reprend aussitôt le dialogue avec la vieille dame qui est toujours au bout du fil.

– Allô ? Ecoutez-moi bien : est-ce que vous vous rappelez si vous êtes soignée par un kinésithérapeute ? Ça vous dit quelque chose ce mot-là ?

– Oui, ça me dit quelque chose, j'en suis sûre. Le mot est tellement compliqué. Ça m'est resté !

– Bon, écoutez-moi bien. Je vais prendre l'annuaire professionnel et je vais vous lire les noms de tous les kinésithérapeutes que je trouverai ! Si vous reconnaissez le nom, vous m'arrêtez, d'accord ?

Trois quarts d'heure plus tard, le lieutenant en est au quarante-septième kinésithérapeute installé à Copenhague. Il a dû s'arrêter plusieurs fois pour reposer la vieille dame qui dit toujours qu'elle saigne et qu'elle a la tête qui tourne. Le quarante-huitième dans l'ordre alphabétique s'appelle Henning Thomsen. La vieille dame s'exclame faiblement :

– C'est ça ! C'est sûrement lui ! Henning Thomsen !

Il est déjà quatre heures du matin, et il fait toujours nuit noire sur Copenhague. Trente secondes plus tard, le lieutenant des pompiers forme le numéro du kinésithérapeute. Une voix lui répond : M. Henning Thomsen est parti pour le week-end, vous avez trente secondes pour laisser un message.

Tout s'écroule. Le lieutenant raccroche. La vieille dame paralysée, quelque part dans la ville, est en train de perdre son sang. On peut lui parler, c'est tout. Elle va mourir au téléphone ! Que faire ? Le lieutenant des pompiers est découragé par son échec. Cependant, il doit y avoir un moyen ! Si elle s'est souvenue d'un kinésithérapeute, elle doit pouvoir se rappeler autre chose !...

Et l'étrange dialogue au téléphone reprend dans Copenhague endormie.

– Allô ? Madame, vous êtes toujours là ? Comment vous sentez-vous ?
Vous pouvez parler ?

La voix est de plus en plus faible, maintenant.

– Je suis toujours là... Mais j'ai perdu beaucoup de sang... Faites vite, je vous en supplie !

– Madame, écoutez : il faut que vous nous aidiez, si vous pouvez. Vous avez donc la lumière allumée dans votre chambre, puisque vous voyez. Vous allez essayer de nous décrire ce qu'il y a autour de vous ! Le moindre détail dans l'appartement peut être un indice, vous comprenez ? Qu'est-ce que vous voyez ?

– La descente de lit... pleine de sang...

– Attendez, j'ai une idée. A côté de la descente de lit, qu'est-ce que c'est ? Du carrelage ? Une moquette ? Ou un parquet ?

– C'est un parquet, un vieux parquet ciré.

– Très bien... Et le plafond ? Pouvez-vous voir le plafond ? Est-ce qu'il est haut ?

– Oui, il me fait l'impression... Je vois des moulures en plâtre...

– Donc, vous êtes dans un vieil immeuble !... Dans votre chambre, il y a une fenêtre ?

– Oui... Juste en face de moi.

– Elle est étroite et haute, n'Est-ce pas ? Avec deux battants et une espagnolette ? Est-ce qu'il y a des rideaux ?

– Elle est comme vous dites, mais il n'y a pas de rideaux.

– Bon. Est-ce que les volets sont fermés ?

– Attendez, je n'ai pas l'impression. Non, ils sont ouverts. Je vois vaguement le mur, de l'autre côté de la rue, probablement. Il est un peu éclairé. On dirait qu'il y a une lumière dans la rue.

Sur ces derniers mots, la voix s'affaiblit encore davantage. Fébrilement, le lieutenant récapitule à haute voix, pour le jeune stagiaire Christian Rasmussen qui prend des notes à côté de lui : il faut chercher un vieil immeuble, avec des fenêtres étroites, dans une rue étroite puisqu'elle voit le mur d'en face. Sa fenêtre est allumée, probablement au premier ou au deuxième étage à la rigueur... Sans quoi elle ne distinguerait pas la lueur du réverbère.

– Voyons, ça nous donne quoi, tout ça ? Ça ne nous donne rien ! Une fenêtre allumée à quatre heures du matin, d'accord ! Mais avant qu'on la trouve ? Dans quel quartier ? Si seulement elle pouvait se rappeler quelque chose d'elle-même ?

Et le lieutenant reprend l'appareil.

– Madame... Vous ne pouvez vraiment pas nous dire le nom de la rue où vous habitez ? Ou le quartier ? Allô ?... Allô ?...

Mais la vieille dame ne répond plus. Elle n'a pas raccroché. Mais elle a dû s'évanouir à nouveau.

Le lieutenant de permanence, résigné, dit au jeune stagiaire :

– Cette fois, j'ai bien peur que ce soit fichu ! Ne raccroche pas, au cas où

elle se réveillerait encore. Mais sur la fin, sa voix était de plus en plus faible ! Elle a du perdre trop de sang ! C'est trop bête ! Et ce kinésithérapeute qui connaît son adresse, et qui ne sera là que lundi ! Alors qu'elle est en train de mourir ! Surtout, toi, ne raccroche pas ! C'est le seul lien qu'on ait avec elle !

– Mais, mon lieutenant, c'est le 18 qu'elle occupe ! Tant que je ne raccroche pas, ça bloque la ligne des appels d'urgence ! Et s'il y a un incendie, pendant ce temps, et qu'on veut nous appeler ?

– Tant pis, je prends le risque ! Ils chercheront dans l'annuaire et trouveront les autres lignes ! Il y a une chance sur un million pour que cette vieille femme se réveille encore ! Et encore moins de chances qu'elle nous dise quelque chose d'utile. Mais si nous raccrochons, nous, j'ai l'impression que nous l'abandonnons !... Garde l'écouteur, petit. Patientons encore, on ne sait jamais.

Mais une heure se passe et rien. La vieille dame est peut-être déjà morte à côté de son téléphone décroché. Résigné, ne pouvant bloquer la ligne des appels d'urgence indéfiniment, le lieutenant s'apprête à dire au pompier stagiaire de raccrocher, quand le jeune homme dit timidement :

– Mon lieutenant, j'ai bien une idée, mais vous allez me dire qu'elle est folle.

– Dis toujours, petit. On ne sait jamais.

Une demi-heure plus tard, après avoir réveillé le colonel des pompiers qui a fini par donner son accord avec bien des réticences, l'idée folle du pompier stagiaire Christian Rasmussen est mise en pratique. Même lui n'y croit guère !

Quatorze véhicules légers des pompiers, tout ce qui n'est pas grosse voiture d'incendie, se répandent dans Copenhague encore endormie, à cinq heures et demie du matin, faisant hurler leurs sirènes sans discontinuer !

Chacun des véhicules doit parcourir les rues d'un quartier, tout en restant en liaison avec le central où le pompier stagiaire Christian Rasmussen, vingt-deux ans, garde le téléphone bien plaqué contre une oreille, l'écouteur sur l'autre, dans l'espoir d'entendre une sirène dans le téléphone de la vieille dame !

Puisqu'il est toujours décroché, en face d'une fenêtre sans volet ! En trois quarts d'heure, toute la ville de Copenhague est ameutée ! Des lumières s'allument partout ! Il est maintenant 6h15.

A 6h22, alors que le colonel des pompiers s'apprête à faire arrêter ce tintamarre, à propos duquel le maire et les journaux vont sûrement lui demander des explications, le jeune Christian Rasmussen lève la main :

– Lieutenant, ça y est ! Je les entends ! J'en entends une ! C'est faible, mais c'est très net ! Elle a dû passer dans une rue pas loin de là !

Le lieutenant bondit sur la radio :

– Voiture 1 ! Arrêtez votre sirène !

Christian Rasmussen dit au lieutenant :

– J'entends toujours...

– Voiture 2 ! Arrêtez votre sirène... Voiture 3... Voiture 4...

Et ainsi de suite. Quand la voiture 12 arrête sa sirène, le stagiaire s'exclame

:

– C'est celle-là !

– Voiture 12, ici central, vous êtes dans le secteur. A toutes les autres voitures : stoppez les sirènes et retour au central ! Voiture 12, continuez à patrouiller avec la sirène ! On l'entend dans le téléphone !

Un quart d'heure plus tard, après bien des tâtonnements, le jeune stagiaire, triomphant, tend l'écouteur à son lieutenant : effectivement, par le téléphone décroché de la mystérieuse vieille dame, on entend distinctement la sirène de la voiture 12.

– Voiture 12, ici central ! Vous êtes sûrement dans la rue ! Cherchez une fenêtre allumée !

– Central, ici voiture 12. Mon lieutenant, c'est facile à dire ! Maintenant qu'on a ameuté tout le quartier, toutes les fenêtres sont allumées.

– Voiture 12, avez-vous un porte-voix ?

– Oui, mon lieutenant !

– Voiture 12, faites éteindre toutes les lumières de la rue ! Expliquez pourquoi dans le porte-voix ! La seule qui ne pourra pas éteindre, c'est la vieille dame !

Toujours au téléphone, Christian Rasmussen n'entend plus la sirène, elle s'est arrêtée. Puis il distingue faiblement, mais nettement tout de même, à travers la vitre, la voix amplifiée :

– Eteignez vos lumières !... Je répète... Eteignez vos lumières ! Nous cherchons une femme paralysée, dont la lumière est allumée ! Je répète...

Dix minutes plus tard, dans le téléphone, le stagiaire Christian Rasmussen entend un bruit de porte défoncée. Puis la voix d'un pompier qui vient de ramasser le combiné dans une mare de sang :

– Allô, central ? Nous y sommes ! Elle est dans le coma. Mais le pouls bat encore faiblement. C'est une blessure du crâne, faite en tombant sur le rebord de la table de nuit. Nous la transportons à l'hôpital ! Je vous rappellerai de la voiture. Terminée.

Et le pompier raccroche enfin le téléphone de la vieille dame inanimée.

Une vieille dame qui s'appelait Mme Ellen Thorndall, soixante-douze ans, paralysée des deux jambes depuis plusieurs années. Elle a été sauvée à l'hôpital, et a retrouvé peu à peu ses souvenirs. Mais il était temps !

Il avait fallu, pour cela, qu'un pompier stagiaire de vingt-deux ans fasse accepter l'idée d'ameuter toute la ville à cinq heures du matin.

11. CETTE FICHUE LUNETTE À INFRAROUGES

Keeble a quarante ans. Il est assis devant le bureau du commandant supérieur des sous-marinières de Beyrouth. Un Anglais au ton bref et autoritaire. Le commandant n'a pas de temps à perdre, il fait la guerre comme il a toujours vécu lui-même, vite :

– Keeble, j'irai droit au but. Nous avons coulé un sous-marin allemand, le *U-307*. Il a fait surface un moment, une ou deux minutes, la moitié de l'équipage s'est jeté à l'eau, j'ai fait des prisonniers. Puis le *U-307* a coulé brutalement avec le reste de l'équipage. Bon. J'ai besoin de quelque chose qui se trouve dedans, Keeble, et vous seul pouvez faire ce boulot.

– Combien de profondeur ?

– Notre sonde indiquait deux cents pieds environ, peut-être plus. On n'a pas repéré l'endroit exact où il a coulé. Pas eu le temps.

– Deux cents pieds ! Je n'ai jamais plongé si loin, commandant ! Jamais plus de cent ! Et je ne suis pas en bonne condition physique, mon collègue Devon est tout indiqué.

– Keeble, j'ai dit *vous* et pas un autre, ceci est ultrasecret.

– Bien, commandant, mais...

– Quoi, mais ? Keeble ?

– A cette profondeur, c'est l'obscurité totale, commandant, qu'est-ce que je dois remonter ? C'est à l'intérieur ou à l'extérieur ?

– Intérieur, Keeble...

– Puis-je savoir, commandant ?

– Simple. Les types des renseignements prétendent que les Allemands ont un système infrarouge pour les tirs de nuit et, en surface, une sorte de lunette. Les survivants l'ont confirmé, je la veux.

– On sait où elle se trouve, commandant ?

– On croit savoir, Keeble, un type des renseignements nous expliquera tout ça, on a construit une maquette grandeur nature de la chambre de contrôle, vous pourrez vous entraîner. D'autres questions, Keeble ?

– Non, commandant. Non.

– Bonne chance, Keeble.

Peter Keeble, quarante ans, se fout complètement de la chance. Il n'y a pas de chance dans ce genre de sport. Il n'y a que technique et prudence. C'est la technique et la prudence qui lui ont permis de remonter vivant de la plupart de ses missions impossibles. La dernière en particulier : dégager le port d'Alexandrie, encombré de seize navires coulés en 41.

Mais depuis, Keeble ne plonge plus, il est conseiller technique, il sait parfaitement que son cœur, son âge, son manque d'entraînement sont des risques énormes pour une plongée de deux cents pieds dans le noir total à l'intérieur d'un sous-marin, avec mission de déboulonner une fichue lunette, qui plus est !...

Et Keeble a peur. Peur et envie de le faire comme d'habitude. Quand un

commandant lui dit : « Keeble, j'ai besoin de vous, et de vous seul », Keeble marche comme un seul homme. Mais deux cents pieds, soixante-cinq mètres, et un travail à tâtons !

Keeble franchit la porte du bureau du commandant, va boire une bière et revient, les dents serrées :

– Commandant, je vous assure que mon adjoint Devon peut faire ce travail plus facilement que moi, je peux le guider, commander l'opération de la plateforme.

– Keeble, personne ne doit voir cet engin, vous le dévissez, vous le mettez dans un sac, on le remonte et c'est moi qui l'emporte. Je n'ai pas envie que cinquante personnes le voient, d'accord ? Le gars des renseignements, vous et moi, d'accord ? Ultrasecret, d'accord ?

– Bien, commandant.

Le “gars des renseignements” surveille donc l'entraînement de Keeble, sur la maquette grandeur nature du *U-307*. Réalisée en bois, elle situe dans le détail, le plus important ; l'entrée du kiosque et la salle de contrôle.

Keeble et son équipement doivent pouvoir passer par les deux écoutilles d'accès à la chambre de contrôle. Il répète, les yeux bandés, chargé du lourd scaphandre, pour apprendre à se diriger à tâtons, et toujours à tâtons, il déboulonne et dévisse une représentation supposée de la fameuse lunette à infrarouges. Rien ne dit que les boulons et les vis seront au même endroit, mais on répète, on imagine, on suppute, et cela dure une semaine, jusqu'à ce que Keeble ne se cogne plus dans sa progression.

Ensuite, on embarque Keeble sur le *Prince Salvor* et une escorte sous-marine les accompagne jusqu'au lieu de gîte supposé du *U-307*.

Une nuit passe, pendant laquelle le *Prince Salvor* drague inlassablement un rayon de plusieurs kilomètres, pour repérer l'épave.

A l'aube, l'aiguille de la sonde jaillit brusquement. Le commandant évalue la profondeur, ce qui prend toute la matinée, et enfin la drague accroche l'épave. Le *U-307* est exactement au-dessous du *Prince Salvor*, relié par un câble.

– Keeble ?

– Commandant ?

– Nous y sommes, Keeble, deux cent trente pieds.

Deux cent trente pieds ! Soixante-huit mètres !

Une sorte de vertige s'empare de Keeble. Le regard vrillé sur l'aiguille du fathomètre, il imagine l'eau noire, le sous-marin noir. Il se voit à tâtons, cherchant désespérément cette fameuse lunette à infrarouges.

– Commandant, commandant, c'est idiot, mais il faut que je vous le dise, j'ai peur.

– Peur, Keeble ? Vous ?

– Peur, commandant, je ne me sens pas en forme.

– Le toubib a dit le contraire !

– Il n'est pas dans ma peau, commandant, franchement, je préférerais que

Devon plonge à ma place. C'est un garçon en qui j'ai toute confiance, il ne demande que ça, il ne comprend même pas pourquoi c'est moi qui dois y aller. Il a vingt-cinq ans, commandant, j'en ai quarante, il a plus de chance que moi d'en ressortir vivant.

– Keeble, il n'en est pas question. Vous vous êtes entraîné sur la maquette, vous seul pouvez repérer l'engin dans le temps limite et le ramener. Pas question de retarder l'opération, même de vingt-quatre heures. J'ai mobilisé les escorteurs, l'aviation pour nous protéger, et j'ai des ordres, Keeble.

– Bien, commandant. Je vais envoyer Devon repérer l'épave et s'assurer que l'écoutille est ouverte. Le temps de sa plongée, plus sa décompression, il fera nuit. Je serai prêt à tenter le coup demain matin à l'aube.

– Tenter le coup est insuffisant, Keeble, vous me ramènerez cette fichue lunette, je le sais !

Keeble regagne sa cabine. Il faut dormir, se reposer, ne pas penser. Mais dormir devient impossible, lorsque son adjoint Devon, de retour de sa mission d'inspection rapporte la bonne nouvelle :

– J'ai repéré une charge de démolition sous le U-307, vous devrez la désamorcer avant de pénétrer dans ce cercueil. Je ne l'ai pas fait, je ne voulais pas prendre de risque avant l'opération, et puis vous êtes spécialiste, pas moi !

De dix heures du soir à l'aube, Keeble, les yeux rivés au plafond de sa cabine, s'efforce vainement de ne pas imaginer. Pour qui n'a jamais ressenti la violence d'une explosion sous-marine, c'est possible. Mais pas pour Keeble, dont les tympanes ont déjà éclaté trois fois, dont le cœur s'use, et pour qui la peur est devenue compagne.

Cinq heures du matin, sur le pont, il fait froid et humide. Keeble n'est plus qu'un regard, un regard bleu glacé que l'on devine derrière la vitre de son casque. Autour de lui, l'équipe de plongée s'affaire. On le visse, on le harnache, on lui glisse les outils dans un sac attaché à sa ceinture de plomb, on l'accroche au treuil, et il a l'air d'une énorme poupée suspendue au-dessus de l'eau verte. Le choc de ses gros souliers sur la surface liquide, l'entrée dans l'eau, le bouillonnement de l'air, cette fois ça y est. Encore une minute de répit, sur la plate-forme sous-marine. Le temps de vérifier l'étanchéité du scaphandre, et de régler la valve d'admission d'air, et puis la voix de Keeble dans le micro, nasillarde.

– Allez-y. C'est bon.

L'eau verte, devient bleu foncé, puis noire... Agrippé de ses mains nues au grillage de la plate-forme, Keeble descend par à-coups légers. Il distingue à peine ses doigts, grossis et blanchâtres.

La lourdeur de son équipement lui interdit de bouger. Il ne peut que pivoter lentement avec précaution. Et il ne peut pas renverser la tête pour apercevoir la lumière de la surface. Vingt mètres, peut-être vingt-cinq. Une douleur fulgurante vient de lui vriller le crâne. Keeble hurle :

– Stop !... Arrêtez !

En surface les hommes du treuil ont freiné sec, et un moment la plate-

forme de Keeble oscille lourdement. Ses pieds ont quitté le fond, et il doit s'agripper des deux mains au garde-fou. La douleur a été si violente, si rapide, qu'il en a le souffle coupé. L'intérieur de ses oreilles craque, les tympons résistent à la pression avec des bruits épouvantables et démesurés qui résonnent jusque dans sa gorge... Keeble ouvre la bouche en grand, s'oblige à bâiller, ravale sa salive, déglutit. Guettant le retour du coup de lance dans son crâne. Rien. Doucement, il reprend pied sur la plate-forme, à la force des bras, et s'agenouille. Il secoue la tête de bas en haut, aussi fort qu'il le peut. Rien. La douleur est passée.

– Allez-y... c'est bon...

Que s'est-il passé ? Pourquoi cette douleur brutale à une profondeur tout à fait praticable pour Keeble ; il l'attendait plus bas, plus loin...

Au fur et à mesure de la descente, Keeble se rassure. La tête baissée au maximum, il suit des yeux la corde qui sert de sonde... Une marque blanche indique quatre-vingt-dix pieds. C'est la limite de la plate-forme.

Keeble doit maintenant la quitter et descendre seul. Il dégage son tube à air, sa ligne, et agrippe le filin d'acier couvert de vase. Le contact est désagréable. Keeble se laisse glisser en comptant mentalement, il s'arrête tous les cinq à six mètres pour laisser à la pression intérieure le temps de se rééquilibrer.

Keeble est maintenant dans le noir total. Un noir d'encre épais. Un noir palpable. Il n'entend plus que le bruit de sa respiration.

Et, brusquement, son pied heurte quelque chose, une sorte de saillie. Il s'aperçoit qu'il vient d'arriver sur l'angle du pont du sous-marin. Il devine les canons de pied du périscope, en quelques balancements au bout de son filin, il atteint l'écoutille, elle est ouverte.

Keeble observe ce trou noir, plus noir encore que le reste, l'entrée d'une tombe. Il sent bêtement son cœur accélérer ses battements et sa respiration devenir saccadée.

La peur le reprend, un instant oubliée par la concentration de la descente régulière, elle est à nouveau là, elle enfle.

Il semble à Keeble que ce trou n'est pas assez grand pour le laisser passer, lui et son scaphandre. Il lui faut faire le vide dans sa tête et se revoir à l'entraînement sur la maquette.

Il se répète une bonne dizaine de fois :

– Je dois passer, je passe, je dois passer. Il n'y a pas de problème, du calme, du calme ; et en même temps, sournoisement une petite voix murmure dans un coin de son crâne : « Si je ne peux pas passer, dans le fond, c'est fini. Je remonte et on n'en parle plus. Dieu l'aura voulu ».

Mais il passe, comme à l'entraînement, légèrement de biais car l'entrée est ovale. Ses pieds trouvent les barreaux de l'échelle métallique, lentement son corps disparaît à l'intérieur du sous-marin. Et l'imprévisible se produit. Le genre d'accident qui ne lui est jamais arrivé au cours de ses plongées ultérieures. Le souffle qui se précipite brutalement, l'étouffement qui serre la

poitrine. Keeble se débat. Et plus il se débat plus il étouffe. Son cœur s'emballa, cogne dans sa poitrine jusqu'à lui faire mal. Il serre les dents, se mord les lèvres, et se parle tout seul :

– Calme, calme-toi, tu as la frousse... ce n'est pas la pression, la pression est normale, tu as la frousse de ce truc, la frousse d'y crever, la frousse de ne pas ressortir, calme.

Mais la nausée le prend. Et rien n'est plus horrible qu'une nausée en profondeur, car elle ne peut pas aboutir, c'est impossible.

Keeble ouvre le robinet de vidange de son casque, et y colle sa bouche pour avaler un peu d'eau de mer, qu'il recrache. De précieuses minutes s'écoulaient avant que son estomac, sa gorge arrêtaient de se contracter et que l'horrible goût acide disparaisse.

Il se rend compte alors qu'on l'appelle de la surface, il faut qu'il donne signe de vie, et comme sa voix ne porterait pas, à cette profondeur, il appuie avec son menton sur le commutateur du micro. Le bruit doit les rassurer là-haut, car il entend :

– Plus que trente minutes, Keeble, vous allez bien ?

Keeble redonne un coup de menton, pour dire qu'il va bien, ce qui est un euphémisme, et rassemble ses forces. Il faut se diriger à l'intérieur du sous-marin maintenant et trouver cette fichue lunette. Keeble n'a que ses deux mains nues, et le souvenir des répétitions dans la maquette, pour le guider.

Tout est noir comme de l'encre. Il ne voit même pas ses doigts. Mais il sent.

Il sent quelque chose de mou, mais de résistant, qui bouche le couloir où il doit s'engager. S'aidant des pieds et des mains, cognant au hasard, Keeble tente de dégager le passage, en vain. Ses efforts l'épuisent. Il est obligé de récupérer son souffle pendant d'autres précieuses minutes. Puis la colère prend le pas sur la peur et l'épuisement.

– Je dois passer, bon sang, j'y suis presque.

Comme un aveugle, Keeble tâte méthodiquement. Le froid rend ses doigts insensibles mais il reconnaît une fermeture Eclair et une rangée de boutons. C'est un ciré d'uniforme avec quelqu'un dedans. Un cadavre. Le cadavre d'un Allemand, gonflé dans le ciré au point de boucher le couloir. Il a dû mourir là au moment du dernier plongeon du sous-marin, à quelques mètres de la sortie.

C'est l'horreur pour Keeble, et la nausée qui reprend, incoercible, avec une terreur enfantine, la terreur de toucher et de ne pas voir.

Puis la colère à nouveau ! Il tire, il pousse, s'acharne sans succès, réprimant les spasmes qui lui serrent la gorge, il n'entrevoit qu'une solution, son couteau à la main droite, dans sa ceinture. Et il se met à l'ouvrage, dents serrées, oubliant qu'il est un homme, oubliant tout, pour ne plus penser qu'à une chose : passer, dégager le couloir à tout prix, même en découpant cette "chose" en morceaux.

Il ne sait pas combien de temps il lutte, mais la chose cède la place, et repoussant au hasard ce qu'il ne voit pas, à coups de pied, Keeble passe. Il

laisse pendre son couteau au bout de sa lanière et progresse dans ce qu'il suppose être le couloir qui mène au périscope, trouve le périscope, et s'oriente en le tenant à deux mains.

– Bon. Je suis juste derrière les commandes, donc face à l'avant, si je tourne de quatre-vingt-dix degrés, à droite, trois pas en avant, ça c'est le tableau de contrôle tribord, deux barres, voilà la paroi bâbord, les leviers de prise d'air... une autre barre, la table des cartes, des papiers gonflés d'eau, un compas, je recule un peu, la voilà !

Keeble reconnaît de ses mains la forme supposée de la lunette à infrarouges, elle est bien là, voilà le câble, la boîte dont on lui a parlé. Mais Keeble a sommeil, tout d'un coup, terriblement sommeil, il n'a plus peur, il n'a plus la nausée, il se sent bien, si bien... c'est à peine s'il entend dans son écouteur, une voix lointaine crier :

– Keeble, le temps est presque dépassé, remontez, Keeble ! Keeble, vous entendez ?

Mais il entend, et il comprend : l'oxygène se fait rare, il doit rester dix minutes, peut-être moins, plus la remontée, le risque devient grave. Ils ont raison là-haut, il devrait remonter.

C'est trop bête ! Remonter alors qu'il a les mains sur l'appareil, après tout ça !

Sans souci d'user ou non de l'oxygène, Keeble se met à crier, pour se tenir éveillé. Il lance des injures, se met à chanter n'importe quoi, et toujours à tâtons repère ses outils, le tournevis d'abord de la main droite, et les vis de la main gauche.

Il s'acharne sur la première, criant et jurant toujours, s'énerve, et lâche le tournevis qui disparaît dans l'eau noire. Il n'a eu que le temps de dégager une vis, il reste toutes les autres !

Mais il n'abandonne pas, il ne peut plus abandonner, il attrape les pinces dans sa trousse, puis la clef à molette, et s'attaque aux écrous, aux boulons. Il n'est plus qu'une machine à déboulonner, à tirer, à secouer. S'il doit mourir il mourra accroché à cette lunette infernale.

Il besogne en criant toujours n'importe quoi. Il s'arc-boute, l'eau tourbillonne lourdement autour de lui, et il se cogne à nouveau à un autre cadavre, les pinces heurtent quelque chose de métallique, qu'il attrape par réflexe, et approche de la vitre du casque, c'est une bague autour d'un doigt. Keeble repousse le tout avec colère, il n'a plus peur, il est enragé contre tout ce qui l'empêche d'aller vite. Maintenant, il tire sur l'appareil, tentant d'arracher de force les derniers écrous. Il se sert de sa clef anglaise comme d'un levier...

Il retourne à la table des cartes, attrape ce qui lui tombe sous la main, c'est une règle plate métallique, lourde. C'est elle qui arrache les dernières résistances. Keeble tendu sous l'effort, reçoit littéralement l'appareil sur la tête, et cela fait un bruit épouvantable dans son casque.

Mission accomplie, il n'y a plus qu'à remonter, à croiser dans les couloirs

les horribles choses qu'il a découpées pour passer, à remonter l'échelle en poussant l'appareil au-dessus de sa tête, comme un fou, au risque de le lâcher. Maintenant, il s'agrippe à nouveau au filin, tâtonne, trouve le sac prévu pour y enfouir le secret militaire des tirs de nuit allemands. Il n'y a plus qu'à remonter, et Keeble entend dans son écouteur :

– Temps dépassé, Keeble, depuis longtemps ! On vous envoie un plongeur.

Et il s'entend répondre, ricaner plutôt :

– Gardez-le votre plongeur, qu'il aille se faire foutre ! J'ai le sac ! Enlevez, vous êtes servis !

– Keeble, remontez doucement, arrêtez-vous sur la plate-forme, ne faites pas l'imbécile, Keeble !

Mais Keeble est devenu fou, ça arrive. Il veut sortir. Sortir de là, sortir de l'horreur, de la peur, sortir de l'eau à tout prix, tout de suite, crever, mais à l'air libre.

Il n'entend plus rien.

– Keeble ! Stop ! Ne remontez plus ! Station obligatoire ! Le plongeur vous rejoint ! Keeble... Keeble...

Peter Keeble est revenu à lui dans la chambre de décompression, un siècle plus tard au moins. Le docteur lui faisait une piqûre antitétanique, car ses mains étaient couvertes de coupures et de sang.

– Qu'est-ce que vous avez fichu en bas ? de la dissection ?

Recompressé, décompressé, abruti sous la douche, Keeble, enfin, pénètre dans le bureau du commandant.

– C'était parfait, Keeble. Je ne m'inquiétais que pour une chose, la charge de démolition, elle pouvait sauter d'un moment à l'autre, les contacts étaient nus d'après votre collègue Devon.

– Comment ? La charge de démolition...

Et Keeble a répondu comme un homme ivre :

– La charge de démolition ? Ah ! Oui... La charge de démolition, je l'ai complètement oubliée celle-là.

12. JE SUIS LE FILS D'UN SALE TYPE

Nom : Wenger.

Prénom : Théo.

Age : 32 ans.

Taille : 1,80 m.

Yeux : Noirs.

Cheveux : Noirs.

Date de libération conditionnelle : Septembre 1968.

Casier judiciaire : Vol. Coups et blessures volontaires. Effractions.

Violences diverses. Homicide par imprudence.

Marié : 4 enfants.

Signe particulier : D'après lui : néant.

D'après sa femme ; une grande brute.

D'après ses enfants : un sale type.

Mais on ne choisit pas son père.

C'est une histoire très difficile à raconter, que celle du petit Pierre Wenger.

Le fils du sale type.

Elle est courte, affreuse, presque insupportable, et laisse un sentiment terrible d'impuissance. Elle est exceptionnelle aussi, heureusement.

Worms est une ville de moyenne importance en Rhénanie, dont la plus grosse activité est le textile. Une ville ni gaie, ni triste, dont le centre est chargé d'histoires comme l'on dit, et la banlieue sans aucun attrait.

Les Wenger habitent la banlieue, presque la campagne.

Théo, le père, déjà présenté, selon la formule simplifiée mais édifiante des fichiers de police.

Martha, la mère. A peine trente ans, et déjà usée par quatre grossesses rapprochées. Une femme à la fois résignée et agressive se plaignant, chaque jour que Dieu fait, de lui avoir donné un mari pareil.

Et les enfants : Marianne douze ans, Pierre dix ans, Gertrude neuf ans, et Lisbeth six ans. Trois filles et un garçon.

Ces quatre enfants ne connaissent leur père que depuis quatre ans. En effet, le valeureux Théo a passé le plus clair de son temps en prison. Chaque sortie lui donnait l'occasion de concevoir un enfant avant de commettre un nouveau délit et de retourner en cellule.

Libéré sous condition, depuis fin 1968, il semble se tenir tranquille puisque nous sommes en 1973 et que toute la petite famille rassemblée est autour du poêle à charbon.

29 janvier 1973 donc, six heures du soir. C'est le premier acte d'une tragédie qui va durer trois jours. Un acte par jour.

Voici le début. Théo hurle. C'est un homme qui sait hurler. Il y a dans ses hurlements l'exact dosage qui fait peur : violences, injures, menaces, le tout précédant généralement des coups à mains nues, sur tout ce qui lui résiste.

Or Martha, sa femme, résiste. Avec l'agressivité des faibles, le dos au mur,

mais elle résiste :

– Je vais divorcer, Théo Wenger, et tu ne pourras pas m'en empêcher, j'ai le droit de partir si j'en ai envie...

– Redis-moi ça ? Allez vas-y ? Depuis le temps que tu rabâches la même chose, qu'est-ce que tu attends ?

– Tu sais pourquoi je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, c'est à cause des enfants. S'il n'y avait pas eu les enfants, il y a longtemps que je t'aurais quitté.

– Menteuse, tu n'attends qu'une occasion ; rencontrer un imbécile qui voudrait bien de toi. Je te connais, tu te fiches bien des gosses, tu les planterais là, à la première occasion.

– Et après ? Oui est-ce qui les a élevés pendant que tu traînais en prison ? Qui est-ce qui s'est crevé à travailler pour les nourrir ? Chacun son tour, non ? C'est toi le père.

– C'est moi le père, et c'est moi le mari, et tu ne divorceras que le jour où je le déciderai, moi ! T'as compris...

– La loi, c'est pas fait pour les chiens...

– Les coups de pieds, si !

Voilà une scène épouvantable pour le commun des ménages, mais qui n'a rien d'exceptionnel, malheureusement, chez les Wenger...

Depuis plusieurs mois, elle se reproduit régulièrement et se termine généralement par une paire de gifles de Théo à Martha. Ensuite, le père prend la porte et la mère pleure. Puis l'heure du dîner arrive, Dieu sait quelle sordide réconciliation rafistole ensuite le couple pour quelques jours.

Ce soir du 29 janvier 1973, pourtant, il semble que l'enjeu soit plus important, la paire de claques sonne comme un coup de gong dans un combat, mais personne ne quitte le terrain. Au contraire, le couple s'affronte à nouveau et, fait rarissime, la mère ordonne aux enfants de filer dans leur chambre. D'habitude les quatre malheureux gosses sont les spectateurs impuissants et terrorisés de la bagarre. Cette fois, on les écarte. Le cas est grave. Marianne, Pierre, Gertrude et Lisbeth disparaissent sans un mot. Déjà bien contents de ne pas écoper d'une taloche égarée ; de leur chambre, pourtant, les éclats de voix sont parfaitement audibles. Et ce qu'ils ne devraient pas entendre, ils l'écoutent tous les quatre, dans un silence religieux.

– Inutile de nous battre, Théo, tu crois toujours tout régler à coups de gifles, mais cette fois, il faudra bien discuter. Je veux le divorce, ma décision est prise...

– Pas besoin de divorce, fous le camp, si c'est ça que tu veux...

– C'est pas si simple.

– C'est très simple au contraire. Madame voudrait peut-être qu'on partage la maison, les gosses et les économies, hein ? N'y compte pas. La maison est à moi, les gosses sont à moi et les économies aussi. A part ça, tu peux partir.

– C'est pas à toi de décider.

– Mais je ne décide rien, c'est toi qui veux partir.

– Les enfants ne resteront pas avec toi. Si je m'en vais le tribunal décidera.

– Il n'y aura pas de tribunal, pas de divorce, et les enfants resteront ici que tu le veuilles ou non. A toi de choisir.

Derrière la porte de leur chambre, Marianne, Pierre, Gertrude et Lisbeth ont compris que leur vie allait changer, en pire. La petite Lisbeth a tout de même posé quelques questions. A six ans, on comprend mal ce que le mot divorce veut dire. C'est Pierre en tant qu'homme qui a expliqué du haut de ses dix ans.

– Ça veut dire que maman ira habiter dans une autre maison et que papa restera là.

– Et nous, on habitera où ?

– Papa dit que c'est lui qui décide, alors on restera ici.

– Tout seuls ? Avec lui ? Moi je ne veux pas.

– Moi, non plus.

– On n'a qu'à se sauver...

– Il nous rattrapera.

– On n'a qu'à demander à maman de nous emmener.

– Elle pourra pas, il la battra, ou alors il reviendra nous chercher.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Je ne sais pas.

De l'autre côté de la porte, la discussion a brutalement cessé dans un grand bruit de casserole. Puis le père a hurlé :

– Sortez de là ! C'est l'heure de la soupe ! Tant que je serai là, tout le monde obéira dans cette maison.

Pierre est sorti le premier, le regard baissé pour éviter toute discussion, suivi de ses trois sœurs en file indienne. Mais le père voulait montrer qu'il avait l'avantage.

– Pas de cet air-là devant moi ! Vous écoutez aux portes, alors à vous de parler maintenant. Votre mère veut s'en aller, moi je reste ici et vous aussi, c'est compris ? C'est compris ? Je veux l'entendre ! Alors, on dit : Je reste avec papa !

Ils l'ont dit –tous les quatre– pour ne pas prendre de baffes. Ensuite, ils ont mangé leur soupe et une omelette qui sentait le brûlé en faisant le moins de bruit possible. Le silence était lourd de ces quatre mots arrachés de force : « Je reste avec papa. »

La mère avait les yeux rouges et la joue enflée.

Le lendemain, 30 janvier 1973, a eu l'air d'un jour comme un autre. Le père est allé travailler, la mère a fait la lessive. Marianne, Pierre, Gertrude et Lisbeth sont allés à l'école. A treize heures, la mère a demandé à son fils d'aller chercher du lait frais chez le crémier.

Pierre est parti, avec son petit pot en métal.

A quatorze heures, il n'est pas rentré. On expédie Marianne, sa sœur aînée, voir ce qu'il fait.

Quand Marianne revient, le mystère est total. Le crémier a servi le petit garçon à 13h45 exactement. Pierre a payé et il est reparti. Il n'a rien dit de

spécial, il n'avait pas l'air malade.

A quinze heures, toujours rien. Ni à l'école, ni sur le chemin, ni nulle part.

A dix-sept heures, après avoir épuisé toutes les possibilités et questionné en vain ses filles, la mère se rend à la police seule, pour y déclarer la disparition de son fils. L'inspecteur étudie alors le dossier du père. Un libéré conditionnel fait toujours l'objet des premiers soupçons, quels que soient le motif et les circonstances.

Théo Wenger est donc convoqué ce 30 janvier, il est dix-neuf heures quand il répond aux questions du policier. Le petit Pierre n'a toujours pas reparu.

– Avez-vous battu cet enfant ?

– J'ai rien fait. J'ai jamais battu mon gosse, qu'est-ce que ça veut dire ?

– Violence à enfant. Vous avez déjà été condamné deux fois pour violences à enfant. Les vôtres.

– C'est vieux. C'est l'institutrice de ma fille qui avait prétendu ça.

– Vous avez été condamné cependant.

– Et alors ? Ça n'a rien à voir ! Je l'avais un peu corrigé, c'est tout. Mais de nos jours les gens se mêlent de ce qui ne les regarde pas !

– Qu'est-ce qui s'est passé avec Pierre ?

– Rien du tout.

– A-t-il l'habitude de faire des fugues ?

– Jamais, c'est un gosse tranquille qui ne dit jamais rien.

– Monsieur Wenger, quand un enfant disparaît, c'est qu'il s'est passé quelque chose.

– Je vous dis que je n'en sais rien. Ma parole, vous me soupçonnez ?

– Il y a un peu de ça, monsieur Wenger, d'ailleurs, j'ai un mandat de perquisition à votre domicile. Allons-y.

Marianne, Gertrude et Lisbeth regardent les policiers fouiller la maison. Leurs petits visages fermés n'indiquent rien. Le policier essaie d'interroger l'aînée.

– Ton frère ne t'a rien dit ?

– Non, monsieur.

– Il n'a pas eu de mauvaises notes ?

– Non, monsieur.

– Il n'a pas reçu de fessée ?

– Non, monsieur.

– Tu peux me le dire, tu sais, si quelque chose ne va pas. Tu aimes bien ton petit frère ?

– Oui, monsieur.

– Alors, tu ne sais rien.

– Non, monsieur.

Non, monsieur, non, monsieur, répond Marianne, Non, monsieur, répète Gertrude. Non, monsieur, dit Lisbeth.

Trois regards noirs, butés. Trois silences inquiétants. Les policiers s'en vont sans avoir rien trouvé.

L'inspecteur s'attendait presque à trouver l'indice ou la preuve d'un assassinat. Ce Théo Wenger a le regard fuyant, et la tête d'une brute. Les regards qu'il échange avec sa femme ne sont pas francs. Ces deux-là cachent quelque chose.

La nuit passe. On ratisse la campagne et les environs sans succès. On sonde les berges du Rhin. Pas de petit Pierre.

1^{er} février 1973. Il fait froid. Le concierge d'une usine, à cinq heures du matin, fait le tour des bâtiments et se rend à la chaufferie pour en vérifier le bon fonctionnement. La pièce est sombre, elle résonne du grondement des chaudières. On y vient guère qu'une fois par semaine.

Le petit Pierre est là. Etendu sur le ventre, les deux mains agrippées aux barreaux d'une grille. Son corps est glacé. Il est mort. Aucune trace apparente.

Lorsque le concierge prévient la police, on pense tout d'abord que l'enfant est mort de froid.

Mais l'autopsie révèle une chose étonnante : du poison. Une dose énorme qui a dû provoquer la mort en quelques heures. Une ou deux. Il s'agit d'un poison à usage domestique. Un désherbant bien connu, le E605.

Crime ? On aurait empoisonné l'enfant et traîné son corps jusqu'ici dans cette usine, à quatre cents mètres de la maison des Wenger ? Empoisonner un enfant de dix ans, serait un curieux crime. Le poison est une arme de vengeance entre adultes.

Vers midi, l'inspecteur découvre le produit dans la cabane du jardin des Wenger. Sur une étagère accessible, entre de la mort-aux-rats et un défoliant tout aussi dangereux. Le tout parfaitement à la portée des enfants. Dans la cabane une tache sur le sol : du poison. Dans le jardin, le pot de lait plein, recouvert de neige. Et enfin, dans la chaufferie de l'usine, sous la grille de fer, trois mètres plus bas, dans une fosse à charbon, un tube de médicaments vide, avec des traces de poison.

La police est bien obligée de conclure provisoirement au suicide. L'enfant est allé chercher le lait qu'il a ensuite abandonné au jardin. Il est revenu à la cabane, a pris le poison dont il a versé une forte dose dans un tube de médicaments pris dans la pharmacie familiale. Il est allé ensuite se cacher dans la chaufferie. Un endroit qu'il devait connaître et où il savait que personne ne le dérangerait. Et là, tout seul, il a avalé d'un trait le contenu du tube. Et il a attendu la mort, allongé sur la grille de fer serrant les barreaux de toutes ses forces. A dix ans. Pourquoi ?

Marianne douze ans, Gertrude neuf ans, Lisbeth six ans, ont répondu à cette question, quand on leur a appris de quoi était mort leur frère. Le 29 janvier au soir, une fois la soupe et l'omelette avalées, les quatre enfants regagnent leur chambre, et là, dans le noir, ils tiennent conseil. Marianne dit :

– Il faut prendre une décision, on ne peut pas aller vivre avec papa, c'est un sale type.

Gertrude et Lisbeth pleurent. Gertrude propose de faire un balluchon et de partir. Mais Pierre est raisonnable, Pierre le silencieux refuse cette solution.

– On nous rattrapera, et on nous obligera à aller avec lui. C'est toujours lui qui gagne, c'est le plus fort. Même quand on le met en prison, il arrive à sortir. Si on veut lui échapper, il faut mourir.

Marianne dit qu'elle préfère mourir plutôt que de vivre avec son père. Il l'a déjà battue. Chaque jour qui passe sans gifles ou coups de pied est une misérable victoire. Gertrude est aussi de son avis. Elle aussi connaît le prix des colères de son père. C'est Lisbeth qui demande comment on fait pour mourir. Et les quatre gosses font le point des possibilités.

Marianne l'explique au policier :

– Le couteau, la lame de rasoir, la noyade, et le poison. On avait décidé de se suicider tous les quatre, s'ils divorçaient. On devait faire ça la semaine prochaine. On avait dit qu'on en reparlerait, parce que Lisbeth avait peur.

– Ton frère s'est décidé tout seul ? Pourquoi ?

– Je crois qu'il a voulu nous montrer l'exemple. Il disait toujours que c'était aux hommes de montrer l'exemple. C'est pour qu'on n'ait pas peur de le faire, qu'il l'a fait avant nous, je crois.

– Pourquoi n'avoir rien dit à ta mère, elle aurait pu vous aider ?

– Ma mère ? Oh ! Ma mère a épousé un sale type. C'est pas de sa faute.

Théo Wenger a été inculpé une nouvelle fois d'homicide par imprudence. On l'a considéré comme responsable moralement de la mort de son fils.

Mais ce qui a permis cette inculpation, ce n'est ni son passé, ni son caractère, ni ses mensonges.

La loi exige que les produits dangereux soient mis sous clef. Ils ne l'étaient pas. Le petit Pierre s'en était déjà servi lui-même pour désherber le jardin l'été précédent, quand il avait neuf ans.

Depuis quand le petit garçon pensait-il au suicide ?

« Il n'en avait jamais parlé avant ce jour-là », a dit Marianne sa sœur aînée. Jamais parlé, en effet, comme tout ceux qui ne se ratent pas.

13. LE RESCAPÉ DES CATACOMBES

Le général Malinowski a les pieds dans la boue. Toute son armée a les pieds dans la boue. Une boue de fin du monde, une boue d'après déluge. Les voitures, les chars, les roues des canons s'engluent dans cette mer infranchissable qui assiège la ville et le port d'Odessa. D'un côté la mer de boue, de l'autre la mer Noire et, au-dessus, le ciel gris d'un printemps difficile.

L'aube du 5 avril 1944 se lève. Le général Malinowski donne l'ordre de stopper. L'avance n'est plus possible pour l'artillerie. L'Armée Rouge va devoir reprendre la ville à pied et dans la boue.

Depuis août 1943, Odessa est occupée par les Roumains. Plus exactement, les Roumains occupent ce qui est à la surface : la ville visible.

Car dans les sous-sols de la ville d'Odessa, dans les catacombes, une autre ville s'est organisée. Une vraie ville avec ses habitants, où les rôles de l'occupation sont renversés ; maquisards et résistants russes, étudiants, juifs, réfugiés. Un véritable hôpital a été installé pour les blessés. La ville souterraine tient depuis près de dix mois.

Natalia Gajanskaya en connaît toutes les issues, puisque l'une des entrées principales est dans la cave de son propre appartement. Natalia est russe. Son mari, tombé à Kiev, n'a pas eu le temps de voir naître leur enfant, il y a deux ans. Et depuis deux ans, Natalia se bat à sa manière. Elle fait partie de la résistance dans les catacombes.

Aujourd'hui, 8 avril 1944, l'Armée Rouge s'apprête à libérer Odessa. Déjà les Roumains débarrassent la mairie et abandonnent l'administration. Ils n'ont guère été des occupants redoutables, ils ne seront pas plus des défenseurs redoutables. Les habitants de la ville souterraine, dans quelques heures, feront surface pour rejoindre l'armée et participer à la victoire qu'ils attendent depuis des mois. Mais, avant cela, Natalia sait que les partisans se débarrasseront des prisonniers, de tous les prisonniers, car le risque serait trop grand pour eux de les laisser maîtres des catacombes.

Alors, tandis que l'armée du général Malinowski entame sa bataille de boue, en surface, tandis que les partisans discutent de la meilleure manière de l'aider, en sous-sol...

Natalia Gajanskaya réfléchit. Et il y a de quoi.

Elle doit choisir entre son pays et un homme. Son pays est la Russie et l'homme, un Allemand, prisonnier des catacombes. Une femme peut devenir une aventurière pour moins que cela. Natalia Gajanskaya n'est pas une femme ordinaire. C'est la meilleure chanteuse du meilleur cabaret de la ville d'Odessa : le Bristol. Elle y chante depuis la mort de son mari, officiellement pour gagner son pain et celui de l'enfant. Officieusement, c'est bien autre chose. Natalia est une spécialiste du kidnapping. Le procédé est simple : Natalia est belle, très très belle. Dans le cabaret où elle se produit, l'occupant, roumain ou allemand, se presse pour l'applaudir, et le patron, lui, est russe. Il arrive que des clients soient particulièrement intéressants pour le maquis. Dans ce cas, il

prévient Natalia. Natalia joue des pruneaux, elles sont bleues et irrésistibles. Ensuite, elle se laisse convaincre d'accorder un rendez-vous chez elle, après le spectacle, discrètement, car elle doit songer à sa réputation, à son veuvage, etc.

Et lorsque l'officier, allemand ou roumain, a déposé son ceinturon sur la table de nuit, Natalia ouvre délicatement la porte de la salle de bain avec un sourire charmant, en annonçant :

– Je reviens dans une minute.

Elle ne revient jamais, bien entendu. C'est Boris, le chef des partisans, qui entre, pistolet au poing. Nombre de kidnappés ont ainsi gagné les catacombes, après avoir espéré le septième ciel en compagnie de la belle Natalia. C'est ainsi que, il y a exactement deux cent vingt-sept jours, l'officier allemand Werner Wiesner, chargé de la surveillance du port d'Odessa, a disparu en chemise et en chaussettes dans le labyrinthe des souterrains. Et c'est lui qui préoccupe Natalia Gajanskaya. Werner Wiesner était important pour le maquis, car il était plus particulièrement chargé de surveiller le transport des troupes allemandes vers la Crimée. Or Natalia a eu du mal à le séduire. Le premier soir, il ne l'a pas regardée. Le deuxième, il a daigné sourire. Et Natalia s'en est voulu de trouver ce sourire séduisant. Elle a dû mettre tout son charme, tout son courage pour lier enfin connaissance au bout d'une semaine. Mais Werner Wiesner ne semblait toujours pas comprendre, ou alors il se méfiait.

Natalia avait donc attaqué la première :

– Alors qu'est-ce que vous faites là à m'écouter chanter ? Allez donc vous battre !

Un instant, elle avait cru qu'il allait la battre ou la faire arrêter. Se conduire ainsi avec un officier vainqueur (*même pour le moment*) c'était risquer sa vie. Mais décidément l'homme n'était pas comme les autres. Il avait rougi, pâli, puis s'était levé sans un mot et Natalia ne l'avait pas revu pendant deux semaines. Et pendant ces deux semaines, bêtement, elle était tombée amoureuse de lui !

Amoureuse d'un Allemand ! Elle, Natalia, veuve de guerre à vingt-cinq ans, mère d'un orphelin de deux ans, cheville ouvrière de la résistance russe, amoureuse de son ennemi ! Werner était revenu, enfin, il y a deux cent vingt-sept jours. Il avait suivi Natalia dans sa chambre, et ce rendez-vous n'avait rien à voir avec Boris. Pourtant Boris était là, derrière la porte de la salle de bain comme d'habitude. Et comme d'habitude il avait achevé le travail de Natalia avec un sourire narquois en plus :

– Alors ? On ne prévient plus les camarades ? Ne t'inquiète pas, on ne le tuera pas tout de suite ton amoureux. J'ai appris qu'il était pharmacien dans le civil, il nous servira quand même !

Natalia se souvient du dialogue qui avait précédé cette rencontre :

– Vous êtes marié, monsieur Wiesner ?

– Non ! Célibataire endurci.

– Vous n'aimez pas les femmes ?
– Cela dépend des femmes.
– Alors je dois faire partie de celles que vous n'aimez pas. Vous êtes le seul homme que je connaisse ici, à ne pas me faire la cour.
– En effet.
– Pourquoi ?
– Je pensais que vous n'aimeriez pas cela.
– Pourquoi ?
– Vous êtes russe, et je suis allemand. Nous sommes en guerre, vous vous souvenez ?

Furieuse de cette courtoisie inhabituelle, Natalia avait répondu par une provocation, et failli tout flanquer par terre. D'ailleurs, Boris lui-même, à qui elle avait fait son rapport, conseillait d'abandonner la victime.

– Laisse tomber, Natalia. Un type comme lui, il faudrait le tuer pour qu'il parle. Inutile de prendre des risques.

Trop tard ! Natalia était prise à son propre jeu. Habitée à capturer les hommes comme de vulgaires moustiques, elle ne supportait pas cet échec. Cet Allemand trop bien élevé, trop beau, trop silencieux, trop distant, il fallait qu'il cède, lui aussi. Elle le voulait chez elle, à deux pas du piège. Elle voulait le voir, bête et impatient comme les autres, abandonner son arme et son uniforme sur la table de nuit, attendant naïvement qu'elle le rejoigne au lit.

– Nous sommes en guerre, vous vous souvenez ?

Et depuis deux cent vingt-sept jours, Werner Wiesner, prisonnier des catacombes, travaillait pour l'hôpital souterrain, triant et dosant les médicaments. Des médicaments volés par les partisans dans les entrepôts du port d'Odessa. Deux cent vingt-sept jours de bonheur bizarre pour Natalia et Werner qui avait fini par tomber amoureux lui aussi.

Et voilà que ce 8 avril 1944, ce bonheur bizarre va prendre fin. Plus de rendez-vous souterrain, au nez et à la barbe de Boris, toujours narquois mais conciliant.

– Boris va le tuer, avec tous les autres. Peut-être même avant les autres. Il m'a laissée faire jusqu'ici, mais il n'a pas supporté cette trahison. Il faut que je le sorte de là.

Et, tandis que le général Malinowski avance dans la boue vers Odessa qu'il va libérer le 10 avril 1944, Natalia Gajanskaya va se faufiler dans les catacombes. Cette victoire ne la concerne plus. Pour la dernière fois, elle fait le signal convenu à l'entrée du souterrain qui mène de sa cave aux catacombes.

A-t-elle réfléchi vraiment aux risques qu'elle prend ? Sans aucun doute. Elle sait qu'il est inutile de négocier la vie de Werner Wiesner. D'ailleurs, elle n'en aura pas le temps. La ville entière est au courant de l'avance de l'Armée Rouge, et, depuis la veille, l'agitation est à son comble dans le milieu des partisans. Chacun calcule déjà le nombre d'heures qui sépare Odessa de la liberté retrouvée.

Natalia doit faire vite. Des couloirs encombrés de lits, de matériel, aboutissant à une grande salle, c'est l'hôpital. A l'entrée de chaque tunnel, deux partisans, armés de mitraillettes. Pour atteindre le réduit où se trouve Werner, Natalia doit traverser la plus grande partie des couloirs et la salle d'hôpital. Les hommes la connaissent, certains la saluent et lui demandent des nouvelles de la surface. Natalia n'ose pas les regarder en face. Tout à l'heure, il faudra peut-être en tuer deux, peut-être plus, pour franchir le dernier tunnel en compagnie de Werner. Il est là, assis comme d'habitude sur sa paillasse, dans un recoin de deux mètres de long sur un mètre de large. Il y fait presque noir, et les parois sont glacées.

Natalia chuchote comme à l'église.

– Ecoute-moi et surtout ne t'affole pas. L'Armée Rouge est aux portes de la ville. Les Roumains l'abandonnent, c'est fini. Si tu restes ici, ils vont te tuer.

– Je m'en doutais depuis hier.

– Je t'ai apporté un uniforme de soldat russe, tu vas l'enfiler et me suivre, comme si de rien n'était. Surtout ne parle pas. Nous nous dirigerons vers la sortie Nord.

– Et les sentinelles ?

– Je m'en charge. J'ai une arme s'il le faut.

– C'est de la folie, nous n'y arriverons pas, ils ne me laisseront pas passer et tu te feras tuer. Donne-moi l'arme, je me débrouillerai seul.

– Non ! Seul tu serais obligé de tirer de toute façon. Avec moi, il y a une chance. Les sentinelles de la sortie Nord ne te connaissent pas. Je leur dirai que tu es en mission de renseignements.

– Et si ça ne marche pas ? S'ils demandent des ordres ?

– Ecoute, Werner, ne discute pas. Je sais ce qu'ils vont faire. Tous les hommes valides vont se regrouper à la sortie de la ville. Ils ont l'intention d'aider l'armée, en attaquant la caserne des Roumains. Avant cela, ils se débarrasseront des prisonniers comme toi. Je ne veux pas qu'ils te tuent. Dépêche-toi.

Deux minutes plus tard, Natalia et Werner traversent à nouveau la salle d'hôpital, mais en se faufilant le long des parois. Dans l'ombre relative, personne ne fait particulièrement attention à eux. Ils entament le premier couloir, vers la sortie Nord. Deux cents mètres, et trois intersections, à raison de deux sentinelles par intersection, cela fait six passages dangereux. Natalia marche devant, chuchotant toujours :

– En arrivant devant les sentinelles, je te parlerai à voix haute. Ne réponds que par petits mots, ceux que tu connais, en ayant l'air de m'écouter attentivement.

Premier passage. L'une des sentinelles est adossée au mur, l'arme à la bretelle, l'autre les regarde arriver, plantée au milieu du couloir.

– Voilà, camarade, vous voyez que tout a été étudié. J'espère que votre rapport sera favorable.

Puis Natalia s'adresse à la sentinelle :

– Je te salue, Gregor Illichin.

– Je te salue, Natalia Gajanskaya.

Une chance ! Natalia connaissait la première sentinelle. Deuxième passage. Cette fois, Natalia ne connaît aucun des deux hommes qui le gardent. Et elle n'a pas le temps de répéter son manège.

– Où vas-tu, camarade ? Et qui est cet homme ?

Werner n'ose plus avancer d'un pas. Mais Natalia, apparemment très à l'aise, a la réponse facile.

– Je suis Natalia Gajanskaya. Je ne te connais pas. Boris m'a demandé d'emmener cet homme chez moi. Il est en mission. La libération est proche, camarade...

– Boris n'a pas prévenu.

– C'est qu'il y a du nouveau. Dans une heure tout le monde doit être prêt. Boris va venir, il vous expliquera. Excuse-moi, nous sommes pressés. Bonne chance !

– Bonne chance !

Werner respire à nouveau. C'est trop beau. Et il se met à penser tout à coup que Natalia aurait pu l'aider à s'évader bien plus tôt, et depuis longtemps. Les hommes la connaissent de vue, et quand ils ne la connaissent pas, ils savent son nom. Tout semble facile. Pourtant, Natalia vient de stopper leur marche vers le dernier passage gardé. Elle n'ignore pas qu'il est le plus difficile à franchir, car il donne accès à un terrain vague le long du cimetière. Une sortie directe à l'air libre en quelque sorte. Et même si elle connaît les sentinelles, les hommes trouveront bizarre qu'elle emprunte cette sortie avec un inconnu. Natalia sort l'arme de son sac. Un couteau. Une arme de combat au corps à corps. Elle abandonne son sac, pour avoir les mains libres et glisse le couteau dans sa manche.

– Marche à côté de moi. Quand je serai face au premier, celui de gauche, saute à la gorge de l'autre.

– Donne-moi ce couteau, c'est à moi de faire ça !

– Imbécile ! Je suis capable d'égorger quelqu'un mais pas de l'étrangler. Fais ce que je dis !

Une vingtaine de pas, le dos raide et les bras crispés, puis quelques marches taillées dans les rochers. Un air légèrement plus frais, un air de liberté proche.

– Attention... après l'escalier, le couloir s'élargit, c'est le poste de garde. Avance tranquillement et attaque en même temps que moi, je t'aiderai s'il le faut. Après ça il y a un autre escalier et c'est fini.

Werner ne s'y attendait pas. Natalia s'en doutait peut-être. Au bout du couloir, entre les deux sentinelles, Boris. Le chef. Boris avec son air narquois. L'arme au poing.

– Stop ! Je le savais... Je me doutais que tu ferais ça !

– Boris, tu ne vas pas tirer, écoute-moi.

Mais Boris n'a pas l'intention d'écouter qui que ce soit. Boris a senti le vent

de la victoire, de l'exaltation et la fin d'une longue lutte souterraine. Il faut le comprendre, peu lui importent les histoires d'amour de ses subordonnés. Au contraire, il faut nettoyer l'idéal du combat de ces sordides petits problèmes personnels.

Lui, Boris, a tout abandonné pour la guerre. Et il ne peut pas admettre, à un moment pareil, que cette femelle russe pense à sauver la vie de cet Allemand. Boris a besoin de tuer ce bellâtre, tout juste bon à trier les pilules et à ranger les médicaments. Et Boris tire, sans plus d'explication. Dans un mouvement instinctif, Natalia se jette devant la trajectoire de la balle, elle tombe, et Werner se jette sur Boris, lutte, désarme, tire à son tour, fonce sur les sentinelles, tire encore.

Quand le bruit s'arrête et que l'excitation tombe, il y a quatre corps étendus autour de lui, dont un vit encore : Natalia. La balle l'a prise en pleine poitrine, traversée de part en part, pour aller finir dans le bras de Werner, qui n'a même pas senti la blessure légère. Elle le regarde, elle ne peut pas parler. Et Werner se sauve comme un lapin de ce terrier infernal, où il a passé deux cent vingt-huit jours.

Les partisans ont exécuté tout le monde, même les femmes roumaines prisonnières, dans la journée du 9 avril 1944. Le 10 avril, le général Malinowski a vaincu la mer de boue qui cernait la ville. Il a planté le drapeau russe sur le toit de l'hôtel de ville.

Werner Wiesner, pendant ce temps, est arrivé à rejoindre un régiment allemand en déroute. Il sera fait prisonnier quelques semaines plus tard par les Américains, puis libéré.

Il a écrit le récit de son aventure dans un périodique allemand, sous le titre : « Je suis le seul survivant des catacombes d'Odessa. »

Mais l'aventurier, ce n'était pas lui.

14. AUGUSTE LAGUET

Le pays moï, de nos jours, fait partie du Vietnam. En 1935, le pays moï c'est un territoire où le militaire français et colonisateur ne se risque pas sans péril.

La presse française parle du Moï comme d'un « sauvage qui se livre à des attentats criminels sur la personne des fonctionnaires français ». Le Moï guette le long des pistes dans l'ombre de la forêt tropicale. Il tue à coups de lance et disparaît sans laisser de trace. La piste qui relie notamment le Cambodge, l'Annam et la Cochinchine est l'une des plus meurtrières.

Cinq officiers français et une dizaine de soldats en ont fait l'expérience. On a retrouvé leurs corps, transpercés, sur le chemin, la tête tranchée, à quelques mètres seulement du poste principal.

Depuis un mois, la terreur règne. Nul n'ose plus franchir la barrière de planches qui sépare le poste de la forêt. Les sentinelles ne veulent plus tenir leur poste à l'extérieur. Chaque nuit pose un problème insoluble. Sur cinquante hommes, il n'en reste que trente-huit. Le ravitaillement ne durera pas une éternité. Et les ordres venus de France sont impératifs, il faut pacifier !

Pacifier les quelque deux cents guerriers farouches qui rôdent autour du poste comme des fauves devant un piège ! Pacifier ces ombres nues, hérissées de coupe-coupe ! Pacifier des fantômes que personne ne distingue jamais.

5 mars 1935. Neuf heures du soir, le capitaine du poste fait le tour du camp. Auguste Laguet est en sentinelle, à l'entrée principale. Auguste c'est le spécialiste du système D. Il a construit lui-même sa guérite : des pilotis à trois mètres du sol, enrobés de fils de fer barbelés, supportent une plate-forme en planches. Sur la plate-forme un énorme bidon, et dans le bidon Auguste.

Ce bidon c'est un véritable Bunker, avec des meurtrières à hauteur des yeux, pour la surveillance, et des trous pour le canon du fusil. Rien de bien réglementaire, mais à la guerre comme à la guerre ! Le système d'Auguste est d'ailleurs très efficace contre les attaques de flèches ou de lances.

– Tout va bien, Laguet ?

– Tout va bien, mon capitaine, rien à signaler.

La voix d'Auguste Laguet est ferme, la réponse sonne clair. Il vient pourtant de mentir.

De son observatoire, il a repéré depuis plus d'une heure une silhouette accroupie, à la limite de la forêt. Immobile comme lui, guettant comme lui. Mais Auguste Laguet a décidé que cela ne regardait que lui.

La nuit, au pays moï, est une nuit totale, une vraie nuit, avec des cris, des gémissements, venus on ne sait d'où, des froissements de branches et des inquiétudes sournoises. Auguste Laguet est au camp depuis trois mois, depuis la dernière relève. Il sait que les nuits sont mortelles dans ce pays. Mais Auguste aime la nuit, il veut l'apprivoiser.

A Paris déjà, il aimait la nuit. Petit garçon, dans les landes, il aimait la nuit. Auguste a toujours fait tout ce qu'il pouvait pour vivre la nuit. Il est allé

jusqu'à désobéir parfois.

Le voilà qui recommence. La silhouette accroupie est toujours là, à demi dissimulée par les arbres, mais visible pour ses yeux de chat, Auguste enjambe son tonneau avec précaution et saute pour éviter les barbelés qu'il a lui-même enroulés sur les pilotis. Silencieusement, il gagne la porte principale, celle qu'il est censé garder, dégage le battant et se glisse à l'extérieur. Si ses calculs sont exacts, la silhouette qu'il cherche doit se trouver à cinquante mètres environ sur la droite.

Pour ne pas lui donner l'alerte, et pour ne pas inquiéter non plus l'autre sentinelle, Auguste est obligé de ramper sur le terrain découvert qui sépare le camp de la forêt.

Ce qu'il fait est totalement stupide. Dangereux et stupide. Les Moïs attaquent, dans leur forêt, tout ce qui est blanc et qui bouge. Mis à part quelques sauvages apprivoisés, dont les photos ont paru dans les journaux à titre de curiosité, les Moïs sont révoltés, ils tuent par principe. Il faut se mettre à leur place. Tranquilles chez eux depuis des siècles, ils ont vu surgir ces hommes à casques coloniaux sans préavis ni discussion. Ils ont le droit de ne pas aimer ça après tout. De nos jours, on dirait plutôt autodéfense que révolte.

Mais Auguste Laguët n'est ni un sociologue, ni un homme politique, ni un conquérant. Auguste Laguët est tout simplement un curieux de la nuit qui a décidé de prendre des risques pour aller voir. Il sait qu'on peut le tuer pour ça, mais il n'y pense pas vraiment. Il rampe, tous les sens aux aguets, vers l'autre.

A une dizaine de mètres de l'arbre qu'il a repéré, Auguste se redresse légèrement pour inspecter les environs. Rien ! D'en haut, il voyait mieux : l'autre a dû bouger, se déplacer lui aussi. Auguste écoute la nuit avec attention, mais il a beau être noctambule, il n'est pas Moï. Il fait certainement plus de bruit en respirant que l'autre en changeant de place. Et, tout à coup, les voilà nez à nez, face à face, yeux dans les yeux, pas vraiment surpris !

Apparemment, le Moï s'attendait lui aussi à la rencontre. Il n'avait pas bougé beaucoup, simplement changé de tronc d'arbre.

C'est un vieillard. Nu comme tous ceux de sa race, avec simplement un chiffon autour des reins. Il est si maigre et vieux que la peau semble séchée sur les os. Deux petits yeux bridés et lumineux sont les seuls signes de vie évidente.

Auguste et le vieux Moï se regardent en silence. Que faire ? Que dire ? Quel langage adopter ? Dans les rencontres officielles entre les gradés et les chefs de tribu, il y a toujours un interprète.

Mais en ce 5 mars 1935, aux environs de minuit, il s'agit d'un face à face clandestin. Le vieux Moï est sans arme. Au bout de quelques longues secondes de silence, Auguste ne peut s'empêcher de demander :

– Qu'est-ce que tu veux ?

Le vieillard fait un geste d'incompréhension totale. Alors, Auguste essaie les gestes.

Un geste pour montrer la forêt. Le Moï fait non de la tête. Un geste pour

montrer le camp, le Moï fait non de la tête.

C'est au tour d'Auguste de montrer qu'il ne comprend pas. Alors, le vieux entame une mimique expressive d'après laquelle Auguste conclut qu'il doit aller, lui, dans la forêt avec le vieillard, sinon les gestes sont très clairs, tous les soldats du camp, là derrière eux, couic ! Auguste Laguet ne comprend pas très bien, Après tout, s'il n'avait pas décidé de prendre le risque de venir, que se serait-il passé ? Rien !

Le vieux débris n'espérait tout de même pas que le chef de poste allait comprendre qu'il était là en émissaire.

La raison voudrait qu'Auguste Laguet regagne le camp, et aille rendre compte de sa petite expédition. Il fait mine de repartir. Mais le vieux le saisit par l'uniforme et tire, en lui montrant la forêt.

C'est tout de suite qu'il faut y aller, en pleine nuit, et cela revient à désertier son poste. Cela revient à prendre une initiative qui ne relève pas de la compétence d'un simple soldat, même volontaire. Auguste regarde le vieux Moï. Le vieux regarde Auguste, et les voilà partis tous les deux dans l'obscurité.

Le moins que l'on puisse dire, et que l'on dira d'ailleurs, c'est que le nommé Auguste Laguet est complètement fou. Auguste et le vieux Moï ont marché près d'une heure dans la forêt, l'un suivant l'autre en silence. Auguste a fait son possible pour repérer le chemin suivi, sans grand espoir de s'en souvenir. De jour, c'est pratiquement impossible, de nuit, il n'en est pas question.

Enfin, les voilà arrivés dans une sorte de clairière où les Moïs vivent dans des paillotes. Auguste n'a jamais vu un village de près. Le clair de lune ne l'aide guère et, de toute façon, le vieux ne s'attarde pas pour une visite touristique. Il fait signe à Auguste de pénétrer sous une paillote, l'oblige à s'asseoir, disparaît une ou deux minutes et revient accompagné de deux hommes. Un qui semble être le chef et, l'autre, une sorte de sorcier si l'on en croit les amulettes bizarres qui ornent son cou et ses poignets.

Les deux nouveaux venus examinent Auguste des pieds à la tête, sans parler. Le chef tend le bras vers le fusil. Auguste fait non de la tête. Le chef réfléchit, puis tend son coupe-coupe d'une main, réclamant le fusil de l'autre. Il n'a pas l'air méchant, mais il insiste. Au point où en est arrivé Auguste, donner son fusil n'a plus guère d'importance. L'échange se fait donc, à la grande satisfaction du chef, qui gratifie Auguste d'un sourire édenté et ravi. Puis il s'assoit en face de lui.

Etrange situation ; voilà Auguste Laguet simple troufion, à la tête d'une conférence au sommet dont il ignore le sujet, le motif et les résultats. Une sourde inquiétude s'empare de lui. Tout à coup, il se rend compte de sa position. Que veulent ces gens ? Parler ? Mais parler comment ? En quelle langue ?

C'est le sorcier qui tranche la question, s'aidant de gestes, et d'un mauvais français nasillard, il entame le palabre.

– Toi, faire la guerre ?

– Non, répond Auguste. Non, moi pas faire la guerre !

– Toi, le chef ?

– Non. Moi pas le chef.

Le sorcier est bien étonné. Visiblement, il ne comprend pas pourquoi Auguste est venu jusque-là, s'il n'est pas le chef. Il désigne du doigt le vieillard :

– Lui, vieux chef...

Puis l'homme à ses côtés :

– Lui, fils...

Malheureusement, il semble que les mots lui manquent pour expliquer le reste. Pendant un moment, les trois Moïs discutent ensemble, et pour finir, le sorcier annonce :

– Toi, emmener vieux chef parler à chef du camp !

Auguste fait signe qu'il a compris, jette un regard navré sur son fusil, et, sans plus d'explication, se lève et sort de la paillote. La nuit est toujours aussi noire et le vieillard toujours aussi silencieux. Le chemin du retour se fait sans incident. Il est environ quatre heures du matin, quand Auguste Laguet pénètre dans le camp suivi de son ambassadeur extraordinaire. Sans perdre de temps, ils se dirigent tous deux vers le cantonnement du capitaine, et c'est au tour d'Auguste de mener les négociations.

– Mon capitaine, excusez-moi de vous réveiller, c'est le chef des Moïs qui veut vous parler. Il faudrait un interprète.

Hélas ! Dans l'armée civilisée, les choses ne se font pas si facilement. Le pauvre Auguste l'avait un peu oublié au cours de son équipée nocturne ! Le voilà bombardé de questions, houspillé et contraint d'entamer le récit de ses exploits, devant un capitaine furieux.

Le vieux Moï prend le parti de s'asseoir par terre avec résignation tandis que le pauvre Auguste se défend comme il peut.

– Mais, mon capitaine, il ne me voulait pas de mal, la preuve, il veut vous parler, j'ai cru bien faire.

– Laguet, vous êtes un imbécile, doublé d'un inconscient ! Votre attitude mérite le conseil de guerre ! Vous étiez de garde cette nuit, et les ordres sont de tirer sur tout ce qui bouge ! Abandon de poste ! Votre cas est grave !

– Mais mon capitaine, il veut vous parler...

– Je m'en contrefous ! Cet homme est probablement responsable de la mort de nos officiers. Si ça se trouve tout cela est un piège et vous n'y avez rien compris. Où est votre arme ?

– Je l'ai échangée, c'était pas facile de refuser, mon capitaine.

« Mon capitaine » en a les yeux hors de la tête.

– Foutez-moi le camp, Laguet, nous réglerons cette histoire demain.

– Mais, et lui ? Mon capitaine...

– Une dernière fois, Laguet, occupez-vous d'obéir aux ordres !

Sans ménagements, le capitaine fait jeter le vieillard dans une case, Auguste Laguet dans l'autre, et fait doubler les sentinelles. Les hommes

grognent mais obéissent.

Il est cinq heures du matin. Dans sa case-prison le vieux chef a entamé une litanie étrange, d'une voix aiguë comme un oiseau. Une autre sentinelle est grimpée dans le bidon fabriqué par Auguste Laguet. Personne ne dort plus. La nuit blanchit doucement, la forêt semble calme.

Six heures du matin.

Silencieusement, une première lance a franchi le mur d'enceinte côté Nord. L'homme de garde est tombé dans les barbelés. Son cri a réveillé le camp. La bataille a été courte mais dure. Sans compter le vieux chef exécuté dans sa case.

La théorie du capitaine et son rapport aux autorités supérieures ont conclu de la manière suivante :

« Le soldat Auguste Laguet s'est rendu coupable d'indiscipline grave. Il a permis l'infiltration d'un élément ennemi à l'intérieur du camp. Il a été suivi sans s'en rendre compte, par une bande de guerriers mois, une cinquantaine environ. Lesquels sont immédiatement passés à l'attaque de la garnison, provoquant les pertes suivantes : trois morts, dont un officier ; six blessés, dont deux grièvement. De son côté, la garnison a mis hors d'état de nuire, dix guerriers mois. Le reste s'est échappé, et je n'ai pas pris le risque d'une poursuite, préférant demander des renforts, et attendre les ordres... »

Le capitaine ne compte pas le vieux chef, exécuté le 6 mars à midi.

Et de l'avis d'Auguste Laguet, de toute façon, le capitaine n'a rien compris. C'est ce qu'il a tenté d'expliquer devant le tribunal militaire.

– Ils m'ont suivi parce qu'ils voulaient voir le chef. Il fallait que le capitaine sorte avec le vieux chef et un interprète. Ils voulaient parler, c'est tout, j'en suis sûr. Je leur avais dit qu'on ne voulait pas la guerre. Au lieu de ça, le capitaine nous a mis en prison, alors les autres ont cru que je les avais trahis ! C'est pour ça qu'ils ont attaqué.

– Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille puisque vous ne parlez pas leur langage ?

– Je l'ai compris, enfin, j'en suis sûr...

– Et c'est pour cela qu'ils vous ont pris votre fusil ?

– Je ne sais pas.

– En effet, soldat Laguet, vous ne savez pas. D'ailleurs, vous ne savez rien, mais nous, nous savons. Et nous savons, entre autres, que vous êtes responsable de la mort de trois de vos camarades !

Auguste Laguet a baissé la tête. Il a baissé les bras, il a accepté la grâce du tribunal militaire, il a fait son temps de prison, près de cinq ans, jusqu'en 1939, puis la guerre dans un bataillon disciplinaire.

Puis il s'est installé à Hong-Kong, en 1950, où il a tenu un restaurant. Au jour d'aujourd'hui, il y est encore. Et il ne raconte son histoire qu'à ceux de ses clients qui ont le courage de passer le cap des trois heures du matin en sa compagnie.

A soixante-dix ans, c'est toujours un amoureux de la nuit. On ne se refait

pas.

15. L'AÉROPLANE DE NOS AMOURS

L'homme qui tue, le fait parce qu'il échappe, au moins momentanément, à la règle, à la morale, à la coutume, à la loi ou à la religion : il est donc, pendant le temps de son crime, un homme libéré ; quoi d'étonnant, dans ces conditions, à ce qu'il tue avec fantaisie. On peut dire que c'est dans le crime que l'homme fait preuve de la plus grande fantaisie. Son imagination, dans ce domaine, n'a aucune limite et, sur ce point, l'énumération des moyens qu'il utilise, des lieux ou des circonstances qu'il choisit pour tuer, est un vrai régal, si l'on peut dire. Voici donc le crime aventureux d'Irène.

Irène est une femme d'une minceur presque invraisemblable. Jolie, blonde, elle est coquette, souvent vêtue de tailleurs admirablement coupés. Son visage, aux pommettes saillantes, qui s'amenuise vers le menton, trahit le déséquilibre de son caractère : une sentimentalité excessive.

Irène, premier prix de piano du Conservatoire de Versailles en 1914, a environ trente-neuf ans en 1936, car il s'agit d'une affaire entre gens distingués, dans un milieu de messieurs galants, de dames pleines de réserves, où les juges, les policiers et les accusateurs eux-mêmes sont tellement discrets sur l'âge des dames, fussent-elles criminelles, que l'âge exact d'Irène n'est mentionné nulle part.

Vers vingt ans, Irène se fâche avec sa mère et va vivre avec ses deux frères.

L'accusation affirme que lorsque Irène vivait avec sa mère, les deux femmes se battaient souvent et que la mère, lorsque, la fille l'eut quittée, mourut seule à l'hôpital sans que personne de la famille se soit occupé d'elle.

Puis, Irène rencontre Marius S..., riche industriel qui veut divorcer pour lui donner son nom. Toujours d'après l'accusation, la femme du riche M. Marius, vient supplier Irène de lui laisser son mari. Mais elle doit s'incliner devant Irène qui la reçoit avec arrogance...

Il semble bien, les années passant, qu'Irène ne soit pas très heureuse avec son mari. Il faut ajouter comme le rappelle l'accusation que, dans le même temps, la fortune du mari décroît.

Irène, jeune femme sage, angélique, mais nerveuse et romantique, rencontre, un jour, un personnage célèbre : Gabriel Voisin.

Celui-ci qui a l'impression qu'elle cherche un dérivatif, lui suggère de s'initier à l'aviation, ce qu'elle fera en devenant pilote hors ligne. Sa première leçon lui est donnée par un séduisant pilote de vingt-cinq ans, donc de huit ans plus jeune qu'elle. Nous l'appellerons Pierre L... Un tendre sentiment succède bientôt au désir d'apprendre de l'une, au désir d'enseigner de l'autre et le séduisant piloté loue une garçonnière et l'élève devient sa maîtresse.

Alors, Irène demande plusieurs fois à son mari de lui rendre sa liberté. Bien entendu l'accusation prétend que c'est parce qu'il était ruiné. Toutefois Pierre L..., toujours selon l'accusation, n'abuse pas de la confiance d'Irène. Il n'omet jamais de lui rappeler que leur liaison aura une fin et qu'il faudra bien qu'un jour il épouse une autre femme. D'ailleurs, jamais sa famille n'aurait accepté

qu'il épouse une divorcée. Mais ces rappels à la raison, il les fait avec d'autant plus de précautions qu'Irène est de plus en plus nerveuse et neurasthénique et qu'elle menace fréquemment de se suicider.

Après quelques années, le mari d'Irène consent à la séparation. Irène se retrouve donc seule et assez gênée car M. Marius S... lui-même financièrement embarrassé a dû réduire plusieurs fois sa pension qui est désormais de 3500 francs par mois en 1936.

Enfin, après avoir été pendant cinq ans un amant fervent, Pierre L... déclare au mois d'août 1936 lors d'un voyage à Arcachon :

« Nous avons vécu un rêve, Irène. Un rêve qui a duré cinq ans. Hélas ! Il est aujourd'hui terminé. »

Et il lui avoue qu'il a donné dans leur avion le baptême de l'air à une autre femme et qu'il veut l'épouser.

Dans leur avion, c'en est trop pour la malheureuse Irène.

Selon l'accusation, c'est une jalousie démesurée, malade, qui va lui donner l'idée de tuer son amant de la façon peu ordinaire qui va suivre. Toutefois, quelques jours avant Noël 1936, dans une dernière tentative, Irène essaie de retenir Pierre, lui annonçant une prochaine maternité. Selon l'accusation, c'est une pure invention qui provoque la colère de Pierre L... Et c'est le drame.

Elle parvient à convaincre son ancien amant qu'un dernier vol s'impose. Une simple promenade aérienne à Chartres, ville où elle a connu, avec Pierre, au cours des deux réveillons, les plus belles heures de leur roman d'amour.

Le 20 décembre au matin, Irène qui vient de passer la nuit chez une amie se fait conduire en voiture à Villacoublay. Mais en route elle se fait arrêter devant son domicile personnel, où elle monte, seule, sous le prétexte de prendre des vêtements de sport dont elle a besoin. Elle y ajoute, quelle idée curieuse, un marteau qu'elle dissimule dans un gant noir et un revolver qu'elle glisse dans son sac.

Toujours selon l'accusation, lorsqu'elle rejoint Pierre sur le terrain, elle demande si le plein d'essence a été fait et c'est en souriant, paraît-il, qu'elle monte dans l'appareil. Elle dissimule, bien entendu, les deux objets dont l'apparition aurait pu lui créer des difficultés à la dernière seconde.

Car s'il est déjà peu courant pour une pilote de s'embarquer avec un marteau, il est encore plus inattendu de lui voir emmener un revolver pour une simple promenade à Chartres.

Leur bel avion est à double commande et c'est Irène, placée derrière Pierre, qui pilote. Les deux passagers ont la tête hors de la carlingue protégée par un petit pare-brise.

L'avion décolle à dix heures du matin, par un temps clair et un vent faible.

Ils volent ainsi pendant une demi-heure, et soudain Pierre a l'impression qu'il se passe quelque chose d'anormal dans le comportement de l'avion. Il prend les commandes et les sent mollir. Au moment où il va se retourner, Pierre sent quelque chose dans son dos. Il achève son mouvement pour voir

avec stupeur Irène presque debout dans le fuselage qui agite quelque chose. Il a du mal à distinguer l'objet et, lorsqu'il réalise qu'il s'agit d'un marteau, la surprise lui écarquille les yeux. Que veut-elle faire d'un marteau dans un avion ?

Le marteau s'agite, Pierre ne peut lâcher les commandes, il ne peut pas non plus laisser Irène agiter son marteau, la situation est plus qu'inconfortable, elle est dramatique. Un œil sur le tableau de bord, devant lui, un autre sur le marteau derrière lui, Pierre essaie de parlementer. Bien entendu, dans le bruit du moteur et le sifflement du vent, il semble qu'ils ne se comprennent ni l'un, ni l'autre, et toutes les paroles échangées qui s'envolent de cet avion en détresse seront perdues pour la défense comme pour l'accusation.

Pierre a réduit la vitesse et toujours un œil sur le tableau de bord, et l'autre sur Irène, il voit un revolver succéder au marteau. Il semble bien, aussi inconcevable que cela puisse paraître, que c'est vers lui que l'arme se dirige. Désormais convaincu qu'il s'agit d'un drame, dont il entrevoit la cause, il entreprend de descendre le plus vite possible dans une glissade audacieuse, au cours de laquelle la terre se rapproche avec une rapidité angoissante susceptible de paralyser les gestes d'Irène qu'il suppose agrippée à la carlingue dans son dos. Voici une rangée d'arbres, le toit d'une ferme, une mare, des vaches, et plus loin, au-delà d'une barrière, un champ.

Au moment où les roues touchent le pâturage, Pierre croit entendre un bruit sec et violent, il ressent un choc dans son dos.

L'avion roule et s'arrête. Le temps de décrocher sa ceinture et Pierre, jaillissant de l'appareil, se retrouve debout dans l'herbe considérant éberlué, Irène restée dans son cockpit, avec dans la main un marteau enveloppé dans un gant. Irène de son côté le considère des pieds à la tête :

– Tu es blessé ? demande-t-elle.

– Oui, répond Pierre qui sent une douleur dans son dos.

– C'est grave ? demande Irène.

– Je ne pense pas, réplique Pierre.

Après ce bref dialogue, dont l'authenticité est très incertaine, Irène remet les gaz, Pierre s'approche, elle le repousse en brandissant son marteau, et l'avion s'ébranle, roule, et bientôt décolle devant Pierre médusé.

Deux heures plus tard, M. Douglas Wakaley, vingt-six ans, et Miss Anna Linkholnn, vingt-deux ans, deux fiancés qui se promènent le long de la plage de Selsey, dans le comté du Sussex en Angleterre, ont la surprise de voir un petit avion raser la crête des vagues et après quelques rebondissements rouler sur le sable où il s'arrête enfin.

Dieu que le pilote est petit, Dieu qu'il est mince ! Et pour cause, lorsqu'il retire son casque, il s'en échappe une opulente chevelure blonde.

Ils emmènent la femme apparemment épuisée à la ferme paternelle où, pendant trois jours, ils l'hébergeront sans bien comprendre ses explications, sans savoir pourquoi elle est là, ni pourquoi l'après-midi du troisième jour, ils sont investis par une armée de policemen qui emmènent sans explication cette

énigme vivante tombée du ciel.

Après le séjour d'une année dans une prison d'Angleterre, Irène paraît devant les jurés de la cour d'assises, dans le palais de justice de Versailles, le 2 décembre 1937.

La veille, dans la prison versaillaise des femmes où elle devra séjourner pendant la durée de son procès, Irène laissée à ses méditations a, paraît-il, été préoccupée par un grave problème : devait-elle paraître devant ses juges coiffée d'un petit chapeau qu'elle a fait acheter à Londres par la matrone de la prison ?

« Je suis mieux en cheveux », fait-elle remarquer à son avocat.

Celui-ci lui conseille sagement de se présenter dans une tenue discrète. Elle apparaît donc, encore amaigrie, encore plus fluette, encore plus fragile, dans un tailleur bleu acier, admirablement coupé, qu'éclaire un col blanc. Elle est coiffée du petit chapeau de feutre bleu marine qui lui donne l'air d'une de ces fatales héroïnes si souvent incarnées au cinéma comme à la scène par la célèbre Gaby Morlay. En pénétrant dans son box, elle baisse timidement les paupières, sans toutefois résister à la tentation de scruter au passage les visages des témoins lorsque l'huissier les appelle pour les diriger vers la salle d'attente.

Ce qui va caractériser ces étranges débats, c'est l'élégance. L'élégance de la foule, l'élégance vestimentaire de l'accusée, l'élégance des témoins, des avocats, des juges, et même celle de la partie civile.

Car Pierre est là. La balle dont l'a gratifié Irène n'a pas été extraite et lui impose une gêne respiratoire, mais il lui a survécu. Il est même marié depuis deux mois avec la femme qui fut à l'origine du drame. Mais Pierre ne demande rien. Rien, pas même la condamnation de sa meurtrière. Il ne s'est porté partie civile que pour éviter, autant que faire se peut, d'être injustement sali.

Irène, tremblante, pétrissant un mouchoir dans ses mains d'enfant, qu'emprisonnent de magnifiques gants à crispin, et d'une voix faible aux intonations chantantes, va donner sa version de l'affaire :

« Je n'ai jamais été heureuse avec mon mari. Nous n'étions mariés que de nom. Aussi, lorsque j'ai aimé Pierre, je lui ai demandé de me rendre la liberté... Mais pas tout de suite, j'ai d'abord voulu qu'il rencontre une femme qu'il puisse aimer... »

« Avec Pierre, nous avons vécu cinq années merveilleuses, jusqu'au jour où il m'avoua qu'il avait donné le baptême de l'air à une autre dans notre avion. »

Là, un grand silence. Sans doute pour laisser aux jurés le temps d'apprécier la profondeur du sacrilège. Puis elle reprend :

– Dans notre avion, ce qui me semblait être ce qu'il y avait de plus beau dans notre amour. Ce jour-là, j'ai eu l'idée de partir au-dessus de la mer en avion et de ne plus revenir.

– Mais, remarque aimablement le président, vous avez fait quelques tentatives de rapprochement, en... suggérant que vous étiez enceinte ?

– Je l'étais vraiment.

– Pourriez-vous nous expliquer pourquoi, désireuse de vous abîmer dans la mer, vous avez emmené un marteau et un revolver dans votre aéroplane ?

– J'avais changé d'avis, je voulais me tuer au cours du vol vers Chartres, J'ai voulu me tuer devant lui quelques jours avant un nouveau Noël qui serait pour moi si triste et solitaire... En décollant, j'ai été émue au souvenir des premières heures que j'avais vécues avec lui, il a pris les commandes en voyant cet émoi.

Elle affirme qu'elle lui tapa sur l'épaule afin que, en se retournant, il la vît se tuer.

Je lui ai dit : " Regarde, Pierre, je vais me tuer. "

Elle mania maladroitement son revolver qui ne partit pas : puis elle appuya sur sa tempe, derechef, et l'arme rata.

Il se retourna encore et me dit : " Non, non, Irène". C'est ce qui m'a donné l'idée de l'emmener avec moi dans la mort, et j'ai tiré.

Elle affirme que, à terre, elle le crut à peine touché... Elle explique qu'il l'empêcha de se frapper elle-même avec le marteau.

– Où vouliez-vous vous frapper ?

– Sur la tête.

– Vous auriez pu vous faire très mal ?

– Dans ces cas-là, on ne songe pas à la douleur.

– Certes, mais après cela Pierre L... vous a vue maniant encore le marteau dans l'avion... que vouliez-vous en faire ?

– L'éloigner, simplement l'éloigner... je lui ai dit : " Je ne suis rien pour toi maintenant, la vie m'est odieuse désormais, je veux m'en aller, je veux mourir dans la mer..."

« Arrivée au-dessus de Dieppe j'ai mis le cap sur l'Ouest. Pour moi, l'Ouest était l'océan... Je montais, montais, sans savoir pourquoi... Et pourtant, je voulais descendre me noyer. J'étais au-dessus d'une mer de nuages et le ciel était très bleu, très calme, je ne pensais plus à rien... Pour moi, l'image de la mort, c'est cela. Puis, j'ai eu l'impression que j'allais tomber... Le moteur s'est arrêté, l'hélice s'est mise au ralenti... J'ai été prise d'un remords, alors j'ai pensé à Pierre, et c'était horrible... Je me suis sentie attirée par la terre... J'ai voulu mourir. Puis j'ai senti que je devais revenir vers Pierre, qu'il me comprenait... Et puis, j'ai entendu parler l'anglais. »

Irène s'excuse même d'avoir atterri en Angleterre :

– Ce n'est pas ma faute si le Bon Dieu a mis le vent au Sud-Ouest, ce jour-là...

– Peut-être vaut-il mieux ne pas mêler Dieu à cette affaire, suggère le président... Avez-vous des regrets ?

Avec plus de simplicité que ne paraissait l'annoncer son récit mélodramatique, Irène exprime le regret qu'elle éprouve de son acte et s'effondre évanouie.

Lorsqu'il fut trouvé inanimé dans un champ, par des fermiers, Pierre fut

conduit dans une clinique de Versailles et c'est là qu'il apprit deux jours plus tard qu'Irène s'était posée en Angleterre. Il se déclara heureux de la savoir saine et sauve et dit : « Je crois qu'il vaut mieux que je ne la revoie pas. » Enfin il fit à tous cette recommandation. « Veuillez surtout à ce qu'on ne sache pas son nom... A elle ».

– Parole d'un homme d'honneur, remarque gentiment le juge, qui entreprend d'amener Pierre à raconter, bride par bride, son idylle avec Irène. Pierre répond avec tact et brièveté.

– Comment était son caractère ? demande le président.

– Elle était déjà nerveuse et neurasthénique.

– Avait-elle le désir de se suicider ?

– Je ne m'en souviens pas.

– Il paraît qu'en 1936, avant le drame, l'humeur d'Irène s'assombrit.

– Elle m'a dit qu'elle avait des difficultés avec son mari.

Pierre L... n'en dira pas plus, la galanterie lui dicte sa réserve.

– Vous avez fait tout pour qu'elle acceptât la rupture avec sérénité ?

– Oui... Mais c'est normal.

– Jamais vous ne lui avez fait croire que vous vouliez pour toujours unir votre vie à la sienne ?

– Non.

Mais dans sa générosité, Pierre L... s'excuse de s'être emporté quand Irène, pour essayer de le retenir auprès d'elle, annonça une prochaine maternité.

On en vient à l'essentiel.

– L'avez-vous vue se frapper la tête avec le marteau ?

– Elle avait des gestes désordonnés et je pense qu'elle pouvait en avoir l'intention... mais je maintenais son bras.

Alors, tout de même, le président se croit autorisé à faire une remarque :

– Enfin, monsieur, nous avons à juger une femme qui est montée dans un aéroplane avec un marteau et un revolver, qui vous a abandonné en plein champ après vous avoir blessé, pour aller se poser en Angleterre. Il faudrait nous aider à faire la preuve si, oui ou non, il s'agit d'une tentative de meurtre. Nous sommes là pour cela... Qu'en pensez-vous ?

– Je me souviens mal.

– Il faudrait essayer pourtant. Vous avoir abandonné après vous avoir blessé, volontairement ou non, est un acte odieux. Vous ne trouvez pas ?

– Je cherche plutôt à oublier. Je ne cherche pas à approfondir.

– Alors, ce n'était pas la peine de faire un procès ! s'exclame le président.

– Mais je ne l'ai pas voulu, réplique Pierre.

Lorsqu'un médecin vient déclarer que la blessure de Pierre peut encore avoir pour lui des conséquences graves, on entend du côté du box un bruit de chaise renversée : l'accusée s'est encore évanouie.

Tandis que le médecin s'empresse, le juge qui cherche désespérément un motif à ce procès fait appeler le mari. C'est un quinquagénaire à la calvitie élégante.

Irène, si cruelle dans ses réactions amoureuses, aura trouvé sur sa route des hommes exceptionnellement bons.

M. Marius S..., à qui elle préférera le jeune Pierre L..., est aussi généreux que ce dernier. Il n'a qu'un désir, sauver celle qui ne voulait plus vivre avec lui et n'hésite pas à proclamer.

« Ma femme a été bonne et dévouée. »

D'ailleurs, si son divorce n'a pas été proclamé, c'est qu'il ne l'a pas voulu.

« J'ai éprouvé pour elle un sentiment d'amour très pur. »

Lorsque Marius S... parle de sa première femme, c'est pour lui pardonner d'avance les propos qu'elle pourra tenir contre l'accusée. Il va jusqu'à s'accuser lui-même de certaines fautes pour expliquer la désaffection d'Irène qu'il aime toujours.

« Ah ! Elle a le droit d'être vénérée. Elle a été emportée par une lame de fond. Elle, lui et moi, nous sommes trois êtres broyés dans une même catastrophe. J'aurais dû être plus clairvoyant ; pouvoir empêcher le drame. »

M. Marius S... va jusqu'à s'étonner que Pierre L... n'ait pas compris le bonheur que pouvait lui donner Irène.

– Pierre L... lui a brisé le cœur, dit-il.

– Mais elle lui a tiré une balle, réplique le président.

Irène s'écrie hors d'elle-même.

– Moi, j'ai voulu me tuer.

Va-t-elle s'évanouir à nouveau ? Non, la voici qui se calme, comme par miracle.

M. Gabriel Voisin, dont le nom est célèbre dans l'aviation, fait une déposition pittoresque. D'abord, il se contente de douter de la volonté criminelle d'Irène.

« Elle n'a pas le bras assez long pour atteindre avec un marteau le cockpit avant depuis le cockpit arrière. Et si elle a voulu le faire, elle ne le refera plus. »

Puis il conclut.

« Nous sommes dans un domaine tout neuf. On n'a encore jamais tué de copilote au cours d'un vol, ni, à ma connaissance, tenté de le faire. Je ne souhaite pas que cette habitude se développe, mais au prochain drame aérien, nous aurons plus d'expérience. »

Il s'en va au milieu des rires.

Gabriel Voisin l'inventeur génial qui avait prévu bien des choses n'avait évidemment pas pensé que l'avion serait un jour l'“arme” la plus recherchée et la plus redoutable du crime, qu'il soit politique ou non.

Le juge qui cherche toujours à justifier l'emploi de l'argent des contribuables, appelle coup sur coup plusieurs témoins. Une amie dévouée d'Irène la dépeint comme honnête avec une sensibilité extrême et beaucoup de cœur. Elle s'occupait d'une enfant de dix ans, de pauvres gens, de clochards. La veille du drame, elle a couché chez elle. Elle voulait que son mari la raisonne car elle parlait de suicide.

Elle conclut en s'exclamant : « Messieurs les jurés, je vous en prie, il faut la rendre à ses deux frères. »

Bruit de chaise dans le box de l'accusée qui se trouve mal à nouveau. Les deux frères dont l'un est représentant de commerce et l'autre artiste musicien, n'ont évidemment que des paroles d'excuses pour leur petite sœur et des reproches gênés pour Pierre L... qui veille simplement à ce que, dans leur désir de sauver leur sœur, ils n'aillent pas trop loin.

Enfin paraissent les deux petits fiancés anglais. Témoins de l'atterrissage d'Irène sur une plage d'Angleterre. Ils n'ont toujours pas compris pourquoi cet avion s'est posé là, ce jour-là, pourquoi il en est sorti une femme, pourquoi les policiers ont cerné leur maison, pourquoi on leur a offert le voyage à Paris. Le matin, ils ont visité le château de Versailles. Si l'audience n'est pas trop longue, ils iront voir la tour Eiffel puis ils rentreront à Londres en espérant qu'on leur laissera remercier la femme qui leur a valu un si beau voyage.

Celle-ci, bien entendu, s'est évanouie, il semble que ce soit rituel.

« Heureusement, dit un témoin du même aéroclub, qu'elle ne s'évanouissait jamais en vol. »

Lorsque vient la dernière audience, et qu'Irène apparaît cette fois sans chapeau, ses cheveux d'or en tresses blondes de chaque côté de son long visage, Pierre L... rappelle qu'il souhaitait qu'Irène ne fût jamais inquiétée, qu'il n'est intervenu dans le débat que pour défendre son honneur, que son avocat se désiste de sa conclusion en émettant le vœu que les jurés se montreront miséricordieux. Puis, suprême et discrète manifestation, d'un cœur délicat, il s'en va pour ne pas entendre le réquisitoire de l'avocat général.

Finalement, malgré un nouvel évanouissement, le juge parvient à prononcer le verdict.

Grâce à un léger tour de passe-passe juridique et à une récente loi d'amnistie, Irène, bien que reconnue coupable d'avoir porté des coups et blessures, sort du tribunal, libre.

Simplement condamnée aux dépens, et à s'évanouir ailleurs que dans une salle d'audiences.

16. UN HÉROS FATIGUÉ

Nous faisons peut-être partie d'un monde nouveau. Un monde où le courage physique n'est plus nécessaire pour subsister. Qui se bat chez nous, pour délimiter son territoire ? Si l'on se bat pour l'obtention d'une H.L.M. ou d'une maison de campagne, c'est à coups de paperasse et de crédit ! Qui se bat pour arracher sa nourriture quotidienne ? Sinon en arrivant avant la fermeture des magasins !

Notre bonne vieille Europe n'a pas besoin de héros pour l'instant et peut-être s'ennuie-t-elle un peu. Mais en y regardant bien, et il n'y a pas si longtemps, on trouvait encore du héros par chez nous.

C'était la guerre. Et le héros se fabriquait quotidiennement en France et en Angleterre. Un héros bien particulier, directement issu des chevaliers et des guerroyeurs. « Je veux être un héros ! »

C'est le jeune Patrick Lydon qui parle. Il a quatorze ans. Il est bien trop jeune pour aller se faire tuer volontairement. Mais il ne pense qu'à ça. Ses frères ont revêtu l'uniforme, son père est mobilisé, et Patrick Lydon rêve de leurs exploits, réels ou supposés. Il y rêve en crevant de faim, car en 1940, dans le Yorkshire comme ailleurs en Europe, on crève de faim. Et à Middlesbrough, dans le quartier pauvre, on crève de faim de toute façon, guerre ou pas. Sous le pont de fer, près des docks, là où les gamins se battent pour être le chef du quartier, Patrick Lydon répète : « Je veux être un héros !... »

En face de lui, une énorme brute de dix-huit ans s'apprête à lui ôter ses illusions.

Patrick est du genre nerveux. Petit, le front buté, le nez épaté et la bouche en avant, il a une curieuse tête de boxeur en herbe sur des muscles bien déliés pour son âge. Mais c'est un poids coq, face à son adversaire. O'Brian est un grand singe de dix-huit ans au regard mauvais, et aux poings solides. Il fait la loi sous le pont de fer. Il est chef de gang. Un gang de mineurs affamés, qui fait régner la terreur sur les docks. On vole, on pille, on se bat et on ramène le butin à O'Brian qui en fait commerce. Celui qui tenterait de dissimuler le produit d'un vol à O'Brian n'a aucun espoir...

Or la chose vient de se produire. Un gamin d'une dizaine d'années a été surpris par la brute, dissimulant un sac de haricots sous sa veste ! La correction a été sévère. O'Brian a coincé le gosse dans un entrepôt entre les caisses et il a compté cinquante paires de gifles. Des gifles à lui dévisser la tête et à le faire saigner du nez.

Patrick Lydon a juré de faire payer O'Brian pour ça, et il a déclaré à qui veut l'entendre :

« Ce minable ne tape que sur les petits ! Qu'il vienne me voir s'il ose, on réglerà ça entre hommes ! »

C'est que Patrick Lydon ne fait pas encore partie du gang, et le gamin est son copain. Le défi a été transmis à O'Brian, et O'Brian est là, sur le quai, bien

planté sur ses grandes jambes, le regard mauvais, le sourire goguenard :

– Alors, petit, on veut jouer les héros ?

– Un jour, je serai un héros. Quand j'aurai ton âge, moi j'irai faire la guerre, au lieu de taper sur les mêmes !

– Qu'est-ce que tu proposes, moutard ? Me donner une raclée ? C'est ça ?

– C'est exactement ça, gros lard, une bonne raclée pour t'apprendre à jouer les durs sur les petits copains.

Patrick est fou. Provoquer O'Brian de la sorte, c'est courir un danger qu'il ne soupçonne peut-être pas. Les gosses du gang, eux, le savent. Ils savent même ce que la police ne sait pas.

Ils savent que O'Brian, un jour, a catapulté un adversaire du haut du pont au cours d'une bagarre, et que le gosse en est mort. Ils savent que O'Brian jette à l'eau les filles qui lui résistent et que l'une d'elles s'est noyée dans le port.

Mais il est trop tard pour reculer. D'ailleurs Patrick ne recule jamais. Il a du courage, une notion élémentaire, qui le pousse toujours en avant, et le premier. Il faut être courageux pour être un homme, il faut se battre, gagner les guerres, toutes les guerres, être un héros, et ne jamais, jamais avoir peur de rien. Les gosses ont fait cercle autour des deux combattants qui s'observent.

– Allons-y, moutard, approche, allez frappe mon gars, t'as peur ?

Comme un bolide Patrick se jette sur O'Brian les deux poings en avant. Le match est terrible, mais court. D'un terrible crochet, O'Brian met son adversaire K.O. Le nez cassé, la pommette éclatée, les lèvres en sang, Patrick s'est effondré pour le compte, et les spectateurs s'enfuient affolés, le croyant mort.

C'est la première fois que Patrick Lydon s'évanouit au cours d'une bagarre et la première fois qu'il a le dessous. Résultat : une heure de coma et un réveil douloureux, sans pouvoir ni parler, ni se moucher, mais la rage au ventre. Il lui faut une revanche, et une revanche immédiate, demain au plus tard. Sinon, la vie sera infernale.

Dans la zone du port où Patrick vit avec sa mère et ses sœurs, il faut être le plus fort ou tout accepter. O'Brian, victorieux, n'aura de cesse de l'humilier à présent, il s'attaquera aux sœurs, à la mère peut-être, et si Patrick n'est pas capable de défendre sa famille, en l'absence du père et des frères, personne ne le fera.

Alors Patrick Lydon se relève, passe sa tête sous l'eau, tamponne ses blessures et décide de reprendre le combat. Mais O'Brian a filé avec les autres. Courageux mais pas téméraire, le chef ! Patrick a beau fouiller les docks, explorer le pont de fer, il devra dormir cette nuit avec sa colère et attendre le matin.

Et sincèrement O'Brian n'aurait pas pensé rencontrer Patrick Lydon devant sa porte à huit heures du matin. Il croyait le gamin suffisamment estropié, pour lui ôter l'idée de marcher sur le même trottoir que lui. Il est estropié, mais il est là. Les deux poings dans les poches, la voix rauque d'impatience : « O'Brian, j'ai dit que je te donnerai une leçon ; je vais te la donner, amène-toi !

»

C'est vrai qu'il se prend pour un héros, le jeune Patrick. Attitude, langage, tout y est. Peu importe, qu'il ait le visage encore enflé de la bagarre de la veille, il fonce !

Et O'Brian est bien obligé d'être d'accord. Son honneur de chef de gang est en jeu. Alors, à nouveau, sous le pont de fer, dans le sifflement et la vapeur des trains, près de l'eau sale des docks, dans ce *no man's land* réservé à la pègre en herbe, à nouveau c'est le combat. Un combat terrible, inégal bien sûr. Quatre-vingts kilos contre cinquante ! 1,80 mètre contre 1,50 mètre ! Deux marteaux-pilons, contre deux petits poings serrés. Mais un combat qui dure cette fois.

Patrick Lydon est littéralement transporté par le courage, par le sentiment du bon droit et de la vengeance glorieuse. Il esquive, il encaisse, il cogne, véritable petit David contre un Goliath qui s'essouffle. Qui s'essouffle et finit par céder sous les coups, KO à son tour.

C'est un véritable exploit pour le jeune Patrick et qui impressionne chacun des membres du gang O'Brian. Y compris O'Brian lui-même. En bon Irlandais qui ne connaît que le verdict du coup de poing, il offre à Patrick Lydon de régner avec lui sur le gang du pont de fer. Mais le jeune Patrick refuse. Un acte héroïque se doit d'être gratuit, sans récompense. Tous les héros savent cela. Et Patrick désormais est un héros. Il le sera jusqu'au bout, toute sa vie, car il a choisi de ne jamais avoir peur. Mais il arrive toujours quelque chose que l'on n'attendait pas. La grande guerre est terminée. Les héros sont fatigués, et Patrick Lydon n'a pas eu le temps de leur donner un coup de main.

Le voilà sans emploi. Certes, il faut du courage pour être terrassier, certes il faut des muscles pour être docker, et de la poigne pour être charpentier, et de la santé pour être trimardeur... Tous les métiers de misère dans sa ville natale, Patrick Lydon les fait.

Il connaît le hasard des files d'embauche, comme des milliers d'autres en Angleterre. Patrick n'est pas un intellectuel, il n'a pas appris de métier. Il n'a que ses deux bras à offrir, et il n'est pas le seul.

Où est l'aventure ? Comment prouver que l'on est un homme ? Et à qui ? Contre qui se battre pour l'honneur ? Patrick ne trouve rien, rien qu'un emploi de soutier sur un cargo minable.

Patrick Lydon pourrait faire preuve de courage dans d'autres domaines, bien sûr. Que diable, on peut être boxeur ou coureur de fond, missionnaire ou dresseur de fauves, mercenaire ou alpiniste ! Bref, le courage devrait trouver un débouché, quelque part en 1950, pour un jeune homme de vingt-quatre ans. Mais ce n'est pas si simple. L'idée que Patrick Lydon se fait du héros est bien précise. C'est celle du héros de guerre, du chevalier sans peur et sans reproche, nanti d'un idéal, qui se bat pour son peuple, son territoire, sa liberté ! Et pour cela il lui faudrait une guerre, une guerre qui le concerne.

Un jour enfin, il la trouve : le gouvernement britannique demande des volontaires pour la guerre de Corée. A la vue de la première affiche, Patrick

Lydon fonce littéralement sur le bureau de recrutement. Et il est bon pour le service. Toujours petit, nerveux, musclé, avec le même front buté, le soldat Lydon arrose copieusement son engagement avec les copains de Middlesbrough. Une veillée d'armes à tout casser, y compris les chopes de bière.

« Les gars, je rentrerai avec la médaille ! Les Chinois n'ont qu'à bien se tenir, j'arrive ! »

Il ne faut surtout pas prendre Lydon pour un vulgaire fanfaron, car il est tout le contraire. Le courage pour lui est une religion, il ne conçoit pas la vie sans le prouver. D'ailleurs, son premier contact avec l'armée est une réussite. A peine trois semaines d'entraînement au Japon et le voilà intégré au régiment d'élite de l'infanterie anglaise, le Royal Northumber Fusiliers.

Tout le monde n'y entre pas. Fin octobre 1950, le fusilier Lydon est en Corée. Les combats y sont durs. Jour et nuit le régiment progresse sur une terre inconnue et patauge dans les rizières. L'ennemi est partout et nulle part. Le plus difficile est de le rencontrer face à face. C'est une guerre d'escarmouches.

Ce jour-là, pourtant, à l'aube du 30 octobre, c'est le face à face. Les Chinois tiennent le pont, le régiment doit le prendre, c'est tout simple ! On demande des volontaires pour un commando. Cinquante mètres à franchir en terrain découvert jusqu'au pont. Patrick est volontaire. Il trépigne intérieurement en attendant le signal de l'attaque. Voilà ce qu'il lui faut : un ennemi et l'autorisation de foncer dessus le premier. Il fonce au premier signal, il est le premier, il ouvre la porte, il zigzague au milieu des balles. Il ne voit qu'une chose : le pont. Il a couru vingt mètres à la rencontre d'une balle ennemie, qui l'a frappé en pleine tête, et il a roulé jusque dans une crevasse.

Comme autrefois, sous le pont de fer devant le colosse O'Brian, on l'a cru mort. Et comme autrefois, il ne l'était pas. On le transporte à l'arrière dans un triste état, heureusement, la balle n'a rien touché de vital, mais la sanction du médecin est dure : « Mon garçon, la guerre est finie pour vous ! »

Cela Patrick ne peut pas l'accepter. A peine réveillé, le voilà qui proteste et argumente pour retourner au combat. Son ardeur est telle, il est si sûr de lui, que le médecin accepte de réexaminer son cas. Et il faut bien en convenir, ce diable de garçon est en pleine forme. N'importe qui à sa place aurait été content de rentrer chez lui, de profiter de sa blessure pour se faire réformer. Après un an de guerre, la chose serait compréhensible. Pas pour Lydon !

Exactement trois jours après, le crâne encore entortillé d'un pansement, il est sous les ordres de son lieutenant en première ligne, comme d'habitude. Une misérable éraflure ! Il en faudrait beaucoup plus pour abattre Lydon. Il est là dans sa tranchée aux côtés de son caporal, silencieux comme les autres, attentif, car il va falloir monter à l'avant et les Chinois en face ont l'intention de se défendre.

Il est très difficile de raconter par le menu les péripéties d'une attaque comme celle-là. Au signal, les premiers hommes ont fait mine de s'élancer

hors des tranchées, mais un tir de barrage infernal stoppe leur élan. Une pluie d'obus leur dégringole dessus. Sur une centaine de mètres, tout à coup, c'est l'enfer. Il faudrait être fou pour tenter une sortie dans ces conditions, inconscient en tout cas. Et Patrick fait comme les camarades, aplati au fond de sa tranchée, il attend que ça passe. Il entend mourir autour de lui, pendant près d'une heure, et enfin le tir s'arrête ! Les Chinois foncent, baïonnette au canon, sur les tranchées britanniques. C'est le moment.

Patrick saute comme un diable de son trou, il court, face à l'ennemi, il est à découvert. Devant lui, à cent mètres environ il aperçoit les premiers Chinois, autour de lui, on court aussi, on bondit de tranchée en tranchée... Et tout à coup, Patrick s'arrête. Comme si un éclair invisible l'avait frappé en, pleine course. Figé comme une statue, son arme à bout de bras, il regarde autour de lui. Impossible de faire un pas supplémentaire. Impossible, il est paralysé. Dans la première tranchée qu'il aperçoit à sa droite il entend le caporal crier :

« Lydon, avance, bon sang ! Avance ! »

Mais Lydon ne peut pas. Tout ce qu'il est encore capable de faire, c'est de se jeter dans la tranchée comme un lapin terrorisé. Le caporal l'attrape au collet et le secoue :

« Debout, Lydon ! Au feu ! »

Les yeux agrandis de frayeur, Patrick refuse de la tête, son corps est recroquevillé, il voudrait rentrer sous terre. De force, le caporal lui enfonce une gourde dans le gosier :

« Bois, allez, bois ! Et lève-toi, nom de Dieu ! Ils arrivent ! »

Les Chinois ne sont plus qu'à une cinquantaine de mètres, le caporal bondit hors de la tranchée, tirant Lydon par le bras comme un paquet. Mais le garçon résiste, jette un nouveau regard affolé à ras de terre, et se rejette dans son trou, les mains sur la tête. On se bat devant, le caporal ne peut plus rien faire. Il crie une dernière fois :

« Sors de là, espèce de lâche, on se replie ! »

Peine perdue. Fou de terreur, Patrick Lydon reste seul dans son terrier, il regarde arriver les Chinois tandis que ses camarades font retraite précipitamment. La dernière image que le caporal emportera de lui est celle d'un être tremblant, que l'armée chinoise recouvre déjà : un lâche ou peut-être un mort tranquille que personne ne mettra plus en accusation. Mais Patrick n'aura pas cette chance.

Un jour de 1953, libéré par les Chinois, il regagne sa terre natale et arrive à Southampton. Toute sa famille est là pour l'accueillir mais deux officiers de la police militaire sont arrivés avant tout le monde.

Patrick Lydon, médaillé militaire, héros de la guerre de Corée est accusé par la cour martiale de Catterick, d'"ignominie", c'est le terme anglais. Traduction : lâcheté devant l'ennemi. C'est le conseil de guerre et c'est un héros que l'on juge. Car toute sa vie, et jusqu'à cette minute, au fond d'une tranchée, Lydon n'a jamais manqué de courage. Jamais ! Il l'a prouvé des dizaines de fois, dans la vie comme au combat. Son courage, il le porte sur

son visage. Il a le regard franc et droit, la mâchoire ferme, les épaules solides. Devant tous ses camarades de combat dans la salle du tribunal, face aux journalistes que le héros déchu a attirés comme des mouches, il est blanc de honte.

Le juge a parlé. Il a dit :

« Cet homme a déshonoré son régiment et l'armée britannique. Il est le premier soldat depuis trente ans qui a fait preuve de lâcheté devant l'ennemi. »

Livret militaire élogieux, décorations, témoignages des officiers et des soldats, tout le courage passé de Patrick Lydon est dans la balance, contre cette minute affreuse sur un champ de bataille en Corée. Et cette minute, tout le monde veut la connaître en détail. On veut savoir, on veut comprendre. Comment un héros peut-il flancher ? Que s'est-il passé ?

« J'ai eu peur. »

Peur ? Quand on est volontaire ? Et courageux comme lui ? Peur quand on a déclaré au tribunal après le réquisitoire :

« Toute ma vie, j'ai voulu être un héros, je me suis engagé en Corée pour cela. »

Tous ces gens voulaient tellement comprendre, ce que Patrick Lydon a fouillé en lui-même. Il s'est revu là-bas, paralysé, lui le fonceur. Et il a prononcé enfin la phrase qui a fait réfléchir ses juges, militaires comme lui, il a dit :

« Je ne suis pas un lâche. C'est mon corps qui a flanché. C'est lui qui ne voulait plus me suivre. Je n'entendais plus rien, j'avais la tête vide, vide... plus de jambes, plus rien. J'ai lâché mon fusil quand les Chinois m'ont fait prisonnier. J'ai eu l'impression que je n'existais plus. »

Alors on a relaxé Patrick Lydon, on lui a laissé sa médaille et sa pension et il est rentré chez lui, la tête basse, pour le restant de ses jours.

Car on n'est jamais si bien jugé que par soi-même.

17. LE JOURNAL INTIME DE SIMON PILLOW

Les Anglais étonneront toujours les Français, car leur conception de l'existence, aussi respectable soit-elle, n'a vraiment rien à voir avec la nôtre. Ce qui, par voie de conséquence, fournit aux Anglais des aventuriers vraiment pas comme les autres.

A-t-on déjà vu un aventurier qui ne sort pas de sa chambre ? Qui y passe le plus clair de son temps, assis sur une chaise ? Un véritable aventurier pourtant, puisque, même sans bouger de sa chaise, il risque sa vie. Il s'appelle Simon Pillow, et, ironie de la traduction, *pillow* en anglais veut dire oreiller.

Ce qui permet d'affirmer sans jeu de mots, dans tous les sens du terme, que Simon Pillow est incontestablement "un aventurier sur l'oreiller".

Simon Pillow n'a pas laissé de portrait de lui, l'histoire n'a pas gardé de photographie, il ne reste de lui que la description figurant sur un rapport de police et datant de janvier 1914 :

« Simon Pillow. Age : 22 ans. Nationalité : britannique. Sans profession. Domicilié : Pension Regina, West. Londres. 162 centimètres. Blond, yeux marron, vêtu d'un pantalon noir, d'une veste de laine marron, chaussures noires. »

Voilà ! c'est tout ce dont on dispose sur le plan physique. Mais ce n'est pas gênant, car il y a beaucoup mieux pour connaître Simon Pillow.

Donc, en janvier 1914, Simon habite la pension Regina. La pension Regina, ce n'est pas un palace. On y loue des chambres à la journée, à la semaine, quelquefois au mois. C'est une petite rue calme, eau et gaz à tous les étages. C'est dire que les pensionnaires ne roulent pas sur l'or. Simon y vit depuis quelques semaines.

Ce jour-là, Simon Pillow est assis sur une chaise de bois, dans sa chambre. Mais il est assis bizarrement. A califourchon, le nez contre le mur, dans le noir complet. On le dirait en prières. Pas un geste, pas un éternuement, pas une crispation. Serait-il mort ?

Une heure passe. Simon Pillow n'a toujours pas bougé. L'un après l'autre les pensionnaires ont gagné leur lit, éteint les lampes, la dernière lumière disparaît aux fenêtres de la pension Regina.

Enfin, Simon Pillow bouge. Il se lève, s'étire, allume et, traînant l'unique chaise de sa chambre, s'assoit devant une table, ouvre un cahier et se met à écrire :

7 janvier, 11 heures du soir.

J'ai mal au dos. Peut-être faudra-t-il que je retourne voir le médecin, il me semble que mes jambes ont du mal à me porter. Aujourd'hui, j'ai regardé l'hiver par la fenêtre. Le brouillard était si épais que je ne voyais même pas la boutique du chapelier de l'autre côté de la rue. J'ai compté les passants jusqu'à trois cent quarante-six, puis je me suis endormi, devant les carreaux. Demain, il me faudra sortir, je n'ai plus rien à manger, et presque plus de tabac. J'aurais dû mieux calculer mes provisions. Pour ce soir, rien à

signaler. Ils se sont couchés tard, et je n'ai rien entendu d'intéressant. Des histoires de famille. Elle parlait de sa mère sans arrêt, et lui reprochait de lire son journal. Je n'aimerais pas vivre avec une femme comme elle. D'abord je n'aime pas sa voix, elle a une voix stupide. Ils partiront demain, j'ai entendu qu'elle se plaignait de ne pas pouvoir faire de cuisine dans la chambre. C'est une chance. Depuis trois jours qu'ils sont là je m'ennuie à mourir. J'ai hâte qu'un nouveau jour se lève. Faites que les nouveaux soient plus intéressants.

Simon Pillow referme son cahier, déjà rempli d'une dizaine de pages. A présent, il va se coucher. Qui est Simon Pillow ? A quoi sert ce petit cahier ? Que fait-il tous les soirs dans le noir, le nez au mur de sa chambre, à califourchon sur une chaise ? Et pourquoi compte-t-il les passants dans la rue ?

Simon Pillow vit seul, à la pension Regina. Il est arrivé il y a un mois environ, il a demandé une chambre, il a payé d'avance pour une semaine, et s'est installé le jour même avec peu de bagages. Depuis il règle sa note au jour dit, parle peu et ne fréquente même pas le salon où certains pensionnaires se retrouvent, le soir, pour jouer au whist ou aux échecs. C'est un garçon tranquille, à la démarche un peu raide, plutôt silencieux et dont personne ne connaît la vie privée. S'il en a une. A première vue, Simon Pillow aurait plutôt la vie privée des autres.

Le 8 janvier, vers midi, il sort de sa chambre pour une courte promenade. On le voit chez l'épicier, chez le blanchisseur, il fait même une halte dans un pub, le temps d'y déguster quelques saucisses et un verre de bière, puis, toujours de sa démarche raide, il gagne la pension Regina. Une station de quelques minutes sur sa chaise, le nez au mur, ne semble pas l'inspirer, car le cahier reste fermé sur la table, et rien n'est écrit à la date du 8 janvier dans l'après-midi. Il est simplement noté, ce 8 janvier à vingt et une heures :

« Rien. »

Rien. Simon Pillow attend donc quelque chose ? Pour qu'il lui semble nécessaire de noter « Rien », c'est qu'il espère, et qu'il est déçu.

9 janvier, 18 heures.

Rien. Je ne sais plus si j'ai moins mal en restant couché, ou en marchant. Je me demande si tout cela va s'arranger. Je devrais peut-être retourner à l'hôpital. Etre paralysé serait une chose horrible. A moins de vivre dans l'un de ces fauteuils roulants, mais comment se déplacer sans être obligé de supporter quelqu'un. Je déteste les infirmières. Je ne pourrais plus vivre comme avant.

10 janvier.

Toujours rien. Si rien ne se passe d'ici la fin de la semaine, je quitterai la pension. A moins de changer de chambre ? Il pleut depuis hier. Aujourd'hui, j'ai compté les secondes en même temps que ma montre, pendant une heure. 360 secondes. La tête m'en a tourné. J'ai dormi jusqu'au soir.

Je n'ai pas faim. J'aime ne pas avoir faim. On dirait que mon corps me laisse tranquille. Si l'on pouvait ne pas manger, on gagnerait du temps. Il

faudra que je calcule combien de temps je passe à manger.

Aujourd'hui samedi. Demain : dernier jour de la semaine.

Demain je dormirai, il ne se passe jamais rien le dimanche.

Il aurait pu ne rien se passer en effet. Et le journal de Simon Pillow serait resté inconnu, comme des milliers d'autres journaux intimes depuis des siècles. Les activités de Simon Pillow, aussi, seraient restées inconnues. Mais il s'est passé quelque chose, ce dimanche 11 janvier 1914. Un homme est arrivé dans la chambre 7. Et la chambre 7 est voisine de la 5.

Simon Pillow n'a pas dormi, il avait trop à faire.

Chambre 5, celle de Simon Pillow, ce dimanche 11 janvier 1914. Il est assis comme d'habitude à califourchon, le nez contre le mur, en plein jour cette fois. Son attente immobile et silencieuse va durer une bonne partie de l'après-midi. Or, sur le registre de la pension Regina, à cette date du 11 janvier, on relève le nom d'un nouveau locataire de la chambre 7 : Edouard Jones, représentant. Jones : un nom aussi célèbre que Dupont ou Durand, chez nous. Quand on s'appelle Jones ou Durand, on donne l'impression de porter un faux nom, et pourtant il y a de vrais Jones et de vrais Durand. L'homme a déclaré à la réception qu'il prenait la chambre pour deux ou trois jours. On le décrit comme ayant une trentaine d'années, assez bien vêtu, et semblant beaucoup plus à l'aise, financièrement parlant, que la moyenne des pensionnaires. Il n'avait qu'une mallette de voyage, un parapluie et une serviette.

Vers six heures du soir, ce dimanche, les pensionnaires rentrant de promenade, prennent le thé dans le petit salon, certains lisent les journaux, les femmes tricotent. Simon Pillow se joint à eux. Le fait est suffisamment rare, pour que tout le monde le remarque et s'en souvienne.

Il a l'air malade. Il ne parle à personne, il s'assoit dans un fauteuil et se plonge dans un livre. Quelques minutes à peine après son arrivée, le nouveau locataire descend à son tour, mais ne pénètre pas dans le salon, il se contente d'un léger salut et gagne la sortie. Immédiatement, Simon Pillow se lève et sort à son tour. Il est, selon les témoignages, un peu plus de dix-neuf heures. La nuit est tombée. La pension Regina ira se coucher vers vingt et une heures, comme d'habitude.

Miss Paddington, la propriétaire, se souviendra d'avoir entendu des bruits de porte à deux reprises, ceux de la porte d'entrée. Le concierge lui, a vu passer le nouveau locataire aux environs de vingt et une heures trente, puis Simon Pillow vers vingt-deux heures. Il n'a rien remarqué de spécial, mais il est sûr que le nouveau est rentré avant Simon Pillow.

Lundi 12 janvier 1914, Simon Pillow est resté dans sa chambre toute la journée, le nez au mur, droit sur sa chaise. M. Edouard Jones, lui, a reçu deux visites : une jeune femme, très jolie, vers deux heures de l'après-midi, qui est repartie avant la nuit, et un homme d'un certain âge, en chapeau melon, qui n'est resté que quelques minutes.

Toute la nuit du lundi au mardi, une petite lumière a brillé à la fenêtre de

Simon Pillow. Le mardi, la jeune et jolie femme est revenue. D'après les témoignages, jeune et jolie sont deux termes approximatifs. Objectivement il faudrait plutôt dire : supposée jeune et jolie, car l'épaisse voilette qui masquait son visage ne permet guère de la décrire plus avant.

Personne ne saurait dire, par exemple, de quelle couleur étaient ses yeux ou ses cheveux. Simon Pillow n'est toujours pas sorti de sa chambre et la nuit du mardi au mercredi se passe pour tout le monde sans incident notable.

A sept heures du matin, le mercredi, Edouard Jones paie sa note, dit qu'il a un train à prendre et disparaît. On ne le reverra jamais. La domestique qui fait sa chambre ne remarque rien de spécial.

Ce n'est que le jeudi matin, que l'on découvrira le corps de Simon Pillow étranglé proprement et allongé sur son lit. Un volet de la fenêtre de sa chambre s'était mis à cogner contre le mur, il ne répondait pas quand on frappait à sa porte, et, le sachant de santé précaire, on s'était inquiété.

Drôle de drame. Le représentant de commerce Edouard Jones n'a jamais été identifié. Faux nom, peut-être, et son signalement n'a rien donné. La jeune et supposée jolie dame ne s'est jamais manifestée. Quel rapport avaient-ils avec Simon Pillow ? Aucun d'après l'enquête, mais il est évident que Jones a tué Pillow, et la seule erreur qu'il a commise, c'est de ne pas fouiller correctement la chambre de la victime. S'il l'avait fait comme la police, il aurait découvert le petit cahier, à peine dissimulé au milieu des livres sur une étagère. Un petit cahier où l'on pouvait lire d'étranges choses.

Dimanche 11 janvier.

Enfin, il est arrivé quelqu'un. Mais celui-là a l'air bizarre. Je pense qu'il va se passer quelque chose. Il tourne en rond, et fume presque sans arrêt. Cet homme doit avoir un rendez-vous important. Je regrette de ne pas mieux voir, il faudra que je m'arrange pour agrandir ce trou discrètement. En ce moment il dort. Je trouve choquant que quelqu'un dorme presque nu comme il le fait. Je n'oserais pas.

Dimanche, 23 heures.

Je ne sais pas par où commencer. Je n'aurais jamais espéré quelque chose d'aussi passionnant. Je dois commencer par le début pour essayer de comprendre moi-même.

Je le surveillais, par chance, juste quand il s'est réveillé. J'ai compris tout de suite qu'il allait sortir. C'était plus fort que moi, j'ai senti qu'il fallait que je le suive. Alors je suis descendu au salon et j'ai guetté.

J'ai eu beaucoup de mal à marcher aussi vite que lui, mais heureusement il est entré presque immédiatement dans un cabaret. J'ai eu peur car je ne savais pas si j'avais assez d'argent sur moi pour payer. C'est un endroit où il y a de nombreuses femmes.

Il s'est assis et, peu de temps après, un autre homme est arrivé. Assez vieux, en pardessus et chapeau melon, on aurait dit un fonctionnaire. Ils parlaient tous les deux à voix basse, et, de temps en temps, l'homme au chapeau melon regardait autour de lui, comme s'il avait peur de quelque

chose. Au bout d'une demi-heure, il est reparti, mais lui est resté, et une jeune femme a voulu s'installer à sa table. Une sorte d'entraîneuse, vulgaire aux cheveux jaunes. Il a refusé. Je ne sais pas pourquoi il restait là, il n'avait pas l'air d'attendre quelque chose...

Quand il s'est levé pour partir, il a fait si vite que j'ai eu à peine le temps de réagir. J'ai perdu sa trace en arrivant dehors. J'avais peur de rentrer à l'hôtel en même temps que lui, alors j'ai fait le tour du pâté de maisons, trois fois de suite. En rentrant, il était là. J'étais fatigué, mais j'ai repris mon poste immédiatement. Heureusement, car il ne dormait pas. Je voyais mal ce qu'il faisait, mais, à plusieurs reprises, j'ai aperçu des papiers. Je suis sûr par contre qu'il a écrit, assez longuement. Il comparait les papiers, puis écrivait. Il a mis ce qu'il a écrit dans une enveloppe, et il a remis de l'ordre dans son sac de voyage. C'est là que j'ai vu la chose extraordinaire. Il a un revolver ! Il l'a nettoyé assez longtemps, il a mis des balles dans le chargeur, il a remis le revolver dans une chaussette, je crois bien que c'est une chaussette, et l'a caché dans son sac. Ensuite il a éteint et s'est endormi. Moi, je ne peux pas dormir, je suis trop excité. Est-ce que c'est un assassin en fuite ? Ou un espion ? Peut-être un espion. Je dois le surveiller sans cesse. Il va sûrement arriver quelque chose, pourvu que je ne regrette pas d'avoir patienté. Il faudra que j'agrandisse le trou, il me tourne souvent le dos, il bouge tout le temps, et j'ai mal à l'œil à force de le suivre.

Lundi, 10 heures.

Il dort toujours, je le vois parfaitement. Son visage est tourné dans ma direction, et par moment, j'ai peur qu'il se réveille et qu'il me voie. Mais c'est impossible, le trou est trop petit. Je suppose que dans le papier peint, on ne peut même pas le deviner. Je me demande parfois qui a eu l'idée de faire ce trou. A moins qu'il ne soit là par hasard. Parfois j'ai peur que quelqu'un m'observe à mon tour. Il y a peut-être d'autres trous dans la chambre que je n'ai pas trouvés.

20 heures.

Je dois écrire cela tout de suite. Je n'aurais jamais cru voir cela un jour. Les autres, la semaine dernière, ne le faisaient pas. Et pourtant je guettais tard dans la nuit. Cette femme est si belle. Jamais je n'aurai la chance d'en rencontrer une comme elle. En arrivant, elle a tiré les rideaux et les doubles rideaux, je voyais mal, mais j'entendais assez bien.

Elle a dit : " Je me demande si c'est prudent. " Lui a répondu qu'il allait partir bientôt, et qu'il ne la reverrait pas avant longtemps. Ils se sont parlés à voix basse pendant plusieurs minutes, elle était par terre, je ne voyais que le haut de sa tête. Des cheveux splendides, si noirs qu'on aurait dit une ombre.

Ensuite, ils l'ont fait. Ça m'a rendu malade. Pour la première fois, je n'osais plus regarder. D'ailleurs, je distinguais mal. J'ai souffert, autant qu'il est possible de souffrir. Pourquoi y a-t-il des gens qui s'aiment de cette façon ? Pourquoi est-ce que je ne puis faire comme eux ? Jamais je n'oserais me conduire comme cela avec une femme. Je ne veux plus voir cela.

Plus jamais. J'ai honte et en même temps il me passe dans la tête des tas d'idées bizarres. Je n'arriverai pas à écrire tout cela. Mais c'est curieux, si je savais dessiner, je le dessinerais. C'est ça. Il me semble qu'en le dessinant cela n'aurait rien d'obscène, alors que si je cherche un mot pour le décrire, j'ai honte immédiatement. Elle l'appelle Eddie...

Lundi. Minuit.

Je suis furieux après moi. J'ai si mal au dos et aux jambes que je me suis endormi un moment. Je n'en pouvais plus. Quelque chose m'a réveillé, j'ignore quoi. Quand j'ai regardé à nouveau, elle était partie. Mais j'ai vu l'homme arriver, le même qu'au cabaret. Il avait l'air pressé.

D'abord il a réclamé ses papiers. L'autre les lui a donnés, et le chapeau melon a dit : "Je vous préviens Jones, c'est la dernière fois. A présent c'est trop dangereux". Jones a dit qu'il avait besoin de rencontrer un certain Krill ou Keal, mais le chapeau melon a dit que c'était impossible. Puis il a demandé à Jones, quand il rentrerait en Autriche, et Jones a répondu que son voyage était prévu pour jeudi. Nous sommes lundi, il va donc partir bientôt.

L'homme au chapeau melon est allé vers la porte, j'ai vu son visage un instant, il avait l'air inquiet, l'air d'avoir peur. Il a d'abord dit quelque chose que je n'ai pas compris, et puis il a dit au revoir en ajoutant : " Promettez-moi que, quoi qu'il arrive, vous ne m'avez jamais vu. " Jones a rigolé, il s'est allongé sur le lit, et a répondu : " Vous êtes stupide, vous vous prenez pour un agent de première classe. Rassurez-vous, vous n'êtes qu'un passant pour moi. Mais n'oubliez pas que si je ne reviens pas, quelqu'un d'autre me remplacera un jour ou l'autre. Alors restez calme. "

L'homme est parti. Cette fois j'en suis sûr, cet homme est un gangster ou un espion. Mon Dieu, faites que j'apprenne encore plus de choses, je voudrais tant savoir ce que les autres ne savent pas. Je n'en dors plus. Je n'ose plus dormir...

Mardi.

Je n'ai rien mangé. J'ai mal au dos et ma jambe droite est comme paralysée. Pourvu que cette fichue maladie ne recommence pas. J'ai peur. Je ne sais pas pourquoi j'ai peur. Par moments, je n'ose même plus regarder de l'autre côté. Ce matin, il faisait sa toilette et il est passé si près du mur qu'il m'a fait peur. J'en suis presque tombé de ma chaise. Pourvu qu'il n'ait pas entendu.

Je vais me décider à aller prendre un bain chaud avant cet après-midi. La chaleur me fera du bien. J'irai pendant l'heure du déjeuner pour être sûr que la salle de bain soit libre. Pourvu qu'il ne reçoive pas de visite pendant ce temps. Je dois noter d'acheter mes pilules aussi. Voilà deux jours que je n'en ai plus. Je souffre à mourir. Aujourd'hui, il fait presque beau et je dois tenir encore deux jours, puisqu'il ne part que jeudi. Jeudi j'achèterai une plante verte, je me demande si en observant bien, on peut la regarder pousser.

C'est tout. Le petit cahier s'arrête là.

Il reste à supposer que Simon Pillow a refermé son cahier, qu'il l'a caché

dans ses livres, le temps d'aller prendre son bain chaud. Et ensuite ? Qu'a-t-il vu ? Il n'a plus rien écrit. Pourtant, la belle dame est revenue, et Simon Pillow est mort dans la nuit du mardi au mercredi, proprement étranglé sur son lit.

Son assassin a dû le surprendre, le nez au mur. La chaise était placée devant, le trou à hauteur des yeux. Il est possible que Simon Pillow l'ait agrandi, car le papier peint était éraflé de fraîche date.

L'autre A-t-il entendu ? A-t-il vu le léger rayon lumineux venant de la pièce voisine ? Simon dit qu'il s'est endormi sur sa chaise. Il a dû oublier d'éteindre sa lampe, et se serait fait repérer.

Ce Jones a dû le prendre pour un simple voyeur de dernière catégorie, surveillant les ébats des clients. Il l'a tué pour ne prendre aucun risque, sans penser une minute qu'il avait affaire à un écrivain en chambre. Il n'a dû fouiller que les tiroirs, l'armoire, et dédaigner les trois malheureux livres poussiéreux sur l'étagère.

Ce qui est frustrant c'est que rien, dans les indications du journal intime de Simon Pillow, n'a pu faire identifier les acteurs de cette étrange aventure.

Espion ? Quand on songe à l'imminence de la guerre à cette date, ce n'est pas impossible !

Simon aurait-il inventé ? Non. Il y a, dans le texte, des expressions trop prises sur le vif, pour être inventées. Et Simon n'a pas inventé sa maladie. Un accident à la colonne vertébrale qui le menaçait de paralysie depuis des années. Orphelin, nanti d'une petite rente à sa majorité, il vivait ainsi, d'hôtel en hôtel, à l'affût de la vie des autres.

Il avait commencé son journal en décembre 1913, quelques jours avant Noël.

Lui qui voulait tant savoir quelque chose que les autres ne savent pas, il a su et les autres, nous, ne sauront jamais.

18. LA PRINCESSE DOLLARS

Un homme, une femme, et une voiture.

L'homme vient de descendre de la voiture. Une voiture de sport américaine de quelques milliers de dollars et un homme au visage de bandit sicilien. C'est une nuit d'octobre 1966, à Rough Point, près de New York. La voiture ronronne devant la grille d'une maison. Une maison grande comme un palais. L'homme s'apprête à ouvrir la grille. Il fait le tour de la voiture.

La femme attend, les deux mains gantées de blanc, immobile sur le volant, son pied à talon aiguille légèrement posé sur l'accélérateur. Dans une fraction de seconde, la voiture va bondir, écraser l'homme contre la grille et reculer en le traînant sur plusieurs mètres. Ce sera un accident horrible et stupide.

Voilà, c'est fait. L'homme est mort. Il avait quarante-sept ans et ne faisait que passer dans la vie de cette femme. Il n'était pas important. C'est d'elle dont la presse va parler. Car c'est une princesse. Son père était roi. Et leur royaume est celui du dollar.

Pour comprendre, il faut remonter jusqu'en 1880, au temps où James Buchanan Duke vit avec son vieux père, Washington Buchanan Duke, dans une cabane en Caroline du Nord. Autour d'eux, à perte de vue, des champs de tabac.

A quatre heures du matin, le vieux est debout. C'est lui qui fait le café, tandis que le fils s'ébroue sous l'eau de la pompe. Ils ne parlent guère. La mère a attelé les mules. Jusqu'à épuisement de leurs forces, ils vont remuer la terre et charger le tabac. Ils le vendront, et recommenceront, travaillant comme des esclaves, entassant les dollars, avec une obstination de pauvres, sans jamais en profiter. Sans jamais manger autre chose que la soupe de haricots et le morceau de lard. En 1890, ils sont propriétaires de la plus grande manufacture de cigarettes de Caroline du Nord.

Et un matin le père parle :

« Fils, tu dois partir. A présent nous sommes riches. Voilà l'argent. Tu iras à New York, et tu recommenceras ce que nous avons fait ici. »

James Buchanan part donc pour la ville. Il s'installe dans une chambre minable de Harlem, mange à la cantine, et investit son capital dans une nouvelle manufacture de cigarettes. Tout son capital, c'est-à-dire un revenu de vingt-cinq millions de dollars par an.

Mais sur sa propre fiche de paie, il inscrit : salaire mensuel, cent cinquante dollars. Et il vit avec cent cinquante dollars, c'est-à-dire environ huit cents francs de nos jours, jusqu'à ce qu'il ait absorbé toutes les sociétés concurrentes. Jusqu'à ce que la manufacture James B. Duke affiche cinq cents millions de bénéfices, pour avoir inventé la boîte à cigarettes en carton !

Alors, à l'âge de cinquante-six ans, James enterre son vieux père en Caroline du Nord, prend femme et fait un enfant. On l'appelle le "roi du tabac", il construit des palais et entre dans la légende du dollar. C'est la fille du roi du tabac, qui vient d'écraser son amant, devant la grille de l'un de ses

palais, à Rough Point. C'est elle que la police emmène, égarée, à demi folle, vers un hôpital psychiatrique où personne ne pourra l'interroger. Protégée par ses millions de dollars, la fille du roi du tabac va dormir soixante-douze heures, sous narcotique, pendant que la presse américaine titre : « Meurtre ? Ou accident ? »

Doris Duke, cinquante-quatre ans, celle que l'on appelait “ *Princesse Dollars* ”, ne répondra pas à cette question, mais sa vie répond pour elle. Elle se raconte en deux tableaux, comme une légende. Premier tableau : « Naissance de la princesse au palais du roi. »

Deuxième tableau : « Mort du roi en son palais. » « Naissance de la princesse au palais du roi », printemps 1913.

James Duke contemple avec inquiétude la porte de la gigantesque nursery qu'il vient de faire construire dans son palais. Trois infirmières au garde-à-vous, attendent les ordres. James Duke, enfle une blouse blanche, se brosse soigneusement les mains et les bras au savon. Puis il ajuste un masque de tissu aseptisé sur son visage. Enfin, il fait signe que l'on peut ouvrir la porte. Une porte digne d'un coffre de banque. Tout est ripoliné, d'un blanc impeccable, et ne peuvent y pénétrer que ceux qui ont fidèlement suivi les instructions du roi : désinfection totale. Pas un microbe, pas un bacille, ne doit passer cette porte. C'est la hantise, la folie de James Duke, le roi du tabac.

Il a, voulu que sa fille naisse dans un véritable cocon aseptisé. Nul ne doit éternuer ou se gratter en sa présence. Les courants d'air sont interdits. Pour s'approcher du berceau de dentelles, amidonné et raide, il faut des gants, un masque, et une santé officiellement reconnue par le médecin personnel de la princesse.

James Duke, lui-même, ne prend jamais sa fille dans ses bras, avant d'avoir passé une visite médicale complète. Lui qui a passé cinquante ans de sa vie à gratter la terre, à empiler les feuilles de tabac, qui a crevé de faim, manqué de sommeil et vécu dans la crasse !

Du jour, où il a décidé de ne plus travailler et de vivre sur sa montagne de dollars, du jour où il a décidé qu'il était le roi du tabac, James Duke a basculé dans la paranoïa. Son idée fixe, c'est le microbe, cet ennemi invisible dont il a découvert l'existence en lisant en vrac tous les travaux scientifiques qui lui tombaient sous la main.

Au fond du berceau de dentelles gît un minuscule bébé, long et maigre, aux traits si fins, au teint si diaphane, au souffle si fragile que James Duke vit dans la terreur de le voir s'évaporer. C'est Doris, sa fille, l'unique héritière d'un royaume colossal. L'enfant précieuse d'un quinquagénaire à la retraite. Elle seule va compter désormais.

De la mère on ne parlera pas. Elle a rempli son devoir, péniblement. Doris est le seul enfant qu'elle aura jamais. Encore l'a-t-elle eu de justesse, et, au prix de soins les plus grands, elle a accouché de cette merveille, mais elle n'en sera pas la mère. La mère de Doris, c'est la science et les dollars de son père.

Pour sa princesse, le roi paie les meilleurs médecins, les meilleures

infirmières. Il fait venir du lait sélectionné et purifié, que l'on donne à l'enfant dans des biberons que l'on jette tous les jours. Personne n'embrassera le bébé et il est recommandé de ne la manipuler que pour les besoins de son service. L'amour est un nid à microbes.

Tandis que la guerre fait rage en Europe, et que les morts s'entassent dans les tranchées de Verdun, la petite princesse passe courageusement le cap des rougeoles et des oreillons, celui de la varicelle et des premiers rhumes. Chaque fois qu'elle tombe, ou ne mange pas sa bouillie, le roi tremble et convoque les savants.

Vient le jour où la princesse demande à voir le monde. Elle a dix ans. Ce n'est pas une petite fille, mais une sorte d'oiseau, au visage inquiétant. Un front large et bombé, deux yeux noirs à fleur de peau, un petit nez mince, une bouche serrée, des joues lisses et creuses. Elle se tient toujours droite, les deux bras le long du corps, comme une poupée que l'on aurait sortie de sa boîte, et qui aurait peur de tomber. Mais puisqu'il est temps de la montrer au monde, le roi va prendre de nouvelles précautions, plus folles les unes que les autres.

Voici l'exemple d'une journée de Doris Duke, à l'âge de dix ans :

Réveil délicat. Il ne faut pas que l'enfant soit traumatisé en ouvrant l'œil. Du fond de son lit de satin, la petite princesse entend la musique des anges. Les plus extraordinaires boîtes à musique lui servent de réveille-matin. Une femme de chambre dépose avec précaution sur le duvet de cygne, un plateau d'argent, où voisinent toutes les vitamines du monde : orange de Californie et confiture de roses...

Doris ne met pas le pied par terre, elle le pose sur un tapis d'hermine et contemple les toilettes que lui propose la femme de chambre. Si la princesse ne sort pas, elle a le choix entre une quarantaine de déshabillés plus merveilleux les uns que les autres. Si la princesse veut prendre son bain, elle glisse dans une piscine de cristal où l'on déverse trois mille dollars de parfum en un an. Le jour où Doris a voulu patiner, son père lui a fait construire une patinoire personnelle en plein New York. Le jour où Doris a voulu voyager, il a fait construire un wagon spécial désinfecté quotidiennement, et interdit l'accès à toutes personnes étrangères y compris aux contrôleurs. La chasse aux microbes coûte près de trente mille dollars par an au roi du tabac.

Il est temps que les microbes prennent leur revanche, c'est le deuxième tableau : « La mort du roi en son palais. »

James Buchanan Duke a soixante-huit ans, en 1925, quand la mort vient rôder aux marches de son palais. Sa fille, la petite princesse Dollars, a douze ans. Elle connaît à peine ce jeune vieillard dont la tendresse maladroite et l'amour forcené l'ont tenu à l'écart du monde, pendant ces douze années de cocon. Le roi est dans son lit. Depuis plusieurs semaines, il s'est enfermé dans sa clinique privée. Un vilain microbe y est entré en même temps que lui, celui de la pneumonie. Le roi a voulu le connaître, il a demandé qu'on le lui dessine, et qu'on lui explique les ravages de son ennemi, jour après jour.

Quand le médecin lui fait comprendre que l'ennemi va gagner, qu'il est plus

fort en nombre, James Buchanan Duke rédige son testament. Il lègue vingt milliards à l'université de Durham pour que l'on y construise une église aussi belle que celle de Canterbury en Angleterre, son pays natal, et pour la construction de plusieurs facultés, d'un hôpital et d'un stade de trente-cinq mille places. Il croit toujours à la science, à l'hygiène et au sport.

A Doris, sa princesse, il remet le reste de sa fortune, évalué à cinquante milliards, et il charge sa femme à qui il ne laisse rien en propre, de surveiller les conditions de ce legs.

« Tu seras responsable de ma fille et de sa fortune. Au moindre écart, c'est la police fédérale qui te demandera des comptes. J'ai pris mes dispositions pour cela. Tu dois écarter les coureurs de dot, enquêter sur le moindre flirt, et ne laisser Doris rencontrer des hommes qu'au jour de ses dix-huit ans. Ce jour-là, tu donneras un grand bal, et tu surveilleras attentivement tous ceux qui s'approcheront de ma fille, de façon à connaître les dangers qu'ils représentent. Lorsque Doris aura atteint sa majorité, elle recevra le tiers de ma fortune. Le second tiers à vingt-cinq ans et le dernier à trente. Avant cela, j'exige qu'aucun changement ne soit apporté dans l'éducation qu'elle reçoit. J'ai tout prévu, année par année, jusqu'à ses dix-huit ans. »

Le roi a tout prévu, c'est vrai. Il a même prévu de considérer les hommes qui tourneront autour de sa princesse comme de vils microbes. Et il meurt sans l'avoir revue, de peur de la contaminer.

Ce que le roi du tabac n'a pas voulu prévoir, c'est la lente transformation qui va faire de cette enfant gâtée, une femme écœurée, quarante ans plus tard.

A dix-huit ans, pour son premier bal, pour la curée des chasseurs de dot, Doris est remise entre les mains des couturiers, des instituts de beauté et des professeurs de danse. Elle n'est pas très jolie. De son enfance en couveuse, elle a gardé le teint pâle et les yeux cernés.

C'est la photo d'une sorte de mannequin de cire que reproduisent les journaux ce jour-là. D'ailleurs, la *princesse Dollars* est en vitrine. Le premier acquéreur est un play-boy de la meilleure origine. Ex-officier de marine, romancier, vice-président de compagnie, Jimmy fait partie des cent familles new-yorkaises. Il a la trentaine bien sonnée, le moindre de ses cousins est banquier, et il a déjà épousé Dodge, une autre princesse dollars.

A présent, c'est Doris qu'il veut. Mais la mère et la police fédérale refusent de concert : un homme marié !

On traîne la princesse en Europe, on lui jette au visage une liste de séducteurs conformes aux exigences du défunt roi son père. La princesse trépigne, fait divorcer son prétendant, et l'épouse le jour même de ses vingt et un ans.

Ce jour-là, ne l'oublions pas, seize milliards et demi dégringolent dans sa corbeille de mariage. C'est le premier tiers ! Au bout d'un an, c'est la bataille du divorce. Le prince consort s'en tire avec une pension alimentaire de trois milliards. Le record masculin en la matière.

Doris a perdu le seul enfant qu'elle aurait pu avoir, et suivi de loin la

bataille des avocats. Entre-temps, seize milliards sont à nouveau tombés dans son sac à main. Le deuxième tiers.

De croisières en night-club, elle épouse Porfiro Rubirosa, ils divorcent comme ils se sont mariés, d'un coup de stylo.

Le troisième tiers est tombé, sans même que la princesse vieillissante s'en aperçoive, mais les chevaliers servants qui se pressent à sa porte, le savent eux. On ne peut pas passer toute sa vie à l'abri des microbes. Doris attrape la quarantaine comme une maladie. Son visage ressemble plus que jamais à un oiseau. Les chirurgiens esthétiques entretiennent ses traits figés, ce front sans rides, ces yeux sans paupières.

Il y a bien longtemps que la légende de son père fait partie de celle de l'Amérique. Bien longtemps que les journalistes ne guettent plus ses faux pas. Bien longtemps que les hommes d'affaires du royaume ont abandonné la surveillance. D'ailleurs, la princesse n'a nullement dilapidé le trésor royal. Il est toujours là, même pas écorné. En buildings, en actions, en usines, en chaînes de magasins.

Sur le plan dollars, l'héritière du roi du tabac n'a jamais eu qu'une concurrente sérieuse : Barbara Hutton. Et elles ont d'ailleurs épousé le même homme, l'une après l'autre. L'ère des maris est maintenant terminée. Peu à peu, Doris est passée des flirts célèbres et riches, aux acteurs galants d'un soir de première, puis aux inconnus des boîtes de nuit et aux rencontres du petit matin. Elle a cherché, cherché, jusqu'à l'écœurement. Jusqu'à cette nuit, d'octobre 1966, où il est trois heures du matin, devant la grille du palais. Les mains gantées de blanc attendent, immobiles sur le volant. L'homme descend, et fait le tour de la voiture. Il est debout contre la grille, sa silhouette de paysan découpée dans les phares. La voiture ronronne, la chaussure à talon de la princesse effleure l'accélérateur...

L'horrible bond en avant est-il prémédité ? Qui est cette femme vieille, qui hurle et se traîne dans l'allée de son palais somptueux ? Cette demi-folle que l'on enferme à l'hôpital, et qui bredouille une litanie sans fin.

« Je l'ai tué, je l'ai tué... Aidez-moi, je vous en supplie... Je l'ai tué... Je l'ai tué... »

Après soixante-douze heures de sommeil obligatoire, sous narcotique pour Doris Duke et d'enquête pour la police fédérale, les journaux ont fait le tour de sa vie et s'interrogent : meurtre ou accident ?

Sur les marches du palais, un avocat princier déclare enfin aux journalistes :

« Messieurs, l'enquête a conclu à un accident de la circulation. Ma cliente est malade, elle se remet lentement du choc. Au revoir, messieurs, désolé, c'est tout ce que je peux vous dire. »

La princesse Dollars était tombée malade d'un microbe que le roi son père n'avait pas prévu.

19. LA CARGAISON DU FLYING ENTERPRISE - CAPTAIN CARLSEN

Pourquoi le capitaine Carlsen refusa-t-il de quitter son navire et qu'y avait-il dans les cales du *Flying Enterprise* ?

Ce sont les deux questions qui se sont imposées lorsque se fut apaisée l'émotion suscitée dans le monde entier par l'extraordinaire aventure de celui qu'on allait appeler pendant des années : “Le Capitaine Courageux.”

Or, au fil des années, ces deux questions ont fini par trouver leurs réponses.

Times is monnaie. Un navire ne gagne sa vie que lorsqu'il est en mer. Au mois de décembre 1951, le capitaine Carlsen n'a pas l'intention de passer à terre les fêtes de Noël et du Jour de l'An. Il remplit en Allemagne les cales de son cargo : le *Flying Enterprise* et, le 23 décembre, sortant du port de Rotterdam, sa dernière escale en Europe, il descend la Meuse pour gagner la mer du Nord. Il vient d'embarquer quatorze passagers dont quatre femmes et dix enfants et de charger quelques centaines de sacs postaux. L'équipage se compose d'une vingtaine de matelots, mécaniciens, officiers et stewards.

« Vent gagnant en force, rafales de tempête ! » annonce la radio.

Le pilote hollandais, avant de quitter le bord, demande au capitaine Carlsen :

« Ne pensez-vous pas jeter l'ancre et attendre ? »

Le capitaine Carlsen regarde le ciel. C'est le meilleur capitaine de l'armateur Isbrandtsen, un Danois comme lui qui, après avoir débarqué sans un sou aux Etats-Unis, a réussi à mettre sur pied la Compagnie Isbrandtsen (*qui compte des dizaines de navires, achète et vend du blé et de l'acier, possède sa marque de thé et de café, et défie sur les mers toutes les concurrences*).

Inutile de se risquer dans une tempête s'il est possible de l'éviter, mais inutile aussi de fuir devant une tempête qui n'est pas encore là. Le capitaine Carlsen, homme réfléchi, prudent mais énergique se redresse sur la passerelle et scrute l'horizon aux quatre points cardinaux. Ses cheveux châtain ont une raie sur le côté. Dans son uniforme strict, c'est un marin de corps et d'âme, le moderne Viking aux yeux bleus et au visage sévère.

– Non, répond-il au pilote hollandais, je prends la mer... Mais si le temps m'y oblige, je me réfugierai sur la côte anglaise.

– Alors bonne chance et joyeux Noël !

Le *Flying Enterprise* ne dépend plus que de son capitaine, de ses machines et de la mer.

La mer du Nord est d'un gris-bleu. Sous les nuages épais, il ne fait ni nuit ni jour. Ce Noël promet d'être triste et les passagers ne sont pas gais.

Les stewards font pourtant de leur mieux pour préparer la fête. Ils déposent devant chaque couvert les menus cadeaux que l'armateur offre à ses passagers. Lorsque Carlsen leur souhaite, en quelques paroles cordiales, la bienvenue et commence à chanter un cantique de Noël, un steward lui apporte discrètement

un papier. C'est le bulletin météo que vient de recevoir le radio. Le visage de Carlsen se rembrunit. Il se lève :

« Je regrette, il faut interrompre cette réunion. Je vous prie de ne plus sortir de vos cabines sans mon autorisation. »

La salle à manger se vide, mais le pont s'anime. L'équipage arrime tout, obstrue les ouvertures.

Ainsi paré, dans la nuit de Noël, le *Flying Enterprise* descend la Manche, luttant déjà contre la longue houle qui annonce que la tempête fait rage dans l'Atlantique.

25 décembre. *Flying Enterprise* est à quatre cents milles des côtes. Le capitaine Carlsen n'a pas quitté la passerelle depuis quarante-huit heures. Il ne peut pas faire demi-tour pour se réfugier sur la côte anglaise car tous les ports ont répondu qu'ils sont inaccessibles, que les pilotes ne peuvent pas sortir. La tempête atteint des dimensions extraordinaires et le *Flying Enterprise*, condamné à poursuivre sa route, lutte péniblement.

« Bah !... pense Carlsen, la tempête ne durera pas toujours. »

Pour les passagers, enfermés dans leurs cabines depuis le soir de Noël, la nuit du 26 au 27 décembre est abominable, ils gémissent sur leurs couchettes, tenaillés par la faim et le mal de mer. Les paroles réconfortantes du capitaine Carlsen n'ont plus aucun effet. Soudain, un bruit sourd et dramatique monte des entrailles du navire, et le *Flying Enterprise* se penche sur bâbord. Non seulement il ne se relève pas, mais il semble se pencher un peu plus à chaque coup de roulis. Dans les cales, un lourd chargement de poutrelles métalliques vient de rompre son amarrage et martèle le flanc du cargo. Sur la passerelle on avertit le capitaine :

« La cale 3... Une brèche... elle fait eau. »

En effet, les lourdes poutrelles métalliques ont crevé la coque et l'eau pénètre en trombe. Les pompes, aussitôt mises en action, maintiennent le niveau, puis deviennent insuffisantes lorsque la déchirure s'élargit. Cependant, il est impossible de descendre, durant la nuit, pour amarrer les poutrelles, personne n'en reviendrait vivant. Il reste à espérer que les cloisons étanches tiendront bon.

Quelques heures plus tard, un paquet de mer plus gros que les autres provoque un nouveau fracas. La cargaison de poutrelles s'est brusquement déplacée sur bâbord, le bateau prend quarante degrés de gîte et ne se relève pas. Pire : Carlsen constate que la cargaison en se déplaçant a dû bloquer les chaînes du gouvernail quelque part à l'arrière, car il est impossible de manœuvrer.

Il ne s'agit plus seulement du bâtiment, de son équipage et de sa cargaison, mais de la vie de quatorze passagers.

« Envoyez un S.O.S. ! » dit Carlsen, résigné.

Le lendemain, dimanche, vers midi, malgré le déchaînement de l'océan autour du *Flying Enterprise*, cinq grands navires attendent que la tempête s'apaise pour mettre une chaloupe à la mer et tenter de l'aborder. Le capitaine

Carlsen, qui ne croit pas au danger immédiat, ne veut pas risquer la vie des équipages. Sa machinerie est en état et il a fait installer un gouvernail de fortune. Carlsen pense pouvoir ramener son bâtiment en Angleterre par ses propres moyens. Seulement, il n'y a plus à bord un mètre carré de surface horizontale. On ne sait plus où s'accrocher. La marche est impossible. Il faut ramper, sauter d'un point d'appui à l'autre. Les portes se font trappes, pièges, assommoirs. Gravier un escalier est un tour de force. Depuis des jours, les marins n'ont pu trouver une heure de sommeil. Ils ont faim et soif. Les passagers ont abandonné leurs cabines noyées et se tiennent dans la coursive de service, pressés les uns contre les autres, grelottant de froid. Le lendemain pourtant, la tempête s'apaise un peu.

« Dois-je envoyer un canot ? demande l'un des navires. C'est dangereux, mais c'est le moment. On annonce une reprise de la tempête pour demain. »

Carlsen ne doit pas risquer inconsidérément la vie de ses passagers. Toute la responsabilité lui revient, de même pour l'équipage : doit-il garder à bord ces hommes épuisés sur ce navire qui dérive avec une gîte de cinquante-cinq degrés ? Finalement il décide :

« Mettez vos canots à la mer et filez de l'huile ! J'envoie mes passagers et mon équipage à votre bord ! »

Les cinq navires s'alignent au vent du *Flying Enterprise* afin de le protéger et pompent de l'huile à la mer pour qu'elle pèse sur la surface et calme le ressac. Les projecteurs tâtonnent dans l'obscurité et le canot d'un bâtiment sauveteur s'approche. Carlsen descend alors dans la coursive pour s'adresser aux passagers qui se tiennent devant lui. Ils sont affolés, pitoyables, secoués, bousculés, projetés sans cesse d'une cloison à l'autre.

« Ayez du courage... Vous allez sauter à l'eau... Vos gilets de sauvetage vous soutiendront et l'équipage du canot vous surveillera et vous recevra. »

Un passager jette un regard au visage blême de sa femme et aux yeux terrifiés de son petit garçon.

– Est-ce indispensable, commandant ? N'y a-t-il pas d'autre moyen ?

– Malheureusement, il n'y a pas d'autre moyen... On annonce une nouvelle tempête. D'ailleurs, vous ne serez pas seuls. Mes hommes sauteront en même temps et resteront près de vous jusqu'à ce qu'on vous recueille... Allons ! Les femmes et les enfants d'abord.

Tout le monde est maintenant sur le pont. Le canot qui attend, monte et descend dans les vagues déchaînées. Carlsen choisit les meilleurs nageurs parmi l'équipage et leur confie les enfants et les femmes.

« Allez-y ! »

C'est le cuisinier qui s'approche le premier, un Noir colossal. Il tend la main à une femme à laquelle s'agrippe un enfant de onze ans.

« Allons, madame... Vous allez montrer l'exemple. Il le faut et le plus tôt sera le mieux... Du courage ! »

La femme repousse son fils :

« A tout de suite... J'y vais. Sois courageux ! »

Elle se laisse glisser, sur le pont à demi vertical, vers le capitaine qui se tient au bastingage. Le canot signale qu'il est prêt.

« Allez-y ! » dit Carlsen.

Le cuisinier prend la femme par la taille et tous deux sautent dans l'eau huileuse. Terrifié l'enfant crie. Mais les deux nageurs reparaissent à la surface. Quelques brasses et des mains les hissent à bord du canot, les assoient sur un banc, les entourent d'une couverture. Un nouveau signal du canot, et l'enfant soulevé par un matelot, veut crier, mais il est déjà dans la vague soutenu par son compagnon. Avant d'avoir pu comprendre ce qui lui arrive, il est dans les bras de sa mère.

C'est alors que va commencer l'étonnante aventure du capitaine Carlsen. Lorsque, à la fin de la nuit, alors que tous les passagers, tous les membres de l'équipage sont secourus et qu'il n'y a pas une seule victime on lui demande de quitter son bord. Il secoue la tête :

– Je reste à bord. J'attends le remorqueur.

– Impossible, commandant. Vous allez chavirer et nous ne pouvons pas vous attendre !

– Ne vous inquiétez pas. Le navire tiendra. Retournez à votre bord.

Pour les hommes du canot cette décision du capitaine Carlsen est insensée. Ils crient :

– Qu'est-ce que vous voulez faire seul sur un navire en perdition ? Venez... Vous n'êtes pas responsable de la situation !

– Je reste et j'attends le remorqueur, déclare Carlsen.

Et, tournant le dos aux sauveteurs, il escalade le pont et rentre dans sa cabine.

Alors les cinq cargos reprennent leur route et disparaissent dans la nuit. Il ne reste qu'un contre-torpilleur américain, qui vient d'arriver pour assister le *Flying Enterprise*, jusqu'à ce qu'il ait coulé ou qu'un remorqueur l'ait accroché.

Dans le monde entier, les télex crépitent, les téléphones sonnent, les journalistes se jettent sur leur machine à écrire, on affrète des avions pour aller photographier la silhouette du "Capitaine Courageux" accroché à son bastingage, seul, la nuit, du réveillon, sur son navire en perdition, dans la tempête qui a repris avec une violence exceptionnelle.

Ces photos sont publiées partout. Les noms : *Carlsen*, *Flying Enterprise*, sont indéfiniment répétés par les radios, publiés en manchettes énormes par la presse mondiale et un milliard d'hommes commentent cet héroïsme auquel on n'est plus habitué.

Pourquoi le capitaine Carlsen reste-t-il sur le *Flying Enterprise* que d'énormes vagues recouvrent complètement, arrachant heure après heure des morceaux entiers de la superstructure ? Son navire est, bien sûr, assuré, bâtiment et cargaison. Alors pourquoi accepte-t-il de vivre les journées atroces qui vont se succéder au milieu de l'océan déchaîné ? Qu'est-ce que la Compagnie Isbrandtsen a donc fait charger dans les cales du *Flying*

Enterprise ?

Après avoir dormi quelques heures sur le matelas qu'il a posé sur la cloison de sa cabine (*car la gîte du bateau est de plus de soixante degrés*), Carlsen se met à l'écoute de la radio. Le commandant du destroyer essaie de le convaincre de quitter son navire. Carlsen refuse ; en fin de journée arrive d'Angleterre le *Turmoid* : le plus gros remorqueur naviguant dans l'Atlantique. Sur les remorqueurs de sauvetage, les hommes ne sont payés que lorsqu'ils réussissent à sauver un navire. Leur commandant examine la situation et conclut :

« Je ne crois pas qu'on puisse le sortir de là, mais on va tout de même essayer. »

Hélas ! Malgré ses énormes machines, le *Turmoid* est impuissant devant un navire couché sur le flanc et sans équipage. Il lance par deux fois une amarre sur le pont presque vertical et Carlsen par deux fois, parvient, à la suite d'un véritable tour de force dangereux et épuisant, à la hisser jusqu'à une bitte d'amarrage.

Par deux fois, à la dernière seconde, bousculé par les vagues qui le submergent complètement, il laisse échapper l'énorme filin qui pèse une tonne.

Le lendemain, un jeune officier du *Turmoid* est autorisé à le rejoindre.

L'énorme remorqueur parvient à frôler dangereusement le *Flying Enterprise*, le jeune Darcy (*c'est le nom de l'officier*) prend son élan et saute !

« Carlsen trouvait le temps long sur son épave, racontera Darcy, une vague formidable soulève le *Turmoid* et me jette sur le pont où Carlsen s'est accroché. Il est ravi de voir arriver un compagnon. Il m'empoigne et nous nous serrons la main. Trempé, je grelotte de froid. Carlsen m'entraîne en rampant jusqu'au magasin du bord, et me donne un pantalon et une chemise à peu près secs. Après quoi, il tire son carnet de sa poche et fait le compte de mes emplettes. Douze dollars pour les vêtements. Je le regarde d'un air ahuri : Je vous dois douze dollars ? C'est une plaisanterie, captain ! Vous ne pensez tout de même pas que nous allons nous en sortir avec la caisse... »

– Je n'en sais rien. Mais si nous nous en tirons, vous devrez douze dollars à la Compagnie Isbrandtsen.

Le lendemain, les deux hommes parviennent à saisir une amarre et le *Turmoid* commence à remorquer l'épave vers la côte anglaise, tandis que Carlsen et Darcy sont toujours à bord.

Hélas ! Un peu plus tard, l'amarre casse... Le *Flying Enterprise* part à la dérive. Carlsen et le commandant du *Turmoid*, pour ne pas avoir à partager la prime, avaient refusé l'aide du remorqueur français *L'Abeille 25*.

Cette fois, ils sont bien heureux de l'accepter. *L'Abeille 25* et le *Turmoid* vont s'escrimer autour du *Flying Enterprise* pendant deux jours. A ce moment, le *Flying Enterprise* et le capitaine Carlsen sont entrés dans la légende. Le monde entier suit heure par heure l'agonie du navire, on ne parle plus que de l'héroïsme du Capitaine Courageux... Mais certains commencent à se poser la

question : qu'y a-t-il dans les cales du *Flying Enterprise* ?

Dans l'après-midi, la gîte du *Flying Enterprise* s'accroît sensiblement. Carlsen comprend que la fin approche. Pour la dernière fois, il parle au contre-torpilleur :

« Mon bateau est perdu, il ne me reste qu'à quitter le bord avec Darcy. »

Pour décrire l'agonie du *Flying Enterprise* il suffit de reprendre les messages radios envoyés par le remorqueur et le destroyer.

16 h 12 Destroyer à remorqueur : *Flying Enterprise* à quatre-vingts degrés de gîte, flotte encore. Capitaine Carlsen et pilote Darcy se tiennent à tribord.

16 h 20 : Remorqueur à destroyer. Question : le canot de sauvetage est-il en vue ?

16 h 21 : Non. Mais *Flying Enterprise* fait eau par sa cheminée.

16 h 23 : Remorqueur à destroyer. Attention. Darcy et Carlsen s'appêtent à sauter de la cheminée.

16 h 24 : Destroyer à remorqueur : nous voyons votre canot de sauvetage.

16 h 26 : Destroyer à remorqueur : Carlsen et Darcy ont sauté de la cheminée.

16 h 32 : Remorqueur à destroyer : nous les avons recueillis tous les deux.

16 h 33 : Destroyer à remorqueur : Félicitations.

16 h 38 : Remorqueur à destroyer : les deux hommes sont sains et saufs, ils sont dans la chambre du capitaine et changent de vêtements.

16 h 38 : Remorqueur à destroyer : *Flying Enterprise* flotte encore, l'arrière s'enfonce.

16 h 44 : Remorqueur à destroyer : *Flying Enterprise* entièrement sous l'eau. Sa cargaison flotte tout autour.

17 h 01 : Remorqueur à destroyer : l'avant dresse par tribord. Le navire tient encore, il revient périodiquement en surface.

17 h 03 : Destroyer à remorqueur : *Flying Enterprise* pour quatre-vingt-dix pour cent sous l'eau.

17 h 07 : Remorqueur à destroyer : il ne durera pas plus de deux ou trois minutes.

17 h 10 : Remorqueur à destroyer : *Flying Enterprise* a coulé.

De cette fin tragique, Carlsen ne racontera qu'un détail :

« Je viens de sauter de la cheminée du *Flying Enterprise* dans des vagues de dix mètres. Mais sur le *Turmoid*, on me guette, on me lance un filin. On me hisse à bord. Vous imaginez dans quel état. Douze jours cramponné dans les vagues, sous la pluie et après un fameux bain... Eh bien, savez-vous quelle a été la première question que m'a posé un journaliste qui avait réussi à se glisser jusqu'à moi ? »

Et le fou rire étrangle le capitaine : « Il m'a demandé ! " Pas trop mouillé, capitain ? ". L'effet a été terrible, je me suis mis à rire nerveusement, à me tordre de rire, à rouler de rire sur le pont... »

Était-ce un humoriste ?... Était-ce un imbécile ? C'est un patron du syndicat des capitaines au long cours qui expliquera :

« Les hommes n'ont plus l'habitude des grandes épreuves, et de la lutte contre la nature. Ça les rend stupides. Carlsen n'est pas un surhomme, ce sont les autres qui ne sont plus des hommes. »

Mais pourquoi Carlsen est-il resté à bord du *Flying Enterprise* ? Qu'y avait-il dans les cales ? Qu'a dit l'armateur Isbrandtsen sur les quais de Newporth en retrouvant son capitaine. Il a dit :

– Votre casquette ?

– Je l'ai perdue...

– Vous ne pouvez pas paraître dans les journaux comme ça... Et montrant un paquet sous son bras... Je vous en ai acheté une... C'est tout ce qu'il a dit.

Quelques semaines plus tard, Carlsen, accueilli en héros, dira :

– Je n'ai pas mérité ça... J'ai accompli mon service... C'est tout. Il ajoutera : Savez-vous ce que la plus jeune de mes filles, qui a sept ans, a dit à sa mère ? « Vraiment, petite mère, je m'étonne qu'on fasse tant d'histoires pour un homme comme papa. »

L'émotion de cette affaire apaisée, lorsqu'un journaliste demandera au capitaine Carlsen :

– A propos, capitaine, de quoi se composait la fameuse cargaison du *Flying Enterprise* ?

– Des journalistes l'ont écrit, répondra Carlsen en riant. Des gaz asphyxiants, des antiquités volées, une bombe atomique.

– C'est idiot, d'accord, insistera le journaliste, mais en réalité, qu'est-ce qu'il y avait ?

– *I had nuts* ! répondra le capitaine... ce qui en français se traduit à peu près par : “Des clous.”

Et devant son visage fermé, il paraîtra inutile au journaliste d'insister.

Deux ans plus tard, un navire italien de sauvetage parviendra à récupérer discrètement, mais au prix des plus grandes difficultés par cent mètres de fond, les sacs postaux. Ils contiennent pour trois cent mille dollars (*un milliard et demi de francs de 1951*) en billets et en titres. Soit en valeur concrète, beaucoup plus que le bâtiment et sa cargaison.

Assurés ? Déclarés ? Oui ? Non ?

« Peu importe, dira Isbrandtsen... Ç'aurait été trois cents tonnes de clous, Carlsen serait quand même resté à bord... »

Peut-être, mais alors, pourquoi ?...

Hasardons une dernière hypothèse : Carlsen, radioamateur, était en contact pendant ses longues heures solitaires avec des correspondants de partout. Il aurait été l'un des premiers hommes à sentir le monde entier suivre, grâce au formidable développement des médias, seconde par seconde, le moindre de ses gestes, admirant sa décision de rester à bord...

N'a-t-il pas été, tout simplement, prisonnier de la légende qu'il était en train d'écrire ?...

20. LA VIE DIFFICILE DE DANIEL GUNT

Il est né en 1927, et il est Allemand. En 1939, il a donc douze ans, et il regarde les défilés dans Berlin.

Comme les autres, il lève la main, “Heil Hitler”, c’est un jeu. Un jeu d’autant plus amusant que les grandes personnes y jouent aussi. Daniel a douze ans, n’a pas peur de la guerre car il n’a rien à y perdre. Pas de père, une mère prostituée dont il ne connaît même pas l’existence. Juste une nourrice, concierge, avec laquelle il coule des jours paisibles et mornes.

Alors “Heil Hitler”, pourquoi pas ? 1940, 41, 42, 43, “Heil Hitler” sur tous les tons. 1944, c’est Hitler lui-même qui le prend au mot. Il n’a pas dix-sept ans, mais on l’enferme dans une caserne, avec un bel uniforme et un calot qui lui tombe sur les oreilles. Un mois d’instruction, et hop, sur le front.

Le soldat Daniel Gunt regarde tomber ses petits camarades, il n’aura même pas l’occasion de se servir de son fusil, un ou deux Américains le lui enlèveront facilement. C’est fini. La guerre est finie. “Heil Hitler” fini. Plus de concierge nourrice, plus de loge, plus d’immeuble. Rien qu’un amas de pierres.

C’est là que Daniel Gunt dort, mange, et regarde passer ce qu’il reste de vie dans les rues de Berlin, dans un trou de pierres.

Il y a des hasards curieux et dangereux. Du fond de son trou de pierres où il crève la faim, Daniel cherche une idée. Une idée pour manger. Depuis que la ville est aux mains des forces alliées, depuis que le silence s’est fait sur les ruines, il ne reste que deux possibilités pour des gens comme lui. Ou faire la queue dans les distributions de vivres, ou se débrouiller tout seul. Faire la queue c’est décourageant, les femmes et les enfants, les vieillards, vous marcheraient dessus pour une ration de pain. Alors Daniel cherche une idée, mais l’horizon est réduit. Plus un seul immeuble debout, plus un magasin, autrement dit rien à voler.

Il ne reste qu’à chercher dans les décombres, quelque chose à vendre. Pour oublier sa faim, Daniel cherche, et ce qu’il trouve ne se mange pas. Ça ne se vend pas non plus. C’est noir, à moitié enfoui dans une boîte de carton, entouré de chiffons : un revolver.

Allemand, français, américain ? Daniel est bien incapable de le vérifier. Et c’est tout juste s’il en comprend le fonctionnement, mais il constate que le chargeur est plein. Belle trouvaille pour qui saurait quoi en faire. Mais la guerre est finie, on ne tue plus, on cherche à vivre. Que faire d’un revolver pour vivre ? Daniel n’en sait rien. Il le met dans sa poche, et poursuit son chemin, errant d’un mur à l’autre, sautant par des fenêtres vides, inspectant des meubles éventrés.

Au détour d’une ruine, surprise : une boutique qui tient presque debout ! Le restant d’une pharmacie. La vitrine est rafistolée, les étagères sont presque vides, mais le pharmacien est là, c’est un vieillard chenu. Daniel se demande comment le vieil homme a résisté à l’effondrement qui l’entoure.

Il examine l’immeuble de loin, et croit comprendre. On distingue à droite

une entrée de cave. Une de ces caves solides, véritable bunker à l'abri des bombes. D'ailleurs, le vieillard y fait de nombreuses allées et venues. Il semble y avoir stocké tous ses produits, car il en remonte des colis à chaque voyage.

Daniel observe le manège. S'il s'agissait d'une épicerie, il y ferait bien une petite descente, histoire de s'approvisionner.

Insensiblement, le fait d'avoir un revolver dans sa poche lui donne d'autres idées. Il s'imagine descendant l'escalier de la cave à pas de loup. Le vieillard lui tourne le dos, il ne l'entend pas arriver. Daniel pointe son arme d'un air de gangster chevronné, menace, et s'empare d'un monticule de victuailles sans difficulté. Un rêve. Mais en y réfléchissant bien, si le vieillard a camouflé un stock de médicaments dans sa cave, il y a peut-être caché autre chose. Pourquoi ne pas tenter une petite visite anonyme ?

L'idée s'installe et, sans même s'en rendre compte, Daniel est passé de l'état de simple observateur, à celui de guetteur. Au bout d'une heure environ, il remarque que le vieillard boucle l'entrée de sa cave, à l'aide d'une simple clef. Il ferme également la porte du magasin et s'éloigne. C'est le bon moment. Trouver une barre de fer dans les décombres ne demande que quelques minutes de recherches, et voilà Daniel transformé en cambrioleur qui fait sauter la serrure de la cave...

A pas de loup, dans le noir, il descend un escalier humide, se heurte à une nouvelle porte de bois, l'ouvre de la même façon, et se retrouve dans la place.

Vaguement éclairée par un soupirail, la cave est une véritable caverne d'Ali Baba pharmacien. De l'aspirine, des sirops, des poudres, des boîtes de toutes les formes ! Alors que la population de Berlin manquait soi-disant de médicaments. Cet homme possédait une fortune. Mais une fortune immangeable. Mis à part un flacon de sirop pour la toux, dont il avale une gorgée, Daniel ne trouve rien à se mettre sous la dent. Il a trop peur de s'empoisonner. Et rien d'autre. Pas la moindre saucisse, pas la moindre boîte de conserve. Alors au hasard, et pour le principe, histoire de n'avoir pas fait tout cela pour rien, Daniel emplit ses poches de petites boîtes multicolores. Peut-être trouvera-t-il quelqu'un pour les échanger.

Tout à son travail, il n'a pas entendu arriver le propriétaire... L'homme n'était sorti que pour quelques instants, il a vu la porte de la cave entrouverte, et il est là dans le noir :

« Qu'est-ce que tu fous là, voleur ? »

Daniel a sursauté. Un réflexe le colle au mur dans le coin le plus sombre. C'est la panique, le vieillard bouche la sortie, Daniel distingue la silhouette à trois mètres, en plein dans le milieu de la porte. Il n'y a aucune autre issue, et rien pour se cacher. De toute façon, il n'a pas le temps d'y songer, car la lumière jaillit d'un coup. Daniel, lui, n'avait pas trouvé l'interrupteur dans le noir. Le voilà en pleine lumière, face au vieillard furieux et menaçant.

Et c'est l'inévitable. Le revolver jaillit dans sa main, Daniel tremble un peu, mais pointe son arme sans rien dire.

S'il avait eu l'habitude du cambriolage, rien de grave ne serait arrivé. Une simple menace, et la fuite possible sans dégâts.

Mais il ne sait pas menacer, et le vieillard doit s'en rendre compte puisqu'il avance vers Daniel, en se mettant à crier : « Au voleur ! »

Daniel a tiré au premier cri, sans même l'avoir décidé. Le revolver a fonctionné et le vieillard s'écroule comme une marionnette. Transformé en statue, Daniel contemple son œuvre, l'air bête, l'arme au bout de son bras tendu. C'est à peine s'il voit une femme entrer, crier, et s'enfuir dans l'escalier en ameutant les rares passants. Puis il réalise, et la peur le reprend d'un coup...

Il lâche son arme, et à son tour se met à courir comme un dératé.

Dans la rue, des gens lui font un barrage dérisoire, Daniel les bouscule, change de trottoir, et galope droit devant lui. Il entend ses poursuivants, il s'affole, se heurte à une impasse, rebrousse chemin, se cogne à un passant qui tente de le maîtriser, se dégage, tourne à un coin de rue et se jette littéralement sur un policier qui passait par là. C'est fini. Le tout n'a guère duré plus de cinq minutes.

Et en cinq minutes Daniel Gunt est devenu un assassin. Aveux signés, pièce à conviction, cellule, et l'avis du gardien qui en a vu d'autres :

« Mon gars, t'es bon pour le bourreau ; te fais pas d'illusions. »

Et le gardien a raison. Les juges ne plaisantent pas sur ce genre d'affaire, dans l'après-guerre tout neuf de Berlin-Ouest, Daniel sera jugé dans trois ou quatre mois, et exécuté environ quinze jours plus tard, c'est la loi.

Pour un aventurier, il faut bien reconnaître que l'avenir est limité. Une cellule de trois mètres sur quatre. Un rayon de lumière en provenance du ciel gris de Berlin en décembre et la hache du bourreau à l'horizon.

Seule consolation, l'attribution d'une soupe quotidienne. C'est maigre.

Daniel a vu le juge d'instruction deux fois seulement. Questions, réponses, signatures et aucun commentaire. On lui a désigné un avocat d'office qui est venu le voir dix minutes, a pris quelques notes, et il lui a demandé, ô ironie, « si tout allait bien à part ça... »

Il faut sortir de là à tout prix. Ce piège est trop stupide ! Daniel n'arrive pas à réaliser qu'il est un assassin, un vrai, et que la vie est foutue. Il n'a que dix-neuf ans, pas de passé et déjà pas d'avenir, tout cela est trop idiot ! Impossible de faire comprendre aux autres ce qui s'est passé, puisqu'il ne le sait pas lui-même. Non, il faut sortir de là.

Et Daniel se lance dans un projet d'évasion, dont il puise les détails dans ses lectures d'enfance : fabriquer une corde avec de vieux chiffons, la cacher sous ses vêtements, attendre la promenade, guetter le moment où le gardien tourne le dos, sauter sur le mur, s'y aplatir, accrocher la corde à une pierre qu'il a repérée, et se laisser dégringoler de l'autre côté !

Formule classique qui connaît un énorme pourcentage d'échecs, mais Daniel la tente, dans l'après-midi du 7 janvier 1946, et se retrouve tout bête, de l'autre côté du mur, dans la rue ! Il n'en revient pas lui-même, mais cette

fois-ci ne cherche pas à analyser la situation.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il a trouvé une cachette, dans les ruines familières de son ancien quartier, et reprend son souffle avec précaution.

L'étape suivante consiste à trouver des vêtements à l'Armée du Salut, et à se présenter au bureau de la Légion étrangère. L'œil brillant, transfiguré par ses exploits tout neufs, "reniflant le goût de l'aventure", Daniel Gunt se présente donc au recrutement.

« Vos papiers d'identité ! »

Misère ! Daniel n'avait pas prévu ça.

Au contraire, il croyait naïvement qu'on allait lui en donner des papiers justement. Et pas question d'expliquer à l'officier recruteur, qu'un certain juge d'instruction les a conservés dans un tiroir.

– Je, je n'ai pas de papiers, je les ai perdus, je n'en ai pas.

– Perdus où ?

– Pendant la guerre. J'étais soldat, il y a deux ans, on m'a envoyé sur le front des Ardennes, j'ai été fait prisonnier, et puis les Américains m'ont libéré, mais j'ai perdu mes papiers, je n'en ai plus.

– Ton nom ?

– Daniel. Euh ! Gunter Daniel.

En inversant son prénom, en rajoutant quelque chose à son nom, Daniel vient de se créer une nouvelle identité, et il reprend courage, car finalement, l'officier a l'air de le croire, et ne pose pas tellement d'autres questions. Combien de fuyards a-t-il déjà engagés pour cinq ans, avec autant de facilité ?

Encore une fois, en l'espace de vingt-quatre heures, la vie de Daniel vient de prendre une autre tournure. Il a signé pour cinq ans. Il a donné une date de naissance approximative, dans un village de l'Ouest où personne ne vérifiera.

A présent, le voilà sous la douche, comme en prison. Il passe à l'épouillage comme en prison. On lui donne un uniforme comme en prison, il y a de hauts murs comme en prison, on fait l'appel comme en prison. Pauvre Daniel. Pauvre assassin en fuite qui rêvait de mers lointaines, d'Extrême-Orient, de soleil et d'aventure tout bêtement.

Le lendemain de son arrivée au camp de la Légion, il fait le point. Un homme l'a traité de "petite lavette", et l'a à moitié assommé d'un coup de poing, parce qu'il avait eu l'audace de le bousculer sans le faire exprès.

L'officier de revue l'a insulté jusqu'à épuisement de son imagination, parce qu'il ne comprenait pas la manœuvre. Et dans le dortoir un autre lui a tapoté l'épaule en lui susurrant :

« Alors, fillette ? Quand est-ce qu'on sort ensemble, toi et moi ? »

Un rire collectif et salace a secoué la chambrée, et Daniel s'est terré sur sa couchette comme un rat mort de peur.

A présent, il fait le point, caché dans le seul endroit tranquille de toute la caserne. Et dans le petit réduit malodorant, Gunter Daniel, le nouveau légionnaire, sanglote.

Il pleure sur tout ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté sa concierge de nourrice. Il pleure comme un môme, avec une grosse boule dans la gorge.

Il ne sait plus quoi faire, quoi devenir, ni où il en est. Il a l'impression de courir depuis des mois dans un labyrinthe infernal, de piège en piège, cherchant désespérément une issue, se cognant partout, sans jamais rencontrer âme qui vive. Tout ce monde qui l'entoure, lui semble fait d'individus qui ne lui ressemblent pas : les soldats, les ennemis, le pharmacien mort, les policiers, les juges, les légionnaires.

Daniel se mouche, secoue son crâne sous un robinet d'eau froide, et mûrit un autre plan d'évasion, aussi classique que le précédent : attendre la nuit et les ronflements de la chambrée, faire le mur, sauter dans la rue, et voir venir.

Une fois de plus, c'est réussi. Une fois de plus, le voilà terré dans ses ruines, avec pour tout acquit, un pantalon, une chemise et des chaussures à toute épreuve, mais repérables. Beaucoup plus repérables que son vieux pantalon gris et sa camisole de prisonnier, il y a à peine une semaine.

Quant à ses ruines, elles ne lui appartiennent plus. Il s'en rend compte dès l'aube. Tout le quartier est envahi par les équipes de déblayeurs bénévoles ; on nettoie, on empile, on déménage, on récupère. Là aussi, Daniel n'a plus sa place. Il faut prendre son dernier courage à deux mains, affronter la rue, entrer dans un café, voler un pardessus au vestiaire, et se rendre à la gare.

Prendre un train, c'est la seule aventure qui lui reste. Et ce n'est pas le plus facile, sans argent et sans papier, avec tous les contrôles. Il y a cinq mois que Daniel a tué un homme, quinze jours qu'il s'est évadé de prison, quarante-huit heures qu'il a déserté la Légion. Sur une banquette de la salle d'attente, dans l'odeur de fumée des trains, Daniel réfléchit. Il cherche, dans ses souvenirs, comment font les hommes qui veulent prendre le train sans se faire arrêter. Il a lu quelque part que les audacieux se glissent sous les wagons, et que les moins téméraires se cachent dans les toilettes. Il est temps d'être audacieux, d'être un homme, et de calculer ses risques.

Daniel longe un train à destination de Francfort. Il cherche par où passer. Se glisser sous un train n'est pas si simple quand on est sur le quai. On a peur que le train parte avant d'avoir trouvé à s'installer. Les gens vous regardent, il faut traverser la voie, se glisser entre deux trains, à l'abri des curieux, regarder sous les wagons, et chercher l'endroit, la prise idéale sous le châssis, et Daniel n'y connaît rien. Toute cette ferraille mystérieuse lui fait peur.

Alors il décide de bien préparer son coup, et au lieu de se cacher sous un train en partance, il cherche des wagons immobilisés sur une voie de garage, et fait des essais. Voir les rails et l'herbe de si près, lui donne le vertige. Il imagine son wagon filant à quatre-vingts à l'heure en rase campagne, et lui, Daniel, accroché comme une puce entre les roues, dans le bruit infernal, avec la peur de lâcher prise. Lâcher prise, les roues de fer broyant les jambes, le ventre, la tête... Daniel a hurlé !

Une secousse terrible qui n'a rien d'imaginaire, vient de le jeter à bas de sa cachette d'essai. Sa main droite a lâché prise, la roue du wagon n'a fait qu'un

tout petit aller et retour. Juste de quoi lui sectionner le poignet. Juste de quoi le faire hurler, s'évanouir, et s'abandonner au destin.

Une locomotive imprévue vient de s'accrocher au wagon...

Le cas de Daniel Gunt, assassin en fuite, à son réveil, a d'abord été le cas de Gunter Daniel, le légionnaire évadé. Cela a pris des mois, des années, presque la totalité de son engagement de cinq ans, avant que la Légion ne le remette officiellement entre les mains de la justice allemande. Entre-temps, on lui avait rafistolé son poignet, tant bien que mal, et ajusté une pince de fer en guise de main. Entre-temps il avait été en prison à la Légion, puis à Bangkok en bataillon disciplinaire. De retour à Berlin entre deux policiers de la criminelle, il a retrouvé son juge d'instruction et sa cellule.

Son procès a eu lieu en 1950, il avait vingt-cinq ans. Mais le bourreau n'était plus à l'horizon, la peine de mort ne faisant plus partie de la législation allemande. Daniel Gunt a été condamné à quinze ans de travaux forcés. Il les a faits entièrement sans remise de peine, pour avoir tenté à trois reprises de s'évader. Daniel Gunt n'avait gagné qu'une chose dans tout cela. La vie. La sienne.

Même avec un casier judiciaire, et une main en moins, la vie c'est toujours bon à prendre.

21. UN ESPION CONTESTATAIRE

Dans tous les pays du monde, la police, qu'elle soit secrète ou non, part du même principe élémentaire : tout le monde est suspect. Mais elle ne peut interroger tout le monde, car elle n'en a ni les moyens ni le pouvoir légal. Alors, elle s'en prend à ceux qui ne sont pas en règle.

Voilà pourquoi ce jour-là le contrôleur qui monte dans ce train-là est accompagné de policiers. Or, Bodgan Stachinsky a pris le train sans billet pour aller de son école à son village natal, en Ukraine : l'une des plus turbulentes républiques de l'Union soviétique.

Bodgan a dix-sept ans. C'est un beau jeune homme au front haut, au regard sombre et prenant, à l'abondante chevelure noire. Grand, mince, l'air sérieux et réfléchi, il a tout de même un petit je-ne-sais-quoi d'inquiétant dans les yeux. Cela vient sans doute du contraste avec l'expression du bas du visage, boudeuse et presque enfantine alors que le regard est direct, froid, perçant et précis.

Arrêté, Bodgan comparaît devant un triumvirat d'officiers du K.G.B. : la police secrète soviétique qui cherche par tous les moyens à réduire l'activité du mouvement autonomiste ukrainien en révolte permanente contre le pouvoir central soviétique.

La famille de Bodgan Stachinsky, ukrainienne jusqu'au fond du cœur et de l'âme, est soupçonnée de faire partie de la résistance. Après avoir compris les menaces voilées à l'égard de sa famille, le jeune Bodgan avoue tout ce qu'il sait à condition qu'on laisse les siens en paix. Oui, sa famille a quelques liens avec la résistance... Oui, elle y joue un certain rôle. Oui, il peut donner quelques noms...

Quelques mois plus tard Bodgan, nanti d'un pseudonyme, participe aux efforts de la police secrète pour disperser les mouvements autonomistes clandestins d'Ukraine. Il est donc passé dans le camp officiel.

Bodgan n'est donc pas un aventurier très sympathique au début de son aventure.

En 1954, il a vingt-deux ans. Dans un dancing, à Berlin-Est, il invite à danser une jeune fille de vingt et un ans. Elle s'appelle Inge Pohl. Bien qu'elle travaille dans un salon de coiffure, Inge Pohl est mal coiffée, attifée comme l'as de pique et n'a aucun savoir-vivre. Pas tellement jolie, elle n'a enfin aucune prétention sociale ou intellectuelle. Mais elle est d'une franchise absolue et va aimer Bodgan avec la même spontanéité et la même loyauté, quelles que soient les circonstances. Bodgan, lui, aura, à travers vents et marées, la même attitude.

Et c'est cette attitude qui va rendre l'aventure de Bodgan tout à fait exceptionnelle : il va devenir un espion contestataire.

Car Bodgan est un espion à présent. Ayant fait la preuve de son dévouement à la police secrète, les dirigeants du K.G.B. ont estimé que ce garçon séduisant et intelligent pouvait avoir une brillante carrière. Il a appris

l'allemand et le polonais, et subi un sérieux entraînement pendant deux années. Cela fait, il a été baptisé, au cours d'un banquet, et s'appelle désormais Josef Lehmann, soi-disant contremaître d'une fabrique de sucre de betterave. Puis on l'a lâché en Allemagne orientale, et c'est sous ce nom qu'il s'est présenté à la jeune Inge Pohl.

Ouvrier métallurgiste, chauffeur de la délégation soviétique auprès du gouvernement Est-Allemand, interprète auprès d'un ministre, Bodgan se garde bien d'avouer à Inge qu'il a accompli des missions d'espionnage absolument minables dont il doute même qu'elles aient la moindre utilité.

Par exemple, il vient de relever à Munich les numéros minéralogiques de tous les véhicules militaires qu'il a rencontrés. Les spécialistes affirment que ces tâches apparemment sans intérêt sont en fait les plus importantes. Cette énorme moisson de renseignements futiles fournit la matière essentielle de réflexion aux ordinateurs et aux cerveaux de l'espionnage qui, au fond de leur bureau, échafaudent les grandes manœuvres, et les grandes théories de la guerre froide ou de la coexistence pacifique. Ils affirment également que c'est l'unique moyen de former les jeunes espions aux grandes tâches qui les attendent. Ce qui est le cas de Bodgan.

A la fin de la danse, Bodgan est amoureux d'Inge Pohl. Ils vont se revoir, une fois, deux fois, dix fois. Et comme l'espionnage est organisé en administration fonctionnarisée, en quelque sorte, ses agents en arrivent naturellement à vouloir profiter en dehors des missions, des mêmes avantages, de la même vie confortable et familiale que le commun des mortels. Nous sommes à l'ère de l'espion fonctionnaire.

Voilà pourquoi Bodgan, qui prend le K.G.B. pour une grande famille veillant à la sécurité du pays, met tout de suite et honnêtement ses supérieurs au courant de sa liaison avec Inge Pohl. Un colonel renfrogné le convoque.

– D'ordinaire les contacts entre les agents soviétiques et les jeunes Allemands sont découragés... vous le savez ?

– Je sais.

– Mais nous avons fait faire une enquête par les autorités est-allemandes. Cette jeune personne n'a pas de casier judiciaire et n'a jamais été soupçonnée de travailler pour les services secrets occidentaux... Nous ne voyons donc pas d'empêchement à ce que vous continuiez à la fréquenter.

– Merci, mon colonel.

– J'espère que vous appréciez cette décision à sa juste valeur.

– Je l'apprécie et je vous en sais gré.

– Toutefois, je vous rappelle que cette jeune femme est allemande. Qu'elle a vécu son enfance et son adolescence sous le régime nazi. Que nous devons donc la considérer comme une nazie. D'autre part, son père emploie trois ouvriers dans son atelier de réparations d'automobiles, c'est donc un capitaliste. Pour ces raisons, vous devez nous promettre d'être prudent.

– Je le serai, mon colonel.

– Enfin, nous vous recommandons de vous faire passer auprès d'elle pour

un interprète du ministère est-allemand du Commerce et de ne jamais dévoiler votre véritable identité.

– Je vous le promets, mon colonel.

Au printemps 1957, le Kremlin est aux prises avec des troubles à Berlin-Est, des émeutes en Pologne, une révolte ouverte en Hongrie et des activités de groupes dissidents à l'intérieur du monde communiste qui prennent des proportions dangereuses. Le motif d'irritation le plus persistant réside dans l'action passionnée des autonomistes ukrainiens. Leur mouvement s'est démantelé au cours de leur lutte en Autriche. Mais en Pologne, en Allemagne, et en Russie, ils n'en maintiennent pas moins une vigoureuse organisation clandestine dont le quartier général se trouve à Munich.

Munich, octobre 1957, à 9h30 : un des chefs de la résistance ukrainienne descend d'un tramway devant son bureau. C'est un homme de grande intelligence, mû, semble-t-il, par de purs motifs idéologiques. De taille moyenne, puissamment bâti, il traverse la rue d'une démarche rapide. Il porte des lunettes, il a le crâne rasé, couvert d'un béret.

Un espion soviétique est descendu du tramway en même temps que l'homme au béret. Il porte, caché dans un journal, une sorte de cylindre en aluminium d'une quinzaine de centimètres qui contient une ampoule de poison liquide. Ce poison est inodore et agit sous forme d'un nuage de vapeur jaillissant du cylindre d'aluminium. Cette arme étrange ne peut servir qu'une fois. L'espion soviétique a dépassé l'homme au béret et s'est introduit dans l'immeuble. Il grimpe les escaliers puis les redescend tranquillement. En croisant l'homme au béret, il sort le cylindre de son journal et appuie sur la détente. Le jet de gaz frappe l'homme en plein visage, mais l'espion ne s'arrête pas. Il entend la victime trébucher derrière lui. Il sort de la maison, jette l'arme dans un égout et envoie un rapport à ses supérieurs.

L'espion apprendra quelques jours plus tard que l'homme au béret a vécu assez longtemps pour monter plusieurs marches et s'effondrer dans les bras d'un de ses collègues. La police et les Ukrainiens émigrés, annoncent que Lev Rebet, c'est le nom de l'homme au béret, est mort d'une crise cardiaque.

L'espion soviétique qui a su identifier, retrouver et éliminer Lev Rebet c'est Bodgan. Il a passé le cap des missions inutiles.

D'ailleurs, il est invité à une petite fête organisée par le K.G.B. Champagne, caviar et foie gras, qu'il partage avec un groupe d'officiers supérieurs présidé par un général qui le félicite et lui remet en cadeau un appareil photographique.

Bodgan en profite :

– Mon général, comme un bonheur n'arrive jamais seul, je sollicite l'autorisation de me marier.

Le général, jusque-là souriant, se rembrunit.

– Bravo... et avec qui ?

Bodgan s'étonne :

– Mais, avec Inge Pohl.

Cette fois, le général devient cramoisi et n'y va pas par quatre chemins.

– Je crains que l'Administration ne soit tout à fait hostile à ce projet.

Allons, Bodgan, rien ne presse, réfléchissez encore ! Ne risquez pas votre carrière pour une affaire de cœur qui n'aura qu'un temps ! Il est plus facile pour un espion de tuer un ennemi du peuple que de réussir un bon mariage !

Comme Bodgan s'obstine dans son intention, le général utilise d'autres arguments.

– Il ne s'agit pas seulement de la sécurité et de la réussite de vos missions, mais de votre propre intérêt : cette jeune femme est d'un rang par trop inférieur au vôtre.

– Mais, mon général, quel que soit son rang social, elle a des qualités de cœur rares et précieuses.

– Si vous tenez à elle, nous ne voyons aucune objection à ce que vous mainteniez cette liaison, mais je trouve l'idée de l'épouser absolument ridicule.

– Je suis désolé, mon général, mais je veux avoir une femme et des enfants.

– Alors débarrassez-vous de celle-là, nous vous aiderons à la dédommager, et vous en épouserez une autre.

Bodgan est abasourdi, il s'attendait à des félicitations ou tout du moins à un acquiescement courtois. Pour la première fois, l'idée lui vient que le K.G.B. n'est qu'une monstrueuse machine. Mais sa vie d'espion continue.

Bandera autre chef ukrainien est un personnage étonnant. On le surnomme “le Renard rusé”. Depuis plus de cinq ans, il a échappé à plusieurs reprises aux assassinats soviétiques. Sorte de Lénine en exil, il est le symbole de la résistance ukrainienne. Bandera est affilié à plusieurs services de renseignements occidentaux clandestins. Il mène sa propre organisation secrète d'une main de fer et ne recule pas devant l'utilisation des mêmes méthodes que les Soviétiques. Dans le chaos du Munich d'après-guerre, il dirige un bureau dont le rôle est de filtrer soigneusement les réfugiés qui prétendent venir des organisations clandestines. On exécute dans ses locaux secrets les réfugiés suspectés d'être des agents russes.

Inutile de dire qu'il n'est pas facile d'identifier un homme comme Bandera, de le retrouver et de l'aborder.

Pourtant, un espion soviétique a réussi cet exploit. Et un jour, vers une heure de l'après-midi, l'espion en question voit Bandera garer sa voiture. Se servant d'une fausse clef, l'espion pénètre dans une maison, précédant de quelques minutes le chef ukrainien. Il commence à monter l'escalier, espérant que Bandera ne prendra pas l'ascenseur. Mais il ne peut traîner longtemps dans l'escalier car il entend parler au-dessus de lui. Il commence donc à redescendre, sans savoir où se trouve Bandera.

Au premier étage, il appelle l'ascenseur pour l'obliger à monter à pied. Mais à ce moment une femme s'approche, et ouvre la porte de l'ascenseur. Alors l'espion ne peut que redescendre comme s'il sortait de l'immeuble. Devant la porte d'entrée, il voit Bandera portant sous le bras droit un lourd paquet de victuailles, et qui essaie de la main gauche de dégager sa clef

coincée dans la serrure. A ce moment, la femme ressort de l'immeuble.

Bandera qui a réussi à récupérer sa clef, maintient la porte ouverte avec le pied pour que l'espion sorte à son tour. Mais celui-ci dit en allemand : « Alors, ça ne marche pas ? » Bandera le dévisage avant de répondre : « Si, ça va. »

L'espion sort alors l'arme bizarre qu'il a dissimulée dans un journal et projette un nuage de gaz sur le visage de sa victime.

Quelques minutes plus tard, on retrouve Bandera, non pas dans le hall, où l'espion l'a attaqué, mais sur le palier entre le deuxième et le troisième étage. Le paquet de victuailles qu'il tient toujours ne s'est pas défait. Son visage sérieusement contusionné est couvert de taches noires et bleues. Il meurt au cours de son transfert à l'hôpital. L'autopsie révélera qu'il a été tué par des gaz cyanhydriques.

Cette remarquable exécution est encore l'œuvre de Bodgan. On lui ordonne de revenir à Moscou où il est proposé à l'Ordre du Drapeau rouge, pour avoir réussi, dit la citation, “une mission d'une extraordinaire difficulté”. C'est Alexandre Shelepine lui-même, aujourd'hui ministre soviétique mais alors chef de la police secrète russe à Moscou, qui lui remet la médaille. « Vous êtes un homme heureux, dit-il, au sommet de votre carrière. Nous allons vous faire suivre un nouvel entraînement et vous deviendrez agent secret soit en Angleterre, soit aux Etats-Unis. »

Pour un espion soviétique c'est la consécration. Mais Bodgan déclare courageusement au grand patron qu'il n'entend pas poursuivre sa carrière, si brillante soit-elle, sans avoir à ses côtés la femme qu'il aime...

Shelepine était prévenu, il répond du tac au tac :

– Ce mariage ne me paraît pas compatible avec la carrière que nous envisageons pour vous.

– Pourquoi ?

– Cette jeune femme n'est pas sûre à nos yeux, si elle l'est pour vous. De plus, elle n'a ni l'éducation ni la classe nécessaire.

– Les mœurs occidentales ont évolué, fait observer Bodgan. Ils sont habitués à voir des hommes occupant de hautes fonctions mariés avec des femmes d'origine modeste.

– Certes, mais la femme d'un espion doit partager la même foi puisqu'elle partage les mêmes risques. En bref, elle doit être aussi une espionne. Or nous ne voulons pas faire de cette femme un agent du K.G.B.

Bodgan ne peut pas obliger le K.G.B. à engager Inge Pohl, qui d'ailleurs ignore toujours son activité, et ne partage pas ses convictions. Et comme il ne peut se permettre d'importuner un aussi grand personnage que Shelepine, il n'insiste pas.

– Si vous avez vraiment besoin d'une compagne, ajoute Shelepine... vous pourrez en trouver une parmi les jeunes femmes de la police secrète soviétique. Elles voyagent avec nos agents, en se faisant passer pour leur épouse. Elles ont l'habitude.

Bodgan a compris qu'il n'est qu'un rouage sans âme pour le K.G.B. Et le

K.G.B. a compris que son assassin politique numéro un est un contestataire. Mais il vient de recevoir une haute décoration, il est considéré comme un agent de très haute valeur, il est donc difficile de le licencier.

Il est impossible de résumer le conflit larvé et permanent qui va opposer Bodgan et le K.G.B. Mais lorsque Inge Pohl apprend enfin que Bodgan est un espion soviétique, c'est un horrible choc pour elle. Elle lui propose immédiatement de l'épouser et de fuir dans un pays occidental. Mais lui ne veut pas désertier. Et elle ne veut pas vivre à Moscou. Chacun tient bon et finalement la franchise brutale d'Inge Pohl et la ténacité de Bodgan font qu'ils obtiennent l'autorisation de se marier à Berlin-Est. C'est une demi-victoire car la jeune femme refuse d'être enrôlée, comme le souhaite le K.G.B., dans le service de contre-espionnage. Alors, de ce jour, leur vie devient difficile : ordres, contrordres, des micros dans leur chambre, on ouvre leur courrier, etc.

En 1960, Bodgan informe ses supérieurs que sa femme attend un bébé, et les officiers du K.G.B. suggèrent de la faire avorter. Inge accueille ce projet avec fureur, quant à Bodgan il a enfin compris que l'Administration ne le considère pas comme une personne humaine mais comme un instrument, et un instrument désormais inutile. Non seulement on ne lui confie aucune mission, mais, sous le prétexte que les services de renseignements occidentaux ont ouvert une enquête au sujet de ses deux meurtres et qu'il est, de ce fait, "grillé", il est averti qu'il ne pourra plus quitter la Russie. Seule sa femme est autorisée à voyager à Berlin-Est.

Etre un espion, soviétique, c'est dangereux, être un ancien espion soviétique, c'est encore pire. Craignant pour leur vie, se méfiant de ce qu'ils mangent, des endroits qu'ils fréquentent, Inge et Bodgan commencent à préparer leur fuite. Bodgan estime avoir plus de chance de survivre dans les pays occidentaux bien qu'il s'apprête à y passer en justice pour répondre de deux meurtres.

Inge va accoucher à Berlin-Est afin que le bébé ait la nationalité est-allemande. Quelques semaines plus tard, la veille de son retour à Moscou, elle confie l'enfant à une voisine. Pendant que celle-ci lui donne le biberon, le bébé s'étrangle et meurt étouffé. Inge, accablée de chagrin, télégraphie à son mari.

Le K.G.B. refuse d'abord que Bodgan se rende auprès d'elle puis, de crainte d'un acte de désespoir de sa femme, l'autorise à se rendre à Berlin-Est accompagné d'un agent du contre-espionnage. A Berlin-Est, Bodgan se doute que, dès les funérailles, ils seront contraints de retourner à Moscou. Il leur faut donc passer à Berlin-Ouest avant que les funérailles aient eu lieu.

Le samedi 12 août, le couple se rend chez le beau-père de Bodgan dans une voiture du K.G.B. pour régler les détails de la cérémonie qui doit avoir lieu le lendemain. Ils y passent la matinée et une partie de l'après-midi, ne sortant que pour aller commander des fleurs.

A quatre heures, le couple accompagné du frère d'Inge qui a quinze ans sort par une porte qui donne sur la cour. En se faufilant d'arbre en arbre dans les cours voisines, en rampant dans les broussailles, ils parviennent à gagner une

proche banlieue. De là, ils font à pied quatre kilomètres jusqu'à une autre banlieue qu'ils n'atteignent qu'à six heures du soir. Ils louent un taxi et se présentent à la frontière entre l'Allemagne de l'Est et Berlin-Est.

Bodgan montre ses papiers au nom de Lehmann, la voiture franchit le poste de contrôle et, quarante minutes plus tard, ils sont à Berlin-Est. Ils refusent la proposition du frère d'Inge de les accompagner et Bodgan lui laisse trois cents marks, à peu près tout ce qu'il a sur lui, pour payer les frais d'enterrement.

Sont-ils suivis ? Non, il ne semble pas ! Alors, ils prennent un autre taxi jusqu'à la station du métro aérien qui traverse tout Berlin, de la zone Est à la zone Ouest.

Bodgan et sa femme sont dans le quatrième wagon lorsque la police allemande monte dans le premier pour vérifier les papiers des passagers. A la halte suivante, la police monte dans le second wagon. Encore deux sections avant de franchir la ligne de démarcation. Nouvelle station : la police descend du second wagon et monte dans le troisième. Nouvelle station encore, la police monte dans le wagon de Bodgan. Elle commence à vérifier les papiers à l'extrémité opposée.

Mais le métro démarre aussitôt et les policiers sont au milieu du wagon lorsqu'il franchit la ligne de démarcation. Lorsque le métro s'arrête, à Gesundrunnen, la première station de la zone Ouest, les policiers ne sont pas encore arrivés à la banquette de Bodgan, et celui-ci dit à sa femme : « On descend. »

Ils se lèvent tous deux, mais comme un policier les regarde, Bodgan est obligé de lui demander : « On peut descendre ? »

Le policier hésite, consulte du regard un supérieur qui fait : « Oui » d'un signe de tête.

C'est fini, les jambes coupées par la peur, Bodgan et sa femme sont enfin sur le quai en zone Ouest.

Le soir même, le quartier général des Services secrets américains à Berlin-Ouest reçoit un appel téléphonique de la police locale, c'est un message de simple routine : un homme se prétendant agent soviétique vient d'entrer à Berlin-Ouest par le métro aérien. Il s'est présenté à la police et demande à entrer en contact cette nuit avec les autorités américaines.

Quelques mois plus tard, le tribunal de Karlsruhe condamnait Bodgan à huit ans de prison.

Ceci est un dernier détail, ou une coïncidence extraordinaire. Mais est-ce bien une coïncidence ? Cette nuit du 12 au 13 août 1961 dans les minutes qui suivirent l'évasion de Bodgan, les autorités de Berlin-Est dressaient en quelques heures le mur infranchissable et sinistre qui est devenu le symbole de la guerre froide.

22. POPEYE

Dans les environs de Paris, les petites villes se ressemblent toutes, passé onze heures du soir : les passants y sont rares.

Ce début de mai 1961 est un printemps frileux.

Un homme marche sur le trottoir, vêtu d'un imperméable clair. Trois coups de feu venus on ne sait d'où, le font tout à coup tourbillonner sur place. Quelques fenêtres s'éclairent, deux ou trois passants s'approchent étonnés, puis apeurés : l'homme est mort. Deux projectiles sur trois l'ont atteint.

Une dizaine de minutes plus tard, un commissaire de police, résigné, contemple le spectacle, et note sur son carnet la première constatation : arme de chasse. Puis il examine le cadavre de plus près.

Avec une silhouette efflanquée, son front têtu, et son menton en galoche, la victime ressemble à Popeye. C'est un petit homme vêtu de haillons, chaussé de vieilles bottes de caoutchouc.

Une sorte de colosse, haut en couleur se détache du groupe des badauds et se propose de renseigner le commissaire qui le suit jusque chez lui. Quelques instants plus tard, ils sont assis tous les deux dans la salle à manger de l'homme qui exploite avec sa jeune femme une entreprise de ramonages et de réparations de voitures.

– Vous connaissez bien la victime ? demande le commissaire.

– Oui.

– Vous n'avez pas l'air étonné de ce qui arrive.

– Non.

Non, le ramoneur n'est pas étonné, et il raconte au commissaire ce qu'il sait de la vie de Popeye.

« Il traînait toujours la savate, un “litron” de vin rouge sortant par l'ouverture de sa musette crevée. Ce petit homme taciturne, celui qu'on allait appeler Popeye est arrivé un jour avec, pour tout bagage, une lourde cantine bourrée d'oripeaux et de mystérieux papiers. Sa seule richesse, son seul ami, c'était un gros berger allemand noir et inoffensif. Il l'appelait Tizi Ouzou. »

Popeye a commencé par coucher à la belle étoile, mendiant de porte en porte son pain et un os pour son chien, inspirant la pitié des uns ou le mépris des autres. Il vivait sans amour –et sans eau fraîche–, buvant pour oublier. Mais visiblement il ne se souvenait plus très bien de ce qu'il cherchait à oublier.

Les gosses du village lui jetaient parfois des pierres, parfois aussi des voyous se servaient de lui comme punching-ball pour fortifier leurs poings, ou ajuster leurs coups de savate.

Meurtri, le visage en sang, Popeye se relevait sans geindre, sans même chercher à se défendre comme si, depuis longtemps, la douleur n'avait plus prise sur lui. Titubant, il repartait avec son chien.

Et puis un soir, le ramoneur s'est offert de recueillir Popeye et Tizi Ouzou. Sans poser de questions car il en avait vu d'autres, surtout dans ce

département, dans cette banlieue où beaucoup d'interdits de séjour attendent avec une longue patience de pouvoir retourner à Paris. Le ramoneur songea d'abord à un pitoyable "triquard". Puis, comme le chien s'appelait Tizi Ouzou, il pensa que Popeye n'était peut-être qu'un ancien légionnaire en rupture de caserne et il lui offrit le travail, le gîte et le couvert.

Popeye n'aurait qu'à loger dans l'une de ces vieilles roulottes qui servaient au ramoneur à entasser son matériel. En échange Popeye, qui prétendait s'y connaître en mécanique, l'aiderait dans son atelier de réparation. Et le temps passa.

– Vous n'avez jamais regretté ? demande le commissaire.

– Non... au contraire... Evidemment le "bougre" buvait, mais c'était un brave type, il avait le cœur sur la main.

Et le ramoneur, les coudes sur la toile, cirée, poursuit son récit.

« Popeye avait un secret, j'en étais sûr, bien qu'il n'en dit jamais rien. Par exemple une chose m'étonnait : ce type enfermé dans sa coquille qui n'avait, à première vue, que deux passions : son chien et son litre de "rouquin", ce type dont tout le monde s'était désintéressé et que plus rien sur terre n'intéressait, laissait tout tomber, dès qu'un avion passait ou tournait au-dessus de l'aéroclub. Dès qu'il avait un moment, lucide ou non, il courait vers le terrain et là, pendant des heures, sans bouger, il regardait aller et venir les petits avions rouge et jaune qui faisaient leur raffut au sol ou au-dessus des hangars.

»

« C'est le facteur qui m'a fait découvrir le pot aux roses lorsqu'il s'est présenté chez moi avec une lettre recommandée adressée à un certain M. Maurice Bedain. »

« Cette lettre venait du ministère de l'Air. Elle annonçait à Popeye que son affaire était en bonne voie : sauf complications, il pourrait toucher un rappel de deux millions de francs auquel il avait droit comme ancien combattant. »

« Je lui ai dit : " Ancien combattant ? T'as combattu toi ? Et pourquoi ? Et contre qui ? " ».

« Alors, pour la première fois, il a ouvert devant moi un vieux carton mal ficelé. Il en a sorti un dossier plein de feuilles jaunies. Et c'est comme ça que j'ai connu son aventure. Une chouette aventure, monsieur le commissaire, mais bien lamentable. »

« A dix-huit ans, Maurice était un fils de famille. Il s'est amusé à faire sauter les trains de munitions. C'est un des premiers résistants de France. »

« En 1941, traqué par la Gestapo, il a rallié de Gaulle par l'Espagne. Après ça, on tourne la page. Maurice devient pilote de chasse. Puis, après la Libération, c'est l'Indochine... L'histoire de Dien-Bien-Phu et tout et tout. »

« Le voilà adjudant-chef avec dix-sept citations. Pour finir, il tombe en flammes : dans une jungle pourrie de Viets. Ses copains sont tous morts, brûlés. Mais Popeye s'en tire encore une fois et parvient à revenir dans les lignes françaises, après une incroyable marche de plusieurs semaines. Et tout ça, c'était pas du bidon, monsieur le commissaire... Je feuilletais les pages de

son carnet de vol, deux mille heures, vous vous rendez compte... Et je n'en revenais pas. »

– C'est une histoire assez extraordinaire, dit le commissaire... Mais comment en est-il arrivé à devenir clochard ?

– Eh bien, voilà... Maurice Bedain avait une femme et quatre enfants. Quand il est revenu au pays, il en avait ras le bol de la guerre, et tout le tremblement, seulement sa femme l'avait pas attendu... Elle était partie avec un héros d'un autre genre, un industriel de la région.

– Et les enfants ? demande le commissaire.

– C'est l'Assistance publique qui s'en était chargé. A Maurice, il restait son chagrin, une maison vide, pas un rond et sur le conseil d'un huissier il est parti.

– Pour se réfugier dans le premier bistrot ?

– C'est ça...

– C'est tout ? demande le commissaire.

– C'est tout ce que je sais et c'est déjà pas mal, non ?

– Oui, mais ce qui m'intéresse, moi, c'est le crime. Qu'est-ce que vous savez au sujet du crime ?

– Je ne sais pas qui l'a tué.

– Pourtant, vous n'aviez pas l'air étonné... Vous aviez l'air de trouver normal qu'on l'ait tué. Expliquez-vous ?

Le ramoneur se tait pendant quelques instants, il a l'air très embarrassé. C'est sa femme, vingt-cinq ans, solide, calme, qui vient à son secours.

– On n'est pour rien dans tout ça, monsieur le commissaire.

Le commissaire veut bien l'admettre *a priori*, mais il attend la suite en silence. Alors, la jeune femme continue.

– Quand on a su dans le pays que Popeye allait toucher deux millions... deux millions c'est beaucoup d'argent pour tout le monde ici, les gens ont commencé à s'intéresser à lui.

– Qui ça ?

– Oh ! Un peu tout le monde.

– Il faut me donner des noms.

L'homme et la femme hésitent encore.

Le commissaire se fait brusquement sévère, autoritaire et menaçant.

– Je veux des noms.

– Bon, écoutez, monsieur le commissaire, je vais vous dire les gens qu'il faut voir. De toute façon, vous les verrez. Mais c'est à eux de parler, nous on ne sait rien, ça nous regarde pas et on ne veut faire de tort à personne.

Consciencieusement le commissaire note d'aller rendre visite dès le lendemain matin : au voisin du ramoneur, au patron d'une petite entreprise de transports, à l'institutrice et à Mme Gilberte, la dame la plus riche du village dont on prononce le nom à voix basse avec un certain respect mêlé de reproches.

Le ramoneur et sa femme ont l'air soulagé d'avoir accompli leur devoir et le

commissaire regagne son lit, remettant la suite de son enquête au lendemain matin.

Sa première visite à la première heure est pour le voisin du ramoneur : un ouvrier chaudronnier.

L'homme s'apprêtait à sortir de son garage la minuscule voiture étincelante malgré son âge avec laquelle il se rend chaque jour à l'usine.

– Bien sûr, que j'ai connu Popeye... répond le chaudronnier avec l'agressivité d'un homme qui a passé quarante-cinq ans de sa vie à détester les flics, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Où l'avez-vous connu ?

– Au bistrot, pardi ! Où vouliez-vous qu'on connaisse Popeye ?

– Quels ont été vos rapports avec lui ?

– Je lui ai prêté une maison.

– Pour quoi faire ?

– Pour qu'il y habite, bien sûr.

– Je croyais qu'il habitait dans une des roulottes du ramoneur ?

– Au début, oui, mais ça ne pouvait pas durer.

– Pourquoi, il n'y était pas bien ?

– Non, mais, vous rigolez, elles sont dégueulasses ces roulottes ! Alors, bonne poire, je lui ai proposé ma bicoque... ça m'apprendra à m'occuper de ce qui me regarde.

– Il vous payait un loyer ? Avec quoi ? S'il ne vous payait pas de loyer... ça ne pouvait pas durer non plus ?

– D'accord, mais Popeye m'avait dit qu'il l'achèterait.

– Ah ! Bon, nous y voilà. Parce que vous étiez au courant des deux millions.

– Tout le monde était au courant. Mais ça n'a aucun rapport.

– Où elle est cette bicoque ?

Cette fois, l'homme a l'air gêné, il se garde bien de montrer la maison.

– Où elle est cette maison ? insiste le commissaire.

– Ben là, quoi !

En se retournant, le voisin du ramoneur montre une affreuse cabane en planches qui ne vaut guère mieux que la roulotte où habitait Popeye et qui, eh tout cas, ne vaut pas deux millions, même pas la moitié, même pas le quart.

Lisant la désapprobation dans l'œil du commissaire, le chaudronnier s'empresse d'ajouter :

– Evidemment, s'il l'avait achetée, je l'aurais retapée.

Tout ça est assez lamentable mais ne vaut pas un crime. Le commissaire s'en va, laissant le chaudronnier à ses remords tardifs.

La seconde visite du commissaire est pour l'institutrice. Il est difficile de croire que cette vieille fille, un peu revêche, se soit intéressée aux deux millions de Popeye. Ses préoccupations sont sûrement d'un autre ordre. Elle a le front haut et bombé, de larges pommettes, hautes, des lunettes de myopes et pas de menton. Le genre "intellectuelle mal dans sa peau".

Sa première réaction est de prévenir le commissaire qu'elle n'a pas beaucoup de temps à lui consacrer. Effectivement les gosses se bousculent devant la porte de l'école, elle doit assurer la rentrée. Elle raconte ce qu'elle sait au commissaire sans cesser de surveiller sa marmaille.

– Je connaissais bien M. Popeye, d'ailleurs, quand j'ai su qu'il avait des démarches à faire auprès de l'Administration, et notamment une correspondance à échanger, je me suis proposée de l'aider.

– Pourquoi, lui-même n'en était pas capable ?

– Non, je ne pense pas. Ce n'est pas qu'il lui manquât l'instruction nécessaire, d'autant que ce n'était tout de même pas très sorcier mais il écrivait difficilement, sa main tremblait, l'alcool lui brouillait les idées et, pour lui, écrire la moindre lettre c'était une montagne. Enfin, je connais une personne qui travaille au ministère des Anciens Combattants, ça pouvait l'aider...

– Et, qu'est-ce qui vous a poussée, à vous occuper de Popeye, mademoiselle.

– Mais mon devoir, monsieur le commissaire. Je suis institutrice, c'est mon devoir le plus élémentaire. Ici je rends souvent ce genre de service, les gens n'auraient pas compris que je ne le fasse pas pour ce malheureux.

Curieusement, le commissaire, ne prend pas cette déclaration de bonne intention comme argent comptant. Mais son métier lui a appris à se méfier des gens trop bien intentionnés. D'ailleurs, sans le savoir, il a raison.

Sa troisième visite l'amène chez un entrepreneur de transports, un Gascon. C'est un homme dynamique, enjoué, volubile, à l'accent rocailleux. Il reçoit le commissaire dans une blouse de mécano avec des chaussures jaunes à bouts pointus, complètement passées de mode. C'est normal car il ne doit pas dépenser beaucoup d'argent pour ses vêtements. D'ailleurs, d'une façon générale, il ne dépense rien, tout son argent passe dans l'achat de camions. Il en est à son troisième. Il travaille de six heures du matin à neuf heures du soir, quand il assure lui-même un transport. C'est une pauvre créature maigre et résignée qui s'occupe du secrétariat, enregistre les ordres des clients, assure la comptabilité, tient l'emploi du temps des chauffeurs, etc., le genre bourreau du travail. Il a bien connu Popeye.

– C'était un bon mécano, il s'occupait de l'entretien des camions.

– Cela ne vous ennuyait pas d'avoir un mécano ivrogne ?

– Quand il était à jeun, il faisait bien son boulot.

– Et quand il ne l'était pas ?

– Je l'envoyais se coucher.

– Il était payé normalement ?

– Oui... évidemment, ivrogne ou pas, y'a un tarif, monsieur le commissaire.

– Alors, pourquoi Popeye ? Ce ne sont pas les bons mécanos qui manquent ?

– C'est vrai, dit l'homme qui hésite un peu. Mais j'avais pensé que j'aurais pu l'associer. Oh ! pour une petite part, bien sûr ! Mais quand il aurait touché

son argent, on aurait acheté un ou deux camions de plus. Ça lui aurait fait une rente. C'était une bonne affaire pour tout le monde, quoi !

Pour le petit entrepreneur, employer Popeye était l'espoir d'acquérir un ou deux camions de plus. Il le dit sans aucune gêne. Et, en voyant les choses froidement, ce n'était pas une raison de le tuer. Drôle d'enquête pour le commissaire. Tout le monde s'est occupé de la victime, sans pour autant avoir des raisons de le tuer. Et pourtant...

Pour sa quatrième visite de la journée, la dernière de sa liste, le commissaire rencontre Mme Gilberte. Divorcée d'un garagiste de Villeneuve-Saint-Georges, cette aimable quinquagénaire occupe un petit pavillon de style basque qui est l'orgueil du pays.

Avant de se fixer dans la ville, elle a longtemps exploité un café à Paris, avenue de Versailles. C'est une petite femme blonde, affable, qui ne dissimule pas qu'elle supporte difficilement le poids de la solitude. A tel point que la maison basque est devenue celle du Bon Dieu. Il y eut d'abord un vigoureux maçon italien qui se chargea entre autres de la toiture, un plaisant plombier qui mit la main entre autres à l'installation sanitaire. Et enfin, ce n'est un secret pour personne que Mme Gilberte a bien connu Popeye.

– Vraiment bien connu ? demande le commissaire.

– Hélas ! oui, répond Mme Gilberte.

– Il travaillait aussi pour vous ?

– Oui, au début, quelques heures par semaine. Il m'installait l'électricité et il s'occupait du jardin. Et puis il a quitté l'entreprise de transports où il travaillait pour s'installer chez moi.

– Il y a combien de temps ?

– Un an à peu près.

Inutile de noter dans le détail le témoignage de Mme Gilberte. Il suffit au commissaire de savoir que lorsque la pelouse a été tondue et les plombs réparés dans le pavillon basque, il a fallu séparer définitivement Tizi Ouzou, le berger de Popeye, et Bichette, le loulou de Mme Gilberte, car ils ne s'entendaient décidément pas. Comme Popeye qui devait s'ennuyer buvait de plus en plus, comme les deux millions n'arrivaient toujours pas, les choses se sont gâtées et l'atmosphère est devenue irrespirable.

La suite de l'enquête va être très rapide. Lorsque Popeye lassé de Mme Gilberte et du pavillon basque a voulu reprendre sa liberté, il est retourné chez le ramoneur ; mais le ramoneur avait engagé un autre ouvrier et la roulotte était occupée.

Lorsque Popeye a voulu retourner dans la bicoque que lui prêtait le chaudronnier, celui-ci a refusé.

Les deux millions dont on avait tant parlé n'étaient plus qu'une légende, personne n'y croyait plus dans le pays, à commencer par le chaudronnier. De l'emploi de mécano, chez le petit entrepreneur de transports il n'en était plus question, bien entendu, puisque Popeye ne pourrait jamais acheter de camions.

Ainsi se défilait tous ceux qui voulaient bien l'aider avant les deux millions, pas après.

Ces deux millions qu'on lui avait promis, d'ailleurs, pourquoi ne les touchait-il pas ?

Maintes fois, Popeye s'est rendu chez l'institutrice, mais celle-ci lui répondait inlassablement : « Pas de nouvelles, pas de nouvelles, aucune nouvelle. »

« Oui, oui, elle avait écrit, mais elle n'avait pas de nouvelles. »

En réalité le commissaire découvre avec stupeur que cette brave femme ne s'était pas vraiment occupée de son affaire. Elle n'avait écrit qu'une lettre, une seule en tout et pour tout. C'est incroyable. Pourquoi ? Sa réponse est d'une simplicité redoutable.

– Lorsque j'ai su qu'il vivait avec Mme Gilberte, j'ai pensé que je n'avais plus à m'en occuper.

– Pourquoi ne le lui avez-vous pas dit ?

– C'était à lui de comprendre qu'on n'importune pas une femme quand...

L'institutrice rougit, pâlit et reste muette. Mais le commissaire a parfaitement compris. C'est par pure jalousie qu'elle a cessé non seulement de s'occuper de l'affaire de Popeye mais aussi qu'elle s'est tue. Elle eût sans doute été ulcérée que Mme Gilberte, cette femme dissolue, qui a déjà tant d'argent, pût profiter des deux millions de Popeye !

Elle était jalouse, comme tout le monde d'ailleurs, comme la postière, par exemple. Lorsque le facteur est allé porter à la bicoque du chaudronnier une lettre recommandée des anciens combattants on lui a répondu que Popeye était parti sans laisser d'adresse. La postière connaissait la nouvelle adresse de Popeye mais elle s'est bien gardée de la donner et la lettre est repartie.

C'est ainsi, que bon gré, mal gré, Popeye est resté chez Mme Gilberte.

Peut-être les deux millions auraient-ils, pour un temps du moins, réchauffé l'atmosphère du pavillon basque, mais sans les deux millions, c'était insupportable, jusqu'à ces trois coups de feu dans la nuit.

Le commissaire en est là de ses conclusions.

Le soir de ce premier jour d'enquête, il s'apprête à convoquer tout ce petit monde pour vérifications d'alibis et contre-interrogatoire. Il n'en a pas le temps.

C'est Mme Gilberte qui se constitue prisonnière à sept heures du soir.

« Le fusil est dans ma cave... dit-elle. J'étais comme folle à l'idée de l'avoir encore cette nuit sous mon toit. Pour l'empêcher de revenir, j'ai été chercher le fusil de mon ancien mari. Mais lorsque je l'ai vu arriver titubant dans la rue, la rage m'a aveuglée... J'ai tiré. »

Ainsi se termine la lamentable et monstrueuse histoire de Popeye, héros de la Résistance et des Forces aériennes françaises libres, héros de l'Indochine, et de Dien-Bien-Phu, mort sur un trottoir pour moins que rien, comme un chien dans un jeu de quilles.

23. LE « SIGNAU »

La nuit tombe sur un petit village du Nord. Si l'on peut appeler village ces cités du nord de la France, où le paysage est fait de corons miniers, où les maisons, certes, sont individuelles, mais toutes pareilles, de la même brique noircie par la poussière de charbon. La nuit tombe sur ce village minier de Grenay, près de Lens. Elle tombe vite, car c'est le 12 novembre. Mais voilà qu'il tombe aussi des obus.

Car c'est le 12 novembre 1914, et le village de Grenay se trouve en vue des lignes allemandes. Si près des lignes qu'on a évacué la population civile vers l'arrière. En tout cas, ceux qui ont bien voulu se faire évacuer.

Car il y a toujours des gens pour s'accrocher à leur maison, même si elle risque de se trouver sous les obus et la mitraille.

La famille Moreau est de ces gens-là. La famille Moreau, c'est une famille de gens simples. Une famille de mineurs du Nord, c'est-à-dire une famille pauvre, surtout en 1914, et aussi, bien sûr, une famille nombreuse. Même pauvre, on fait beaucoup d'enfants. Si on a la chance que ce soient des fils, dès qu'ils ont douze ans, ils descendent à la mine et rapportent une petite paie à la famille.

Il y a donc, ce soir du 12 novembre 1914, dans la petite maison de brique, Louis et Adèle Moreau, le père et la mère, avec cinq enfants : Georgette, quatorze ans, et quatre garçons. Deux d'entre eux, Arthur et Louis, sont adolescents, mais pas encore en âge de partir pour la guerre. Les deux autres sont tout petits : Raoul a six ans, Alfred a deux ans et demi.

Il est très important de savoir que les Moreau sont sept, ce soir-là, dans cette maison. En fait, on peut dire que s'ils n'étaient pas si nombreux, rien ne leur serait arrivé. Il faut également compter un fils aîné quelque part au front, car lui non plus n'échappera pas à l'aventure.

Voilà donc les Moreau, de braves gens très ignorants qui parlent beaucoup plus le patois du Nord que le français. A l'époque, le passage de l'école primaire à la vie active est très court, et nombreux sont les gens de cette région minière qui s'en souviennent encore.

Il manque encore à cette présentation un personnage de l'autre côté de la rue. C'est une femme dont il faut taire le nom, dont on peut simplement dire qu'elle est épicière, qu'elle habite en face des Moreau, qu'elle, non plus, n'a pas voulu être évacuée, et que cette épicière est très observatrice.

Or, ce 12 novembre 1914, l'épicière de Grenay observe ce qui se passe chez les Moreau, surtout au moment où tombent, en même temps, la nuit et les obus allemands.

Et l'épicière se dit : « C'est tout de même bizarre ! Voilà que les Allemands tirent les obus sur le village, alors que jusqu'à présent ils l'ont épargné. »

Voilà que les obus se mettent à tomber à partir du 12 novembre. C'est-à-dire du jour où la famille Moreau est revenue dans sa maison !

Le père Moreau, Louis, était mobilisé depuis le 1^{er} septembre. Adèle

Moreau s'était donc laissé évacuer, avec sa fille de quatorze ans et ses quatre garçons plus jeunes, jusqu'à Bruay-en-Artois. Et puis voilà Louis Moreau, que l'on avait d'abord mis dans la territoriale à Périgueux, démobilisé car il a passé l'âge. Il retrouve donc sa femme à Bruay, et lui dit :

– Retournons dans notre maison de Grenay. Au moins là, on sera chez nous. Et tant que les Allemands n'avancent pas, la mine continue à fonctionner. Donc je pourrai travailler !

L'épicière de Grenay voit donc, ce soir du 12 novembre, Louis Moreau démobilisé, sa femme Adèle et les cinq enfants réintégrer la maison. La maison qui n'est pas vide, car des soldats s'y sont installés. Mais à la guerre comme à la guerre, les Moreau partagent le pain avec les soldats. Et ils coucheront à sept au premier étage.

L'épicière, en face, observe tout cela. Elle n'a pourtant aucune raison particulière d'observer la maison des Moreau, cette brave femme ! Non, elle observe parce qu'elle est en face, c'est tout. Elle est donc bien obligée de voir cette lumière qui s'allume et qui s'éteint plusieurs fois de suite, à la fenêtre du premier étage des Moreau. Cette fenêtre, en fait, est une imposte. C'est-à-dire une fenêtre ouverte dans le toit. On appelle aussi cela “chien assis”, et ce qui importe, c'est que ce “chien assis”, justement parce qu'il est dans le toit, est visible depuis les lignes allemandes.

Les lignes allemandes d'où les canons, à quelques kilomètres de là, tirent sur le village. Et c'est bien cela qui intrigue l'épicière : comme par hasard le soir du 12 novembre à la nuit tombée, ce fameux soir où la famille Moreau réintègre sa maison avec le père démobilisé, une lumière s'allume et s'éteint plusieurs fois, derrière les carreaux de leur “chien assis” ! Et comme par hasard, quelques secondes plus tard, les obus allemands tombent sur le village ! Le premier soir, l'épicière pense qu'il s'agit peut-être d'une coïncidence. Et ne songe plus qu'à descendre dans sa cave, au cas où un obus tomberait sur l'épicerie.

Mais le lendemain soir 13 novembre, à la nuit tombée, l'épicière fait à nouveau le guet derrière ses volets et s'arrange pour avoir le “chien assis” des Moreau dans son champ de vision.

Cette fois si les signaux recommencent, et si les canons allemands se remettent à tirer, ce ne sera plus une coïncidence. Il faut déjà vérifier l'heure, se dit l'épicière. Hier tout a commencé à sept heures.

7 heures moins cinq, puis 7 heures : une lumière s'allume, s'éteint, s'allume, s'éteint, plusieurs fois ! Au moins, cinq ou six fois ! L'épicière n'a pas compté. Elle se dit qu'elle comptera demain ! Pour l'heure, il est temps de redescendre à la cave car voici le premier sifflement d'obus ! Et pendant plusieurs minutes, le village de Grenay est bombardé comme la veille, à la même heure exactement. A sept heures pile, aussitôt après les signaux des Moreau.

Cette fois, l'épicière n'a plus aucun doute, deux fois de suite ça n'est pas normal et le lendemain, la brave femme va voir le commandant du régiment stationné dans le village. Lui aussi s'interroge sur cette avalanche d'obus,

depuis deux soirs à la même heure, et ce que vient lui raconter l'épicière l'intéresse énormément.

« Ecoutez, mon commandant, avouez que ça n'est pas normal que les Moreau soient revenus de Bruay où ils avaient été évacués. Moi, ça n'est pas pareil, je suis restée. Je suis l'épicière du village, je suis trop vieille pour partir, mais eux ? Pourquoi revenir sur le front ? Avec tous ces enfants ? Et c'est depuis qu'ils font ces signaux avec leur lumière, que les Allemands nous tirent dessus ! »

Le commandant du secteur remercie la brave épicière, et prévient les observateurs des tranchées, en direction des lignes allemandes : ordre d'observer attentivement la maison des Moreau, dès le lendemain soir à dix-neuf heures.

Et le lendemain soir, tout recommence : une lumière s'allume et s'éteint plusieurs fois, à la fenêtre dans le toit. A sept heures exactement. Et moins d'une minute plus tard, les obus allemands pleuvent sur le village. Et cela recommence tous les soirs à sept heures, pendant six jours, jusqu'au 18 novembre.

Les télégraphistes de l'armée, dans les lignes, observent chaque fois le même nombre de clignotements venant de l'imposte des Moreau : cinq exactement. Et aussitôt après, les obus allemands partent. On ne peut laisser démolir le village plus longtemps ! L'épicière, qui a fait son devoir de patriote, trouve que le commandant fait traîner les choses !

Le 18 novembre, à six heures du soir, la famille Moreau est en train de dîner. Il y a donc Louis Moreau le père, sa femme Adèle, Georgette qui a quatorze ans, et les quatre fils : Arthur dix-sept ans, Louis seize ans, Raoul six ans et le petit dernier, Alfred, qui a deux ans et demi. Le frère aîné, lui, est au front. Des coups de poing retentissent contre la porte. Louis Moreau va ouvrir, sa serviette autour du cou, et se trouve devant une escouade de soldats, baïonnette au canon.

Le sous-officier qui commande l'escouade n'y va pas par quatre chemins :
– Vous avez un espion dans la maison !

Louis Moreau sa serviette autour du cou, ouvre des yeux ronds. C'est un homme de quarante-sept ans, trop vieux pour partir au front, un homme simple et pratiquement illettré. Pour aller chercher le charbon au fond de la mine, au début du siècle, il n'était pas besoin de savoir lire et écrire.

La main tenant encore le bouton de la porte, l'air absolument idiot, il répète :

– Un espion ?

Les soldats ne perdent pas de temps à discuter avec lui. Ils envahissent la pièce, bousculent tout, se mettent à fouiller de la cave au grenier. Le petit hurle, celui qui a six ans se met à pleurer, Adèle Moreau s'indigne :

– Mais qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous cherchez ? Y a rien à trouver chez nous !

Adèle, comme son mari, est pratiquement illettrée. Elle parle le patois du

Nord, beaucoup mieux que le français ! Elle aussi est ahurie quand un soldat lui met sous le nez un objet trouvé dans un placard :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

"Ça", c'est une lanterne allemande. Très exactement, une lanterne de cycliste allemande, qui fonctionne à essence, avec une mèche.

Louis Moreau, qui ne croit pas encore qu'on vient l'arrêter explique :

– C'est un soldat qui nous l'a donnée.

– Un soldat allemand ?

– Mais non, un soldat français ! Il l'avait trouvée dans les tranchées. Il nous en a fait cadeau parce qu'on partageait la soupe avec lui.

– Et où est-il ce soldat ?

– Je ne sais pas, moi ! C'est un de ceux qui s'étaient installés dans la maison, quand on est revenus. Maintenant, il est reparti au front, avec les autres. Je ne pourrais pas vous dire son nom !

Le sous-officier le coupe :

– Pas d'histoire ! C'est avec ça que vous faites vos signaux aux Allemands, tous les soirs ! Allez, avouez !

Les cinq enfants, serrés dans la cuisine autour de leurs parents commencent à prendre peur : ces soldats menaçants avec leurs baïonnettes, ce sous-officier qui maintenant s'en prend à leur mère :

– Allez, avouez tout de suite que vous faites des signaux !

Adèle est une solide femme brune, déjà fatiguée par les lessives et les maternités. Elle est pourtant assez belle, avec un visage énergique. Le visage d'une femme de mineur, qui n'inspire pas l'attendrissement. Ce qu'elle répond au sous-officier peut être l'expression d'une grande simplicité ou bien l'hypocrisie même :

– Un signau ? Qu'est-ce que c'est que ça, un signau ? Dites-moi d'abord ce que c'est qu'un signau ? Après, je vous dirai si j'en fais.

Elle a dit ça sur un ton coléreux, le ton d'une femme indignée !

Le sous-officier devrait avoir un premier doute, car il y a des simplicités qui ne trompent pas. Peut-être l'aurait-il ce doute, si Adèle Moreau avait au moins l'air étonné, effrayé, désarmé. Mais non, elle est simplement en colère contre ces soldats français, des compatriotes, qui font peur aux enfants ! Elle dont l'aîné est en train de se faire tuer au front ! Et dont le petit dernier n'a pas fini sa bouillie ! Elle qui ne sait même pas ce que c'est qu'un signau !

Il faut plusieurs minutes au sous-officier pour expliquer à cette femme, qui mélange le patois et le français, ce que c'est qu'un signal, des signaux, il lui montre la lanterne allemande, la fenêtre dans le toit.

Et à ce moment, il constate une chose qu'il devrait au moins trouver étonnante : la mèche de la lanterne est neuve, elle n'a jamais servi !

Et pourtant le soir même, les sept Moreau, y compris le petit de deux ans et demi, sont emmenés baïonnette au canon. Sous le regard satisfait, à travers les persiennes d'en face, de la brave épicière patriote. Elle a fait arrêter des espions dont un bébé, et un autre de six ans ! Pauvres enfants ! Avoir des

traîtres pour parents ! On emmène cette famille de traîtres, dont on a interrompu le pauvre dîner, jusqu'à la prison de Saint-Pol-sous-Ternoise. Et là, pendant six jours, on les interroge et on les menace !

Louis et Adèle s'en tiennent aux seules explications qu'ils peuvent fournir.

– Pourquoi êtes-vous revenus à Grenay, si près du front ? Alors qu'on vous avait évacués à Bruay ?

C'est Louis qui répond timidement :

– Il faut bien que je travaille tant que la mine fonctionne, je peux faire manger la famille !

– Comment les Allemands vous ont-ils contactés pour vous demander de faire des signaux ?

Cette fois, c'est Adèle qui répond et pas timidement du tout :

– Mais je ne savais même pas ce que c'est qu'un signau ! C'est le sergent qui m'a expliqué !

La lanterne allemande, dont la mèche est neuve, ne trouble pas les interrogateurs. Les Moreau auront pu remplacer la mèche. De toute façon, ils sont incapables de dire le nom du soldat français qui, soi-disant, leur en aurait fait cadeau !

Et il faut bien dire, hélas ! que ces militaires français du deuxième bureau se conduisent à l'époque d'une manière navrante. Cela ne peut s'expliquer que par l'ambiance de l'époque, celle du début de la guerre : « Taisez-vous, l'ennemi nous écoute ! L'Allemand est partout ! etc. »

C'est l'époque de l'espionnage et de la peur. Les militaires qui interrogent les Moreau sont comme l'épicière qui les a dénoncés : des gens qui ont peur et qui ont besoin de coupables. C'est très utile, les coupables, ça exorcise !

Alors, puisque Louis et Adèle Moreau s'obstinent à dire qu'ils n'ont jamais fait de signaux aux Allemands, par la fenêtre de leur toit, on va jusqu'à mettre un revolver sur la gorge de Georgette, qui n'a pas quinze ans, et on lui hurle dans la figure :

– Avoue, toi, ou je tire !

Et comme Georgette n'avoue pas, on va beaucoup plus loin dans la stupidité. On essaie de faire parler le petit Alfred qui a deux ans et demi ! On montre au bébé, qui parle depuis six mois à peine, la lanterne allemande.

– Ta maman, elle tenait la lumière devant la fenêtre, n'est-ce pas ? Dis-moi que c'est vrai, Alfred ?... Dis-moi oui.

Et Adèle Moreau, l'énergique Adèle Moreau, qui ne s'effondre toujours pas, qui ne supplie pas, qui ne pleure même pas, cette femme de mineur solide et rude, crie à son petit Alfred :

– Surtout, il ne faut pas dire oui !

Que n'a-t-elle pas dit là ! Elle a interdit à son bébé de dire oui ! Aussi invraisemblable, aussi énorme, aussi stupide que cela puisse paraître de nos jours, cela va devenir une charge de plus contre elle. On pourrait en rire, si ce n'était tragique : subornation de bébé !

Adèle Moreau influence son bébé pour l'empêcher de témoigner.

Le 25 décembre, on juge les Moreau dans une école évacuée, une petite bâtisse en brique, à Loos-en-Gohelle. Ils sont dans la cave, tous les sept : le père, la mère, et les cinq enfants dont le petit. Seul n'est pas au procès l'aîné des Moreau. Il n'a pas pu faire de signaux, lui, il est au front. L'épicière de Grenay, la brave épicière d'en face vient témoigner de ce qu'elle a vu : tous les soirs à sept heures, à la fenêtre dans le toit des Moreau, une lumière qui s'allumait et qui s'éteignait cinq ou six fois de suite.

Un sergent nommé avocat d'office, car c'est évidemment un tribunal militaire, fait des observations timides, il n'est que sergent et les juges sont des officiers !

Adèle Moreau, le menton énergique, les yeux bien en face de ses juges, le bébé fermement tenu dans les bras, ne fait toujours rien pour attendrir :

– Un signau ! J'ai jamais fait un signau, moi ! Je ne sais même pas ce que c'est, un signau !

C'est vraiment trop se moquer du monde, du tribunal et de la France en péril. Le jury a un peu plus de sympathie pour son mari Louis : il est moins agressif ! Le travail de la mine l'a rendu un peu plus humble que sa femme et le tribunal chargé de juger les Moreau nuance ses condamnations, selon l'humilité des accusés à l'audience ! Les Moreau sont prisonniers dans une cave, quand un sous-officier en armes vient lire la sentence :

Adèle Moreau, qui a protesté, est condamnée à mort. Louis Moreau son mari, qui a le bon goût de paraître accablé, quinze ans de travaux forcés.

Louis Moreau fils, qui n'a que seize ans, cinq ans de travaux forcés. Mais Arthur Moreau, dix-sept ans, qui a osé traiter les juges militaires de menteurs : dix ans de travaux forcés ! Exactement comme pour une punition de caserne : « De quoi de quoi ?... On fait la forte tête ? Vous me ferez dix ans ! »

Georgette Moreau, la gamine de quatorze ans, est envoyée dans une maison de correction. Quant aux deux petits, Raoul, six ans, et Alfred deux ans et demi, ils sont évidemment confiés à l'Assistance publique.

Mais l'horreur ne s'arrête pas là. Cette sentence invraisemblable fait deux victimes de plus : la sœur d'Adèle Moreau, Céline Lecos, devient folle en apprenant l'histoire. Elle se sauve au hasard, vers les tranchées, et s'y fait tuer.

L'aîné des Moreau, qui est au front, apprend la condamnation de sa famille par un journal, et lui aussi, fou de honte et de douleur, part tout seul vers les tranchées allemandes pour s'y faire tuer.

Adèle Moreau meurt en prison, à Rennes. Et il est dur de reproduire ici ce qu'un journal affirmera en 1931 : un gardien de la première prison d'Adèle, mis dans le secret du tribunal, avouera plus tard cette chose encore plus énorme que tout le reste : on aurait condamné Adèle à mort pour que ses enfants, terrorisés, avouent un crime qui n'avait pas été commis ! Car les Moreau étaient tout simplement innocents : la lumière qui s'allumait et s'éteignait, tous les soirs à dix-neuf heures à la fenêtre du toit, avait une explication simple : c'était l'heure où tout le monde allait se coucher. Adèle Moreau montait la première, avec une lanterne, puis faisait passer tout le

monde devant elle : le mari et les enfants, passant devant la lumière, la faisait s'éteindre et s'allumer cinq fois, un signal pour un observateur extérieur, comme la brave épicière patriote !

Plus tard, on le reconnaîtra. Mais le mal était fait.

L'aventure des Moreau, après quatre ans de guerre atroce, n'avait d'ailleurs plus guère de quoi émouvoir l'opinion, on avait eu, depuis, tellement d'autres chats à fouetter.

24. UN AVENTURIER QUI BOIT : CONEY BROWN

L'homme qui vient de pénétrer dans le hall de l'hôtel Finley, à Sekondi, a une drôle de tête. Une drôle de tête et un drôle d'accent. Déjà, le réceptionniste le toise avec mépris, et lui annonce que l'hôtel est complet. Mais l'homme marmonne furieux en anglais :

– T'occupe pas de ma toilette, larbin, donne une chambre et paie-toi d'avance !

Cela dit sur un ton sans réplique, et accompagné d'une poignée de dollars, fait naître un sourire gigantesque sur les lèvres du réceptionniste. Immédiatement catalogué comme Américain, et riche, le nouveau client est installé dans la meilleure chambre, où on lui montre la douche, approximative, et la moustiquaire trouée. Mais aussi sale, déguenillé et fatigué qu'il soit, l'homme se moque éperdument du lit comme de l'eau fraîche. Il réclame le bar.

Nous sommes à Sekondi, en 1943, dans l'Ouest africain, en hiver. C'est-à-dire qu'il fait très chaud : trente-deux degrés. L'humidité colle à la peau dans cette partie du Commonwealth. Et Coney Brown a soif depuis des semaines, des années...

Coney Brown est un aventurier qui boit. Il se dit américain, il ne dit pas s'appeler Coney Brown, et il ingurgite consciencieusement du whisky affalé au bar de l'hôtel. Il est sale, barbu, avec deux yeux qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre : un bleu et un vert, également brumeux cependant. Un espèce de chapeau mou et blanc sur des cheveux jaunes et rares. Un costume de toile claire qui a connu des jours meilleurs. Apparemment il est bourré de dollars américains, et s'il avait l'intention de passer inaperçu, c'est raté. Le barman qui a longuement contemplé le portefeuille bourré de son client, engage la conversation :

– Vous êtes dans le manganèse ?

– Non.

– Dans le cacao ?

– Non.

– Dans les mines ?

– Non.

Même imbibé d'alcool, le client n'est pas très bavard. Et le mystère s'épaissit pour le barman. Au Ghana, en période de guerre, on ne peut avoir d'argent que dans les trois disciplines citées plus haut. Ou alors, on est suspect. Ce qui explique que, immédiatement, Coney Brown devient suspect, non seulement pour le barman, mais pour les autres clients de l'hôtel. L'hôtel Finley n'est pas un palace. C'est une espèce de grande case à trois étages, quartier général des Européens. On y trouve les ingénieurs des mines d'or et de diamants qui y parlent boutique, les transporteurs, les “ pistards ” et de temps en temps des militaires américains rejoignant leur cantonnement à Accra.

Car il y a une base américaine à quelques kilomètres d'Accra. Une base aérienne très importante. Au bout de quelques jours, la silhouette dépenaillée de Coney Brown fait partie des meubles ; et l'on peut voir qu'il est accompagné dans ses beuveries, de plus en plus souvent, par une femme à la réputation fort discutable.

Un soir de janvier 1943, le chef de la police locale, Anglais jusqu'à la pointe de son short, décide d'interroger le nouveau venu.

– Puis-je me permettre, monsieur, de vous demander vos papiers d'identité ?

– Qu'est-ce qui vous tracasse ? J'ai pas le droit d'être ici ?

– Parfaitement, monsieur, parfaitement, mais j'aime bien connaître les résidents de Sekondi, c'est mon métier. Au fait, quel est le vôtre ?

– Je n'ai pas de métier, mon pote, et j'en suis fier !

Le major Chinester se fait rarement appeler “mon pote” dans l'exercice de ses fonctions, il en ravale sa moustache de réprobation, et son ton devient plus sec :

– Vos papiers, s'il vous plaît, monsieur !

– C'est un ordre, mon pote ?

– C'est un ordre, monsieur, et cessez de m'appeler votre pote... nous n'étions pas à l'école ensemble que je sache !

– Okay, Okay. Vous voulez des papiers ? Voilà des papiers...

Avec désinvolture, Coney Brown tend son portefeuille au major Chinester. Un portefeuille tout entier... bourré de dollars et sans prendre la peine de l'ouvrir lui-même.

Le major hésite :

– Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de me montrer votre passeport, seulement votre passeport, je ne désire pas fouiller dans votre portefeuille.

– Allez-y, major, fouillez ! Quand on cherche des poux, il ne faut pas avoir peur de fouiller.

Coney Brown, abandonnant son portefeuille sur le comptoir, se désintéresse totalement du policier, au bénéfice de son éternel verre de whisky.

Dans le bar de l'hôtel Finley à Sekondi, il se fait un silence tendu. Le barman n'ose plus bouger, la compagne de Coney Brown fait mine de se repoudrer, et les consommateurs, une dizaine d'ingénieurs des mines, suspendent leur conversation. Le policier regarde le portefeuille et Coney Brown son verre.

Une petite minute s'écoule. Puis le major se racle la gorge.

– Monsieur, c'est à vous de me donner vos papiers, pas à moi de les prendre !

– Ah ! Oui ? Vous ne savez pas ce que vous voulez, alors ? Détendez-vous, mon pote, prenez un verre, barman, un verre pour mon pote, et donnez-lui le sacré passeport avec, allez ! exécution ? C'est vous qui l'avez prévenu : « Major... il y a un homme suspect, bourré de fric, qui s'est installé à l'hôtel... »

Pas vrai ?

Blanc de peur, le barman n'ose pas protester et, sous les regards attentifs des clients, il ouvre le portefeuille. Un grand portefeuille usé où le passeport est coincé entre deux liasses de dollars. Il le dégage avec des précautions d'artificier manipulant une bombe. Le sourire de Coney Brown s'élargit :

- Voilà, très bien, ouvrez-le maintenant et lisez à voix haute !
- Mais, monsieur !
- Qu'est-ce qu'il y a ? T'as peur pour ton pourboire ? Lis, je te dis !

Alors le barman lit :

- Brown, Coney Julius, né le 8 octobre 1898 à Oakland, Etats-Unis.

Nationalité : américaine. Profession : Néant.

- Plus fort, personne t'entend !
- Taille : un mètre quatre-vingts. Yeux : bleu-vert. Cheveux : blonds. Signe particulier : yeux pers.
- Ça vous va, major ?...

Ayant repris son calme et sa dignité de policier britannique, le major tend la main, feuillette le passeport à la recherche des visas, referme le document et s'incline.

- Je vous remercie, monsieur Brown. Ce sera tout.

Et le policier claque des talons, ce qui a pour effet de transformer son short en une sorte de tutu ridicule, l'espace d'une seconde, puis s'en va.

Coney Brown, le nez dans son verre, ne lui rend pas son salut. On le dirait complètement inintéressé par la réaction du public. En réalité, il n'a cessé de surveiller chaque table, chaque homme, chaque réaction, et il continue. Il entend dans son dos le bruit d'une chaise, le pas d'un homme qui se lève. Son œil droit, le vert, suit la silhouette impeccable d'un homme d'une quarantaine d'années, qui gagne la sortie du bar sans se faire remarquer, dans le brouhaha des conversations revenues. Coney Brown ne bouge pas d'un centimètre, et c'est à peine s'il lève la tête pour avaler le fond de son verre.

Il a vu. Il est sûr d'avoir enfin retrouvé son homme. C'est peut-être la fin d'une longue aventure. Dans sa chambre miteuse de l'hôtel Finley à Sekondi, Coney Brown réfléchit, affalé sur son lit. Il tente de réfléchir et il a bien du mal.

Depuis le temps qu'il court, depuis le temps qu'il espérait ce qui vient de se passer, il n'y croyait plus. Cette course poursuite était devenue une sorte de corrida sans taureau, épuisante, mais dont il ne pouvait plus se passer. Deux années !

Deux années à courir l'Afrique en tout sens, à fouiller les ports, les villes minières, sur la trace d'un homme dont il ne connaissait pas le nom, à peine le visage et seulement le métier : ingénieur en Afrique dans une mine d'or.

A Sekondi comme ailleurs, il s'attendait à traîner ses guêtres pendant des semaines sans que personne ne bouge sur son passage. Mais cette fois, c'est arrivé !

En entendant prononcer le nom de Coney Brown, un homme s'est levé,

sans finir son verre, et il est parti. Il avait la chambre 7. Il a fait sa valise, a sauté dans sa jeep et a filé vers la mine à plus de cent kilomètres de là.

Il aurait dû rester à Sekondi, pour ses trois jours de repos mensuel. Coney Brown le sait, il a entendu l'homme expliquer à des amis qu'il préférerait rentrer plus tôt pour surveiller ses gars, et quelqu'un a dit :

« Edouard, vous ne tiendrez-pas longtemps ici, si vous ne profitez pas des jours de repos. »

Donc il s'appelle Edouard ce “salopard”... et il a de l'allure : mince, le teint frais malgré cette foutue chaleur. Beau même.

Coney Brown fouille dans sa valise. Une valise qui fut luxueuse, mais dont le cuir fatigué traduit l'éternel voyage. Il en sort une enveloppe bleue, contenant une photographie, et regarde avec toute la concentration dont il est capable. Il y a une jeune femme qui sourit, le visage levé vers un homme dont on n'aperçoit que le profil et qui porte des lunettes de soleil.

Est-ce bien lui ? On dirait. Nez, menton, le peu qu'il soit possible de comparer, c'est ça.

Coney Brown marmonne tout seul : « Alors il s'appelle Edouard ? Je me demande comment elle l'appelle : Ed, Eddie ? » Il cherche à recréer l'immense rage qui l'a saisi quand il a su, et y parvient. Dans le brouillard de l'alcool qu'il ingurgite jour après jour depuis deux ans, il la retrouve presque intacte.

Et soudain, il regrette de ne pas avoir saisi l'occasion tout de suite. Il aurait dû se retourner la veille, au bar, il aurait dû courir après ce salopard distingué, l'attraper par le cou et l'étrangler sur place, comme ça, sans préavis, sans discussion, sans explication, sans rien.

Juste en lui disant : « Je suis Coney Brown, tu sais, l'imbécile à qui tu as volé sa femme ? »

Au lieu de cela, il est resté le nez planté dans son verre, à regarder du coin de l'œil disparaître son gibier, un gibier qu'il traque depuis si longtemps.

Tout avait bien marché pourtant. Le seul système pour faire bouger quelqu'un qui ne vous connaît pas, c'est de se faire remarquer. Coney Brown joue ce jeu depuis deux ans.

Il se balade dans les endroits où on lui indique la présence de mines d'or, donc d'ingénieurs, et il fait tout pour que les gens se posent des questions sur lui, pour que le bruit coure qu'il y a là un type qui s'appelle Coney Brown, dont on ne sait rien, sauf qu'il effeuille les dollars avec facilité. Il a tout tenté : les combines, les renseignements vaseux, les prostituées, les services officiels, mais comment retrouver un homme dont il ne peut donner qu'un signallement vague : ingénieur anglais, travaillant dans les mines d'or !

C'est tout ce qu'il savait, tout ce que Carolyn avait bien voulu dire en partant, en le quittant :

– Tu ne le connais pas, il est ingénieur dans les mines d'or et il est anglais, il ne te ressemble pas !

Son nom. Coney voulait son nom. Il avait menacé, supplié, crié, mais Carolyn n'avait même pas lâché un prénom. Et il n'avait même pas trouvé de

lettres, rien que cette photo qu'il lui avait volée.

Elle l'avait rencontré à Londres, pendant les vacances de Noël 1938, pendant que lui, Coney Brown, pauvre imbécile, travaillait comme un forcené pour lui offrir la plus belle vie, les plus belles robes, les plus beaux bijoux, les plus belles vacances. Une fille qu'il avait sortie de rien, vendeuse dans un magasin, et qu'il avait épousée, pour qui il se serait fait tuer !

Et tout ça n'avait servi à rien. Etre Mme Coney Brown, femme du directeur d'une chaîne de garages à Oakland, Carolyn s'en fichait. Les dollars, elle s'en fichait ! Elle avait simplement envie de se sauver avec cet Anglais prétentieux. Jamais elle n'avait souri comme ça à Coney Brown, jamais comme sur cette photo.

En fait, Coney Brown avait décidé depuis longtemps de tuer cet homme, à condition de le retrouver, mais il ne pensait pas le retrouver. Il n'y croyait pas vraiment, lui courir après c'était une sorte de justification, de défoulement.

Et le voilà au pied du mur. L'homme est à quelques kilomètres. Coney Brown sait où exactement. Il n'a qu'à prendre une voiture, se faire indiquer la piste et sauter sur le bonhomme en arrivant au camp.

A ce stade de sa réflexion, Coney Brown se pose deux questions : l'homme l'a repéré, a-t-il compris que Coney le recherchait ? Ensuite, où est Carolyn ?

Il n'est pas pensable qu'il l'ait traînée avec lui sur ce chantier, ou alors elle aurait été avec lui hier soir. L'envie de revoir sa femme lui vient brutalement, comme une envie de boire. La revoir, savoir ce qu'elle a de changé, comment elle vit, si elle est toujours toquée de ce type... s'il l'a laissée tomber.

« Au fait, oui ! Il l'a peut-être laissée tomber ! S'il a laissé tomber Carolyn, je le tue ! »

Et voilà, Coney Brown a beau retourner le problème dans tous les sens, il retombe toujours sur la même solution, tuer cet Anglais voleur de femmes.

Alors, il se retient d'avalier son litre de whisky et de dormir jusqu'au lendemain. Il boucle sa valise, remet sa chemise et sa veste douteuse, enfonce son chapeau sur ses cheveux jaunes et quitte l'hôtel. Trouver une voiture à louer lui prend la moitié de la journée, repérer la piste de la mine occupe le reste, il fait nuit lorsque Coney, au volant d'une vieille Dodge, fonce vers la mine.

C'est l'aube quand il arrive en vue des baraquements et de la clôture de fils de fer barbelés qui les protège.

Que faire ?

Coney Brown, fatigué et perplexe, regarde arriver vers lui une bande de gamins noirs et braillards qui entourent sa voiture, et font mine de grimper dessus en tendant leurs mains poussiéreuses. Pour s'en débarrasser, il met pied à terre et hurle des injures en tapant du pied. Les gosses s'éparpillent comme des moineaux, passant sous les fils de fer barbelés avec une agilité de singe.

Au loin, à l'intérieur du camp, une silhouette ou deux observent la scène : des ouvriers africains. Coney se sent repéré, remonte dans sa voiture et fait marche arrière jusqu'à une allée de bananiers. Il a la vague idée de se cacher là

et d'attendre. Attendre il ne sait pas trop quoi. L'occasion ? Le moyen de pénétrer dans le camp, de repérer la case de l'Anglais ? Et ensuite, ensuite il improvisera !

A bout de forces, Coney sent ses yeux le brûler et sa tête s'alourdir. Privé d'alcool depuis la veille, il en est presque malade. Une immense envie de dormir le prend. Le front sur son volant, il dort. On ne sait pas combien de temps passe... quand une tape sur l'épaule le réveille en sursaut :

– Qu'est-ce que vous voulez ? Vous cherchez quelqu'un ?

Le soleil est haut, Coney Brown est ébloui, il lui faut bien dix secondes pour réaliser que son gibier est là, devant lui, casque sur la tête, lunettes teintées, combinaison de toile, désinvolte, autoritaire, rasé de près, comme s'il était dans un salon londonien, et pas au Ghana, dans une allée de bananiers...

Coney Brown, la bouche pâteuse, surpris, furieux, a du mal à retrouver sa morgue habituelle.

– J'ai pas le droit de passer par là ?

– En principe, non, monsieur, cette zone est sous surveillance. Dites-moi ce que vous voulez, ou ce que vous venez faire ici.

– Surveillance de qui ?

– La mienne, monsieur. Qui êtes-vous, je vous prie ?

– Et vous ?

– Edouard Himley, ingénieur en chef, attaché à cette mine.

C'est à ce moment-là que Coney Brown a retrouvé sa rage, ses forces et ses esprits. Il s'est mis à crier qui il était : le mari de Carolyn ! ça lui disait quelque chose à ce mannequin ?

Il n'avait jamais entendu parler du mari de Carolyn peut-être ? Il s'en fichait du mari de Carolyn. Est-ce qu'il savait ce qu'il était venu faire le mari de Carolyn ? Non ? Eh bien, il allait voir.

De loin, les ouvriers ont entendu ses éclats de voix, quelques-uns se sont approchés, ils ont vu la bagarre, ils ont vu l'ingénieur aux prises à mains nues, avec un énergumène, coups de poing, coups de pied, tentative d'étranglement.

Edouard Himley, le bel ingénieur distingué savait se servir de ses poings. On vous apprend tout à Oxford, et il a eu le dessus, il a à moitié assommé son adversaire, puis il s'est mis à courir dans l'allée des bananiers pour chercher de l'aide probablement.

Coney Brown s'est relevé, le visage en sang, il a sauté dans la vieille Dodge, fait hurler le moteur, et il a foncé. Les roues avant de la voiture et son énorme pare-chocs, ont écrasé l'ingénieur contre un arbre qui a plié sous le choc terrible.

Coney Brown est presque passé à travers le pare-brise. Le volant lui a enfoncé les côtes et il s'est évanoui.

C'est le major Chinester qui a récupéré l'assassin à l'infirmerie de la mine, qui a recueilli ses aveux, et lui annoncé quelques jours plus tard qu'Edouard Himley était célibataire et n'avait jamais connu de Carolyn de sa vie, qu'il avait simplement quitté l'hôtel de Sekondi ce jour-là pour venir surveiller ses

ouvriers. Les vols sont courants dans les mines d'or, et il soupçonnait l'un de ses hommes.

Coney Brown a été condamné à la réclusion à vie, pour meurtre avec préméditation, ce qui a eu pour effet de faire accélérer la procédure de divorce entamée par Carolyn Brown, dans le but d'épouser un ingénieur des mines travaillant tout bêtement dans les bureaux d'une compagnie londonienne.

Comme quoi, un aventurier qui boit peut se tromper d'aventure !

25. LES ÉTATS D'ÂME D'ANTONIN QUILLET

Monsieur le directeur,

Il y a exactement vingt-sept ans, deux mois et seize jours que je suis à votre service. Je n'ai jamais eu à me plaindre de mon travail, ni de mes collègues. Mon avancement a été correct, mais je crois pouvoir, Monsieur le directeur, espérer de votre haute bienveillance, l'attribution d'une légère augmentation de salaire, dont j'ai fait le calcul en tenant compte de l'augmentation de la vie. Je crois pouvoir vous rappeler, Monsieur le directeur, que ma dernière augmentation a été de 27 francs 17 centimes et qu'elle a pris effet le 1^{er} juin 1928, c'est-à-dire, il y a sept ans aujourd'hui.

Je me permets de soumettre à votre bienveillance, le calcul suivant :

Salaire net... 257 francs 17.

Heures supplémentaires... 12 francs 43.

Augmentation ... 30 francs.

Total...299 francs 60 centimes.

Croyez, Monsieur le directeur, que des motifs impérieux sont à l'origine de cette demande, dont je vous prie de pardonner l'audace.

Je vous prie d'agréer. Monsieur le directeur, l'expression de mon humble considération.

ANTONIN QUILLET

Antonin Quillet signe avec application. Il applique un buvard rose sur sa belle lettre, à l'écriture minuscule et droite. Plie la feuille en quatre en évitant de la salir et la glisse dans une enveloppe sur laquelle il a déjà écrit en belles lettres capitales : MONSIEUR LE DIRECTEUR DES ETABLISSEMENTS COINTRON. "Personnelle" E.V. (*en ville*) car il a l'intention de déposer lui-même la lettre dans le courrier de la direction, demain matin, en prenant son service.

Antonin Quillet ne veut pas dépenser le prix d'un timbre, pour une lettre qui doit arriver là où il travaille. Un sou est un sou. Surtout pour un comptable. Puis Antonin Quillet va se coucher, avec son journal et sa bouillotte, car il a toujours froid aux pieds. Ses pieds sont un problème, depuis un vilain accident qui lui a cassé les deux chevilles quand il était petit. Donc, Antonin Quillet boitille jusqu'à son lit.

Il ne sait pas que dans quelques jours, il y passera sa dernière nuit d'honnête homme. Personne n'a jamais eu la chance de regarder dormir Antonin Quillet. Sa mère peut-être, il y a bien longtemps. Mais la mère d'Antonin Quillet est morte quand il avait quinze ans. A dix-sept ans, Antonin Quillet est entré comme employé aux écritures, aide-comptable, chez "Cointron Père et Fils", fabrique de nougats et sucres d'orge, maison de confiance fondée en 1870.

Il est devenu comptable à trente-cinq ans, il en a quarante-quatre et aucune femme n'a jamais croisé son chemin. Au contraire, il semble à Antonin Quillet que les femmes s'en sont écartées soigneusement, à cause de ses pieds

sûrement, deux pieds rétrécis, coincés dans des chaussures montantes à baguettes métalliques, qui lui donnent une démarche de canard un peu ivre.

Alors, personne, jamais, n'a contemplé le sommeil d'Antonin Quillet. Sauf le chat, un chat sauvage et agressif qui lui tient compagnie de temps en temps, mais ne s'installe jamais. Comme si on ne pouvait pas s'installer chez Antonin Quillet.

Comment le décrire ? Petit, un peu maigre, un visage en coin, des traits flous, des cheveux calamistrés, et une moustache où l'on pourrait compter chaque poil, tellement elle est clairsemée. S'il ne boitait pas, on ne remarquerait jamais Antonin Quillet.

Le lendemain de cette lettre importante, Antonin Quillet, derrière sa table de travail, surveille avec anxiété les allées et venues de Mlle Charlotte, la secrétaire de M. le directeur. Elle a dû lire sa lettre, elle lit toutes les lettres. Et M. le directeur a dû lui dire :

« Mademoiselle Charlotte, vous convoquerez M. Antonin Quillet pour cinq heures ! »

Mais Mlle Charlotte ne dit rien. Elle vient chercher des bordereaux pour la signature, et ne dit rien. Quant à M. le directeur, Antonin ne le voit toujours que de loin, ce jour-là comme les autres jours. Huit jours pleins, sans réponse, sans même le moindre signe, le moindre mot.

Personne ne sait ce qui se passe dans la tête d'Antonin Quillet car personne ne le lui demande. Mais quoi qu'il en soit, voici le résultat.

Monsieur le directeur,

J'ai l'honneur de vous offrir ma démission à compter de ce jour, 10 juin 1935. Votre dévoué.

ANTONIN QUILLET

Le 1^{er} juillet suivant, Antonin Quillet ne fera plus partie de la société Cointron Père et Fils.

Cette fois, Antonin ne lève même pas la tête au passage de Mlle Charlotte dans les bureaux. Il est sûr et certain qu'elle va venir le voir, et lui annoncer : « Monsieur le directeur veut vous voir. »

Mais rien. C'est incroyable. Encore une fois, les jours passent, et rien.

Antonin se sent misérable. Que faire ? Que dire ? Puisqu'on ne lui parle pas.

Pour la première fois de sa vie de comptable, Antonin Quillet se trompe dans les bordereaux, et ne s'en aperçoit pas. Il est troublé. Le soir, à la signature, il tend des papiers à Mlle Charlotte qui les emporte chez M. le directeur sans commentaire.

Et le lendemain, Antonin Quillet s'aperçoit de l'erreur. Une erreur énorme, monstrueuse. Il a écrit sur un bordereau : 1897 francs, au lieu de 18,97 francs. C'est épouvantable ! M. le directeur s'en est sûrement aperçu ! On va le mettre à la porte, le prendre pour un voleur.

Antonin Quillet ne pense même pas qu'il a donné sa démission et que, de toute façon, il est à la porte ! Il ne pense pas non plus qu'on puisse lui

pardonner une erreur. Une seule erreur en vingt-sept ans de carrière ! Il est mort de frousse *a priori*.

La journée passe. Comme d'habitude, personne ne lui parle.

« Bonjour, bonsoir, un signe de tête. Les bordereaux, s'il vous plaît. Merci.
» Rien d'autre.

Alors, le lendemain pour voir comme ça, pour comprendre, Antonin Quillet se trompe de nouveau. Exprès. Au lieu de 28,50 francs il écrit 2850 francs. Rien !

Sur un petit carnet personnel, Antonin Quillet note les différences 1897 – 18,97 + 2850 – 28,50 = ... erreur globale : 4747 francs.

C'est énorme ! Une fortune et personne ne s'en aperçoit, sauf lui. Autrement dit, Antonin Quillet possède, sur le papier, 4700 francs qui ne sont à personne.

« Voyons, se dit Antonin Quillet, si j'avais 4747 francs qu'est-ce que j'en ferais ? J'en ferais... Je ne sais pas moi. J'en ferais... Tiens, je pourrais m'acheter un lit tout neuf. Et puis un fauteuil, et pourquoi pas un tapis ! hein ? Pourquoi pas... on en fait des choses avec 4747 francs ! Et eux, ils s'en fichent ! Ils ne regardent même pas. Ils signeraient n'importe quoi, ma parole ! D'ailleurs, ils se fichent de tout ! Mon augmentation, ils ont dû la mettre au panier, ma démission aussi. »

Ils ont dû dire : « Cet idiot d'Antonin se prend pour quelqu'un, il réclame et il menace de partir. Laissons-le moisir dans son coin, il se calmera tout seul. »

Les salauds, ils mériteraient que je mette un désordre monstrueux dans leurs comptes avant de partir. Je suis sûr que je pourrais faire ça tous les jours pendant un mois, sans qu'ils le voient.

« Et après ça, bonsoir tout le monde, débrouillez-vous ! Ah ! la pagaille, parce que quand je ne serais plus là, ils verront. »

« Ils verront ce que c'est que de tenir un livre de comptabilité, avec tous leurs petits machins à calculer ! Et 25 francs de sucre candi et 12 francs de colorant, et tant de poudre d'anis, et toutes leurs saloperies pour faire des bonbons, des papillotes, et les coffrets cartons, et les rubans, et la paie des ouvriers, et les comptes du banquier qu'il faut vérifier tout le temps, ce voleur avec ses intérêts : frais de ceci, frais de cela. »

« Ils verront quand je ne serai plus là ! »

Et, de rage, Antonin Quillet, sur le bordereau du soir, écrit 5840 francs au lieu de 58,40 francs ! Le soir, au lieu d'aller se coucher, il traîne ses bottillons devant les vitrines de la grand-rue, il regarde le prix des lits, des fauteuils, et pourquoi pas des tapis, et celui des chapeaux, des costumes, le prix de tout. Il n'a pas encore réalisé vraiment ce qui lui arrive. Il ne comprend pas que le petit signal qui s'est déclenché dans son crâne est un signal d'alarme.

Le grand mystère dans l'aventure d'Antonin Quillet c'est le silence obstiné et méprisant du directeur des Etablissements Cointron Père et Fils.

Pourquoi n'a-t-il pas répondu à la demande d'augmentation (*modeste*) de son comptable ? Parce qu'il ne l'a pas lue ? Non, impossible, elle est dans la

corbeille sur son bureau. Pourquoi n'a-t-il pas réagi à la lettre de démission ? Elle est là, dans son bureau. Il est vrai qu'il y a, sur le bureau de M. le directeur, un fouillis incommensurable de papiers, et que son courrier a plus d'un mois de retard.

La seule explication c'est que le directeur de Cointron Père et Fils c'est le fils justement, qu'il a trente ans, une barbiche conquérante, un père gâteaux, et qu'il se fiche éperdument des nougats et des sucres d'orge.

Deux choses seulement l'intéressent quand il pénètre dans son bureau. La boîte à cigares, et Mlle Charlotte. C'est-à-dire que les états d'âme d'Antonin Quillet ne sont pas prêts de l'atteindre. Il a dû lire, ou faire semblant de lire, et oublier.

Mais ça, Antonin ne peut pas s'en douter. Il est incapable d'imaginer Mlle Charlotte sur les genoux de M. le directeur, et il n'entre qu'une fois par an dans le grand bureau, à Noël, pour boire une coupe de mousseux et recevoir un paquet de nougats comme tout le monde. C'est l'incommunicabilité, le manque de dialogue entre responsable et exécutant ! L'éternel problème... C'est pourquoi Antonin Quillet continue de se tromper rageusement sur ses bordereaux. Et continue de tenir soigneusement les comptes de ses erreurs dans son petit carnet. Avec les dates, les références, tout. On est comptable ou on ne l'est pas.

Et puis un beau jour, le 28 juin 1935, Antonin Quillet réalise que s'il doit partir, c'est dans deux jours. Eh ! oui, il a donné sa démission, et comme personne ne s'en préoccupe, logiquement, c'est à lui, Antonin Quillet, de préparer son compte, d'établir sa fiche de paie, voire même de s'écrire tout seul un certificat de travail.

Et il est bien embêté Antonin Quillet. Il ne sait pas comment faire, il faudra bien qu'il fasse signer son certificat, et qu'il dise au revoir à M. le directeur. Or, c'est au-dessus de ses forces. Non seulement, il est mort de peur à la pensée d'adresser la parole à quelqu'un, mais l'idée d'affronter une situation aussi stupide, d'avoir à expliquer son départ en sachant, lui, l'épouvantable désordre qu'il laisse dans les comptes, c'est au-dessus de ses forces ! Alors, l'idée se forme : une idée de lâche, certes, mais qui arrangerait tout. Qui laisserait intact son orgueil. Une idée géniale. La meilleure façon de leur montrer qu'il méprise Cointron Père et Fils et qu'il s'en va dignement sans rien demander. Il va écrire son certificat, et le signer lui-même. Il connaît par cœur la signature de M. le directeur, donc il fera son compte de salaire du mois de juin : 257,17 francs pas un centime de plus, et le 30 juin il s'en ira sans dire un mot.

« Ah ! la tête qu'ils feront les Cointron Père et Fils quand ils verront sa chaise vide, ses registres dans le placard et ses manchettes dans le tiroir ! Il emportera même son coussin ! Il est à lui ce coussin, il y a vingt-sept ans qu'il s'assoit dessus ! »

Antonin Quillet prépare son apothéose. Tout seul dans son petit coin, il met de l'ordre dans ses papiers, range ses tiroirs, jette ses vieilles plumes, écrit le

certificat, le signe, prépare les paies du personnel, y compris la sienne.

Il lui vient même une dernière idée machiavélique, une dernière erreur sur les bordereaux. Une erreur splendide, qu'il fignote en jubilant intérieurement. Une erreur calculée pour amener le total de ses détournements sur le papier à un beau chiffre rond, tout rond, splendide, énorme, qu'il recopie sur un petit carnet avec application : « Total : 100000 francs. »

Il lui en a fallu des astuces pour arriver à ça. Un véritable jeu d'échecs. 100000 francs. C'est beau tous ces zéros, et il pourrait retrouver tout ! Au moindre centime près. Son puzzle est parfait.

Antonin Quillet empoche son petit carnet, et un immense ricanement intérieur le secoue. Il pense au successeur, au malheureux qui va s'arracher les cheveux sans comprendre, qui ne comprendra pas, qui sera obligé de reprendre chaque facture, chaque recette, chaque dépense du mois de juin pour y retrouver son latin.

Le 30 juin 1935, Antonin Quillet rentre chez lui avec sa paie : 257,17 francs, pas un centime de plus, même pas d'augmentation. Adieu les Etablissements Cointron Père et Fils ! Vive Antonin Quillet tout seul !

Mais il arriva que dans le courant du mois d'août, un policier se présenta au domicile d'Antonin Quillet, –lequel n'avait pas trouvé de nouvelle embauche depuis son coup d'éclat. Le policier venait l'arrêter pour escroquerie, car le nouveau comptable n'avait pas cherché à comprendre, il n'aimait pas le jeu. Il avait frappé chez M. Cointron fils et dit :

« Monsieur, l'ancien comptable nous a volé 100000 francs, il a faussé tous les comptes. »

Le policier n'a rien voulu savoir des explications d'Antonin Quillet. Il était là pour l'arrêter, il l'a fait... Et le reste est épouvantable. M. le juge veut bien examiner le petit carnet secret et ordonner une enquête, mais Antonin ira en prison en attendant. Et en prison, on vous retire vos chaussures, on vous donne des savates qui vous empêchent de marcher, il y a d'abominables brutes qui se moquent de vous et cognent pour le principe. On a froid aux pieds, froid au cœur, froid partout, et honte, honte... de soi, d'avoir tout raté, d'être laid, misérable, inintéressant, d'avoir peur de tout. Une honte terrible, mortelle.

Antonin Quillet s'est pendu après le tuyau des latrines avec des morceaux de chemises tressés en corde. Il y avait trois mois qu'il était en prison.

Enfin, le non-lieu est arrivé le 28 janvier 1936 par lettre à sa famille, de vagues voisins, que l'administration avait eu bien du mal à retrouver.

On n'avait jamais vraiment répondu d'homme à homme à Antonin Quillet.

26. LOUIS, MANGE TA SOUPE... LA FRANCE ATTENDRA

L'aventure de Louis Martin se déroule à l'envers : c'est-à-dire qu'il commence par être un héros. Un héros comme il s'en trouve, en 1914, au moins un million et demi, dans les tranchées. Mais disons que Louis, pendant les deux premières années de la guerre, en fait comme on dit "plus que sa part !".

Une première fois en février 1915, au cours d'une attaque à la baïonnette, il se trouve arrêté par une balle de Mauser. On le ramasse, on l'évacué, on le soigne, il revient au front. On le renvoie à l'attaque, et cette fois, il croise la trajectoire d'un éclat de shrapnell. Le voilà reparti vers l'arrière, avec la hanche un peu abîmée ; la première fois, c'était l'épaule. On le soigne de nouveau et il remonte au front, au début de 1916. Il y est blessé une troisième fois d'une balle dans le mollet. L'os n'est pas brisé, ce n'est pas très grave, mais, Louis Martin, pour parler comme dans les tranchées où l'on ignore les périphrases, trouve que "ça commence à bien faire". D'autant que pour la troisième fois, à peine guéri, il est renvoyé en première ligne !

Et, c'est là que le cafard le prend. D'abord, Louis ne retrouve plus ses copains du début. Ils se sont fait tuer, les uns après les autres, pendant ses trois séjours à l'hôpital...

C'est peut-être idiot mais Louis, trouvant des têtes nouvelles dans sa compagnie, se sent isolé et regardé comme une bête curieuse : comme un enfant qui redouble une classe et qui a honte devant les nouveaux.

Louis est resté très enfant. Louis est de la classe 10 : en 1916, il a donc vingt-six ans. Il est l'aîné d'une famille nombreuse, ses jeunes frères et sœurs vivent encore dans la maison de leurs parents. Il faut dire aussi, et c'est très important, que Louis était jeune marié quand il est parti en 1914, il n'était pas le seul !

La jeune femme de Louis vit donc, en attendant la fin problématique de la guerre, chez son beau-père et sa belle-mère, avec les quatre frères de Louis. Tout ce monde habite la même maison, dans le petit bourg de Mouy, dans l'Oise.

Et, en 1916, Mouy est à trente kilomètres du front ! A trente kilomètres de la tranchée où se morfond Louis qui n'a plus retrouvé ses copains, qui en est à sa troisième blessure et qui a le cafard.

Ce n'est pas le "ras le bol" de maintenant, ce n'est pas la contestation, ce n'est pas la lâcheté, c'est seulement le cafard. Alors, un matin à l'aube, alors qu'il patauge dans la boue en rentrant les épaules à chaque sifflement d'obus, Louis commence une longue aventure. Il décolle soudain ses godillots de la boue, et va voir son adjudant. Il le retrouve dans un zigzag de la tranchée, sous un abri de sacs de sable, essayant de comprendre ce que lui hurle un lieutenant lointain dans un téléphone de campagne.

Il attend que le sous-officier ait raccroché, après avoir crié : « Bien, mon lieutenant ! Entendu, mon lieutenant ! »

Puis il se met au garde-à-vous, salue et dit :

– Mon adjudant, j'ai le cafard !

– Et alors ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?... Moi aussi !

– Mon adjudant, ça fait la troisième fois que je suis blessé !

– Prie le Bon Dieu que ça continue ! J'en connais qui voudraient avoir ta chance !

– Mon adjudant, ma famille est à trente kilomètres en arrière ! Mon père, ma mère, ma femme que j'ai connue juste un mois, mes frères, mes sœurs et mon chien ! Mon adjudant, je voudrais passer une permission de quarante-huit heures. S'il vous plaît, mon adjudant... A vos ordres, mon adjudant !...

Et Louis obtient sa permission. Les trois blessures y sont pour quelque chose. Et puis, trente kilomètres, effectivement, il peut être de retour dans quarante-huit heures. On tiendra bien deux jours la tranchée sans lui.

Quand la mère de Louis ouvre au coup de sonnette, c'est la grande émotion. Il faut ici éclairer le personnage de la mère de Louis, pour comprendre la suite : la mère de Louis est une femme forte. C'est elle qui mène toute la maisonnée, y compris le père de Louis, un brave homme un peu faible. C'est une reine mère possessive, dont Louis est le fils aîné. Elle l'a élevé avec un soin jaloux et autoritaire. Et quand il s'est marié, elle a bien entendu pris la belle-fille sous sa coupe. La mère de Louis est du genre qui répète : « Vous verrez ! quand je n'y serai plus ! »

Un genre de *mater familias* autrefois très répandu, efficace et redoutable, et de nos jours en voie de disparition. Dans le couloir de la porte d'entrée, la mère de Louis le monopolise en priorité, pour son émotion personnelle. Elle serre dans ses bras et couvre de larmes ce héros fatigué, barbu, trois fois blessé, aux yeux creux, aux godillots énormes, qui est son “aîné”, son “grand”, son “Louis”.

Le reste de la famille, y compris la jeune femme du héros, contient sa propre émotion et attend à la queue leu leu son tour de la manifester. Seul le chien de la maison fait autant de bruit que maman. Sur ces quarante-huit heures de repos du guerrier, peu de chose à dire : la jeune femme de Louis, timide, rougissante, réussit tout de même à l'arracher à belle-maman pour la nuit. Mais c'est tout juste si Louis a pu se retirer de bonne heure avec sa jeune femme, encore presque sa fiancée ! Il a fallu d'abord raconter les blessures à maman, les autres ayant le droit d'écouter, et répondre ensuite à des questions vitales :

– As-tu assez de tricots de corps ? Peux-tu faire ta lessive dans les tranchées ? Je vais te donner le chandail que je viens de tricoter pour ton père ! Il n'en a pas besoin !

Le père de Louis n'a guère le temps de placer un mot : c'est le genre d'homme qui appelle son épouse “maman” et recommande à tout le monde de ne pas la contrarier. Le type de mari, plus répandu qu'on croit dans la génération de papa, qui a essayé de s'imposer au début de la vie conjugale mais qui a progressivement renonce pour éviter les cris ! Et aussi parce

qu'avec les années s'est imposée l'évidence : sa femme aura toujours le dernier mot, étant bien décidée à mourir après lui : alors, à quoi bon discuter.

Si Foch commande au front, c'est la mère de Louis qui commande à la maison ! Le moral toujours au plus bas, étourdi par ce brusque bain familial après deux ans d'enfer dans les tranchées, Louis se contente de soupirer :

– Bon, Ben... C'est pas tout ça !... Il faut que je reparte !... Il y a un camion militaire qui doit me prendre devant la gare ! Je dois être au front demain matin avant cinq heures !

Le père de Louis se contente de soupirer à son tour :

– Tu me manques bien au travail, tu sais, mon gars !... Tu veux emporter une brosse ?... Pour le jour de la victoire ? Comme ça, tu reviendras propre !...

Le brave homme est brossier de son état. Il fabrique des brosses chez lui, et, avant la guerre, Louis l'aidait. La jeune femme de Louis se contente également de soupirer, comme ses jeunes frères et sœurs. Le chien, lui, se permet de manifester son inquiétude quand il voit Louis enfile sa grosse capote à bords relevés sur les jambes. Mais Mme Martin mère, elle, ne se contente pas du tout de soupirer ! Elle met les poings sur ses hanches, et dit :

– Louis, ça fait deux ans que tu y es, au front ! Tu as déjà fait plus que ta part, avec tes trois blessures ! Tu peux louper le camion et rejoindre demain...

Là, tout de même, la jeune femme de Louis essaie de protester :

– Mais... Belle-maman !... Louis va être porté déserteur !... C'est la guerre !

Le père de Louis, levant le nez de sur sa brosse, croit de son devoir d'appuyer sa belle-fille :

– Voyons, maman, en temps de guerre... on les fusille !

Les frères et sœurs ne disent rien, le chien attend de savoir ce qui se passe. C'est alors que Mme Martin mère prononce une phrase historique qui, au départ, n'a l'air de rien. Mais comme tous les personnages importants dans leur environnement, Mme Martin a, comme on dit, des “petites phrases” qui marquent davantage que les discours. Mme Martin renoue son tablier, plonge la louche dans la souprière avec une détermination tranquille, et dit en péchant un morceau de poireau :

– Louis... Mange ta soupe !... La France attendra.

Alors Louis enlève sa capote... Et la France va l'attendre... Une journée, c'est vite passé : voilà déjà une journée de perdue ou de gagnée selon le point de vue de sa mère, en plus de sa permission de quarante-huit heures. En temps de paix, quand on regagne la caserne, cela veut dire punition ! Mais en 1916, la guerre fait rage. Comme un lointain roulement de tonnerre à trente kilomètres de Louis.

Au bout de ce premier jour de désertion, il éprouve un double sentiment : d'abord, il est effrayé. Ne pas regagner sa tranchée dans le temps voulu en 1916 ! C'est de l'abandon de poste face à l'ennemi ! Même si la mère de Louis a dit : « Mange ta soupe, la France attendra... »

Comme si cela faisait partie de ces mille choses qu'elle avait toujours décidées, pendant l'enfance de Louis, du même ton tranquille et sans réplique. Ni le père, toujours penché sur les brosses qu'il fabrique à longueur de journée pour nourrir la famille, ni la jeune femme de Louis n'ont rien pu dire contre cette autorité d'épouse, mère et belle-mère. Certaines femmes entendent exercer les trois prérogatives comme on est à la fois député, maire et président du conseil général ! C'est le cas de Mme Martin. C'est pourquoi Louis, fils aîné de la famille, est encore infantile à vingt-six ans. Il faut l'être, pour avoir déjà accepté d'être porté déserteur, pour vingt-quatre heures de plus ! Il faut l'être encore plus, pour ne plus oser affronter la situation. A la rigueur pour une journée, Louis pourrait encore inventer quelque chose et s'en tirer, peut-être, avec une punition. Après tout, il a été blessé trois fois depuis le début des combats, et n'a jamais refusé de monter à l'assaut ! Cela pourrait plaider pour lui !

C'est d'ailleurs ce que lui conseille sa jeune femme : « Louis, il est temps que tu repartes au front. Ils vont finir par te fusiller ! »

Mais la terrible Mme Martin coupe la parole à sa bru : « Mais non, pas du tout ! Au contraire ! Vingt-quatre heures, ça ne veut rien dire. On n'est pas malade pour vingt-quatre heures ! Maintenant, justement, il faut qu'il reste une bonne semaine ! Au moins là, on pourra dire qu'il a attrapé une bronchite ! »

M. Martin père essaie encore de placer un mot :

– Mais maman, tu sais bien ce qu'ils diront ! Qu'il n'avait qu'à rentrer pour se faire soigner à l'infirmerie de campagne !...

– C'est ça !... C'est tout ce que tu trouves à dire... Quand on a la fièvre, on commence par ne pas sortir de chez soi ! C'est évident !

Et Louis ne dit rien. Louis se laisse faire. Entre cette mère autoritaire et sa jeune et tendre épouse, avec laquelle il n'a même pas eu le temps de partir en voyage de noces en août 1914, il se laisse enfoncer béatement, comme un gamin qui manque l'école.

Mais c'est la guerre qu'il manque ! Car après quelques jours, il devient évident qu'il est déserteur face à l'ennemi ! Alors il ne peut plus sortir de la maison. Il ne peut même plus rester dans les pièces du rez-de-chaussée, où l'on risque de l'apercevoir du dehors ! Que diraient les voisins ! Peu à peu, il devient évident que même au premier étage, il ne peut plus s'approcher d'une fenêtre !

Au bout d'une semaine, d'ailleurs, les gendarmes territoriaux viennent sonner à la porte.

– C'est bien ici le domicile de Martin Louis ?...

– Oui, pourquoi ?

C'est Mme Martin mère, bien entendu, qui répond !

– Il est porté manquant au front, madame, savez-vous où il est ?

Et Mme Martin scelle à ce moment le destin de son fils. Elle joue admirablement aux gendarmes la comédie de la mère affolée :

– Mais il est reparti après sa permission de quarante-huit heures ! Mon

Dieu, qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

Personne, ni le père de Louis, ni sa femme, ni ses frères et sœurs n'ose s'avancer sur le palier pour contredire la reine mère et dire la vérité aux gendarmes : Louis est au grenier. Louis est au grenier qui se demande encore vaguement comment cela va finir. Le lendemain, il accepte implicitement de ne plus se le demander, quand sa mère monte le voir avec tout ce qu'il faut, pour fabriquer des brosses.

« Tiens !... De la part de ton père ! Autant que tu t'occupes ! Tu n'as qu'à fabriquer des brosses comme avant, personne ne le saura ! Tu sais, depuis deux ans, ton pauvre père n'y suffit plus ! Et tes frères et sœurs sont encore trop jeunes !... Il faut bien qu'ils aillent à l'école ! »

Passe l'année 1917. Louis fabrique des brosses dans son grenier pendant que son régiment, le 51^e d'infanterie, continue à se faire décimer. Toute la famille se tait. Personne ne se doute, dans ce petit bourg de l'Oise, qu'il y a un déserteur sous le toit des Martin !

11 novembre 1918 : des pétards éclatent dans la rue, les cloches sonnent. Louis, qui a maintenant vingt-huit ans, entend tout cela depuis son grenier ! Toute la famille est sortie pour fêter l'armistice dans la rue, sinon, cela paraîtrait suspect. Dehors, on danse partout. La jeune femme de Louis, qui commence à en avoir assez de ce mari enfermé au grenier, est sortie comme tout le monde. Elle danse avec un soldat américain, et s'enfuit une semaine plus tard, en laissant une lettre, dans laquelle elle jure à toute la famille de ne jamais parler de Louis ! On ne la reverra jamais. Probablement est-elle partie en Amérique avec son soldat. Son mari étant officiellement porté disparu, elle a le droit de l'épouser.

1919, 1920, les années folles commencent, mais pas pour Louis qui fabrique toujours des brosses dans le grenier. Sa sœur cadette se marie : elle aussi a juré de ne jamais parler de Louis, même à son mari qu'elle suit dans le Midi. L'un après l'autre, ainsi, à mesure que les années passent, les frères et les sœurs de Louis quittent la maison, après avoir fait serment de ne rien dire. Et ils tiennent parole.

En 1924, il ne reste plus dans la maison que le père de Louis au rez-de-chaussée, fabriquant des brosses de moins en moins vite, car sa vue se fatigue. Au grenier, Louis, qui fabrique des brosses de plus en plus machinalement, et entre les deux, faisant le va-et-vient, Mme Martin mère : elle monte à manger au grenier, redescend les brosses terminées, va faire les courses et lave le linge. Peu à peu, elle s'est habituée à toutes les précautions à prendre ! Et la maison devient de plus en plus sinistre. Le charleston fait danser la France, Louis fabrique toujours des brosses. Il ne quitte jamais plus le grenier.

En 1930, le père de Louis se couche avec une mauvaise grippe, de celles qui surprennent les vieillards au printemps.

Dans sa fièvre, il marmonne à l'intention de sa femme :

– Que va devenir Louis ?...

Elle répond sobrement, lui tendant une cuiller de sirop :

– Ne t'inquiète pas et meurs !...

Ce que M. Martin, résigné depuis des années, interprète ainsi :

– Ne t'inquiète pas et meurs !...

Il meurt donc sans insister.

Et dans la maison des Martin, il ne reste plus que Louis au grenier et sa mère en bas. Elle est allée seule à l'enterrement, bien entendu ! Maintenant, elle a obtenu ce qu'elle voulait : son fils qui n'a plus ni femme, ni père, ni frères, ni sœurs, car ils sont loin, qui n'a même plus d'identité, plus rien que sa mère !

Mme Martin est au bout de sa logique. Elle a son fils tout seul pour elle, dans son grenier ! L'a-t-elle voulu ? Certainement pas consciemment : elle a décidé cela un soir de 1916, et depuis elle assume. Elle assume ainsi jusqu'en 1938 ! Vers la fin, elle fabrique des brosses elle-même, tant bien que mal, ou plutôt fait semblant, pour justifier celles qu'elle va vendre. Elle monte de plus en plus difficilement au grenier, elle a maintenant de la tension. Les volets de la maison restent fermés en permanence et Louis prend l'habitude de descendre faire à manger pour lui et pour sa mère. Ils mangent misérablement, car les brosses artisanales se vendent de moins en moins. Les frères et sœurs de Louis, de temps en temps, envoient bien un petit mandat au nom de là mère, mais ils sont loin, et pauvres eux-mêmes. De temps en temps, Louis pense avec nostalgie à sa femme. Plus jamais de nouvelles. Elle a banni cette maison de sa mémoire.

Un matin, Louis descend du grenier pour trouver sa mère morte. C'est le 1^{er} août 1939. Alors, il faut bien qu'il se décide...

Il sort de la maison, marche jusqu'à la gendarmerie. Il y a vingt-deux ans qu'il n'est pas sorti à la pleine lumière du jour, ça lui fait mal aux yeux, et aux gendarmes, il dit :

– Voilà, je suis Martin Louis, de la classe 10... J'étais caché... Je suis déserteur depuis 1916 !... Maintenant ma mère est morte. Il fallait bien que je sorte ! Me permettez-vous de l'enterrer avant d'aller en prison ?

Et la stupéfaction passée, les gendarmes lui répondent :

– Vous auriez pu sortir avant ! Il y a plusieurs années qu'il est paru une loi d'amnistie...

Le 3 août, Louis Martin suit tout seul le cercueil de sa mère, clignant des yeux au soleil d'été...

L'été suivant, il revoit autre chose qu'il avait perdu de vue depuis 1916 : les Allemands.

Pendant tout le temps où il fabriquait des brosses, ils ont fabriqué des chars.

Ils sont passés devant la maison de Louis sans s'arrêter.

27. COMME ON VOLE UN OISEAU

Les Durand sont de braves gens. Les Durand habitent dans la banlieue parisienne près d'un aéroport, car papa Durand est un pilote d'avion... Il aime bien toute sa petite famille et il ramène à la maison tout ce qu'il faut pour qu'elle vive heureuse. Mais il vole et il n'est pas souvent là. Alors, maman Durand, pour distraire sa petite fille Josette, revient un jour du marché aux fleurs des quais de la Seine, avec, dans une jolie cage, un petit oiseau jaune et bleu. Josette a huit ans, elle n'est ni plus ni moins jolie qu'une autre petite fille, mais elle a un charme fou, surtout lorsqu'elle veut plaire.

« Comment vas-tu l'appeler ? » demande maman Durand.

La petite fille ouvre tout rond ses yeux noisette, secoue ses cheveux courts et blonds, tend les bras pour saisir la cage... A quoi bon faire un effort. A quoi bon se creuser la tête. Elle dit :

« On l'appellera... l'Oiseau. »

Oh l'appellera l'Oiseau... et nous appellerons Dupont et Durand les familles qui sont mêlées à cette aventure, pour respecter leur tranquillité retrouvée.

D'habitude, les Durand envoient leur petite fille Josette en vacances chez une tante en Bretagne. Mais comme la tante a trois chats et que la petite fille ne veut pas se séparer de l'oiseau jaune et bleu, cette année-là, c'est sur les bords de la Méditerranée qu'ils l'envoient, chez les grands-parents paternels aux environs de Sète.

Or, depuis toujours, une autre famille va chaque année passer ses vacances sur cette plage où ils louent une très modeste villa, les Dupont.

M. Dupont est toujours en survêtement vert, il a trente-neuf ans. Malgré un visage triste, il éclate de force et de santé, parcourant chaque jour à vélo les dunes fouettées de vent et rentrant par la route qui longe la plage.

A la fenêtre de l'une des maisons sans jardin qui bordent cette plage, frétille une tache de couleur vive, accrochée dans une cage.

Est-ce l'oiseau ? Est-ce parce qu'il devait de toute façon s'arrêter ?

L'homme en survêtement met pied à terre. La sueur ruisselle de ses cheveux bruns sur ses joues ; d'un revers du bras, il s'essuie le front en regardant voleter dans la cage l'oiseau jaune et bleu. S'il savait M. Dupont, ce qui va se passer : si l'on savait ce qui peut quelquefois arriver en une seconde !... Donc, l'oiseau jaune et bleu volète dans sa cage, quand soudain, la fenêtre s'ouvre et apparaît une petite fille aux yeux noisette et aux cheveux blonds coupés court qui se penche à la barre d'appui dans une robe blanche.

– Tu regardes mon oiseau ? demande la petite fille.

– Oui.

– Il s'appelle l'Oiseau.

La petite fille n'est ni plus ni moins jolie qu'une autre petite fille, mais elle a un charme fou surtout lorsqu'elle veut plaire. Le visage rude de M. Dupont a pâli... Tous ses muscles se sont raidis. Il reste immobile... envoûté. Quelque

chose se passe. Une ombre, un souvenir peut-être ? Enfin, il demande, la voix sourde :

– Et toi, comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Josette.

– Quel âge as-tu ?

– J'ai huit ans.

– Tu habites ici ?

– Non. Je suis en vacances et l'Oiseau aussi... On habite à côté de Paris parce que mon papa, etc.

La petite fille est intarissable. M. Dupont s'est approché et ils bavardent tous deux accoudés, chacun de leur côté, sur la barre d'appui.

Les cheveux blancs de la grand-mère Durand sont apparus un bref instant. Son regard anxieux s'est vite éclairci lorsqu'elle a vu le visage sérieux de cet homme de trente-neuf ans et que la petite fille lui a dit : « T'inquiète pas, Mamie, on parle de l'Oiseau. »

De l'Oiseau, ils en parlent longtemps, longtemps, M. Dupont est parti deux fois en faisant de grands « au revoir » avec le bras, et deux fois il est revenu : avec une glace au chocolat, puis avec un livre d'images, car il était plein d'oiseaux.

A la nuit tombante, lorsque enfin il rentre chez lui, il raconte l'apparition de la petite fille avec son oiseau jaune et bleu à toute la famille. Sa femme, sa fille et même son fils, bien qu'il soit dans l'âge ingrat, comprennent qu'il s'est passé quelque chose de grave. « Papa a le coup de foudre », dira le garçon. Mais la pauvre Mme Dupont sent tout de suite les larmes lui monter aux yeux : elle a compris.

Mme Dupont, c'est la mère, la mère de tout le monde : la mère de leur fille aînée Claudine, une grande fille de dix-huit ans enthousiaste et généreuse, la mère du gamin qui est dans l'âge ingrat, mais elle est aussi, un peu, beaucoup, la mère de son mari, de son grand costaud de mari, camionneur, champion cycliste et ceinture noire de judo. Bref, Mme Dupont, la mère universelle, essuie quelques larmes furtives dans son éternel tablier de ménagère : elle a compris.

La grande fille Claudine aussi comprend lorsqu'elle voit le lendemain, son grand gosse de papa se promener sur la plage en tenant la petite Josette par la main : elle a compris ce que voit son père dans l'enfant qui court et subitement tourne lentement autour de lui comme dansant une pavane, les pieds nus dans le sable, heureuse et belle. Il voit la réincarnation de la petite morte.

La petite morte, on n'en parle jamais... Elle avait des cheveux blonds et des yeux noisette... ni plus ni moins jolie qu'une autre, elle avait un charme fou lorsqu'elle voulait plaire. Ce soir-là, ils étaient tous au cinéma les Dupont. Tous sauf la petite qui avait un rhume. Lorsqu'ils sont rentrés, elle était morte... asphyxiée par les émanations du poêle.

De ce jour, le rude visage du papa Dupont s'est encore durci. Poli et taciturne, dans son camion ou sur sa bicyclette, au long des kilomètres, il

essayait d'oublier les cheveux blonds et les yeux noisette. Et puis, soudain, il y a eu cet oiseau jaune et bleu et la petite fille Josette.

Aux grands-parents de Josette qui s'inquiètent de cet amour subit, la grande fille de M. Dupont est venue expliquer :

« Je vous en prie... Laissez Josette jouer sur la plage avec mon père... Mon pauvre papa ne lui veut que du bien... Dès qu'il est avec elle, il est heureux... Vous comprenez, nous avons perdu une petite fille du même âge qui lui ressemblait beaucoup. »

Mais les grands-parents ne sont pas mécontents lorsque aux derniers jours de vacances, les parents de Josette viennent la chercher. Ce jour-là, papa Dupont passe et repasse, se contentant du sourire lointain et d'un signe de la main de la petite fille.

Les grands-parents, que tant de sentiments fatiguent, sont soulagés de voir Josette s'éloigner dans la grande voiture entre les valises et la cage de l'oiseau jaune et bleu, même si la silhouette de M. Dupont reste debout sur la route comme un pantin lugubre.

De retour à Paris, les parents de Josette, vaguement effrayés, n'osent pas montrer à la petite fille la lettre désespérée et ridicule que papa Dupont lui envoie :

« Je suis désespéré depuis ton départ, écrit-il à l'enfant qu'il appelle “ma chérie”, “mon chou”, “mon cœur”. Je ne puis vivre sans toi. Il faut que tu m'écrives. Ecris-moi vite. »

Le surlendemain, deuxième lettre constellée de fautes d'orthographe.

« Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? Peut-être as-tu perdu mon adresse ? Je te joins une enveloppe timbrée pour la réponse. J'ai commandé pour toi une belle bicyclette. Je t'ai acheté de beaux jouets. Réponds-moi. Ne me laisse pas sans nouvelles. Ma vie sans toi est un enfer. »

Deux jours plus tard, nouvelle missive, mais signée par la grande fille de papa Dupont et adressée toujours à la fillette :

« Josette chérie, pourquoi n'as-tu pas répondu à papa ? Il est désespéré. Son moral est très bas. Cela fait pitié de voir son chagrin. Ecris-lui, je t'en prie. Je ne peux pas supporter de le voir dans un tel état. »

Les parents de Josette se contentent de cacher les trois lettres dans un tiroir.

Cette fois, c'est une lettre du jeune fils des Dupont qui supplie Josette de donner de ses nouvelles à son père qui souffre loin d'elle.

Enfin, une dernière lettre de papa Dupont s'adresse aux parents de Josette.

« Je vais tout vous expliquer, écrit-il. J'ai perdu une fille qui ressemblait à votre Josette et qui aurait le même âge qu'elle si elle avait vécu. Mes intentions sont bonnes. »

« Voulez-vous me confier Josette quelques jours ? Sinon, promettez-moi au moins de me la confier pour les vacances de Noël. En attendant, je vous en prie, dites-lui de m'écrire. »

Les parents de Josette alarmés de cette passion, hésitent... on les comprend et cela retarde la réponse qu'ils ont décidé d'envoyer quand même au trop

pressant « papa Dupont ».

S'ils savaient, ces braves gens, qu'il y a place dans le crâne d'un homme pour les idées les plus étranges et pour des sentiments encore inconnus de lui !

Un samedi à midi, on sonne à la porte des parents de Josette. C'est la grande fille de papa Dupont, tout émue, un peu tremblante dans un imperméable beige.

– Papa et moi, nous sommes dans le quartier, dit-elle. Est-ce que vous nous autorisez à voir Josette ?

– Elle est à l'école.

– Je sais, mais papa propose d'aller la chercher à la sortie de l'école et de l'amener ici.

La maman de Josette hésite encore.

– Je vous en prie, dit la grande fille les larmes aux yeux... Papa est si malheureux... Et il est si bon papa.

– D'accord, mais qu'elle soit là pour une heure et ne lui faites pas manger de gâteaux, ça lui couperait l'appétit.

La grande fille a redescendu les escaliers quatre à quatre et rejoint dans une rue voisine la voiture commerciale, verte que toutes les polices de France vont bientôt traquer sur toutes les routes.

« Nous avons jusqu'à une heure », dit-elle à son père.

Alors, dans la voiture verte, c'est la fête. Et pour embrasser la grande fille, Josette abandonne un instant l'énorme nounours de peluche rouge que lui a offert papa Dupont... car Josette est déjà là. Elle est avec eux depuis dix heures du matin, depuis que la grande fille s'est présentée à l'école avec une demande de sortie signée par son père qui a imité tant bien que mal la signature de M. Durand.

Ils voulaient ramener la petite fille chez ses parents vers midi et puis au dernier moment, papa Dupont a voulu la garder encore un peu. Dans le bois de Vincennes, tout roussi par l'automne, Josette, la grande fille, et papa Dupont jouent à la balle avec de grands éclats de rire.

– Il faut rentrer, dit la grande fille de papa Dupont.

– Pas encore, supplie papa Dupont... Pas encore.

La grande fille, une fois de plus, est émue par l'air malheureux de son père... Et puis un après-midi au bois de Vincennes, ce n'est pas si méchant. Alors, elle va téléphoner.

– Allô ! Madame Durand ? Josette va bien... Je vous la ramène ce soir !

Et elle raccroche avant qu'on lui refuse. Très vite, comme une voleuse, et un peu inquiète tout de même. Et tout l'après-midi elle regarde son grand gosse de père et Josette s'amuser dans le bois de Vincennes.

– Il faut rentrer, papa, il est tard, j'ai promis !

– Non, non... Pas encore... après dîner, après dîner seulement.

Après le dîner, dans un petit hôtel des bords de la Marne, tous les trois sont bien fatigués.

– Papa, il faut rentrer.

– Non, demain matin... tu la ramèneras demain matin !

Et, cette fois, c'est un ordre. Or lorsque papa Dupont donne un ordre, il est impossible à sa grande fille de lui désobéir... Et puis tout le monde est si fatigué. Alors, elle envoie un télégramme :

« Josette va très bien. La ramènerai demain matin. Papa est très heureux, pardon, merci. Signé : Claudine Dupont. »

Au petit matin du dimanche, papa Dupont vient secouer sa grande fille dans son lit.

– Tu rentres à la maison... Je vais reconduire Josette... Mais elle dort...

– Mais, papa, il faut la réveiller.

– Non, elle dort...

– Mais, papa, il faut la reconduire tout de suite.

– Non... Lorsqu'elle sera réveillée.

– Mais, papa, ses parents vont être affolés.

– Puisque je te dis que je vais la reconduire... Ça n'aura été qu'un week-end, après tout... Un tout petit week-end, dit papa Dupont en serrant les dents.

Voilà pourquoi la grande fille reprend seule le train pour Paris... Pourquoi elle arrive seule devant la maison près du garage où dort le camion de papa Dupont et où l'attendent les gendarmes.

Car l'aventure, bien entendu, ne fait que commencer.

– Il ne lui fera pas de mal, répète inlassablement la grande fille de M. Dupont, que les policiers harcèlent de questions. Mon pauvre papa ne lui fera pas de mal.

Mais les policiers ne sont pas convaincus et les journalistes non plus et les Français qui lisent les journaux et écoutent la radio, encore moins. On parle de kidnapping, de sadisme, en mettant les choses au mieux, ce M. Dupont est un "fou" et Dieu sait ce que peut faire un fou.

– Mais puisque je vous dis qu'il ne lui fera pas de mal.

– On verra... On ne vole pas une enfant à sa mère comme on vole un oiseau. En attendant, vous êtes sa complice... Allez, ouste, en prison.

Pendant ce temps, papa Dupont a envoyé une lettre aux parents de Josette, dans laquelle il racontait son bonheur, s'excusait, remerciait et promettait de ramener Josette lundi.

Mais le lundi il était sur la route et le soir, la nuit tombée, la petite fille et lui, pieds nus dans les vagues, couraient sur la plage où ils s'étaient connus au bord de la Méditerranée. C'est le temps des équinoxes. Le soleil brûle encore les dunes mais, parfois, la pluie crépite sur le sable chaud.

Papa Dupont a-t-il tout oublié en voyant revivre cette enfant aux yeux noisette et aux cheveux blonds ? Sans doute, car il ne pense plus qu'à elle et ne s'occupe plus que d'elle.

Peu importe que toutes les polices de France le recherchent. Il entre dans les magasins pour lui acheter une petite jupe et une blouse écossaise. Peu importe qu'on dresse des barrages sur les routes, il fait le marché avec elle et rentre dans la maisonnette qu'il a louée les bras chargés de provisions, de

fruits et de gâteaux. La radio n'en finit pas de diffuser son signalement mais cela ne l'empêche pas de jouer pendant des heures, seul avec la petite fille, sur l'immense plage déserte.

Lorsque la semaine est finie, papa Dupont serre l'enfant contre lui en regardant les vagues qui déferlent, les nuages qui courent, le sable qui vole.

– Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? dit l'enfant.

– On retourne à Paris, dit papa Dupont.

Les portières de la voiture verte claquent, et la voiture démarre.

C'est dimanche, la voiture verte qui a par miracle, échappé à toutes les embuscades, est cachée dans les buissons d'une forêt des environs de Paris. Papa Dupont et Josette jettent sur la banquette arrière d'énormes brassées de fleurs dont papa Dupont a coupé les plus grosses tiges avec son couteau à cran d'arrêt. Ce sont des fleurs pour les parents de la petite fille.

Doucement la voiture verte s'est remise en route cahotant le long des chemins que petit à petit le soleil abandonne...

Mais brusquement, papa Dupont fait demi-tour. Il a aperçu, là-bas, tout au bout, une voiture noire de la police, et une autre sur un autre chemin, et puis encore une autre.

Enfin, papa Dupont parvient à déboucher sur une route déserte. Du moins, elle paraissait déserte, car à la sortie d'une agglomération il entend un grand coup d'accélérateur, une voiture lui fait une violente queue de poisson et de toutes ses portières ouvertes jaillissent des policiers.

Tout a été tellement vite. En un éclair, à travers les vitres baissées, un policier a refermé les menottes sur les poignets de papa Dupont. Mais celui-ci se recule, il a le temps de refermer les glaces... Fait signe qu'il refuse de rendre Josette. Un policier le menace alors de son revolver. Papa Dupont s'avoue vaincu. Il ouvre la portière. Aussitôt, un des policiers arrache la petite fille que papa Dupont ne peut pas retenir à cause des menottes.

Il laisse retomber ses bras. Est-ce un homme ou un pantin qu'on sort de la voiture ? C'est un pantin, puisqu'il faut l'appuyer contre un mur pour qu'il se tienne debout : dans son éternel survêtement vert. Mais alors, si c'est un pantin pourquoi la foule qui s'est rassemblée, hurle-t-elle en montrant le poing et lui crachant au visage ?

Quelques instants plus tard, au poste de police, papa Dupont est debout devant une table où l'on a entassé 90 francs (*toute sa fortune*) son mouchoir, ses papiers, un carnet de chèques et son couteau à cran d'arrêt.

« J'ai mal à la tête, dit-il soudain, donnez-moi un cachet d'aspirine. »

L'un des trois policiers qui l'entourent va chercher un verre d'eau et détache sa main droite.

A cet instant, papa Dupont qui paraissait écrasé, épuisé, se redresse et bousculant les trois inspecteurs avec une précision de judoka, se précipite sur le couteau et, dans un même geste, l'ouvre et l'enfonce de toutes ses forces dans sa poitrine.

Les mains crispées sur le manche du couteau, papa Dupont bascule et

s'écroule dans un long râle. Une tache brune s'élargit sur son éternel survêtement vert.

Il est mort.

Quelques semaines plus tard, la porte d'une prison s'ouvre. Il en sort une grande fille dans un imperméable beige un sac à la main. Il est huit heures du matin et elle n'attend personne.

Alors, dans la rue déserte, retentit un trotinement. C'est une petite fille qui accourt. Une petite fille avec des yeux noisette et des cheveux blonds qui se jette dans ses bras. Un peu plus loin, un homme immobile les regarde... Et comme malgré lui, bientôt leur tend les bras : c'est le père de Josette, M. Durand.

Ils ont rejoint la maison, et l'oiseau jaune et bleu frétille dans sa cage.

L'oiseau, témoin silencieux d'un souvenir étrange, celui de l'amour d'un homme pour une enfant.

Un amour volé, un amour en cage, un amour mort.

28. PRISON MODÈLE

Ils sont neuf. Neuf détenus pour onze gardiens.

On leur a tout enlevé. On les a mis complètement nus, le dos au mur, et on les a fouillés brutalement, indiscrètement. Chaque protestation a été sanctionnée par une gifle (*légère*) ou un coup de pied (*amorti*). Puis on les a traînés tous les neuf dans la salle d'épouillage.

On les a tondus soigneusement, douchés comme des chiens galeux, à coups de jet glacial. Humiliés, gelés, tremblants de fureur contenue, les prisonniers sont allés, toujours tout nus, au magasin d'habillement, où on leur a jeté au visage, une sorte de chemise longue, presque une robe avec un numéro imprimé. Aucun sous-vêtement, et pas de chaussures. On a attribué une paillasse à chacun, avec une couverture, une serviette et un morceau de savon.

Enfin, on leur a ôté les menottes et on les a poussés dans leurs cellules : trois hommes par cellule et des portes à barreaux métalliques, pas de fenêtres, aucune lumière, un sous-sol hors du monde, hors de la civilisation, hors tout.

C'est une prison sans défaillance, sans espoir d'évasion, sans contact avec l'extérieur, avec neuf prisonniers et onze gardiens.

A l'extérieur, c'est le soleil de Californie (*U.S.A.*), le pays des libertés, dit-on.

Le gardien-chef, un nommé Zimbardo, un petit homme au faux air de professeur Tournesol, a passé en revue les prisonniers agrippés à leurs barreaux. Puis, d'une voix douce, il a entamé son petit laïus.

– Vous l'avez peut-être deviné, je suis le chef, ici, et voici vos gardiens...

Des gardiens ? Des monstres, plutôt. En uniforme kaki, bottés, affublés de lunettes noires et hérissés de matraques, de sifflets, de menottes, et de trousseaux de clefs.

– Vous êtes une bande de salopards, incapables de vous tenir proprement dans la société des honnêtes gens. Alors on va vous traiter comme des salopards, et vous apprendre à vivre, de gré ou de force. D'accord ?

Un silence lui répond.

On répond : « Oui, chef ! »

Un vague murmure, une sorte de grondement hargneux fait de neuf voix, répond de mauvaise grâce.

– Oui, chef.

– Je vais vous lire le règlement intérieur. Vous l'apprendrez par cœur, et vous le récitez tous les matins, à chaque appel de vos gardiens.

De sa voix douce, le gardien-chef Zimbardo, énumère les règles de vie de la prison : le silence pendant les repas, la sieste, et en dehors des cellules. Interdiction de déplacer sa paillasse, d'écrire sur les murs, et d'endommager le matériel. Interdiction de se nommer autrement que par son numéro matricule. Obligation de lever la main pour demander à parler ou pour aller aux toilettes... etc.

Conclusion : tout détenu qui se rendra coupable d'une infraction

quelconque sera immédiatement mis au “trou” et privé de nourriture.

Satisfait, le gardien-chef Zimbardo disparaît, suivi des gardiens. La porte blindée au fond du couloir se referme et les détenus n'ont plus comme horizon, au-delà des barreaux, qu'un immense mur de béton, orné de trois lampes grillagées, scellées, inaccessibles. Ils se regardent. Trois par trois, puisqu'on les a mis par paquets de trois.

Quelle heure est-il ? Impossible de s'en rendre compte. Les cellules sont propres, mais entièrement nues. Ni robinets, ni latrines, ni bancs, ni chaises, des paillasses, c'est tout. Chaque homme entreprend quand même d'arranger “son coin”.

Jusque dans le désert un homme a toujours besoin d'arranger “son coin”, même s'il n'a que trois cailloux pour le faire.

Le 8612, un garçon athlétique, respirant la santé, entreprend de tirer sa paillasse dans le coin gauche de sa cellule, près de la grille. Il a l'impression qu'il sera mieux là, plus proche du couloir, avec vue sur la porte blindée, et sur le dos du gardien.

– Sors-toi de là !

L'un des trois codétenus veut la même place, apparemment, mais le 8612 estime immédiatement qu'il n'en a pas le droit. Il toise l'autre, plus mince, moins costaud que lui, affronte son regard légèrement hargneux :

– Qu'est-ce qu'il y a ? T'as loué une place ici ? Non ? Alors fous-moi la paix. J'ai mis mon matelas ici et il y restera. On va pas commencer par se battre quand même ?

Le troisième détenu qui ne s'est pas encore installé, donne son avis sur un ton sentencieux :

– Moi, je pense, que c'est la première chose qu'ils attendent, la bagarre. Et vous, comme deux pommes, vous démarrez sur les chapeaux de roues. Réfléchissez un peu, bon sang ! Cette cellule fait environ six mètres sur cinq, et peu importe dans quel sens on met son matelas ! A ma connaissance il n'y a pas de vue imprenable sur la mer !

– Et si tu te mêlais de tes affaires ! On t'a pas sonné !

– Bon ! Bon... D'accord, Si c'est comme ça, moi, j'attendrai que vous soyez installés, et je prendrai le coin inoccupé. Allez-y, j'ai tout mon temps.

Le 8617 réfléchit, regarde ses deux compagnons, se gratte le crâne, secoue sa paillasse, puis, tout d'un coup, marmonne :

– Ma parole, mais je réagis comme un vieux taulard ! Mets-toi donc où tu veux, c'est ridicule !

– Non, non, ça va. On reste comme ça et on n'en parle plus !

Une fois les paillasses alignées, les serviettes pliées dessous avec le morceau de savon, que faire ? Attendre. Attendre qu'il soit l'heure de manger, pour découvrir l'ordinaire de la prison. Dormir, observer son voisin, examiner ses doigts de pied. Commenter les événements, la gueule des gardiens, le ton du chef, les règlements.

Les neuf prisonniers sont tous jeunes. Leur âge s'étale entre vingt et vingt-

cinq ans. Ils ne se connaissent pas. Mais curieusement ils ne vont pas chercher à se connaître. Curieusement, aussi, ni les uns ni les autres ne vont chercher à savoir pourquoi ils sont là. Car ils sont tous là pour la même raison. Tous les neuf.

La première journée a été suffisamment fatigante : arrestation, constitution de dossier, mise à l'écrou, tout cela est nouveau. Jusqu'au repas du soir, les prisonniers vont plus ou moins sommeiller. Il y aura bien quelques grognements à l'extinction des feux, quelques plaisanteries de mauvais goût, mais sans plus.

Sur son carnet de notes, le gardien-chef inscrit ceci :

« Première journée calme. Ils ont l'air d'animaux inquiets, qui examinent les limites de leur territoire. J'ai remarqué que le 8612 est devenu immédiatement nerveux, dès que la porte de la cellule s'est refermée sur lui. Il regarde toujours dans le couloir. J'ai noté aussi l'attitude inutilement arrogante du 8617. Le 8615 n'a mangé que le quart de son repas, il a empilé le reste dans un morceau de pain creusé, dont il a mangé la mie. Rien de spécial sur les 8613, 8614, 8616... Le 8618 est insomniaque. Il semble gêné par le manque de drap, ou la chaleur. »

« Le 8619 s'est plaint du manque d'aération avec agressivité, le gardien K l'a injurié grossièrement, mais l'incident ne s'est pas développé. Les 8620 et 8621 passent leur temps à discuter à voix basse, et ont tenté de repérer les micros et caméras sans y parvenir. »

Etrange prison ? Plus qu'on ne peut l'imaginer en effet. Neuf prisonniers constamment surveillés par des caméras de télévision et des micros. Neuf prisonniers et onze gardiens. Car on surveille tout le monde dans cette prison. Personne ne peut parler sans être enregistré, personne ne peut s'isoler, même pour des besoins personnels.

On a dit aux gardiens :

« Quartier libre, traitez-les comme vous voudrez, comme ça vous vient. Vous n'aurez d'aide de personne. »

Et on a dit aux prisonniers :

« Attention, vos réclamations, ne sortiront pas d'ici, et rien ne sera modifié dans le règlement. Aucune sanction n'est prévue pour vos gardiens ; ils ont tous les droits ! »

Alors on peut se demander quel crime ont commis ces hommes pour bénéficier d'une si minutieuse attention ?

Au matin du deuxième jour, remue-ménage épouvantable dans les cellules. C'est une mutinerie, ni plus ni moins.

Les détenus se sont barricadés en coinçant leurs paillasses contre les portes, ils ont arraché leurs numéros d'immatriculation, et narguent les gardiens accourus à leurs cris de « Mort aux flics ».

Un léger flottement parcourt les cinq hommes de l'équipe de jour. Puis un garde donne l'exemple de la répression. Muni d'un extincteur il bombarde les prisonniers de neige carbonique. Les autres suivent son exemple, et les

prisonniers contraints de reculer, sont bientôt immobilisés.

Trois meneurs, un par cellule, sont immédiatement conduits au “trou”, et les autres sont déshabillés de force. Nu, on est beaucoup moins combatif. Un conseil de guerre réunit les gardes et leur chef et, après avoir examiné l'enregistrement de la séance de mutinerie pris par les caméras de télévision, un certain nombre de décisions sont prises. On mettra les “bons” prisonniers dans une cellule à part pour une journée, et on mélangera à nouveau tout le monde. Un bon moyen de briser l'esprit d'équipe, en créant des différences apparentes. Et puis, au fur et à mesure des jours, chaque garde inventera son numéro personnel de dresseur de fauves.

Le gardien M ordonne au 8615 de transporter des boîtes vides d'un endroit à un autre.

Le gardien K demande au 8619 d'enlever, un par un, les débris de paille qui s'échappent des paillasses. Suivent des raffinements imprévus : tels que séance d'insultes obligatoires entre détenus pendant une heure. Ou encore hurler pendant une autre heure son numéro matricule. Faire des pompes avec un autre détenu sur le dos. Nettoyer les latrines à mains nues, etc.

Au bout de trois jours de ce régime, le 8617 craque. Crise de larmes, accès de rage incontrôlés, le jeune homme est irrécupérable. Il faut le transporter à l'infirmerie, et ses codétenus ne le reverront plus. Un garçon si costaud et d'apparence si calme, déprimé à ce point en trois jours seulement !

Le cinquième jour, le 8613 est atteint de démangeaisons insupportables, son corps se couvre de boutons. Motif ? La commission de discipline lui a refusé une visite de ses parents, pour insubordination. L'ambiance devient insoutenable, les bagarres se multiplient, il règne dans le couloir et dans les cellules une odeur insoutenable de corps mal lavés et les prisonniers passent leur temps à discuter d'évasions imaginaires, à se plaindre de la nourriture et à chercher le meilleur moyen d'obtenir les faveurs des gardiens.

Les gardiens, eux, se divisent en trois groupes : les braves types, ni bons ni méchants, mais d'une indifférence totale, ils sont deux. Deuxième groupe : les “durs mais réguliers”, en réalité des sadiques moyens, à la limite du règlement de la prison, ils sont cinq. Enfin les “cruels”, les inventifs, toujours prêts à dégrader, à humilier, à écraser, ils sont quatre.

A leur sujet, il est noté dans le carnet du chef Zimbardo, quelques anecdotes intéressantes : le gardien K, par exemple, un sadique moyen. Le deuxième jour, il passe l'inspection des cellules, et avise la paille d'un détenu. Impeccable. Couverture bien bordée, serviette de toilette sale mais soigneusement pliée. D'un coup de pied le gardien K bouscule tout, et ordonne au détenu de lui « ranger ça et plus vite que ça ! » L'homme lui saute à la gorge en hurlant de rage. Le gardien K sort sa matraque et cogne (*pas trop fort*) à la pointe du menton, courte lutte et enfin l'homme cède. Mais le gardien K mettra deux jours à ravalier sa rage d'avoir été “attaqué sans préavis”.

Le gardien M est un cruel. Il semble se défouler sans retenue, excitant les hommes entre eux, inventant les pires humiliations et espérant manifestement

avoir affaire à une bonne révolte, histoire de se dépenser un peu. Tout le monde le craint sans exception. Quant au gardien A, sous son air bonasse, il joue au chat et à la souris pour une cigarette, une ration de soupe ou une corvée en moins.

Bref, les journées, les nuits passent, dans la prison spéciale de Stanford, en Californie : six jours et six nuits très exactement, et puis, le 12 juillet 1972...

Le 12 juillet 1972 tout le monde est rentré chez soi. Chef, gardiens, détenus tout le monde a regagné sa petite maison, ses parents, sa femme, son chien, son lit, sa brosse à dents, ses petites manies, ce que l'on a coutume d'appeler la liberté.

Il est temps de dire ce qui s'était passé réellement pendant ces quinze jours, à Stanford, Californie (U.S.A.), le pays de la liberté.

Ils étaient quatre professeurs de psychologie à l'université de Stanford. Philip Zimbardo, Craig Harvey, Curtis Banks et David Jaffee.

Ils étaient quatre qui se demandaient comment analyser le processus psychologique qui s'établit entre prisonniers et gardiens. Comment certains hommes peuvent perdre peu à peu le sens de la liberté et des droits, et comment d'autres s'attribuent en même temps le sens du pouvoir et de la domination sur les premiers.

Alors, pendant l'été 1972, ils ont aménagé les sous-sols de l'université en prison. Un couloir, condamné aux deux extrémités, trois laboratoires transformés en cellules, des postes de gardiens et un circuit intérieur de télévision.

Ensuite, ils ont passé une petite annonce, offrant à des étudiants la possibilité de gagner quinze dollars par jour, en participant à une expérience exceptionnelle. Sur soixante-quinze volontaires, on a procédé à une sélection à base de tests personnalisés et d'examens minutieux. Il en est sorti vingt, considérés comme individus normaux et moyens.

Ensuite, on a tiré à pile ou face, et le hasard a désigné ceux qui joueraient les prisonniers et ceux qui joueraient les gardiens ; neuf prisonniers ; onze gardiens.

On a donné rendez-vous aux neuf prisonniers un matin à un endroit précis de la ville, et l'aventure a commencé.

Les "gardiens" sont arrivés en voiture, sirène hurlante, ont bondi sur les "prisonniers" pour les arrêter en bonne et due forme, dos au mur, sous la menace, et les conduire dans "le panier à salade" jusqu'à la "prison". Il fallait que l'expérience débutât dans les formes.

Et elle a dépassé les espérances, sidéré même les quatre professeurs de psychologie appliquée de l'université de Stanford. Chacun s'est glissé dans la peau de son rôle avec une facilité inquiétante, au point de perdre momentanément sa propre identité. Au point d'oublier qu'il s'agissait d'un jeu.

Un jeu dangereux, la preuve : l'expérience qui devait initialement durer deux semaines, n'a tenu que six jours. Au cours de ces six jours se sont révélées, chez des êtres dits normaux et équilibrés, des réactions

imprévisibles. Certains sont devenus bourreaux, d'autres victimes, d'autres révoltés. Un garçon a fait une dépression nerveuse, puis un autre. Un troisième est tombé malade.

Le régime pénitentiaire a entamé en six jours, vingt garçons instruits, en bonne santé, et qui semblaient prêts à supporter l'expérience avec désinvolture. Le plus extraordinaire est que ces vingt garçons qui ne se connaissaient pas se sont quittés sans avoir fait connaissance. Il s'est immédiatement créé entre eux des rapports durs, mais superficiels, des antagonismes immédiats, uniquement basés sur leur situation de détenus et de gardiens : méfiance, résignation, hargne, jalousie, hypocrisie, méchanceté, terreur, humiliation... Une palette de réactions qui a fait peur aux apprentis sorciers.

Un journaliste du *New York Times* a demandé aux quatre professeurs psychologues la conclusion de leur expérience et Philip Zimbardo, le gardien-chef, a répondu de sa voix naturellement douceuse.

– Nous avons nous-mêmes été dépassés par ce que nous croyons être une méthode scientifique d'examen du milieu carcéral. Nous avons été pris dans le tourbillon des passions et des souffrances du moment. Il a fallu arrêter l'expérience.

– Alors, c'est raté ?

– Pas vraiment. Nous avons reproduit en laboratoire des symptômes fondamentaux, par exemple la sensation d'anonymat. La dépendance infantile, l'autodépréciation du côté des détenus, et du côté des gardiens, la perversité, l'agressivité, le sentiment de supériorité.

– Et cela va servir à quoi ?

– A réfléchir, monsieur. S'il ne faut que six jours de prison pour rendre fous vingt garçons normalement constitués et qui jouent un rôle, imaginez ce qui se passe dans les vraies prisons, entre vrais gardiens et vrais détenus. Et n'oubliez pas, monsieur, que nous avons gommé volontairement les problèmes raciaux, l'homosexualité, les violences physiques, et la vraie culpabilité.

Le journaliste du *New York Times* a conclu de lui-même :

« Peut-être ne faut-il pas aller trop loin dans la psychologie. Peut-être n'a-t-on pas le droit de fouiller dans un univers qui est nécessaire à la tranquillité des bonnes gens. Peut-être n'y a-t-il, pour les monstres de notre société, qu'un univers de monstres, puisque réfléchir au problème n'apporte pas de solution de rechange. On ne peut tout de même pas supprimer les prisons, les gardiens et les prisonniers... »

C'est vrai, monsieur le journaliste, on ne peut pas supprimer les prisons, les gardiens et les prisonniers, l'actualité nous le rappelle sans cesse.

Mais on peut y réfléchir.

29. JE L'AI VU A VÉLO

Dix heures du matin, le 12 mai 1977. Il y a de la brume sur le lac, et M. René, comme chaque jour, suit paisiblement la berge pour prendre un peu l'air. M. René a soixante-sept ans et un vieux chien qui trotte la langue pendante.

Soudain, le chien s'arrête et renifle quelques vêtements bien pliés sur la berge et M. René pense que les jeunes gens sont décidément bien imprudents, car un baigneur a posé bien en vue sur sa chemise à côté de ses chaussures, son portefeuille, son stylo et sa montre.

M. René essaie de distinguer, à travers la brume, ce baigneur imprudent ou d'entendre à travers le silence cotonneux les clapotis d'un nageur. Mais il ne voit rien. Alors, comme un bon vieux chien de garde, M. René s'assoit pour veiller à côté des effets de l'imprudent.

Au bout de dix minutes, la brume se lève, et dévoile le lac dans toute sa splendeur. Bien entendu, pas de nageur en vue, rien... sinon, –très loin–, là-bas, la tache blanche d'une petite barque immobile et vide.

Alors, M. René, affolé, comprend. Il prend le portefeuille, le stylo et la montre et court aussi vite que lui permet son vieux cœur vers la maison la plus proche.

L'affaire vient de s'ouvrir sur un mystère, car le lac, sillonné sur toute sa surface, les berges inspectées, ne révèlent aucun noyé. Le disparu est rapidement identifié : il s'agit d'un homme de vingt-six ans, issu d'une très riche famille industrielle de la région : les Villeneuve.

Sa voiture est retrouvée sur la route, à proximité du lieu où les vêtements ont été découverts. Quant à la barque vide, elle a été louée par Claude Villeneuve lui-même, la veille, à un couple de riverains qui seraient donc les dernières personnes à l'avoir vu vivant.

La famille Villeneuve et la famille Carmin, dont Claude allait épouser la fille, envoient bientôt les faire-part. Une foule imposante se presse à la messe d'obsèques où les familles, vêtues de noir, reçoivent les condoléances d'une population désolée. Dans les usines Villeneuve et Carmin, on observe une minute de silence.

Mais un jeune homme de dix-huit ans, un peu bête, un peu fou-fou, va, répétant dans l'indifférence générale, depuis trois jours :

« Mais puisque je vous dis que je l'ai vu en vélo ! Mais je vous jure que ce matin-là, je l'ai vu en vélo ! Mais pourquoi vous ne voulez pas croire que je l'ai vu en vélo ! »

On ne veut pas le croire, car Claude Villeneuve n'a jamais fait de vélo, et personne ne prête la moindre attention au jeune homme qui continue de déclarer de plus en plus indigné :

« Mais, enfin, c'est incroyable ! Dites tout de suite que je suis fou ! Puisque je vous dis que je l'ai vu en vélo ! Je suis quand même capable de reconnaître quelqu'un en vélo ! Il était en vélo ! J'affirme qu'il était en vélo ! En vélo ! En

vélo ! »

Une seule oreille semble attacher quelque crédit au jeune benêt. Celle du policier venu enquêter sur la disparition de Claude Villeneuve. Discret, attentif et patient, il entraîne le jeune homme à l'écart, à la sortie des obsèques et l'interroge.

C'est un ouvrier boulanger qui livre, le matin, le pain dans un triporteur. Il aurait croisé Claude Villeneuve sortant de la ville, juché sur une bicyclette qui grinçait de partout. Il a parfaitement reconnu le disparu car il habite au-dessus du garage où Claude vient souvent faire entretenir sa voiture et rendre visite au personnel parmi lequel il doit compter un ou plusieurs amis.

« Ce jour-là, dit le jeune livreur, il était vêtu des pieds à la tête, de vêtements neufs provenant des surplus de l'armée américaine : blouson d'aviateur, chaussures, pantalon et il avait sur le dos un sac tyrolien pas très bourré. »

Il y a dans la déclaration du témoin une sincérité placide qui intrigue le vieux détective. Il rejette son chapeau en arrière et se gratte le menton. C'est un homme grand, maigre, aux cheveux gris, qui semble toujours déshabiller les gens lorsqu'il les fixe sans rien dire de son regard ironique et blasé. Le jeune homme est intimidé :

– Vous me croyez, m'sieur ?

– Je crois que tu penses réellement ce que tu dis, et que tu as peut-être raison, mais tu peux aussi t'être trompé.

– Vous allez faire une enquête, m'sieur ?

– Peut-être...

La villa grandiose et démodée des Villeneuve s'élève au bord de la route, juste en face de la nouvelle usine qui emploie deux cent cinquante ouvriers. Le détective est d'abord reçu par le père : visage carré, crêpe à la boutonnière et accent dramatique, dans un bureau austère, où les meubles 1920 massifs paraissent positivement ridicules. (*Nous sommes en 1955, la mode n'en est pas revenue*). Mais ils ont coûté cher, et l'on est tellement économe chez les Villeneuve qu'il ne saurait être question de les remplacer ayant qu'ils ne soient usés.

– Hélas ! dit M. Villeneuve père, je voudrais bien vous croire, mais si vous aviez connu notre fils, si vous connaissiez mieux notre famille, l'éducation qu'il a reçue, vous comprendriez que c'est impossible ! Si ce jeune boulanger disait vrai, il faudrait admettre que la disparition de Claude a été volontaire, qu'il a fait un simulacre d'accident ou de suicide. Alors, vraiment, je vous le répète, c'est impossible. Claude était un garçon heureux, équilibré, il allait entrer au conseil d'administration de notre société, et prendre la direction du secteur fabrication ! Jamais une idée comme celle-là n'a pu lui venir et elle n'aurait eu aucune raison de lui venir.

– Souhaitez-vous que nous fassions une enquête ?

Le vieil industriel tourne un visage désespéré vers la photo de son fils, qui trône sur son bureau, ornée d'un crêpe noir.

– Si vous avez cette conviction, je ne peux ni ne veux vous en empêcher. Mais, je ne saurais vous y encourager, je suis convaincu que c'est inutile. Notre fils valait beaucoup mieux que ça, vous savez, ce n'était ni un fils de famille pourri par l'argent, ni un débauché, ni un dévoyé.

Le détective ressent alors une impression bizarre...

Cet industriel dont le bureau domine un village laborieux où grouillent deux cent cinquante travailleurs subirait presque une déception, si on le mettait brusquement en présence de son fils...

Il serait obligé d'admettre que son fils est un aventurier. Et l'on n'est pas du tout aventurier dans la famille Villeneuve, c'est une question d'éducation.

Mais la mère, quel peut bien être l'avis de la mère ?

– M'autorisez-vous à en parler à votre femme, monsieur Villeneuve ?

– J'aurais préféré qu'on ne la trouble pas avec de tels racontars. Mais si vous y tenez, car vous y tenez ?

– J'y tiens.

– Bon, eh bien, allons la voir !

Quelques secondes plus tard, les deux hommes traversent la route et entrent dans la villa grandiose et démodée où Mme Villeneuve, en deuil, les reçoit dans un salon en deuil, avec un visage de deuil, et une voix très, très endeuillée.

C'est son mari qui entreprend de lui expliquer, avec des mots choisis, les soupçons du détective. Loin de faire naître un espoir dans le cœur de la malheureuse mère, l'hypothèse d'une disparition volontaire de son fils accentue sa pâleur et fait jaillir ses larmes.

– C'est impossible ! Impossible ! Comment Claude pourrait-il me faire tant souffrir volontairement ! Mais c'est impossible...

Et la femme se tord les mains de douleur devant le policier.

– Souhaitez-vous, chère madame, que nous fassions une enquête ?

Mme Villeneuve regarde son mari comme si elle cherchait un avis, mais comme celui-ci qui ne veut pas avoir l'air de l'influencer, tourne la tête, elle répond d'une voix larmoyante :

– Bien sûr, monsieur, mais c'est inutile. Pour que Claude ait fait une chose pareille, il faudrait que ce soit un monstre et ce n'était pas un monstre. Bien sûr, il faut le rechercher, mais hélas ! Vous ne le trouverez pas il est mort ! Il est mort ! J'en suis sûre, c'est affreux.

– A votre avis, s'il est mort, est-ce un accident ou un suicide ?

L'indignation et la stupeur de M. et Mme Villeneuve obligent presque le détective à courber l'échine.

Evidemment, que c'est un accident ! Jamais leur fils ne se serait suicidé ! Pourquoi l'aurait-il fait ? Il avait tout pour être heureux. Il allait se marier, etc.

– Est-ce que je puis me permettre d'interroger sa fiancée ?

M. Villeneuve lui jette un regard de travers :

– Vous êtes libre d'interroger qui vous voulez, mais de grâce, soyez discret. Comment voulez-vous que j'explique à mon personnel que vous recherchez

notre fils alors qu'on vient d'assister aux obsèques.

Lorsque le policier sort de la maison des Villeneuve il a compris qu'il ne doit espérer aucun encouragement de ce côté. Il a même le sentiment que la réapparition de leur fils ne serait pas un événement heureux chez les Villeneuve. Et il en vient à se demander si cette disparition n'a pas été concertée entre le fils et ses parents.

Supposition extravagante mais il en a vu tant d'autres se vérifier.

Le son de cloche est légèrement différent lorsqu'il rencontre la fiancée de Claude, une très belle jeune femme, assez distinguée, qui pour se rendre utile, s'occupe d'enfants inadaptés. C'est une femme droite sans aucun doute et dont les intentions sont nettes. Lorsque le détective lui a fait part de ses soupçons, elle déclare :

– Hélas ! Je n'y crois pas. Claude et moi, nous nous aimions, monsieur, et pas depuis hier, puisque nous sommes des amis d'enfance. Nous allions nous marier dans les prochaines semaines. Apparemment aucun problème ne pouvait l'amener à une telle décision. Mais s'il y a le plus petit espoir qu'il soit vivant, j'aimerais être fixée.

– Si je le retrouve, il ne désirera peut-être pas vous revoir, mademoiselle.

– Je comprends bien, mais je préfère connaître la vérité.

– Vous m'encouragez donc à poursuivre ?

– Je suis convaincue que votre démarche est inutile, mais je souhaite que vous la poursuiviez. Après tout, il peut y avoir une autre explication à sa disparition.

– Par exemple ?

– Bien que m'aimant et décidé à m'épouser, il peut avoir été contraint à disparaître.

– Contraint ? Et pourquoi ? Par qui ?

– Je ne sais pas, c'est à vous de chercher, monsieur, pas à moi.

En quittant Laure Carmin, le détective a compris. Cette femme aime Claude, elle voudrait qu'il soit retrouvé, à condition qu'il lui revienne, mais elle n'a sûrement pas envie d'apprendre que Claude est parti avec une autre femme. Alors, le détective va chercher à savoir s'il y avait une autre femme.

Il ne se doute pas de l'extraordinaire découverte qu'il va faire. Il se souvient de ce que lui a dit le jeune ouvrier boulanger : Claude Villeneuve allait souvent dans un garage, soit pour y faire entretenir sa voiture, soit pour rendre visite au personnel parmi lequel il doit compter un ou plusieurs amis. C'est par là qu'il décide de poursuivre l'enquête.

Ce garage est une affaire de copains. Le détective y est accueilli par les deux jeunes propriétaires : le frère et la sœur.

Elle est comptable-dactylo-facturière-caissière, et c'est une adorable jeune femme de vingt-cinq ans, brune, aux pommettes larges, au nez retroussé et aux yeux noisette. Elle a revêtu une blouse sous laquelle elle ne doit pas porter grand-chose.

– Bien sûr qu'on connaissait Claude, c'était un ami.

– Comment l'avez-vous connu ?
– Par le chauffeur des Villeneuve. N'est-ce pas, Monique ? Il a pris l'habitude de nous confier sa voiture personnelle, n'est-ce pas Monique ? Et puis...

Le jeune homme hésite et conclut en souriant et en regardant la jeune secrétaire en blouse...

– Et puis il est venu de plus en plus souvent, n'est-ce pas Monique ?
– Comme ça ? Pour parler ?

Il y a un petit moment de gêne puis la jeune femme se décide à dire :

– Il venait me voir.

– Oui, dit le jeune homme, il venait souvent voir ma sœur Monique... et moi, je n'étais pas contre ; d'abord parce qu'ils sont majeurs tous les deux et puis parce que c'étais un très chic type... un peu timide, un peu gnanngnan, mais un brave type.

– Qu'est-ce que vous pensez de sa mort ?

– Ça devait arriver. N'est-ce pas Monique ?

– Oui, répond Monique qui fond en larmes.

– Pourquoi ça ?...

– Boah... Tu veux raconter Monique ?

– Oui...

– Bon, alors, je vous laisse.

Et le jeune homme sort en laissant le policier s'asseoir seul devant Monique qui pose ses bras sur la machine à écrire et la tête dans ses bras.

– Alors, mademoiselle, pourquoi ? Pourquoi est-ce que cela devait arriver ?

– Il s'est suicidé, dit la jeune fille en relevant la tête, j'en suis sûre, c'était la seule solution pour lui. Claude était un homme trop fragile et son père l'avait brisé. Vous l'avez vu son père ?

– Oui...

– Alors, vous avez vu, c'est pas un homme, c'est un métal. Les Villeneuve sont en fer : le père, la mère, les oncles, les tantes. Le seul qui n'était pas en fer, c'était lui. Il avait échoué à Polytechnique.

Alors, pour le père Villeneuve, son fils n'avait qu'un moyen de se rattraper qu'un moyen pour conforter la dynastie : c'était d'épouser Laure Carmin. Ils étaient amis d'enfance. Claude l'aimait bien, mais il ne l'aimait pas... enfin, je veux dire d'amour. C'est une femme bien, paraît-il, mais elle lui faisait peur. Le mariage était pour bientôt et il avait l'impression de ne pas en être digne. Et puis, il y avait l'usine, il devait prendre la direction des ateliers. Il était terrorisé d'avance à l'idée que les deux cent cinquante employés allaient juger ses faits et gestes, le comparer à son père et il savait aussi que son père ne lui passerait rien, qu'il ne raterait pas une occasion de le rabaisser, de le ridiculiser.

Ne parlons pas de la mère. C'est une bourgeoise. Aucun sens maternel, complètement dominée par son mari, incapable de soutenir son fils. D'ailleurs, vous voulez que je vous dise : auprès de moi, il était comme un gosse. C'est

une mère qu'il recherchait, pas une femme. Si je vous disais la vérité. On n'a pas dû faire l'amour plus de dix fois. Ce qu'il voulait, c'était parler, parler et chercher, chercher une solution. Je ne savais pas quoi lui conseiller, car je voyais bien qu'il était dans une impasse, sur une route au bout de laquelle il n'y avait rien, rien d'autre à prévoir que des échecs, des échecs, des échecs, un chemin sinistre et sans joie. Il avait des crises de cafard terribles.

Alors, un jour, ce qui devait arriver, est arrivé.

– Et si sa mort n'était qu'un simulacre ?...

Et le détective rapporte le témoignage de l'ouvrier boulanger.

– Je sais, dit la jeune femme. On m'a raconté. Mais je ne peux pas y croire.

– Est-ce que vous l'aimiez ?

– Oui.

– Et lui ?

– Je ne sais pas. Il le disait.

– Il aurait pu disparaître faute de ne pouvoir choisir entre vous et elle.

– Non... je ne crois pas qu'il m'aimait assez pour cela, ni elle non plus d'ailleurs.

– Souhaiteriez-vous que je le retrouve ?

– Evidemment.

– Même s'il refuse de vous revoir.

– S'il refuse de me revoir, je ne sais pas.

Le détective a compris. L'enquête est inutile. Pour tous ces gens, Claude Villeneuve est mort et personne ne tient vraiment à savoir s'il vit ailleurs... et puis, après tout, il est sans doute bel et bien mort.

Décidé à oublier l'affaire, le détective laisse passer les semaines puis les mois, jusqu'au jour où le jeune ouvrier boulanger demande à le rencontrer.

« J'avais raison, m'sieur, Claude Villeneuve n'est pas mort. »

Et le jeune homme lui raconte qu'il connaît un employé qui travaille dans la banque de Villeneuve. Il lui a raconté que la banque a reçu un jour un chèque de 800000 francs anciens signé Claude Villeneuve.

Ce chèque, ayant été émis trois semaines après sa disparition, prouve évidemment qu'il était toujours vivant.

Le fils et le père Villeneuve ayant leurs comptes dans la même banque, le père n'a pu ignorer cet incident.

Alors, pourquoi Mme Villeneuve continue-t-elle à porter le deuil ?

Pourquoi les Villeneuve se taisent-ils sur une mystification dont ils sont les premières victimes ? Ont-ils décidé qu'un fils coupable d'infliger aux siens un tel chagrin, même passager, mérite cet oubli sans pardon ? Ou savent-ils, eux, que Claude ne voulait pas du mariage qu'ils lui avaient choisi et craignent-ils que l'opinion publique n'attribue à leur intransigeance la fuite du jeune homme ?

Quoi qu'il en soit, pendant des mois, la famille Villeneuve continue à jouer la comédie. Par orgueil, par dignité, « Que diraient nos employés s'ils savaient que notre fils est un aventurier ? » pense sans doute le père Villeneuve.

En allant interroger le banquier, le détective apprend que, la veille de sa disparition, Claude Villeneuve a approvisionné son compte par un chèque de trois millions d'anciens francs émanant de son père. Celui-ci serait-il complice de la mystification ?

Ensuite, le chèque de 800000 francs a été établi au nom d'un certain Lemantec, commerçant à Saint-Malo en Bretagne, et Claude Villeneuve a émis depuis, d'autres chèques à Saint-Malo, à l'ordre de lui-même.

Le lendemain, le policier est à Saint-Malo et demande M. Lemantec. Celui-ci, ingénieur-mécanicien de la marine en retraite, est décédé le mois dernier. Mais la banque renseigne le détective. En effet, il a touché 800000 francs pour la vente de son bateau : le *Vent-te-pousse*. Et dans le registre de M. Pezannec, représentant de l'inscription maritime, on lit l'inscription suivante : *Vent-te-pousse* vendu le 7 août par M. Lemantec à M. Claude Villeneuve.

Passionné de la voile, M. Lemantec tenait beaucoup à son *Vent-te-pousse* qu'il entretenait avec soin : le yacht était d'ailleurs racé et il suscitait à Saint-Malo un certain intérêt. Considéré comme un excellent bateau, il était cependant assez vieux. Long de 6,40 mètres hors tout, avec 2,40 mètres de bau et 1,05 mètre de tirant d'eau, ce yacht de huit cents kilos de lest, gréé en Marconi, est équipé d'un moteur de six chevaux Baudouin. Il avait déjà fait des croisières en Angleterre et effectué la pêche au thon dans le golfe de Gascogne où il lui arrivait de rester six ou sept jours par gros temps, à plus de deux cent soixante milles marins de son port d'attache.

Quant à M. Pezannec, il se souvient très bien de Claude Villeneuve.

« Il était aimable, mais à vrai dire, assez original. Je le vois encore avec son bouc et son teint bronzé... Il était distant et on sentait qu'il ne cherchait pas à entretenir de relations. Après l'achat du yacht, il a vécu dans son bateau au port de Saint-Malo. »

M. Villard, de Saint-Malo, se souvient aussi du *Vent-te-pousse* et de Claude Villeneuve qu'il a visité à bord de son bateau :

« Claude y travaillait à divers arrangements et la mer l'intéressait beaucoup. »

Dès qu'il eut son bateau, Claude, en effet, y vivait constamment. C'est ainsi qu'il se mit à l'abri d'éventuelles recherches.

Au restaurant de la Poste où Claude prenait ses repas, la jeune servante, Mlle Thérèse Jacuen, était extrêmement intriguée par son attitude :

« Il mangeait toujours seul, a-t-elle précisé, et s'il le fallait, il attendait pour pouvoir disposer d'une table à lui seul. Si par hasard il était obligé de manger avec d'autres, il prenait toujours un livre ou un journal et jamais n'entamait la moindre conversation. »

Une fois la jeune fille réussit à lui parler quelques minutes. Villeneuve se faisait passer pour un artiste-peintre et affirmait qu'il ne reviendrait jamais plus à Saint-Malo.

Un détail montre à quel point il tenait à dissimuler son identité : au restaurant, en effet, chaque pensionnaire a l'habitude de mettre son nom sur sa

pochette de serviette de table. Claude, lui, ne mettait jamais son nom, mais y inscrivait, en signe de reconnaissance, un petit dessin, généralement un bateau.

Enfin, le 23 août, Claude a quitté Saint-Malo. Mais le détective va petit à petit reconstituer son voyage. Escale aux Açores, à Las Palmas, aux Canaries pour des réparations et, ensuite, probablement une interminable dérive au gré des alizés.

Car, ce n'est que le 8 décembre qu'on vit dans la rade de la capitale riante de la Guadeloupe, arriver un méchant voilier qui n'avait pas plus de 6,40 mètres de long. Sa voilure était en piteux état et il était temps qu'il touche terre. A sa poupe un joli nom : *Vent-te-pousse*. A bord, il n'y avait qu'un homme, un grand garçon un peu gauche qui, avec ses lunettes à fines montures d'or, avait plus l'air d'un intellectuel en croisière que d'un homme de la mer.

Aux autorités portuaires, il a décliné son identité : Claude Villeneuve, vingt-six ans. Les douaniers lui demandèrent quelques détails sur sa traversée, n'en crurent pas leurs oreilles : en soixante et un jours, le navigateur solitaire avait traversé l'Atlantique à bord de ce mauvais rafiot dont le moteur auxiliaire ne fonctionnait même pas.

Toute sa science de la mer tenait en quelques heures de voilier qu'il avait faites sur un lac et dans les traités de navigation dont il s'était muni pour sa folle équipée.

Huit mois après la disparition de Claude Villeneuve, le policier dûment autorisé par Laure Carmin et une vague tante Villeneuve, fâchée avec le reste de la famille, débarque donc à la mission des frères de l'Espérance qui occupe, dans une ville de la Guadeloupe, l'emplacement d'un ancien lazaret, un petit cloître tranquille où poussent des eucalyptus.

A côté, les bâtiments flambant neufs de l'orphelinat. Là, dans une salle de classe que les brise-soleil protègent mal du soleil torride, un enfant noir monte sur l'estrade. Au tableau, sous la dictée du maître, il commence à écrire. Le maître tourne vers le détective qui entre dans la classe, un visage tranquille. C'est Claude Villeneuve.

Quelques instants plus tard, le jeune homme explique au détective qu'il a choisi d'enseigner l'arithmétique aux enfants déshérités de cet orphelinat, il n'a pas d'autre explication à donner. Il n'avait pas prévenu ses parents. Il a fait ce simulacre de noyade car il savait que pour eux, face à l'opinion publique, il valait mieux être un fils mort qu'un fils aventurier.

Désire-t-il les revoir ? Non. Veut-il que la police leur communique son adresse ! Non.

Peut-être serait-il mieux de leur écrire.

– Si vous croyez que je dois le faire, je le ferai... Mais je crains que ça soit pour eux la pire des choses...

Le soir même, Claude Villeneuve écrivait à ses parents, à Laure et à Monique.

Laure pâlit, mais ne versa pas une larme.

Monique s'écroula sur sa machine à écrire.

Mme Villeneuve fut contrainte de quitter ses vêtements de deuil, ces vêtements qui signifiaient tant, qui lui dictaient ses attitudes, sa conduite, ses propos et qui sait, peut-être bien, ses sentiments.

30. LE PRINTEMPS DE VALIA

L'adolescence est un âge difficile, le dire est un lieu commun. Mais c'est l'âge de l'aventure. C'est le moment privilégié de la vie où toutes les forces d'un individu sont en pleine ascension. C'est l'âge où tout fait peur. Et où l'on n'a peur de rien.

Valia a dix-sept ans. A plat ventre dans l'herbe froide, il scrute le ciel noir de l'aérodrome de Berlin. Les lumières des avions qui atterrissent, en moyenne toutes les cinq minutes, y tracent un chemin irréal, mais sûr.

Valia avance par bonds. Il suit la direction de chaque lumière tant qu'il l'aperçoit, et il attend la suivante, dans le noir, sans bouger. Pourquoi rampe-t-il d'est en ouest, ce 18 mars 1955 ?

Dieu, Valia et le Politburo seuls le savent.

– Eh ?

– Qui va là ?

– Eh ?... Vous êtes sentinelle ?

– *Stop. Ne bougez pas.*

Curieux dialogue. Question en allemand très approximatif. Réponse américaine bon teint.

Valia est arrivé au bout de sa longue reptation. Il atteint son but. Le voilâ face à un G.I. surpris, qui cherche où braquer sa lampe pour découvrir l'intrus.

– Qui êtes-vous ?

– Je suis Russe. Je veux rester ici.

– Quoi ?

Les deux hommes, la sentinelle et le fugitif sont maintenant à dix centimètres l'un de l'autre. Le G.I. a braqué sa lampe sur un visage jeune, presque enfantin, des cheveux blonds peignés en arrière, deux grands yeux bleus. Ils se comprennent surtout par signe. Valia se tape sur la poitrine d'un air convaincant. « Russe, moi Russe, je veux rester ici... » La sentinelle a compris. Un fugitif qui demande à passer à Berlin-Ouest. Un fugitif qui a pris un chemin inhabituel pour traverser tout le terrain d'aviation en pleine nuit. Comment a-t-il fraudé les sécurités ?

Flanqué de son jeune réfugié, le G.I. gagne le premier poste et le remet à l'officier de sécurité américaine. On mande un traducteur russe et on apprend ceci, avant toute chose, et dit sur un ton péremptoire :

– Je ne veux plus vivre sous le régime communiste.

– Qui êtes-vous ?

– Valéry Lysikov.

– Vous êtes mineur ?

– J'ai dix-sept ans. Mon père est colonel d'aviation dans l'Armée Rouge. Il est cantonné à Berlin-Est. J'étais à l'école russe de Berlin-Est, mais nous sommes de Stalingrad.

– Vous vous êtes évadé tout seul ?

– C'est ma deuxième tentative. J'ai déjà essayé le mois dernier. J'avais

réussi à m'approcher de la frontière américaine, mais la police m'a surpris. On m'a remis aux autorités russes, et j'ai pris une correction.

– Par où êtes-vous venu cette fois ?

– Par le métro jusqu'à l'aéroport. Mon père m'avait dit qu'il y avait des militaires américains. J'ai suivi des appareils qui atterrissent et je suis tombé sur une sentinelle, j'ai eu de la chance.

L'officier de sécurité est dubitatif, c'est son rôle.

On a beau avoir dix-sept ans, de grands yeux bleus innocents et les oreilles en chou-fleur de l'adolescent moyen, on n'en intéresse pas moins les services de renseignements américains.

Valia Lysikov est donc mis sur la sellette par des spécialistes.

– Pourquoi veux-tu vivre à l'Ouest ?

– Parce que je ne crois pas que la Russie veuille la paix du monde. Son armement militaire s'intensifie.

– Comment le sais-tu ?

– Mon père est officier. Je sais des choses. J'ai habité près d'une usine de canons, je sais combien on en fabrique tous les jours.

– Qui nous prouve que tu es sincère ?

– J'ai refusé d'adhérer aux jeunesses communistes. Depuis on me surveillait. Je risquais de gros ennuis. Je savais qu'on allait me renvoyer en Russie, il fallait que je tente le coup, pendant que j'étais encore à Berlin-Est.

Valia raconte surtout qu'il écoutait la radio américaine sur ondes courtes. Et qu'il a compris que tout ce que disent les Américains sur la Russie est exact.

– Je veux être libre d'écouter du jazz. J'aime la musique américaine. Chez nous, c'est très mal vu. Je veux être un zazou.

– On peut être un zazou et communiste.

– Non, les communistes refusent l'évolution. Leur monde est un monde de vieux. Je ne veux plus y vivre.

Au bout de plusieurs jours de déclarations de ce genre, les services de renseignements américains se trouvent bien ennuyés. Valia n'a pas le gabarit d'un espion. Il semble qu'il ait réellement pris la décision de tout abandonner, dans le but essentiel de pouvoir écouter du jazz à tue-tête et autrement que sur ondes courtes. C'est, en tout cas, son principal argument.

D'ailleurs, dès qu'on le laisse tranquille, il se gorge de musique et avale tout pêle-mêle : publicité, chansons, boogie-woogie et rock and roll. C'est un gosse ! Et c'est surtout cela qui ennuie les Américains. Il est rare qu'un mineur demande le droit d'asile ! Peut-on le lui accorder sans l'autorisation des parents ?

Entre-temps, l'affaire Valia Lysikov prend des proportions d'incidents diplomatiques.

Notes et protestations officielles font l'aller et retour entre l'Est et l'Ouest. Les journaux du monde entier reprennent l'information. Pour la presse de l'Ouest, voici un condensé représentatif d'une dizaine d'articles divers, agrémentés de photos où l'on peut voir un Valia les yeux écarquillés

d'étonnement et de convoitise.

« Un jeune adolescent russe abandonne sa famille et son pays pour la liberté du monde occidental ! »

Pour l'agence Tass, c'est évidemment tout à fait autre chose.

« Un enfant instable, influencé et intimidé par les Américains, retenu à l'Ouest contre l'avis de sa famille... »

Entre deux affirmations aussi entières, où est la vérité ? Dans la tête du jeune Valia Lysikov, et dans sa tête seulement. Mais, la connaît-il lui-même ? Pour l'heure, il est absolument ravi de faire l'objet d'un pareil remue-ménage, et tandis qu'il répond aux journalistes avec un enthousiasme bavard, M. Molotov lui-même se fâche, au cours d'une interview exclusive à la *Pravda*.

« C'est un jeune garçon qui n'a pas dix sept ans, mais seize... C'est encore un enfant. Ces derniers temps, il a essuyé plusieurs échecs scolaires. Je ne citerai pour exemple qu'une très mauvaise note en géométrie, dont il savait qu'elle lui vaudrait des remontrances de la part de son père, un officier tout à fait remarquable. Cet enfant est un caractériel et un instable, qui a eu peur d'être puni, tout simplement. Il ne peut en aucun cas s'agir d'une évasion politique. C'est ridicule. Une fugue, tout simplement, les parents le réclament. S'il ne leur est pas rendu, nous en concluons que l'enfant est séquestré volontairement par les Américains. »

Réponse des Américains, par l'intermédiaire du commandant militaire de Berlin-Ouest.

« Pas du tout, Valia a été interrogé, pendant plusieurs jours, par des psychologues. Il est d'une grande maturité, et il a pris sa décision en toute indépendance... »

Au bout d'une semaine de protestations soviétiques, le haut commandant américain se décide à faire une proposition...

« Je recevrai les parents, ils pourront discuter librement avec leur fils, et nous respecterons sa décision. »

Voilà qui va sûrement ramener ce conflit mondial à une bonne petite explication familiale. Rien de tel pour rétablir les choses à leurs justes proportions.

Le 26 mars 1955 est un jour de printemps maussade, des deux côtés du mur de Berlin.

Lentement, comme une menace, la longue voiture noire venant du secteur soviétique franchit les barrières qui barrent l'accès du quartier général américain. C'est une Ziss, la voiture personnelle du colonel de Dahlem qui entre dans la cour de l'ancien Q.G. de Goering.

Le commandant américain est sur le perron, il salue militairement son collègue russe, et les trois officiers qui l'accompagnent. L'un d'eux est le père de Valia.

Au fond de la voiture, une petite silhouette mince, vêtue de noir, attend, c'est la mère.

Une fois les salutations diverses accomplies, le commandant américain

rappelle ses exigences. L'entrevue doit avoir lieu en sa présence, pour lui permettre de s'assurer que l'on ne force pas le transfuge d'une manière ou d'une autre. Un bureau a été réservé à l'entrevue. On y installe le père, puis la mère. Le père debout comme à la revue, la mère assise.

Le commandant américain dans un coin, le commandant russe dans un autre, et deux traducteurs, par mesure de sécurité.

Devant la porte, se regardant en chiens de faïence, deux officiers russes et deux officiers américains. Une haie d'honneur que le jeune Valia franchit le visage fermé et les mains dans les poches. Il affiche une fausse désinvolture et un air résolu qui ne vont pas ensemble. A dix-sept ans, on a peur de rien et de tout à la fois. L'entrevue s'annonce difficile et pathétique.

Il n'est pas question pour la mère de se laisser aller à une tendresse bien naturelle.

Pas question pour le père de botter le derrière de son fils.

Ce bureau est un curieux confessionnal où personne ne peut faire de mea-culpa.

D'une voix étranglée, c'est la mère qui parle en premier.

« Valia, tu nous as fait beaucoup de peine. Je t'en supplie, repars avec nous. Ton père ne pourra pas supporter cette situation. Et moi ? Tu as pensé à ta mère ? Nous t'aimons, tu le sais bien. Tu as fait une bêtise, mais tout peut s'arranger. Valia, regarde-moi. »

Valia regarde sa mère. Blonde comme lui, mince comme lui, une quarantaine fragile. Il fait non de la tête.

Le ton du père est plus affermi, mais guindé devant son supérieur.

« Mon fils, ton devoir est de vivre avec nous, dans notre maison, dans notre pays, là où tu es né. Il n'y a rien de bon pour toi ici. C'est un pays étranger que tu ne connais pas, où personne ne te connaît. Ta vie est parmi nous, parmi les tiens, reviens chez nous. »

Valia regarde l'uniforme de son père, et la casquette qu'il tripote nerveusement. Il fait non de la tête.

Puis, c'est au tour du commandant russe. Il assure à Valia l'impunité totale. Aucune punition, il pourra retourner à son école, nul ne lui fera de reproches.

Non, et non... Valia ne sait dire que non.

Pendant deux heures, il va dire non, inlassablement. Il ne donne pas d'explications particulières, il ne se répand pas en objections, il ne fait pas de son refus une attitude politique ou philosophique. Il dit non parce que ce qu'il a vu de ce côté du mur lui plaît, parce qu'il s'y amuse, parce que les gens sont gentils, que les filles mettent du rouge à lèvres et ont de jolies robes. Il est bien là, il veut y rester.

Valia semble définitivement inaccessible à une émotion familiale.

A midi, selon ce qui était convenu, les deux commandants, l'américain et le russe mettent fin à l'entretien, c'est l'échec !

La longue voiture noire ramène tout son monde de l'autre côté, sans Valia qui retourne à ses conférences de presse quotidiennes avec enthousiasme.

Il est la vedette radiophonique de la station américaine émettant pour la Russie. Cette radio qu'il écoutait religieusement l'accueille maintenant sur ses ondes courtes à bras ouverts.

Valia y commente ses impressions sur le monde occidental en long, en large et en travers ; voiture, réfrigérateur, mode féminine et masculine, spectacle, gastronomie et surtout musique.

A son avis, la radio américaine devrait moins parler et diffuser beaucoup plus de Dizzy Gillespie, Lionel Hampton, ou Barney Bigart...

Les jours passent et le jeune Valia semble de plus en plus enthousiaste. Son emploi de bête curieuse lui convient, et s'il ne donne pas lui-même de renseignement capital sur son existence à l'Est, il raconte avec facilité les menus détails qui le font passer pour un courageux contestataire, dans un pays où la contestation est pour le moins difficile.

Au début du mois d'avril, la curiosité des journalistes est quelque peu émuée. Tout passe. Tout lasse dans l'actualité. Dans les journaux, on en est au stade du commentaire et de l'analyse d'ensemble sur le problème de la jeunesse soviétique et, les "zazous" de Moscou sont passés au crible de l'étude sociologique.

« Les zazous de Moscou sont des fils de fonctionnaires, dont les hautes fonctions, et le salaire supérieur à la masse, sont une porte ouverte à l'inégalité. Ces jeunes qui, pour la plupart, ne travaillent pas, ont fait de l'Amérique, pays défendu, le pays des merveilles. Ils se battent essentiellement sur les apparences. On est zazou quand on se coiffe comme ci, que l'on porte une cravate comme ça... et que l'on se dit "fana" de la musique noire américaine. Les zazous russes ont fondé, dit-on, des organisations clandestines, ils se disent anarchistes. »

C'est un phénomène social inévitable, disent les sociologues, et le parti n'y peut rien. Contrainte est mère d'anarchie. Dans vingt ans, les jeunes Soviétiques feront tomber le rideau de fer. C'était en avril 1955, il y a vingt-huit ans, et pendant que l'on ouvre les paris, Valia Lysikov, lui, exemple d'aventurier zazou, s'apprête à faire son dernier éclat.

Le 6 avril, il déclare à la radio :

« Je ne retournerai jamais en Russie, je ne remettrai les pieds dans ce pays que lorsque le régime aura changé. »

Voilà une déclaration bien définitive.

Deux jours après, Valia dans les studios de Radio-Francfort a perdu son sourire. Il a perdu l'éclat heureux et étonné qui a fait de son regard la plus belle publicité pour l'Ouest, depuis trois semaines. Il refuse de parler devant ce micro, et les journalistes ont beau s'évertuer, Valia est aussi buté que le 26 mars dernier face à ses parents.

– Non, c'est fini. Je n'ai plus rien à dire.

– Mais enfin, tout le monde vous attend, l'émission est annoncée. Vous ne pouvez pas faire cela...

– Non.

– Une petite déclaration... C'est tout ce que l'on vous demande.

Alors, Valéry Lysikov se lève, et comme à la tribune, devant le petit groupe éberlué, se lance dans une diatribe incroyable :

– J'en ai assez ! L'Amérique est un pays pourri, un repaire de capitalistes bornés et de mâcheurs de chewing-gum ! C'est le pays du racisme et de l'intolérance. Le pays où l'on crève la faim devant des montagnes de dollars et des buildings de luxe. Mais la liberté, ce n'est pas l'Amérique ! Là-bas, on lutte contre le communisme parce qu'on en a peur. Parce qu'on a peur de la vérité. Pourrie, je vous dis, elle est pourrie l'Amérique, Je veux rentrer chez moi.

Quarante-huit heures avant, ce jeune fou claironnait à qui voulait l'entendre qu'il ne retournerait en Russie pour rien au monde. Et le voilà qui non seulement veut rentrer chez lui, mais qui invective l'Amérique comme un professionnel de la propagande. Hier encore, il applaudissait Marilyn Monroe au cinéma, avec un enthousiasme juvénile et sincère, semble-t-il, et aujourd'hui il insulte la statue de la Liberté.

– Ecoutez, Valéry Lysikov, vous pouvez rentrer chez vous immédiatement si vous le désirez, nous vous l'avons toujours dit, vous êtes libre.

– Je rentre.

Et le 9 avril 1955, la même voiture longue et noire du colonel-commandant Kotzouba de Berlin-Est venait prendre livraison de son transfuge.

Papa et maman Lysikov serraient dans leurs bras avec émotion le jeune Valia dont la seule concession à l'Ouest pour son départ retentissant était un duffle-coat, vêtement très critiquable selon les normes de l'Est. Le commandant américain présidait à la remise officielle du transfuge.

– Au revoir, jeune homme.

– Adieu, monsieur, je suis très content de rentrer chez moi !

La dernière photo occidentale de Valia Lysikov est un document curieux. On y voit à la queue leu leu, un officier russe, menant la marche, Valia qui le suit, mains dans les poches, le front haut, sa mère minuscule dans un immense manteau de fourrure et son père dont on ne distingue que le képi et la redingote d'uniforme de l'armée de l'air. On dirait une fuite, car Valia fait une enjambée de coureur de cent mètres.

C'est ainsi qu'il disparaît pour toujours de la scène de l'actualité ce 9 avril 1955. Tous les commentaires à son sujet ont été faits, certains ont cru comprendre.

Valia Lysikov ? Une opération d'intoxication à l'Ouest pour la propagande russe à l'extérieur. On laisse croire à la fugue, puis le garçon se rend compte et déclare qu'il préfère l'Est.

Autre hypothèse : ce garçon a cru vraiment à sa fugue pendant quelques jours, il a voulu vivre son aventure de zazou jusqu'au bout, et il est rentré quand il s'est senti tout seul sans papa et maman.

A ces conclusions hâtives s'en ajoutent bientôt d'autres, toutes aussi hâtives. Pour les uns, c'est un espion, pour les autres, on a obligé Valéry à

rentrer de force, on a menacé sa famille et fait du chantage. Toutes les opinions sont permises.

Voici la dernière. Discutable, peut-être, mais pas si bête finalement. Le 19 mars, le jour où Valia rampe sur le terrain d'aviation vers ce qu'il prétend être la liberté, le 19 mars, il faut savoir ce que représente cette date.

Le 19 mars, c'est la veille du printemps. Et c'est toujours au printemps que la jeunesse se révolte, en même temps que les bourgeons éclatent.

Aujourd'hui, Valia Lysikov a quarante ans, se souvient-il de son printemps ?

31. DIX PETITS HOMMES SUR LA PLAGE DU CASINO

Le début de cette histoire, bien des gens l'ont connue en Afrique du Nord, en Italie, en France, en Malaisie, aux Philippines ou ailleurs... Lorsqu'on la raconte au cinéma ou à la télévision, on commence toujours par montrer une grande carte. Des officiers d'état-major vont et viennent, héroïques et soucieux. Ils discutent, lisent des rapports, s'opposent. On dirait qu'ils ont à prendre une décision dont leur vie dépend. Selon leur caractère, ils s'enflamment ou monologuent, l'air têtue et sombre, devant cette carte, comme si on devait y crucifier l'un d'eux.

Or, pas du tout. Lorsque enfin l'un des officiers, plus brillant que les autres, a convaincu tout le monde, ce qu'on plante sur la carte, ce sont des petits drapeaux. Et que représentent ces petits drapeaux ? Ces petits drapeaux représentent des petits hommes. Tel petit drapeau représente une compagnie de deux cents petits hommes. D'une autre couleur, un petit drapeau représente un régiment de deux mille petits hommes différents, etc. On ne va pas jusqu'à prévoir encore un petit drapeau qui représenterait un groupe plus petit, d'une douzaine de petits hommes, par exemple.

Dans une telle opération, on ne peut pas faire le détail. Et puis, grâce au Ciel, on n'est pas à quelques petits hommes près, dans les maternités du monde entier, dans les plus riches buildings de New York comme dans la plus misérable case de la brousse africaine, chaque jour, des femmes fabriquent des petits hommes. D'ailleurs, si on n'en tuait pas un peu de temps en temps, on serait envahi de petits hommes et on ne saurait plus où les mettre.

L'histoire commence donc devant une carte : « La manœuvre est claire ! » explique-t-on au grand général qui vient promener son regard d'aigle sur les petits drapeaux qu'on a plantés sur la carte...

« Sur cette plage il y a un casino, dans lequel l'ennemi s'est retranché... A une extrémité de la plage il y a un canon à tir rapide. L'important, mais ce n'est qu'une formalité, c'est que le canon soit d'abord détruit par l'aviation... jusque-là, vous comprenez, mon général ?... »

Oui, oui, oui... le général comprend... qu'ils ne le prennent pas pour un imbécile.

« Lorsque le canon est détruit, alors les barges de débarquement, qui s'abritaient derrière cette pointe rocheuse, foncent vers la plage, vous voyez, mon général ?... »

Et les petits drapeaux font des sauts de puces sur la carte. « Elles doivent débarquer ici... vous voyez, mon général ?... »

Oui, oui, le général voit. Il voit même comme s'il y était, il a l'habitude de jouer avec des cartes et des petits drapeaux. « Il faudra que l'opération s'effectue à marée haute... sinon, le terrain à parcourir à découvert serait trop vaste et les deux cents petits hommes qui constituent la première vague seraient fauchés par les mitrailleuses du casino... Vous suivez, mon général ?... »

Le général qui doit être agacé qu'on le prenne pour un gâteaux, ne se le fait pas répéter deux fois. Quand on est un grand général, on comprend tout, tout de suite, et on sait résumer les situations.

Alors, le général dit : « D'accord, mais, l'opération ne peut réussir, messieurs, qu'à deux conditions... »

Tout l'état-major est suspendu à ses lèvres, le grand général a sûrement trouvé dans ce plan magnifique la faille, ou les détails qui manquaient...

« A deux conditions... dit le général. Première condition : il faut que l'aviation détruise le canon à tir rapide. Deuxième condition : il faut que le débarquement se fasse à marée haute... Sinon, vous comprenez, le terrain découvert à parcourir sera trop grand, et la première vague se fera faucher par les mitrailleuses du casino. »

Alors, les officiers d'état-major saluent le général avec le respect dû à son génie, en pensant que, décidément, il est complètement gâteaux. Bien entendu, on a donné un nom à l'opération... c'est quand même beaucoup plus amusant de jouer à "l'opération Bélér"... (*c'est le nom de code de cette entreprise*) que de jouer bêtement au débarquement sur la plage, vu que c'est le trente-huitième débarquement sur une plage qu'on met au point.

Devant des maquettes soigneusement reconstituées, par des artistes maniaques qui ont dû aussi beaucoup s'amuser, la première vague... (*les deux cents petits hommes*) est réunie.

Leur objectif est clair : ils doivent s'emparer du casino...

« Leur tâche sera grandement facilitée par l'aviation qui détruira le canon à tir rapide qui est situé ici. Et par le débarquement à marée haute qui leur évitera d'avoir à parcourir un trop grand terrain à découvert, ce qui les aurait exposés à être fauchés par le tir des mitrailleuses du casino. »

Consciencieusement et à coups de pied dans le derrière, il faut le dire, les deux cents hommes s'entraînent. Lorsqu'on les juge aptes, c'est-à-dire lorsque le jour fixé trois mois auparavant est arrivé, "l'opération Bélér" a lieu.

Elle se déroule tout à fait comme prévu à deux détails près. Le premier, c'est que l'aviation ne parvient pas à détruire le canon à tir rapide, le deuxième, c'est, qu'à cause de cela justement, il faut attendre que ce soit la marine qui le détruise et de ce fait le débarquement s'effectue à marée basse. Résultat : les cent quatre-vingt-neuf petits hommes de la première vague ayant un trop grand terrain à parcourir à découvert, sont fauchés par les mitrailleuses du casino.

Seulement, voilà, ce sont d'héroïques petits hommes... On leur a dit de prendre ce fichu casino, et ils le prennent. Ceci est le début de l'histoire vécue par tant d'hommes.

La fin se passe vingt ans plus tard. Un journaliste l'a vécue par une nuit calme et très belle, sur la plage du casino.

Dans le casino en fête, l'air est irrespirable. Le journaliste qui vient d'entrer cherche du regard, dans cet immense banquet, les dix survivants qui doivent être les héros de la journée. Il les cherche et ne les trouve pas. Apoplectique,

un homme qui a trop mangé se lève tout au bout de la table pour prononcer un discours. Retenant avec peine un petit rot, le ministre qui voudrait sourire à l'orateur, fait la grimace.

Qu'importe, personne ne le remarque, on est bien trop occupé à regarder mousser le Champagne.

Mais où diable sont les survivants ? Car, c'est eux qu'on fête. C'est presque en leur honneur qu'a lieu ce banquet magistral. Il s'agit en effet de commémorer l'anniversaire du débarquement au jour, à l'heure et à l'endroit précis où prenait pied le premier commando. Ils étaient cent quatre-vingt-neuf, une dizaine ont survécu. Ce sont ces survivants que le journaliste cherche dans l'assistance. Ce gros homme là-bas, ne peut être de ces héros, ni celui-ci, ni celui-là. Alors, où sont-ils, puisque tout le monde est là ? Toute une panoplie de secrétaires d'Etat, de ministres et d'ambassadeurs, et pas de survivants ?

De deux choses l'une : ou bien ces gens se sont trompés de date, ou bien, ils se sont trompés d'endroit. Car, les survivants, eux, doivent savoir mieux que personne ce qu'il faut commémorer, où, et à quel moment. Voilà pourquoi le journaliste reconnaissant un maire à son écharpe tricolore, lui demande :

– Monsieur le maire, où sont les survivants, s'il vous plaît ?

Le maire jette autour de lui un regard inquiet, se penche vers le journaliste et lui avoue, dans un relent de bourgogne, qu'ils ne sont pas là.

– Je le vois bien, répond le journaliste, mais où sont-ils ?

Le maire s'éponge le front pour gagner du temps...

– Avouez que vous les avez tués, dit pour plaisanter le journaliste. Vous ne saviez pas quoi en faire, alors vous les avez tués...

Le maire hausse les épaules.

– Alors, vous les avez mis en prison, dit le journaliste, simplement pour la journée, histoire d'en être débarrassé...

Le maire n'ose pas regarder en face le journaliste, il le prend par son veston et fixe l'étoffe comme s'il y comptait les grains de poussière.

– Jeune homme, dit-il, je comprends votre étonnement, vous êtes journaliste, je vous en prie, n'en parlez pas. Il n'y a aucune mauvaise volonté de notre part. Nous avons simplement oublié de les inviter.

Pendant le silence de stupeur et de réprobation qui suit cet aveu, M. le maire devient tout rouge.

Ils sont venus pourtant les pauvres bougres, les uns après les autres, avec sur la tête leur béret des commandos et, sur la poitrine, des rangées de médailles. Ils sont venus les uns après les autres, mais comme il n'y avait plus de place, le service d'ordre les a chassés les uns après les autres.

On les a vus repartir à pied dans le sable des dunes, les uns après les autres.

– Rassurez-vous, je crois qu'ils ont dîné tout de même, dit le maire. Il y a des restaurants en ville.

C'est tellement invraisemblable, tellement idiot, tellement injuste, tellement muflé que le journaliste tourne la tête et, sans un mot, sort du casino pour aller

à la recherche des survivants. Il visite d'abord tous les cafés et tous les restaurants. Ici, il y en a eu deux, un gros et un petit qui ont mangé sans rien dire en jetant sur le casino tout neuf des regards de mépris.

Là, ont dîné trois joyeux drilles. Ils chantaient les vieux airs de la dernière, en conspuant le gouvernement.

A la terrasse de ce café, deux survivants mélancoliques ont échangé des souvenirs en regardant les étoiles. Peut-être ont-ils bu un peu plus que de raison.

Tous ces hommes qui s'étaient rencontrés au hasard des rues de la petite ville, ont sauté sur leurs jambes lorsque est apparu leur vieux commandant. Dernier officier survivant, on l'avait vu cet après-midi, timidement dissimulé dans la foule, tandis qu'on inaugurerait le quatrième monument commémoratif du débarquement.

Car il n'y eut qu'un débarquement, mais il y a ici quatre monuments commémoratifs. Ils pleuraient tous en voyant leur commandant et ils sont partis bras dessus, bras dessous, tandis que se mêlait au bruit des vagues la voix lointaine d'un officiel qui, dans le béton du casino, comme un rat dans une cave, faisait un discours. Les habitants du pays n'y comprennent rien.

Sur la petite plage où se sont alignés les neuf survivants, les volets claquent et des ombres s'approchent pour mieux voir le commandant les passer en revue. Il se moque bien de savoir si leurs médailles sont bien astiquées, si leurs bérets de commandos sont mités, non, c'est tout simplement une façon plus militaire, plus solennelle de les retrouver face à face.

– Dites donc, vous, ce que vous avez grossi, dit le commandant.

– Vous parlez, je suis devenu crémier...

– Et vous, qu'est-ce que vous avez fait de vos moustaches ?

– Je les ai rasées, mon commandant, parce qu'elles devenaient blanches, mais, ce n'est pas tout, regardez un peu...

Il se découvre et l'on voit son crâne luisant sous la lune. Au suivant, le commandant demande si sa blessure le fait toujours souffrir.

– Beaucoup moins que le foie, mon commandant...

– Mais, dites donc, vous, vous avez trop bu...

– C'est pour oublier, mon commandant...

A ce moment, il se fait un grand silence...

– Cela a dû vous faire quelque chose quand on vous a fichu à la porte du casino... ?

– Dire que ce casino, c'est nous qui l'avons pris d'assaut il y a vingt ans...

Et tous les hommes tournent leur regard vers la bâtisse d'où s'élève la rumeur du banquet.

– On l'a pris d'assaut, on pourrait bien le reprendre... dit une voix...

– Allons, calmez-vous, dit le commandant, nous ne sommes pas venus là pour un banquet, simplement pour nous revoir.

– Oui, mon commandant, mais avouez qu'ils nous gâchent tout, et qu'ils mériteraient une leçon...

Le commandant s'efforce de les calmer, mais sans y parvenir et sans grande conviction. Ces hommes, qui n'ont rien demandé à personne, qui n'avaient qu'un désir : rire un bon coup et prendre une bonne cuite en se rappelant le passé, vivent en cet instant la plus grande désillusion de leur vie.

Lorsqu'ils ont mis les pieds sur cette plage, sous un torrent de mitrailles, il y a vingt ans... Lorsqu'ils ont vu leurs meilleurs amis s'abattre, foudroyés dans le sable et sur les marches de ce casino, ils ne se doutaient pas, jamais ils n'auraient pu se douter, imaginer une seconde, tant c'est unimaginable, qu'ils en seraient chassés par ceux-là mêmes auxquels ils sacrifiaient leur vie.

Aussi, lorsque l'un d'eux, manifestement ivre, crie à tue-tête : « En avant, au casino ! », les neuf survivants comme un seul homme répondent à son appel.

Et tandis qu'ils marchent vers le casino, en arrière, à quelques pas, le commandant les suit, sans rien oser dire. Un frisson court sur l'échine du capitaine de gendarmerie en faction devant le casino lorsqu'il voit apparaître dans la nuit, sur la plage, les silhouettes des dix survivants, dix morts ressuscités sortant tout vivants de ce sable qui les aurait enfouis.

Il reconnaît ceux que l'on a oubliés, ceux pour lesquels il n'y a plus de place, les dix survivants que l'on a chassés, et leur demande d'une voix blanche :

– Qu'est-ce que vous voulez... ?

Il regarde, autour de lui, leurs visages tout près du sien et entend que certains d'entre eux ont la respiration sifflante.

Derrière les murs de béton du casino, s'élève un tonnerre d'applaudissements, saluant le discours du ministre.

– Soyez chic, les gars, dit le capitaine de gendarmerie à voix basse.

Et il fait signe à un autre gendarme d'aller chercher du renfort.

– Je n'y suis pour rien, ce n'est pas ma faute si l'on vous a oubliés, et si vous faites du scandale, c'est sur nous que ça va retomber...

Tout content de ces applaudissements, sans doute parce qu'il aime ça et pour en avoir encore, le ministre a repris son discours.

– Allons, vous êtes de braves types, dit le capitaine. Je vous en prie, soyez raisonnables, je joue ma situation, j'ai une femme et des enfants.

Alors, le cercle des dix survivants semble flotter un peu, ils s'écartent en haussant les épaules et le capitaine soupire.

Mais, brusquement, voilà que s'allonge sur la plage un grand trait de lumière ! L'un des hommes, d'un coup d'épaule, vient d'ouvrir en grand la porte et entre tout seul dans le casino.

Ebloui par la lumière, partant à la dérive dans un nuage de fumée, le rescapé s'avance vers la table du banquet. Le discours s'arrête et le silence se fait. Personne n'ose rien dire, nul n'a la présence d'esprit de saluer cet homme, de l'inviter à s'asseoir et à boire. Tout le monde est terrifié car il est bien évident que cette batterie de cuisine qu'il porte sur la poitrine, ces insignes ridicules et ces médailles dont on rit, lui donne subitement tous les droits.

Dans un silence affreux, l'homme considère tous ces visages rassasiés, empourprés, qui sourient bêtement en attendant l'orage.

Alors, il ne sait plus quoi faire. Il n'y a rien à faire, il n'y a rien à dire, d'un grand geste du bras, il renverse les coupes de Champagne, éparpille aux quatre coins de la salle un plateau de petits fours, crache par terre et s'en va dignement, comme il était venu.

C'est seulement lorsqu'il a passé la porte et qu'elle s'est refermée qu'une voix s'élève et dit :

– Mais cet homme est fou, à moins qu'il n'ait trop bu...

Tous ensemble, les dix survivants se rendent au quatrième monument commémoratif du débarquement pour fouiller dans les couronnes et les gerbes.

– Voulez-vous laisser ça, crie quelqu'un dans la foule qui s'amasse.

Puis le commandant saisit un petit bouquet, le plus modeste de tous et le passe à l'un de ses camarades...

– Vous n'avez pas honte de profaner un monument ?... dit toujours la même voix dans la foule.

– On ne le profane pas, dit l'un des survivants, on reprend nos fleurs.

Et ils s'en vont vers la plage. En silence, dans la nuit, ils marchent en file indienne sur le sable humide au ras de la mer, à l'endroit juste où les vagues viennent leur lécher les pieds...

Et soudain, le commandant dit : « C'est là... »

Ils s'arrêtent, et celui qui portait les fleurs, tout simplement, les jette sur le sable à quelques pas de lui.

Que le lecteur se rassure, les auteurs ont promis au journaliste, témoin de cette aventure, de taire le nom de la plage et du joli casino. De taire aussi le nom des neuf petits hommes, ils se reconnaîtront sans honte.

32. NÉ D'EVE OU D'ADAM

*Lettre de Adam Shepperfield à monsieur Le Capitaine du bateau Mary Bay
– Londres – Dans le port.*

Monsieur le Capitaine,

J'ai dix-sept ans, et je désire trouver un emploi à bord de votre bateau.

J'ai déjà navigué sur trois bâtiments de commerce. Je suis mousse, cuisinier, et je peux travailler au déchargement.

Je pourrai montrer mes certificats, si vous me permettez de me présenter demain à bord.

J'attends votre permission.

Votre dévoué serviteur. Adam Shepperfield.

– Alors c'est toi Adam Shepperfield ! Je n'ai jamais vu un marin écrire une lettre comme un clerc de notaire pour demander de l'embauche !

– Je l'ai toujours fait, monsieur. Ma mère estimait qu'il est plus poli d'écrire quand on a quelque chose à demander.

– Tu as vraiment navigué ? Dis-moi un peu tes capitaines, je dois les connaître !

De sa petite voix tranquille et grave, Adam Shepperfield énumère les noms des bâtiments, ceux des capitaines, les lignes, les escales, les chargements.

Le capitaine du Mary Bay doit reconnaître qu'il ne ment pas.

Seulement, pour un matelot, Adam n'est guère “costaud”. Plutôt petit et bien maigre ! D'un autre côté, il accepte deux shillings par jour, et sait faire la cuisine, alors pourquoi pas ?

– Tu es engagé, Adam Shepperfield. Présente-toi au maître d'équipage dès ce soir... Je te préviens, le voyage sera rude.

Les capitaines disent toujours cela. Comme s'ils voulaient déguster d'avance les matelots, et s'assurer que ceux qui restent ne les lâcheront pas à la première escale. Mais, pour Adam Shepperfield, tous les voyages sont durs. Beaucoup plus durs que pour les autres matelots. Redoutables, même. Et s'il n'abandonne pas, c'est pour plusieurs raisons :

1) La paie d'un matelot est supérieure à celle d'un ouvrier agricole, par exemple.

2) On est nourri et logé, c'est bien pour un orphelin sans maison...

3) Il a commencé à treize ans, et ne connaît pas d'autre métier.

Mais quand on sait qui est vraiment Adam Shepperfield, on trouve ces arguments complètement fous. Adam voyage en mer depuis l'âge de treize ans. Depuis que le dernier membre de sa famille a été enterré dans le cimetière de Shieds, en Angleterre. Il s'est rendu compte très vite de la difficulté de trouver du travail et de manger à sa faim, tant que l'on restait sur le plancher des vaches. A bord d'un navire, il y a toujours à manger et un toit.

Le seul problème c'est le manque d'isolement. La promiscuité, c'est la hantise de Shepperfield. Il cherche toujours à s'isoler, à dormir ailleurs que dans la chambrée. Pour un matelot ce n'est pas simple, les couchettes sont en

général prévues pour quatre, quelquefois pour six.

Cette fois encore, pas moyen d'y échapper. Adam partagera une cabine avec deux autres marins, mais il a connu pire, et le voyage commence sans histoire. Le chargement constitué de caisses de matériel et d'outillage, à destination de Gibraltar, ne pose pas de problèmes à l'équipage.

Bien arrimé, il atteindra sa destination sans surveillance particulière. La vie à bord s'organise, Adam cumule les petits travaux d'aide-cuisinier, de mousse, et de souffre-douleur de l'équipage. Il a l'habitude.

Ce voyage sera pourtant le dernier. Et, d'une certaine manière, on peut dire qu'Adam Shepperfield va mourir et renaître de ses cendres.

Tout va se passer dans le golfe de Gascogne, au cours d'une nuit de tempête, particulièrement éprouvante. Vers neuf heures du soir, un gigantesque creux fait basculer le navire bord sur bord. Adam qui sommeillait se sent brusquement jeté à bas de sa couchette, et se retrouve sur le sol de la cabine, bras et jambes mêlés à ceux de son camarade de l'étage inférieur. Un certain Marc O'Neary. Incident sans gravité en soit, mais qu'il faut examiner dans le détail.

Marc O'Neary, solide gaillard d'une trentaine d'années, est irlandais, buveur, braillard et bagarreur. Son passe-temps favori consiste à guetter le mousse dans les coursives et à lui botter le derrière par surprise. Chaque fois qu'il réussit cet exploit, il hurle de rire. Cela dit, il n'est pas vraiment méchant, plutôt chahuteur.

A l'instant où Adam lui tombe dessus sans prévenir, et pour cause, l'Irlandais était étendu, complètement nu sur sa couchette. Ce qui n'a rien d'exceptionnel, vu la chaleur qui règne habituellement dans les cabines exigües. O'Neary éclate de rire, en s'accrochant à Adam, et les deux hommes roulent ensemble, se cognant de-ci, de-là aux parois de la pièce.

C'est alors qu'il se produit une chose extraordinaire. Adam se débat pour se dégager de l'emprise de son camarade, se redresse péniblement sur ses genoux, et, à toute volée, gifle l'Irlandais. L'autre en reste coi !

Ce gosse est complètement fou ! Le gifler, lui, Marc O'Neary 1,85 mètre, 80 kilos de muscles ! Cet avorton de 1,60 mètre et de 50 kilos ? Le gifler ? Parce que le tangage l'a fait tomber de son lit ?

– Ça va pas, gamin ! Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as envie de prendre une correction ? Je t'ai rien fait moi, c'est toi qui me tombes dessus sans prévenir, et tu cognes ?

Adam Shepperfield a un réflexe de recul bizarre. Son petit visage s'est crispé. Quelle étrange attitude ! Au-dehors, il semble que la tempête se déchaîne et prenne de l'ampleur. Tandis que les deux garçons s'observent, on frappe à la porte avec violence :

– Debout là-dedans, sur le pont, la cargaison a basculé, le commandant demande tous les hommes !

Adam Shepperfield passe la main dans ses cheveux ras, et semble se ressaisir. L'Irlandais se redresse, toujours nu comme un ver, et se précipite sur

ses vêtements en marmonnant ce qu'il pense des jeunes imbéciles qui font des cauchemars comme des femmelettes ! Mais le temps n'est pas à la discussion. Les caisses bringuebalent dans la cale. Une pile de trois mètres de haut a rompu les cordages, et menace de faire tomber tout le reste.

Comme les autres, Adam et Marc se mettent à l'ouvrage. Ce n'est pas la première tempête que subit le petit mousse. Mais c'est la première fois qu'il affronte un danger comme celui-là. Avec une douzaine d'hommes d'équipage, il s'acharne à arrimer les lourdes caisses qui glissent et menacent sans arrêt de leur écraser bras et jambes. Le second hurle ses ordres dans le fracas, les hommes s'épuisent et ce qui devait arriver arrive. « Attention, nom de dieu ! »

Trop tard, l'une des caisses que l'on venait péniblement de remettre en place a de nouveau basculé. Adam n'a pas le temps d'esquiver totalement. Un coin de la caisse le heurte violemment à l'épaule, et il tombe avec elle, sonné pour le compte.

C'est Marc O'Neary qui, le premier, se précipite pour dégager Adam évanoui. Le second ordonne à l'Irlandais de le remonter dans sa cabine et de s'occuper de lui, tandis que les autres continuent de se battre avec la cargaison. Adam Shepperfield est tout blanc. Son bras s'est grotesquement désarticulé, il a l'épaule démise probablement. Avec mille précautions, le géant irlandais s'emploie à déchirer la chemise de toile bleue. Ce n'est pas simple, car la tempête ne s'est pas calmée.

Sous la chemise de toile bleue, Adam porte une sorte de maillot de coton épais, et son soigneur bienveillant doit se servir de son couteau de poche. Il découpe la manche en entier, s'attaque à la couture de l'épaule, et, s'apercevant qu'elle saigne, se décide à tout arracher...

Surprise ! Le buste du jeune mousse est bandé comme une momie.

Un bandage bien serré qui comprime les côtes. L'Irlandais contemple ce curieux sous-vêtement, fronce les sourcils, réfléchit, avance une main, tâte. Incroyable.

Saisi d'une gêne brutale, le marin retire ses doigts, comme s'il s'était brûlé !

Pas possible. Adam Shepperfield, le mousse, serait une femme ?

C'est à une femme que Marc O'Neary s'amuse à botter le derrière depuis quinze jours qu'ils sont en mer ? Pour avaler cette révélation, il faut à l'Irlandais un certain temps, il doit se répéter qu'il est en mer, à bord d'un cargo qui fait Londres-Gibraltar, dans le golfe de Gascogne, en pleine tempête, une nuit de 1921 et que lui Marc O'Neary, marin irlandais, contemple avec stupéfaction une femme !

Sa première réaction, la surprise mise à part, est de se précipiter dans les coursives pour annoncer sa découverte. Mais finalement quelque chose l'en empêche, et il revient sur ses pas pour contempler à nouveau sa découverte. Au bout de quelques minutes, il entreprend de nettoyer le front vilainement tuméfié et la douleur réveille Adam Shepperfield.

– Ça va, mon gars ? Comment te sens-tu ?

Adam ne répond pas immédiatement. Il réalise peu à peu qu'il est étendu

sur sa couchette et qu'on lui a ôté une grande partie de ses vêtements. Il regarde Marc et tente de donner le change.

– Je dois avoir le bras cassé. J'ai très mal.

– Comment tu t'appelles ?

Pris au piège, et sans répondre, Adam tente maladroitement de se redresser, mais l'Irlandais insiste :

– Dis-moi comment tu t'appelles ? Fabriquée comme tu es, tu ne t'appelles pas Adam ?

Grimaçant de douleur, “le petit mousse” se met quasiment à pleurer.

– Je t'expliquerai, mais promets-moi de ne rien dire aux autres.

– Il y a longtemps que tu te caches comme ça ?

– Il y a longtemps...

– Et tu as toujours été marin ?

– Toujours, oui.

– Personne ne s'en est jamais aperçu ? Comment t'as fait ?

– Je sais pas, on ne m'a jamais posé de questions.

En examinant bien Adam Shepperfield, ou plutôt celle qui se fait appeler Adam Shepperfield, il est possible en effet que personne ne se soit jamais douté de rien. Le visage est fin, avec des cils un peu longs, la bouche un peu grande, mais suffisamment garçonnière. Les cheveux raides, drus et coupés court achèvent de faire illusion.

Quant au corps lui-même, le peu qu'en laisse voir l'accoutrement de marin ne révèle rien de précis. Seule la forme particulière du buste aurait pu intriguer, mais soigneusement enveloppé comme il l'est, revêtu d'une vareuse large et grossière, bien malin qui trouverait la femme.

Le résultat est “stupéfiant”.

Et ce qui est également stupéfiant c'est la force physique de la jeune fille.

En la voyant laver le pont, grimper aux cordages, soulever des caisses, manipuler les lourdes marmites de la cuisine, il est évident que l'on a affaire à un adolescent musclé, pas à une frêle jeune fille. Mais pour l'instant la frêle jeune fille est en mauvaise posture. Il va falloir soigner cette épaule, c'est l'avis de l'Irlandais :

– Moi, je veux bien ne rien dire, mon gars, mais je ne suis pas médecin. Va falloir te faire soigner, je ne vois pas comment tu pourras éviter de te déshabiller !

– Je ne peux pas, il ne faut pas, le capitaine va me renvoyer s'il est au courant, il va me débarquer à la prochaine escale !

– Si on y arrive, avec le temps qu'il fait !

– Fais-moi un pansement, et raconte n'importe quoi, dis que j'ai pris un coup sur la tête...

– Personne ne te croira, et tu ne peux pas rester couché jusqu'à Gibraltar !

– Si tu m'aides, c'est possible.

– Et ensuite, qu'est-ce que tu feras ensuite ?

– L'essentiel c'est que le capitaine et les autres ne le sachent pas. Personne

ne m'engagerait plus ! A Gibraltar, je me ferai soigner et j'attendrai d'être guérie pour me faire réembaucher, j'ai un peu d'argent, je pourrai tenir...

Pauvre petit Adam Shepperfield, quand il supplie de cette façon, il n'a vraiment rien d'un garçon, et Marc O'Neary se laisse convaincre. Il se laisse convaincre d'autant plus facilement, que les hurlements lui parviennent du pont supérieur. On trouve là-haut que le sauvetage dure longtemps !

– Ne bouge pas d'ici, je vais me débrouiller, tiens, enfile une chemise, couche-toi, et fais semblant d'avoir mal au crâne. Ça ne sera pas suffisant, j'imagine, mais on trouvera autre chose. On dira que c'est ta jambe. Dès que je pourrai revenir je m'occuperai de te faire un pansement à la jambe et au bras. On va essayer, mais je ne te promets rien. Si le capitaine décide de t'examiner, tu te débrouilleras tout seul !

– Merci O'Neary, merci, t'es un chic type.

– Alors, dis-moi comment tu t'appelles ?

– Alice...

– Bouge pas, Alice, je reviens.

Qui aurait cru que cette brute de O'Neary mentirait si bien, qui aurait cru qu'il s'intitulerait le protecteur d'un petit mousse, dont il bottait les fesses régulièrement jusqu'à présent ? Il est vrai que la petite panique déclenchée par la tempête et le chargement en balade l'a beaucoup aidé.

Trois jours passent pendant lesquels l'équipage et le commandant, persuadés que le jeune Adam a la jambe cassée, ne posent pas trop de questions. Mais O'Neary va commettre une erreur. Son dévouement devient trop visible. Et le quatrième jour, il fait l'objet des sarcasmes du cuistot en chef :

– Eh ! O'Neary ? T'es tombé amoureux du mousse ?

Pauvre cuistot. Une bagarre sanglante lui fait rentrer ses suppositions malsaines dans la gorge. Et cette explication orageuse a pour résultat une intervention du capitaine :

– O'Neary, j'en ai assez de vos bagarres perpétuelles !

– Capitaine, il a dit que...

– Je sais, et alors ? Vous passez votre temps à faire ce genre de plaisanterie aux autres, et vous ne le supportez pas pour vous-même ?

– C'est pas ça, capitaine, mais ils se moquent de moi...

– Je dirais sincèrement qu'il y a de quoi, O'Neary, votre tendresse pour ce jeune garçon pourrait prêter à confusion. J'ai bien envie de lui parler à ce gosse. Je trouve qu'il se prélassait un peu trop, pendant que vous faites son travail.

– Mais, capitaine, il est blessé...

– Exact, mais je vous vois mal vous occuper de l'un de vos camarades à ce point, même blessé. A propos où en est sa jambe ?

– Euh... Ben, elle est cassée, mon capitaine.

– Vous en êtes sûr ?

– Evidemment, mon capitaine. D'ailleurs je lui ai mis des attelles.

– Je vais voir ça. Nous serons demain à Gibraltar, et je dois faire un rapport pour le médecin du port.

– C'est pas la peine, mon capitaine, je viens de lui refaire son pansement...

– Ecoutez, O'Neary, j'ai dit que j'allais examiner la blessure de Shepperfield et je l'examinerai, vous n'avez tout de même pas l'intention de m'en empêcher ! Je trouve tout ça bizarre...

– Bon, je viens avec vous.

– Non, vous restez là. Vous n'êtes pas plus médecin que moi, retournez à votre poste.

Catastrophe. Le capitaine va s'apercevoir qu'il n'y a pas plus de jambe cassée que de soleil à l'horizon. Par contre, il verra l'état du bras, il se posera des questions, il imaginera Dieu sait quoi, que O'Neary était complice depuis le début peut-être, qu'il a sciemment introduit une femme à bord, et pour son usage exclusif... Alors, résigné, Marc raconte la vérité...

C'est ainsi que le capitaine, après avoir entendu les explications d'Adam Shepperfield, plus exactement d'Alice Shepperfield, a inscrit sur son carnet de bord :

« Aujourd'hui, 10 décembre 1921, ai découvert que le nommé Shepperfield, mousse à bord de la Mary Bay, est une femme. Temps calme, ciel dégagé, approchons de Gibraltar où nous mouillerons, demain matin... »

Pas nerveux, ce capitaine. Et apparemment insensible à l'extraordinaire odysée d'Alice Shepperfield...

C'est en effet l'une des rares femmes à avoir accompli ce genre d'exploit. Les historiens de la mer, en Angleterre, en ont répertoriées trois au cours du siècle dernier, mais Alice a, semble-t-il, battu le record de durée. Engagée à l'âge de treize ans, elle a vécu comme un garçon pendant quatre années. Son seul problème était la toilette, et si ce stupide accident ne l'avait pas livrée aux soins du brave Irlandais, elle aurait pu tenir longtemps encore. En 1863, à bord du baleinier *Amérique*, on découvrit une femme à l'occasion d'une bagarre de marin. Le capitaine la fit bastonner, torse nu sur le pont, comme c'était la coutume, ce qui la fit découvrir. Elle avait tenu deux ans.

En 1839, une certaine Lucy Brewer prétendit avoir suivi son mari à bord d'une goélette, durant un voyage de dix-huit mois, et avoir participé à de nombreuses batailles ; on douta de la véracité de ses dires, car son mari était mort, et personne ne put les confirmer.

Alice Shepperfield fut entendue par une commission maritime, qui dut se rendre à l'évidence. Trois capitaines de bateaux surpris durent admettre qu'ils l'avaient employée sans savoir que c'était une femme. Un journal illustré anglais de janvier 1921, a publié d'elle une photo en marin, et une photo en femme. Elle est entourée des membres de l'équipage du *Mary Bay*, hilares, qui posent comme pour un trophée de chasse.

En bas de la page, il y a aussi une photo d'Alice et de Marc O'Neary, côte à côte, l'air complice. On aimerait pouvoir dire : ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants, mais la légende ne le dit pas. Dommage, mais à la vérité

la jeune Alice est beaucoup plus jolie en marin qu'en jeune fille.
En bon chahuteur O'Neary a dû le constater lui-même.

33. LE MANÈGE

Il n'y a plus de manège comme celui-là, blanc et rouge, avec des chevaux de bois, des crinières dorées, et qui tourne au son d'une musique aigrette. C'est un jour d'hiver, un jeudi brumeux qui enveloppe le petit square de coton.

Sur le manège, une petite fille tourne avec de grands cris heureux. C'est une petite fille ravissante. Des yeux noirs, des cheveux blonds et raides comme du blé fraîchement coupé. Elle a sept ans. Elle s'appelle Tania.

Tania est une petite fille riche, cela se voit : manteau et bonnet de fourrure, bottines de chevreau blanc, et nounou anglaise. La nounou attend patiemment que Mlle Tania soit lassée du manège. Elle discute avec une autre nounou, surveillant du coin de l'œil les tours de manège.

L'enfant apparaît, disparaît, faisant des petits signes de la main. Son cheval est rouge, et son manteau blanc, elle est reconnaissable de loin.

Au tour suivant pourtant le petit cheval n'a plus de cavalière. « Tania ? Tania ! S'il vous plaît ! Tania ! » Plus de Tania. La nounou fait le tour du manège, interroge le gardien du square, s'affole, parcourt les sentiers, regarde derrière les statues, s'époumone en vain, Tania a disparu.

L'extraordinaire, c'est qu'elle a disparu en vingt secondes. Juste le temps d'un tour de manège. Même pas un demi-tour ! C'est ce que la pauvre nounou explique aux agents de police qui l'aident à fouiller le square.

– C'est impossible ! Je la regardais... je l'ai vue sur son cheval, et à la seconde d'après elle n'y était plus. Comme si quelqu'un l'avait fait disparaître dans les airs !

Au bout d'une heure de recherches, Tania étant introuvable, on se décide à prévenir la famille.

Ecroulée sur un banc de pierre, en face du manège, la nounou pleure. Même si l'on retrouve l'enfant en bonne santé, même s'il ne s'agit que d'une fugue sans conséquence, la nounou sera renvoyée. Ses employeurs l'ont bien prévenue.

– Ne la perdez jamais de vue, Miss Collins ; vous en êtes entièrement responsable. Interdiction formelle de sortir avec Tania sans que nous sachions où, et pour combien de temps ! Cette enfant ne doit parler à personne, et ne doit rencontrer personne ! Prévenez-nous au moindre incident de ce genre !

Comme si Tania était la petite fille la plus précieuse et la plus menacée du monde ! La nounou n'y croyait pas, mais les événements viennent de lui prouver le contraire. Tania a disparu. Tania n'est pourtant pas loin. De son petit observatoire, elle voit très bien sa nounou, les agents de police, et les curieux qui discutent autour d'eux. Elle est à cinquante mètres, dans le corps central du manège, l'œil collé à un petit trou.

Elle regarde et elle demande au monsieur caché à côté d'elle :

– On s'en va maintenant ?

– Non, pas tout de suite. Quand ils seront partis, et qu'il fera nuit. Tu n'as pas peur ?

– Non, papa. Et toi ?

M. et Mme T. reçoivent le commissaire de police principal Ziegler dans le grand salon de leur hôtel particulier de Vienne, en Autriche. Ce sont les grands-parents de la petite Tania, mystérieusement disparue la veille.

Le grand-père est un homme autoritaire, ancien officier, qui a l'habitude, même à soixante-dix ans, de mener son monde à la baguette. C'est lui qui parle. La grand-mère approuve en silence.

– Commissaire, vos hommes sont des imbéciles. L'enfant a sûrement été enlevée en voiture et par un homme ! Il suffirait d'interroger les passants.

– Pourquoi en voiture ?

– Parce qu'elle a disparu très rapidement, c'est enfantin.

– Et pourquoi par un homme ?

– Ça ne peut être qu'un homme.

– Vous semblez bien sûr de vous. Vous avez reçu des menaces ?

– Commissaire, je ne vais pas vous raconter nos affaires de famille. Sachez que depuis la naissance et la mort de sa mère, nous avons pris soin de Tania. Elle a reçu la meilleure éducation, et chaque fois qu'une nurse était engagée, nous prenions tous les renseignements à son sujet.

– Pourquoi tant de précautions ?

– Histoires de famille, commissaire. Je vous ai dit qu'il n'était pas dans mes intentions de vous les raconter !

– Vous ne pouvez pas me cacher l'essentiel, monsieur, si vous voulez que je mène une enquête je dois tout savoir. Que craignez-vous à propos de cette enfant ?

– Un fou, commissaire. Un homme qui nous a menacés de l'enlever à plusieurs reprises.

– Mais pourquoi ?

– Parce que c'est un fou...

– Mais qui est-il ? Vous le connaissez ?

– Non.

– Il vous a écrit ?

– Oui, c'est ça. Il a écrit des lettres de menaces.

– Je peux les voir ?

– Eh bien, je ne les ai pas gardées...

– Dommage.

– C'est possible, mais c'est comme ça. D'ailleurs il ne s'était pas manifesté depuis au moins deux ans.

– Vous n'avez pas prévenu la police, au moment de ces menaces ?

– Je ne l'ai pas jugé nécessaire. Nous avons pris les précautions qui s'imposaient.

– Puis-je voir le père de l'enfant, monsieur ?

– Mon fils ? Il ne vous apprendra rien de plus !

– C'est quand même à lui de déposer plainte, monsieur...

– J'ai l'habitude de m'occuper de ses affaires, et c'est moi qui élève cette

enfant !

– C'est possible, monsieur, mais c'est lui le père.

– Il n'est pas là.

De toute évidence, le grand-père ne tient pas du tout à ce que son fils participe à l'enquête. Et le commissaire trouve cela bizarre. Quand un enfant disparaît, les parents sont effondrés et feraient n'importe quoi pour aider la police.

Dans le cas de la petite Tania, le grand-père a plutôt l'air furieux que véritablement inquiet. Et ce qui énerve le commissaire, c'est l'impression qu'il donne de ne pas dire la vérité.

– Voulez-vous une enquête, oui ou non ?

– Evidemment, commissaire ! Bien sûr que je veux une enquête. J'aurais préféré le contraire, remarquez bien.

– Quel contraire ?

– Eh bien, que la chose ne se passe pas de cette façon. Enfin ! la nurse s'est affolée, elle a prévenu la police, je suppose que vous allez nous aider maintenant !

– Dites-moi franchement, monsieur ? Vous déposez plainte, oui ou non ? Vous savez qui a enlevé cette enfant, oui ou non ? Je peux rencontrer votre fils, oui ou non ?

Cette fois, le commissaire s'est fâché. Il estime que ce vieillard autoritaire le prend pour un imbécile depuis assez longtemps. S'il veut retrouver sa petite-fille tout seul, qu'il se débrouille ! D'abord furieux, M. T. se répand en considération sur le ton employé par le commissaire, « qui n'a pas le droit selon lui de s'immiscer dans les affaires des gens, qui aura des ennuis, s'il ne se montre pas plus compréhensif, etc. »

Et puis, devant le mutisme du policier, il se décide à faire venir le père de Tania, comme s'il cédait à un caprice inutile. Ce qui prouve que le père était bien là, nullement en voyage et que, délibérément, le grand-père voulait empêcher un contact entre lui et le commissaire.

L'homme qui vient d'entrer est jeune : une trentaine d'années. Mais il faut le savoir, car il a plutôt l'air d'un vieillard. Le teint est jaune, l'œil terne, le cheveu triste, il est assis dans un fauteuil roulant.

C'est un infirme. Deux longues mains pâles jouent en permanence avec les roues du fauteuil, le faisant avancer et reculer sur un rythme incessant.

Le commissaire a un mouvement de gêne. Il croit comprendre pourquoi le grand-père tenait à l'écart. En dehors d'une évidente paralysie des jambes, le père de Tania ne semble pas jouir de toutes ses facultés mentales. Il regarde devant lui, dans le vide, et sursaute à la voix de son père.

– Guillaume, voici le commissaire. Dis-lui que tu ne sais rien de plus sur l'enlèvement de Tania.

Guillaume regarde le commissaire, puis son père. Et ce regard est étrange. Si étrange que le commissaire, qui s'apprêtait à renoncer à l'interroger, change d'avis.

– Je désirerais m'entretenir seul avec votre fils, monsieur, chez vous ou dans mon bureau. Mais seul !

– Est-ce bien nécessaire ?

C'est nécessaire, de plus en plus nécessaire. Car le commissaire a discerné dans le court regard échangé entre le père et le fils, une haine qu'il a besoin de comprendre.

Quel rapport entre cette haine du père et du fils et la disparition de la petite Tania ? Toute une histoire.

Le père de Tania est donc un infirme. La mère de Tania est donc morte en la mettant au monde. Les grands-parents se sont donc occupés de l'enfant. C'est normal, tristement normal. Ce qui l'est moins, ce sont les précautions prises pour la sécurité de Tania, et les menaces dont elle a été soi-disant l'objet. Pendant que le commissaire principal mène difficilement son enquête dans le luxueux hôtel particulier des grands-parents de Tania, pendant qu'il rencontre le père de Tania, Tania, elle, saute de joie sur la banquette d'un compartiment de deuxième classe. Direction : un port, ensuite un bateau, puis l'Amérique.

Si tout va bien, dans un mois, Tania vivra paisiblement dans un faubourg de Los Angeles. Tania ira à l'école, elle apprendra l'anglais, fera du basket-ball et se nourrira de chips, de hamburgers au ketchup et de crème de cacahuètes. Bref, Tania deviendra une petite Américaine très moyenne.

Mais qui l'enlève, pour la mener en Amérique ?

Qui veut transformer la riche héritière autrichienne en une gamine des faubourgs de Los Angeles ?

Le commissaire de police principal Ziegler interroge sans ménagements le père de Tania. Et il en a assez le commissaire Ziegler :

– Monsieur, je ne sais pas pourquoi les grands-parents de votre fille se conduisent ainsi. On m'a chargé d'enquêter sur la disparition de votre enfant hier après-midi dans un square de la ville, j'ai recueilli la déposition de la nurse, tout semble indiquer qu'il y a eu enlèvement, et que votre famille sait de quoi il s'agit, alors, c'est vous le père, je vous écoute !

L'homme dans son fauteuil roulant s'est figé. Il assimile lentement, dans son cerveau endormi, les propos du commissaire. Les secondes passent, pénibles. Enfin d'une voix monocorde, il répond :

– Tania n'est pas ma fille. Je suis malade. Impossible d'avoir un enfant. Tania est partie avec son père. Je suis d'accord.

– Qu'est-ce que vous dites ? Mais l'enfant porte votre nom ?

– Méfiez-vous de mon père. C'est lui qui a voulu. Il m'a obligé.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Cette histoire est une histoire de fou, que le commissaire Ziegler a mis du temps à résumer dans son rapport. Il a été obligé de prévenir les postes frontières, il a été obligé d'arrêter Tania et son vrai père, puis de les relâcher, mais cela n'a pas été simple. Joachim Still, a tout de même gagné la partie, mais le procès a duré quatre ans, et Tania avait douze ans quand elle a enfin

retrouvé son kidnappeur de père.

Il faut imaginer une famille d'industriel en Autriche, en 1930. M. et Mme T. Ils ont un fils infirme, né tardivement, leur seul enfant. Pour M. T., c'est un désastre. Il n'admet pas que la fortune qu'il, a patiemment accumulée ne trouve pas d'héritier.

Un jour, il lui vient une idée machiavélique. Il a découvert que la femme de chambre de sa femme, une gamine de dix-sept ans, est enceinte. Elle ne veut pas dire le nom du père, elle est terrorisée, sans argent, sans famille.

M. T. trouve la solution. Un mariage discret avec son fils, infirme, qui reconnaîtra l'enfant. Et M. T. espère bien faire coup double. Non seulement marier son fils, mais avoir un petit-fils.

Hélas ! C'est une fille. Et la seule consolation de l'horrible vieillard, c'est que la malheureuse femme de chambre meurt en couches. Il estime que c'est un problème de moins. La petite Tania grandit, elle a deux ans, quand un jeune garçon tout maigre se présente à M. T. : c'est Joachim Still. Dieu sait comment il a appris qu'il avait une fille et M. T. le met à la porte. Il revient, M. T. propose de l'argent, Joachim ne veut que sa fille, M. T. le met au défi d'apporter la preuve que Tania est sa fille, alors Joachim abandonne, il n'a pas les moyens.

Du moins, M. T. croit qu'il abandonne, mais M. T. ignore que, derrière son dos, se trame un complot organisé par les deux pères de Tania, le vrai et le faux.

Ils échangent des lettres. L'infirme donne des nouvelles de sa fille à son père. Les années passent, et enfin naît le plan de l'enlèvement. Joachim prend la concession du manège dans le petit square. Désormais, c'est lui qui fera tourner les petits chevaux de bois. De son côté, l'autre père, le faux, expliquera à Tania qui n'a que sept ans, et avec les difficultés que l'on imagine, l'histoire de sa naissance en lui recommandant le secret.

Tania comprend, c'est déjà extraordinaire à son âge. Elle se tait, ce qui est encore plus extraordinaire.

Tous les jeudis, elle réclame un tour de manège dans le square, et ce petit jeu dure deux mois, pendant lesquels Tania sert de messenger entre les deux hommes.

Le jour de l'enlèvement, Tania était prévenue, elle savait que son père allait la kidnapper officiellement, et qu'elle allait partir avec lui. Ils se sont cachés dans le manège, tandis qu'on les cherchait. Tania est restée sage. Son père a même participé aux recherches quelques minutes, mais Joachim et sa fille n'ont eu que quarante-huit heures de liberté.

Arrêtés à un poste frontière, confrontés au grand-père irascible, la lutte a été dure. Argument du grand-père au procès :

– Mon fils est un infirme débile, il n'est pas responsable de ses actes. Il a reconnu l'enfant, moi aussi, elle nous appartient ! Joachim est un aventurier, un escroc qui a tenté de me faire chanter à plusieurs reprises ! Il prétendait être l'amant de ma belle-fille ! Ridicule !

Il fallut deux ans pour obtenir une reconnaissance de paternité, et pour chercher des témoins. Deux ans de lutte pour Joachim, pour Tania, mais aussi pour leur complice infirme, affrontant avec ses faibles moyens un père qu'il devait détester depuis longtemps !

Une vilaine affaire, autour d'une ravissante petite fille. La dernière photo que l'on a d'elle, à douze ans, la montre main dans la main avec son père.

Joachim et Tania Still ont le même sourire, les mêmes cheveux clairs, et c'est vrai qu'il a un peu l'air d'un aventurier Joachim Still, mais pas d'un escroc.

34. L'AIGLE SEUL NE L'ÉTAIT PLUS

Il y a une minute encore, Constance était heureuse et souriante. C'était juste avant d'ouvrir cette lettre, trouvée dans son casier. Constance a quinze ans, elle est la fille de l'ambassadeur des Etats-Unis au Mexique, Dwight Morrow. Le père de Constance n'est pas seulement diplomate, il est riche. C'est pourquoi elle fait ses études au collège de Milton, dans le Massachusetts : un collège de luxe à l'américaine avec chambres individuelles, piscines, gazons fleuris et tennis. Pourquoi ne serait-elle pas heureuse ? De plus, dans un mois, elle assistera comme première demoiselle d'honneur au mariage de sa sœur avec l'homme le plus adulé de toute l'Amérique : un jeune homme beau, hardi, aventurier, riche, célèbre dans le monde entier.

En tout cas, en ce soir d'avril 1929, Constance, au milieu des gazons de son collège, est ravie à l'idée d'assister au mariage de sa sœur aînée. Il est environ sept heures du soir, dans le jardin du collège de Milton. Constance dont les quinze ans étaient radieux jusqu'à la minute précédente, sent tout d'un coup le monde s'écrouler autour d'elle. Elle vient d'ouvrir une lettre à son nom, déposée dans son casier, et la lettre, tracée au crayon, commence par ces mots :

Lisez ceci et gardez le silence. N'en parlez pas à âme qui vive ou je vous avertis, ce sont vos dernières paroles !

Or, Constance, malgré ses quinze ans, sait qu'il ne s'agit pas du tout d'une plaisanterie. Car, depuis le printemps précédent, trois de ses camarades du collège, comme elle filles de familles riches, ont trouvé une lettre qui commençait par la même phrase. Elles en ont parlé quand même. Résultat, toutes les trois ont été enlevées. L'une a été retrouvée noyée, on n'a jamais revu les deux autres.

Voilà pourquoi Constance Morrow sent le monde s'écrouler. Car son tour est arrivé, et de deux choses l'une : ou elle se tait et trouve 50000 dollars, ou elle est retrouvée, comme Frances Smith il y a trois semaines, dans la rivière Connecticut, le visage défiguré, le corps décomposé.

Voici, mot pour mot, retrouvé dans les archives de la police de Milton, le texte du message, tracé au crayon, que vient de lire Constance Morrow :

Lisez ceci et gardez le silence. N'en parlez pas à âme qui vive ou je vous avertis, ce seront vos dernières paroles ! Votre père regorge d'argent. Vous allez donc faire tout ce que je vais vous dire. Sinon il vous arrivera malheur ! La jeune Smith avait reçu exactement cette même lettre. Et elle en a parlé à ses camarades de collège. Son père a eu beau la faire garder, vous avez vu comment elle a disparu ! Il vous en arrivera autant si vous parlez à qui que ce soit de cette lettre ! Les jeunes Corbett et Arnold étaient entourées de policiers. Vous avez vu ce qui leur est arrivé, à elles aussi ! Si vous obéissez sans rien dire, vous aurez la vie sauve. Il ne vous servirait à rien de vous échapper, car vous êtes surveillée. Vous allez écrire à votre père de vous donner immédiatement 50000 dollars en espèces, et l'avertir que s'il essaie de

me tendre le moindre piège, vous disparaîtrez aussi sûrement que le soleil se lève et qu'il se couche. Les parents des jeunes Corbett et Smith avaient essayé de me prendre au piège. Vous savez leur sort. Il vous en arriverait autant. Vous allez donc dire à votre père de vous faire envoyer par la banque Morgan la somme en billets de cinq, dix, vingt, cinquante, cent et mille dollars : 50000 en tout. Surtout, n'envoyez pas cette lettre ! Détruisez-la après l'avoir lue. Dites à votre père de ne pas venir, de n'envoyer personne. Vous avez jusqu'au 1^{er} mai pour avoir l'argent. D'ici là, vous recevrez mes instructions. Et taisez-vous ! Sinon, c'est la mort pour vous !

Après avoir lu cette lettre, Constance est terrorisée. C'est bien ce que veut le criminel. Elle n'a que quinze ans, mais là où le criminel se trompe, c'est que justement, une jeune fille de quinze ans ne peut pas assumer une pareille décision toute seule. Il faut qu'elle se confie à un adulte. Or le père de Constance est loin, il est ambassadeur à Mexico. Sa mère est dans leur propriété d'Engelwood, dans le New Jersey. Elle prépare le mariage de sa sœur aînée avec ce fameux jeune homme célèbre.

Dans son affolement, Constance se précipite chez la directrice du collège de Milton et lui montre la lettre. Immédiatement, la directrice prévient deux personnes : la mère de Constance, dans le New Jersey, et le chef de la police de Milton, ce qui provoque immédiatement un conflit. La mère de Constance, Mme Morrow, dont le mari est à Mexico, ne sachant sur le moment à quel saint se vouer, demande conseil à la première personne à ses côtés en qui elle a confiance : son futur gendre. Celui qui doit épouser dans un mois la sœur aînée de Constance, Anne Morrow.

Le jeune homme le plus adulé d'Amérique, et même le plus célèbre du monde. C'est Charles Lindbergh lui-même. Celui qui, il y a juste deux ans et pour la première fois au monde, a traversé l'Atlantique en trente-trois heures et demie.

Le monde entier connaît le nom de Lindbergh. Et beaucoup plus tard l'enlèvement de son fils doublera tristement cette célébrité. Or, justement, l'affaire du petit Lindbergh a tellement fait de bruit, tout le monde la connaît tellement, que nul ne connaît de nos jours l'aventure de Constance Morrow, la belle-sœur de Lindbergh, qui se produit deux ans avant, c'est-à-dire en avril 1929. Lindbergh doit épouser dans un mois la sœur aînée de Constance, Anne Morrow. Le bébé qu'ils auront sera enlevé trois ans plus tard, en 1932.

Si la future belle-mère de Lindbergh vient se confier à lui, c'est pour plusieurs raisons. M. Morrow est à Mexico, et n'arrivera que dans un mois, pour le mariage. Ensuite, un homme comme son gendre, qui vient de traverser l'Atlantique sur un petit monomoteur de rien du tout, ne peut être qu'un homme de décision, donc il saura quoi faire. Enfin –et ce n'est pas la moindre des raisons– il faut imaginer le formidable “Tam-Tam”, la publicité hystérique, faite autour du mariage imminent de Lindbergh avec la sœur de Constance.

La résidence d'Engelwood est assiégée par les reporters et, comme

Lindbergh et Anne Morrow se cachent, Constance elle-même est poursuivie dans son collège de Milton par des reporters qui voudraient lui arracher des confidences, du style : « Aigle Seul et ma sœur Anne ! » (*Aigle Seul, en anglais Lone Eagle, est le surnom que l'Amérique a donné à Lindbergh*). Poursuivie de la sorte, la malheureuse Constance ne pourra pas se taire. Comment garder le secret dans une telle foire de journalistes ? Or si un seul d'entre eux apprend que la petite Constance a parlé, elle est morte.

Alors, le conflit survient, entre deux hommes. Les deux qui sont prévenus, c'est-à-dire James Travers, le chef de la police de Milton, et Charles Lindbergh, "l'Aigle Seul".

Le chef de la police dit :

– Nous allons garder le secret et tendre un piège au criminel. C'est la seule façon de l'avoir !

Mais Lindbergh répond :

– Vous n'allez rien tendre du tout ! C'est la seule façon de faire tuer Constance ! Je vais prendre un avion, je vais y mettre ma belle-mère, ma future femme, Constance, et je vais emmener tout le monde dans une île !

Le chef de la police bondit :

– Vous vous croyez encore au-dessus de l'Atlantique ? Que croyez-vous qu'il va arriver, si vous faites ça ? L'île sera assaillie par les journalistes, le criminel saura que Constance a parlé, et il sera au milieu d'eux ! C'est vous, qui allez la faire tuer ! Vous ne pourrez pas la cacher longtemps ! Rappelez-vous les trois autres jeune filles ! Laissez-moi monter mon piège ! Attaquer, c'est la seule solution !

Lindbergh répond :

– Pas question ! J'aurai un avion demain, j'embarque la famille !

Entre-temps, au collège de Milton, Constance reçoit la deuxième lettre du criminel, avec ses instructions. Elle lui impose un interminable parcours avec des changements d'autobus compliqués et après avoir tourné dans la ville pour déjouer les filatures, elle doit jeter le paquet contenant les 50000 dollars par-dessus le mur d'un vaste parc, et s'en aller aussitôt après.

Alors se tient un véritable conseil de guerre : James Travers, le chef de la police, maintient son plan :

– Il faut garder le secret, sourire aux journalistes qui attendent le mariage, et tendre un piège au criminel. J'aurai des hommes partout, ils seront invisibles !

Lindbergh, lui, n'en démord pas :

– Invisibles, ça n'existe pas ! Vous allez faire tuer Constance ! Et-vous en porterez la responsabilité. C'est moi qui vais régler ça, à ma manière ! J'ai un avion amphibie à ma disposition ! J'emmène toute la famille dans l'île de North Haven ! Bien malin qui viendra nous y chercher !

Alors le chef de la police a une inspiration :

– Ecoutez ! Je vous propose un marché qui arrange tout le monde. Laissez-moi parler. Constance va remettre la rançon et nous tendrons notre piège, mais

ce ne sera pas Constance. Ce sera une jeune volontaire de la police, qui aura ses vêtements. On s'arrangera pour qu'elle lui ressemble. Elle va remplacer discrètement Constance au collège. Et vous allez garder Constance à Engelwood. Mais avec une promesse : vous ne l'emenez pas dans votre avion, tant que je n'ai pas arrêté le criminel ! Sinon, avec tous les journalistes qui vous assiègent en attendant le mariage, le criminel saura que Constance a parlé ! Or n'oubliez pas qu'il a déjà tué trois jeunes filles qui n'avaient pas tenu compte de ses menaces, et qui étaient bien gardées, pourtant !

Lindbergh hésite, puis répond :

– Si ce n'est pas Constance qui remet la rançon, d'accord. Mais je vous préviens, si le lendemain l'homme n'est pas venu ramasser le paquet, j'embarque tout le monde dans mon avion !

Le marché est conclu et, dans la nuit du vendredi 17 mai 1929, une file de puissantes limousines vient se ranger contre le mur du collège de Milton, phares en veilleuses, pas une portière qui claque. Constance Morrow, enveloppée dans un épais manteau, est embarquée discrètement par ce convoi automobile, dont chaque portière est un affût de mitrailleuse ! Elle est emmenée à Engelwood, et une jeune volontaire de la police, qui lui ressemble de loin, prend sa place dans sa chambre.

Nous sommes donc dans la nuit qui précède le soir fixé pour la rançon. Et le lendemain soir, le 18 mai à 7 h 10 exactement, comme l'ordonne le criminel, la fameuse Constance quitte le collège avec un paquet sous le bras. Au lieu des 50000 dollars en petites coupures, le paquet contient de vieux journaux. La jeune fille suit l'itinéraire compliqué imposé par l'auteur de la lettre et chaque changement d'autobus a été fixé par le meurtrier à la minute près. Dans chaque autobus, il y a des détectives. En fait, il y en a tout le long du chemin. Même en face du mur par-dessus lequel doit être jeté le paquet, une vieille maison abandonnée, bourrée de policiers depuis la veille.

Enfin la jeune fille arrive à la nuit dans la petite rue indiquée. Elle suit le mur de clôture, compte les réverbères, car elle doit jeter le paquet par-dessus le mur après le sixième. Elle jette le paquet, fait demi-tour et se met à courir. Derrière les persiennes de la maison abandonnée, les policiers guettent le moindre mouvement, prêts à tirer.

Rien ne se passe, rien ne bouge. Le paquet est tombé de l'autre côté du mur, il fait dans l'herbe du parc une tache claire que les policiers voient très bien. Personne ne s'en approche. Un quart d'heure se passe, puis une heure, puis la nuit s'avance. Toujours rien.

Les policiers ne se découragent pas ! A la place du meurtrier, ils feraient pareil : ils attendraient, pour voir s'il y a un piège. L'homme est sûrement caché quelque part, à guetter. S'il le faut, il attendra jusqu'au lendemain, ou davantage. Il est tranquille, personne ne peut ramasser par hasard ce paquet à sa place, derrière un mur de deux mètres, au fond d'un parc privé où personne ne vient jamais. Il a le temps. Les policiers aussi, ils attendent.

Et l'aube arrive. Et avec eux les crieurs de journaux. Et en entendant ce

qu'ils crient à tue-tête, James Travers, le chef de police planqué avec ses hommes, s'arrache les cheveux rageusement :

– Sortons, tout est fichu !

Le petit vendeur clame en effet dans la rue :

« Sensationnel ! A un mois du mariage, Lindbergh emmène sa fiancée et sa future belle-sœur dans un avion amphibie ! Destination inconnue pour l'instant ! Nos reporters le suivent en avion ! Tous les détails ! »

Blême de colère, James Travers fait rentrer tous ses hommes. Ainsi donc, Lindbergh n'a pas pu attendre ! Il a fallu qu'il en fasse à sa tête ! Maintenant l'homme ne viendra jamais plus chercher le paquet !

« A cause de Lindbergh (*sic, le chef de la police*) on vient de perdre à jamais l'occasion d'arrêter un criminel qui avait déjà enlevé et tué trois jeunes filles ! Pour arranger le tout, Lindbergh a fait prévenir le père de Constance, qui est rentré précipitamment de Mexico, au cas où le criminel n'aurait pas compris ! »

Voici les termes exacts employés par le chef de la police dans ses confidences :

« Lindbergh, l'aventurier des airs, n'avait pas pu s'empêcher de réagir en aventurier, en héros américain, décidé à ne jamais compter que sur lui seul. Il avait fallu qu'il emmène Constance et toute la famille de sa fiancée par la voie des airs, la voie où règne “l'Aigle Seul” ! Beau gâchis. »

Pour l'instant, il faut le reconnaître, ce qui devait arriver arrive.

L'île de North Haven où Lindbergh atterrit avec toute sa famille dont Constance, est immédiatement assaillie par une nuée de journalistes ! Ils croisent en bateau, survolent l'île en avion, rasant les toits, débarquent dans les criques, c'est l'envahissement. Comment savoir, effectivement, si le criminel ne va pas se mêler à cette foule ?

Lindbergh le comprend : d'autant plus qu'on arrête sur l'île un vague suspect mexicain.

Alors il rembarque Constance et sa famille dans l'avion amphibie, redécolle et une nuée d'avions le suit ! Il a beau amerrir à Hempstead Harbour, puis à Handy Point, puis à Manhasset Bay, peine perdue.

Quand il arrive avec la famille Morrow dans la propriété d'Engelwood, la pelouse est littéralement noire de journalistes. Il faut engager une garde armée pour les repousser derrière la clôture, et ils restent là à camper, entourés par des milliers de curieux.

Comment repérer le criminel s'il est dans cette foule ? Il peut guetter Constance en toute tranquillité.

Alors Lindbergh comprend enfin qu'il a commis une erreur. Il comprend l'évidence : que le danger pour Constance vient de lui ! De sa célébrité ! Il faut réagir autrement. Alors que toute l'Amérique s'apprête à assister à son mariage avec la sœur de Constance, le mariage du siècle, il fait annoncer brutalement deux choses : que le mariage a eu lieu secrètement, et qu'il est parti avec sa femme en lune de miel, en laissant seule la famille Morrow, dont Constance.

Immédiatement, la propriété est désertée par la foule. Et le chef de la police peut recommencer à protéger Constance. James Travers commente alors :

– L'Aigle Seul a compris son erreur d'aventurier ! Constance est toujours vivante. Je ne désespère pas d'arrêter le criminel. Mais maintenant, hélas, grâce à Lindbergh, il a compris que nous voulions le piéger.

Un an après, le 1^{er} mars 1932, ce n'est pas Constance qui est enlevée et tuée. C'est le propre fils de Lindbergh, on le sait.

Car le chef de la police de Milton, s'il avait raison sur les faits, n'avait pas compris une chose : ce n'est pas par orgueil d'aventurier, pour suivre la « voie royale de l'Aigle Seul » que Lindbergh avait voulu emmener sa famille en avion.

On le sait maintenant, c'était parce qu'il avait peur de cette hystérie de la foule autour de lui. Il voulait fuir, tout simplement, parce qu'il n'était plus l'Aigle Seul : il avait une famille.

Il avait bien raison. Il n'a pas fui assez loin, c'est tout.

35. UN POURBOIRE POUR LE STEWARD

Pieter Van Hoydonck est jeune, instruit, Belge et de bonne famille. Nanti de tout cela, il devrait faire quelque chose de bien. Or tout ce qu'il a trouvé à faire, au grand désespoir de son père, c'est de s'engager comme steward à bord d'un navire marchand.

Nous sommes en 1875, le navire est à voiles, c'est un trois-mâts. Un trois-mâts tout à fait normal sur le plan du gréement, mais tout à fait bizarre, et même hétéroclite, sur le plan de l'équipage. Le navire et le capitaine sont Canadiens.

Mais le second est Irlandais, le bosco est Italien, quatre marins sont Grecs, trois autres sont Turcs et ils n'aiment pas les Grecs. Il faut ajouter un Autrichien, un Anglais, un Danois, un Hollandais et un Belge. Le seul Belge du bord, c'est-à-dire Pieter Van Hoydonck.

Avec un équipage pareil, chaque manœuvre est une foire d'empoigne. Personne ne parlant la même langue, il faut un interprète pour transmettre les ordres. Le bosco italien fait fonction d'interprète, car il baragouine un peu d'allemand et d'anglais, mais la pagaille est continue. Et, au milieu, Pieter Van Hoydonck ne se sent pas très à l'aise. Il a voulu vivre l'aventure et naviguer.

Papa Van Hoydonck, bon bourgeois de Bruges, lui a dit :

– Ça te passera avant que ça me reprenne ! Tu as fait des études littéraires, tu ne peux pas être officier ! Ni même matelot !

Donc Pieter est steward, ce qui est beaucoup dire ! En fait, il sert le capitaine et le second à table car il n'y a pas de passager sur ce navire marchand. Cette fonction, son instruction, son allure bien élevée font que Pieter ne se mêle pas à l'équipage. Son seul copain à bord est celui dont il partage la cabine : il s'appelle Trousselot, il est hollandais d'origine française. Il a dix-neuf ans, Pieter en a vingt-trois. Trousselot est garçon de cabine pour le capitaine et le second, il fait leur ménage, en quelque sorte. Ce qui rapproche enfin les deux jeunes garçons, c'est qu'ils sont les seuls à bord à parler le français.

Pieter Van Hoydonck et le jeune Trousselot sont donc dans leur cabine, le 24 octobre 1875, à bord du *Lennie* parti d'Anvers. Le grand voilier est sorti de la Manche et se trouve à peu près par le travers de l'île de Sein, à cent vingt milles dans l'Ouest. Pieter est en train de dire à Trousselot :

– Ce n'est pas un bateau, c'est une Tour de Babel. Je me demande comment le capitaine et le second arrivent à se faire obéir ! Ce n'est pas normal qu'on soit secoués tout d'un coup comme ça ! On dirait que le bateau s'est mis en travers. Tu paries que c'est encore un ordre mal compris ?

A ce moment, la porte de la cabine des deux jeunes gens s'ouvre. Quatre matelots y pénètrent, armés de revolvers, et s'adressent à Pieter :

– On vient de tuer le capitaine et le second. Ils criaient trop après nous ! Mais maintenant, on ne sait plus diriger le bateau. Tu es le seul qui a fait des

études. On te propose de remplacer le capitaine. C'est ça ou on te tue !

Pieter Van Hoydonck, pour avoir voulu l'aventure, est servi ! Il met quelques secondes à réagir et demande :

– Mais, qu'est-ce que vous avez fait du capitaine et du second ?

– T'occupe pas ! On les a jetés à la mer. Alors, tu te décides ou on te descend ? Si tu remplaces le capitaine, on t'épargne.

– Et le bosco ?

– Le bosco, il sait faire manœuvrer les voiles, mais il ne sait pas faire le point, décider le cap. Toi, tu as étudié. Tu dois savoir comment marche un compas. C'est tout ce qu'on te demande : nous diriger.

– Où voulez-vous aller, maintenant ? Vous serez arrêtés et jugés partout !

– On veut aller à Gibraltar.

– Mais ce sera pareil à Gibraltar ! Il faudra bien dire ce que vous avez fait du capitaine et du second !

– On dira ce qu'on aura décidé, et toi tu te tairas ! De toute manière, tu nous auras guidés, donc tu seras complice !

– Mais je ne sais pas naviguer ! Je n'ai pas étudié ça !

– Alors, on te tue !

Et l'un des matelots brandit son revolver. Un autre applique un revolver sur la tempe du jeune garçon de cabine, terrorisé. Alors, Pieter crie :

– Attendez, écoutez. Je sais lire un compas et je connais la géographie.

Mais si j'accepte, vous laissez la vie à Trousselot ! C'est mon copain ! C'est ça, ou je préfère mourir avec lui.

– Bon, d'accord. Mais qui nous dit, qu'une fois à Gibraltar, il ne va pas parler, lui ?

– Il a fait aussi un peu d'études, il m'aidera à faire les calculs !

Au moment où s'échange ce dialogue, le trois-mâts est dans une situation critique, et tout le monde est secoué, car pendant la bagarre avec les deux officiers, la manœuvre a été abandonnée. Des voiles se sont mises à contre, c'est-à-dire qu'elles prennent le vent à l'envers. Il est urgent de reprendre tout en main.

Plus mort que vif, Pieter monte dans la cabine de navigation, accompagné par le jeune Trousselot, et surveillé par un matelot, revolver au poing. Là, il considère le compas ; réfléchit un instant, et lance dans le porte-voix : « Cap au 45 ! »

Le jeune Trousselot le regarde d'un air effaré, car le 45, c'est le Nord-Est ! Or le navire est au large de la Bretagne ! Pour aller vers Gibraltar, il faudrait faire exactement la route contraire : Sud-Sud-Ouest !

Mais Pieter fait les gros yeux à Trousselot, pour lui faire comprendre de se taire. Et dit à l'intention du matelot :

– Au lieu de perdre votre temps à me surveiller, vous feriez bien d'aller aider à la manœuvre ! Qu'est-ce que vous croyez que je vais faire ? Nous envoyer exprès sur un rocher ? Me réfugier dans la cale ?

Le matelot mutin maugrée, et s'en va, alors Pieter dit au jeune Trousselot :

– Surtout, tais-toi ! Ils sont tellement bêtes qu'ils n'y verront que du feu !
Quand on arrivera en Angleterre, il sera trop tard !

Et le *Lennie*, pendant deux heures, fait route vers l'Angleterre. Cependant, parmi les mutins, on commence à se méfier, surtout le bosco.

– Pourquoi est-ce qu'on fait route au 45 ? Le Nord, c'est le zéro. Le 45, c'est le Nord-Est ! C'est pas Gibraltar, par là !

Et cette fois, six marins foncent dans la timonerie, menaçant Pieter. Mais le petit Belge a du caractère, et il le prend de haut.

– Il faudrait savoir ! C'est moi qui navigue, ou c'est vous ? Après tout, c'est vous qui êtes venus me chercher !

– Justement, on n'a pas confiance ! Le bosco dit qu'on remonte vers l'Angleterre !

– Et alors ? Evidemment, qu'on fait du Nord-Est ! Si je mettais cap au Sud-Ouest, je tomberais sur l'Espagne ! Et on ne peut pas passer par-dessus ! Alors il faut bien que je contourne la Hollande par le Nord, pour rejoindre la Méditerranée !...

Nous sommes en 1875, et l'équipage du *Lennie* est composé d'une bande de brutes ignorantes, parlant presque tous des langues différentes. Le temps de traduire ce que vient de dire Pieter, c'est-à-dire que l'Italien le traduise aux Grecs, lesquels le traduisent aux Turcs, lesquels n'ont pas confiance dans la traduction des Grecs, cependant que l'Autrichien crie plus fort que tout le monde et que le Danois et l'Anglais demandent de quoi on parle, tout cela prend du temps. Non seulement cela prend du temps, mais d'une traduction baragouinée à l'autre, l'information se déforme. Il est déjà difficile pour des mutins de se mettre d'accord, et s'ils se comprennent mal, c'est encore plus difficile, alors au bout d'une demi-heure de palabres polyglottes, les matelots reviennent et disent à Pieter :

– On a discuté pour savoir si on pouvait rejoindre la Méditerranée en passant par la Belgique. Les Grecs disent que non. Les Turcs que c'est peut-être possible, par les Dardanelles. De toute manière, le bosco n'a pas confiance en toi. Il dit que tu nous ramènes en Angleterre et que tu vas nous faire prendre. Il dit que Gibraltar, c'est la route inverse, parce que ça n'est pas normal qu'on ait du vent arrière. Alors de deux choses l'une : ou tu mets le cap au Sud, ou on te tue ! Et ton petit copain avec !

Cette fois, Pieter comprend qu'il serait dangereux d'insister. Il dit :

– Bon, vous voulez le Sud ? Vous aurez le Sud. Seulement, on va aborder Gibraltar du côté de l'Atlantique, et c'est ce que je voulais éviter. Parce que c'est plus étroit.

Et dans le porte-voix il annonce :

– Paré à virer vent arrière ! La barre au 180 !

Puis il dit à son copain Trousselot :

– Ne t'en fais pas, j'ai une autre idée. On va se rapprocher de la France, sans qu'ils s'en rendent compte. Comme on a le vent contraire, je vais leur faire tirer les bords. Mais je les ferai plus courts vers le Sud-Est, et plus longs

vers le Sud-Ouest. Normalement, on devrait finir par toucher la France.

– Mais qu'est-ce qu'on va faire, une fois devant la côte ?

– Voilà ce qu'on va faire : toi qui connais le français, tu vas raconter la mutinerie et demander du secours sur douze feuillets différents. Tu l'écris douze fois. Tu mets les feuillets dans douze bouteilles. Dès qu'on est près de la côte française, tu jettes les bouteilles. Il y en a bien une sur douze qui arrivera ! Les Français enverront un bateau.

Trois jours plus tard, un gros rocher est en vue, et dans son porte-voix, Pieter annonce : « Gibraltar droit devant !... »

En fait de Gibraltar, c'est l'île de Ré. Les mutins trouvent bien que le rocher est plus petit que ce qu'ils imaginaient, mais c'est un rocher.

Un peu plus tard, en face d'une passe très étroite, Pieter annonce dans le porte voix : « Paré à réduire la toile ! »

Et en même temps, il souffle au garçon de cabine : « Allez vite ! Va jeter les bouteilles à l'arrière, pendant qu'ils manœuvrent ! Le courant les entraînera dans la passe ! »

Hélas ! Deux minutes plus tard, alors que la passe se rapproche dangereusement, le bosco arrive dans la timonerie, traînant le malheureux jeune garçon d'une main, et brandissant son revolver de l'autre :

– Je savais bien, que vous complotiez tous les deux ! Je l'ai vu jeter des bouteilles ! Cette fois, c'est fini la comédie !

Et il braque son revolver sur Pieter, qui pense : « J'ai fait ce que j'ai pu », et ferme les yeux, se demandant si une balle dans la tête, on la sent entrer ou non, résigné.

Puis il a une inspiration, et lance au jeune Trousselot qui se croit déjà mort lui aussi :

– Espèce d'imbécile ! Tu as jeté des bouteilles vides à la mer ?

Il appuie sur le mot “vide”, en regardant son copain bien dans les yeux. Il ne peut pas lui faire de signe, sous le nez du bosco, mais la complicité entre les deux garçons fait que Trousselot, après avoir hésité deux ou trois secondes, comprend et joue le jeu :

– Eh ben, oui ! Qu'est-ce que ça peut faire ?

– Petit crétin ! (*Pour plus de vérité, Pieter se met à l'insulter en flamand. Puis il reprend en anglais, pour que le bosco comprenne.*) Je t'ai déjà dit que sur un bateau, les bouteilles vides ça ressert toujours ! Tu les as jetées pour éviter d'avoir à les rincer !

Pieter joue vraiment quitte ou double : il mise tout sur le fait que le bosco vient de lui dire seulement : « Je l'ai vu jeter des bouteilles à la mer. »

Il n'a pas dit : « Avec un papier dedans. »

Donc il a dû voir de loin. Et Trousselot a dû avoir le temps de jeter les douze bouteilles avant que le bosco ne soit sur lui... Pour faire encore plus vrai, Pieter allonge un méchant revers à son camarade, en ajoutant :

– Tiens ! Ça t'apprendra à rincer les bouteilles, au lieu de les jeter !

Puis il se tourne vers le bosco, entouré de plusieurs mutins, et dit d'une

voix hautaine :

– C'est bon ! C'est vous qui êtes venus me chercher. Si vous n'avez plus confiance en moi, vous n'avez qu'à vous débrouiller tout seuls. De toute manière, vous êtes dans le détroit de Gibraltar ! Mais je vous signale une chose : pendant que vous êtes là à me regarder, on risque d'aller sur les rochers ! Vous feriez mieux d'être à la manœuvre !

L'astuce prend. Matés, le bosco et les marins courent à la manœuvre. Pour qui connaît le perthuis breton, entre la côte et l'île de Ré, il est possible d'imaginer dans quelle situation s'y trouve un voilier sans moteur : il n'y a que deux passes étroites entre les rochers, et la marée rend le passage très dangereux.

Peut-être y a-t-il un Bon Dieu pour les mutins. Par miracle, malgré toutes les discussions, la pagaille qui règne à bord, l'inexpérience de Pieter et la marée montante, le *Lennie* se retrouve à l'intérieur entre l'île et la côte. Celle-ci était à moins d'un mille.

Alors, Pieter tente le grand coup. Il ne sait pas très bien où il est. Mais ce qu'il sait, c'est qu'il n'est pas devant Gibraltar. Il est seulement sûr d'être quelque part en Bretagne.

Il lance dans son porte-voix : « Paré à jeter l'ancre ! »

Un peu partout dans les vergues, sur le pont, les mutins se tournent vers la timonerie. Le bosco, sur la dunette, a les poings sur les hanches, et fixe Pieter avec une méfiance renouvelée.

– Je suis sûr que tu es en train de nous posséder ! Ce n'est pas Gibraltar ! Gibraltar c'est un gros rocher, avec des canons partout.

Puis, il se tourne vers l'équipage et crie : « On n'est pas à Gibraltar ! Ce maudit Belge nous a trahis ! »

Deux minutes plus tard, Pieter Van Hoydonck est enfermé dans sa cabine avec le jeune Trousselot. Le bosco en refermant la porte, leur lance :

– Je vais sortir le bateau de ce piège ! Et après, on va venir vous régler votre compte ! On vous jettera par-dessus bord quand on sera au large.

Mais s'il y a un Bon Dieu pour les mutins, nul ne peut prévoir ce qu'il va décider. Une espèce de brouillard léger empêche de distinguer la passe. Il faut connaître la mer, et surtout le perthuis breton, pour comprendre : à l'intérieur, surtout, avec la houle de la marée, on a l'impression d'être dans un piège, comme au milieu d'un atoll de rochers. Et voilà que le jour baisse.

Tout cela fait qu'au bout de deux heures, après avoir tiré des bords dans tous les sens et frôlé les rochers plusieurs fois, le bosco en est réduit à jeter l'ancre. Cette fois, les mutins sont furieux.

Brusquement, la porte de la cabine où est enfermé Pieter s'ouvre, une fois de plus. Derrière le bosco se pressent les Grecs, les Turcs, l'Anglais, l'Autrichien, le Danois, tous armés. Le jeune Trousselot se dit : « Cette fois, ils nous tuent. » Mais Pieter, lui, n'abandonne pas. Malgré son inexpérience et sa jeunesse, il sent qu'il n'y a qu'une seule chose qui peut impressionner ces brutes : le culot. A peine le bosco a-t-il ouvert la porte avec fracas qu'il lui

lance :

– Alors, décidément, vous n'avez rien compris...

Le bosco revolver au poing reste interdit.

– Compris quoi ?

– Eh bien, voyons, c'est évident ! On n'est pas à Gibraltar ! On est en France ! Vous vous figuriez que j'allais vous amener chez les Anglais ? On voit vraiment que vous ne savez rien ! Sachez une chose : depuis quatre ans, les Français sont en République ! Savez-vous seulement ce que ça veut dire, une République ? Ça veut dire qu'il n'y a plus de roi, plus d'empereur, plus de chef. La pagaille ! Vous comprenez ? Comme sur un bateau sans capitaine ! Exactement comme sur ce bateau, où je parle dans le vide. Si je vous avais amenés chez les Anglais, les Belges ou chez les Espagnols, vous auriez été pendus ! Je vous ai amenés dans une re-pu-bli-que ! Le meilleur endroit pour des mutins ! Vous n'avez qu'à débarquer et vous fondre dans la nature. Même si on vous attrape dans une République, c'est là que vous risquez le moins ! Seulement, si je vous l'avais dit tout de suite, vous auriez refusé. De toute façon, vous ne voulez jamais m'écouter.

Alors, pendant une heure, les Grecs palabrent avec les Turcs lesquels demandent à l'Anglais ce qu'il en pense, lequel s'explique avec l'Autrichien, lequel répond au Danois que « minute, il va lui expliquer ».

Finalement, on vote. Et comme tout le monde en a assez, on décide que le petit Belge a sûrement raison.

Le lendemain matin, tout ce joli monde s'entasse dans une chaloupe. La chaloupe fait un mille et se fait arraisonner par un garde-côte à vapeur.

L'une des douze bouteilles contenant les messages était arrivée sur la plage, avec la marée.

L'épilogue est normal, en ce qui concerne les mutins, assassins de leurs officiers : ils ont été extradés, jugés en Angleterre, puisque le navire était canadien, et ils ont eu la tête tranchée. Mais il est moins moral en ce qui concerne le valeureux, le rusé, le courageux petit Belge, Pieter Van Hoydonck.

Pour toute récompense, et pour avoir tout de même sauvé le navire, l'armateur lui a donné 50 livres sterling. A peu près 500 francs actuels. Comme dit Jean Merrien, qui rapporte cette histoire dans un de ses livres : « Un pourboire pour le steward ! »

36. DEUX MANCHES ET LA BELLE

Dans le petit brouhaha des conversations, le téléphone a sonné au fond de la galerie d'art.

M. A. s'excuse en souriant auprès de ses invités, venus admirer son exposition. C'est un appel international, mais New York est bien plus proche que le classique 22 à Asnières. M. A. entend parfaitement la voix de son correspondant :

– Dans une semaine environ, peut-être deux, il sera là... Je crois qu'il vient faire un voyage d'affaires avec beaucoup d'agrément, le genre milliardaire américain qui trouve que l'on ne s'amuse qu'à Paris. Vous êtes prêt ?

– Je le serai, merci.

M. A. raccroche. Rien n'a bougé sur son visage. Si on lui avait annoncé que le temps se couvrirait, il n'aurait pas l'air plus préoccupé. Et pourtant, en y regardant de plus près, tout au fond des yeux jaunes de M. A. un observateur verrait sûrement briller une petite lueur étrange. Le genre de lueur qui brille dans les yeux du renard, quand le renard aperçoit un lapin.

M. A. est-il un renard ? Si oui, c'est un renard fort distingué d'une cinquantaine d'années, cultivé, sûr de lui, et qui "fait dans la peinture" comme on dit depuis plusieurs années.

La galerie qu'il exploite, quelque part dans Paris, a un gentil renom. Il s'y passe de temps en temps les traditionnels cocktails, vernissages et autres mondanités, fréquentés par un petit monde spécialisé, bavard et compétent. M. A., ces jours-ci, c'est-à-dire exactement le lendemain du coup de téléphone, prépare ses cimaises. Il installe des toiles de jeunes inconnus, qu'il lui arrive de protéger et d'encourager. Car M. A. est un mécène à ses heures. Et un grand amateur aussi. Il suffit de le regarder caresser les cadres avec amour, examiner la transparence des sous-verre, éprouver du doigt le relief d'une signature, pour comprendre que M. A. adore la peinture. Aujourd'hui, particulièrement, il est en extase devant une place vide sur le mur du fond. C'est ici que dans quelques jours, demain ou après-demain, il accrochera sa merveille.

Une merveille comme on en voit dans les musées et les dictionnaires de chefs-d'œuvre. M. A. soupire d'impatience. Il a hâte que cet Américain soit là. Il a hâte que le jeu commence.

Car M. A. est aussi un joueur. Un vrai, de la race la plus dangereuse, de ceux qui préparent longuement une partie, supputent les chances de leur adversaire, et évaluent les risques jusqu'au plus minime.

Voyons maintenant qui est l'adversaire, nous l'appellerons Bert Sullivan, c'est un nom suffisamment courant aux Etats-Unis pour le mettre à l'abri.

C'est un milliardaire comme le Français moyen l'imagine Outre-Atlantique. On ne sait pas s'il est dans le pétrole, le sucre, le papier, le cigare de La Havane ou la cacahuète. Il est dans tout probablement. Bert Sullivan donc, marié trois fois, divorcé trois fois, père d'une fille contestataire et d'un fils

musicien, promène ses dollars à travers le monde, cherchant à les employer du mieux possible. Cela dit, ce n'est pas un imbécile. Toujours accompagné d'une secrétaire, d'un comptable et d'un avocat, dont il réclame les avis régulièrement, il prend pourtant ses décisions tout seul.

L'habitude des conseils d'administration, des baisses brutales de la bourse et de la hausse du café n'a pas entamé son impatience et son esprit de petit commerçant du Texas.

Quand Bert Sullivan veut quelque chose, il l'obtient. En règle générale bien entendu.

Sa rencontre avec M. A. sera peut-être l'exception qui confirme la règle, car voici maintenant les adversaires en présence. La partie va commencer, il n'y a pas d'arbitre, pas de loi, tous les coups sont permis, et que le meilleur gagne.

M. A. et Bert Sullivan devisent agréablement au cours d'une soirée chez des amis parisiens du milliardaire.

M. A. est celui qui écoute, bien qu'il ait soigneusement engagé la conversation sur le sujet qui l'intéressait, et Bert Sullivan s'y intéresse, lui aussi, justement :

– Vous, à Paris, vous avez de la chance, vous avez tout en peinture. Les grands maîtres et les espoirs, même vos musées sont des œuvres d'art. Alors, vous vendez quoi ?

– Je ne vends pas, ou alors peu. J'expose avant tout.

– Quel genre ?

– Inconnu, mais intéressant, je doute que cela vous passionne, vous avez l'air d'un amateur.

– On ne sait jamais, j'aime voir ce qui se fait de neuf à Paris. Je viendrai vous voir.

– Venez donc samedi prochain, je vous présenterai un ou deux de mes artistes, des génies ou des fous, c'est selon.

Et voilà ! les adversaires ont échangé quelques balles, histoire de se chauffer, ils ont rendez-vous pour la première manche, samedi prochain.

Le vendredi, M. A. installe délicatement à l'emplacement prévu le petit trésor que l'on vient de lui apporter.

Cent vingt centimètres carrés de toile : une rue, des maisons, un soleil pâle, une blancheur rosée extraordinaire et banale.

C'est le Montmartre des années d'avant-guerre, d'avant la première guerre. La place du Tertre sans les touristes. M. A. caresse le tableau des yeux un moment, et prend du recul. Il regarde si la toile est suffisamment mal placée. Curieux souci pour un amateur comme M. A.

Le reste de la galerie est parfaitement éclairé, mais, pour ce petit chef-d'œuvre, M. A. a choisi le panneau qui cache l'entrée de son bureau. Un endroit où les acheteurs viennent rarement fouiner, un endroit où le tableau n'a pas l'air d'être exposé, mais accroché tout simplement à une place familière. Il ne reste plus qu'à attendre.

Dans les yeux jaunes de M. A. brille à nouveau la petite lueur. M. A. est-il

un renard ? Bert Sullivan est-il un petit lapin ?

Le rendez-vous est pour samedi, jour de la première manche.

Après avoir fait le tour de la galerie, appréciant et discutant les œuvres exposées, Bert Sullivan se dirige négligemment vers le bureau de M. A. et s'arrête comme par hasard devant la toile qui orne le panneau d'entrée.

– Joli... ça !

– Amusant oui...

– Il est exposé ?

– Non, c'est à moi, vous avez vu ces natures mortes là-bas, réussies non ?

– Bien... très bien...

– Si quelque chose vous intéresse, n'hésitez pas. D'ailleurs tout n'est pas exposé, et je pourrais vous présenter les artistes.

– Merci ! Dites-moi, c'est intéressant cette chose-là, Utrillo, je crois ?

Le petit sourire gêné de M. A. est un modèle du genre. A cette minute, M. A. est le symbole du grand spécialiste de la peinture, légèrement excédé par la naïveté de son interlocuteur.

– Utrillo, si vous voulez ! C'est un faux, monsieur Sullivan, un coup d'œil suffit.

– Ah ! bon ? tiens, tiens, remarquable pour un faux.

– Pas mal... Pas mal... Je l'aime beaucoup, d'ailleurs, mais regardez là, et là... On ne peut pas s'y tromper !

– Vous vendez ?

– Non, d'abord j'y tiens beaucoup. Je l'ai depuis quelques années, il n'a pas bougé de mon environnement. Je l'ai trimbalé dans tous mes bureaux, il a fait toutes mes galeries, c'est un symbole pour moi.

– Allons, tout est à vendre, il suffit d'y mettre le prix ?

– Non, vraiment. J'ai une tendresse pour cette toile. En outre, je connais le faussaire, je l'ai dépanné un jour, il m'a offert son travail, je le garde.

– Dommage !

Fin de la première manche.

Bert Sullivan ayant choisi deux toiles assez belles mais sans grand avenir avant au moins un siècle, regagne son hôtel et consulte son avocat.

– Trouvez-moi un expert, envoyez-le discrètement à telle adresse, je veux un rapport complet sur un Utrillo que j'ai vu là-bas !

Ce qui est commandé est exécuté dans les trois jours.

Peut-être M. A. a-t-il repéré l'individu silencieux venu faire ce jour-là le tour de sa galerie ? Peut-être pas, mais quoi qu'il en soit, peu importe, l'expert remet son rapport :

« Utrillo, sans aucun doute, époque blanche, 1902 à 1905, etc. »

Bert Sullivan jubile : « L'imbécile, il est persuadé qu'il a un faux... »

Deuxième manche.

Première tentative hypocrite de M. Bert Sullivan pour acheter le faux de M. A. par tous les moyens. L'acheteur est suisse, et il va droit au but.

– Cher monsieur, je suis mandaté par une galerie internationale, j'achète au

plus haut cours, combien celui-ci ?

– Pas à vendre, monsieur, c'est une copie.

– J'achète aussi les copies, combien ?

– Pas à vendre, je vous dis, monsieur, c'est un faux, mais j'ai ici de quoi vous intéresser...

– Je m'intéresse d'abord à celui-ci, dites votre prix !

M. A. ne veut rien entendre, il veut garder son Utrillo, même s'il est faux, même si on lui en propose vingt millions, même si on lui achète en prime une bonne partie de son exposition, il tient bon.

Deuxième tentative de Bert Sullivan.

Cette fois l'acheteur est canadien, jovial, et se dit collectionneur :

– Vingt-deux millions...

– Mais non. C'est une plaisanterie !

– Vingt-cinq ?...

– Non, j'y tiens beaucoup.

Troisième tentative de Bert Sullivan, cette fois il revient lui-même :

– Je ne partirai pas de France, sans vous avoir acheté votre faux. J'adore Utrillo, je connais sa vie par cœur, c'est l'alcoolique le plus génial que la peinture ait enfanté, à part Van Gogh...

– Vous savez, je ne sais pas s'il avait du mérite, sa mère l'enfermait à double tour pour qu'il peigne, on lui donnait des cartes postales et il copiait ! On peut dire que cette toile est une copie de copie de carte postale !

– Dites votre prix, je veux emporter cette copie de copie. Vous savez, à New York elle aura un succès fou !

– N'insistez pas. Si j'avais besoin d'argent je ne dis pas, mais ça n'est pas le cas ! Et puis vous trouverez bien plus beau en cherchant un peu, je peux vous donner des adresses si vous voulez.

Diable ! Bert Sullivan commence à douter. Après tout, les experts peuvent se tromper. Mieux vaut les confronter. Le rapport de l'un des plus connus aux Etats-Unis coûte quelques milliers de dollars à M. Sullivan, mais il a la preuve qu'il attendait : ce faux est un vrai.

Quatrième tentative :

– Je pars demain, j'achète, je paie et j'emporte ! Vous ne regretterez pas trente millions, et une partie en dollars, c'est une affaire, non ?

M. A. réfléchit, proteste, s'indigne, réfléchit encore, accepte un déjeuner, hésite, est sur le point de céder, argumente, et enfin, enfin, accepte, avec un sourire peiné :

– Je regrette que vous emportiez un faux aux Etats-Unis, mais je dois reconnaître que votre offre est inespérée. Je serais stupide de ne pas l'accepter, d'autant plus que les temps sont durs, la peinture n'est plus ce qu'elle était !

La deuxième manche, la plus longue, est terminée.

Les deux joueurs s'offrent un temps de repos, car la bataille a été dure.

Ils conviennent des détails de la transaction.

Bert Sullivan emportera la toile, sans cadre, roulée dans ses bagages,

inutile de s'attirer les foudres de la douane. Quant à M. A. il encaissera le jour de la remise et fournira une facture comme tout bon vendeur qui se respecte.

Entre-temps, Bert Sullivan propose une dernière expertise, en prétendant que c'est la première bien entendu. M. A. refuse avec bonne grâce. Expertiser un faux ? Inutile, il sait lui, sans aucun doute possible, qu'il n'a jamais possédé d'Utrillo.

Et Bert Sullivan sait lui, qu'il vient d'en acheter un. M. A. remet la toile, l'enveloppe soigneusement et rédige la facture correspondante.

« Vendu à Monsieur Bert Sullivan le... une toile dénommée " Place du Tertre ", copie Utrillo, date d'exécution présumée : 1950, fait à Paris... Signé A. »

Une poignée de main, et en place pour la belle. Dans sa chambre, à New York, le milliardaire Bert Sullivan expose, à l'œil sagace de ses experts, son utrillo. Il tient à le faire évaluer et assurer à sa juste valeur. Un jour, peut-être, l'œuvre du maître fera partie d'une collection en bonne place, au *Metropolitan* de New York, et Bert Sullivan aura son nom sur les catalogues comme donateur généreux.

L'œil sagace des experts se brouille, l'inquiétude les ronge, le doute les envahit, la certitude les paralyse et Bert Sullivan s'effondre, blanc de rage. C'est un faux. Vendu honnêtement pour un vrai faux, malhonnêtement pour un faux vrai, mais c'est un faux. Avec une vraie facture de faux.

– Le sombre escroc, l'horrible individu, mais vous l'avez vu à Paris ce tableau, il était vrai, oui ou non ?

– Il était vrai.

– Chaque fois ?

– Chaque fois, mais pas aujourd'hui.

– Je vais lui mettre Interpol au train, la police, mes avocats, tout, je veux la peau de cet individu, il m'a vendu un faux, je le prouverai !

– C'est facile, vous avez la facture ! Quant à prouver que vous avez acheté un vrai et qu'on vous a vendu un faux, ça, c'est une autre paire de manches !

Une revanche qui fut longue en effet, difficile pour Bert Sullivan, chère pour Interpol.

Le total de la facture de ce faux aurait largement permis l'achat de plusieurs vrais, mais...

Il vaut mieux dans ce cas-là, ne pas chercher à démêler le vrai du faux.

37. LA FIN DU MONDE EST POUR DEMAIN

« Jésus parle à ses disciples sur le mont des Oliviers. Les apôtres Luc, Marc et Matthieu rapportent ses propos, et vous pouvez les lire vous-même dans les Evangiles. Vous entendrez parler de combats, de bruits de guerre et de révoltes, on verra s'élever nation contre nation. Il y aura peste, famine et tremblements de terre et le ciel fera de grands prodiges. Ce sera le commencement de la fin du monde. »

Mais le fils de Dieu n'a pas le monopole de la prédiction. Dans les livres sacrés Scandinaves, la description est encore plus effrayante. C'est celle que Joshua a choisie : l'apocalypse vue par le Dieu Odin. Maigre, noir, barbu, les yeux fixes comme vissés dans un visage de cire jaune, Joshua prêche bras tendus, du haut de sa chaire.

Le temple de Benson est bourré de fidèles terrorisés, qui l'écoutent religieusement :

– La terre entrera dans le désordre et l'égarement. Les familles ne se connaîtront plus, il n'y aura plus qu'adultères, incestes, meurtres et rapines. Vous allez connaître l'âge barbare, l'âge de tempête, l'âge des loups ! Et les loups dévoreront le soleil. Il y aura trois longs hivers et plus jamais d'été. Ils couvriront la terre de neige et de glace. Le soleil mourra, la lune disparaîtra en vapeurs, les étoiles s'évanouiront. Les montagnes trembleront et la terre rejettera les plantes, les arbres et les rochers. La mer vomira sur le rivage tous les poissons, les algues et les coraux. Bientôt vous ne serez plus que de hideux cadavres, et vous disparaîtrez dans l'abîme.

Ainsi prêche Joshua, prêtre fou à Benson (*Arizona*) en 1960. Un simple quidam, non embrigadé dans la secte de Joshua, le prendrait immédiatement pour un dément et il aurait raison. Cet individu est en train de recréer la gigantesque peur de l'an 1000 ni plus ni moins.

Jésus ayant prédit la fin du monde après lui, et la fin du monde n'étant pas survenue, les théologiens du Moyen Age en conclurent que l'on s'était trompé dans les paroles du Christ et que le cataclysme aurait lieu en l'an 1000.

Dès lors, les pauvres gens vécurent dans la terreur, et l'Europe fit son testament. On se débarrassait de ses biens au profit de l'Eglise pour expier ses péchés et assurer le salut de son âme. Une fortune gigantesque passa de cette façon entre les mains du clergé, et l'on peut dire que sa grande richesse vint de cette escroquerie fantastique. Le Xe siècle arrivé, la terre n'eut pas même un sursaut, et le clergé ne rendit pas la monnaie du trésor acquis. Depuis, l'Eglise est prudente en ce qui concerne la fin du monde. Mais Joshua ne craint pas, comme des centaines d'autres avant lui, de reprendre la prédiction. Et il est malin, Joshua. Tout autre que lui aurait été gêné par les chiffres.

An 0 : rien, an 1000 ; rien, donc il faudrait attendre l'an 2000... Or il a commencé ses prédictions en 1957, et il a bien cinquante ans...

Attendre l'an 2000 ne l'intéresse pas. Si bien qu'il a refait le calcul, en ajoutant l'âge du Christ, en triturant les siècles selon des critères de

révolutions lunaires ou solaires, bref, il est arrivé à 1960. 1960 sera la fin du monde.

Il a eu trois ans devant lui pour convaincre. C'est fait. Dans ce temple d'un quartier populaire de Benson en Arizona, il a réuni près de deux cents fidèles pour les dernières instructions. Elles sont curieusement terre à terre. Il s'agit de ramener au temple les provisions nécessaires pour résister à la fin du monde.

Corned beef, pain en sachet, corn flakes, lait en poudre, conserves multiples. Chacun doit utiliser son pécule pour garnir le garde-manger collectif. Joshua prétend que son temple sera protégé de l'Apocalypse, et que seuls les privilégiés qu'il a instruits, survivront à l'anéantissement. Il peut paraître ridicule que des gens de la deuxième partie du XXe siècle se laissent prendre à un tel boniment. Mais c'est pire que cela. Joshua a réussi au-delà de ce que l'on peut imaginer. Il a devant lui, à présent, des gens terrorisés, profondément persuadés qu'ils vont vivre la fin du monde, qui le croient dur comme fer, qui n'en dorment plus depuis des mois. Car le prédicateur a un avantage sur les autres escrocs de son espèce. Lui, ne fait pas cela pour de l'argent, officiellement.

D'habitude, les mages comme lui se débrouillent pour inventer n'importe quoi qui nécessite l'argent des fidèles. On en a vu construire des arches de Noé fantômes ou des temples inaccessibles sur la montagne. Joshua, lui, ne demande pas un sou. Il vit comme un ascète se nourrissant de germe de blé ou de pommes crues. Vêtu d'une longue robe blanche ceinturée de corde, pas toujours très propre, mais "genre prophète intègre", Joshua ne se mêle pas non plus à la vie du quartier.

Depuis trois ans qu'il est installé dans ce garage désaffecté qui lui sert d'église, il n'a pas mis les pieds dehors. Prudent, il ne prophétise pas dans les rues. Il laisse venir à lui les pauvres pèlerins.

Comment s'est-il débrouillé pour faire connaître la bonne parole au premier d'entre eux, c'est un mystère. Maintenant, ils sont près de deux cents. Et ils ont peur.

– Rentrez chez vous, mes frères, prenez vos femmes, vos maris et vos enfants et rejoignez le temple de Dieu. Abandonnez vos biens terrestres, l'heure est venue de nous rassembler. Je vous attends, mes frères, demain à l'aube, nous vivrons ensemble la dernière journée du monde, et nous serons éternels !

Voilà le flot de moutons apeurés, lâchés dans la nature. Joshua vient de déclencher une panique dont la ville de Benson se souviendra longtemps. Bien qu'elle n'ait rien à voir avec la fin du monde.

Dans les quelque deux cents personnes qui viennent d'assister à l'ultime conférence de Joshua, annonçant la fin du monde, il y a de tout : des vieux, des jeunes, des ouvriers, des employés de bureau, des chômeurs avec cependant une grande majorité de femmes. Les femmes sont les plus fidèles adeptes de la secte de Joshua. Et Myrna Strukman en est le meilleur exemple.

C'est une femme d'une quarantaine d'années au teint et aux cheveux pâles. Depuis deux ans elle suit religieusement les messes de Joshua et elle y a entraîné son fils Robert, douze ans. Ce soir de juin 1960, Myrna et Robert ont quitté le temple, terrorisés.

A peine ont-ils regagné la maison, que la mère entreprend de rassembler le peu d'argent du ménage. Robert est chargé d'aller acheter les provisions, et de regagner ensuite le temple au plus vite.

Myrna fait son balluchon, coupe le gaz et l'électricité, et laisse un mot sur la table de la cuisine :

Mon cher époux,

Tu ne voulais pas me croire, mais cette fois, c'est arrivé.

Le père Joshua nous protégera. Rejoins-nous, je t'en supplie, sinon Dieu se vengera.

Amen

Il est sept heures du soir, quand elle quitte sa maison. Dans la ville, certains commerçants commencent à s'inquiéter. Ils ont été littéralement dévalisés en produits de première nécessité. Comme si la guerre était déclarée. L'un d'eux a même prévenu la police.

– Il y en a qui ont pris des stocks incroyables et à crédit !

– Et alors, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? On vous a menacé ?

– Non.

– Alors, laissez-les faire, c'est leur droit de faire ce qu'ils veulent.

– Mais que se passe-t-il ? Vous devriez être au courant ? Ces gens-là sont fous, j'en ai entendu qui parlaient de la fin du monde ou de bombe atomique ! Il faut les arrêter !

– On n'arrête pas les gens comme ça. Moi, il me faut une plainte en bonne et due forme.

Cet officier de police ne sait pas qu'en répondant cela, en ne bougeant pas, en ne faisant rien sous prétexte que personne n'a violé la loi, il ne sait pas que quelqu'un va en mourir.

Autour de Joshua, vers dix heures du soir, les fidèles sont maintenant rassemblés. On a fermé les portes du vieux garage sur cette marée humaine, chargée de vivres, et de sacs de couchage. Il y a même des bébés.

Debout, sur son estrade, Joshua a entamé une sorte de litanie, prière ou incantation. Le diable seul le sait.

Noyés au milieu des moutons Myrna Strukman et son fils Robert, chantent avec lui.

A dix heures trente, des coups de poing rageurs ébranlent la porte du temple. C'est Lee Strukman, l'époux de Myrna, le père de Robert.

Il est à la tête d'une bonne vingtaine de maris et de pères, fous furieux.

– Tu vas rentrer à la maison tout de suite, espèce de cinglée ! Traîner le gosse dans ce repaire de fou !

– Tu n'as pas le droit de nous empêcher de vivre. C'est la fin du monde Lee, tu ne comprends pas ! Reste avec nous, je t'en supplie !

Lee Strukman ne s'était pas rendu compte. Mais que s'est-il passé ? Myrna est devenue vraiment folle. Il ne prenait pas au sérieux ses réunions, ses prières, ses lamentations perpétuelles sur le genre humain courant à sa perte ! Il pensait que Myrna s'était laissé prendre à ces histoires de témoins de Jéhovah, ou autre association mystique, mais que ce n'était pas grave, que ça l'occupait !

Même en trouvant le mot sur la table de la cuisine, il n'avait pas vraiment compris. Il était venu voir ce qui se passait avec l'intention de raisonner sa femme sans plus. Mais sur le chemin, il en avait appris des choses ! La fin du monde, et ce Joshua qui se prenait pour Noé, et son fils qui était là-dedans avec tous ces dingues !

– Tu vas rentrer Myrna, ça suffit comme ça !

A cela non plus, Lee Strukman ne s'attendait pas.

Sa femme transformée en hystérique. Ses yeux pâles agrandis d'effroi hurlant des supplications sans queue ni tête... Folle ! vraiment devenue folle ! Et le gamin avec les mêmes yeux, la même peur, les mêmes tremblements !

Alors Lee Strukman la bonne grande brute s'est trouvé un instant désespéré. Il a regardé autour de lui, il a vu d'autres fous à genoux, à plat ventre, autour de ce super-fou dangereux implorant le Ciel, et il s'est mis à hurler :

– Sortez de là, bande de poules mouillées ! Montre-toi, Joshua, ou on enfonce la porte et toi avec !

Pour toute réponse, Joshua fait signe à son auditoire d'élever la voix, et de chanter avec lui, plus haut, plus fort pour que Dieu les entende et les protège des mécréants.

Mais Lee Strukman est une grande et bonne brute de 1,85 mètre, dont le métier est d'arracher les pommes de terre à longueur d'année. La fin du monde, il n'y pense pas. Il s'en fout même complètement. Tout ce qu'il veut, c'est récupérer sa femme et son gosse. Comme les autres qui l'ont suivi.

Ses coups de poing et ses ruades furieuses dans la porte du temple parlent pour lui.

– Joshua, si tu n'ouvres pas cette porte, je fous le feu à ton garage !

Joshua s'abîme en prières, et prend la fureur de Lee Strukman pour preuve de ses prédictions : « Il n'y aura plus de famille, les hommes se dévoreront les uns les autres ; vous voyez ? »

Au-dehors, pourtant la colère prend des proportions inquiétantes pour lui. Lee Strukman envisage de passer par le toit, pour pénétrer à l'intérieur du garage. Un autre mari va chercher la police, et pour obtenir qu'elle se déplace il est contraint de déposer une plainte pour séquestration. En entendant les sirènes des voitures de police, Joshua ouvre grand ses portes, et d'une belle envolée met la loi de son côté :

– Que ceux qui veulent partir s'en aillent ! Qu'ils abandonnent la protection du Très-haut, qu'ils aillent périr dans les flammes du grand cataclysme universel !

Lee Strukman bouscule tout le monde : hors de lui le voilà qui se jette sur sa femme et l'empoigne avec autorité. Puis il se dit que sa femme est irrécupérable pour l'instant, et il lui arrache le gosse des bras, lui flanque une claque même pour qu'elle le lâche, et il part, portant son fils comme un paquet sous le bras. Au moment où il franchit la porte il a encore le temps d'entendre Joshua s'écrier :

– Ils sont perdus ! Le monde va les engloutir.

Lee Strukman a laissé derrière lui ce remue-ménage, les maris récupérant leurs femmes, des mères récupérant leurs filles, et la police s'assurant que ceux qui restaient n'étaient pas séquestrés. Dans la nuit, vers deux heures du matin, les portes du temple-garage ne renfermaient plus qu'une centaine d'individus irrécupérables prosternés autour de Joshua, dans un amoncellement de couvertures et de boîtes de conserve, avec, parmi eux, Myrna Strukman.

Lee Strukman a essayé de calmer son fils, il a cru y parvenir. Il a essayé de le faire manger, sans succès. Il a essayé de le faire dormir, sans y arriver. Alors, une dernière grande colère l'a pris. Il a flanqué au petit Robert une bonne raclée, et il l'a enfermé dans sa chambre. Il était près de quatre heures du matin.

Lee Strukman ne savait pas que Joshua avait affirmé :

– L'aube ne se lèvera pas pour ceux qui ne seront pas sous la protection du Très-haut. Ils périront au premier rayon du dernier grand soleil de tous les temps.

C'est pour cela que le petit Robert Strukman, douze ans, est tombé par la fenêtre de sa chambre, au cinquième étage d'un immeuble de la ville de Benson U.S.A.

Il voulait rejoindre sa mère chez les fous. Et la fin du monde n'arriva que pour lui.

Joshua P., lui, vit encore.

Au lendemain de cette nuit, où la terre était toujours debout, il a relâché ses fidèles en leur disant :

– Le Très-haut vous a entendus. Vous avez sauvé l'humanité.

Et il s'est réfugié dans un autre Etat, suivi de quelques irréductibles.

Lee Strukman a récupéré sa femme, il a tenté de porter plainte. On lui a prouvé qu'il n'avait pas de preuves que Joshua fût le responsable direct de la mort de son fils et on l'a charitablement prévenu : qu'il ne tente pas de vengeance personnelle, car l'assassin ce serait lui.

38. SIX SEMAINES DE LA VIE DE JOHN GRIFFIN

C'est un hôtel miteux. Un hôtel qui n'a plus d'hôtel que le nom. Le *Samy's*, à La Nouvelle-Orléans, est un hôtel réservé aux Noirs. Aux Noirs pauvres. Griffin est un Noir pauvre.

Avant de se glisser dans les draps douteux, il a fait la chasse aux cafards et tenté vainement de se rafraîchir au lavabo poussiéreux. Mais le robinet n'a rien voulu savoir, il a craché piteusement une ou deux gouttes d'eau de couleur rouille, protesté bruyamment de tous ses tuyaux et s'est tu. Epuisé, Griffin s'est couché pour mieux réfléchir. 1960, aux Etats-Unis, après le racisme, le chômage pour les Noirs est la pire des plaies. Comment gagner les quelques dollars qui assureraient la soupe de haricots une fois par jour au moins ? Griffin a un espoir, le concierge de l'hôtel lui a conseillé de gagner Hattiesburg. Il paraît que dans cette petite ville du Mississippi, on trouve du travail. Du travail de Noir, bien entendu. A sept heures du matin, Griffin est littéralement jeté en dehors de la chambre. Il a payé pour la nuit, pas pour la journée.

Le voilà donc qui attend l'autobus pour Hattiesburg. Dans le coin réservé aux Noirs, réservé sans écriteau, mais réservé de fait. A un arrêt d'autobus, les Noirs se mettent instinctivement ensemble. S'il y a un banc, il est pour les Blancs. S'il y a un abri, il est pour les Blancs. Avec deux autres Noirs, Griffin s'est donc assis sur le bord du trottoir. Il accepte une cigarette et une conversation banale, du genre : « Où tu vas ? Et d'où tu viens ? »

Puis il monte dans l'autobus et, comme ses camarades de couleur, se réfugie aux places du fond. Le voyage sera long. Griffin ne pense à rien, il est fatigué. Il a une sale tête Griffin. Une tête de méchant Noir. Cheveux rasés, le teint gris, autant que peut l'avoir un nègre comme lui, de l'avis de certains Blancs. Ballotté par l'autobus, il dort presque, les yeux ouverts. Un peu plus loin devant lui, une femme installe ses paniers dans le filet au-dessus des sièges. Sans s'en rendre compte, Griffin a le regard braqué dans sa direction. « Qu'est-ce qu'il veut celui-là ? » La femme s'est adressée à la cantonade...

– Non mais, regardez-le... ce culot !

C'est une Blanche, aux cheveux décolorés, vulgaire, laide, sans âge, entre trente et cinquante ans, et brusquement Griffin la voit.

– Non, mais, il a pas fini de me regarder celui-là.

La regarder ? Mais Griffin ne la regardait pas ; il dormait, il rêvait, il était ailleurs en tout cas. Gêné, il n'a qu'une ressource, changer de place en s'excusant, et pour plus de sécurité, mettre ses lunettes de soleil. Mais la femme ne se contente pas de si peu. Il faut qu'elle prenne tout le bus à témoin de l'insolence de ce nègre qui a osé la regarder en face ! Car un nègre ne doit jamais regarder une femme blanche. Jamais, même pas par inadvertance ! C'est la chose la plus dure pour Griffin, une discipline à laquelle il a du mal à se plier. Il ne le fait pas exprès, c'est de la distraction tout simplement. Il regarde sans voir, et c'est interdit ! Un nègre doit "voir" ce qu'il ne doit pas

“voir”, toujours... S'il veut vivre tranquille.

Jusqu'à l'arrêt suivant, où heureusement elle descend, la femme ne tarit pas de commentaires haineux. « Ils deviennent de plus en plus audacieux... Bientôt, c'est nous qui n'oserons plus exister... Il me fixait carrément, je vous assure... c'est incroyable !... »

Soulagé, Griffin regarde l'odieuse bonne femme s'éloigner en pensant :

– Ma parole, elle prend ses désirs pour des réalités ! Qui a envie de regarder ça...

Pendant l'heure suivante, Griffin réussit à s'assoupir, sans qu'un autre incident vienne le troubler. Ils ne sont que trois nègres dans le bus, tout au fond, silencieux et immobiles, pour une quinzaine de Blancs bavards, qui mangent des popcorns et des sandwiches, boivent de la bière, et les ignorent totalement. Le trajet pour Hattiesburg étant assez long, le bus s'arrête en chemin pour une escale de deux heures, réservée à la détente et au déjeuner des passagers. Tout l'avant du bus se vide. Les deux Noirs aux côtés de Griffin ne bougent pas, mais lui se lève et gagne la porte de sortie à l'avant. Pour se faire, il passe forcément devant le chauffeur qui n'est pas encore parti. C'est un Blanc !

– Eh ! On peut savoir où tu vas, garçon ?

L'homme est jeune, goguenard, Griffin ne se méfie pas.

– Je vais marcher un peu et me laver les mains...

– Tu crois ça ? T'as un billet pour Hattiesburg, non ?

– Oui...

– Oui, monsieur. Mon gars ! Oui, monsieur, j'ai un billet pour Hattiesburg, répète !

– Oui, monsieur... j'ai un billet pour Hattiesburg...

– Alors, t'iras à Hattiesburg tout droit, et sans bouger. Tu retournes là-bas avec tes copains, tu t'assois et tu bouges plus, compris ? J'ai pas l'intention de sonner le rassemblement pour des nègres. Non, mais sans blague !

Dos courbé, sans un mot, car le ton du chauffeur est passé de l'ironie à la menace, Griffin regagne sa place, à côté de ses deux frères de couleur. Satisfait, le chauffeur descend et ferme la porte du bus. Il fait chaud, Griffin étouffe un peu. Deux heures là-dedans vont lui demander de la patience. De toute façon, on ne lui aurait pas servi à boire dans le bistrot de l'autre côté de la route. On n'y voit que des Blancs, et dans ce coin perdu, rien d'autre à l'horizon qu'une petite ville hostile où les Noirs locaux doivent raser les murs. L'un des compagnons forcés de Griffin lui propose une moitié d'orange et s'étonne :

– Pourquoi t'as voulu descendre ? Tu cherches la bagarre ou quoi ?

– Non, j'ai des crampes dans les jambes... J'avais envie de marcher.

– Si tu continues tu vas plutôt courir... Fais gaffe... ils ne sont pas aimables dans le coin. Tu vas à Hattis ?

– Oui, je cherche un boulot. T'as pas une idée ?

– Tu peux essayer les égouts, des fois ils embauchent, ou alors la pomme

de terre, mais les gars du coin sont toujours sur le coup avant les autres...

Ainsi passent deux heures d'attente dans le bus surchauffé en conversations à mi-voix. Bien qu'il n'y ait personne, Griffin et son compagnon par une sorte d'habitude, de crainte perpétuelle, se parlent comme en cachette. Frais et dispos, les autres voyageurs reprennent bientôt leurs places, le voyage continue. Pour les trois arrêts suivants Griffin se garde bien de bouger et, vers six heures du soir, enfin le bus arrive à Hattiesburg, tout le monde descend. Une certaine agitation règne à la station. Son sac sur le dos, suivi par ses deux nouveaux compagnons, Griffin traverse le hall et se retrouve bientôt dans la rue principale. A une dizaine de mètres de lui, un groupe d'hommes blancs, l'air excité, barre le chemin. Griffin hésite à avancer. « Tourne la tête et avance... »

L'un de ses camarades l'a pris par le bras et l'entraîne vers une petite rue :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Avance, je te dis.

Trop tard. Du groupe des hommes blancs jaillissent des projectiles. Tomates pourries et trognons divers. Les trois hommes ont juste le temps de s'esquiver poursuivis par des injures et des quolibets, dont la plupart les associent au règne des chimpanzés.

Guidé par ses compagnons jusqu'au quartier nègre, Griffin apprend quelques minutes plus tard, la raison de cet accueil. Un Noir a été lynché quelques jours auparavant pour un crime inconnu.

La tension est encore haute, et les agitateurs racistes s'en donnent à cœur joie sur tout ce qui est noir et passe à portée de leurs mains. Le tout est de ne pas riposter, car c'est ce qu'ils espèrent, bien entendu.

Dure journée pour Griffin ? Pas vraiment.

Rien d'exceptionnel, en tout cas, pour un nègre moyen en ces années 60. Voyageur sans point de chute, ne possédant plus que trois dollars pour toute fortune, Griffin va dormir avec d'autres Noirs dans un refuge où pour dix *cents*, on vous octroie un bout de planche juste assez grand pour s'étendre. Il règne dans cet asile une puanteur qui prend à la gorge. Mais c'est ça ou le coin d'un mur. Et par les temps qui courent, les coins de murs ne sont pas rassurants.

Au bout de trois jours d'errance, de camouflés et de soupe populaire, Griffin a de la chance, il décroche un poste de cireur de chaussures. On ne voit guère cela chez nous. Le métier de cireur de chaussures n'existe que dans les pays pauvres, et les nègres le sont souvent. Il y a les artisans, les solitaires, les vagabonds qui parcourent les rues avec leur petite boîte sous le bras. Et il y a les fixes. C'est-à-dire ceux qui travaillent pour un patron dans un endroit précis. Il s'agit d'une sorte de stand, avec plusieurs sièges et plusieurs repose-pieds. Cinq ou six en général. Griffin a obtenu l'un des repose-pieds et il attend le client, comme ses collègues, accroupi sur un petit banc, la brosse à la main, des heures entières le dos courbé, le nez à hauteur du trottoir sale, avec, pour tout horizon, des pieds. Des chaussures de toutes les couleurs, de toutes

les formes, des chaussures de Blancs surtout. Les clients s'assoient sans un mot, posent un pied devant Griffin, et Griffin brosse, cire, frotte, et tape sur le bois pour qu'on lui présente l'autre pied. Quand les deux chaussures luisent, il reste à cracher dessus pour un dernier lustrage, c'est le signal de la fin de l'ouvrage. Alors le client jette une pièce, replie son journal et s'en va. Tout se passe sans que jamais un mot ne soit échangé entre le cireur et le ciré.

Griffin n'avait jamais fait ce métier, mais il avait déjà observé le travail. Et au bout de la première semaine, il est presque aussi habile que les autres. Le tout est de trouver le rythme. Il y a une sorte de musique à respecter, la symphonie du cireur de chaussures. Dans sa nouvelle vie à Hattiesburg, Griffin apprend aussi à vivre en plein air, à faire la cuisine sur un réchaud au bord du trottoir. Un réchaud en communauté avec les autres cireurs. Une casserole, où l'on fait cuire ensemble du riz, des navets et des morceaux d'une viande bizarre, un peu filandreuse, dure, qu'il faut mâcher avec conviction et de bonnes dents. Mais les nègres ont de bonnes dents, c'est bien connu. Et la viande bizarre, c'est du raton laveur. A part cela, Griffin mène la vie de tous les autres, noirs comme lui, pauvres comme lui : pas question d'entrer dans un cinéma réservé aux Blancs. Pas question de s'asseoir dans un snack-bar non plus. Car le snack-bar est un endroit où l'hypocrisie des racistes est à son apogée. On ne peut pas interdire complètement aux Noirs l'accès à certains lieux publics tels que les snack-bars.

En effet, si la loi interdit aux Noirs de manger dans des restaurants blancs, les snack-bars ne tombent pas dans cette catégorie d'interdit. Alors les patrons de snacks ont inventé leur propre loi pour détourner l'autre. Les clients blancs se relaient pour prendre les places assises, où on les sert normalement. Ce qui, dans le meilleur des cas, empêche les Noirs de s'asseoir, et donc d'être servis à table. Mais même s'il y a des places libres, le patron ne sert pas un Noir assis, à Hattiesburg, c'est comme ça. Les Noirs le savent. Certains voyageurs venant d'Etats où la ségrégation n'atteint pas ce degré de stupidité, s'y laissent prendre parfois. C'est arrivé à Griffin.

Au bout de la troisième semaine, ayant suffisamment de pièces pour manger autre chose que du raton laveur, Griffin se rend dans un snack-bar d'aspect modeste, plutôt médiocre même, et il s'assoit. Il met une bonne dizaine de minutes à comprendre. Les ricanements, les réflexions désobligeantes, la vue des Noirs qui mangent debout, à un coin du bar, comme s'ils étaient en faute d'avoir envie d'une saucisse chaude !

A Hattiesburg, comme dans d'autres villes malheureusement, on ne donne pas à manger à un client noir, on le lui jette et on attend qu'il s'en aille.

Que dire d'autre sur la vie de Griffin ? Insultes ? C'est normal. Humiliation ?... C'est normal. Bagarre ?... normal aussi. Exemple de bagarre ; un Blanc voit Griffin et le dévisage méchamment. Griffin n'est pas beau, c'est un grand escogriffe aux oreilles en chou-fleur, au crâne rasé, au grand nez, aux lèvres rentrées. Il n'est pas du type négroïde, à vrai dire, mais noir de peau, ça c'est un fait, et laid. Ce que le Blanc ne se prive pas de lui dire sous une forme d'un

humour très particulier :

– Dis donc négro... avec la tête que t'as, ta mère a dû essayer du Blanc !

Griffin, ce jour-là, ne peut supporter l'insulte et, à coups de poing, règle ce point d'honneur. Malheureusement, c'est une satisfaction provisoire, car le Blanc corrigé, il a intérêt à prendre la fuite, s'il ne veut pas être lynché dans la minute qui suit.

Ceci était la vie de John Griffin en six semaines, et la fin de ce conte n'a rien à voir avec aucune fée sinon Carabosse.

L'une des chances de Griffin à Hattiesburg où il ne connaît personne, a été de rencontrer une famille noire. Une famille misérable, habitant une cabane de bois au bord d'un marais. Au bout de six semaines de solitude, de nuits dans la rue ou à l'asile, Griffin a accepté avec reconnaissance l'hospitalité que lui offrait le chef de cette famille, un ouvrier à un dollar par jour.

La cabane a deux pièces. Il y a là, le père, la mère et les six enfants. Des gens exemplaires, d'une correction et d'une courtoisie rares. Travailleurs, propres, pieux, intelligents comme le sont les gens qui s'aiment et connaissent le prix de chaque chose. Huit personnes, presque heureuses dans cette cabane perdue qui partagent avec Griffin l'unique plat de haricots bouillis. Pour les remercier, selon ses moyens, Griffin, à l'heure du dessert, sort de sa poche une barre de chocolat qu'il tend à l'aîné des enfants. Un gamin de quinze ans, aux cheveux ras et à la mine réjouie, qui s'appelle Bugsy. Bugsy prend la barre de chocolat, la pose sur la table et, soigneusement, la découpe en neuf parts égales. Neuf petites parts, une pour chacun, y compris Griffin.

C'est là que Griffin a craqué. Que ses nerfs ont lâché, qu'il n'a pu supporter d'aller au bout de son expérience insensée. Incapable de trahir la confiance de ces gens, d'avoir l'air une seule seconde de s'être moqué d'eux, il s'est enfui. Il a dit merci, au revoir, il a embrassé les six petits nègres, et la maman, serré la main du père avec une émotion, un serrement de gorge qu'il n'oubliera jamais, et il s'est enfui.

John Howard Griffin est retourné dans son Texas natal à Mansfield. Il a retrouvé son quartier résidentiel, sa luxueuse villa, sa femme et ses trois enfants blonds. John Howard Griffin, a réintégré son identité d'écrivain blanc et riche. L'aventure était terminée.

Il ne restait plus qu'à l'écrire, à la publier dans les journaux, avec l'espoir de bouleverser les Américains bien tranquilles en leur faisant savoir ce que c'est que d'être un Noir pendant six semaines, quand on est blanc. Vous l'avez sûrement lu dans votre journal du matin, il y a dix-huit ans.

C'était un gros titre :

« POUR SAVOIR CE QU'EST LA VIE D'UN NOIR, UN ÉCRIVAIN AMÉRICAIN CHANGE DE COULEUR DE PEAU, ET PART A L'AVENTURE. »

Le principe de l'écrivain Griffin était le suivant : « Pour savoir quelle est la vie d'un Noir, il faut être noir. Pour pouvoir ensuite la décrire sans être taxé de partialité, il faut être blanc... »

Depuis des années, John Griffin était passionné par les problèmes physiques et psychologiques du racisme anti-noir... écrire, toujours écrire, philosopher, argumenter, raisonner, sermonner, tout cela ne lui paraissait pas suffisant. Il fallait changer de peau. Il a proposé l'expérience à un médecin dermatologue et, pendant une semaine, Griffin s'est soumis à un traitement intensif, destiné à faire de lui un Noir. Essence de bergamote, plantes africaines, carotène et ultraviolets ont réussi à transformer suffisamment la pigmentation de sa peau, pour lui donner l'allure d'un Noir. De coloration relativement claire tout de même, mais parfaitement acceptable. Les cheveux blonds posaient un problème, John Griffin les a rasés, et tous les matins, où qu'il fût, il rasait avec soin barbe et cheveux naissants.

Voilà comme il se décrit lui-même :

« La transformation était terrifiante. C'était hallucinant de se regarder dans un miroir et de se trouver en face, non seulement d'un étranger, mais d'un homme d'une autre race... Et pas du tout attrayant. J'avais l'aspect brutal, un regard inconnu, une vraie tête de sale nègre, comme ils disent. Cela a duré six semaines épuisantes, il me fallait faire attention à tout, au trottoir que j'empruntais, aux femmes blanches sur lesquelles je ne devais pas lever les yeux. »

« J'ai dû apprendre tout ce qui est interdit, les emplois qu'il ne faut pas demander, les mots qu'il ne faut pas employer. Jusqu'à la façon de respirer. Je vous jure que l'on ne respire pas de la même façon quand on est Noir, on finit par avoir peur d'avaler un oxygène qui ne vous appartient pas. Le Blanc aux Etats-Unis a dépouillé le Noir de sa valeur personnelle. Aucun être humain ne peut vivre sans ce sentiment-là. L'en dépouiller est un crime qui n'est pas apparent mais abominable. Ce n'est ni plus ni moins qu'un assassinat psychologique. »

John Howard Griffin a retrouvé sa peau de Blanc au bout de quelques semaines à l'ombre de sa bibliothèque, pendant que son aventure faisait le tour de l'Amérique. Il espérait un scandale, à une époque où les sénateurs sudistes faisaient obstruction à la loi sur les droits civiques des Noirs. Il n'a obtenu qu'un léger remous. C'est lui, et lui seul, qui est resté marqué par son aventure. Faire changer d'avis un député sudiste ? Autant vouloir convaincre un canard, qu'il est un lapin, un chien qu'il est un chat, ou un Noir qu'il est un Blanc.

39. NOTRE AGENT À LA GUYANE

On sait ce que l'on quitte, on ignore ce que l'on trouvera. Belle formule, issue de la sagesse populaire, et adaptable (*c'est pratique*) à toutes les situations. Que l'on abandonne sa femme et son mari, son pays ou son emploi, c'est vrai on sait parfaitement ce que l'on quitte, et on ignore ce que l'on trouvera. Mais l'aventure commence souvent par la négation de cette formule.

Voici Jean Galmot. En 1903, il a vingt-quatre ans, il est fils d'instituteur, n'a pas de fortune et trouve la vie passablement saumâtre. Du gris, rien que du gris, Jean Galmot a les yeux perçants, le front large, la moustache conquérante, la barbiche séduisante. Il se sent intelligent, prêt à tout comprendre et à tout faire. Etre instituteur comme papa ? Ce serait raisonnable, et sans risques. Mais le voilà tout à coup journaliste. Et comme journaliste, le voilà qui apporte du nouveau dans l'affaire Dreyfus. Le voilà qui se bat en duel, le voilà qui devient célèbre, qui écrit des feuilletons, qui invente un style de journalisme. Et le voilà qui épouse la fille d'un consul américain, et se noie dans la vie mondaine.

Il est heureux, Jean Galmot, il a réussi. Il a eu raison de quitter son petit bureau d'instituteur, pour un confortable appartement à Nice.

Argent, femme, notoriété, en deux ans tout cela est devenu routine, et un nom chante à l'oreille de Jean Galmot : Guyane.

Pourquoi Guyane ? Parce que le beau-père en parle. Le beau-père possède un petit bout de Guyane française. De la boue, des moustiques et de la poussière d'or de temps en temps. Quitter la France, quitter le journal, quitter la douceur et le confort, quitter sa femme...

Jean Galmot à vingt-six ans, quitte tout cela. Il a fondé la Société des Mines d'or du Maroni. Ses ouvriers travaillent dans la boue du fleuve Oyapock à la recherche du métal précieux.

Depuis déjà un demi-siècle, on meurt en Guyane de la fièvre de l'or. Soixante mille morts.

Jean Galmot réfléchit : soixante mille morts pour pas grand-chose. De l'or, il y en a, c'est certain, mais pas au point de sacrifier soixante mille paires de bras. Résultat, pas de route, pas de port, pas de commerce, pas d'agriculture, pas d'industrie. C'est ridicule !

Cayenne regorge de bois précieux, de bois de rose en particulier. Or l'essence de bois de rose, c'est la fortune des parfumeurs. Galmot s'en mêle. Il double, il triple, il quadruple la production de bois de rose, il la multiplie par dix ! Il traite le bois sur place, il arme un voilier pour le transport. Cela fait, il réfléchit à nouveau au problème de l'or.

Production artisanale, éparpillement des colons font que la rentabilité n'est guère évidente.

Il faudrait du matériel moderne, de la dynamite, des bennes. Et surtout, il faudrait lutter contre le monopole d'achat du consortium. Ce que l'on appelle le syndicat de l'or, les gros colons, ceux qui font les prix et les imposent. Jean

Galmot parcourt donc la Guyane, et rassemble tous les petits producteurs. Ils ont peur, pas lui. Le consortium paie 2,70 francs le gramme d'or. Galmot en veut 3,40 francs ! C'est un ultimatum. Le consortium refuse ? Qu'à cela ne tienne, Galmot crée sa propre fonderie, sa propre usine de laminage, et il réussit ! Le consortium cède. En Guyane, on ne parle plus que de "Papa Galmot". Alors que la guerre faisait rage en France, "Papa Galmot" a prospéré.

Lui, trop maigre et trop fragile pour faire un bon soldat, a trouvé le moyen, non seulement de résister au climat, mais de devenir le stimulant de l'industrie et de la finance guyanaïses. Il est tout à la fois, il touche à tout. Bois précieux, rhum, or. Il possède quarante bateaux, des comptoirs jusqu'aux Indes, des entrepôts dans toute la France. Il travaille comme un forçat, quinze heures par jour. Il brasse des milliards, et un beau jour de gloire, il est élu député de la Guyane, par une écrasante majorité, sous les acclamations d'une foule qui l'admire passionnément.

Petit roi de son royaume guyanais, Jean Galmot a maintenant quarante ans. Il est devenu l'homme à abattre. Car il a réussi trop vite, trop bien, trop intelligemment. Il a fait ce que d'autres auraient dû faire depuis longtemps en Guyane. Rentabiliser le département, au lieu de le remplir de bagnards. Mais il a fait cela pendant que d'autres faisaient la guerre. Et nous sommes en 1920, Et ces autres qui ont fait la guerre, ont décidé de s'attaquer aux embusqués, aux profiteurs de la guerre. Il y a eu scandales, beaucoup de scandales, dit-on, pendant la guerre, et il y a des milliers de dossiers de scandales à l'étude. Une commission spéciale est chargée de les étudier, et le seul qui mérite vraiment qu'on l'examine de près, c'est bien entendu le dossier Galmot.

Plus exactement le dossier du rhum : le scandale du rhum. Le rapporteur de la commission entame son réquisitoire à la Chambre des députés :

– L'affaire est limpide, messieurs ! En octobre 1918, le gouvernement réquisitionne 100000 hectolitres de rhum. La grippe espagnole a fait monter les prix en flèche. Or, que se passe-t-il ? En novembre, la moitié du stock est mise secrètement sur le marché, le reste suit peu après ! Or, messieurs, qui bénéficie de cette opération ? Les trafiquants ! et qui est le premier trafiquant de rhum ? M. Galmot, notre député de la Guyane !

Voilà ! La lente destruction d'un homme est commencée. Pourquoi ? Galmot n'a rien à voir dans l'affaire du rhum, une instruction judiciaire menée pendant un an, a abouti à un non-lieu. Alors que signifie cette guerre à la Chambre ? Depuis des mois, une certaine presse, comme on dit, grignote la réputation du député Galmot. Comme s'il fallait à tout prix en faire un escroc, un profiteur, un faiseur de bénéfices illicites, un embusqué, un fraudeur, bref, un homme indigne de son mandat de député de la Guyane.

Accroché à son banc, Jean Galmot observe autour de lui les représentants des autres départements de la France. Lequel s'est battu comme lui, dans la fièvre et dans la boue, pour faire de sa terre, une terre rentable ? Que défendent-ils les autres ? Un bureau à la Chambre ? Des réceptions chez le

préfet ? Des fermes, des vaches, des champs de blé, des usines ? C'est bien. Mais quel rapport ?

Ce que défend Galmot, c'est bien autre chose. Chez lui, les hommes tombaient comme des mouches de la fièvre jaune, ils travaillaient de leurs mains pour un salaire dérisoire, l'or qu'ils arrachaient au fleuve profitait à d'autres. Les bateaux étaient des carcasses, pas de routes, pas de trains, pas de débouchés. Une terre de forçats méprisable et méprisée. Lui, Galmot, a pris la forêt vierge à bras-le-corps. Il en a fait un territoire. Et c'est parce qu'il en fait un territoire, et qu'il le représente officiellement, qu'il est devenu insupportable.

Pour réussir seul ce qu'il a réussi, il faut être un aventurier sans foi ni loi ! Le "scandale du rhum" ne réussit pas, il se perd en discours fumeux, mais ce n'est qu'un début.

La guerre continue. Galmot le sait, il est prêt. Il est malade, mais il tiendra. On l'accuse maintenant d'escroquerie, les banques le mettent en difficulté, il vendra. On le met en prison, il en sortira.

La débâcle n'entame pas son incroyable énergie. Lui seul peut comprendre quelque chose à ses affaires, et il attend que les experts, les accusateurs, les chercheurs d'escroqueries s'emmêlent les méninges dans sa comptabilité. Enfin, après neuf mois de prison, en décembre 1923, Galmot, qui n'est plus député, assiste à son procès avec sérénité. Des graves accusations lancées contre lui, il ne reste plus grand-chose. Tout au plus, ce que le procureur appelle "des négligences professionnelles" mais il est impossible de l'acquitter. Ce serait désavouer trop de choses et la condamnation ne rime à rien : « Un an de prison avec sursis, privation des droits civiques pendant cinq ans, dix mille francs d'amende. » Cela revient à dire que l'on écarte Galmot de la vie politique pendant cinq ans.

Pour faire bonne mesure tout de même, la France lui réclame vingt-sept millions de bénéfices de guerre, ce qui l'oblige à liquider une grande partie de ses affaires. Voilà du travail bien fait : réputation à terre, pouvoirs financiers à terre, homme politique à terre. Mais l'homme tout court est encore debout. Et si les adversaires se frottent les mains, ils ont tort.

Celui que l'on considère désormais comme un homme fini, l'aventurier visionnaire, le chevalier d'industrie sur le sable, le député banni, Jean Galmot, prépare sa dernière aventure. Dans son château du Bordelais, il écrit sa déclaration de guerre, et la publie le 15 mai 1924, sous forme de serment :

Je jure de rendre la liberté à la Guyane.

Je jure de rendre aux citoyens de la Guyane, les droits civils et politiques dont ils sont privés depuis 2 ans. Je jure de lutter jusqu'à mon dernier souffle, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, pour affranchir mes frères noirs de l'esclavage politique.

Je jure d'abolir la toute-puissance d'une administration qui met la force armée au service de l'illégalité, qui organise les fraudes électorales, qui, les jours d'élection, terrorise par l'assassinat et l'incendie, qui oblige les

fonctionnaires à la besogne d'agents électoraux, qui prend des otages et emprisonne les meilleurs parmi les enfants du peuple, et qui, enfin, gouverne par des décrets et des arrêts supprimant les droits sociaux de l'ouvrier.

Je jure de mettre fin au régime économique qui transforme la Guyane, pays des mines d'or, pays aux richesses fabuleuses, en une terre de désolation, de souffrance et de misère. Je demande à Dieu de mourir en combattant pour le salut de ma patrie, la Guyane immortelle.

J'ai signé ce serment avec mon sang.

Jean Galmot.

Député de la Guyane.

Patience et longueur de temps, quatre années passent. Nous sommes en avril 1928, la Guyane va voter. La Guyane a vécu en l'absence de son "Papa Galmot", sous la férule d'un nouveau député que Galmot considère comme « parachuté par le gouvernement ». Le "parachuté" se représente. Galmot, lui, ne le peut pas. Il est venu, il a retrouvé ses amis, on lui a fait fête, le peuple chante à nouveau son nom, mais il ne peut pas se présenter à la députation. Il ne retrouvera la jouissance de ses droits civiques qu'en décembre 1928. Or, nous sommes en avril.

Et pourtant Galmot a fait sa campagne. Il a simplement décidé d'utiliser les armes de ses adversaires. Faire élire à sa place un homme de paille, qui démissionnera en décembre et lui cédera la place. L'homme de paille est un journaliste qui n'a pas peur du chantage et de la diffamation. Sa respectabilité n'est pas évidente, mais peu importe : qui veut la fin veut les moyens. Galmot sait parfaitement que les élections seront truquées, et que sa liste n'a aucune chance de passer, c'est pour cela qu'il a choisi son homme ; un journaliste qui n'aura pas peur de hurler si fort au truquage qu'on entendra sa voix jusqu'à Paris. 22 avril 1928, la tension est terrible en Guyane. La troupe garde les bureaux de vote ; les bagarres éclatent un peu partout. Chacun appréhende et souhaite le moment des résultats. Quand on annonce à Galmot que son candidat est battu, il le savait ! Il savait que l'on ferait voter les morts et les absents, par milliers de faux bulletins !

Et il n'accuse pas sans raison. Par exemple, M. Gaston Monnerville s'apercevra plus tard qu'il a voté pour le candidat du gouverneur, alors qu'il était en France ce jour-là !

Jean Galmot le savait si bien, qu'il a préparé sa révolution. C'est le moment pour lui de tenir son serment :

23 avril 1928 : Un millier de manifestants muets stationnent devant l'hôtel de ville à Cayenne, muets et sans armes.

24 avril 1928 : Ils sont mille de plus, toujours muets, mais armés cette fois.

Dans la maison de Jean Galmot, on se prépare comme pour tenir un siège : vivres, munitions s'entassent pêle-mêle. De tous les coins perdus de la forêt, les planteurs arrivent fusils à la main.

Jean Galmot fait un discours public. Il réclame la démission du gouverneur, celle du conseil municipal et de nouvelles élections. L'armée est

en alerte face à la population. Tout le monde s'observe.

25 avril 1928 : Le gouverneur s'affole, il convoque Jean Galmot.

– Si vous ne cédez pas, je fais donner la troupe ! C'est la guerre civile que vous voulez ?

– C'est vous qui la voulez. Vous avez votre armée, j'ai la mienne.

– Je vous ordonne de lui faire déposer les armes, nous verrons après pour les élections, je prendrai des mesures.

– Je ne veux pas de promesses, je veux la justice.

– Désarmez-les !

– Non !

– Je vous arrête !

– Si vous voulez ! mais à partir de cette minute c'est vous qui déclenchez la guerre civile.

Galmot n'est en état d'arrestation que le temps nécessaire à la réflexion du gouverneur. Déjà les troupes de Galmot ont tiré en l'air. Si l'armée riposte, si l'émeute se déclenche, si les bagnards s'en mêlent, le gouverneur sait qu'il sera débordé. Il lui faudrait de l'aide de Paris. Mais Paris se tait.

“Papa Galmot” a gagné la bataille. Le conseil municipal démissionne, le gouverneur disparaît, et le député fraîchement élu prend le large, escorté par la gendarmerie jusqu'à un cargo pouilleux qui le ramènera en France.

1^{er} juillet 1928 : Nouvelles élections. Par 989 voix contre 64, la liste Galmot est élue, dans la fête, la musique, la danse et les feux d'artifice. Dans un an au plus, Galmot pourra reprendre sa place. Il redeviendra officiellement le député de la Guyane, cela ne fait aucun doute. Entre le peuple et lui c'est une histoire d'amour, les jaloux n'y peuvent rien.

Galmot a rempli la première partie de son serment : « Je jure de rendre la liberté à la Guyane, ses droits civils et politiques. » Il lui reste à remplir la dernière ligne : « J'ai signé ce serment avec mon sang. »

5 août 1928 : Un mois après son coup d'État, Jean Galmot est brusquement transporté à l'hôpital de Cayenne.

La nouvelle court les rues et la forêt : “Papa Galmot” est malade. Une étrange maladie qui lui marbre le corps de taches violettes, qui le secoue de vomissements répétés. Une étrange maladie qui galope si vite que la mort est déjà là ! Le temps d'une extrême-onction, le temps de rassembler les hommes et les femmes au-dehors, dans la poussière du petit matin.

Lundi 6 août 1928, 7 heures du matin : Jean Galmot, notre député de la Guyane, meurt dans la souffrance.

Un ami qui l'a assisté toute la nuit raconte :

– Il a dit : " Ils m'ont eu. "

Le médecin qui a tenté de le sauver raconte :

– J'ai trouvé de l'arsenic...

Un autre précise :

– C'est la bonne qui l'a empoisonné, il l'a dit.

Un autre encore :

– J'ai vu le sorcier, il fête la mort de Papa Galmot, c'est lui qui a donné le poison.

– Ils m'ont eu, a dit Jean Galmot.

Et cette fois il ne peut plus retenir les émeutiers, partis à la recherche de ces “ils”.

On va lyncher le sorcier, lyncher un membre du conseil général, piller, incendier, passer sa rage avec un acharnement meurtrier. Les galmotistes sont devenus des assassins. La folie prend de l'ampleur, ceux qui se cachent sont forcément coupables. Ils sont traqués, mis à mort à coups de bâton, de fusil, de pierres, de hache ou de revolver, peu importe. Six morts, vingt-cinq blessés, des centaines de milliers de francs de dégâts.

En 1931, devant les assises de Nantes, les émeutiers seront pourtant acquittés, remarquablement défendus par un jeune avocat : Maître Gaston Monnerville, futur président du Sénat. La seconde autopsie effectuée sur le corps de “Papa Galmot” n'a pas révélé d'arsenic ; faute de preuves, il est donc formellement interdit de parler d'assassinat. Mais, très curieusement, en pratiquant cette seconde autopsie, le médecin légiste s'est aperçu que l'on avait volé le cœur de Jean Galmot ! Etrange symbole. Faut-il penser que *là* se trouvait le secret du député de la Guyane, et celui de sa mort ?

40. VINCENDON ET HENRY

Un 22 décembre, deux jeunes étudiants, le Parisien Jean Vincendon, vingt-quatre ans, et le Bruxellois François Henry, vingt-deux ans, partent avec l'intention de faire le réveillon de Noël au sommet du mont Blanc. C'est un samedi, le temps est plutôt beau. Ils sont très bien outillés. D'ailleurs, ce ne sont pas des novices, Vincendon est aspirant-guide, et tous deux espèrent être sélectionnés pour la prochaine expédition française en Himalaya. Leur intention est de faire le circuit aiguille du Midi – Col de la Fourche, versant italien de la Brenva, mont Blanc et dôme du Goûter, abandonnant l'itinéraire des Grands Mulets sur la recommandation de Dufourmontel, l'un de leurs camarades, qui vient de réussir le même périple avec deux équipiers dans des conditions idéales.

En même temps qu'eux, sur l'autre versant, une cordée conduite par le guide Bonnati s'est élancée pour tenter la première hivernale du mont Blanc par l'itinéraire de la Loire. Tous sont convaincus que le mont Blanc ne présenterait pas avant longtemps des circonstances aussi bonnes. Les deux cordées progressent normalement jusqu'à dix-sept heures le lundi 24. A dix-sept heures le temps se gâte tout net, au point que la cordée Bonnati doit bivouaquer en pleine paroi par -35° .

Toutefois, la cordée Bonnati parviendra à regagner Courmayeur... dans les pires difficultés, le dimanche suivant. Par contre, on reste sans nouvelles de la cordée Vincendon et Henry.

Le mardi de Noël leur retard est signalé, mais personne ne s'inquiète car les récentes et importantes chutes de neige interdisent d'atteindre le dôme du Goûter. Toutefois, le mercredi, comme ils devraient être de retour depuis quarante-huit heures et qu'on les sait à 4200 mètres d'altitude en pleine tempête, les responsables du secours alpin commencent à se faire du souci, mais le temps est si mauvais qu'aucun hélicoptère, aucune caravane ne peut partir à leur recherche. Pourtant, le président des Guides de Saint-Gervais alerte, à l'aérodrome du Fayet, le pilote du mont Blanc, tandis que la cordée Dufourmontel se prépare à tenter de les rejoindre par l'itinéraire du Goûter.

Jeudi, arrive du Bourget un hélicoptère Sikorsky de 800 CV... Le S55. Le S55 part aussitôt en reconnaissance, et n'aperçoit personne d'autre que la cordée Dufourmontel obligée de rebrousser chemin au Nid d'Aigle.

Cependant, le temps devenant plus clair, le télescope du Brévent décèle deux formes humaines titubant sous les Rochers Rouges et semblant se diriger vers le Grand-Plateau pour y rejoindre la voie des Grands-Mulets. Sitôt la chose connue au Fayet, le S55 repart, mais fait chou blanc, handicapé par le brouillard et des vents rabattants.

Le vendredi, on voit toujours au télescope les deux petites formes humaines au flanc de la montagne. Bien entendu, on se doute qu'il s'agit de Vincendon et Henry, mais sans en être certain. Brusquement l'inquiétude grandit. En effet, au lieu de remonter vers le Grand-Plateau, on les voit

redescendre le corridor, au bord même du mur de glace qui surplombe de 300 mètres la Combe Maudite. La corniche, ou plutôt le bord de cette muraille de glace, très instable, et sur laquelle progressent les deux inconnus, s'écroule fréquemment. L'endroit est donc considéré comme extrêmement dangereux. Le président des guides réussit alors à les survoler une première fois en avion, pour leur signaler le péril et leur baliser le chemin de la remontée avec des bombes fumigènes. Il parvient également à leur larguer des vivres, des couvertures et des instructions.

Avant la tombée de la nuit, vers seize heures trente, le président des guides retourne vers la montagne et les survole encore, mais cette fois dans le Sikorsky 55 et constate qu'ils remontent la pente du plateau. C'est la preuve qu'ils ont reçu et compris son message. Ainsi conjuré le péril mortel immédiat, un conseil de guerre se tient au Fayet ; non seulement le colonel commandant la base du Bourget y garde le S55, mais il y appelle, pour le lendemain le S58, un Sikorsky deux moteurs et de puissance double, piloté par le commandant Santini aidé de l'adjudant Blanc. Le commandant Légal prend la tête des opérations.

Le lendemain, à la première heure, si les conditions atmosphériques sont favorables, le Sikorsky effectuant une rotation rapide, transportera au sommet du dôme du Goûter, seul terrain d'atterrissage possible, les guides et les alpinistes de la caravane de secours. Ceux-ci seront transportés deux par deux et se porteront ensuite à skis à la rencontre des deux alpinistes pour les aider à gagner le dôme du Goûter où l'hélicoptère les prendra à son bord. Le samedi 29 décembre, les sauveteurs sont prêts et piétinent d'impuissance, car si le gros hélicoptère Sikorsky S58 est arrivé, le ciel est par contre totalement bouché. Il est impossible qu'on les dépose dans la montagne.

C'est à peine si le commandant des opérations de sauvetage peut profiter d'une brève éclaircie pour aller survoler, l'après-midi, le plateau neigeux sur lequel ont été aperçus la veille les deux alpinistes Vincendon et Henry. Il repère les deux alpinistes qui marchent dans la neige. Ils sont remontés de cent cinquante mètres environ depuis hier soir et progressent en direction du Grand-Plateau. Les pilotes larguent une tente, du thé chaud, des vivres, des médicaments et des couvertures qui tombent à quelques pas seulement des deux alpinistes. Ces derniers sont assurés maintenant de pouvoir tenir au moins trois jours.

Demain matin, si les conditions aérologiques sont favorables, comme le laisse supposer la météo, l'hélicoptère S55 et l'hélicoptère S58 largueront, "comme prévu", au sommet du dôme du Goûter, une dizaine de sauveteurs et ceux-ci, "comme prévu", se porteront à skis à la rencontre des deux rescapés, les aidant à gagner le dôme du Goûter où les hélicoptères viendront les chercher pour les ramener dans la vallée.

Hélas ! Le dimanche, le temps ne s'améliore pas et la situation des deux alpinistes est cette fois considérée comme critique. Que se passera-t-il en effet si le temps ne s'améliore pas dans les quarante-huit heures ? Seul un petit

avion du Fayet réussit à entrevoir deux points, à peu près au même endroit que la veille, mais le pilote n'affirme rien, il s'agit peut-être d'une crevasse entrevue dans la tempête. D'autre part, s'il s'agit bien des deux alpinistes, il lui a semblé qu'ils n'ont pas eu la force d'aller chercher le matériel qu'on leur a lancé la veille et qui n'est pourtant qu'à trente mètres dans la neige, au-dessus.

C'est alors qu'apparaît Lionel Terray, le héros des Andes et de l'Himalaya que certains considèrent à l'époque comme le meilleur alpiniste du monde. Le dimanche matin, après les dernières nouvelles, alors que certains doutent que les deux alpinistes soient encore vivants, Lionel Terray lance un appel aux guides, pour former une caravane de secours. Quelques-uns répondent à son appel mais la plupart refusent.

« Nous avons tout fait pour décourager les deux jeunes gens à partir et pour leur présenter les dangers de leur folle tentative. Ils étaient libres de faire ce qu'ils ont fait, nous les admirons, mais nous n'avons aucune obligation envers eux. »

Ce à quoi Lionel Terray réplique :

– L'hélicoptère est un instrument merveilleux quand il peut voler. Quand il fait mauvais, il n'y a qu'une seule méthode, celle de toujours : la caravane de secours qui, de tout temps, a permis de ramener vivants dans la vallée les alpinistes blessés ou égarés. Même si l'on n'est pas certain qu'ils soient encore en vie, on sait où ils se trouvent. Il faut donc essayer de les sauver à tout prix. J'estime à soixante pour cent les chances de les ramener vivants, mais il n'y a plus une minute à perdre.

– Nous sommes des professionnels de la montagne, répliquent les guides. Nous gagnons notre vie en essayant de vous entourer des meilleures conditions de sécurité. Nous ne sommes pas des sauveteurs. Pourquoi allons-nous risquer notre existence pour des alpinistes qui ont montré une témérité inouïe ? De plus, nous sommes très insuffisamment assurés. La plupart d'entre nous ont famille et enfants. Le guide Payot qui est mort en portant secours aux passagers d'un avion de ligne commerciale, le *Malabar-Princess*, tombé près du mont Blanc deux années plus tôt, a laissé une famille complètement démunie. Nous avons plus de devoirs envers notre famille qu'envers toute autre personne. Bien sûr, si Vincendon et Henry avaient été accompagnés d'un guide, il n'y a pas de doute que tous les autres guides auraient été volontaires pour leur porter secours dans un réflexe de solidarité bien légitime. Mais ils sont partis seuls, comme on dit : “A leurs risques et périls.”

Pourtant, en deux heures, Lionel Terray parvient à réunir quatre jeunes alpinistes volontaires et amis de Vincendon et Henry, Gilles Souchon-Josserand, Claude Dufourmontel, François Aubert et Rémy de Vivy. Il rassemble tout le matériel indispensable. Il remue ciel et terre pour partir à quatorze heures par la benne téléphérique de l'aiguille du Midi. Celle-ci le dépose avec ses quatre compagnons au Plan de l'Aiguille, à 2350 mètres d'altitude à 14 h 45. De là, Lionel Terray pense pouvoir atteindre le Grand-Plateau dans l'après-midi de lundi et faire la liaison avec Vincendon et Henry.

S'ils ne peuvent atteindre le refuge des Grands-Mulets avant la nuit, Lionel Terray et ses compagnons doivent, soit bivouaquer sur le glacier et ils ont emporté pour cela tout l'équipement nécessaire, soit chercher refuge à la gare supérieure de l'ancien téléphérique de l'aiguille du Midi où ils savent pouvoir trouver un local à peu près hermétique et un réchaud électrique. Quoi qu'il en soit, la distance qu'ils pourront parcourir dans l'après-midi de dimanche leur permettra de gagner un temps précieux pour la journée de demain.

Hélas ! Pendant que Lionel Terray lance sa caravane de secours par un vent de quinze mètres-seconde, un drame se produit qui va donner à ce fait divers une dimension nouvelle. Inquiet de la suite des événements, la météo étant très mauvaise, le commandant Légal veut profiter d'un semblant d'éclaircie. Il envoie le S58 piloté par l'adjudant Blanc auquel sont adjoints le commandant Santini et deux sauveteurs, Bonnet et Germain. Or, les nuages collent au glacier, le vent souffle toujours à quinze mètres-seconde. En survolant les deux alpinistes qui paraissent vivants mais figés comme des statues dans une sorte d'igloo, le souffle du rotor de l'hélicoptère soulève brusquement un tourbillon de neige qui aveugle complètement le pilote.

A ce moment, un violent coup de vent "rabattant", plaque le grand appareil sur le sol où il s'écrase à quinze mètres de Vincendon et Henry. Deux gendarmes qui se trouvaient à l'aiguille du Midi assistent de loin à la catastrophe. Après quelques instants d'immobilité, ils voient quatre silhouettes, les deux pilotes et les deux guides, sortir apparemment indemnes de la carlingue : puis, les quatre hommes enfonçant jusqu'aux cuisses dans la neige, se dirigent vers Vincendon et Henry. En les voyant approcher, Vincendon, le plus atteint, n'articule que ces mots : « Sans Henry, je serais mort depuis quatre jours. »

« Quelle émotion, quelle illusion, quelle déception ! murmure Henry. Je nous croyais déjà à l'hôpital de Chamonix ! »

Le malheureux comprend sans doute que la chute de l'hélicoptère compromet gravement leurs chances.

C'est le lendemain que la presse du monde entier publie deux photos atroces. Sur la première on voit de dos trois des passagers de l'hélicoptère s'approcher de Vincendon et Henry, qui ont l'air de fantômes sous leurs anoraks. Vincendon est immobile, enfoncé dans la neige, presque jusqu'à la ceinture. Henry s'appuie sur son épaule. Certes, on voit que la progression des trois sauveteurs est pénible. On sait que la température est de -30° , mais néanmoins les trois hommes ont l'air en possession de tous leurs moyens.

La deuxième photo est pire. C'est un "plan moyen", relativement bien cadré. On voit de profil Vincendon qui baisse légèrement un visage manifestement boursoufflé par le gel, les bras pendants, les mains posées dans la neige. Il est très atteint. De face, Henry, debout –mais immobile–, le visage figé dans un sourire grimaçant qui montre toutes ses dents. Ce sourire fait mal, car on sent qu'il est plaqué sur son visage comme un masque. Pourtant il est jeune, il a un visage ouvert, sympathique. Ce sont deux statues vivantes,

incapables de bouger, mais parfaitement lucides de l'aveu même des sauveteurs. Sur le côté de la photo, le guide Germain, un bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, parle et fait face à un homme qui tourne le dos, sans doute l'un des deux pilotes.

Quand on connaît la suite de l'histoire, ces photos prennent une inquiétante signification. Car on ne ramènera pas Vincendon et Henry. « Ils mourront dans la montagne, dans des conditions que le lecteur jugera lui-même. Non, on ne les ramènera pas, » Alors, on se demande, mais qui a pris ces photos ? Ce n'est pas le guide Germain, c'est donc l'un des trois autres sauveteurs, mais lequel ? On y pense surtout quand on sait le drame qui se joue à cette minute même devant les deux malheureux. En effet, pour les guides Germain et Bonnet le problème se complique. Ils sont deux guides et il y a quatre naufragés : Vincendon et Henry et les deux pilotes que l'on dit “choqués” par l'accident et mal équipés pour la montagne. Il faut choisir !

Lorsque l'autre hélicoptère, plus petit, largue au dôme du Goûter, l'un après l'autre, quatre nouveaux sauveteurs, et avant que ceux-ci ne rejoignent les lieux de la catastrophe, la décision est déjà prise. Vincendon et Henry sont traînés jusqu'à l'épave du Sikorsky, allongés dans la carlingue, installés sous plusieurs duvets avec des vivres et des médicaments à portée de la main, mais seul Henry pourra les utiliser, car les membres de Vincendon sont gelés. Le guide Germain estime qu'en son âme et conscience il ne peut pas attendre avec eux, dans l'épave du Sikorsky, sinon il n'y aura pas deux morts, mais trois, la troisième victime étant l'adjudant Blanc, l'un des pilotes.

Quant au commandant de l'opération de sauvetage, il estime qu'il faudrait deux traîneaux et trente hommes pour les emmener. Or, il ne veut pas exposer la vie de trente hommes. La mort dans l'âme, les sauveteurs abandonnent donc Vincendon et Henry et comme ils n'ont qu'une lampe, ils les laissent dans la nuit.

Une cordée emmène l'adjudant Blanc, cruellement gelé au visage, aux pieds et aux mains et commotionné par l'accident. L'autre emmène le commandant Santini. Au cours de la remontée vers le refuge Vallot, l'adjudant Blanc tombe dans une crevasse et il faut deux heures pour l'en sortir. Finalement les deux cordées atteignent le refuge Vallot dans un état d'extrême épuisement. Un médecin de la vallée qui a la nomenclature des produits qui se trouvent dans la pharmacie du refuge, donne par radio les instructions pour soigner le commandant Santini et surtout l'adjudant Blanc pour lequel on éprouve les plus grandes inquiétudes.

Le lendemain, loin de s'améliorer, le temps empire. Le vent souffle à 135 kilomètres à l'heure et il y a maintenant dans la montagne huit naufragés dans le refuge Vallot, sorte de baraque en aluminium où, autour d'un poêle rouge, il fait facilement -15° et où il n'est même pas possible de dégeler les aliments, et qui attire la foudre comme un paratonnerre. Le séjour dans ce refuge, qui n'en est pas un, ne peut se prolonger très longtemps. Deux naufragés dans l'épave du Sikorsky à neuf cents mètres de là, Vincendon et Henry, qu'on pourra peut-

être sauver si le temps s'améliore. A ce moment, on espère beaucoup en Lionel Terray, dont la petite caravane s'est renforcée d'autres volontaires.

Mais Lionel Terray a déjà dû, une première fois, rebrousser chemin devant des barrières de glace infranchissables. Essayant par une autre voie, il parvenait à progresser vers le lieu de la catastrophe lorsqu'un avion l'a survolé en lui criant : « Ils sont tombés. »

Il a cru qu'il s'agissait de Vincendon et Henry, et que ses efforts devenaient inutiles et il a gagné le refuge des Grands-Mulets. Là, ayant appris la vérité, il a attendu une éclaircie pour reprendre sa tentative de sauvetage. Pendant ce temps, deux hélicoptères Alouette qui ont quitté Valence, mais ont été retardés par le brouillard, se posent sur la patinoire de Chamonix. Très maniable, les Alouettes perdent une partie de leur efficacité au-dessus de 3000 mètres. Elles attendent donc une éclaircie pour bondir au refuge Vallot. Il est entendu qu'elles ne se poseront pas, pour ne pas connaître le même incident que le Sikorsky, mais qu'elles feront un point fixe au-dessus du sol et que les rescapés seront hissés à bord.

Hélas ! L'éclaircie ne se présente pas le lendemain. Par contre, il se produit un autre incident stupide. Lors de la montée, trois des hommes de Lionel Terray, qui portaient le matériel radio et par conséquent plus chargés que les autres, furent devancés. Or, ils possédaient les précieuses allumettes du groupe. Le héros de l'Annapurna n'en avait que trois dans sa poche, qui furent rapidement épuisées. Il ne fallait pas songer à bivouaquer plus longtemps sans feu au refuge des Grands-Mulets, par une température de -35° .

Lionel Terray, à la fois furieux et attristé d'avoir échoué, redescend par le téléphérique de l'aiguille du Midi, dans la journée, déclarant que poursuivre plus avant aurait conduit ses cordées au suicide.

Mais dès qu'il est dans la vallée, il proclame que Vincendon et Henry auraient pu être sauvés et qu'on aurait pu éviter la catastrophe du Sikorsky si, au lieu d'attendre d'impossibles prouesses des hélicoptères, on avait envoyé à temps des caravanes de secours.

Alors, une curieuse ambiance s'établit dans la vallée. Une violente polémique oppose les guides et Lionel Terray et l'alpinisme hivernal, c'est un tollé général. Le représentant d'un ministère quelconque arrive sur ces entrefaites pour distribuer des médailles, notamment au commandant Santini et à l'adjudant Blanc qui sont toujours à 4300 mètres dans le refuge Vallot dans un état critique.

De nouveaux hélicoptères arrivent, dont l'un piloté par une jeune femme, héroïne d'une guerre coloniale quelconque, qui veut, à tout prix, s'envoler avec son engin sur le mont Blanc. Comme elle n'a aucune connaissance de la montagne, le commandant Légal le lui interdit. Alors, elle pose devant les photographes. Herman Geiger, le célèbre pilote suisse des glaciers, expose son plan pour aller se poser à proximité de Vincendon et Henry. On discute à perdre haleine, sans prendre de décision ; d'ailleurs, la météo ne le permettrait pas. Les facteurs ont beaucoup de travail, à porter toutes les lettres

recommandées que l'on envoie ou que l'on reçoit des compagnies d'assurances.

Enfin, deux couples d'environ cinquante ans, errent tristement dans cette folie, ce sont les parents d'Henry et de Vincendon. Les uns sont riches, les autres sont pauvres. Ils ne se seraient jamais rencontrés sans cette affreuse circonstance. Dans leur chagrin et leur angoisse, ils voient partout les photos de leurs fils, abandonnés dans la montagne, et entendent les accusations qu'on leur porte : « Ils sont stupides, ils sont fous, inconscients, etc. » Eux savent bien qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre, ils sont jeunes, tout simplement.

Enfin, après trois jours de tentatives infructueuses, les Alouettes parviennent à sauver les huit rescapés du refuge Vallot.

Mais personne ne retourne sur l'épave du Sikorsky. C'est seulement le 20 mars qu'une cordée parvient sur le Grand-Plateau à six heures du matin.

« Seule une roue du Sikorsky émerge, raconte le guide Germain. La carlingue est recouverte d'un bon mètre de neige. Nous commençons par creuser par le haut et nous pouvons ouvrir un des hublots. Pour l'autre il faut briser la vitre et ensuite casser les montants de la fenêtre ».

« L'appareil était comme nous l'avons laissé le 31 décembre à demi couché sur le flanc. »

« Nous trouvons Vincendon dans la position exacte où nous l'avions mis le 31 décembre. Il est toujours sur le dos dans son sac de couchage : seulement, il a sorti ses bras. »

« De plus, Henry a essayé de sortir. Tous les guides sont d'accord sur ce point. »

« Son buste, précise Germain, était encore dans l'appareil, mais ses jambes étaient à l'extérieur. Ses mains, cependant, n'étaient pas crispées et ne s'accrochaient à rien... »

Son camarade mort, Henry, au prix d'un effort surhumain, a réussi à se déplacer d'un mètre à l'intérieur de l'appareil, après s'être dégagé de son sac. Il a voulu sortir de sa prison. Il n'en a pas eu la force.

Pouvait-on le sauver ?

La question reste posée.

– Non, répond Germain, c'était impossible ! Ma conscience ne me reproche rien. Bien sûr, Henry a essayé de sortir, mais ses mains ne s'agrippaient nulle part. Il est mort en dormant, sans souffrir.

Le monde entier a suivi cette affaire, heure par heure. Des centaines de millions ont été dépensés. Les meilleurs montagnards ont été mobilisés. Un matériel énorme a été rassemblé. Mais un hélicoptère s'est abattu. Des hommes dans la tourmente ne se sont pas compris. Une cordée a fait demi-tour parce qu'elle n'avait plus d'allumettes... et deux hommes sont morts... parce que dans la nature, l'homme n'est qu'un tout petit aventurier.

41. LA VIE PAR TÉLÉPHONE

Cette histoire a fait beaucoup parler en son temps, le regretté Albert Camus a même écrit plusieurs articles à son sujet. Mais un rebondissement inattendu, inconnu du célèbre écrivain, l'a replacé dans l'actualité dans les années 70. Car il a fallu attendre quinze ans le véritable dénouement et la véritable morale de cette affaire. La vie et la mort par téléphone de Burton Abbott, où il n'est pas sûr que l'aventurier ce soit lui.

15 mars 1957, dans une heure quinze minutes, il sera mort. Mort asphyxié dans la chambre à gaz. Burton Abbott, trente ans, étudiant comptable à l'université de Californie, condamné par les hommes, sera mort dans une heure et quart. Il en est sûr. Le 22 janvier 1957, le gouverneur de Californie a refusé sa grâce et fixé son exécution au 15 mars. Hier encore le Ninth Federal Circuit Court of Appeals rejetait la demande *Habeas corpus* de son avocat George T. Davis.

C'est aujourd'hui le 15 mars, il est 8 h 45, et les exécutions dans la prison de San-Quentin ont lieu à dix heures. Voilà pourquoi Burton Abbott pense être mort dans une heure quinze minutes. Il a tout vu, tout enduré, il sait que tout n'est pas toujours sérieux dans la justice humaine, mais maintenant tout est devenu terriblement précis. Rien, jusqu'à présent, n'avait vraiment d'importance. Le seul événement, la seule chose grave, c'est ce qui va se passer dans une heure et quart. Ça c'est une cérémonie qu'on ne peut pas rater, qui ne s'improvise pas, qui ne se décommande pas, voilà pourquoi il est tellement sûr de mourir, tellement certain de mourir, qu'il n'a plus peur.

Alors, Abbott, les yeux fermés, se souvient de son procès. Il se souvient comme si c'était hier, de la salle archicomble où il fallut s'asseoir. D'étranges silhouettes en costumes sombres allaient et venaient. Au plus haut de la salle venait trôner un vénérable vieillard, tout revêtu de dignité.

Soudain, l'assemblée entière regardait Burton Abbott. Une voix jaillissant de derrière un pupitre lui racontait une histoire affreuse. Une écolière de quatorze ans : Stéphanie Bryan avait disparu en avril 1956. Georgia, la femme d'Abbott, fouillant par hasard dans le grenier, trouvait, dans un étui rouge, la carte d'identité de la gamine. La police de son côté découvrait les vêtements de l'enfant dans le garage d'Abbott, puis le corps à deux mètres d'un chalet de montagne appartenant à Abbott. Georgia le croyait innocent, mais pas le juge.

- Expliquez-vous, lui disait le juge.
- Je suis innocent...
- Mais, c'est idiot... Dites autre chose !
- Je suis innocent...

Alors le vénérable président s'impatiait. Un homme très distingué se levait devant Burton Abbott et s'interposait.

Tout là-haut, le vénérable vieillard agitait les bras comme s'il demandait un escabeau pour descendre.

- Enfin, trouvez une défense, disait-il.

- C'est une coïncidence, répondait Burton.
- Invraisemblable, disait le président.
- Alors, c'est que quelqu'un veut me perdre...

Puis Abbott ne parlait plus. On posait des questions et l'on répondait pour lui. On parlait beaucoup. On parlait à tour de rôle. C'était convenu, calculé, réglé, rôdé. En haut, le vénérable, de dignité vêtu, présidait. Plus bas, un fanatique accusait. Un renfrogné consignait. Sept jurés rassemblaient leurs esprits, se concentraient et somnolaient. Une foule sur des banquettes se faisait une opinion. Une porte s'ouvrait et se refermait de temps à autre, c'était le coffre aux témoins. Lorsque l'un des officiants voulait un témoignage, il appelait, le coffre s'entrouvrait, un témoin paraissait, tenant poliment son chapeau à la main.

Parfois, le rythme se précipitait. Les discours s'entrecroisaient. Tout se dérégla. Des voix graves psalmodiaient, des timbres aigres leur répondaient. Des index montraient le plafond, le plancher... la foule, les jurés et la poitrine oppressée de Burton Abbott. Mais, rapidement, la machine rétablissait l'harmonie de son ample mouvement, pour le condamner à mort.

Depuis, les avocats ont multiplié les appels pour obtenir sa grâce, affirmé cent fois, rappelé mille fois qu'il n'y avait pas de preuves...

Le jour fatal du 15 mars est arrivé... et dans une heure quinze minutes, Burton Abbott doit mourir.

Soudain, il entend dans le couloir deux pas qu'il connaît : celui du geôlier et celui de sa femme. Georgia ne pleure pas. Elle entre dans la cellule en s'appuyant sur le dossier de la chaise, prête à se trouver mal.

Alors Burton Abbott sent à nouveau une angoisse affreuse l'envahir car sa femme lui dit qu'il reste encore une chance. Ses avocats viennent de se décider à demander au gouverneur Knight un sursis, le temps de déposer une nouvelle pétition devant la Cour suprême de l'Etat, arguant de ce que les droits constitutionnels ont été violés pendant le procès. Ils demandent un sursis d'une heure au minimum. Georgia Abbott s'assied sur la chaise devant son mari. Il ne reste plus qu'à attendre, dans le silence...

Dehors, il neige. Pendant ce temps, George T. Davis, avocat de Burton Abbott, s'efforce d'entrer en relation avec le gouverneur Knight, lequel est en route vers l'aérodrome d'Alamada Air Station, d'où il doit décoller pour atterrir sur le porte-avions *Hancock*, afin d'effectuer une brève croisière en mer. L'avocat obtient qu'une ligne téléphonique soit réservée en permanence avec l'aérodrome, espérant entrer en relation avec le gouverneur Knight dès son arrivée.

Le temps passe. Tout à coup, une voix se fait entendre au bout du fil, c'est le gouverneur Knight : il accorde un sursis d'une heure et fait prévenir le directeur de la prison que l'exécution se trouve reportée à onze heures. Alors, sans perdre un instant, l'avocat de Burton Abbott remet une nouvelle pétition au juge Gigson de la Cour suprême. Il est dix heures. Dans la cellule de la prison de San-Quentin, Burton Abbott vient d'être séparé de sa femme. Ils

sont restés l'un devant l'autre, silencieux, pendant quarante-cinq minutes. Abbott ne sait pas pourquoi les gardiens sont venus l'arracher de force tandis qu'elle était dans ses bras et ignore maintenant où elle se trouve.

Pourtant, l'espoir renaît dans son cœur. Les exécutions ont toujours lieu à dix heures précises et il est maintenant 10 h 10. L'avocat Davis aurait-il gagné la partie ?...

Il est 10 h 38 quand le juge à la Cour suprême téléphone à la prison de San-Quentin pour informer le directeur Warden O. Steets que le nouvel appel présenté par l'avocat George T. Davis vient d'être rejeté.

Mais George Davis fait savoir qu'il ne désespère pas et prépare un nouvel appel auprès du State Attorney General.

Tout au fond de la prison, à l'extrémité d'un labyrinthe de couloirs, dans une petite pièce qu'on appelle la salle des témoins et d'où l'on surveille par un hublot la chambre à gaz, le directeur de la prison se donne dix minutes de réflexion.

Il est 10 h 48 minutes, Burton Abbott, qui était assis sur son lit, se lève brusquement. La porte de sa cellule s'ouvre, des hommes graves viennent le chercher, car l'exécution est décidée.

Mais tandis que le condamné défile résolument dans les couloirs et que des mots d'encouragements fusent de chaque cellule, le directeur de la prison se précipite à nouveau sur le téléphone. Il apprend que l'avocat de Burton Abbott s'efforce de toucher par radio le gouverneur Knight afin d'obtenir encore un nouveau délai, le temps de déposer l'appel auprès du State Attorney General, Edmond G. Brown. En attendant l'avocat lui demande un nouveau sursis d'un quart d'heure.

Il est 11h01.

Le directeur de la prison accorde ce quart d'heure de sursis, tandis que le condamné reste debout devant la chambre à gaz. On n'ose plus lui faire regagner sa cellule mais on ne craint pas de le laisser regarder la mort en face. Du plus près qu'il est possible.

L'avocat se bat avec le téléphone. Toute vie s'est suspendue dans ses bureaux. Dans dix minutes, les portes de la chambre à gaz se refermeront sur Abbott. Davis obtient enfin le gouverneur qui vient d'atterrir sur le porte-avions et lui demande un nouveau sursis d'une heure.

« Est-ce utile ? demande le gouverneur... A quoi bon faire souffrir ce malheureux ? Reculer encore une fois sa mort pour finalement la lui donner ?... »

Mais l'avocat le persuade qu'il va réussir. Le State Attorney General est saisi de sa demande. Il faut une heure... une heure seulement. Soit... le gouverneur Knight va donner, au directeur de la prison, ordre de surseoir pour une heure à l'exécution. L'avocat raccroche aussitôt, afin que le gouverneur puisse envoyer de toute urgence son message. Il lui reste à peine six minutes.

11h10.

Les gardiens font entrer Abbott dans la chambre à gaz. Persuadé que le

Ciel et les hommes le condamnent définitivement, Abbott s'assoit sans trembler sur la chaise verte à laquelle on l'attache solidement. Mais les gardiens n'en finissent pas de parfaire leurs préparatifs car l'heure n'a pas encore sonné.

Depuis le porte-avions *Hancock*, au large des côtes de Californie, le message du gouverneur Knight parvient au bâtiment resté tout exprès à l'ancre, pour transmettre ses communications.

Mais le message du gouverneur doit absolument passer entre les mains de son secrétaire Joseph Babich qui se trouve en déplacement à Sacramento. Le message s'envole donc à nouveau, mais cette fois jusqu'à Sacramento par-dessus la côte, le désert californien et les sierras couvertes de neige.

11h15.

Les bourreaux attachent un sac de cyanure de potassium au levier surplombant une cuvette d'acide sulfurique, sous la chaise de Burton Abbott.

Un des gardiens lui donne une claque sur l'épaule.

« O.K. », dit Abbott.

Puis les bourreaux sortent et ferment derrière eux les portes étanches. Alors, l'un d'eux tourne une manette et le levier s'affaisse, plongeant le sac de cyanure dans la cuvette d'acide.

Des vapeurs blanches s'élèvent. Le processus de la mort est commencé. Le secrétaire du gouverneur, Joseph Babich, en recevant le message pousse un énorme juron et se jette sur le téléphone pour appeler la prison. Mais, il n'a pas de liaison directe, il doit utiliser une ligne ouverte au public, supplier, injurier, abjurer qu'on lui passe la prison en priorité.

Enfin, il entend la voix du directeur.

– Allô... J'appelle au nom du gouverneur... Est-ce que l'exécution est commencée ?

– Oui...

– Peut-on l'interrompre ?

– Non... répond la voix triste et froide...

– On ne peut pas entrer dans la chambre ?

– Impossible.

– Avec des masques...

– Impossible... nous n'avons pas de masques... et puis le gaz se répandraient dans les couloirs...

– Mais en faisant vite ?

– Non, la chambre est fermée hermétiquement et un système de sécurité empêche qu'elle soit ouverte avant la dissipation totale des gaz. D'ailleurs, les gaz montent déjà vers sa tête...

A ce moment, le directeur se tait et raccroche, surveillant ses gestes. En effet, Burton Abbott vient de lancer un dernier et terrible regard sur le hublot, comme s'il devinait le drame horrible qui s'est joué. Aussitôt, le téléphone sonne encore, Edmond G. Brown, State Attorney General, annonce qu'il demande à la Cour un moratorium de cinq ans, c'est-à-dire cinq années de

sursis pour Burton Abbott.

« Trop tard... reedit encore le directeur, l'exécution est en cours depuis quatre minutes... Je ne vois déjà plus son visage. Il disparaît dans un nuage de gaz... Dans quelques secondes, son cœur ne battra plus... »

Et le directeur regarde le nuage de gaz flottant un instant. Il tient toujours le téléphone, l'Attorney General continue de parler à l'autre bout... Que dit-il ? Peu importe, le nuage se dissipe, et il parle d'un mort.

A l'époque, Albert Camus qui menait campagne contre la peine de mort démontrait qu'elle devait être abolie, puisque justement elle représentait la seule peine irrémédiable. Mieux vaudrait donc abolir que de prendre le risque de se tromper... Et que dire d'une sanction que l'on peut remettre en question toutes les cinq minutes à coups de sursis et de retournements de loi. Une mort doit-elle dépendre d'une virgule mal placée ? Où allons-nous si le téléphone tombe en panne ?

Burton Abbott aurait gagné cinq ans d'existence si la communication téléphonique avait pris trente secondes de moins.

Mais dans les années 70, la femme de Burton Abbott, en rangeant de vieilles affaires, tomba sur le journal de son mari. Il y racontait son crime en détails suffisamment précis pour qu'une enquête donne enfin la preuve formelle de sa culpabilité. Burton Abbott avait violenté et tué une enfant de quatorze ans, Stéphanie Bryan.

Il ne disait pas vraiment pourquoi. Mais peu importait le pourquoi finalement.

Le “parce que” avait tranché depuis longtemps.

42. MONSEIGNEUR L'IRLANDAIS

Le pays de cet aventurier est le plus petit et le plus puissant du monde, dit-on. Quarante-quatre hectares, un millier d'habitants, un gouverneur, un palais, une station de radio. Des relations très diplomatiques avec le monde entier...

Et pourtant, ni roi, ni président, ni empereur, mais beaucoup plus. Le pays de cet aventurier, c'est le Vatican. Son souverain, le pape Pie XII, car nous sommes en 1940. Et cet aventurier porte la soutane du prélat. Il est Mgr O'Flaherty. Comment peut-on devenir aventurier au sein du Vatican, quand on est évêque et que l'on fait partie du Saint-Office ? Comment peut-on devenir aventurier en temps de guerre, alors que sa Sainteté Pie XII a formellement déconseillé à ses évêques de prendre parti pour qui que ce soit, de respecter la neutralité à tout prix ? C'est très simple. Tout d'abord Mgr O'Flaherty est irlandais comme son nom l'indique. Et pour un Irlandais, la contestation est un état naturel. Ensuite, il faut bien le dire, Mgr O'Flaherty a mauvais caractère et ne supporte pas la contrainte.

Or, si l'on additionne Irlandais plus mauvais caractère, on a beau rajouter les dix commandements, on n'obtient pas un prélat tranquille, loin de là. Il est une autre chose que tout bon Irlandais porte en son cœur, c'est la haine de l'Anglais. Une haine curieuse, toute naturelle et indéfectible. Mgr O'Flaherty ne manque pas à la règle, il est résolument anglophobe.

Durant toute sa jeunesse de séminariste, il n'a pas craint le coup de poing avec l'ennemi. Nationaliste avant tout, il a rossé sans aucun remords quiconque n'admettait pas l'indépendance irlandaise. Or le voilà visiteur des camps de prisonniers anglais en Italie du Nord. Ils sont là par dizaines de milliers. O'Flaherty sert d'interprète à son supérieur hiérarchique, Mgr Duca, le nonce officiellement chargé par le Vatican de l'aide aux prisonniers. En tant qu'Italien, et surveillé par des officiers allemands, Mgr Duca prêche la résignation et la patience, c'est son rôle. Derrière lui, un petit sourire gentil aux coins des lèvres, Mgr O'Flaherty traduit. C'est un drôle d'évêque et un drôle de traducteur. Carrure d'athlète, champion de golf et boxeur émérite, O'Flaherty dissimule sous sa soutane des muscles d'acier. Une paire de lunettes rondes donne à son regard une fausse douceur.

Quand Mgr Duca dit à un prisonnier : « Nous sommes là pour vous aider à vivre votre infortune. Soyez patient, mon fils, priez pour la paix... », Mgr O'Flaherty traduit : « Donnez-moi l'adresse de votre femme ! Où avez-vous été fait prisonnier ? Combien d'hommes ? A qui puis-je transmettre ces renseignements ? »

Pour l'évêque irlandais, il n'y a plus d'Anglais. Il n'y a plus que des prisonniers à défendre et des Allemands à combattre. Bientôt devenu le courrier officiel des prisonniers britanniques, Mgr O'Flaherty se retrouve à la tête d'un réseau d'informations à l'intérieur du Vatican. Espion ? Non. Monseigneur se contente de donner des nouvelles aux familles de prisonniers. Et, les prisonniers se donnant le mot, monseigneur finit par s'occuper des

prisonniers qu'il ne rencontre même pas, qui sont à l'autre bout de l'Italie, qui sont quelque part en Europe. De prêtres en prêtres, de prisonniers en prisonniers, voilà comment s'est formé le réseau O'Flaherty.

L'administration italienne se fâche : « Ce monseigneur va trop loin, nos amis allemands le soupçonnent d'aider les prisonniers au-delà de ses fonctions apostoliques. »

Et voilà monseigneur convoqué par le Saint-Office, réprimandé par Sa Sainteté, et interdit de visite ! O'Flaherty ronge son frein quelque temps, faussement contrit, mais ne le ronge que superficiellement. Au détour d'une bibliothèque, dans le silence et la neutralité vaticane, le voilà qui croise un petit prêtre irlandais.

- Monseigneur, je suis bien ennuyé...
- Parlez sans crainte, mon fils, je vous assisterai...
- J'ai là quelques réfugiés anglais dont le parachutage s'est bien mal passé.
- Que peut-on faire “mon bon fils” ?
- Les cacher, monseigneur...
- Où ça, mon fils ?
- En un lieu saint, inattaquable, monseigneur...
- Un lieu bénéficiant de l'extraterritorialité, mon fils ?
- Dieu vous entende, monseigneur.
- Combien sont-ils ?
- Quatorze.

Voilà donc quatorze Anglais réfugiés au Vatican, pour commencer. Car il en arrive d'autres : juifs, évadés. Italiens antifascistes. Le Vatican regorge de monde.

O'Flaherty n'est pas le seul responsable de cet envahissement bien entendu. Mais il est le seul à oser faire circuler dans les palais, au nez et à la barbe des gardes suisses, au nez et à la barbe des Allemands, au nez et à la barbe de Sa Sainteté le pape... il est le seul à oser faire circuler des Anglais évadés, en soutane !

Cette fois-ci, le cas est grave. Sa Sainteté Pie XII va ordonner que l'on refoule sans pitié les réfugiés qui se pressent aux portes de son église. Les gardes suisses seront incorruptibles. Le Vatican est fermé. Ceux qui y sont déjà y resteront, c'est tout ce que peut faire le plus puissant mais le plus petit Etat du monde.

Un autre trait du caractère irlandais, est l'obstination. Quand un Irlandais a décidé de boxer quelqu'un, par exemple, il va jusqu'au knock-out ! Quand il a décidé de boire, il va jusqu'au fond du tonneau de bière, et Mgr O'Flaherty a décidé qu'il ferait de la résistance.

On ferme les portes de l'église ? Qu'à cela ne tienne, il travaillera dehors.

Le plus difficile est de trouver de l'argent car le soutien aux réfugiés de plus en plus nombreux, le maintien des réseaux d'évasion, la nourriture, les complicités, tout cela coûte fort cher. Or il n'est pas question de puiser dans les fameux trésors du Vatican. D'ailleurs, officiellement, il n'y a pas de trésor,

et officiellement on est neutre. Monseigneur n'a plus qu'une ressource, l'ambassadeur de Grande-Bretagne.

Demander de l'aide à un Anglais, c'est dur, et à un diplomate dont l'ambassade est fermée par les autorités allemandes, c'est de la folie !

Sir Francis d'Arcy est le plus prudent des diplomates en résidence surveillée et il tient à monseigneur un drôle de langage, il hausse même le ton pour refuser :

- Utiliser les fonds officiels ? Monseigneur, c'est impossible.

Et, il baisse le ton pour proposer :

- Mes fonds personnels sont à votre disposition...

Plus fort :

- Personne ici ne peut vous aider, monseigneur.

Encore plus bas :

- Mon valet de chambre est un type extraordinaire. Je vous l'envoie.

Cette fois, le réseau O'Flaherty prend de l'ampleur et de la consistance. Le valet de chambre, John May, est effectivement un type extraordinaire.

Spécialiste du marché noir et du système D, il dirige bientôt pour O'Flaherty la liaison entre l'ambassade fermée et le Vatican fermé, par l'intermédiaire de la légation suisse. Il fournit tout : nourriture, vêtements et bonne humeur.

Arrive ensuite le major Sam Demy. Fait prisonnier à Alamein, Demy s'est évadé et réfugié en Italie. Ce sera lui l'homme d'action, le maquisard de choc.

Désormais, le réseau O'Flaherty est entré dans la guerre. Monseigneur a largement dépassé le cap des bonnes intentions. Argent, armes, parachutages et plus de deux mille hommes éparpillés aux alentours de Rome, font de lui l'évêque le plus en vue du Vatican.

Et voici venir son ennemi personnel, l'un des plus durs, dont le nom a résonné, il n'y a pas longtemps encore aux oreilles du public : Herbert Kappler.

Kappler, le chef des S.S. à Rome. Le colonel Kappler est informé que Mgr O'Flaherty, prélat du Saint-Office, est un dangereux partisan. De son côté, l'Irlandais est informé que le chef nazi le guette.

Une longue et patiente chasse à l'homme commence entre le loup allemand et le renard irlandais. Une chasse dont l'issue est surprenante. Mgr O'Flaherty est un gibier difficile à piéger pour le colonel Kappler. Car l'évêque bénéficie de l'extra territorialité du Vatican. Nul, même pas un officier S.S., ne peut y pénétrer pour y arrêter qui que ce soit. S'il le voulait, monseigneur pourrait faire des pieds de nez aux nazis, du haut de la dernière marche de la basilique Saint-Pierre. Et il le veut !

Avec une impudence réconfortante, il donne ses rendez-vous sur le parvis à l'abri des gardes suisses, à quelques mètres des premières sentinelles allemandes. Il suffirait d'un pas de plus, d'une inattention des gardes, pour que les chiens fidèles de Kappler lui mettent la main au collet. Ils espèrent l'imprudencia, le faux pas, ils font le siège avec une rage de jour en jour plus amère. Tous les amis de monseigneur sont surveillés et leurs maisons piégées.

Le colonel Kappler entre deux tortures et trois menaces s'informe lui-même des mouvements de l'ennemi assiégé. Il croit s'informer et il croit l'ennemi assiégé.

Mais régulièrement les preuves de l'activité de l'Irlandais lui arrivent aux oreilles. Monseigneur continue à recueillir des fonds, lesquels fonds transformés par John May, le valet de chambre, alimentent les hommes de Demy le maquisard. On sabote, on parachute, on a donc des contacts avec Londres. L'Intelligence Service a enfin son antenne au Vatican et il s'est joint à l'armée secrète de Demy, des Américains, des Français, des Yougoslaves. Le colonel Kappler le suppose, mais ne connaît pas Demy. John May, lui, a carrément fondé une société de marché noir qui fonctionne à plein temps et sur laquelle son ambassadeur de patron ferme pudiquement les yeux. Le colonel Kappler le suppose, mais il ne connaît pas John May. Il ne connaît que Mgr O'Flaherty. Il sait qu'il est le général d'une armée de petites sœurs et de petits curés, qui sillonnent jour après jour la ville de Rome.

On leur donnerait le Bon Dieu sans confession pendant qu'ils transportent, de planque en planque, argent, vivres et munitions.

Il faut que monseigneur tombe. Mais monseigneur est malin, nul ne sait comment il franchit les frontières du Vatican mais il le fait, c'est certain. Car nul autre que lui ne pourrait obtenir de l'argent des nobles italiens terrés dans leur palais.

Et justement, un jour de 1944, le palais du prince Doria Filippo doit être la prochaine visite de monseigneur. Le colonel Kappler vient d'en être informé, et il se frotte les mains. Voilà des mois et des mois qu'il attend ça ! Un évêque en flagrant délit dans le palais d'un prince ! Belle prise ! De son grand pas de sportif déguisé en évêque, O'Flaherty marche résolument vers le palais de Filippo. Ses yeux brillent de méfiance derrière ses lunettes rondes. On le sent prêt à détalier, à la moindre alerte, comme un champion de cent mètres. Mais la voie est libre. Monseigneur franchit les portes du palais qui se referment sur lui. Le gibier est pris au piège. Cinq minutes après lui, un détachement de S.S. mené par un officier de Kappler envahit le palais, les domestiques s'affolent. Les bottes résonnent dans les grands salons, on court chercher le prince qui sort de son bureau, étonné, furieux, et très fin de siècle :

– Messieurs, de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne vous permets pas...

Le malheureux prince est bien courageux, car il est mort de peur. Au bruit de la première botte, il a fait disparaître monseigneur par le couloir de service qui mène à la cave. Il lui faut au moins deux minutes, dans un premier temps, pour permettre à l'évêque de s'y réfugier. Et dans un second temps, prier le Ciel, pour que les S.S. ne fouillent pas la cave.

– Messieurs, ceci est outrageant ! Que cherchez-vous ? Ce palais n'est pas un repaire de partisans, que je sache.

L'officier donne l'ordre de fouiller la maison et, sûr de lui, annonce :

– Nous devons arrêter l'évêque qui vient d'entrer chez vous ! C'est un

traître, et vous êtes son complice.

– Il n'est pas là, je ne connais pas d'évêque et personne n'est entré ici.

Les deux minutes sont passées. Mais les hommes fouillent toujours la maison de fond en comble, et l'officier s'est assis tranquillement.

– Nous allons le trouver, toute la maison est cernée.

Le prince s'indigne toujours et les minutes passent, insupportables. Enfin, les uns après les autres, les hommes font leur rapport : bredouilles. Ni dans le grenier, ni dans la cave, nulle part, pas plus de monseigneur que de beurre en tranche. Le colonel Kappler peut s'étouffer de rage... Comment s'y est pris ce diable d'Irlandais ? Deux soldats allemands l'ont pourtant vu passer sans le savoir. Ils étaient de garde à une porte de service, ils ont regardé sortir un charbonnier, couvert de suie, courbé sous le poids d'un sac. Le charbonnier leur a souri, il a craché dans ses mains, en prenant tout son temps, il a bien ajusté son sac et s'en est allé d'un pas tranquille. Le même charbonnier a eu beaucoup plus de mal à regagner ses quartiers du Vatican : soutane et chapeau jetés pêle-mêle dans le sac de charbon avaient bien souffert, et les gardes suisses en ont fait une tête ! Tout le monde n'a pas le sens humoristique de Mgr O'Flaherty. Et tout le monde ne fait pas la guerre en soutane, avec la ruse pour seule arme.

Voici venir le printemps 1944.

Talonnés par la défaite, rendus furieux par le désastre imminent, les S.S. mènent une répression infernale.

24 mars 1944, le colonel Kappler dirige le massacre de la Fosse Adreatine. Trois cent vingt-cinq partisans italiens assassinés dans une carrière souterraine. En mai, les S.S. ont épuisé presque toutes les horreurs dont ils étaient capables. Le 3 juin, l'avant-garde des Alliés est aux portes de Rome. Le réseau O'Flaherty s'active. Sam Demy, installé au Vatican, transmet aux blindés anglais depuis le poste émetteur de la station les positions allemandes. Monseigneur court la ville pour épargner à ses protégés, réfugiés en dehors de la cité vaticane, les dernières rafles des S.S. C'est la fin. Mgr l'Irlandais n'a plus de travail. Le colonel Kappler, non plus, il est en prison, condamné à vie.

Mais quand un Irlandais a décidé d'aller au bout des choses, rien ne l'arrête.

O'Flaherty s'était occupé des victimes de la guerre, il va maintenant s'occuper des victimes de la paix. Prisonniers italiens ou allemands, le voilà qui recommence.

« Donnez-moi l'adresse de votre femme. »

Il n'a pas changé de camp, Mgr l'Irlandais. Il est toujours du même côté. Mais rien ne le contrarie plus qu'un homme en prison. Il ne peut pas s'empêcher de l'aider, quel qu'il soit, la preuve ?

Qui rend visite à l'ex-colonel Kappler au fond de sa prison ? Monseigneur ! Voilà les deux ennemis face à face. Le loup allemand tourne en rond dans sa cellule, et le renard irlandais vient lui apporter le secours de la charité sans rancune. L'ancien chef des S.S. de Rome a toujours la bouche amère et le teint pâle. L'évêque aventurier a toujours le sourire et l'œil frais. Ils se regardent. Et

Kappler demande :

– Vous reviendrez ?

– Je reviendrai.

Monseigneur est revenu, souvent. Il a même appuyé la première demande de libération de Kappler. Et comme il n'était pas question qu'elle aboutisse, il a fait la dernière chose qu'il pouvait faire pour son ennemi, et celui de tant d'autres, il l'a évangélisé.

Un jour, dans sa cellule, Herbert Kappler s'est agenouillé devant Hugh O'Flaherty. Et monseigneur a baptisé le criminel de guerre, au cours d'une cérémonie étrange et impressionnante.

Baptisé ! Quelle drôle de vengeance.

43. L'ÉLECTROCUTÉ DE CAO

L'histoire de M. Degain pourrait se découper en trois chapitres.

Titre du premier chapitre : *POURVU QUE M. DEGAIN N'ARRIVE PAS A CAO.*

Deuxième chapitre : *MONSIEUR DEGAIN PREND D'ASSAUT LA PRÉFECTURE DE LA COTE-D'OR.*

Troisième chapitre : *MONSIEUR DEGAIN TRIOMPHE DEVANT DES MILLIONS D'AUDITEURS.*

Premier chapitre :

POURVU QUE MONSIEUR DEGAIN N'ARRIVE PAS A CAO.

Gao, c'est une ville du Niger et si M. Degain arrive à Gao, ce sera pour y mourir. Le lecteur peut penser : « Bon, il n'est pas arrivé à Gao, puisqu'il est toujours vivant ! »

Eh bien, oui et non !

Roger Degain, devenu civil après avoir été mobilisé au Sahara, décide, à vingt-trois ans, de créer sur le Niger une entreprise de transports de vivres frais à travers le désert. Seulement, Degain est pauvre comme Job.

Il décide donc de partir vers le Sud saharien dans une vieille Oldsmobile 1928 à gazogène, payée 400 francs. Le tout, c'est d'arriver jusqu'à Gao.

Degain part de Grenoble un beau matin, avec, en tout et pour tout 600 francs. D'abord, il verse 300 francs à la douane d'Algésiras pour la fameuse Oldsmobile 1928 et s'embarque. De l'autre côté, les douaniers de Tanger estiment la guimbarde à 8000 francs et demandent dix pour cent de droits de douane, soit 800 francs. Incapable de payer une telle somme, Degain envisage de renoncer à son projet. Ce serait la meilleure chose qui puisse lui arriver. Malheureusement, Degain, têtu, réussit à passer la frontière avec seulement 100 francs. Ces 100 francs constituent sa seule richesse, et comme la voiture demande une remise en état, et qu'il faut des vivres pour traverser le Sahara, il cherche du travail et s'engage comme électricien, en souffrant de ce retard.

S'il savait qu'arriver à Gao signifie la mort, il resterait là, planté jusqu'à se couvrir de rides comme un arbre de feuilles. Mais non, toujours tenace, six mois plus tard, Degain s'élance sur le long chemin de Gao par la nationale 6 qui traverse le désert et dont la première étape est Colomb-Béchar. Sans trop d'ennuis, il parvient à Colomb-Béchar, quelques jours plus tard, à 2600 kilomètres de Gao.

A Colomb-Béchar, il obtient la permission de franchir, sans escorte, 800 kilomètres de désert, jusqu'à Reggan, à l'entrée du Tanezrouft, seconde étape sur le long chemin de Gao. Grâce au Ciel, il semble impossible que la vieille Oldsmobile tienne le coup. Le sable vole sous les pneus, s'insinue partout malgré les vitres fermées. Il en est tout gris et se mouche sans arrêt. Ses vêtements deviennent méconnaissables et prennent d'autres couleurs, indéfinissables, les couleurs du désert. Le gazogène et le moteur envahis de sable eux aussi semblent vouloir perdre leurs entrailles et leurs boulons tout

au long de cette longue piste, mais l'équipage tient bon et Degain l'amène jusqu'au poste de Reggan, sur les rives du Tanezrouft, à 1800 kilomètres de Gao.

Le Tanezrouft, c'est le désert total, absolu, même les caravanes le fuient. Et Gao est de l'autre côté de cet océan vide. Il reste une chance que Degain n'aille pas à Gao, jamais on ne le laissera s'y élancer en aussi piètre équipage.

Eh bien si ! Mais l'officier commandant le poste de Reggan exige qu'il attende le passage d'un convoi pour poursuivre sa route. Le premier convoi doit arriver dans un jour ou deux. Pendant ce temps, Degain compte se reposer, car il est très fatigué, et réviser la voiture qui en a grand besoin, mais à deux heures du matin, il est réveillé en sursaut, le convoi qui vient d'arriver doit repartir aussitôt vers Gao, s'il veut partir c'est le moment.

Le voilà en route vers *Bidon 5*, au cœur du Tanezrouft, au cœur du néant. *Bidon 5*, car la première traversée du tragique Tanezrouft fut établie en 1925 et tous les 50 kilomètres, on déposait un bidon qui devait servir de repère... Au 250^e kilomètre, c'est-à-dire au cinquième bidon, furent dressés un hangar, un poste d'essence, une baraque et un réservoir d'eau. C'est *Bidon 5*. Degain, fatigué, dans sa guimbarde pousrive, se rend compte immédiatement qu'il ne roule pas assez vite pour suivre le convoi qui se compose de deux voitures allemandes et d'un camion arabe. Ce dernier soulève un nuage de sable devant la vieille voiture qui s'accroche désespérément. Le convoi va beaucoup plus vite que lui, mais s'arrête de temps en temps et Degain finit toujours par le rejoindre. Pourtant à chaque étape, il prend un peu plus de retard et il devient plus difficile de le combler. A droite, à gauche, devant, partout : le reg, le sol le plus amorphe et le plus désolé du monde, une étendue fantastique d'une platitude horrible. Assommé par la chaleur, Degain roule sans arrêt, écarquillant les yeux, perdant sans cesse le convoi de vue. S'il l'abandonnait maintenant, il serait obligé de faire demi-tour. Mais chaque fois que les routiers s'arrêtent pour manger et dormir, Degain continue de rouler. Il roule ainsi pendant des heures... Il les rattrape toujours, toujours plus avant sur le chemin de Gao.

Le troisième matin, après avoir roulé toute la nuit, le convoi est déjà prêt à redémarrer. Lorsque Degain le rejoint, il doit repartir aussitôt, mort de fatigue, dans la voiture usée, dont le radiateur fume, faisant vite baisser sa provision d'eau. On pourrait le croire vaincu et sauvé, puisque la mort l'attend à Gao. A la balise 250, se dressent un hangar métallique et un poste d'essence. Il traverse cette modeste agglomération sans ralentir, dans un nuage de poussière, car sur le reg, la trace du convoi se fait de plus en plus légère, déjà presque effacée. Le radiateur fuit de toute part, mais Degain établit un dispositif de tuyaux, afin de permettre à l'eau du radiateur de circuler plus facilement. Malgré ce système D improvisé, le radiateur fume, l'eau s'évapore, le réservoir se vide et l'horizon reste désert. Il a perdu le contact avec le convoi. Les roues se mettent soudain à patiner. Il perd une demi-heure avec le matériel de désensablement pour dégager la voiture. Plusieurs fois, dans la

nuît, le même incident se reproduit et Degain, épuisé, coupe le contact.

Aurait-il compris que, décidément, le Ciel ne veut pas qu'il aille jusqu'à Gao ? Non, puisque le lendemain matin, la vieille Oldsmobile roule toujours sur le reg. L'immobilité de Degain au volant est sinistre. Le soleil frappe la tôle avec tant de violence qu'elle en devient brûlante. La vapeur fuse du radiateur. Il va falloir abandonner. Adieu Gao, Degain en a les larmes aux yeux.

Brusquement, sur l'horizon, un point apparaît, minuscule. Il approche, grandit, devient un énorme camion blanc, c'est le camion arabe du convoi. Le chauffeur l'attend, lui donne un bidon d'eau puis ils se dégourdisent les jambes ensemble sur le bord de la piste et fument une cigarette. Il est, paraît-il, à 50 kilomètres de *Bidon 5*. Là, à 1350 kilomètres de Gao, le malheureux Degain, qui marche à la mort sans le savoir, reprend espoir. Comme il ne veut pas gêner le routier dans sa marche, il lui dit :

« Je ne veux pas vous retarder plus longtemps, vous allez partir sur *Bidon 5* et prévenir que j'arrive. Si, par exemple, dans les deux jours je ne suis pas à *Bidon 5* qu'ils envoient du secours. »

Dès que le routier disparaît dans un ronflement de moteur et un nuage de sable, Degain entreprend de couper le radiateur en deux. La journée se passe en bricolage et en réparations. Il est épuisé et ne mange pas, mais, dès que la lune se lève, il repart sur le Tanezrouft, désert jusqu'à l'infini. C'est alors, tandis que la nuit s'écoule, qu'il se produit un incident bizarre. Derrière la vieille voiture, il n'y a pas que la trace des roues dans le sable, il y a aussi une autre trace, une petite ligne brunâtre, vite disparue, c'est l'eau de son bidon qui fuit et se vide, sans qu'il s'en aperçoive. Pourquoi ce bidon en bon état se met-il à fuir ? Sans doute parce que le ciel s'acharne à sauver Degain, s'acharne à le retenir, à le freiner, à le clouer sur cette route de Gao.

Au matin, Roger Degain s'aperçoit qu'il reste seulement 3 litres d'eau dans un jerricane, encore y a-t-il dans cette eau plus d'un litre d'essence. Mais, ce n'est qu'un retard, les gens de *Bidon 5*, prévenus par le camion, vont venir le chercher. Et là encore, le Ciel manifeste sa sollicitude. Pour l'empêcher d'aller à Gao, il a été jusqu'à imaginer un incroyable stratagème. Le camion arabe était chargé d'armes de contrebande. Il est passé devant les hangars de *Bidon 5* sans s'arrêter, sans prévenir la troupe, abandonnant bel et bien Roger Degain sur la piste. La nuit tombe sur lui, alors qu'il est resté toute la journée couché sous la voiture, pour s'abriter du soleil. L'inquiétude cette fois le ronge.

Lorsque le jour se lève, sa langue commence à gonfler et la soif le torture, mais il ne renonce pas. La voiture remise en route, sans une goutte d'eau dans le radiateur, par toutes petites étapes de 5 ou 6 kilomètres, il s'acharne à gagner *Bidon 5*, sur la route de Gao.

Un soir, la vieille Oldsmobile bringuebalante s'arrête, Degain en descend, couvert de cambouis, à demi fou, la langue enflée, les traits creux, les yeux brillants, visage figé dans une seule grimace, il marche comme un ivrogne pour s'écrouler dans le sable. Il est juste devant la porte des baraques de *Bidon*

5. Il a de nouveau toutes les chances d'arriver à Gao. En effet, réveillé au petit matin, le personnel de *Bidon 5* lui donne à boire et il passe toute une semaine dans le poste à bricoler la voiture, à remplacer le radiateur puis il repart et roule pendant cinq jours de Tanezrouft au Niger, 1300 kilomètres de pistes, de savane et de brousse.

Enfin, il sent son cœur bondir de joie dans sa poitrine, en apercevant les murs blancs de Gao. Mais, le lendemain matin, 7 août, des troubles ayant éclaté dans la région, le personnel de l'E.D.F., solidaire, se met en grève et les moteurs des pompes à eau sont arrêtés, les chambres froides, les réfrigérateurs, la couveuse et la salle d'opération du dispensaire, tout est en panne. Degain, électricien de son métier, se trouve immédiatement réquisitionné, et le chef de district lui demande de remettre un transformateur en service.

« D'accord, mais à condition d'être normalement assuré. »

Bien entendu, on tient compte de sa requête et il est assuré en bonne et due forme. Sur place, Degain vérifie par téléphone que le courant est coupé. En ayant reçu l'assurance, il ouvre la porte du petit blockhaus. Degain est en espadrilles. Il entre et cherche aussitôt des yeux les fusibles. Le blockhaus est obscur. Pourtant il aperçoit les fusibles à portée de sa main. Dehors il fait très chaud. Le sol vibre sous le soleil brûlant. Degain transpire. Il enlève un fusible, puis un deuxième. Au troisième fusible, le blockhaus est brutalement illuminé, Degain environné de flammes est projeté à l'extérieur.

Le chef de district qui travaille dans son bureau, à trois cents mètres du transformateur, entend un effroyable crépitement et saute dans sa jeep. Trop tard, Degain est allongé dans le sable à sept mètres du transformateur, à demi carbonisé par une décharge de 5000 volts. Au dispensaire, on lui fait sans espoir deux piqûres de morphine. Pour tous, il est mort. Il faudrait l'amputer de toute urgence et procéder à des greffes. Or, il n'y a plus de courant et, à Gao, il n'y a que ce dispensaire qui n'est pas équipé pour faire des amputations et des greffes, et le plus proche hôpital se trouve à Niamey à 459 kilomètres. Son état est si grave qu'il ne peut supporter le transport en voiture qui durerait au moins sept heures. Et il n'y a pas d'avion à Gao. Degain est donc venu à Gao pour mourir. C'est la fin du premier chapitre.

Deuxième chapitre :

MONSIEUR DEGAIN PREND D'ASSAUT LA PRÉFECTURE DE LA CÔTE-D'OR.

Donc, M. Degain est mort, mais, ayant su que les troubles avaient éclaté dans la région, l'armée a décidé le même jour d'envoyer un petit avion effectuer quelques reconnaissances dans la brousse. Pris dans une tornade le petit avion se pose, tout à fait accidentellement, à Gao, pour attendre une accalmie. Au moment où il va décoller, quelqu'un dit au pilote :

- Dites donc, on a un blessé, est-ce que vous pourriez l'emmener ?
- Bof, fait le pilote... Est-ce que c'est grave ?
- C'est tellement grave qu'il n'y a pratiquement aucune chance de le sauver.

Mais enfin, à Niamey, ils pourraient peut-être essayer de faire quelque chose.

Voilà comment Degain se retrouve, par hasard, à l'hôpital de Niamey et comment il a survécu. Survécu est bien le mot, puisqu'il demeure invalide à 100 p. 100 et avec quatre doigts en tout, deux à la main droite, deux à la main gauche. Il peut dire adieu aux grands projets, sa vie est fichue. Alors il vient s'installer dans son pays d'origine, le Morvan, et pendant quelques années sa pension lui suffit. Il se marie, il a des enfants. En raison de l'augmentation du coût de la vie, sa pension est revalorisée jusqu'en 1958.

De 1958 à 1961, elle ne bouge pas. En 1961, vient l'indépendance du Niger et celle de bien d'autres pays d'outre-mer. L'indépendance met fin au processus de revalorisation des pensions des mutilés du travail d'outre-mer. Avec 400 francs par mois, M. Degain ne peut plus vivre. Alors, malgré son invalidité, il est obligé de s'embaucher à l'E.D.F. comme conducteur de travaux. Ses travaux ont lieu aux quatre coins de la France. Pour cela il est obligé d'acheter une caravane, et d'y loger avec sa femme et ses enfants. Au hasard de ses pérégrinations, il essaie de rencontrer des gens qui pourraient l'aider à faire revaloriser sa pension. Il rencontre notamment, à Saint-Etienne, le ministre Durafour, nous sommes en 1967. Il touche toujours 400 francs par mois. M. Durafour, constatant la profonde injustice de son sort, prépare un projet de loi. Mais, en 1970, le médecin intime l'ordre à Roger Degain de cesser tout travail. Or il ne peut pas vivre avec ses 400 francs par mois et la compagnie d'assurances ne peut rien faire.

Un avocat, consulté, lui explique qu'il s'agit d'une affaire d'Etat et que, seul, il n'a aucune chance de parvenir à un résultat. Il lui faut fonder une amicale regroupant les mutilés du travail d'outre-mer, qui sont dans le même cas que lui et il y en a dans toute la France.

Pendant six mois, il se bat pour obtenir que les radios, la télévision ou la presse, l'aident à les regrouper, sans résultat. Alors il écrit des lettres, des multitudes de lettres, et ce n'est pas facile avec deux doigts à chaque main. Pourtant, petit à petit, quelques journaux veulent bien parler de son problème. De quelques départements, des lettres lui parviennent. Il envoie à signer des formulaires d'adhésion à l'Amicale qu'il a créée. Mais, malgré toutes ces démarches, deux ans plus tard, il ne s'est toujours rien passé. Alors, il écrit une lettre au président Georges Pompidou, lui disant que dans son pays, au Morvan, lorsqu'une bête est malade, on la soigne ou on l'abat, mais on ne la laisse pas crever toute seule dans les champs.

Le lendemain, devant sa porte, arrivent les voitures des renseignements généraux... On vient voir quel est le terroriste qui a osé écrire en termes aussi violents. Le préfet de la Côte-d'Or reconnaît que le cas de Roger Degain et de ses camarades est affreusement injuste.

– D'accord, dit Roger Degain, mais ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, c'est au ministre.

Le préfet ayant prévenu le ministre, M. Degain est reçu au cabinet d'Edgar Faure, où on lui dit qu'un projet de loi est à l'étude, qu'il ne fasse plus rien, et

de grâce, qu'il n'écrive plus au président de la République. Une année passe encore sans résultat, et Edgar Faure n'est plus ministre des Affaires sociales, mais président de l'Assemblée. On explique à Roger Degain que la conjoncture, la disjoncture, la rouillure...

Alors, M. Degain lance un ultimatum à la préfecture de la Côte-d'Or : si, dans un mois, l'affaire n'est pas réglée, il l'occupera !

Effectivement, un mois plus tard, il vient avec ses enfants, des couvertures et des vivres, s'installer dans le bureau de la femme (*d'ailleurs charmante*) chargée des affaires sociales à la préfecture. Tandis qu'il discute avec elle, des cars de police cernent la préfecture et l'affaire en quelques minutes prend des proportions énormes. Les journalistes, la radio, la télévision arrivent. On promet à M. Degain tout ce qu'il voudra, de telle sorte qu'on lui coupe l'herbe sous le pied, il ne lui reste plus qu'à rentrer chez lui. Avant de partir, il exige que l'on fasse un rapport contre lui, constatant qu'il a indûment occupé les locaux.

– Mais, ça va aller jusqu'au ministre, lui dit-on.

– J'espère bien, répond-il.

Et M. Degain quitte la préfecture entre deux cordons de policiers, au milieu d'une foule énorme, mitraillé par le flash des photographes.

Troisième et dernier chapitre :

MONSIEUR DEGAIN TRIOMPHE DEVANT DE MILLIERS D'AUDITEURS.

M. Degain est donc rentré chez lui. Il touche toujours 400 francs par mois depuis 1958 et nous sommes en 1974. Il lit le journal, le *Bien Public*, où l'on parle de son exploit en quelque cinquante lignes, sur deux colonnes, mais en cinquième page. Pour avoir soixante-quinze lignes, il aurait Peut-être fallu attacher le préfet sur sa chaise. Pour cent lignes, il aurait fallu le torturer, lui bourrer des trombones dans les oreilles, par exemple. Peut-être qu'en le kidnappant, il aurait eu droit à cent cinquante lignes. Pour avoir droit à la première page, il n'ose pas penser à ce qu'il aurait fallu faire.

Pour n'importe qui, ce serait décourageant, pas pour M. Degain. Il reprend sa petite serviette bourrée de papiers et ses démarches. Il constate tout de même, un léger changement d'attitude, dans l'Administration. Tout de même, un homme qui prend d'assaut une préfecture... Le moins que l'on puisse faire est d'écouter avec un semblant d'attention, car "on ne sait jamais jusqu'où ce fou peut aller..."

Il est évident que tout le monde lui donne raison, mais que personne n'est pressé de trouver une solution à son problème, seulement on ne peut plus lui opposer de simples fins de non-recevoir, on est bien obligé de lui dire : « On va examiner le problème, laissez-nous votre dossier, prenez patience, revenez dans une semaine ou deux... »

Pourtant, il lui arrive de toute part des lettres d'adhérents, et quand même, de-ci, de-là, paraît un entrefilet dans un journal, et l'un d'eux, un beau jour, lui cause un choc. Il est titré : « Pour M. Degain, il y a sûrement quelque chose à

faire. »

Mais oui !... La voilà, l'idée !

Il faut écrire à l'émission *Il y a sûrement quelque chose à faire*, sur Europe 1. La lettre de M. Degain arrive le 16 mars 1974, au 26 bis rue François-Ier à Paris. Convoqué quelques jours plus tard, M. Degain, devant le micro, expose publiquement et cette fois devant la France entière, l'incroyable injustice dont lui et les membres de son amicale sont l'objet : certains sont mutilés au point de ne pouvoir se déplacer, certains sont morts de leurs blessures, leurs femmes ne touchent rien, sinon le tiers des pensions non revalorisées bien sûr, et tous les six mois ! Le public s'indigne, et les téléphones prennent d'assaut le standard pendant trente minutes ! En direct, au cours de cette émission, M. Jean-Philippe Lecat, ministre de l'Information du gouvernement Messmer, promet de faire signer un décret. Promesse qu'il confirmait quelques jours plus tard, par une lettre adressée à la station et aux producteurs de l'émission.

Cette fois, on pouvait considérer le problème de M. Degain et des Français mutilés du travail d'outremer comme résolu. Effectivement, un beau jour de l'année 1975 (*il fallut bien un an tout de même*), Roger Degain est arrivé avec ses camarades à Europe 1. Ils ont occupé les bureaux de l'émission pendant une matinée, mais cette fois la bouteille à la main.

– Si j'étais mort à Gao, je n'aurais pas connu ça, a conclu Roger Degain, en faisant tinter son verre.

Et il a éclaté d'un grand rire heureux.

44. JUDMAIER

Cette histoire est une leçon, mais pas une leçon de ténacité, ce n'est pas une leçon d'héroïsme, c'est beaucoup plus fantastique... Elle montre comment un homme qui, normalement devrait n'être que le spectateur de son propre malheur, réussit par une foudroyante réaction, une énergie tellement brutalement déployée, à prendre le destin de vitesse.

Nous sommes à l'équateur, le 26 septembre 1970, au début de l'après-midi. Deux hommes regardent l'immensité de la brousse africaine depuis le mont Kenya. L'un s'appelle Oswald Oelz, il a vingt-sept ans et fait de la recherche médicale à Zurich, l'autre, Gerd Judmaier, a vingt-neuf ans et prépare son examen d'internat à l'hôpital de l'université d'Innsbrück.

Ce sont deux Autrichiens habitués à la montagne, mais, depuis quatre ans qu'ils font équipe, jamais encore ils n'avaient vaincu une montagne d'une telle dimension. Le mont Kenya mesure 5199 mètres d'altitude. Il est situé sur l'équateur. C'est un spectacle impressionnant que cette montagne isolée de plus de 5000 mètres, la tête couverte de glace dans les nuages et les pieds dans la brousse équatoriale.

A quatorze heures, les deux hommes amorcent la descente sur la face à pic et atteignent bientôt un replat, une trentaine de mètres plus bas.

Là, Oswald Oelz, se met en devoir de chercher un rocher solide pour y fixer la corde de rappel. Gerd Judmaier, lui, se penche au-dessus du vide pour repérer la voie qu'ils vont suivre.

Soudain retentit un cri perçant. Oelz se retourne vivement, il est seul. Le bloc de rocher sur lequel se tenait Judmaier s'est détaché et Judmaier a disparu. Seule la corde file sur le sol. Oelz se jette dessus, elle lui glisse entre les mains et lui brûle la peau. Mais il parvient, en s'arc-boutant sur ses talons, à enrouler la corde autour de son bras, de manière à arrêter la chute verticale de son ami le long de la falaise.

L'un des exploits les plus étonnants de l'histoire de l'alpinisme va s'accomplir. Oelz, le cœur battant, réussit à amarrer solidement la corde et, tant bien que mal, se laisse glisser jusqu'à Judmaier qu'il découvre tout près d'une étroite corniche rocheuse, inclinée vers le vide. Il a la tête en sang, mais Oelz se rend immédiatement compte que ce n'est pas grave, et il tire Judmaier sur la corniche pour examiner sa jambe car, à travers le pantalon, l'os de sa jambe droite apparaît. Il a transpercé la chair et l'étoffe.

Le rocher, en tombant, a provoqué cette terrible fracture ouverte. Sur la pierre, tout près, blanche et rouge, une esquille d'os d'environ cinq centimètres. La blessure saigne abondamment. Oelz fait un garrot autour de la cuisse de son ami.

– Je suis fichu, lui dit Judmaier.

– Mais, non, répond Oelz, le cœur serré.

Il nettoie les plaies de la tête, tout en réfléchissant, attache le blessé à un rocher pour l'empêcher de glisser dans le vide. La situation est sans issue. En

Suisse ou en Autriche, il y a des quantités d'alpinistes expérimentés et rompus aux techniques du sauvetage. Mais ici, au Kenya, il n'y a aucune équipe professionnelle de secours en montagne.

Or, seuls des spécialistes pourraient avoir quelque chance de le sortir de là, et encore ! Le temps d'alerter une équipe de spécialistes, si elle avait existé, et qu'elle ait eu le temps de venir et d'emmener Judmaier, celui-ci serait mort, soit de l'hémorragie, soit de froid car, bien que le mont Kenya soit situé à quinze kilomètres seulement de l'équateur, l'altitude entraîne un froid terrible qui règne dès que le soleil a disparu. Pourtant, il faut essayer. Oelz décide donc d'aller chercher des médicaments et des hommes pour descendre Judmaier. Il pense qu'une cordée de Zambiens et d'Américains, qui a dû abandonner la veille l'ascension à cause d'une tempête de neige, doit encore se reposer 750 mètres plus bas dans un refuge. Il expose son plan à son ami qui lui dit, bien entendu, que c'est inutile. Oelz affirme qu'il réussira et, de toute façon, il ne peut pas rester là, impuissant, il faut essayer.

Sous la neige qui commence à tomber, Oelz recouvre son camarade de leurs deux vestes de duvet, l'enroule dans une couverture, puis l'enferme dans un sac de couchage. Il lui laisse tout ce qui leur restait comme vivres : une boîte de fruits en conserve. Enfin, après avoir fixé sa corde de rappel, il pose la main sur l'épaule de Judmaier pour lui dire au revoir, l'adjure d'avoir confiance, et se laisse glisser par-dessus le bord de la corniche. La descente est un supplice pour Oelz. En effet, quand il a retenu son ami, la corde lui a mis les mains à vif. De plus, il s'est dévêtu et il a très froid. La neige tombe si serrée qu'il voit à peine à quelques pas devant lui. Pourtant, vers dix-huit heures, il arrive exténué au refuge où, heureusement, les Américains et les Zambiens sont là. L'un des Zambiens, dès qu'il est au courant, entreprend de grimper jusqu'à un autre refuge où il sait pouvoir trouver du matériel médical d'urgence et un émetteur-récepteur radio à pile solaire. En pleine nuit, l'ascension est périlleuse, mais il y parvient deux heures et demi après.

Aussitôt, grâce à l'émetteur radio, il envoie un S.O.S. à la police du village, située au pied de la montagne. Pendant quelques heures, on pourrait croire que Judmaier va être sauvé. En effet, le S.O.S. a mis en branle le plan de secours préparé par les services officiels et le Mountain Club du Kenya. Le Mountain Club est une association de passionnés d'alpinisme, résidant dans la région de Nairobi, mais plus passionnés qu'expérimentés et difficiles à rassembler. Ils ne sont pas préparés à des tâches aussi difficiles que celles qui les attendent ce jour-là, mais ils ne peuvent pas laisser le blessé là-haut et ils affirmeront, plus tard, avoir fait le maximum. En effet, moins de cinq heures plus tard, Robert Chambers, le président du club, se hâte vers le mont Kenya avec le matériel de sauvetage, tandis que les services officiels mettent en place les services logistiques et rassemblent tous les alpinistes disponibles.

Pendant ce temps, le Zambien, qui a lancé le S.O.S., a repris la descente vers le refuge où se trouve Oelz qu'il rejoint vers quatre heures du matin en apportant des médicaments de première urgence.

Oelz, qui a un peu dormi entre-temps, demande un volontaire pour remonter avec lui auprès de Judmaier. Un Américain se lève, et ils partent quand les premiers rayons du soleil apparaissent. Les deux hommes n'ont guère l'occasion d'admirer le paysage, l'un des plus grandioses du monde, car la neige tombe sans discontinuer toute la matinée.

Ils sont chargés et l'Américain a plus de courage que d'expérience, de sorte que, parvenus à 90 mètres environ de Judmaier, après dix tentatives, ils sont incapables d'aller plus loin. Oelz est obligé d'abandonner, la mort dans l'âme, Judmaier seul depuis vingt-quatre heures.

Pendant que Oelz abandonne Judmaier, une équipe de dix-huit alpinistes et vingt porteurs approche du refuge.

Dans la soirée, le président, M. Chambers, et quatre autres alpinistes y parviennent les premiers. Ils sont munis de postes de radio et apportent un cacolet. C'est une sorte de civière pour le transport des blessés. Mais les sauveteurs amènent surtout une grande nouvelle : un hélicoptère doit arriver. En attendant, une nuit entière s'écoule, sans qu'on puisse rien faire pour Judmaier.

Le lundi 26 Septembre, le jour se lève sur un ciel clair. Au froid terrible va succéder le dessèchement d'un soleil accablant. Oelz, accompagné d'un grimpeur italien, reprend l'ascension en portant un poste de radio. Il est suivi par deux équipes, dont l'une porte le cacolet. A seize heures trente, Oelz et l'Italien atteignent une crête surplombant la corniche où doit se trouver Judmaier. Ils aperçoivent en effet une forme immobile et sombre. Ils lancent des appels, mais n'obtiennent aucune réponse. Judmaier est seul depuis cinquante heures. Les deux nuits ont été glaciales, cette dernière journée le soleil équatorial l'a complètement déshydraté. Sa jambe blessée le fait atrocement souffrir. Il est hanté par l'impression qu'il glisse vers le vide, mais tellement incapable de mouvement qu'il ne peut même pas faire un geste pour se retenir.

Oelz et l'Italien parviennent jusqu'à lui. Judmaier a juste la force de murmurer : « J'ai cru que tu étais tombé aussi... »

Pendant qu'Oelz lui fait une piqûre de morphine, l'Italien essaie d'entrer en contact par radio avec le refuge pour annoncer que Judmaier est vivant. Hélas ! l'émetteur refuse de fonctionner, et les deux hommes, alors que la nuit tombe, doivent attendre près de Judmaier l'arrivée de l'équipe de secours portant le cacolet.

C'est seulement le lendemain, à midi, qu'un Anglais parvient à hisser le cacolet sur la corniche. Constatant la pâleur du blessé, l'Anglais décide de le transporter lui-même sans attendre. Oelz fait à Judmaier une autre piqûre calmante et immobilise sa jambe brisée en se servant, en guise d'attelle, d'un trépied d'appareil photographique. Puis, avec l'Italien, il ficelle Judmaier au cacolet et le hisse sur le dos de l'Anglais.

Mais la douleur est sans doute trop atroce pour le blessé.

« Posez-le vite ! Il est en train de mourir ! »

Le plasma et le glucose qu'apporte l'autre équipe de secours vont aider à sauver Judmaier ; mais la nuit tombe et il faut attendre que le jour revienne. Cette fois-ci, l'optimisme qui habitait Oelz l'abandonne. Les difficultés ont été si grandes pour parvenir jusqu'à Judmaier et celui-ci est tellement affaibli qu'il paraît à la fois impossible que le retour s'effectue rapidement et qu'il puisse survivre à la durée de la descente. Leur seule chance, c'est l'hélicoptère, mais encore à condition qu'ils parviennent à descendre le blessé un peu plus bas car l'engin n'est pas assez puissant pour soulever le blessé à 5200 mètres d'altitude, à cause de la raréfaction de l'air.

Le lendemain matin, au lever du jour, Oelz reprend espoir en entendant le battement des pales de l'hélicoptère. Soudain, alors qu'ils prêtent l'oreille, ils entendent un fracas épouvantable. Alors qu'il s'apprêtait à atterrir, sans doute pris dans un courant ascendant, l'hélicoptère vient de s'écraser sur le flanc de la montagne. Le pilote, un volontaire américain de trente-huit ans, est mort sur le coup. L'hélicoptère détruit et le pilote mort, il n'y a cette fois plus d'espoir.

Judmaier s'affaiblit d'heure en heure. Les orteils gelés, brûlant de fièvre, agité de cauchemars, il réclame à boire sans arrêt et ne peut pas avaler une goutte d'eau. Ils sont trente-quatre alpinistes à lutter contre tout espoir, qui parviennent après vingt-quatre heures d'efforts, dans l'atmosphère raréfiée, les tempêtes de neige intermittentes, à parcourir cent vingt mètres seulement. Oelz a refusé de quitter son ami. Épuisé, il sait que rien désormais ne pourra plus le sauver. Il recouvre le visage de Judmaier, qui vient d'entrer dans le coma, d'une feuille de plastique.

C'est alors qu'entre en scène le véritable aventurier. Il s'agit du père de Judmaier, lequel, dans sa maison d'Innsbrück, ignore tout de ces événements. Au matin, un ami lui téléphone :

- Allô !
- Allô, j'écoute...
- Bonjour.
- Bonjour.
- Tu n'as pas lu le journal ?
- Non !

Et le correspondant du père de Judmaier, avec ménagements, lui annonce que son fils est probablement mort. Peut-être pas tout à fait, mais c'est tout comme, puisqu'il est dans le coma à 5000 mètres d'altitude et que personne ne peut aller le chercher.

Contre toute attente, M. Judmaier ne s'effondre pas au téléphone. Il marque un temps de silence et dit :

- Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Son correspondant reste interdit. Il explique qu'à son avis on ne peut rien faire. Tout a été fait. Il n'y a plus aucun espoir. D'où pourrait venir le secours ? Tous les alpinistes du Kenya sont réunis et impuissants. Le seul hélicoptère disponible dans toute la région s'est écrasé et son fils est dans le coma. Perdu dans la montagne sur un autre continent, à dix mille kilomètres de là, d'où

pourrait venir le secours ? Dans une circonstance pareille, M. Judmaier devrait s'effondrer. Mais M. Judmaier répond :

– D'où pourrait venir un secours ?... De moi.

Et il raccroche. Puis il redécroche, appelle l'aéroport de Vienne, et demande un avion de dix places.

– Pour quand ?

– Tout de suite !

On lui propose, bien entendu, des avions à hélices. « Trop lent ! »

Il faut un jet. Alors, au bout du fil, c'est une sarabande d'interlocuteurs variés, qui se transmettent la nouvelle : un fou veut un jet de dix places dans l'heure qui suit.

– Et pour aller où ?

– Nairobi.

A Vienne, ce matin-là, il n'y a pas de jet disponible, il y en a, à Zurich.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une caravelle, un moyen-courrier, elle devra faire une ou deux escales.

– Pas d'escales, dit M. Judmaier.

– Mais vous vous rendez compte, il faudrait un 707.

– Alors, donnez-moi un 707.

– Mais ça va vous coûter une fortune !

M. Judmaier leur donne les coordonnées de sa banque pour que la compagnie se mette en rapport avec elle. Immédiatement, de son côté, il appelle le directeur de sa banque, car il n'a pas l'argent nécessaire à son compte. Il explique son problème au banquier, s'engage sur l'honneur à couvrir le découvert le plus rapidement possible. Le directeur de la banque n'ose pas refuser. Par ailleurs, M. Judmaier est un remarquable alpiniste et, comme tel, connaît les meilleurs alpinistes d'Innsbrück. Il en appelle une demi-douzaine au téléphone, parvient à les joindre lui-même, les uns après les autres, leur fait quitter sur-le-champ leurs occupations et leur donne rendez-vous à l'aéroport de Vienne où le 707, venant de Zurich, doit les embarquer pour Nairobi.

Il réussit même à joindre un alpiniste qui a déjà fait l'ascension du mont Kenya. Le secrétaire du Club alpin d'Innsbrück est chargé de rassembler le matériel. A onze heures du matin, le Boeing 707 décolle de Vienne pour Nairobi. Dans l'après-midi, l'avion se pose à Nairobi où une caravane de voitures prévenues par radio attend sur l'aéroport. Deux heures plus tard, à peine, les voitures atteignent la base du mont Kenya. En fin d'après-midi, l'équipe des sauveteurs est déjà en route pour le refuge. Dans la nuit le refuge est atteint.

Grâce à leur entraînement, à leur exceptionnelle technique de la montagne, les sauveteurs continuent et réussissent à joindre le fils de M. Judmaier, toujours dans le coma, mais il n'est pas mort. Ils entreprennent immédiatement de le redescendre, après lui avoir administré les soins les plus urgents et, aux premières heures du jour, il sera à l'hôpital de Nairobi.

Ceci se passait il y a un peu plus de huit ans. Et l'on peut trouver dans l'annuaire téléphonique d'Innsbrück la preuve que Gerd Judmaier, grâce à la fantastique énergie de son père, est toujours vivant.

45. LA BELLE-MÈRE ET LE FUSIL

Qu'est-ce qui ne va pas dans le mariage de Roger, le 9 juin 1951 ? Où est la fausse note ? Personne ne la remarque, sauf lui. De mauvaises langues pourraient dire que la fausse note, c'est la mariée. La Marcelle, il est vrai, est une petite brune chafouine. Le voile de mariée ne l'arrange pas, au contraire.

Mais personne ne se plaint que la mariée est trop laide, à la campagne, quand ses parents ont quatre-vingt-dix hectares et l'électricité dans la ferme. Roger d'ailleurs est loin d'être un Don Juan.

A quarante ans, il est maigre et chauve, vraiment chauve. D'habitude, il enfonce un grand béret sur ses grandes oreilles, de très grandes oreilles, très écartées. Mais là, à l'église, il est bien obligé d'être tête nue, et son crâne brille !

Les mariés sont donc assortis, la fausse note n'est pas là. A la sortie de l'église, pour la photographie traditionnelle, on voit bien que le smoking de location de Roger est trop grand : aucune importance.

On pourrait aussi dire que la fausse note est dans l'arceau de fusils que font aux mariés, sur le parvis de l'église, les membres de "La Carabine du Favier". Ils ne sont que neuf, cinq d'un côté, quatre de l'autre, et brandissent un arsenal hétéroclite. Mais quoi ! Le Favier compte cent trente-huit habitants, la société de tir n'est pas riche, mais le cœur y est : il s'agit de fêter le mariage de Roger Moutard, la gloire du pays, cinq fois champion de tir international.

A la fin du banquet, on tire une salve en l'air en l'honneur des mariés. Le maire prononce un discours dans lequel il réussit même à expliquer que si Roger Moutard a battu tous les champions de tir à Prague en 1947, à Amsterdam en 1948, à New York en 1949 et à Lisbonne en 1951, c'est grâce aux efforts de la municipalité qui a eu à cœur de soutenir les destinées du noble art du tir dans l'arrondissement faviérois, au conseil général qui a su apporter sa compréhension au niveau départemental et au député qui s'excuse vivement de ne pouvoir être parmi nous...

Tout ça est très français, très enthousiasmant. Ce n'est pas tous les jours qu'un village de cent trente-huit habitants a un champion du monde de tir, et qu'il se marie ! Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Où est la fausse note ? La fausse note dans ce mariage, c'est la belle-mère ! Tout est dans le drôle de regard qu'elle jette à son nouveau gendre, à travers la table, pendant qu'il entame la pièce montée surmontée d'une cible symbolique en sucre glacé. Mais ce regard de belle-mère n'est pas chargé d'une hostilité de principe.

C'est le regard d'un véritable commissaire Maigret. Et quand une belle-mère se mêle de faire une enquête sur son gendre, cela peut devenir de la dynamite, de la nitroglycérine, capable d'ébranler les bases de la société !

Car la belle-mère de Roger va démonter pièce par pièce la plus invraisemblable aventure de l'histoire du sport français.

La gloire de Roger Moutard, originaire du village du Favier en Normandie,

commence en juin 1935. Il remporte cinq places de premier dans un concours de tir à la carabine, ce qui lui vaut déjà une flatteuse notoriété dans le canton. Apparemment, cette adresse au fusil ne lui sert à rien en 1940. Il est comme beaucoup d'autres, il n'a pas le temps de tirer. Rien à relever non plus dans la Résistance, mais après tout un tireur d'élite n'est pas forcément un guerrier.

C'est en avril 1946 que l'on retrouve Roger Moutard : il quitte le village du Favier pour affronter Paris, c'est-à-dire affronter les champions de tir nationaux au stand fédéral de Versailles, route de Saint-Cyr. Il y aura là tout le gratin du tir à la cible, les Parmentier, les Rouland et même Jacques Mazoyer, qui a fait 381 points sur 400 à Helsinki en 37 !

La crème des 500000 licenciés de 2600 sociétés de l'Union française des sociétés de tir ! La montée de Roger dans le train pour Paris est impressionnante. Il véhicule avec précaution, comme un ostensor, une carabine 22 long rifle à crosse de noyer contournée, canon bronzé noir de guerre, acier quatre étoiles, avec équilibrage de pontet et réglage micrométrique de l'ocillon ! Un engin de 7,250 kilos !

Roger a la taille sanglée dans une ceinture de coureur motocycliste, il a troqué son béret basque pour une casquette à longue visière, et il a un mètre pliant dans la poche, un vulgaire mètre pliant. C'est son secret, et il n'y a pas de quoi se moquer ; il mesure ce qu'il appelle sa "martingale", un écartement idéal des pieds par rapport à on ne sait quoi. Il ne dit jamais par rapport à quoi, et c'est son droit.

Les Parisiens ont tort de rire, en le voyant arriver avec son équipement ! Ils sont facilement moqueurs avec les bouseux, les vedettes de la société du XVe, les fines moustaches de l'Etoile des Ternes et les "plein-guidons" du XIVe !

Le "paysan" arrive, avec son mètre pliant, avec des souliers bas, des chaussettes à carreaux et un ample pantalon de golf dont l'étroite ceinture en fil de caoutchouc torsadé, style "sportsmen", lui remonte jusqu'à l'estomac. On se pousse du coude, au stand fédéral de Versailles, alors qu'on ferait mieux de s'occuper de sa cible, car huit jours après, voici l'article qui paraît à la "une" de *L'Eveil de Bernoy*, le quotidien qui couvre le canton du Favier, le 26 avril 1946 :

« Triomphe d'un Faviérois au meeting de tir de Versailles ! Roger Moutard remporte le titre national ! Notre estimé concitoyen, originaire du Favier, a affronté pendant deux jours les meilleurs tireurs de France. Avec une maestria digne des grands champions, il les a surclassés tant à la carabine 5,5, au mauser SP45, et au Lebel tube, qu'aux armes de poing les plus diverses : pistolet 6 mm, revolver 7,65, pistolet chien Flobert-Remington. Notre enfant du Favier a battu le champion national Parmentier en réalisant la marque jamais vue de 400 points sur 400 ! »

Le maire du Favier, qui rêve d'être conseiller général, ne se sent plus d'orgueil. Il dit à Roger, à son retour :

– La prochaine fois, on t'accompagnera. Il te faut des supporters !

Mais Roger, l'air modeste et sérieux, lui répond :

– Pas question ! Les supporters, c'est mauvais pour les nerfs, et ça fait mauvais effet dans les stands. Le tir, c'est un sport solitaire. Et puis, vous n'aurez pas les moyens. D'ailleurs, moi non plus, je n'aurai pas les moyens.

– Comment ça, pas les moyens ?

– Non, parce que la prochaine fois, c'est en juillet à Prague... Ça fait cher le voyage !

– Et pourquoi c'est à Prague, et plus à Versailles ?

– Parce que le sport c'est comme ça. Il faut toujours faire mieux, défendre sa réputation... Maintenant, je suis le meilleur national. De deux choses l'une : ou je deviens international, ou je laisse tomber.

– Pas question ! On est là pour te soutenir ! Tout le village est avec toi !

Effectivement, il se crée une société de tir au Favier : “La Carabine Faviéroise”. Roger Moutard est nommé président. Les membres se cotisent et lui paient le voyage à Prague. Evidemment les supporters n'ont plus d'argent pour l'accompagner. D'ailleurs, la campagne, ça ne s'abandonne pas facilement.

Deux jours plus tard, nouvelle dépêche à *L'Eveil de Bernoy*, datée de Prague et transmise par Paris : Roger Moutard, vainqueur du concours de Prague ! Cette fois, la fanfare du Bernoy l'accueille et tout le département est pris de vertige.

La suite est une longue série de rééditions : les Faviérois se cotisent pour un voyage à New York en 1949 : une dépêche transmise par Paris annonce que Roger Moutard a battu les meilleurs Américains ! Pour Lisbonne en 1950, Londres en 1951...

C'est au retour de Londres, le 9 juin 1951, que Roger Moutard, la gloire du Favier, l'orgueil du canton et la fierté du département, trouve la consécration méritée de ses exploits : M. Honoré B..., le plus gros fermier du coin, lui accorde la main de sa fille Marcelle.

C'est loin d'être une beauté, mais pour faire le poids M. B... ajoute à Marcelle une maison avec un jardinier derrière la gare du Bernoy. Plus un trousseau et un livret de caisse d'épargne !

Or voici que Roger Moutard, le tireur d'élite, le champion du monde est immédiatement pris pour cible par sa belle-mère. Cela commence par des allusions en douce, du type classique, à l'intention de son mari, donc, le beau-père.

– Je sais qu'on ne me demande jamais mon avis, et c'est pas pour dire...

– Bon, si c'est pas pour dire, dis-le !

– Eh bien, le Roger Moutard, tu lui fais une belle dot ! Rien que la maison du Bernoy...

– Tu sais bien que sa famille a moins de terres que nous ! Ils n'ont même pas encore l'électricité à la ferme ! Après tout, si on travaille, c'est pour les petits.

– Un petit de quarante ans ! La Marcelle en a vingt-deux.

– Oui, mais c'est un champion du monde. Rends-toi compte, on parle du

mariage dans toute la région : même le préfet a envoyé un télégramme !

– Oui, mais c'est pas pour dire, à côté de ça, qu'est-ce qu'il fait, ce champion ? Il n'a même pas d'emploi stable.

– Jusqu'à présent, tu sais bien qu'il a aidé ses parents à la ferme. Maintenant, il m'aidera, c'est normal. Après tout, la Marcelle doit hériter.

– Oui, mais quand il ne sera pas parti pour ses championnats au diable Vauvert ! Et d'abord, qui est-ce qui a payé son dernier voyage à Londres, si c'est pas toi ? Tu crois que je suis aveugle ?

– Ben oui, c'est moi... Et alors ?

– De toute façon, c'est sur la dot de la Marcelle ! D'ailleurs pour bien faire, il faudra que je lui donne un salaire à la ferme, comme ça il se les paiera lui-même, ses voyages...

– C'est ça, bravo, tu vas le payer pour qu'il aille tirer des coups de fusil la moitié du temps, à l'étranger, va savoir où ?

– Comment ça, va savoir où ? Dans toutes les grandes capitales ! Enfin, quoi, c'est un champion du monde. Rends-toi compte, il est proposé pour la médaille d'or de l'éducation physique, et même, je peux te le dire, pour la Légion d'honneur ! En tant que beau-père et conseiller municipal, ça rejaillit sur moi ! c'est un peu mon affaire aussi...

– Ah ! Oui, c'est ton affaire, hein ? Mais en attendant, les voyages de Monsieur en Amérique et ailleurs, tout ça, que ce soit à nos frais et aux frais de la Marcelle, c'est du pareil au même... Tu veux que je te dise. Ton Roger, c'est surtout le champion du monde de tir au flanc !

– Mais enfin, qu'est-ce que tu as contre lui ?

La belle-mère a le dernier mot, ça lui revient de droit, elle conclut :

– J'ai mon idée. Ça me suffit !

La belle-mère de Roger Moutard commence donc une enquête sur son gendre dans le plus pur style policier : avec une photographie. De son championnat de New York en 1949, Roger Moutard a ramené une photo de lui prise après son triomphe, au Madison Square Garden. Il la vend cent francs, à ses admirateurs, avec sa dédicace. Cent francs anciens, c'est-à-dire, un franc maintenant. Il faut dire que cette photo est merveilleuse : Roger est debout, en Knickers Bockers, la ceinture plus haute que l'estomac, le béret basque sur les oreilles. De la main droite, il tient par le canon sa fameuse carabine de compétition à crosse contournée. De la main gauche, il montre l'objectif, la cible de la victoire percée au centre : six balles tirées à deux cents mètres, groupées dans un cercle de 80 millimètres ! Or le champion, comme par hasard, pose devant un laurier : un vrai laurier, sur pied, aussi haut que lui, ce qui, justement, intrigue sa belle-mère.

Elle se dit :

– Un laurier ? Un laurier-rose en plus ? Est-ce qu'il y a des lauriers-roses au Madison Square Garden ?...

Elle va trouver le fils du pharmacien de Bernoy, qu'elle aurait tellement préféré marier à la Marcelle et lui pose la question.

Le soupirant malchanceux répond la semaine suivante avec un grand sérieux :

– J'ai demandé au professeur de sciences naturelles du lycée : géologiquement, c'est possible. Le laurier-rose peut pousser en tous terrains, calcaires ou argileux. Mais climatiquement, ça l'est moins : il fait des moins quinze, l'hiver, à New York, et le laurier-rose ne devrait pas tenir le coup.

– Je savais bien, dit la belle-mère qui ne savait rien du tout à part qu'elle était contre son gendre.

Et il lui vient une deuxième idée.

Elle se traite même d'idiote pour ne pas l'avoir eue plus tôt. Il faut mettre le gendre à l'épreuve, tout simplement ! Qu'il tire devant tout le monde ! Là, au moins, on verra !

Et l'on voit, effectivement, au retour du championnat de Valparaiso, où selon une dépêche transmise par Paris, que Roger Moutard a battu le Chilien Arroyo. La belle-mère dit à son mari d'un air indifférent : « Malgré tout, il faut qu'on aille au vin d'honneur, on ne peut pas faire moins pour la Marcelle... »

La Marcelle, dans tout cela, n'a pas le droit à la parole, elle suit. Au vin d'honneur, la belle-mère lance sa bombe. Mais d'une voix tout sucre et tout miel :

– Et si vous tiriez pour nous, Roger ? Finalement, on ne vous a jamais vu tirer ! Faites-nous ce plaisir.

Roger se fait prier, renâcle :

– Vous savez, ça ne se fait pas comme ça, il faut être concentré, faut pas avoir bu !

– Mais vous avez bu du jus d'orange ! Allez Roger ! Pour une fois !

Et voilà que l'ambiance de l'apéritif d'honneur aidant, tout le monde reprend : « Allez Roger » sur l'air des lampions. Roger accepte de tirer. Mais une seule balle ! Et c'est bien pour faire plaisir ! Il appelle son ami André qui ne le quitte jamais, sauf pendant ses voyages, et qui lui est tout dévoué, son écuyer en quelque sorte depuis ses débuts. Celui qui nettoie la carabine et qui rapporte les cibles.

– André ! Tu vas chercher “la Danoise” et une cible ! Et tu n'oublies pas mon mètre pliant !

La “Danoise”, c'est sa fameuse 22 long rifle à crosse contournée. Il l'appelle ainsi parce qu'elle vient du Danemark, et que cela la distingue du commun des carabines de manufactures.

La belle-mère se rembrunit nettement : « Tiens, il ne se dégonfle pas : voyons ce que ça va donner... »

André ramène une cible, et va se poser à deux cents mètres, devant une meule de foin. Et cela dure près d'une heure quarante-deux minutes exactement. Car, la belle-mère chronomètre ! Le temps que Roger Moutard mesure l'écartement de ses pieds avec son mètre, repère le soleil, change l'axe du tir. Il épaula plusieurs fois, respiration bloquée, dans un silence religieux. Il repose la carabine et fait attendre un quart d'heure de plus parce qu'on a

entendu le déclic du photographe de L'Veil du Bernoy. Le malheureux doit s'excuser platement. Finalement, au bout de quarante-deux minutes et alors que l'on commence à avoir faim, car un apéritif d'honneur, ça creuse, pan ! Tout le monde sursaute, le champion du monde a tiré ! Tranquillement, le fidèle André revient de la meule de foin, avec une cible, exactement trouée au centre à deux cents mètres. Emotion générale ! Délire ! Et tête de la belle-mère.

Mais qui dira l'entêtement d'une belle-mère ?

Mme B... est évidemment mortifiée. Très mortifiée. Et aussi déconcertée. Mais Roger Moutard commet alors une faute qu'il ne faut jamais commettre : triompher du vaincu. Surtout si c'est une femme. C'est un tout petit triomphe, juste un petit regard de côté pour la belle-mère. L'espace d'un rien ! Mais avec une expression ironique, l'air de dire : « Tiens, toi, mets ça dans ta poche si t'en as une, avec ton mouchoir par-dessus. »

C'est la faute, car, maintenant, elle le hait. La belle-mère se tait pendant encore cinq ans ! Le temps, pour Roger, d'aller remporter les championnats de tir de Caracas, Chicago, Détroit, Toronto. Chaque fois une dépêche transmise de Paris annonce le triomphe à *L'Veil de Bernoy*, Roger Moutard, d'ailleurs, téléphone lui-même de Toronto pour annoncer son succès au petit journal reconnaissant. Et cette fois, ça y est : le maire en a parlé au conseiller général, qui en a parlé au député, qui en a parlé au préfet, qui en a parlé à la direction départementale de la Jeunesse et des Sports, laquelle a transmis à qui de droit, bref, la Légion d'honneur, « c'est comme si c'était fait ».

Mais la belle-mère n'a pas renoncé. Pendant cinq ans elle a ruminé, et mené un travail de sappe. Elle a mené son enquête sur deux fronts : d'abord, ce coup de fil de Toronto l'a turlupinée. Alors elle est allée revoir le fils du pharmacien, celui qui voulait la Marcelle, et lui a dit :

– Vous allez téléphoner à Toronto. C'est moi qui paie.

– Mais où ça, à Toronto ?

– Débrouillez-vous, demandez le curé. Il y a toujours un curé. Dites que c'est pour une enquête de mariage, n'importe quoi. Demandez s'il y a eu un championnat international de tir, la semaine dernière. Dites que vous êtes le curé d'ici !

– Mais...

– Y a pas de mais. Vous voulez toujours Marcelle, oui ou non ? Ils n'ont pas encore d'enfants. Si par hasard, j'avais raison, je fais mon affaire du divorce. En tout cas, je veux en avoir le cœur net...

Deux heures plus tard, le fils du pharmacien fait son rapport :

– J'ai fini par avoir un pasteur, qui parlait anglais. Ça a été dur. J'ai fini par comprendre qu'il me donnait le nom d'un journal sportif. J'ai fini par trouver un type qui parlait français...

– Et alors ?

– Alors, il n'y a pas eu de championnat de tir la semaine dernière à Toronto. Et ils n'ont jamais entendu parler de Roger Moutard. Inconnu au

bataillon...

La belle-mère fait d'abord : « Ha ! Haaaah ! » – « Tiens donc ! » – « Voyez-vous ça ! »

Et puis elle dit au fils du pharmacien :

– Vous allez faire une chose : vous allez partir à Paris. Ne discutez pas, c'est moi qui paie. Trouvez un prétexte pour deux jours. Et vous irez au 23, rue Vignon.

– C'est quoi ça ? Le 23, rue Vignon ?

– D'après « Monsieur » Roger, c'est le siège de la Fédération internationale de tir dont il a été élu président. Il nous a raconté ça à son retour de Caracas. Soi-disant de Caracas ! Et il a fallu que j'insiste pour qu'il me donne l'adresse ! Alors, vous y allez, vous vous présentez et vous demandez si on le connaît. C'est tout. Et vous revenez.

Le lundi suivant, le fils du pharmacien revient de Paris. A peine débarqué du train, il téléphone à Mme B... Impatiente, sur des charbons ardents, elle lui demande :

– Alors, vous êtes allé au 23, rue Vignon ? On le connaît là-bas le Roger ?

– Ah ! oui... On le connaît très bien... depuis des années !

– Ah ! bon ?... Alors, qu'est-ce qu'on dit de lui ?

– Que c'est un bon client ! Parce que le 23, rue Vignon... c'est un hôtel ! Ça fait des années qu'il y vient tous les ans.

La belle-mère de Roger Moutard a eu vite fait de prouver que les dates des championnats de tir internationaux soi-disant aux quatre coins du monde correspondaient exactement à ses dates de séjour à l'hôtel de la rue Vignon à Paris. Il avait tout inventé, sauf le championnat fédéral de Sèvres en 1946 qui avait bien eu lieu. Mais malgré son harnachement, sa carabine danoise et son mètre pliant, Roger Moutard n'y avait pas mis une seule balle dans la cible ! Pas une seule en deux jours, sur six cents balles tirées !

Le milieu officiel de la Fédération française de tir en a fait des gorges chaudes. Mais dans le canton et même dans le département du Favier on a fait une drôle de tête !

Quant à la démonstration de tir au vin d'honneur, Roger Moutard, confondu, a dû avouer : c'était son fidèle copain André qui avait lui-même troué la cible à la main, avec une balle avant de la ramener. Roger, lui, avait tiré exprès en dehors de la cible, dans la meule de foin. Les deux compères étaient de mèche. Ils avaient prévu le coup depuis longtemps au cas où Roger serait acculé !

Roger Moutard n'avait pas supporté d'avouer en rentrant au village avec tout son équipement, qu'il n'avait pas “existé” devant les Parisiens.

Par la suite, il avait pris goût à la mystification. C'est lui qui, depuis là poste près de son hôtel à Paris, avait adressé tous les télégrammes à *L'Eveil de Bernoy*.

Tous les ans de 1946 à 1954 !

Qu'on ne lui ait demandé de tirer qu'une seule fois au village en huit ans, et

encore, à la demande de la belle-mère, n'est pas le plus extraordinaire de l'aventure. Il trouvait toujours un prétexte.

Non ! le plus extraordinaire, ce qui fait rêver, c'est qu'après avoir été ridiculisé au point de devoir retourner dans la ferme de ses parents et de s'y barricader : en septembre 1954, Roger Moutard a été inscrit dans la promotion de la Légion d'honneur au grade de chevalier, sur le contingent du secrétariat à l'Enseignement technique, à la Jeunesse et aux Sports !

Aucune recommandation ne lui avait manqué : ni celle de la direction départementale, ni celle de la préfecture !

Evidemment, son dossier est revenu devant le conseil de l'Ordre et il a été radié.

Il a perdu ça et le reste : femme, maison, amis, apéritifs d'honneur, sa vie.

46. L'HOMME AUX TROIS VIES

Il y a dit-on deux sortes de gens laids : ceux qui savent qu'ils le sont et s'en accommodent et ceux qui savent qu'ils le sont et s'évertuent à le faire oublier.

William Murdock fait assurément partie de la deuxième catégorie. Il mesure 1,65 mètre et il est mince, ce qui est loin d'être une tare. Mais il a les épaules étroites, alors qu'il les voudrait larges. Et surtout, son visage est laid : il a de gros yeux globuleux, qui le font ressembler à une grenouille. « C'est la glande thyroïde », a dit le médecin quand il était petit.

William Murdock n'a pas non plus de menton. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de creux sous sa lèvre inférieure, la mâchoire descend tout droit et, s'il ferme la bouche, elle descend même nettement en déclivité. Et ces mouvements de mâchoire sans menton, quand il mâche du chewing-gum, sont une catastrophe. William Murdock est américain et il ressent une grande frustration. Sans doute faut-il voir là, faute de meilleure explication, son besoin d'être aimé, respecté et admiré à tout prix. C'est sûrement ce besoin de compensation qui a conduit William Murdock à mener trois vies parallèles et complètement séparées l'une de l'autre.

D'abord William Murdock est antiquaire dans sa ville natale, à Jefferson City dans le Missouri. Là, on le respecte.

A Paris, il est un Américain richissime, qui achète des bibelots et loue des places à l'Opéra. Là, il a des femmes. Pour la Panam il est un client privilégié qui boit du Champagne entre New York et Paris, au moins six fois par an.

Enfin, dans plusieurs banques des Etats-Unis, on l'appelle le “sauteur”. C'est tout ce que l'on sait de lui : il saute par-dessus les comptoirs.

Et tout cela marche très bien jusqu'au jour où une femme se met à hurler. C'est une catastrophe. Il y a des femmes qui gâchent des vies entières parce qu'elles ne peuvent pas contrôler leurs nerfs. Celle-là, d'un seul cri, va en gâcher trois.

William Murdock a donc un petit magasin d'antiquités à Jefferson City. Une boutique un peu insolite dans cette ville du Missouri, mais c'est justement ce qui fait son succès. A New York, elle passerait inaperçue. On vient de loin dans toute la région pour acheter chez William des “vieilles choses européennes” : des porcelaines, des vases, des tableaux, des bibelots, des dentelles.

On ne trouve William à son magasin que de temps en temps, une fois par mois et pour quelques jours. On sait qu'il lui faut aller régulièrement à Paris pour “acheter dans les ventes aux enchères”. C'est ce qu'il dit. Et il est vrai qu'à chaque fois, il revient avec des objets. Toujours, bien entendu, régulièrement visés par la douane. Durant les absences de William, ce sont ses parents qui tiennent le magasin. En 1949, William a vingt-neuf ans, ses parents sont encore assez jeunes pour s'occuper du commerce. Ils ne connaissent rien aux antiquités, mais les prix sont fixés avec des étiquettes explicatives : vase de Delft, service de Limoges ancien, boîte à pilules XVIIIe

siècle, etc.

Il y a bien sûr une quantité d'objets, dans le magasin de William Murdock à Jefferson City, qui seraient à Paris des “rossignols de brocante” ! Mais, dans cette ville de province américaine, ils deviennent des “antiquités d'Europe”. Et on ne discute pas le prix marqué en dollars !

D'ailleurs, comment douter d'un homme qui est si gentil avec ses vieux parents ? D'un homme qui a offert un harmonium au pasteur ? Qui donne une enveloppe annuelle à l'amicale des pompiers, à l'association des jeunes, au club de base-ball, qui serre la main à tout le monde et ne veut même pas faire partie de la municipalité ? Un bon citoyen et un bienfaiteur qui n'a pas d'ambition politique est forcément un honnête homme ! Il fait partie de tous les comités qu'on veut et cotise à tout ce qu'on lui propose, bien qu'il n'assiste jamais à aucune réunion, car il est trop souvent à Paris, pour acheter ses bibelots. Pour compléter ce tableau civique, William fait partie de “l'American Légion”. Il a fait la campagne de France ; il a connu Paris après la Libération. C'est là, dit-il, qu'il a noué les amitiés qui lui servent maintenant.

A cause de son physique ingrat, il reste célibataire et fuit les femmes. Cela ajoute un brin de compassion à la considération qu'on lui porte dans sa ville natale. Le “Club des Citoyennes actives” de la ville, un genre de Rotary féminin local, auquel William donne régulièrement pour le pique-nique annuel, est d'ailleurs toujours en train de fomentier un mariage entre lui et quelque fille de veuve de guerre au physique en rapport : de préférence, ingrat.

Cela c'est l'image qu'on a de William Murdock à Jefferson City : un brave et honnête garçon à la tête de grenouille.

Le changement commence dans l'avion de la Panam : William commande du Champagne, fume des havanes qui sont une provocation, plantés au-dessus de ce menton fuyant, mais peu importe. Les hôtes, attentives, prévenantes, sourient à William et c'est ce qu'il demande. A Paris, William a loué un appartement avenue Foch. Magnifiquement meublé, il lui sert à recevoir les prostituées de luxe qu'il ramasse à la Madeleine pour les emmener à l'Opéra. Il fixe un prix avec une de ces dames en lui achetant une robe ou un manteau de fourrure s'il le faut ! Après quoi, c'est le souper chez *Maxim's* ou ailleurs, le reste étant de la banalité qu'on pense. Pour quelques dames des alentours, du Lido, notamment, William est un richissime collectionneur qui vient faire les antiquaires et les ventes aux enchères. Il achète des bibelots, des dentelles, des vases ; parfois des tableaux, et les ramène en Amérique pour les revendre. Il ne boit que du Champagne millésimé.

Il a un autre appartement, à Genève, d'où il ramène ses cigares. Il est considéré par plusieurs antiquaires du faubourg Saint-Honoré, comme le “collectionneur américain” type, non dénué de culture d'ailleurs mais qui connaît sa clientèle et reste lucide sur la valeur de ce qu'il achète. Sa fortune il la tient d'un père richissime. Il n'y a pas besoin d'en savoir plus.

« Il dépense sans compter. Pour moi il est riche ! »

Ainsi s'exprimera plus tard une certaine "Baby Diamant", stripteaseuse de son métier, qui conservera de lui le meilleur souvenir. Ainsi qu'un manteau de vision et une traction avant décapotable.

William Murdock pourrait peut-être vivre honorablement de commerce parfaitement légal, s'il ne fallait compter l'appartement avenue Foch, celui de Genève, la villa de Jefferson City, et les œuvres de bienfaisance pour sa ville natale, sans compter les voyages sur la *Panam* et les petites femmes de Paris.

C'est ici que nous touchons à la troisième vie de William Murdock. Celle qu'il mène régulièrement un jour par mois : un seul jour ! Tout le reste du temps, il est soit le célibataire bienfaiteur de Jefferson City, soit celui dont les entraîneuses d'un certain cabaret disent dès qu'elles le voient entrer : « Tiens, voilà le veuf Clicquot. » Que fait William Murdock un seul jour par mois, toujours le même, le dernier vendredi du mois ?

Il saute les comptoirs. On l'appelle le "sauteur" et c'est tout ce qu'on sait de lui. Sauf qu'il porte des lunettes fumées au-dessus du foulard dont il masque son visage au dernier moment. Et que lorsqu'il saute, avec une agilité stupéfiante, par-dessus le comptoir d'une banque, c'est pour atterrir de l'autre côté avec un Colt 45 à la main.

En fait, ce que tout le monde ignore, c'est que pour mener les deux trains de vie, celui de Jefferson City et de Paris, William connaît des fins de mois difficiles. Il est toujours à court. Il lui arrive même de n'avoir que quelques dollars en poche, alors qu'il va falloir d'abord payer au moins les trois loyers : celui de Jefferson City, celui de l'avenue Foch et celui de Genève. Sans compter tout le reste.

C'est pourquoi, William revient aux Etats Unis, tous les derniers vendredis du mois. C'est le jour où les caisses des banques sont alimentées pour les paies mensuelles, au moins pour les paies hebdomadaires et les besoins du week-end.

Il choisit une ville où il n'a jamais mis les pieds. Il y en a toujours une aux Etats-Unis ! Il entre dans la banque. Il a un foulard autour du cou, et des lunettes fumées. Dans les années 50 il n'y a pas encore partout des systèmes de protection et des gardiens, surtout dans les banques de province. William choisit toujours le moment où la banque va fermer, vers midi.

Arrivé au comptoir, il relève son foulard noué sur son nez, prend appui d'une main et saute par-dessus le comptoir avant qu'on ait réalisé. Il menace le caissier de son Colt 45, un pistolet énorme qu'il a conservé de la guerre, rafle tout ce qui lui tombe sous la main et ressaute par-dessus le comptoir.

Pas de sac, rien que ses poches qu'il remplit de la main gauche. Il ne prend que des liasses de cent dollars au moins, pour faire moins de volume. La récolte mensuelle est évidemment variable : à Philadelphie, le 11 mars 1952, 4086 dollars. Il a ramassé un peu de monnaie sans y prendre garde. A Elkins Park en Pennsylvanie, 6200 dollars. A Arlington en Virginie 2000 dollars seulement. Mais à Wihnington dans le Delaware, 9500 dollars ! Et ainsi de suite, toujours le dernier vendredi du mois, jamais dans la même ville, jamais

dans le même Etat, pendant dix ans, et sans jamais tirer sur personne.

Vers 1960, le F.B.I. a fini par faire le rapprochement entre ces agressions dont la technique est toujours la même. Mais il ne peut penser à William Murdock, membre de toutes les associations de bienfaisance de Jefferson City, et encore moins au “veuf Clicquot” de l'avenue Foch.

Jusqu'au jour où une idiote de caissière, au lieu de se taire, va pousser un hurlement interminable.

Donc, le dernier vendredi de janvier 1960, William Murdock décide d'opérer à New York. C'est la première fois qu'il se décide à le faire et c'est à contrecœur. Il ne sait pas pourquoi, mais il se sent plus à l'aise dans les banques des villes de province. De préférence, même, les petites villes. L'effet de surprise est plus grand, les employés sont surpris dans la monotonie et la routine.

William ne sent pas New York. Il a l'impression que dans cette ville, agitée, les gens auront des réactions plus nerveuses. D'ailleurs, il se méfie aussi des banques à New York, certainement mieux protégées avec des gardiens aux réflexes conditionnés, des vitres blindées sur les comptoirs, des sonnettes d'alarme au pied.

C'est pourquoi, pour la première fois de sa carrière, cet homme qui ne “travaille” qu'un seul jour par mois, va choisir un grand magasin, au lieu d'une banque. Il ne le “sent” pas non plus, d'ailleurs, ce grand magasin.

Une caisse avec un comptoir facile à sauter, certes, mais au milieu de la foule, avec des rayons partout, un dédale de rayons. Une seule chance, disparaître dans la foule après avoir repassé le comptoir. William repère les toilettes au sous-sol, où il pourra se débarrasser des lunettes, du chapeau et du foulard pour en ressortir d'un pas normal et s'indigner du hold-up comme tout le monde. Pour une fois, il décide de ne pas trop gonfler ses poches. Mais il est urgent d'avoir une rentrée ! Il n'a plus que 11 dollars et 25 cents en poche, même pas de quoi retourner dans le Missouri.

Encore moins, bien entendu, de quoi prendre l'avion pour Paris. C'est “Baby Diamant”, entre autres, qui lui coûte cher. Cette stripteaseuse brune, pulpeuse, enveloppante, a voulu se faire acheter une boutique faubourg Saint-Honoré.

L'idée lui en est venue après un week-end à Genève. Elle n'en a pas démordu, s'est mise à crier, à pleurer. William n'a pas pu résister. Alors qu'à Jefferson City, dans deux jours, il doit remettre la coupe du tournoi de golf miniature de l'Association des femmes de chefs d'entreprise ! Encore faut-il qu'il l'achète, cette coupe, s'il ne veut pas perdre la face ! Il y en a au moins pour cent dollars. C'est que William n'a aucune économie, pas le moindre compte en banque à part celui du magasin de Jefferson City au nom de ses parents ! Et il n'est jamais approvisionné à l'avance à cause du fisc. En fait, il fonctionne sur le crédit de la banque locale.

Tout tient depuis dix ans, aux comptoirs sautés en voltagé, au Colt 45 et aux billets enfournés dans les poches, chaque vendredi en fin de mois !

« De l'acrobatie financière ou je ne m'y connais pas ! » s'exclamera bientôt l'Attorney chargé de son procès criminel, ce qui ravira les journalistes.

Pour l'instant, William hésite à sauter ce comptoir. Cette caissière avec ses grosses joues et sa coiffure en l'air ne lui dit rien qui vaille. Elle a l'air idiote. Il le dira plus tard :

« J'aurais dû me méfier, elle avait l'air idiote. » Ce qui indignera les journalistes.

En fait, ce qui va se produire, ce qui va bloquer la machine qui fonctionne si bien depuis dix ans, c'est un détail auquel William ne va pas sur l'instant accorder sa véritable importance.

Certes, au moment où il atterrit de l'autre côté du comptoir, se recevant mal, à cause d'une corbeille à papiers, il trébuche et se rend compte immédiatement de deux choses : qu'il perd ses lunettes fumées et que son foulard noué retombe autour de son cou. Il réalise bien que c'est grave, car la caissière va pouvoir donner un signalement de lui. Son physique est suffisamment particulier pour qu'elle s'en souvienne.

Mais il n'a pas lâché son pistolet, il peut encore disparaître après coup dans la foule du magasin, et ensuite dans les rues de New York. Une fois pris le train du Missouri, bien malin celui qui l'identifiera avec l'honorable antiquaire de Jefferson City. Tout cela, William le réalise en une ou deux secondes, le temps de braquer son gros colt sur cette caissière aux grosses joues et à la coiffure en hauteur. Elle n'a qu'à se taire, comme ont fait tous les autres depuis dix ans, et s'écarter des piles de billets qu'elle était en train de compter.

Avec horreur, et aussi avec cette sorte de détachement lucide qu'on éprouve parfois dans les moments les plus tragiques, William constate qu'elle porte des bigoudis, en même temps qu'il la voit ouvrir la bouche et se mettre à hurler : un cri de femme prise d'hystérie, interminable, à se demander comment elle peut crier si longtemps sans respirer. Jamais cela ne s'est produit en dix ans. Pendant qu'il contemple la bouche grande ouverte et les yeux exorbités de peur de Harriet Allisson, William se demande s'il va tirer en l'air pour la faire taire. Ce serait bien la première fois qu'il serait obligé de faire ça. De toute façon, c'est la catastrophe, tout le monde a les yeux braqués sur la scène.

Il avait bien raison de se méfier du système nerveux des employés des grandes villes ! Là encore, c'est une réflexion qu'il fera au procès. Et là encore, il se trompe, plus ou moins consciemment. Parce qu'il ne veut pas admettre la vérité. Ce n'est pas du tout parce qu'elle est surmenée qu'Harriet a cette réaction. Il ne l'admettra que plus tard.

Toujours est-il que, pour l'instant, en quelques secondes, c'est une réaction en chaîne. Entendant le cri, et profitant du saisissement de William, le sous-directeur du magasin le ceinture par-derrière en lui coinçant le haut des bras.

Affolé, William tire devant lui, pour la première fois de sa vie. La caissière aux bigoudis est projetée en arrière par l'impact effrayant de la balle de 11,43 mm. Deux autres vendeurs se sont précipités à la rescousse du sous-directeur, qui ceinture toujours William par-derrière. Etrange et dangereux

comportement, qu'on ne verrait sans doute plus de nos jours. Il y a trop eu d'agressions et de morts depuis.

Comme une bête prise au piège, William l'antiquaire, William le bienfaiteur de la société de Jefferson City, William le “veuf Clicquot” de chez *Maxim's*, tire aveuglément autour de lui. Un des employés a la mâchoire défoncée, la balle ressort par sa nuque. L'autre a la clavicule brisée comme un morceau de petit bois, près de l'articulation. Il restera infirme toute sa vie.

On peut certes penser à critiquer cet homme, qui continue à ceinturer William par-derrière en lui maintenant le haut des bras, sans pour autant pouvoir l'empêcher de tirer.

Les avocats représentant les familles des victimes, au procès, tenteront d'obtenir des indemnités de la part du grand magasin, en arguant de la responsabilité prise par son sous-directeur. En tout cas, c'est ce qui permet à un client du magasin, qui vient d'acheter une grande bouteille de bière, modèle familial, de la briser d'un seul coup sur la tête de William Murdock. Cela fait un bruit mat, beaucoup de mousse et les trois vies de William Murdock sont brisées en même temps que la bouteille : celle de l'antiquaire de province, celle du bambocheur à Paris, et celle du sauteur de comptoirs mensuel. Il ne meurt pas, mais il est proprement assommé et se réveille avec des menottes.

Au procès, les dames de l'Association des femmes de chefs d'entreprises de Jefferson City auxquelles il n'a pas pu remettre leur coupe de golf miniature, se font représenter par leur présidente :

- Nous ne croyons pas que ce puisse être le même homme, dit-elle.
- C'est notre fils, et il a toujours été bon pour nous, viennent dire ses parents.

Le pasteur envoie une lettre où il parle de l'harmonium en termes émus. “Baby Diamant”, du quartier de la Madeleine à Paris, n'écrit pas au tribunal. C'est par la police qu'elle apprendra qui était son “veuf Clicquot” : un vulgaire sauteur de comptoirs, et maintenant un assassin.

C'est Harriet Allisson la caissière aux bigoudis qui porte le coup de grâce à William au procès. Elle s'est peu à peu remise d'une perforation du poumon par la balle de 11,43 mm. Elle a les joues moins rondes, elle a ôté ses bigoudis, elle témoigne. L'avocat de William lui dit, avec les ménagements que l'on doit à une victime :

– Nous comprenons, mademoiselle, que vous n'ayez pas pu vous empêcher de crier, mais le drame est venu de là. Car votre cri a provoqué les réactions incontrôlées de tout le monde. Y compris celle de William Murdock ! Il n'avait jamais tiré en dix ans de hold-up, tous les derniers vendredis de chaque mois, c'est-à-dire, si je calcule bien, en cent vingt agressions ! Cent dix-neuf fois, il a ressauté le comptoir sans avoir tiré ! Il l'a fait la cent vingtième fois parce que vous avez crié, qu'on l'a ceinturé et qu'il a eu peur !

– Mais moi aussi j'ai eu peur, réplique la caissière. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

– Devant un pistolet de ce calibre, on vous comprend, dit l'avocat.

– Ce n'est pas tellement le pistolet ! C'est son visage ! Quand il a perdu son foulard et que ses lunettes sont tombées, ces yeux de grenouille, ce menton fuyant ! Un homme avec une tête pareille et un pistolet, ce ne pouvait être qu'un assassin, un sadique.

Les largesses de William Murdock d'un côté dans le “Paris by night”, sa bienfaisance dans sa petite ville natale de l'autre, avaient réussi à faire oublier sa laideur pendant dix ans.

Mais avec un gros pistolet à la main, il était redevenu tel qu'il était : laid à faire peur. C'est pourquoi il s'était fait trois vies. Il a d'ailleurs été condamné – selon la bizarre coutume aux Etats-Unis–, tous méfaits accumulés depuis dix ans y compris l'assassinat, à deux cent vingt-cinq ans de prison.

C'est-à-dire à l'équivalent de trois vies.

47. EL LOCO – LE FOU

L'homme est petit, ridicule, avec un air tout à fait réjoui. Il porte un béret noir crasseux bien enfoncé sur le crane, jusqu'au niveau des oreilles, des oreilles très larges et très écartées. L'américain en blouse blanche, amuse, le regarde approcher et, certain qu'aucun de ces paysans espagnols ne peut comprendre l'anglais, il dit à un autre américain en blouse blanche qui contrôle, à côté de lui, le cadran du compteur Geiger :

– Regarde les oreilles de celui-là... Tu crois qu'elles sont radioactives ?

Le petit homme qui s'approche après avoir fait la queue comme tous les habitants de son village, n'a pas seulement de grandes oreilles sous son béret. Il a un pantalon trop large et trop grand pour lui. Il marche dessus. Pour comble de ridicule, il porte à la main, comme un bouquet, un plant de tomates. Un plant de tomates, arraché proprement avec trois tomates encore vertes. Car, dans le Sud de l'Espagne, les tomates ne sont pas encore mûres à la fin de janvier.

Le petit Espagnol qui a vraiment l'air d'un clown, s'approche des deux Américains en blouse blanche, qui l'attendent avec leur compteur Geiger. Il ne sait pas que cela s'appelle ainsi. Il voit simplement une sorte de lampe torche reliée par un fil à une espèce d'appareil radio avec un cadran et une aiguille. Mais il sait très bien que cela sert à vérifier si quelque chose ou quelqu'un est radioactif. Et c'est pour cela qu'il est venu, comme tous les autres habitants de son village, pour qu'on vérifie s'il est radioactif. Maintenant, c'est son tour : il tend d'abord, avec insistance, son plant de tomates, faisant comprendre qu'il veut qu'on les vérifie d'abord. Il a l'air très content, il fait un grand sourire à l'Américain. Alors que tous les autres Espagnols, derrière lui, arborent une tête d'enterrement.

L'Américain en blouse blanche approche le compteur Geiger du plant de tomates et commente à haute voix toujours en anglais.

– Celui-là a l'air de s'amuser. Ce doit être l'idiot du village ! Et à l'intention du petit Espagnol, il baragouine : « Nada ! No radioactif. O.K. »

Le grand sourire béat du petit Espagnol au béret s'efface aussitôt. Il n'a pas l'air content du tout que ses tomates ne soient pas radioactives.

L'Américain, décidément amusé, promène cette fois le compteur Geiger le long du corps du petit homme. Il doit s'accroupir pour le lui passer le long des jambes, et soudain, un crépitement ! l'aiguille du cadran fait un bond ! L'Américain dit à son compagnon.

– Ça alors, tu te rends compte ? Il a le genou droit radioactif ! Seulement le genou droit ! Et regarde-le, il a compris, et ça a l'air de lui plaire.

Au petit Espagnol ridicule, il demande :

– Comment t'appelles-tu ?

A peine l'interprète a-t-il traduit que la file des paysans derrière le petit homme part d'un éclat de rire et répond à sa place.

– El Loco ! El Loco ! El Loco en espagnol veut dire “Le Fou”. Le petit

homme ridicule avec son genou droit bizarrement radioactif, est donc surnommé “Le Fou” par les gens de son village. Or il n'est pas si fou que ça.

L'aventure d'El Loco, petit paysan espagnol un peu simplet, commence en fait par arriver à tous les gens de son village, sauf à lui. Ce village est en Espagne, au bord de la Méditerranée, entre Almeria et Carthagène.

Le lundi 17 janvier 1966, un bombardier B52 et un avion ravitailleur de type KC135 s'y écrasent en morceaux. En morceaux cela veut dire qu'ils explosent à dix mille mètres d'altitude, et que les morceaux retombent aux alentours du village espagnol.

Avec un petit supplément à signaler, pas grand-chose, juste un petit détail : deux bombes H, dont une s'écrase dans un champ de tomates. Un réacteur tombe au milieu d'une ferme, une pièce de fuselage au pied d'une maison. La seule bombe H qu'on ait retrouvée pour l'instant, au milieu d'un champ de tomates, a l'air tout à fait insignifiante. Elle est à moitié plantée dans la terre. Et ce n'est jamais qu'un cylindre de un mètre vingt de haut sur quarante centimètres de large. Elle a l'air intacte. En fait, elle ne l'est pas du tout ! Pour simplifier, son “écorce” calorifuge d'uranium 238 est fissurée. Qu'il y ait à l'intérieur de l'uranium avec un autre numéro que le 238, avec du deutérium qui peut donner cent vingt-cinq fois l'explosion d'Hiroshima, ce n'est pas le problème : il y a tellement de systèmes de sécurité dans une bombe H qu'elle ne peut exploser par accident.

Par contre, cette écorce fissurée peut rendre radioactives toutes les tomates environnantes, et éventuellement les gens.

Plutôt que toutes les tomates, il faudrait dire : « Presque toutes les tomates. » Car, justement, là est le problème pour le petit Espagnol ridicule aux grandes oreilles que tous les gens du village surnomment “El Loco”.

Il est tombé des morceaux de bombardier atomique dans tous les champs de tomates, sauf dans un : le sien ! Mieux encore : c'est dans les tomates d'un voisin d'El Loco, un certain Pedro Ramirez, que la bombe H est venue s'enfoncer après une chute de dix mille mètres ! Et son champ de tomates à lui, El Loco, est resté absolument intact ! Même pas le plus petit boulon de bombardier atomique. Rien !

Bien entendu, tous les gens du village, —des cultivateurs très pauvres—, qui ne vivent que de tomates, sont catastrophés. Pedro Ramirez, le premier, dit à El Loco :

– Tu en as de la chance, toi ! On voit bien que d'être fou, ça porte bonheur ! Regarde un peu ce qui m'arrive à moi ! Une bombe H dans les tomates ! Tu te rends compte ? Maintenant, les Américains ont récupéré la bombe ! Mais comme elle était fêlée, il paraît que toutes mes tomates sont radioactives, et ils vont faire venir les bulldozers ! Il faut qu'ils m'enlèvent, non seulement les tomates mais un mètre de terre, pour aller la jeter dans la mer ! Et il faut que j'aille à la visite à la mairie ! Parce que je me suis approché de la bombe, évidemment, pour voir ce que c'était ! Il faut que j'aille à la mairie avec les vêtements que j'avais : il paraît qu'ils sont sûrement radioactifs !

Or, El Loco, songeur, demande à son voisin :

– Ils ne vont pas te donner d'argent, les Américains ?

– Si, bien sûr, toutes les tomates radioactives ils les achètent au double du prix pour éviter les histoires ! Mais, tu parles, ça me fait une belle jambe ! Avec un mètre de terre en moins ! Enfin, toi, ils ne risquent pas de retourner ton champ, puisqu'il n'est rien tombé dedans.

El Loco réfléchit un instant et dit :

– Pedro, prête-moi ton pantalon.

– Mon pantalon ? Qu'est-ce que tu veux faire de mon pantalon ? Tu es vraiment fou, ma parole !

– Ecoute, Pedro, prête-moi le pantalon que tu avais quand tu t'es approché de la bombe. De toute façon, toi, tu vas être indemnisé puisque la bombe est tombée dans ton champ. Et tous les autres aussi. Ils ont tous eu au moins un morceau d'avion. Je vais être le seul à ne pas avoir d'argent ! Je le sais, les Américains sont venus dans mes tomates avec leur appareil, ils ont dit qu'elles n'avaient rien. Je dois aller à la visite cet après-midi comme tout le monde, mais c'est pour la forme. Pedro, je veux une indemnité comme tout le monde ! Je veux que les Américains m'achètent mes tomates au moins le double du prix, comme tout le monde ! Pedro, prête-moi ton pantalon. Il est sûrement radioactif, puisque tu as touché la bombe. Qu'est-ce que ça peut te faire, sois brave, Pedro. Comme ça, je pourrais rouspéter, jusqu'à ce qu'ils retournent mon champ et m'achètent mes tomates. Allez, Pedro, qu'est-ce que ça peut te faire à toi ? Passe-moi ton pantalon ?

Voilà pourquoi le lendemain matin, El Loco se présente à la mairie avec un pantalon trop grand. Ainsi affublé, avec ses oreilles écartées sous son béret et son air hilare, il a vraiment l'air d'un clown. Et tous les gens du village, qui font la queue pour passer au compteur Geiger, pouffent de rire.

Parce que, bien entendu, Pedro Ramirez a raconté le coup du pantalon à tout le monde ! Tout le village sait que le fou, El Loco, va faire du chantage aux Américains avec le pantalon de son voisin, trop grand pour lui. A condition que ça marche. Or, à la surprise de tout le monde, le technicien américain trouve de la radioactivité dans le pantalon : à hauteur du genou droit. Car c'est le genou droit que le voisin d'El Loco a posé à terre, pour examiner la bombe dans son champ. Donc, sans chercher plus loin, l'Américain fait confisquer son pantalon à El Loco et le dirige sur l'officier chargé des indemnités.

Mais à ce moment, deux gardes civils espagnols avec leur drôle de chapeau latéral en carton bouilli, s'approchent d'El Loco, et le saisissent par les coudes. Leurs visages sont fermés. Les gardes civils espagnols, à vrai dire, ont souvent le visage fermé, mais cette fois, il l'est hermétiquement. Ils saisissent El Loco à qui les Américains ont déjà fait enfiler un treillis, et disent à l'interprète :

« Cet homme n'a pas eu de débris dans son champ. Et ce pantalon n'est pas à lui. C'est celui d'un voisin qu'il a emprunté. Il n'a pas droit aux indemnités. »

Personne ne rit plus. D'abord parce qu'il n'est pas conseillé de rire devant un garde civil espagnol en 1966. Quant aux Américains, ils sont ennuyés comme ils ne l'ont jamais été car il manque toujours une bombe H à l'appel. Ils sont donc prêts à rembourser tout le monde, à racheter toutes les tomates possibles à prix d'or, pour éviter les ennuis. Mais si les gardes civils disent que celui-là est un tricheur, il n'y a pas de raison d'être plus royaliste que les Espagnols.

Voilà donc notre malheureux El Loco expulsé *manu militari* de la mairie, et sermonné par les gardes civils.

« Estime-toi heureux qu'on ne te mette pas en prison ! Ça va bien que tu es fou, mais ne recommence pas. »

Or, El Loco est fou sans être fou. En fait, il est surtout très obstiné. C'est pourquoi il n'a pas dit son dernier mot, et voici très exactement ce qu'il pense.

« Ah ! elles ne sont pas radioactives mes tomates ? Eh bien, on va voir. »
Le surlendemain, à quatre-vingt-dix kilomètres du village où le bombardier atomique est tombé, El Loco se présente au marché de la ville d'Almeria avec un panier de tomates. Elles ne sont pas encore mûres le 22 janvier, mais qu'importe, El Loco a son idée. Il a pris le car avec son panier et, maintenant, il est accroupi au marché d'Almeria. Sur le panier, il a mis une étiquette en carton. Et il ne dit rien, il attend.

Au bout de quelques minutes une ménagère s'arrête, et puis une autre. Et au bout d'un quart d'heure, il y a un attroupement, plus deux chapeaux de carton bouilli noir à ailes latérales. Et deux gardes civils emmènent El Loco au commissariat de police d'Almeria, avec son panier de tomates et son étiquette.

Car sur l'étiquette, le petit homme a écrit : "Tomatomicos". En un seul mot. Et en dessous, il a ajouté : « La tomate, une pèse-te. » C'est-à-dire, à peu près dix francs anciens la tomate. Ce qui est exorbitant !

Or, tout le monde a compris, car le bombardier B52 a perdu ses bombes H le 17 janvier à quatre-vingt-dix kilomètres d'Almeria. Et malgré le black-out des informations opposé aux journalistes, aussi bien par les Américains que par les autorités espagnoles, la vérité commence à transpirer. D'autant que deux cent cinquante journalistes étrangers ont envahi les hôtels d'Almeria, les plus proches de la catastrophe !

Alors le commissaire de police interroge sévèrement El Loco :

– D'où viens-tu avec ces tomates ?

– De Palomarès.

– Et on t'a laissé sortir avec ce panier ?

– Je n'ai pas demandé la permission.

– Et pourquoi as-tu écrit ça ? Tomatomicos ?

– Ça veut dire : "tomates atomicos" (*tomates atomiques*). Je l'ai mis en un seul mot, parce que ça fait mieux : Tomatomicos. Pour la publicité. Il faut bien que je les vende puisque les Américains ne veulent pas me les rembourser !

Le commissaire ouvre des yeux ronds, et demande :

– Comment t'appelles-tu ?
– El Loco.
– Ce n'est sûrement pas ton vrai nom !
– Non ! Mon vrai nom, c'est Antonio Ruiz. Mais à Palomarès, tout le monde m'appelle El Loco.

En disant cela, le petit homme aux grandes oreilles a l'air absolument ravi.

– Ça ne m'étonne pas ! Allez, embarquez-moi ça !

Et le malheureux El Loco se retrouve dans la prison d'Almeria, mais il est trop tard pour éviter le scandale ! En fait, jusque-là, les autorités espagnoles avaient réussi à minimiser les choses. De leur côté, les Américains avaient refusé d'avouer que le bombardier avait perdu deux bombes H. D'autant plus qu'il en manquait toujours une ! La deuxième sera retrouvée bien plus tard au large, par quatre cents mètres de fond.

Les Américains ont bien dit aux journalistes :

« L'avion emportait des missiles tactiques, mais sans ogives nucléaires.

Nous ne pouvons pas vous dire de quel type », etc.

Mais malgré tout, les journalistes, le public, tout le monde se méfie depuis trois jours. Et si les journaux espagnols ne l'impriment pas, on commence à savoir, grâce aux journalistes étrangers, que les Américains remboursent les tomates radioactives !

C'est pourquoi l'histoire d'El Loco, venu vendre les siennes a vite fait le tour de la ville. Pourtant, ses tomates ne sont pas dangereuses ! Le commissaire l'apprend aussitôt par téléphone, de la bouche d'un officier américain chargé des relations publiques dans cette affaire ennuyeuse. L'Américain lui explique :

« Nous retournons la terre jusqu'à un mètre, c'est vrai, et nous emportons la couche superficielle pour la jeter à la mer. Et nous remboursons les tomates au prix fort. Mais c'est surtout pour éviter un mouvement d'opinion antiaméricain ! En fait, une seule des bombes s'est fissurée, et encore, ce n'est que son enveloppe extérieure, qui s'est fendue ! En fait, on ne risque pas plus de radioactivité avec les tomates de Palomarès, qu'en visitant un centre nucléaire ! »

Quant à expliquer ça au public, c'est une autre histoire. En fait, vingt-quatre heures après qu'on a enfermé El Loco dans la prison d'Almeria tout le monde connaît l'aventure du simple d'esprit qui voulait vendre une pesette ses tomates atomiques ! On en rit, et on est ému à la fois, car la contestation du simple d'esprit balaie d'un coup toutes les déclarations officielles ! L'ennui c'est que El Loco a cristallisé en quelques jours toutes les angoisses. Au point que trois jours après, en Espagne, personne ne veut plus acheter la moindre tomate qui vienne de la province d'Almeria. Le mot Tomatomicos, inventé par le fou fait fortune, mais fait aussi la ruine de tous les petits producteurs de la région.

Si bien que l'officier américain chargé d'apaiser le scandale à tout prix, rappelle le commissaire d'Almeria :

« Ecoutez. Nous préférierions que vous libériez ce fou. Le fait qu'il soit en prison fait trop parler de lui ! Et surtout, le fait de le garder en prison peut faire croire qu'il vendait des tomates vraiment radioactives ! Sans le vouloir, vous accédez les racontars ! Libérez-le, au contraire, devant la presse, et rendez-lui ses tomates ! Ça prouvera qu'il n'y a aucun danger ! Et dites-lui en douce qu'il ne s'en fasse pas. Pour le faire taire, nous allons lui racheter son terrain. A un prix qu'il n'aurait jamais obtenu ! En fait, je peux vous le dire : le Stratégie Air Command envisage, pour calmer l'opinion, de racheter tous les terrains dans la zone critique : c'est-à-dire dans les villages de Palomarès, de Cuevas de Almanzora et de Vera ! Votre gouvernement et le nôtre sont d'accord pour éviter tout scandale ! Surtout, tant que nous n'aurons pas retrouvé la dernière bombe ! Il faut donc traiter l'initiative de cet idiot comme une plaisanterie. Croyez-moi, c'est le mieux. »

On libère donc le petit homme ridicule, avec son béret enfoncé sur ses grandes oreilles écartées. Il sort de la prison toujours aussi hilare, avec son panier de tomates soi-disant atomiques. Personne ne les lui achète, mais cela calme un peu les ragots, et il rentre dans son village, à Palomarès, où l'officier américain vient le voir, avec le maire :

– El Loco, tu vas être content. Non seulement nous t'achetons tes tomates le prix que tu voudras, mais nous t'achetons ton terrain : quarante pèseses le mètre carré ! Tu te rends compte ? Ça ne vaut pas plus d'une pèse, ces terrains arides ! Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Le petit homme soulève son béret, se gratte le crâne, et répond :

– J'ai réfléchi. Mes tomates, je ne veux plus les vendre.

– Comment ça, tu ne veux plus les vendre ? Il faudrait savoir ce que tu veux ! Tu as voulu tricher, pour qu'on t'indemnise ! Et maintenant, regarde tes voisins ! Ils vendent tous leurs terrains ! Quarante fois le prix ! C'est une fortune inespérée ! Allez, El Loco, tu nous vends ton champ de tomates, on n'en parle plus, et tu es riche. Et tu ne racontes plus qu'il est radioactif !

– Non, je ne le vends pas. Si les Américains achètent les terrains, c'est que ça vaut de l'argent. Les Américains n'achètent jamais rien pour rien. Pourquoi ?

– Mais puisqu'on te dit que c'est pour éviter les histoires ! Enfin, c'est bien ce que tu voulais !

– Je voulais vendre mes tomates, mais pas mon terrain. Maintenant, il y a beaucoup de journalistes qui sont venus faire des photos. Il y a eu beaucoup de publicité à cause de la bombe. C'est pour ça que maintenant, mon terrain, il vaut plus cher.

– Eh bien, puisqu'il veut plus cher, fais comme tous tes voisins ! Vends-le aux Américains !

– Non, justement.

– Comment ça, justement ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Quand les Américains achètent, ça fait toujours monter les prix. Alors, moi, j'attendrai qu'ils aient monté assez haut.

El Loco a attendu ainsi pendant dix ans. Tous ses voisins, des villages de Palomarès et de Cuevas de Almanzora, profitant de la bonne volonté des Américains, se sont précipités, pour vendre, croyant faire l'affaire de leur vie.

Mais El Loco, lui, a tenu bon. Et il a bien eu raison, car l'histoire de Palomarès a fait une publicité mondiale à cette partie pauvre de la côte espagnole, entre Almeria et Carthagène. Des centaines de photographies ont paru dans le monde entier, faisant découvrir ce pays aride, mais aussi le sable et la mer toute proche. Et des dizaines de promoteurs se sont précipités pour racheter les terrains au Stratégie Air Command, qui ne savait qu'en faire. Le prix des terrains a fait un bond, et il a fait plusieurs bonds depuis. Enfin, en 1976, El Loco a consenti à vendre son champ de tomates. Il était devenu le dernier champ de tomates, au milieu des motels de “La Costa Blanca”. El Loco a vendu son petit terrain une fortune : le seul terrain du coin où il n'était rien tombé du bombardier !

Il avait trouvé cette formule de provocation : “Tomates atomiques” Tomatomicos en abrégé, parce que dans son âme simple, et derrière son sourire hilare, il croyait à une chose : la publicité. Et il avait trouvé son slogan.

Il était fou et pauvre, mais pas un pauvre idiot.

48. JEAN DE SPERATI – LES MYSTÈRES DE LA VILLA « LE CLAIR DE LUNE »

En 1940, un employé des douanes qui vient de passer aux rayons X une lettre adressée à un négociant en timbres de Lisbonne, sursaute. Ces petits rectangles grisâtres et dentelés, ressemblent à des timbres, et probablement à des timbres de collection. L'enveloppe est ouverte. Elle contient dix-huit timbres que les douaniers comparent avec la documentation qu'ils possèdent.

Non seulement ce sont des timbres de collection (*ce qui, après tout, ne serait pas un grave délit*), mais des timbres rares, très rares même. L'expéditeur de la lettre propose que le négociant lui renvoie d'autres timbres en échange de ceux-ci. La douane fait alors évaluer, par des experts parisiens, les dix-huit timbres saisis, et il résulte de cette expertise que les dix-huit timbres valent une fortune.

L'expéditeur est un dénommé Jean de Sperati, demeurant villa *Le Clair de Lune*, dans la banlieue d'Aix-les-Bains, soixante ans, fils de colonel, petit-fils de général, ancien directeur commercial d'une fabrique de pâtes alimentaires. Il est averti d'avoir à payer une amende de 300000 francs de l'époque, c'est-à-dire environ 300000 de nos nouveaux francs, 30 millions d'anciens francs, pour tentative d'exportation illicite de capitaux non déclarés. La réponse ne se fait pas attendre.

Le lendemain même, un curieux petit homme fait irruption dans les locaux de l'administration. Il a le visage long, l'œil vif et les cheveux en bataille. Sa cravate en ficelle cache un nœud hâtif sous un col de chemise trop grand, ses lunettes dégingolent sans cesse de son nez. Aux responsables tapis dans leur bureau, il déclare en gesticulant :

« 300000 francs, non mais, vous voulez rire ! C'est plus de cent fois leur valeur, ces timbres sont faux ! C'est moi qui les fabrique, je n'avais donc aucune raison de les déclarer ! »

Les fonctionnaires abasourdis se retranchent derrière la déclaration des experts. Alors Jean de Sperati conclut :

« Les experts sont des imbéciles, j'ai fait tout ça pour le leur démontrer, demandez-leur d'examiner ces timbres de plus près. »

Et Jean de Sperati regagne le mystère de sa villa *Le Clair de Lune*.

La villa *Le Clair de Lune*, à Aix-les-Bains, est modeste et tranquille. C'est là, pourtant, que se sont déroulées les années les plus exaltantes, les plus aventureuses de la vie de Jean de Sperati. Et pourtant il n'a jamais quitté la France. Il a vécu l'essentiel de sa vie dans les quatre murs d'un petit laboratoire, à collectionner des timbres venus des quatre coins du monde. Jean de Sperati soutenait que les timbres qu'il envoyait au Portugal étaient faux, la douane les renvoie aux experts, et ceux-ci maintiennent qu'ils sont authentiques. Le docteur Locard, grand maître de la police scientifique, est alors pris comme arbitre. Il constate à la loupe microscopique qu'il n'existe aucune différence sensible entre les pièces authentiques et les prétendus faux.

Et pourtant, même si l'auteur avait opéré par photogravure, on aurait dû trouver des écarts de dimensions inévitables. La similitude de nuance à la lumière de Wood est parfaite (*la lampe de Wood –ou lumière noire–, est un rayon ultraviolet invisible, provoquant la fluorescence de certains corps*).

D'autre part (*toujours d'après le docteur Locard*) entre l'original et la copie d'un "2 réales" d'Espagne par exemple, il n'y a aucune divergence, même au millième de millimètre, dans l'épaisseur du timbre de Sperati et celle des originaux. Dans ces conditions, le docteur Locard ne peut que se ranger à l'avis des experts et la douane confirme que Jean de Sperati devra s'exécuter en versant, sur-le-champ, l'amende de 300000 francs. Mais, lorsqu'il est convoqué à Paris par le directeur des douanes, Jean de Sperati se fâche tout rouge, il arrive avec une petite mallette et jette sur le bureau une quantité invraisemblable de timbres aussi rares les uns que les autres, en s'écriant :

– Combien vous en faut-il ?

Cette fois, le docteur Locard et les experts, confondus et furieux, sont obligés de reconnaître qu'ils se sont trompés. Non seulement ils se sont trompés, mais certains experts avouent posséder, après les avoir achetés ici ou là, les mêmes pièces soi-disant uniques. Et Jean de Sperati reconnaît volontiers que depuis de longues années, il offrait des timbres de collection dans tous les pays par la voie des journaux. Il recevait des commandes des quatre coins du monde et son commerce prospérait, bien qu'il vendît ces imitations à dix pour cent du prix des originaux.

Il est certain toutefois que les plus grands experts internationaux lui achetaient en secret des pièces magnifiques, rarissimes, à des prix astronomiques. Aussi la douane l'attaque-t-elle en justice tandis que les experts portent plainte. Jean de Sperati est d'abord jugé à Aix-les-Bains pour un premier procès. Il choisit maître Jacob comme avocat et, quelques jours plus tard, celui-ci évoque le cas de son client devant la presse :

Mon client entend démontrer l'insuffisance actuelle de l'expertise en timbres-poste. Pour rendre cette démonstration plus éclatante, il a provoqué lui-même deux procès dans lesquels il fait paradoxalement figure d'inculpé.

Le premier procès lui est intenté par les douaniers pour une prétendue tentative d'exportation de capitaux sous forme de timbres de valeur. Or, ce sont des vignettes de sa fabrication. Le deuxième procès est né à la suite de l'envoi de différentes reproductions des mêmes timbres rares, par mon client, à des "experts" ; l'un de ceux-ci a porté plainte, ce que mon client recherchait. Il considère comme basement injurieux l'épithète de "faussaire" dont on l'a gratifié. Lorsque, dans un musée, on voit un artiste en train de reproduire un tableau, on ne dit pas : « Il fabrique un faux », mais bien : « Il peint une copie. » C'est exactement son cas, puisqu'il propose comme "copies", aux amateurs, ses reproductions de philatélie d'art.

Inutile de dire que la presse donne un large écho à ces déclarations et l'opinion publique commence à se passionner pour l'affaire. D'autant plus que le premier procès va permettre de mieux connaître Jean de Sperati. Cet

homme né en 1884 à Pistoie en Italie, réside en France depuis toujours. Marié à une Française, passionné de philatélie depuis l'âge de treize ans, il s'est retiré dans le calme de la banlieue d'Aix-les-Bains pour mieux se consacrer à sa passion : la copie des timbres de collection. Sa femme est morte, il vit avec sa fille. Mais ce qui va passionner au plus haut point le public, c'est le personnage lui-même et la thèse qu'il défend.

D'abord le personnage : si pour les uns Sperati est un vulgaire faussaire, pour les autres, c'est un artiste génial. Naïf ou escroc ? Cynique ou inconscient ? De toute façon, il a ridiculisé les experts et le public adore cela. Malgré ses soixante ans, sa passion philatélique lui donne l'allure d'un jeune homme : lunettes en bataille, il s'explique devant le juge, en gesticulant. Au cours d'une audience, le juge doit admettre que les timbres sont des copies, et que de ce fait la prétention des douanes tombe d'elle-même. Les experts font donc remarquer qu'il y a tout de même infraction et qu'on ne peut pas autoriser l'exportation de faux caractérisés. Alors Sperati se lève, furieux, et s'écrie :

– Je ne fabrique pas de faux timbres en cours vendus par les P.T.T. Alors en vertu de quel article, de quel code pénal peut-on m'empêcher de fabriquer des copies de timbres de collection ? Poursuit-on les ébénistes d'art qui font du faux Louis XV et du faux Empire ? Ou les peintres, qui copient des tableaux célèbres de maîtres ? Et qui vendent leurs copies légalement en tant que copie ? Des millions de personnes, qui ne sont pas assez riches pour s'acheter du vrai, se meublent avec du faux et s'enorgueillissent de posséder une reproduction de Rubens ! Je fais de la “philatélie d'art”. Ensuite, je vends mes timbres à dix pour cent du prix du catalogue. Qui peut exiger du vrai à ce prix dérisoire ? Pourquoi voulez-vous empêcher les philatélistes pauvres de posséder des copies de timbres rares ? Le droit de posséder n'est-il réservé qu'aux riches ? Pas à notre époque ! Je veux que tous les philatélistes aient la possibilité d'acquérir des copies de timbres de collection. Aux experts de reconnaître le vrai du faux. Chacun son métier !

– Soit, réplique le juge, mais vous n'avez pas indiqué à l'expert de Lisbonne que vous lui envoyiez des copies, vous lui proposiez simplement un échange auquel il aurait probablement consenti en vous adressant, lui, des timbres authentiques. Dans ces conditions, les copies deviennent des faux et il s'agit bien d'une escroquerie.

– Il y aurait escroquerie si je les avais déclarés vrais, réplique de Sperati. Je me suis contenté de ne rien dire, car c'était à lui, en tant qu'expert, de leur attribuer la valeur qu'il leur reconnaissait.

Il faut admettre que la défense est habile et comme, après tout, Jean de Sperati est peut-être de bonne foi, le tribunal, embarrassé, le condamne à 5000 francs d'amende au lieu des 300000 francs demandés par les douanes. Ce qui revient à dire que, pour le moment, de Sperati est libre de continuer à produire ses fameuses “copies” de timbres de collection.

C'est alors que Jean de Sperati est arrêté, suite à la plainte déposée par un philatéliste suédois, l'accusant de lui avoir vendu un “3 stiller jaune” de 1855

de Suède. On ne connaît qu'un seul exemplaire de ce timbre à la surface de la terre, tiré par erreur par l'imprimerie nationale suédoise. Il figure à l'époque dans la collection du roi Carol de Roumanie et vaut une fortune.

Le second procès a lieu cette fois, à Paris, et un médecin légiste qui a examiné Sperati déclare :

– Sperati est un homme dont les facultés mentales ne jouent pas selon les règles normales.

Grand et maigre, le visage osseux, son abondante chevelure grise en bataille, les lunettes tantôt sur le front et tantôt sur le bout du nez, Sperati se dresse au banc des accusés :

– Dois-je démontrer à l'expert en médecine que c'est lui qui est anormal ? lance-t-il. Primo, le “3 stiller” suédois vaut un million et demi et le plaignant l'a payé dix pour cent de son prix. M. l'expert suédois ne sait-il pas qu'il n'existe au monde qu'un seul exemplaire de ce timbre ? A-t-il la prétention de s'en procurer un second ? Pour ce prix ridicule ? Où est l'escroc ? Je n'ai jamais dit que je vendais des timbres rares authentiques !

– Comment fabriquez-vous vos faux ? demande le juge.

– J'ai inventé une machine, dit Sperati.

Les experts philatélistes demandent à voir cette machine.

« C'est le secret de ma vie, dit Sperati. Enfermez-moi un après-midi dans l'arrière-cabinet du juge et placez des gardes devant chaque issue. Des personnes que j'aurais désignées m'apporteront le matériel dont j'ai besoin. Les experts choisiront le timbre que je dois fabriquer. Je sortirai avant sept heures du soir du cabinet avec la pièce désirée, à la condition que les mêmes personnes qui ont apporté le matériel puissent le remporter librement. »

Les experts ne relèvent pas le défi et préfèrent s'en tenir aux termes de l'accusation : Sperati a fabriqué un faux “3 stiller jaune” de 1885, timbre célèbre qu'on appelle “l'erreur de Suède” et il l'a vendu comme un vrai.

C'est alors qu'éclate toute l'ambiguïté du personnage de Sperati et de son industrie.

– Tout ceci est erroné, déclare-t-il. D'abord je n'ai pas fabriqué un faux, mais une copie. De mémoire d'ailleurs, car je n'ai jamais eu l'original en ma possession. Ensuite, ce monsieur suédois peut-il affirmer que je lui ai vendu moi-même ?

– Non, reconnaît l'expert suédois, ce n'est pas vous qui me l'avez vendu, c'est un négociant. Mais le fait est que j'ai été escroqué.

– Par qui ? demande Sperati. Pas par moi, je ne vous connais pas.

– Sûrement pas par le négociant, précise l'accusation, puisque ce dernier était de bonne foi.

– Et à qui l'avait-il acheté, ce négociant ! s'exclame Sperati... Je vais vous le dire, à un amateur, qui l'avait peut-être lui-même acheté sachant pertinemment que c'était une copie. Donc, il y a peut-être une escroquerie au cours de l'une de ces transactions, mais ce qui est certain, c'est qu'il y a faute de la part des experts qui ont eu plusieurs occasions de découvrir le faux.

Le plaignant est donc débouté, et Jean de Sperati continuera à fabriquer ses copies de timbres de collection. Mais les experts ne restent pas les deux pieds dans le même sabot, et font mener une enquête. L'activité de ce diable d'homme les empêche de dormir. Si l'on savait au moins comment il s'y prend !

Le commissaire principal Ismard va lui rendre visite dans cette fameuse villa *Le Clair de Lune* qui motive tant de titres dans les journaux de l'époque : « Les Mystères de la villa du *Clair de Lune* » – « Le laboratoire secret du *Clair de Lune* », etc.

Tout d'abord réticent, puis courtois, puis enfin volubile, Sperati –racontera le commissaire Ismard–, reste muet sur les moyens qu'il emploie. Il retient surtout de cette conversation qu'il se défend avec force d'être un faussaire. Et pourtant, s'il l'avait voulu, explique-t-il, il aurait gagné une immense fortune grâce à son “don artistique”. Son projet est de réaliser cent collections de ses œuvres qu'il appellerait les “Rubens de la philatélie”, chaque collection étant numérotée et signée, et chaque vignette de cette collection adhérent à un support infalsifiable. Evidemment, rien de malhonnête dans ce projet.

Comme je lui présente un timbre pour avoir son avis, il prend ses lunettes spéciales, l'examine un moment, relève ses lunettes sur son front dans une pose familière et s'écrit : « C'est de moi ! »

Ses yeux pétillent d'ironie. Il me demande où j'ai acquis ce timbre. Je lui dis que c'est mon petit secret. J'insiste alors pour connaître le sien. Je lui dis que je pense qu'il doit opérer par photogravure, et timbre par timbre, mais pour les couleurs comment procède-t-il ? Et pour les dentelures ? Le filigrane ? Le papier ?... Je ne peux rien apprendre à ce sujet !

Il va faire éditer *La Philatélie sans experts*, où il donnera toutes les indications sur ses travaux. Il a prévu un tirage de cinq mille exemplaires en trois langues à 5000 francs chacun accompagné, comme “cadeau”, d'une copie d'un “Rubens” signée de l'auteur.

Il prétend pouvoir reproduire tous les timbres avec le maximum d'exactitude, quels que soient les procédés employés : lithographie, typographie, héliogravure, et même taille douce.

Entre parenthèses, déclare le commissaire Ismard, ce livre pourrait être une très belle affaire, mais bien que légale elle me paraît à la limite de l'honnêteté, car on pourrait tout aussi bien intituler ce livre : *Comment fabriquer de faux timbres*.

Et c'est tout ce que j'ai pu tirer de ma visite, conclut le commissaire Ismard.

Si les procédés de Sperati demeurent secrets, par contre, on découvre que Sperati a envoyé, à des marchands de Paris et de Marseille, des timbres de sa fabrication en les faisant présenter par sa belle-sœur comme des pièces rares provenant d'une collection d'amateur. On découvre aussi que Sperati a adressé sans commentaire un lot important de timbres à des négociants anglais qui les ont renvoyés en s'apercevant qu'ils étaient faux.

Quelques mois plus tard, il a renvoyé les mêmes timbres à une importante

maison d'Amsterdam qui les a revendus aux enchères publiques comme des timbres authentiques.

Les négociants anglais reconnaissant les timbres, ont averti les négociants d'Amsterdam, mais trop tard, et il ne leur restait plus qu'à s'adresser à la justice française.

Les experts reviennent donc à la charge pour un troisième procès intenté par le président de la Chambre syndicale des négociants en timbres ; Sperati est accusé de fabriquer de faux timbres et de les vendre au prix des vrais.

« Mon but n'est pas lucratif, déclare Sperati. Je veux démontrer l'incompétence des experts en philatélie, qui ne sont que des imbéciles. Ils sont tombés dans le piège que je leur avais tendu. Mon but est atteint. Ces messieurs prétendent qu'ils ont été escroqués, or ils n'ont pas perdu un sou... !

»

C'est vrai qu'entre le moment de son arrestation à Aix-les-Bains et sa comparution devant le juge de Paris, donc pendant qu'il était en prison, les experts ont tous reçu des chèques, signés de Sperati lui-même. Ces chèques les remboursent des sommes ayant servi à acheter les faux timbres qu'ils avaient reconnus authentiques. La police a constaté que ces sommes étaient déjà depuis longtemps déposées en banque.

– Oui... ces chèques étaient prêts depuis longtemps, explique Sperati. J'attendais le scandale pour rembourser ces hommes incompetents. Ma fille n'a eu qu'à prendre ces chèques nominatifs dans mon bureau pour les mettre à la poste. Vous avez la preuve que cet argent formait un compte spécial en banque. Dans ces conditions, où est donc l'escroquerie ?

– L'escroquerie, c'est que, quelles que soient vos raisons, vous avez accepté de l'argent pour de faux timbres au prix des vrais, réplique le juge.

– C'est faux ! s'exclame Sperati. D'abord, ces messieurs ont expertisé mes timbres, ont fixé leurs prix et ont insisté pour les acheter. Ensuite, pour démontrer leur incompétence, j'étais obligé de prendre leur argent en attendant le scandale. Les experts sont ridiculisés et l'affaire terminée !

Mais, au cours de ces attendus, le tribunal déclare que l'acceptation d'une somme d'argent soutirée par des manœuvres frauduleuses consistant en la fabrication et la vente de pièces fausses, constitue le délit d'escroquerie.

Attendu, déclare un peu plus loin le jugement, que vainement, Sperati soutient qu'il se livrait à une mystification des experts, afin de provoquer un scandale qui démontrerait ses aptitudes et l'incapacité desdits experts ; ces explications étant considérées insuffisantes, Sperati est condamné à un an de prison et 10000 francs d'amende.

La Chambre syndicale des experts en philatélie obtient 10000 francs de dommages et intérêts. Mais l'affaire n'est pas terminée.

Il n'est pas douteux que le “sport” auquel s'adonne Sperati, fait des dupes, aussi bien parmi les experts, que dans le public... Mais il faut admettre qu'il doit bien s'amuser. Car il n'est pas douteux que notre “faussaire” poursuit surtout une satisfaction d'ordre moral. Ne refusant point l'argent lorsque

l'occasion se présente, il n'est positivement friand que d'admiration, d'étonnement, de publicité ; le tout aux dépens parfois, du public, il est vrai, mais plus constamment encore au détriment moral des experts, dont le dépit lui est une délectation.

A cette époque, Sperati a fabriqué environ 558 timbres qui, s'ils étaient vendus à la valeur des originaux, représenteraient environ un milliard et demi de l'époque. Où sont-ils ? Eh bien, ils sont dans les collections des plus grands philatélistes du monde entier. Certes, après cette chaude alerte, les experts se méfient. En utilisant des moyens très scientifiques d'analyses, en classant et répertoriant, en comparant les faux et les vrais, ils peuvent les découvrir. Mais quelle angoisse, Dieu, quelle angoisse !

D'autant que Sperati, libéré, rien ne l'empêche de fabriquer, le plus légalement du monde, des copies. Or, ces copies, bien que vendues comme telles, une fois en circulation, peuvent parfaitement être revendues comme vraies (*ce qui fut sans doute le cas du "3 stiller" de Suède*).

De plus, Sperati agit avec un culot monstre. Il propose une association à l'un des plus grands experts de l'époque. Il prétend se faire verser une indemnité par la Chambre syndicale des négociants en timbres-poste, en échange du retrait de son livre en librairie.

Comble ! Il s'est présenté un jour à l'un des plus brillants dessinateurs-graveurs de timbres-poste, lui expliquant ce qu'il faisait et lui demandant d'écrire une "préface" à son livre sur les imitations philatéliques ! A lui qui fait les timbres authentiques de l'Etat.

Enfin, comble du comble, il publie des imitations de timbres, signées par lui, avec la mention : « Reproduction interdite, »

Dans une interview on demande à sa fille si elle connaît son secret :

– Je n'ai jamais participé à ses travaux, répond-elle. Il agit sans l'aide de personne. Son esprit de chercheur intelligent, méthodique et persévérant et ses qualités de chimiste lui permettent de reproduire ses vignettes, il traite les papiers avec les produits chimiques les plus divers, utilise sa lampe de Wood, salit artificiellement les timbres, et les fait sécher avec un séchoir à cheveux ! Je ne suis pas qualifiée pour indiquer sa façon de procéder. Je pense qu'il emploie la photographie reproduisant timbre par timbre sur des plaques de verre sensibles ou sur la pellicule souple. Je ne l'ai jamais vu graver ou dessiner des timbres. Il n'est pas, d'ailleurs, un bon dessinateur.

– A-t-il un matériel important ?

– Il possède surtout une grande quantité de fioles et de boîtes contenant divers produits chimiques. Il a aussi une presse à bras, j'ai vu des plaques, des clichés et plusieurs appareils de photo, d'un modèle courant. Il n'a pas d'installation importante. J'ai vu aussi un certain nombre d'imitations de timbres sur lettres. Il a réussi à reconstituer le papier, le timbre, les oblitérations et l'écriture ancienne des adresses...

Toutefois les experts imaginent ce que peuvent être ces procédés de fabrication. L'un d'eux explique :

– En ce qui concerne les matériaux employés, j'ai pu me rendre compte qu'il se servait, comme papier, de marges de vieux bouquins notamment pour la fabrication des vieux timbres allemands. Pour d'autres timbres, il choisit l'exemplaire le meilleur marché de la série, enlève l'impression et réimprime dessus. A la lumière de Wood, on peut apercevoir, dans certains cas, l'impression d'origine. Cette méthode est employée surtout pour les timbres à filigranes, car Sperati ne fabrique pas les filigranes. Pour les timbres oblitérés, il lave l'impression, afin que seule l'oblitération subsiste. Il imprime ensuite par-dessus cette oblitération, puis lave l'impression sur l'oblitération seulement. Pour l'impression, je suppose qu'il procède par photolithographie.

On constate parfois des différences de dimensions dans les timbres du fait que le papier a “travaillé !” au cours des lavages ou par suite du report photographique.

Les encres employées sont de couleurs différentes, plus ou moins bien réussies.

Je me souviens d'avoir examiné le timbre “New York”, timbre noir, portrait de Lafayette, devant porter la signature à l'encre rouge de la main du maître de poste, dont la signature apocryphe portée par Sperati était “lithographique” ! Mais les couleurs se distinguaient à la lampe de Wood.

Sperati était habile mais il manquait de vigilance et de prudence dans son métier de faussaire. C'est ainsi qu'il fabriqua quinze timbres de Suède, dont il n'existe qu'un seul exemplaire émis par erreur en jaune. Sperati avait tout simplement décoloré quinze timbres bleus. D'autres timbres portaient des oblitérations différentes révélant des erreurs de dates !...

En 1954 : coup de théâtre. Le *Daily Telegraph* révèle qu'après plusieurs mois de négociations, le comité de la « British Philatélie Association » vient d'acquiescer de l'artiste en copies de timbres, Jean de Sperati, tous les exemplaires encore en sa possession, ainsi que ses planches et les droits de reproduction.

L'Association a pris cette décision, probablement, assez coûteuse en apprenant que Sperati, vieillissant, envisageait d'initier à son minutieux travail un plus jeune artiste. Grâce aux archives qui viennent en sa possession, elle connaîtra aussi les détenteurs des imitations déjà répandues. En fait, l'Association britannique, dont on sait aujourd'hui qu'elle a versé dix millions de francs de l'époque, en dehors de quelques babioles (*presses à bras et quelques fioles*) n'a obtenu aucun secret. Mais ce qu'elle a surtout acheté, c'est la promesse de Sperati de ne plus fabriquer de timbres et de n'initier personne à son art.

Il est vrai qu'il n'en aurait guère eu le temps, puisqu'il meurt trois années plus tard.

Lorsqu'on demande à sa fille :

– Votre père a-t-il laissé dans son testament des renseignements sur ses “secrets” de fabrication ?

– Non. Je l'ai entendu dire que personne ne lui paraissait capable

d'appliquer ses méthodes. Il craignait aussi qu'on ne s'en servît pour imprimer des faux billets.

Opérant sur les marges de la délinquance –les franchissant délibérément à l'occasion– mais en deçà comme au-delà de celles-ci, toujours égal à lui-même dans le sang-froid, Jean de Sperati devait pousser l'orgueil à un degré peu commun, puisqu'il emportait, en mourant, le secret ou le pseudo-secret de son “art”, et ne léguait à ses émules que le poids de son mépris.

49. KASUKO OU LA VEUVE DU PACIFIQUE

C'était un vieil homme, sage, ridé, un vieux pêcheur de perles des îles Mariannes au Japon. Et quand on est pêcheur de perles au Japon, on devient, très vite, plus vieux, plus sage et plus ridé que les autres. Car si l'on cherche la beauté, au fond des mers, on en connaît le prix. Namaï devait bien avoir soixante ans. C'est très vieux pour un pêcheur de perles, beaucoup plus vieux que pour un PDG parisien, et pourtant c'est un truisme que de dire pêcheur de perles ou PDG on n'en est pas moins homme !

Namaï croisa un jour, sur le marché, la perle la plus belle, la plus irisée, la plus lumineuse qu'il ait vue depuis longtemps. Perles noires ses yeux de jais, perles blanches ses dents d'ivoire. Nacre rose, le teint de ses seize ans, Kasuko est une jeune fille à marier. Le vieux Namaï, dont l'acariâtre épouse est morte depuis plusieurs lunes déjà, n'a plus de foyer, point de descendant et jusque-là, son avarice prodigieuse l'a tenu écarté des traditionnels marchandages qui précèdent les épousailles.

Mais le démon, ce jour-là, entre dans sa tête. Il va commencer une cour effrénée, se répandre en visites courtoises et intéressées, entamer des palabres et convaincre l'oncle de Kasuko qu'il sera pour elle, un mari respectueux, amoureux et généreux. Les palabres durèrent deux ans. Deux longues années de fiançailles durant lesquelles Kasuko, "promise" par l'oncle à Namaï, ne fut plus autorisée à fréquenter les jeunes gens de son âge que sa beauté pouvait émoustiller.

Si bien qu'à la veille de son mariage, Kasuko était aussi ignorante de l'homme que la mouette de haute mer et ne connaissait de la vie que le strict minimum. Pour être précis, il faut ajouter que le strict minimum consistait en la personne même de Namaï, son futur époux.

Le vieux pêcheur de perles par contre en savait beaucoup plus, et notamment que le mari d'une jolie femme ne peut avoir qu'un statut : celui auquel tout le monde pense, et il n'en est pas forcément content. Comme il était avare, il le fut aussi de Kasuko, et pour ne pas devenir ce que tout le monde pense, la surveilla du matin au soir à s'en rendre malade, écartant tout visiteur, fermant la porte aux colporteurs, ne voulant connaître ni famille, ni voisins.

Et Kasuko s'ennuyait. Elle s'ennuyait à mourir. Un vague regret d'une chose inconnue et inaccessible l'habitait.

On était au début du printemps 1944, elle avait dix-huit ans et rien d'autre à faire au monde que des promenades sur la plage tandis que son vieux grigou de mari l'épiait derrière les cocotiers. Les jours et les nuits étaient longs.

Si longs qu'un beau soir, Kasuko aperçut un jeune pêcheur de perles au détour d'une dune, lui parla et le vieux Namaï eut peur. Il décida alors de mettre son trésor à l'abri et, au mois de juin 1944, Namaï et Kasuko vont s'installer après un long voyage sur l'une des îles désertes de l'archipel des Mariannes, à deux mille kilomètres à vol d'oiseau des côtes du Japon. C'est

l'île Atanahan, une couronne de cocotiers, du vent, du soleil qui baigne ses plages et ses coraux dans le plus bel océan du monde.

Pour Namaï, c'est le paradis terrestre au milieu du Pacifique... Son Eve est à l'abri des tentations. Croit-il !

Car à peine a-t-il fini d'installer leur case, en cloisons légères et ajourées comme des dentelles, que l'on entend au loin sur la mer, un effroyable vacarme ! Namaï et Kasuko écarquillent les yeux. Ils voient deux petits vapeurs chargés de ravitailler les armées japonaises aux îles Mariannes, essayer de se cacher derrière leurs cheminées, faire beaucoup de fumée, se glisser dans les vagues pour échapper aux avions américains qui se précipitent en rasant les flots.

Bientôt, l'un des navires, plein de trous, ses manches à air renversées, sa coque déchirée, ses canots de sauvetage transparents comme des passoirs, commence à s'enfoncer. Les marins sautent à la mer, les blessés sont jetés pêle-mêle sur un radeau. De la plage, où ils regardent debout, les mains derrière le dos, le vieux mari et sa jeune épouse ont des pensées bien différentes.

« Enfin, voilà du monde », pense-t-elle.

« Allons bon... ça va recommencer », dit le vieux.

Mais voilà qu'un autre navire paraît à l'horizon, alerté par radio, il vient chercher les naufragés.

« Zut ! » pense Kasuko.

« Chouette ! » pense le vieux.

Mais la petite Kasuko n'en croit pas ses yeux et remercie le Ciel, car les avions, revenus à leur tour, harcèlent le malheureux bateau qui livre son dernier combat à cinq cents mètres de l'île, avant de disparaître, d'un seul coup, dans un gros bouillonnement.

Sur un radeau, les hommes de ce navire : le *Kiokai*, viennent d'entasser des monceaux de vivres, cependant que les survivants du premier naufrage mettent déjà pied à terre, entourant leur capitaine blessé qui expire allongé au pied des cocotiers.

L'officier le plus élevé en grade, le capitaine Nakamori, charge alors un sous-officier de réunir tous les naufragés.

Ils sont bientôt quarante-huit, groupés sur la plage, pieds nus sous le soleil qui leur chauffe les côtes. Inutile de dire que, en les comptant, le vieux pêcheur de perles doit penser au sort qui guette ses quinze cochons, ses poules, ses canards et la réserve de pommes de terre qui constituaient toute sa fortune.

Le capitaine Nakamori, estimant que certains de ses hommes ont manifesté au cours de l'atterrissage un esprit d'indépendance déplacé, rappelle en termes nets et cinglants qu'un naufrage ne signifie pas la fin du combat, qu'un bateau viendra bien vite à passer, qu'il fera un rapport auprès de l'amirauté japonaise et entend faire respecter, d'ici là, l'ordre et la discipline !

D'abord une exploration complète de l'île doit être entreprise, ensuite, des

sous-officiers désignés pour chacun des différents services nécessaires à l'installation du cantonnement, lequel enfin doit être réalisé dans quarante-huit heures.

Alors, la vie militaire reprendra avec exercices et entraînement tous les matins. Kasuko la ravissante, regarde avec joie les quarante-neuf naufragés, pleins de santé et plus séduisants que son vieux grigou de mari.

Sans chercher à atténuer l'éventuelle responsabilité de Kasuko dans ce qui va suivre, il faut bien voir les choses en face. On peut supposer qu'elle aimait son mari, mais c'est une hypothèse beaucoup trop fragile pour qu'on s'y attarde. Il vaut beaucoup mieux supposer le contraire, ce qui permet d'imaginer que Kasuko regarde effectivement avec joie les quarante-neuf marins naufragés, jeunes et pleins de santé qui lui tombent sous les yeux.

Par contre, ce qui est sûr, c'est que le vieux pêcheur de perles fait une drôle de tête en voyant l'île Atanahan, dont il avait voulu faire un nid d'amour, devenir une caserne.

Pendant quatre jours, l'île retentit de coups de marteau, de cris, de jurons et d'ordres impératifs.

Le 16 juin, de nouveaux avions américains, subitement jaillis de l'horizon, cherchent à mitrailler les hommes sur les plages. Les Japonais courent en zigzag sur le sable, s'éparpillent sous les cocotiers, dans les palmes desquelles les balles des mitrailleuses frappent, sifflent et crépitent. Puis, les avions s'en vont, et il ne reste au ciel que le soleil. En mer, il n'y a plus que les mouettes, et les hommes, voyant la jolie petite Kasuko soigner le seul blessé, d'ailleurs très légèrement atteint, se souviennent brusquement qu'ils n'ont pas vu de femmes depuis Tokyo et que celle-ci est belle. Une seule femme au milieu de quarante-neuf hommes pose déjà un problème, mais aussi belle, c'est une équation à quarante-huit inconnus.

Paris vient de se libérer. Mais dans l'île Atanahan les quarante-neuf soldats japonais organisent leur guerre et fortifient leurs défenses. Pourtant, il y a un point faible dans cette défense. Un point faible qui saute aux yeux, c'est Kasuko.

Le capitaine Nakamori, comprenant qu'une seule femme aussi belle présente un danger pour la discipline, fait séparer le cantonnement de la case du vieux pêcheur de perles par une haute clôture pour la mettre à l'abri de tout regard. Seulement, le capitaine Nakamori ne peut empêcher ses hommes de fabriquer et de boire du vin de palme. Il leur suffit de grimper au sommet d'un cocotier, d'entailler l'écorce et d'y fixer un récipient, pour recueillir un liquide argenté qu'ils laissent fermenter dans une noix de coco. Il faut deux jours seulement pour que le vin de palme atteigne quatorze degrés...

De sorte que la discipline devient d'autant plus stricte qu'elle est plus difficile à maintenir.

Tous les matins, le caporal Anamuna, plus large que haut, distribue des volées de coups de bâton pour engager ses hommes à ne pas perdre l'esprit militaire. Mais que faire ! On ne peut empêcher, la nuit venue, les yeux de

briller autour de la petite Kasuko.

Lorsque le vieux pêcheur de perles tombe malade, chacun va rôder autour de sa case et chacun va rôder autour de celui qui rôde. Heureusement, un radeau qui s'échoue le 13 juillet, provenant d'un navire américain, crée une diversion, assez courte d'ailleurs, puisque les hommes s'aperçoivent bien vite que ce radeau n'est chargé que de deux tonnes de caramels.

Ceci est sans importance, pour le reste de l'histoire, mais mérite qu'on s'y attarde un peu. Les hasards de la guerre sont immenses, mais cette immensité de caramels sur un radeau américain, sur l'immensité du Pacifique, a de quoi faire rêver !

Quelle est l'importance du caramel dans la marine de guerre américaine ? S'agissait-il d'une prise de guerre ? Était-ce de l'intoxication psychologique ou alimentaire ? S'agissait-il de caramels durs ou mous ?

Autant de graves questions qui resteront malheureusement sans réponse.

De toute façon, Namaï, le vieux pêcheur de perles, ne peut y goûter, car il meurt ce jour-là de la malaria. Or, le vieillard constituait un rempart pour Kasuko. Un rempart ou un obstacle.

Toujours est-il que la voilà veuve. Immédiatement, le caporal Anamuna, foncièrement détesté de tous ses hommes, son bâton à la main, croit qu'il est tout indiqué pour être aimé de la petite Japonaise. Il fait le joli cœur et le vide autour d'elle.

Mais un jeune marin, réputé forte tête, se précipite un jour sur Anamuna au moment où il allait distribuer quelques bastonnades, il lui arrache son arme et l'en frappe à tour de bras, en criant :

« Voilà pour t'apprendre à faire la guerre avec un bâton. »

Hélas ! à partir de ce jour où l'autorité du caporal Anamuna devient presque nulle, tandis que le capitaine Nakamori, malade, ne sort presque plus de sa case, le cercle se resserre autour de Kasuko.

Nouvelle diversion le 16 juillet, lorsque l'île est attaquée par un bombardier B29 qui lâche plusieurs bombes sur les cases fragiles du cantonnement, cisaille les palmes à coups de mitrailleuse, avant de s'en aller traîner lourdement son ombre sur la mer.

Il faut reconstruire les cases au plus vite. Mais, dans leur précipitation à reconstruire, les hommes ne reconstruisent pas la clôture, autour de Kasuko.

Heureusement, il y a, parmi les naufragés, un ingénieur mécanicien de la marine, fort bel homme, intelligent et paisible. La petite Kasuko qui ressent un besoin de protection tout à fait compréhensible, s'éprend de ce bel ingénieur de la marine et tous deux se marient officiellement devant le capitaine Nakamori qui représente la plus haute autorité en ces lieux. Ceci se passe fin 1944.

Hélas ! Sous l'emprise du vin de palme, le raisonnable ingénieur de la marine devient petit à petit un ivrogne invétéré, méchant dans son ivresse et toujours prêt à battre la petite Kasuko. Généralement, il bat sa femme à l'abri des regards indiscrets, dans sa case, et personne n'ose intervenir.

Mais un jour, il se laisse aller à rouer de coups Kasuko sur la plage et, Saïto, l'un des marins, volant au secours de la jeune femme, corrige publiquement l'ivrogne.

Et la vie continue sur Atanahan. Chaque nuit, les hommes vont à la pêche car elle constitue leur principale ressource. Ce matin-là, Saïto rentre tout essoufflé pour annoncer que l'ingénieur est mort. Il a dû, prétend Saïto, tomber d'un cocotier !

Bizarre... bizarre, car on découvre le cadavre, dont le crâne ouvert donne l'impression d'avoir reçu le choc d'une lourde pierre. Affolée, la belle Kasuko se précipite aux pieds du capitaine malade qui ne quitte toujours pas sa case et le supplie de la protéger.

Nous sommes en 1945. Il se produit à ce moment un événement qui va peut-être délivrer Kasuko. La longue forme grise d'un patrouilleur américain tourne autour de l'île. Ses canons sont en position de tir, il semble surveiller les silhouettes des Japonais tapis dans les buissons.

Soudain une voix immense jaillit d'un haut-parleur, court sur la mer jusqu'au rivage. Cette voix annonce, en japonais, la reddition du Mikado, leur empereur et la défaite du Japon. Pour toute réponse les naufragés incrédules, persuadés que leur pays ne peut pas être battu, outrés qu'il y ait des gens assez bêtes pour essayer de faire croire une chose pareille, montrent le poing, ricanent, tirent des rafales de la mitrailleuse qu'ils ont sauvée du naufrage et disparaissent dans les profondeurs de l'île.

Nous avons là, une fois de plus, l'occasion de constater la fâcheuse habitude du Japonais modèle courant 1945, à ricaner bêtement devant la défaite et à s'obstiner, non moins bêtement, à faire la guerre tout seul...

Il est bien connu, que lorsqu'un Américain crie « pouce ! je ne joue plus », le Japonais, lui, mauvaise tête, continue à se cacher. Il semblerait d'ailleurs qu'on ne les ait pas tous encore convaincus à l'heure actuelle. Le Japonais 1945 était sûrement une mauvaise année.

Le patrouilleur américain va donc s'éloigner et son capitaine fera plus tard un témoignage important. Il affirmera avoir vu une femme *seule* sur la plage, semblant attendre.

Kasuko dira elle-même qu'elle a pleuré en voyant disparaître le navire. Pauvre Kasuko, elle aura besoin de témoignages à la fin de cette aventure. Mais le bateau est parti et la vie continue.

Toujours malade, depuis sa case, le capitaine Nakamori essaie de faire protéger la jeune femme par des gardes du corps, choisis parmi ceux des naufragés qui conservent leur sang-froid.

Mais la seule vue de Kasuko, Kasuko sur la plage, Kasuko à l'ombre des cocotiers, Kasuko dans les flots couleur de corail, bref, la seule vue de Kasuko attise les passions et chaque nuit, des bagarres éclatent, des hommes essaient de désarmer et de tuer les gardiens de la belle Japonaise.

Le capitaine décide alors de l'enfermer dans un enclos où elle restera jour et nuit, tandis qu'un officier lui apporte sa nourriture. Dehors, on monte une

garde fidèle, mais certains se méfient même de l'honnêteté des gardiens, et de nouvelles bagarres s'ensuivent. Toute la population de l'île se rassemble autour de l'enclos où la petite Japonaise est adorée et prisonnière, comme dans sa ruche, la reine des abeilles.

Sur ce, le capitaine Nakamori meurt des suites de la malaria, lui aussi, et l'officier qui lui succède a toutes les peines du monde à maintenir l'ordre.

Au moment même où l'on enterre le capitaine, le corps orienté de façon à ce que son visage soit tourné vers le Japon pour permettre à son âme de rejoindre la terre natale, certains essaient de tromper la surveillance des gardiens. Tant et si bien qu'une succession d'effroyables mêlées s'ensuivent qui font au bout de quelques semaines sept morts.

Sept morts pour Kasuko !

Alors les marins raisonnables se réunissent en conseil avec l'officier et décident dans leur raison d'hommes de marier Kasuko... Si l'on dit de gré ou de force, on peut espérer satisfaire tout le monde, ceux qui pensent que c'est de gré et ceux qui pensent que c'est de force.

Et ils vont marier Kasuko avec le plus élevé en grade, hormis l'officier qui veut rester au-dessus de la mêlée.

Sage décision, engrenage humain de la logique humaine. Elle se mariera quatre fois, toujours avec le plus élevé en grade.

Le premier qui était un nageur exceptionnel, se serait, paraît-il, noyé dans les herbes du lagon.

Le second, Takaguzi, meurt d'avoir bu trop d'eau. L'eau était sans doute empoisonnée.

On retrouve le troisième sur la plage, la gorge tranchée.

Le rythme se précipite, le quatrième est lynché, le soir même de son mariage.

A partir de ce soir-là, personne n'ose plus épouser Mme Kasuko qui a maintenant vingt et un ans. L'officier, pour l'honneur de l'uniforme, défend à lui tout seul la Japonaise car une épidémie de malaria vient de faire de grands ravages parmi les naufragés.

Une quinzaine sont morts et, par malchance, ceux sur lesquels il peut compter sont dans l'impossibilité de lui venir en aide.

Un soir, les forcenés entrent dans la case...

« Capitaine, dit enfin l'un des forcenés, laissez-nous Kasuko sinon nous vous tuons... »

Le capitaine parvient à les calmer en leur promettant que, demain matin, il leur donnera sa réponse. En fait, il ne lui reste qu'une solution : se cacher avec la jeune femme.

Heureusement, il y a parfois des miracles, et il s'en produit un ce matin-là. Le capitaine et Kasuko qui ont réussi à se faufiler sur l'autre versant de l'île, voient un petit navire américain : le *S.S Soleil Levant* qui vient de passer la nuit là et s'apprête à repartir. Kasuko se jette à la nage et parvient à le rejoindre tandis que l'officier qui se croit toujours en guerre contre les

Américains, se dissimule derrière les troncs des cocotiers.

Lorsqu'elle prend pied sur le *S.S Soleil Levant*, Kasuko se croit sauvée, elle ne sait pas que d'autres ennuis commencent...

Tout d'abord, il lui faut raconter son histoire et persuader les Américains qu'elle dit la vérité. Ensuite, elle doit se souvenir de l'identité de chacun des naufragés afin d'avertir leurs familles.

Et surtout, elle doit dresser la liste de ceux qui sont morts, non pas de la malaria, mais de mort violente, morts à cause d'elle, morts pour elle ! Et parmi lesquels ses six maris ! Cela fait plutôt mauvais effet.

Les autorités américaines, stupéfaites, se débarrassent rapidement de l'affaire qu'ils remettent entre les mains de la justice nipponne car les familles des victimes portent plainte et Kasuko part donc vers Tokyo entre deux gendarmes, accusée d'avoir poussé les hommes à s'entretuer. Pendant ce temps, l'armée américaine s'efforce d'obtenir la reddition des dix-neuf Japonais qui continuent de faire la guerre à l'île Atanahan.

Au mois de janvier 1948, plusieurs avions américains survolent l'île à basse altitude. Chaque fois, l'avion fait de grands cercles en rasant la cime des arbres, mais les hommes terrés dans les grottes ou dans les buissons prennent bien garde de ne pas se montrer et tremblent de peur.

Un matin, c'est un hydravion qui se pose en face de la plage. Deux de ses passagers mettent un canot à la mer et s'approchent du rivage. Les naufragés terrés dans leur trou regardent de tous leurs yeux, sans oser respirer. Les deux Américains marchent jusqu'au premier arbre sur lequel ils clouent rapidement un paquet. Puis, ils regagnent leur canot bien vivement, pas rassurés du tout.

Dans ce paquet, les marins japonais trouvent une lettre de Kasuko par laquelle elle explique son aventure et dans laquelle elle demande que l'on prenne bien soin de son petit chat. Les hommes trouvent aussi des tracts leur annonçant que la paix est signée depuis trois ans et qu'ils peuvent rentrer au Japon en hommes libres. Mais les naufragés doutent de la véracité de ces informations et supposent que Kasuko a écrit sa lettre sous la contrainte.

Le 26 juin, l'hydravion revient à nouveau et cette fois, les Américains déposent au pied d'un arbre un volumineux paquet. Le paquet contient du ravitaillement, des vêtements et ce que les naufragés ne connaissent plus depuis quatre ans : des lettres de leur famille.

En effet, les autorités américaines ont demandé à ces familles d'écrire elles-mêmes ce que les naufragés se refusent à croire : la fin de la guerre et l'avènement d'un régime démocratique au Japon. Des tracts les avertissent que quatre jours plus tard, le 30 juin, un bateau viendra enregistrer leur reddition et les rapatrier en hommes libres.

Le 30 juin, en effet, une péniche de débarquement se présente devant l'île. Par mesure de prudence, elle jette l'ancre au large et c'est un Japonais qui se rend le premier à terre, couvert par l'artillerie légère de la péniche. Mais il n'a pas besoin de toutes ces précautions car les survivants arrivent en file indienne sur la plage, munis chacun d'un petit drapeau blanc, déguenillés, cuits, recuits

par le soleil et l'air marin, maigres et fiévreux car la malaria sévit toujours. Ils sont dix-neuf, les pieds dans le sable, qui signent l'un après l'autre leur reddition et demandent des nouvelles de Kasuko.

« Où est Kasuko ?... Que fait Kasuko ?... »

Ils vont la revoir, mais certainement là où jamais ils n'auraient pensé la rencontrer. La plupart sont au comble de l'émotion, lorsqu'ils revoient Kasuko toujours aussi belle, mais un peu vieillie, dans le box des accusés, au tribunal de Tokyo.

Il a fallu des années pour instruire ce procès et réunir les témoignages. Quelle n'est pas la stupeur des rescapés de l'île Atanahan d'entendre le procureur s'exclamer théâtralement à l'adresse des jurés, en montrant la timide et ravissante petite Kasuko :

« Messieurs les jurés, vous avez devant vous la dernière criminelle de guerre du Pacifique. »

L'aventurière la plus redoutable ! Aucun des anciens naufragés ne voudra dire un seul mot qui puisse faire condamner Kasuko. Mais leurs femmes, folles de jalousie, hurlent dans le prétoire. Quant à la fureur des veuves, elle est indescriptible.

Pendant les premiers jours du procès, tout tourne mal pour Kasuko. Puis vient le dernier jour. L'avocat de la belle Japonaise a préparé un coup de théâtre. Il affirme que tous ces hommes, les morts et les vivants, auraient pu quitter l'île dès 1945 ! Il y a dans la salle un mouvement de stupeur.

Alors, l'avocat fait comparaître plusieurs personnes ayant habité avant la guerre dans l'île Atanahan et qu'ils reliaient facilement aux îles voisines par pirogue. Or, les naufragés disposaient de plusieurs pirogues. Et si l'un d'eux avait vraiment voulu une femme, le plus simple eût encore été de quitter cette île pour une autre, car les femmes ne manquent pas dans l'archipel des îles Mariannes. C'est donc Kasuko qu'ils voulaient et pas une autre !

Kasuko n'est pas responsable de leurs actes puisque leur séjour dans l'île était librement consenti. C'est du moins ce que prétend l'avocat, arrachant ainsi l'acquittement de la belle Japonaise, héroïne d'une aventure en fin de compte des plus mystérieuses de cette après-guerre.

Lorsque Kasuko quitte le tribunal, elle est libre, mais elle est vieille, très vieille, de six veuvages et de dix-huit ans de guerre.

Namaï, le vieux pêcheur n'avait pas voulu cela. Il avait péché pour lui la plus belle perle du Pacifique. Il avait voulu l'enfermer dans un écrin de solitude. Il a perdu.

C'est un proverbe japonais ou chinois ou arabe (*peu importe, il est universel*) qui dit : « Quand une femme est jolie, le diable la suit. »

50. LA NONNE

Falciano est un petit bourg toscan semblable à beaucoup d'autres en ce jour du 1^{er} mai 1933. Une centaine de maisons aux murs jaunes et aux toits rouges, serrées autour d'une église.

Alba Guidotti rêve à la fenêtre de sa chambre, en regardant le soleil se lever. Alba habite à la cure chez son oncle don Gaspard, curé de Falciano. Don Gaspard, qui ne l'a pas vue depuis longtemps, a jugé favorable à l'éducation de la jeune fille, un séjour à ses côtés, ce que les parents ont accepté. Et Alba rêve et s'ennuie dans sa petite chambre, jusqu'à l'arrivée de Rinaldo.

Rinaldo Mattesini est un enfant de Falciano, c'est un bel adolescent de seize ans, aux cheveux noirs bouclés et aux yeux bleus... Tous les matins il va puiser de l'eau à la fontaine, pour le quincaillier, son patron, balançant à bout de bras de grands seaux de cuivre. Il a le sourire enjôleur du Toscan, et passe pour le Don Juan du bourg. La fontaine est sous la fenêtre d'Alba, mais pour puiser l'eau, Rinaldo lui tourne le dos.

Alors, ce matin-là, Alba jette un petit morceau de charbon dans le bassin, et Rinaldo lève la tête. Alba sourit, Rinaldo sourit, ainsi naît à Falciano une histoire d'amour aussi mouvementée et romantique que celle des amoureux du Moyen Age.

Alba est très surveillée par son oncle, le curé de Falciano, et il n'est pas question pour lui de laisser sa nièce s'amouracher d'un petit employé besogneux. Les parents d'Alba sont très pointilleux sur les différences de classe sociale.

Alors, Rinaldo, au bout de quelques mois prend son courage à deux mains, et écrit une lettre de demande en mariage, truffée de fautes d'orthographe, à laquelle il est répondu par une fin de non-recevoir en trois lignes :

Monsieur, nous avons pour notre fille d'autres desseins, dont elle n'est peut-être pas en mesure de comprendre la portée. Si vous l'aimez, vous cesserez donc de la voir. Je vous en remercie. Signé : Benedetto Guidotti.

Voilà, c'est digne, net, court et vraiment symptomatique d'un état d'esprit odieux. Analysons cette lettre à première vue exemplaire :

Nous avons d'autres desseins...

Qui a des desseins ? Le père. Ces desseins sont destinés à satisfaire qui ?... de toute évidence, avant tout, l'orgueil du père. Par contre il est fait appel aux grands sentiments, à la générosité et au sacrifice d'autrui :

Si vous l'aimez... vous cesserez de la voir...

Quant à Alba, c'est une femme, dont on dit d'elle « qu'elle n'est pas en mesure de comprendre la portée de ce qu'on veut pour elle »... Donc, c'est un être inférieur, il faut agir à sa place, lui faire accomplir même ce qui ne lui plaira pas puisqu'elle ne comprendra pas, c'est une marionnette.

Alba n'est évidemment pas tenue au courant de cette lettre et, affolée de ne plus voir Rinaldo, s'aventure jusqu'à la quincaillerie où elle trouve le jeune

homme prostré. Il a pris au sérieux la lettre du père et, convaincu qu'il y va du bonheur d'Alba, a renoncé à la voir. Comme Alba proteste auprès de son père, celui-ci fait agir l'oncle, fasciste, qui décide sans difficulté le quinquaiiller à mettre Rinaldo à la porte, et fait en sorte qu'il ne puisse plus trouver d'emploi à Falciano, l'obligeant ainsi à gagner Pise où il trouve du travail sur un chantier naval.

Malgré l'éloignement, la surveillance dont est l'objet Alba, et le manque d'argent, Alba et Rinaldo continuent à se voir tout de même, de temps en temps et, en tout cas, ils s'écrivent, bien décidés à se marier le jour où ils en auront la possibilité légale. C'est assez classique. Ce qui l'est moins, c'est que la poste de Falciano finit par intercepter leurs lettres. Aussi bien celles d'Alba que celles de Rinaldo. L'oncle Guidotti persuade le père d'Alba qu'il vaut mieux, après les avoir lues, bien sûr, les faire parvenir à leurs destinataires car l'absence soudaine de lettre pourrait les amener à faire une sottise : rapt, fugue, suicide, etc. De cette façon, au moins, la famille d'Alba est tenue au courant des faits et gestes et de l'évolution des sentiments des deux jeunes gens.

Mais un jour, Rinaldo devenu méfiant use d'un truc classique, et à l'aide d'un minuscule morceau de papier carbone, il fait une marque à l'intérieur de l'enveloppe en travers de la collure. Comme Alba garde toutes ses lettres dans leur enveloppe, il vérifie, lors d'une rencontre, quelques semaines plus tard, qu'elle a été ouverte. De ce jour, les lettres des deux jeunes gens sont très réservées. Leurs sentiments se devinent toujours entre les lignes, mais ils prennent l'habitude de s'exprimer en phrases sibyllines qui ne laissent pas d'inquiéter la famille d'Alba.

Et ce qui devait arriver arrive, on va chercher à intimider Rinaldo et si l'intimidation ne suffit pas on saura bien le mettre définitivement hors d'état de poursuivre ses projets.

Il est attaqué une première fois par une équipe de gorilles et roué de coups sans aucune explication. Puis, quelques semaines plus tard, il est arrêté et conduit au commissariat où il passe la nuit, soupçonné soi-disant de menées communistes, antinationales.

Dans ce genre de situation, ce sont souvent les mères qui réagissent. La mère d'Alba semble inexistante, quoique plutôt compatissante. Elle a peu de communication avec sa fille. Lorsque celle-ci lui parle de Rinaldo, elle l'écoute sans rien dire en hochant la tête, la serre parfois sur son cœur en lui disant :

« Ma pauvre, ma pauvre petite fille... »

En réalité, pour le moment, elle est en réserve stratégique, et lorsque la famille Guidotti aura besoin d'elle, elle jouera son rôle... le plus odieux qu'une mère puisse jouer. La famille Guidotti serait sans doute parvenue à mettre Rinaldo en prison sous un prétexte ou sous un autre, mais cela devient inutile, car la guerre d'Abyssinie éclate et Rinaldo est mobilisé, il embarque le 6 octobre 1935, à Naples. Immédiatement Alba s'échappe et parvient à suivre

Rinaldo jusqu'à Naples. Le visage coincé dans les barreaux des grilles qui entourent impitoyablement le port de Naples, elle le regarde partir. Il attend sur le quai, le fusil au pied, un beau calot à pompon sur la tête. Il monte la passerelle d'un bateau, le fusil sur l'épaule et le beau calot à pompon sur la tête... ce calot maudit qu'elle verra sur sa tête dans tant et tant de cauchemars, durant tant et tant d'années.

En effet, cette guerre qui devait être une promenade militaire va durer trois ans, trois ans d'inquiétude pour Alba, trois ans de tranquillité pour ses parents qui espèrent que Rinaldo ne reviendra pas. Entre-temps, plusieurs tentatives pour lui faire épouser quelques beaux partis régionaux échouent bien entendu. Et puis, un jour, Alba reçoit une lettre qui lui apprend que Rinaldo vient d'embarquer à Tripoli et qu'il va débarquer à Naples. Une fois de plus elle s'échappe.

C'est un matin, un petit matin gris et brumeux, derrière les grilles qui emprisonnent toujours indéfiniment le port de Naples, Alba, qui se tient aux barreaux pour rester debout, voit descendre d'une passerelle, sans fusil et son calot tout flasque sur la tête, Rinaldo. Un Rinaldo si changé qu'elle hésite à le reconnaître. Il traverse le quai comme un fou, n'est plus que deux yeux qui cherchent dans la foule, court vers elle et, à travers les barreaux, chacun d'un côté de la grille, ils s'étreignent farouchement, sans dire un seul mot. Alba a dix-huit ans, mais dans une famille comme la sienne, dans l'Italie d'avant-guerre, cela ne signifie pas grand-chose.

Ils sont pourtant bien décidés à surmonter tous les obstacles et, s'il le faut, ils quitteront l'Italie. Mais pour cela, un minimum de préparation est nécessaire, Rinaldo ne veut pas faire de la jeune fille riche, adulée, habituée au confort, une misérable émigrante. Ce serait le plus sûr moyen de gâcher leur avenir.

Tandis qu'il se prépare, la famille d'Alba elle aussi s'organise. Une terrible scène dresse en public la jeune fille contre son père et son oncle. Au cours de cette violente altercation, la mère s'abstient de prendre parti. Toujours en réserve, elle saura intervenir lorsqu'il le faudra. Et une fois encore, c'est Mussolini qui vient au secours des parents d'Alba en contrariant les projets des deux jeunes gens...

Il jette à nouveau l'Italie dans la guerre. Incorporé dans un bataillon de génie, Rinaldo fait donc partie du corps expéditionnaire lancé contre la Grèce par Mussolini. Initiative désastreuse pour le Duce, car ses troupes sont mises en déroute par les Grecs.

Cette fois, Alba est sans nouvelle, et c'est alors que la famille fasciste dans tous les sens du terme décide de frapper un grand coup. Les parents d'Alba ont compris qu'ils ne parviendront jamais à faire épouser à leur fille un autre homme que Rinaldo. Leur opposition à ce mariage n'est plus qu'une haine irraisonnée de cet homme. Une haine de cet amour qui ne veut pas s'éteindre, au moment où justement on le sent, on le devine, la flamme fasciste baisse chaque jour un peu plus.

Mais pour frapper ce grand coup, cette fois il faut utiliser la réserve stratégique. Le père Guidotti, l'oncle Guidotti, Guidotti le curé, ne sont plus comme on dirait aujourd'hui "crédibles".

C'est maintenant la mère qui va jouer le grand rôle dans la scène atroce que voici : elle entre un soir dans la chambre d'Alba, pâle, presque titubante, s'assoit sur le lit de la jeune fille et la regarde droit dans les yeux sans rien dire. Alba reste pétrifiée de la voir dans cet état :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ma fille... Ma petite fille.

Elle parle d'une voix presque rauque, les larmes lui viennent aux yeux. Alba devine qu'il s'agit de Rinaldo. En effet il s'agit de Rinaldo. Son père n'a pas osé lui dire lui-même, car elle ne l'aurait pas cru. Il vient d'apprendre la nouvelle en haut lieu, Rinaldo a été tué, d'une balle en pleine poitrine. Son père ne l'aimait pas, mais tout de même, ce garçon est mort pour l'Italie, etc. Quant à elle, la mère, évidemment elle ne souhaitait pas ce mariage, mais ce qu'elle voulait avant tout, c'était le bonheur de sa fille, etc. Et la mère serre sa fille sur son cœur, mêlant ses larmes aux siennes. Ce qui est horrible, c'est que tout ceci est faux. On n'a pas de nouvelles de Rinaldo, sans plus, et ce monstrueux mensonge va coûter à Alba quinze années de claustration.

Terrassée par le chagrin, c'est une morte vivante que ses parents n'ont aucune peine à faire entrer au couvent. Ils choisissent pour elle l'ordre le plus sévère, celui des bénédictines cloîtrées. Les années passent. Derrière les murs de la via Santa Maria à Florence, Alba après son noviciat devient sœur Mathilde. Avec les autres religieuses, elle se lève chaque jour à quatre heures pour aller prier pendant une heure trois quarts à la chapelle. Prières suivies d'une heure de méditation solitaire avant le café du matin. Le reste de la journée se passe en travail et en prières. Trois jours d'abstinence par semaine, silence, jeûne, méditation, claustration devraient, normalement, noyer les sentiments d'Alba pour Rinaldo. Mais il se mêle à ses prières une pensée profane : elle pense toujours à Rinaldo. Elle ne peut pas s'empêcher d'y penser. Son amour est devenu une raison de vivre, l'amour de Tristan et Iseult, celui de Roméo et Juliette, l'amour absolu, l'amour symbole.

Rinaldo, de son côté, ne peut oublier Alba. Rentré en Italie, il veut avant toute chose la revoir, mais elle a véritablement disparu et tous ses efforts pour savoir ce qu'elle est devenue sont inutiles. Il a vingt-huit ans et neuf années de guerre derrière lui. Il n'est pas homme à se laisser facilement tromper, mais tout le monde conspire contre leur amour et dans le désordre indescriptible qui règne en Italie, il est aisé de faire d'un homme amoureux, un gamin prêt à tout croire. On lui laisse entendre qu'elle est religieuse en France, ou en Belgique, ou en Italie du Sud. Il se met en route, explore les Fouilles, la Calabre, la Sicile. Sans succès.

Alors, désespéré, Rinaldo reprend les armes et se mêle aux partisans. Derrière les murs de son couvent, Alba n'entend pas la tempête qui bouleverse son pays. Les Alliés débarquent en Italie, les Français triomphants défilent

dans Rome, Mussolini est pendu, les fascistes ont renié leurs faisceaux, les Italiens choisissent un gouvernement démocrate-chrétien. Alba s'abîme en prières et en souvenirs défendus.

A travers tous ces bouleversements, Rinaldo réussit pourtant à vaincre l'inertie de l'administration policière et apprend enfin qu'Alba est à Florence, via Santa Maria chez les bénédictines, cloîtrée.

Le plus difficile va commencer pour lui. A force de prières et de supplications, il obtient une faveur extraordinaire : une entrevue avec Alba. Cette rencontre a lieu en 1949, sept ans après l'entrée d'Alba chez les bénédictines. Dans le parloir, un double grillage épais les sépare. Dans la pénombre ils se devinent plus qu'ils ne se voient. Les yeux de Rinaldo brillent. Sous le voile noir, Alba est pâle. Elle ose à peine lever les yeux, elle en a perdu l'habitude, et le choc est trop grand. Elle n'arrive pas à croire à cet amour ressuscité. Rinaldo supplie Alba. Mais Alba est prisonnière, prisonnière non seulement des murs du couvent, mais de sa foi et de ses vœux. Elle n'est plus Alba Guidotti, mais sœur Mathilde.

Alors Rinaldo réussit un tour de force, à travers les deux grilles, il glisse à Alba une photo arrachée à sa carte d'identité, derrière laquelle il écrit un message. Cette photo, Alba parviendra à la dissimuler pendant sept ans encore dans son livre de prières. Pendant sept années, chaque fois qu'elle s'adresse à Dieu, sœur Mathilde a la photo de Rinaldo sous les yeux. Pendant tout ce temps elle soutient le combat le plus difficile, partagée entre son amour retrouvé et la fidélité aux vœux qu'elle a prononcés. Mais que vaut son serment ? Elle a pris le voile parce qu'elle croyait Rinaldo mort.

C'est elle qui a été trompée. Dans les longues heures quotidiennes consacrées à la méditation, Alba ne pense plus qu'à Rinaldo. Dieu n'existe plus qu'en filigrane. Il a été trompé comme elle.

Peu à peu, l'idée prend corps en elle. La prière lui donne le courage de prendre une décision héroïque : elle va s'évader du couvent pour retrouver Rinaldo. Elle prépare son évasion.

Tout d'abord, il lui faut des vêtements civils ; la vue d'une bénédictine cloîtrée dans la rue donnerait l'éveil aux passants qui, peut-être, alerteraient les religieuses.

En cachette, la nuit, Alba dissimule tous les morceaux d'étoffe qu'elle peut réunir. Avec des voiles noirs, tirant l'aiguille dans l'obscurité pour ne pas donner l'éveil elle confectionne un tailleur. Avec des tombées de voiles blancs, elle fait un chemisier. Ce travail lui demande plus d'un an. Il lui reste ensuite à trouver le moyen de sortir du cloître. Inutile d'essayer de passer par la grande porte : elle est solidement verrouillée. Même si elle le pouvait, il lui faudrait ensuite en franchir trois autres et passer devant le logement du concierge avant d'être dans la rue. Il y a dans le jardin, une petite porte condamnée depuis toujours. Alba pense qu'il lui suffirait de trouver la clef pour ouvrir la vieille serrure. Par chance, des ouvriers viennent faire des réparations au couvent et pour faire passer leur matériel, le concierge leur

ouvre la porte du jardin.

Alba le guette et voit qu'il glisse la clef sous une caisse : elle n'a plus un instant à perdre. Elle attend la nuit, met son tailleur, passe par-dessus son habit et son voile de religieuse, sort de sa cellule, et se glisse dans le couloir, égrenant son chapelet d'une main et serrant de l'autre la photo de Rinaldo contre son cœur. Elle arrive dans le jardin, elle hésite, elle a peur. Elle va rebrousser chemin. Elle va se jeter aux pieds de la supérieure et lui demander pardon.

Non ! Elle avance à pas menus, le long des cyprès dans le jardin désolé. Le vent des Apennins la fait grelotter. Elle entend neuf heures sonner à quelque vieille horloge du côté de l'église du Carmel. Elle arrive, haletante, à la porte de service, se baisse, cherche sous la caisse, trouve la clef, la glisse dans la serrure de la porte métallique. La porte s'ouvre avec un grincement qui la fait frissonner, et sœur Mathilde prie pour se donner du courage.

Puis elle ôte ses vêtements religieux sous lesquels elle porte un chemisier blanc et un tailleur noir. Elle les jette derrière la porte et sort. Elle hésite un instant. Elle a du mal à s'orienter. La rue est déserte. Arrivée sur les bords de l'Arno, elle se met à courir dans la direction de la piazza Della Signoria. Elle se signe, elle ne sait pas si elle est maudite ou parjure ; elle ne sait pas si elle ne va pas être excommuniée. Mais elle sait, en revanche, qu'en cette nuit du 27 novembre 1957, elle est libre.

C'est en arrivant sur le Ponte Vecchio qu'elle prend conscience de l'acte extraordinaire qu'elle vient d'accomplir. Elle, Alba Guidotti, sœur Mathilde en religion, vient de s'enfuir du couvent des bénédictines où elle était cloîtrée depuis quinze ans ! Pendant les sept dernières années elle a préparé son évasion pour retrouver Rinaldo Mattesini, l'homme qu'elle n'a jamais cessé d'aimer et que, pendant quinze ans, dans sa cellule de religieuse cloîtrée, elle a toujours considéré comme son fiancé.

Cependant, Alba ne rejoindra définitivement Rinaldo que lorsque le pape lui aura pardonné son sacrilège et lui accordera, si sa clémence peut aller jusque-là, la dispense spéciale qui lui permettrait de se marier.

Donc Alba écrit au pape Pie XII. La réponse est longue à venir. Enquête, contre-enquête, finalement la réponse définitive vient : elle est favorable. Le pape, tenant compte des conditions dans lesquelles elle avait pris le voile, l'a relevée de ses vœux. C'est une décision exceptionnelle, pour un amour exceptionnel.

Pour se marier, Rinaldo et Alba ont choisi la date du vingt-cinquième anniversaire de leur rencontre, le 1^{er} mai 1958, et la cérémonie a lieu à l'église de San Miniato, non loin de Pise.

Après avoir eu deux enfants, Alba et Rinaldo, âgés respectivement de cinquante-sept et soixante ans, vivent à San Romano près de Pise.

Sont-ils heureux ? Si Dieu s'en est mêlé, sûrement.

51. LES TROIS KALMOUCKS

Foudroyée, dénouée, la route s'étend dans la steppe de la province de Kobdo sous un soleil de plomb, un soleil du mois d'août qui fait éclater les silex au pied de la chaîne du Grand Altaï, au cœur de l'Asie, en 1941.

Or, quelque chose bouge dans cet univers d'argile cuite et il semble bien que c'est un prodige : trois petits bonshommes de race kalmouck aux faces plates et aux yeux bridés suivent la route depuis des heures. On pourrait croire que leur chair délicate va bouillir dans son enveloppe et qu'ils vont rouler sur le bas-côté du chemin, mais ils sont pleins de santé, coriaces, prêts à tout supporter, prêts à vivre l'histoire la plus extravagante et, à la fois, la plus tragique et la plus bouffonne de notre siècle. Ils s'appellent respectivement : Khirzir, Dulock et Bair. Et cette histoire est tellement insensée qu'il est nécessaire de souligner, ici, son authenticité. Même si certains détails manquent, le lecteur comprendra qu'il serait difficile de les connaître.

Donc, Khirzir, Dulock et Bair cheminent au pied de l'Altaï en direction de la ville de Kosh Agach, ville perdue dans les vallées de l'Altaï et où se tient une foire importante, car contrairement à certaines idées reçues, le premier réflexe d'un être humain en face d'un autre n'est pas de le tuer, mais de lui vendre quelque chose.

Lorsque la nuit tombe, les trois hommes marchent toujours, approchant de la ville. C'est d'abord une espèce de petite croûte sombre au milieu d'une plaine blafarde où le sable vole dans la nuit. Par instants, sur la ville informe, une lueur clignotante parvient à dresser quelques dômes et quelques tours. Les voici bientôt au pied de la ville qui semble demi-morte, grise, survolée de poussière et surtout étonnamment silencieuse. Ils franchissent le grand rempart blanchâtre, fêlé comme un vieux crâne qui sommeille et se tasse depuis des siècles, découvrant peu à peu les lèvres de la ville glissant comme un pagne sur la maigreur d'un misérable.

Mais, ce soir, à la porte qu'ils franchissent, dont les vantaux distordus s'ouvrent sur une prairie d'herbes sèches où le sable crépite, le rempart semble onduler et se tordre dans un reflet d'incendie. Tout contre lui, à l'abri du vent, brûle un grand feu de broussailles autour duquel une horde de guerriers mongols s'enivrent en agitant leurs fusils.

Les trois pauvres Kalmoucks ne se rendent pas compte cette nuit-là que les portes de la ville vont fonctionner comme une nasse et les laisseront entrer, sans leur permettre de ressortir. Dans la ville demi-morte dont les maisons restent obstinément closes, ils vont passer la nuit dans une ruelle, tassés tous les trois au coin d'une porte. A l'aube, en parcourant la cité, ils se rendent compte que leur voyage est gâché. Ils espéraient passer une joyeuse journée, traiter de bonnes affaires et faire un peu la fête. Mais les rues étroites, d'ordinaire grouillantes de vie, demeurent désertes et silencieuses.

Sur l'esplanade où se tient habituellement la foire, ils ne voient que quelques pauvres êtres terrifiés, venus étaler leurs marchandises sur le sol sans

s'apercevoir de ce qui se passait et qui maintenant n'osent plus repartir. En effet, des patrouilles de soldats mongols en uniformes commencent à ratisser la ville. Sur leur passage, les rues se vident, les portes se ferment et les gens se terrent dans les maisons.

Khirzir, Dulock et Bair décident alors de rentrer chez eux. Mais, lorsqu'ils se présentent à la sortie, un groupe de soldats leur bouchent le passage et les voilà dirigés vers une maison de la ville où siège pompeusement un groupe d'officiers chargés d'effectuer la mobilisation générale dans cette lointaine province de l'Union des républiques socialistes soviétiques.

Les trois hommes protestent, affirment qu'ils ne sont pas de la région, qu'ils ne sont pas citoyens soviétiques, que leur village dépend de la province de Kobdo qui dépend elle-même de la Mongolie extérieure, laquelle dépend de la Chine !

Mais les trois officiers ne veulent rien savoir. D'autant plus qu'ils conversent par l'intermédiaire d'un interprète, car leur langue propre à la province de l'Altaï et du Sud n'est pas connue des officiers soviétiques et des Mongols. Tant et si bien que pour avoir franchi, sans même savoir qu'elle existait, la frontière de la Russie soviétique, ils se trouvent mobilisés d'office et quittent la ville quelques heures plus tard, au milieu d'une longue colonne de conscrits, pour une marche interminable sous la surveillance des cavaliers mongols.

A pied, dans un nuage de poussière, sur des routes en lacet, puis en camion sur les pistes du désert, ils vont vers la ville de Semipalatinsk, importante gare ferroviaire et centre d'entraînement où ils apprennent le maniement des armes et l'essentiel de la discipline militaire. Ils forment avec quelques dizaines d'hommes de race kalmouk, une petite unité dont les idiomes différents, mais voisins, permettent de vagues conversations.

Les officiers qui les commandent s'efforcent de leur expliquer ce qu'ils font, pourquoi ils le font, sans parvenir à se faire bien comprendre. Ils devinent vaguement qu'ils vont faire la guerre, mais ne savent pas au juste contre qui.

Après quelques semaines d'entraînement, ils partent, entassés dans des wagons de chemin de fer en bois, pour un voyage inimaginable de vingt et un jours. Pendant vingt et un jours, ils vont rester à grelotter, car l'hiver vient, roulant parfois à vingt à l'heure, séjournant quelquefois toute une nuit sur une voie de garage et, bien sûr, sans savoir où ils vont, sinon vers le soleil couchant. Or, le soleil couchant, c'est Stalingrad.

Enfermés dans leurs wagons à bestiaux, Khirzir, Dulock et Bair ne voient pratiquement rien et découvrent la première ville moderne en débarquant à Stalingrad au plus fort de cette bataille qui va durer des mois. A leur arrivée, un robuste paysan moustachu fait un discours sur le quai de la gare, comme il fait un discours à tous les autres régiments qui arrivent pour combattre à Stalingrad.

Déjà, ils ont vu mille fois sa photo, affichée partout et partout vénérée : c'est Staline, le grand chef. Mais le grand chef de quoi ? Le grand chef de qui

Ce n'est pas à eux qu'il faut le demander. Pourtant, ils font convenablement la guerre, et tirent sur l'ennemi chaque fois qu'on le leur demande, ils se battent courageusement au couteau dans les caves de Stalingrad et craignent leurs officiers. Ils les craignent d'autant plus que leur unité se réduit petit à petit et qu'ils sont bientôt commandés par des officiers mongols qui ne comprennent pas un traître mot de leur langage et se font obéir avec des hurlements violents appuyés de gestes vigoureux. A ce compte-là, ce qui devait arriver arrive.

Un matin du mois de février, lors d'un combat de rues, l'écroulement d'une maison leur coupe la retraite. L'officier hurle, fait des gestes, mais les trois Kalmoucks ne comprennent pas, et tombent entre les mains des Allemands, tous les trois ensemble. Khirzir, Dulock et Bair vont alors marcher pendant des semaines dans la neige. Au début avec des bottes, puis ils entourent leurs pieds nus de paille et d'étoffes. Leurs souffrances sont à peine descriptibles. Ils ont faim, froid, ils sont malades, méprisés des autres prisonniers eux-mêmes, et, le pire de tout, c'est qu'ils n'y comprennent rien.

Ils continuent à crever de faim dans un camp de prisonniers, quelque part, en Allemagne ou en Ukraine. "Quelque part", car personne au monde ne saura jamais où se trouvait ce camp, les trois Kalmoucks eux-mêmes l'ignoraient.

Et puis, brusquement, les voilà à nouveau habillés d'uniformes, armés et jetés sur le front russe. Cette fois, ils sont habillés de vert et font partie de l'armée Vlassov, recrutée parmi les prisonniers russes, pour combattre la Russie soviétique.

Khirzir, Dulock et Bair en ont par-dessus la tête. Ils ne savent pas où ils sont, ils ne savent pas ce qu'ils font et voudraient bien rentrer chez eux. Pour cela, il faudrait qu'ils puissent retourner dans le camp d'en face.

Trop tard, l'armée Vlassov, dont ils font partie, ne semble pas assez sûre aux Allemands pour être engagée sur le front russe et les voilà traversant le continent européen d'Est en Ouest ; périple qui dure près de trois semaines, au bout duquel ils ont complètement perdu le goût du voyage et la vague idée qu'ils se faisaient de la géographie. Où vont-ils échouer, cette fois ?

Eh bien, comme tant d'autres, ils échouent en France, dans les montagnes. C'est tout ce que l'on peut savoir. De petites montagnes ? De hautes montagnes ? Dans le Nord, dans le Midi ? Impossible d'avoir des précisions là-dessus.

Dans ces montagnes, il y a une fois de plus un ennemi. Quel genre d'ennemi ? On suppose qu'il s'agit de maquisards car certains éléments de l'armée Vlassov ont combattu contre le maquis.

Mais, sans en avoir l'air, les trois Kalmoucks, malgré leurs "trahisons" répétées, ont acquis une extraordinaire philosophie. On leur a dit que la terre est ronde et puisque sans arrêt ils vont vers l'Ouest, du moins cela leur semble, ce n'est plus qu'une question de temps et de patience, ils finiront bien, un beau jour, par se retrouver à leur point de départ.

Alors, là, dans leur village, il ne restera pas assez de soirs, pas assez de nuits, pour conter tous leurs souvenirs. Ils seront là-bas ce que Marco Polo fut ici, quoique Marco Polo paraisse avoir été plus débrouillard. Quant à déserteur, il n'en est pas question, puisqu'ils se retrouvent tous les six mois dans un pays différent où l'on parle une langue différente et qu'on ne leur laisse pas le temps de l'apprendre. Pourtant, c'est un des honneurs de la France d'avoir réveillé chez ses fatalistes, un farouche désir de liberté.

C'est le printemps, il fait un temps délicieux et Khirzir, Dulock et Bair s'endorment un jour, dans un verger. Ils s'endorment tous les trois car ils font toujours, tous les trois, la même chose et ne se séparent jamais, ce qu'il est bien facile de comprendre, ils forment à eux trois un tout petit monde. Il leur est arrivé de se disputer, ils se sont même battus un jour, mais, lorsque Bair a été blessé, il a préféré rester avec ses deux compatriotes, ce qui lui fut accordé, la blessure n'étant pas grave.

Donc, un jour, ils s'endorment dans un jardin fleuri avec la belle insouciance qui les caractérise, insouciance due au fait qu'ils ont perdu totalement le sens du devoir militaire, faute de savoir dans quel camp ils se trouvent. Ils ont décidé de rester sourds à tous les appels désormais et de ne pas quitter l'ombre de ces arbres tandis que leur unité part pour une opération dans les montagnes.

Dans les steppes sibériennes, dans les sinistres ruines de Stalingrad, dans les camps surpeuplés de l'Allemagne, ce désir de liberté n'avait jamais été aussi envahissant, aussi puissant que sous les arbres en fleurs, dans ce verger quelque part en France. Bien entendu, la *feldgendarmérie* tente de retrouver ces déserteurs habillés de vert qui ne connaissent pas un mot de français. Ils sont finalement dénoncés par un paysan et livrés à la Résistance.

Les maquisards ne sachant s'ils doivent les traiter en prisonniers ou en alliés, leur font scier du bois, creuser des trous pour enterrer les ordures, sans songer à les utiliser en cuisine. Ils n'ont aucun sens culinaire, mais un redoutable appétit et mangent des pommes de terre aussi bien crues que cuites.

Qui pourra jamais dire comment il se fait que l'armée américaine remontant la vallée du Rhône les trouvera de nouveau prisonniers des Allemands ? C'est un fait ! Les Américains les retrouvent dans le camp allemand. Il faut dire que les Allemands, non plus, ne savent pas s'ils doivent les considérer comme des prisonniers, comme des déserteurs ou comme des combattants. Les Allemands ne le sachant pas, l'armée américaine se sent incapable de se faire une opinion et préfère les repasser aux Anglais.

Les voilà donc en Angleterre. Là, ils vont de camp en camp, deviennent une sorte de curiosité, on pourrait presque les mettre au zoo de Londres où ils se tailleraient certainement un franc succès comme « race inconnue d'origine mongole et de langue indéchiffrable ».

Mais la guerre se termine à peine et il n'y a pas de place au zoo. Doit-on les envoyer travailler dans une ferme comme prisonniers ? Leur verser une

pension ? Les décorer ou les fusiller comme espions ? Le gouvernement britannique les échangerait bien, mais avec qui ? Des savants linguistes, des polyglottes étudient leur langue afin de savoir s'ils sont originaires d'une région soviétique ou chinoise, à moins qu'ils ne viennent du Tibet.

Cette étude traîne plusieurs mois, sans succès. Un jour, on décrète qu'ils viennent de la Russie du Nord, on pense un autre jour qu'ils ont été amenés en France par les Japonais. On suggère de les remettre au gouvernement chinois, à lui de juger s'il doit les honorer ou les punir, on les soupçonne aussi d'avoir séjourné à Vichy à la : suite des événements d'Indochine. Et à chaque fois, bien entendu, on les change de camp. C'est un prisonnier allemand en Angleterre, spécialiste de la linguistique asiatique, qui finit par découvrir leur langue d'origine. Pour la première fois depuis cinq ans, un homme, péniblement, va converser avec eux, cela se passe à Worcester, un matin, en plein été. Khirzir, Dulock et Bair ne sont pas près de l'oublier.

Ils racontent leur histoire, le nom des villes qu'ils ont traversées, du moins quand ils s'en souviennent, la couleur des drapeaux, la forme des casques, le nom des pays, la tête de Staline et celle d'Hitler, les mots qui voulaient dire : “garde à vous”, ceux qui voulaient dire : “repos”, etc.

Après des heures de conversation et leur histoire grossièrement retracée, le savant avise finalement le gouvernement britannique que Khirzir, Dulock et Bair sont originaires de l'Altaï du Sud qu'on doit considérer comme un pays neutre. Ils ont été rapatriés plusieurs mois après.

Mais il faut espérer que le savant linguiste ne s'est pas trompé, sinon en ce moment même, ils doivent être quelque part, n'importe où, toujours sans rien y comprendre.

D'ailleurs, même s'ils sont rentrés chez eux, il n'est pas sûr que tout soit clair dans leur esprit car depuis cette époque la province de Kobdo est devenue chinoise, tandis que la province voisine de Tamon Toua est devenue autonome tout en étant désormais intégrée à l'ensemble des républiques soviétiques.

A qui se fier quand on est Kalmouck ?

52. FUTES GRAVES AU MINISTÈRE DE LA GUERRE

Un matin de 1952, le colonel Hass est dans son bureau du ministère de la Guerre. Il est de taille moyenne, les yeux bleus, les cheveux en brosse, l'air autoritaire et précis d'un officier de cavalerie. Il cure soigneusement sa pipe, avec un petit canif, et lève les yeux sur l'homme qui vient d'entrer dans son bureau.

– Ah ! c'est vous... et alors ?

– Et alors... ça continue, mon colonel.

Le colonel laisse échapper un mot de cinq lettres qui, prononcé avec froideur et calme, prend une signification particulièrement grave entre ses lèvres minces.

– Vous m'avez fait un rapport ? demande le colonel.

– Le voici.

L'employé, genre rond-de-cuir, lui tend une feuille de papier dactylographiée. Le colonel demande toujours des rapports mais il ne les lit jamais, c'est bien connu. Alors le rond-de-cuir en tremblant demande :

– Vous voulez que je résume ?

– Oui, résumez, résumez.

– Eh bien, voilà. J'ai suggéré aux différents chefs de service de placer des repères permettant de savoir : si des dossiers seraient encore une fois ouverts, s'il manquerait des documents et quel genre de documents, or, certains dossiers ont été ouverts... et... certains documents ont disparu.

– Combien ?

– Une cinquantaine, mon colonel.

– Quoi. Mais vous êtes fou. Une cinquantaine ? C'est impensable. Je rêve... je délire.

L'employé rentre les épaules, baisse le nez, et attend que l'orage passe. Le colonel Hass reprend son calme.

– Et ils avaient trait à quoi ces documents ?

– Un peu de tout, mon colonel, notamment des doubles sur pelures.

– Des doubles de quoi ?

– Doubles de dépêches et des rapports de l'état-major sur les conséquences militaires des grèves du secteur public.

– Et puis ?

– Et puis la copie confidentielle de l'étude faite par l'armée anglaise sur notre nouveau char.

– Fichtre, dit le colonel songeur en faisant des ronds avec la fumée de sa pipe... ça prend des proportions monumentales. Il faut avertir le ministre.

Et le colonel Hass tend la main vers le téléphone pour déclencher l'une des plus étonnantes aventures d'espionnage de l'après-guerre. C'est le premier jour de l'enquête sur les fuites du ministère de la Guerre. Un jeune officier du chiffre particulièrement brillant, qui a toute la confiance des responsables au plus haut niveau, est chargé de mener cette enquête de la manière la plus

discrète possible.

C'est un homme de trente ans, un militaire de la nouvelle école, sportif et décontracté, l'esprit ouvert et beau garçon, ce qui ne gâte rien. Il s'appelle le lieutenant Bujard. Il arrive au ministère un matin de novembre et après avoir salué la sentinelle, fait sa première rencontre. A dire vrai, il n'y prête pas attention ; il s'agit d'une femme de ménage dont il apprendra plus tard qu'elle est une femme particulièrement obtuse, têtue, que tout le monde fuit, tant il est difficile d'échanger avec elle un propos tant soit peu raisonnable. D'ailleurs, elle porte un nom prédestiné, elle s'appelle Mme Rognon. Et Mme Rognon, c'est un mur, un rocher contre lequel la civilisation humaine tout entière trébuche. Mme Rognon ne peut avoir aucun rôle dans cette aventure extraordinaire, sinon tout à fait accessoire.

Souriant, apparemment désinvolte, le lieutenant Bujard circule dans les bureaux, échange quelques mots ici et là, papote avec les dames, s'entretient plus longuement avec celui-ci ou celui-là. Ne découvrant aucun indice criard, il attend que la sécurité du territoire, les renseignements généraux, les services spécialisés des organismes d'espionnage et de contre-espionnage, qui épluchent minutieusement les dossiers du personnel du ministère de la Guerre, lui transmettent quelques informations.

Au deuxième jour de l'enquête, de nouveaux documents ont disparu. Chaque employé ayant constaté une disparition, est donc invité à faire une déposition précise au lieutenant Bujard qui s'est installé dans un petit bureau tranquille dans les combles du septième étage.

Il y reçoit un jeune employé, un rédacteur polyglotte dont on lui a transmis le dossier. Un garçon petit, mince et fragile, au nez en bec d'aigle planté au milieu d'un minuscule visage et, de surcroît, myope comme une taupe... Bref, laid comme un pou. Mais tiré à quatre épingles. Il arrive au ministère chaque matin, dans une somptueuse voiture que conduit une jeune femme ravissante dont le vison et les bijoux peuvent s'évaluer à l'œil nu. Une femme "chère".

– C'est votre fiancée ? demande le lieutenant Bujard.

– Ça finira peut-être par un mariage, dit le jeune homme, mais nous n'en sommes pas encore là.

– Elle a l'air fortuné !

– Elle gagne très bien sa vie. Elle est mannequin.

Comme le lieutenant Bujard reste quelques instants silencieux, le jeune homme mi-figue, mi-raisin et la voix tremblante d'indignation parle à sa place.

– Je sais ce que vous pensez : vous pensez que je pourrais bien vendre quelques renseignements pour garder l'amour d'une femme trop belle pour moi... Hein... c'est ça ? Eh bien, vous vous trompez... Faites votre enquête et vous verrez qu'il n'y a pas que l'argent et la beauté pour retenir une femme.

Un suspect de moins.

La deuxième personne que le lieutenant Bujard reçoit dans son petit bureau, est une dame en blouse grise. Une vieille employée de la maison d'âge respectable, qui dirige la centrale de dactylographie.

– Vous avez perdu votre mari il y a quatre ans ? demande le lieutenant Bujard.

– Oui.

– C'est dur de rester seule.

– Je ne vis pas seule.

– En effet, c'est ce que je lis dans votre dossier. Vous habitez depuis quelque temps avec un typographe.

– Oui, ce n'est pas un mystère : un veuf qui a trois enfants, avec les miens ça fait cinq.

– Je lis aussi dans votre dossier que ce typographe a un frère qui travaille dans une société d'édition du parti communiste.

– C'est vrai. Mais nous ne partageons pas du tout ses opinions politiques. Deux suspects de moins.

Une petite jeune fille aux yeux candides, à l'air bête, est à son tour interrogée par le lieutenant Bujard. L'idée est venue à un quelconque scribe qui s'est plongé dans son dossier que la jeune fille pourrait avoir été séduite par un bel agent d'une puissance étrangère. Le lieutenant Bujard se doit de l'interroger. Mais l'interrogatoire sera de courte durée.

– Vous êtes fiancée, mademoiselle ?

– Non.

– Une jeune fille comme vous doit faire des conquêtes, c'est de votre âge. La jeune fille rougit, bien entendu sans démentir.

– Vous avez un petit ami en ce moment ?

– Oui.

– Je peux vous demander comment il s'appelle ?

– Bien sûr ! Il s'appelle René Mallet.

– Et qu'est-ce qu'il fait ?

– Il est apprenti charcutier.

Trois suspects de moins. Et, au troisième jour de l'enquête, les employés continuent de défiler dans les bureaux du lieutenant Bujard auquel se sont joints cinq enquêteurs, car les disparitions de documents se poursuivent de plus belle.

Le lieutenant n'a pas de mal à constater :

Premièrement, que les documents qui disparaissent sont des plus divers, notamment de grandes quantités de doubles de rapport sur papier pelure traitant des sujets les plus variés, n'ayant d'ailleurs rien de confidentiel dans la plupart des cas. C'est donc seulement l'importance des disparitions de documents qui rend ces détournements inquiétants.

Deuxièmement, il ne constate aucune effraction. Si la masse des documents qui disparaît est importante, par contre, il s'agit toujours de papiers classés dans des armoires dont aucune ne ferme à clef. Tout ça ne paraîtrait pas sérieux si l'on ne savait depuis l'affaire Dreyfus que c'est au fond des corbeilles à papiers que les espions trouvent les plus intéressants des secrets militaires.

Et les interrogatoires continuent.

Celui de M. Nguyen Ho Min, par exemple, autrefois fonctionnaire en Indochine, replié en France depuis que la guerre fait rage là-bas. L'interrogatoire ne donne rien. Le petit homme silencieux, actif et déférent, répond sans réticence, avec le sourire... Ce genre de sourire qui pourrait tout aussi bien passer pour une approbation amicale que pour un sarcasme poli.

Conclusion : il peut être aussi bien un fonctionnaire d'une honnêteté intraitable qu'un secret adhérent du Vietminh, sinon un correspondant mystérieux de la Chine populaire.

Le lieutenant Bujard n'épargne personne, pas même le colonel Hass. Il va plusieurs fois s'entretenir avec lui sous un prétexte ou sous un autre. Il observe l'ancien officier de cavalerie qui cure toujours soigneusement sa pipe avec un canif.

Cet homme aux yeux bleus candides est-il à l'abri de tout soupçon ? Certainement pas. Son air autoritaire, son expérience, sa prestance pouvaient sans doute lui faire espérer autre chose que ce poste obscur au ministère de la Guerre.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que aigri, jaloux, voire secrètement haineux, il se venge du régime et de l'armée tout en arrondissant ses fins de mois ? Par contre, un personnage va captiver le lieutenant Bujard : la secrétaire du chef du personnel. Une très belle femme et le lieutenant est très sensible à la beauté des femmes. C'est une grande rousse aux yeux verts, active, qui règne avec une autorité tranquille sur le fonctionnement du service, du moins sur l'intendance. Elle a un œil sur la coopérative, un œil sur la cantine, un œil sur la propreté des locaux, un œil sur les entrées et les sorties du personnel, elle s'occupe du chauffage, éteint les lumières avant de sortir, discute avec les fournisseurs, etc.

Depuis trois jours, elle croise et recroise le lieutenant Bujard comme s'il n'était qu'une ombre.

– Je me demande si vous accepteriez de m'aider, mademoiselle.

– Madame.

– Excusez-moi, j'oubliais que vous avez été mariée.

– Je l'ai été si peu !... Deux ans et demi.

– Ça n'a pas collé ?

– J'étais si jeune, j'ai voulu un bel homme... J'en ai trouvé un, superbe...

C'est lui qui portait le parapluie pour accompagner les voyageurs de marque jusqu'à la passerelle de l'avion au Bourget.

– Et alors ?

– Et alors il avait un beau costume, il était très élégant, plein d'un charme cérémonieux.

– Et alors ?

– Et alors, c'est tout... Je me suis rendu compte tout de suite qu'un porte-parapluie, même très beau, ça ne fait pas un mari.

– Et maintenant ?

– Je suis beaucoup plus difficile... Je préfère attendre... Rien ne presse... et j'ai une vie très calme.

Toujours sur le ton de la plaisanterie, le lieutenant lui demande :

– Et moi ? Depuis trois jours vous vous comportez comme si je n'existais pas... Vous ne m'avez même pas adressé une fois la parole.

– Vous n'êtes que lieutenant. Nous verrons cela quand vous serez colonel...

De la conversation qui suit, il n'y a rien à tirer. Manifestement, la belle rousse aux yeux verts observe une neutralité absolue. Elle semble déplorer, comme tout le personnel, les incroyables disparitions de documents mais elle se garde bien d'émettre le moindre avis. C'est au lieutenant et à ses sbires d'éclaircir le mystère. Elle lui conseille d'ailleurs des mesures énergiques que le personnel approuvera certainement.

Fort de ce conseil, ce jour-là donc, lorsque le personnel quitte le ministère pour aller déjeuner, le lieutenant Bujard tient un petit discours :

« Vous êtes tous au courant des fuites de documents qui se produisent dans votre service. Aujourd'hui encore, certains d'entre vous m'ont rapporté un certain nombre de disparitions... Dans ces conditions, je vous demande d'accepter une fouille systématique sur vous-même d'abord, et ensuite, si nous n'avons rien trouvé, dans les locaux que vous occupez. »

Un procédé aussi cavalier ne serait peut-être pas admis de nos jours, mais à l'époque, il l'est. La fouille corporelle ne donne d'ailleurs aucun résultat, de même la fouille systématique des locaux pendant l'heure du déjeuner.

Mais tout va s'éclaircir brusquement à l'aube du quatrième jour de l'enquête sur les fuites du ministère de la Guerre.

Ce matin-là, le lieutenant Bujard, à neuf heures précises, entre dans le bureau de la belle rousse aux yeux verts, où il est le témoin d'une scène étrange.

La belle rouquine est en présence de la femme de ménage. Mme Rognon a environ cinquante ans, petite, boulotte, le front étroit, les cheveux noirs plantés très bas. Elle est vêtue d'un manteau de laine noire, et de chaussures montantes à lacets comme certaines vieilles femmes en portent encore à l'époque. Les deux femmes sont dressées l'une devant l'autre comme deux vipères au combat.

« Mais enfin, réfléchissez, madame Rognon, dit la, belle rousse aux yeux verts, essayez de comprendre... »

Seulement, Mme Rognon ne semble pas vouloir comprendre et elle paraît, au surplus, tout à fait inapte à la réflexion. Pour la centième fois, elle répète :

– Mais puisque je vous dis que c'est la loi ! Il faut me rembourser mon transport.

– Et moi je vous dis que nous sommes d'accord.

– Alors, remboursez-le-moi.

– Je ne peux pas vous le rembourser puisque je l'ai déjà fait.

– Non, c'est pas vrai, vous m'avez payé les indemnités, maintenant, il faut me rembourser mon métro.

– Madame Rognon, si je vous paie des indemnités de transport, je ne peux pas vous payer le métro.

– Pourtant, si vous me payez une indemnité de transport, c'est bien parce que je prends le métro ?

– Oui.

– Alors, puisque vous êtes d'accord que je prends le métro, il faut me payer mon métro.

La grande fille rousse jette autour d'elle un regard où se lit un affolement inquiétant. Elle a l'air hagard, comme si elle cherchait un réconfort, un soutien. Voilà une demi-heure qu'avec Mme Rognon la conversation continue sur ce thème, et elle se sent prête à exploser. Pourtant, en apercevant le lieutenant Bujard, elle serre les dents, pousse un grand soupir et murmure :

– C'est bon, madame Rognon, nous en reparlerons demain.

– D'accord, mademoiselle, mais vous ne vous en tirerez pas comme ça... Demain, il faudra me payer mon métro.

Tandis que Mme Rognon sort à regret en maugréant et traînant un lourd cabas, la jeune femme ne peut s'empêcher de murmurer :

– Mais ce n'est pas possible, c'est pas possible... Elle le fait exprès, je me demande si elle ne joue pas la comédie... Elle ne peut pas être aussi bête que ça... On ne peut pas être naturellement aussi bête que ça.

On ne peut pas naturellement être aussi bête que ça ? Le lieutenant Bujard réfléchit. La femme de ménage... Trop bête pour être honnête. Mais ce n'est qu'un peu plus tard que le lieutenant réalise qu'il vient de laisser sortir la seule personne qui peut à loisir fouiller les placards ou les tiroirs du ministère sans être dérangée et quitter l'immeuble lorsque tout le monde y entre. La personne a donc pu, la veille encore, emmener tranquillement les documents portés disparus tout en échappant à la fouille.

C'est au ministère même, dans le placard à balai de Mme Rognon, en présence du colonel Hass et de la belle rousse stupéfaite, que le lieutenant fait la découverte qui confirme ses soupçons... Une liasse de doubles sur pelures jaunes dont l'examen a de quoi laisser perplexe. Il y a là des transcriptions de dépêches d'attachés militaires lointains, une étude circonstanciée sur une éventuelle remise en état de certains ouvrages de la ligne Maginot, une liste d'officiers proposés pour l'Indochine, la nomenclature du matériel de transmission trouvée sur un navire de pêche chinois arraisonné dans les eaux territoriales du Tonkin, etc. En tout une liasse d'une cinquantaine de feuillets.

Rien n'est très secret, ni même absolument confidentiel : c'est l'ensemble qui est impressionnant et depuis des semaines que dure ce manège, il faut admettre que hormis ce qui est précisément enfermé dans les coffres, rien n'est plus secret au ministère de la Guerre. La fuite est de taille, la défense française est devenue une maison de verre !

Le 28 mai 1953, Mme Rognon, née Lucie Rouillard, comparaît devant un tribunal militaire siégeant à huis clos dans la caserne de Reuilly. Les journalistes ne sont pas admis. Trois officiers sévères regardent entrer Mme

Rognon toujours vêtue de son manteau de laine noire et de ses bottines à lacets.

Mme Rognon n'est pas impressionnée pour autant : elle entre d'un pas ferme et droite comme un i, jette sur les trois officiers un regard d'un aplomb stupéfiant.

Elle décline au président ses nom et profession avec un calme imperturbable.

– Vous êtes accusée d'atteinte au moral de l'armée pour avoir régulièrement dérobé au ministère de la Guerre, où vous avez été employée à l'entretien des locaux pendant trois ans, une quantité énorme de documents à caractère plus ou moins confidentiel... en tout dix ou quinze mille. Dans quel but ?

– Toute sorte. Je l'ai déjà dit, monsieur le juge... Toute sorte... d'abord pour couvrir des pots de confiture...

Les juges ont étudié le dossier bien avant cet instant, sinon, comment contiendraient-ils leur fou rire devant le colonel Hass, représentant outré du ministère de la Guerre ?

– Vous couvriez vos pots de confiture avec les secrets de la défense nationale, soit, mais en dehors de cette “opération confiture” à quoi vous servaient-ils, vous n'avez tout de même pas fait quinze mille pots de confiture !

– Evidemment, monsieur le président, je m'en servais pour envelopper mes casse-croûte, pour les waters, j'en faisais aussi des blocs à écrire pour les employés de la mairie. J'en donnais à mon frère qui est droguiste et à ma cousine qui est mercière, pour envelopper les petits paquets de leurs clientes.

– C'est vrai, déclare le lieutenant Bujard cité comme témoin. Tout ce quartier de la ville de Montreuil où demeure Mme Rognon, a eu entre les mains les circulaires confidentielles et les rapports plus ou moins secrets du ministère de la Guerre. Vous achetiez trois boutons chez la mercière, et en prime vous receviez une note vous informant que l'armée des Etats-Unis projetait de retirer cinq divisions de la zone de Berlin. Quelques boules de naphthaline et vous appreniez que la promotion au rang de général de brigade du général X... n'était pas souhaitée en raison de ses fréquentations douteuses. A la mairie, les employés faisaient leurs brouillons sur la description des radars que l'O.T.A.N. installait en Méditerranée ou sur les rapports des services secrets traitant des cas de subversion dans l'armée d'Indochine.

Fou rire des juges. Rire jaune du colonel Hass.

– Mais enfin, vous connaissiez le caractère confidentiel de ces documents ? demande le président.

– Ils étaient pas secrets puisqu'ils étaient tapés à la machine !

Etonnement du président :

– Expliquez-vous ?

– Bah !... S'ils avaient été secrets, ils auraient été écrits à la main... On aurait pas mis les dactylos dans le coup...

– Mais il faut bien les taper en plusieurs copies.

– Si on fait des tas de copies, c'est pas des secrets... et puis, si c'était des secrets, on n'avait qu'à pas les mettre dans des armoires, même pas fermées à clef. Ce que j'ai pris ça n'a pas empêché la France de vivre... Ces secrets, ça n'intéressait personne. Ni à la mairie, ni mon frère, ni ma sœur, ni les clients, personne ne les lisait... Et moi, je ne les lisais pas non plus... Même pas dans les waters...

Acquittée par le tribunal militaire, l'aventurière Mme Rognon, née Rouillard, a comparu ensuite en correctionnelle pour avoir volé –et qui pourrait le nier ?– trois cents kilos de papier au ministère de la Guerre. Elle fut condamnée à deux mois de prison avec sursis et 6000 F. anciens d'amende.

C'est cher pour du papier gratis.

53. LE SAFARI-PHOTO DE MONSIEUR ALDEBER

Roissy, le 10 janvier 1977.

Parmi les cent trente passagers d'un vol d'Air France à destination de Nairobi au Kenya, quelques personnages en quête d'aventure.

D'abord une famille de braves fonctionnaires belges : Mme et M. Aldeber et leurs deux enfants, plus quelques valises, plus une caméra super 8, plus un 24 x 36, plus un monceau de pellicules vierges, même les enfants ont chacun un petit appareil de quatre sous.

Ensuite, un couple de cinquante ans. Lui, tripote amoureusement un magnifique appareil photo, très cher et qui n'a pas encore beaucoup servi. Il y a aussi un couple d'environ trente-cinq ans. Lui, emporte un 24 x 36 ; elle, une caméra super 8.

Puis un trio un peu snob, des gens riches qui ne manquent jamais une occasion de promener leur cinquantaine un peu partout dans le monde, et portent en bandoulière des sacs fourre-tout regorgeant d'un matériel photo aussi hétéroclite que sophistiqué.

Il y a enfin un photographe professionnel avec un publiciste et un mannequin. Ils vont faire des photos publicitaires. La valise du publiciste doit contenir de mystérieux objets car il veille sur elle comme si c'était le Saint-Sacrement.

Ces gens ne se connaissent pas, mais la même agence de voyages leur a retenu des chambres le même jour dans les mêmes hôtels pour le même périple : le même safari-photo. Ils ne se connaissent pas mais se toisent, examinant d'un œil critique leur bazar mutuel, et plus ou moins conscients de leur mutuel ridicule.

Ridicule jusqu'à la mort, car parmi tous ces personnages, l'un d'eux va mourir.

Qui va tuer ? Peut-être l'un des cinq lions qui attendent dans la réserve d'Amboselli. Et lequel de ces lions ? Le plus grand (*qui est peut-être le plus vieux, sans doute le plus fort, mais pas pour autant le plus méchant*). Il a une drôle de crinière, comme si on la lui avait coupée avec des ciseaux, une drôle de crête hirsute sur le sommet de la tête et une étrange chose blanche, autour du cou, comme un gros collier de plastique.

Qui va tuer ? Peut-être l'un de ces deux rhinocéros noirs ? Deux rhinocéros très dangereux qui, lentement, bousculent les buissons, broutant l'herbe et les racines. Ou bien cette femelle guépard, ce magnifique animal à la tête petite et triangulaire qui, sur ses longues pattes, veille sur ses petits. Au-dessus de ces animaux auxquels il faut ajouter des buffles, des hippopotames, des autruches et des gazelles ; très très haut, comme flottant dans le ciel sur une mer de nuages, la cime du Kilimandjaro. Tous ces animaux attendent tranquillement l'arrivée du safari-photo et l'un d'eux va tuer. Lequel ? Et qui ? Et comment ?

Devant un hôtel somptueux, bâti sur pilotis, ce qu'on appelle "un logge" au confort tout britannique, s'arrêtent en fin de journée, l'un après l'autre, cinq

véhicules.

Dans trois de ces petites fourgonnettes traditionnellement équipées pour le safari-photo (*c'est-à-dire qu'un trou a été aménagé dans le toit pour permettre de photographier les animaux sans descendre de voiture*), il y a là le trio d'amis, le couple de cinquante ans et celui de trente-cinq ans.

Ces braves gens arrivent de Nairobi : assis sur des noyaux de pêches, six cents kilomètres dont les derniers dans une véritable gadoue car il a plu beaucoup et ils sont crottés jusqu'aux yeux. Le photographe professionnel, avec son mannequin et son publiciste trimbalant toujours sa précieuse valise, sont arrivés depuis longtemps, car ils ont préféré louer une voiture de tourisme et ils n'ont pas de guide. De même, la famille de braves fonctionnaires belges, Mme et M. Aldeber, leurs deux enfants, leurs valises, leur caméra, leur appareil photo que le portier africain n'en finit pas de sortir de la malle arrière.

Lorsque la nuit tombe, voilà les Aldeber sur la terrasse : quatre paires d'yeux unanimement bleus, scrutant la mare illuminée par des projecteurs dans laquelle, durant la nuit, les animaux viennent boire. Pour le moment, il y a un troupeau de gnous, des sortes de grosses antilopes. Une demi-heure plus tard, il n'y a toujours qu'un troupeau de gnous. Une heure encore et c'est encore le troupeau de gnous. Les gnous dorment et, sur la terrasse les voyageurs veillent, du moins les adultes car il y a longtemps que Ernest et Jean-Marie, les enfants de la famille belge, se sont endormis. Vers onze heures du soir, le chef des gnous, un vieux mâle, est toujours là, veillant sur le troupeau, debout, flageolant sur ses pattes.

C'est lors qu'un Noir circule parmi les voyageurs, il a un petit carnet à la main, il demande à Mme et M. Aldeber leur numéro de chambre.

– Notre chambre ? C'est le 11... Pour quoi faire ?

– Pour vous réveiller s'il vient des animaux.

– Lesquels ?

– Ce que vous voulez, je peux vous réveiller pour les éléphants, pour les lions, pour les rhinos, pour les hippos, pour ce que vous voulez.

On va donc réveiller les voyageurs sur la terrasse pour les rhinos à minuit, et pour les hippos à une heure, à trois heures pour les éléphants, mais à quatre heures, lorsque les lions arrivent, Mme Aldeber refuse de se lever.

La famille Aldeber n'est donc pas très fraîche lorsqu'elle s'élance vers six heures du matin sur les pistes du parc d'Amboselli. S'il n'y avait l'excitation de l'aventure, les enfants rechigneraient dans les bras sportifs de Mme Aldeber dont le beau visage à la froideur anglo-saxonne est un peu fatigué sous le bronzage artificiel. D'ailleurs, ils ne vont pas très loin. Après avoir vu des gnous, encore des gnous, toujours des gnous, des milliers de gnous, c'est en cherchant les lions, en traversant le lit d'une rivière, que les roues de la voiture se mettent à tourner sur place en sifflant.

M. Aldeber, que les enfants encombrant plus qu'ils ne l'aident, essaie de désensabler la voiture. A quelques centaines de mètres, un troupeau

d'hippopotames s'ébroue dans un marécage. M. Aldeber est inquiet. Si les hippopotames approchent, il ne leur restera plus qu'à s'enfermer dans la voiture. Au bout d'une heure, le véhicule n'a parcouru qu'une dizaine de mètres pour s'ensabler de nouveau. Il commence à faire une chaleur torride. Les enfants transpirant et leur père cramoisi, s'acharnent à glisser sous les roues des pierres et des branchages.

La mère, grimpée sur un rocher, surveille les hippos jusqu'à ce que l'un d'eux, ayant soudain perçu un manège étrange, sorte ruisselant de son marécage. Il s'approche alors en trotinant bientôt suivi du troupeau curieux.

Mme Aldeber, frémissante de terreur, se précipite vers la voiture qui, heureusement, est enfin désensablée. L'aventure suivante est beaucoup plus étrange. « Papa, les lions ?... Où sont les lions, papa ? » En fait de lions, quelle émotion, lorsque apparaît devant eux sur la piste, un énorme, un monstrueux rhinocéros. M. Aldeber arrête la voiture. Les enfants se sont tus. On entendrait voler une mouche... On les entend d'ailleurs, car c'est toujours au moment où le cœur battant d'une émotion profonde, vous armez doucement votre appareil photo, sans un bruit, sans un geste brusque, au moment où, par les portières de la voiture vous portez l'œil à l'oculaire, que les mouches en profitent.

Clic-clac et re-clic et re-clac. Le rhinocéros, indifférent, est photographié sur toutes les coutures au téléobjectif et au grand angulaire. Ils sont tout près, morts de peur, c'est la photo de leur vie.

– Papa.

– Toi, tais-toi !

– Mais regarde, papa, y'en a un autre.

En effet, dans les broussailles apparaît un autre rhinocéros. C'est trop beau, c'est inespéré. Clic-clac. Et puis encore un autre, les voilà cernés par les rhinocéros. Et re-clic et re-clac.

Mais cette fois les mains tremblent sur les déclencheurs, car trois rhinocéros autour de la voiture à la toucher, c'est peut-être un peu beaucoup, ça fait même très peur à Mme Aldeber et aux enfants. Quand apparaît le quatrième, ils ferment les vitres et se serrent l'un contre l'autre sur les banquettes, sans oser démarrer puisque le gros rhino, broutant l'herbe du bas-côté, leur barre le chemin.

Même la venue d'un bébé rhinocéros, un mignon petit animal de cent cinquante kilos, à la peau blafarde, sale et teigneuse, ne calme pas les enfants. C'est alors qu'apparaît, circulant tranquillement parmi les monstres, un grand Noir vêtu de guenilles, portant un vieux fusil, et surtout muni d'un grand bâton, qui commence à leur taper dessus pour dégager la piste. Car il arrive en effet d'autres voitures et ces sales bêtes pourraient provoquer des accidents.

Il y a bientôt vingt personnes circulant parmi les rhinos, les photographiant jusque dans les trous de nez, tandis que le gardien du troupeau, appuyé sur son bâton, souriant, les regarde faire gentiment, la main tendue pour un petit pourboire. La famille Aldeber comprend alors, en discutant avec les autres

touristes, que si les rhinocéros noirs sont dangereux, ceux-là, des blancs, sont totalement inoffensifs. Plus étrange encore, bien que similaire, est l'aventure suivante. Toujours cherchant les lions, ils circulent dans la savane, lorsque des buissons tout proches se mettent à frissonner. Il en sort un petit quadrupède grisâtre avec le dos blanc et la queue en trompette. Il est suivi d'un autre et puis d'un autre encore, bientôt il y en a cinq. Débouchant du buisson, ils s'avancent sur un terrain plat presque lisse comme la main, un petit morceau de désert.

M. Aldeber arrête la voiture.

– Qu'est-ce que c'est ? demandent les gosses.

– Je ne sais pas...

– Ce sont des petits guépards ! s'exclame Mme Aldeber. La femelle est avec eux.

C'est vrai, la femelle à son tour sort du buisson. Sans doute ne les a-t-elle pas vus car elle s'avance à son tour sur le terrain plat. Corps, mince, poitrine profonde, elle chemine allongeant des pattes presque aussi longues, aussi nerveuses que celles d'un lévrier. Ses épaules, à chaque pas, font rouler la peau de sa fourrure tachetée. Sa petite tête triangulaire aux oreilles en pointes se tourne à droite, à gauche, surveille devant, derrière, les cinq petits à la queue en trompette qui courent dans tous les sens, se mordillent, roulent dans la poussière. Clic-clac fait l'appareil photo de M. Aldeber ; la caméra de madame ronronne. Quelle chance ! Un guépard avec ses petits et qui ne les a pas vus, ça va faire des photos uniques, splendides ! Et re-clic-clic, et re-clic-clac.

Hautaine, majestueuse, attentive et sérieuse comme une mère de famille, élégante et décidée, la bête s'éloigne poursuivant lentement sa route sur le sol craquelé. On ne sait pas où elle va, mais elle y va, et de temps en temps, ramène d'un coup de patte, l'un des petits sur le chemin. Le rouleau de pellicule est au bout. Le chargeur de la caméra est vide. La voiture repart. Sur la piste ils croisent la fourgonnette du couple de trente-cinq ans et celle du trio d'amis :

– Là-bas ! Un guépard... Et avec ses petits.

C'est, dans les fourgonnettes, une excitation indescriptible. Tandis que les guides, flegmatiques, accélèrent, on arme les appareils.

– Retournons là-bas, allons les guider ! s'écrie M. Aldeber.

Quelques instants plus tard, les deux fourgonnettes et une voiture roulent sur le sol craquelé, encadrant la femelle guépard qui leur jette à peine un regard, bien plus préoccupée de surveiller ses petits que de ces trois grands engins stupides. Elle poursuit toujours sa route en ligne droite, de la même démarche longue, lente et dédaigneuse, tandis que des voitures fusent des clic-clac à n'en plus finir, des ronronnements de caméras et bien entendu des exclamations.

– Taisez-vous les enfants, mais ne faites donc pas de bruit les enfants.

– Zut, je n'ai plus de film.

– T'aurais pu prendre tes précautions, c'est toujours quand il y a quelque chose à voir que tu tombes en panne ! Etc.

Et ce manège dure jusqu'à ce que l'animal, que tous les guides d'Amboselli connaissent bien, celle qu'ils appellent Tuatua, méprisante, disparaisse avec ses petits dans les fourrés.

La famille Aldeber s'arrête un instant. Elle vient d'apercevoir une voiture et un parasol : c'est le photographe professionnel.

– Vous n'avez pas vu des lions ?

Non, pas de lions. D'ailleurs, il n'est pas venu pour ça le photographe professionnel, et il dit qu'il en a ras le bol. Cela fait des heures qu'il a planté son appareil. Des heures que le publiciste a sorti de sa valise l'un des magnifiques costumes de chasse d'un grand couturier parisien. Des heures que le mannequin qui l'a revêtu, coiffé, tiré à quatre épingles, danse d'un pied sur l'autre en s'abritant sous un parasol. Des heures qu'ils attendent que veuille bien apparaître la cime du Kilimandjaro. Seulement voilà, ils se sont levés trop tard, le sommet neigeux du Kilimandjaro, on ne peut le voir à coup sûr que tout de suite après le lever du soleil. Cet instant passé, des nuages s'élèvent de ses flancs, ceinturent son sommet et son apparition devient problématique. Or, sans Kilimandjaro, pas de photos.

– On remballe tout, grogne le photographe. On va déjeuner.

Le mannequin patient se déshabille, le publiciste résigné range le costume de chasse dans sa valise.

Cette fois, Mme Aldeber tourne vers son mari son beau visage hâlé aux yeux bleus :

– Regarde là-bas, dit-elle.

L'homme regarde.

A cinq cents mètres environ, les vautours tournent au-dessus de la savane. Quand on voit des vautours quelque part c'est qu'il y a : soit un animal blessé, soit un cadavre. Souvent, c'est que les lions sont passés par là. Les Aldeber s'élancent dans leur direction.

– Prends le volant, dit M. Aldeber à sa femme, lorsque la voiture est à cent mètres à peine des vautours. La femme se glisse à sa place et il sort son appareil photo. C'est un 24 x 36 d'une marque très connue, muni de tous les perfectionnements possibles et imaginables.

Mme Aldeber a posé sa caméra super 8 à côté d'elle.

– J'ai envie de mettre le zoom, dit l'homme.

– Tu n'as pas assez de lumière.

– Tu crois... il y a des nuages, mais quand ils seront passés, j'aurai assez de lumière.

Tressautant, cahotant, la voiture roule dans la savane d'Amboselli Parc, au pied du Kilimandjaro. Elle roule aussi vite que lui permet le terrain, contournant les buissons, en direction du vol de vautours qui tournoient au-dessus d'une forme noirâtre. Mme Aldeber au volant, maintient par moments la caméra super 8 qui bouge sur la banquette avant droite à chaque cahot. Les

gosses, debout, pressent leur front contre le pare-brise. Derrière elle, son mari se penche à la portière prêt à faire des photos, si les lions se montrent enfin.

En approchant du vol de vautours, la scène se précise. Il y a bien là un cadavre et les oiseaux sont une trentaine. La voiture est à dix mètres à peine. Après s'être un instant écartés, les vautours reviennent, se laissent tomber lourdement autour du cadavre encore frais. C'est celui d'un jeune buffle dont les lions ont sans doute dévoré meilleure part, laissant aux charognards les entrailles, les membres et la tête. Il y a là aussi quelques minuscules chacals presque enfouis dans les entrailles. De temps en temps, l'un d'eux trouvant les vautours trop pressants, se retourne brusquement et ses mâchoires claquent dans le vide vers les horribles oiseaux au cou déplumé, aux plumes grises et sales, dont les becs crochus coupent, lacèrent, arrachent, s'envolent avec des lambeaux, reviennent se battre dans un grand bruit d'ailes.

– Les lions ne devraient pas être loin, dit M. Aldeber... Cherche... Tourne tout autour.

En effet, voici les lions. Ils sont roux, roux de la poussière de la terre sur laquelle ils sont vautrés, visiblement repus. Il y a là un grand mâle avec une bizarre crinière, deux lionnes et, plus loin, à l'ombre d'un buisson, deux lions plus jeunes qui ont relevé la tête. Ils regardent la voiture rouler doucement vers eux. Eux aussi sont habitués.

M. Aldeber s'est penché à la portière arrière, les animaux ne voient sans doute que ses cheveux blonds et le petit œil rond de l'objectif. Le vieux mâle, désabusé, qui avait un instant dressé la tête, la laisse retomber. Les deux jeunes mâles sont à peine curieux. Leurs pupilles, tout à la fois indifférentes et cruelles, regardent celle de l'appareil photo. Clic-clac. Quelque part dans le groupe, une queue remue mollement mais ce n'est sans doute que pour chasser une mouche. Clic-clac. Le poil de ces bêtes étendues doit être brûlant de chaleur.

Clic-clac. On a l'impression que rien au monde ne pourrait les faire se lever, que tout geste serait un effort insurmontable. Dans la voiture, les enfants, derrière le pare-brise, ont déjà pris plusieurs photos ; la femme a baissé légèrement sa vitre pour y glisser l'objectif de sa caméra. A l'arrière, l'homme est mal à l'aise pour photographier les lions qui sont devant, et puis il voudrait faire des photos de plus près.

– Tu as vu, dit la femme, cette drôle de chose qu'il a autour du cou ?

En effet, le grand mâle a autour du cou une drôle de chose. C'est blanchâtre, assez épais, on dirait un énorme collier de plastique blanc.

– Je vais essayer le zoom, dit l'homme.

– Je te dis que tu n'auras pas assez de lumière.

En effet, il n'y a pas assez de lumière, toujours ce fichu nuage, sans doute. Et puis vraiment, M. Aldeber est mal à l'aise à l'arrière. Mais la voiture ne peut ni s'approcher, ni manœuvrer, le tronc d'un arbuste abattu l'en empêche.

– Allez, poussez-vous les enfants.

M. Aldeber prend leur place pour essayer de photographier à travers le

pare-brise... Mais il est sale, il y a de la poussière. Alors il ouvre la portière avant gauche, celle qui est opposée aux fauves.

– Fais attention, dit la femme. Tu ne sors pas surtout.

– Mais non, je reste là.

En effet, il met simplement pied à terre, pose l'appareil sur le toit de la voiture pour faire ses photos. Malheureusement, ce n'est pas encore la bonne solution, la voiture est trop haute, alors il contourne la portière et s'appuie sur le capot. Clic-clac. Une lionne, paisiblement, l'observe. Tout autour d'elle les mouches bourdonnent. L'homme ronchonne : le tronc de l'arbuste traverse le cadre de l'image. Il fait encore un pas vers l'avant du capot, puis un pas vers l'arbuste pour le surplomber.

– Attention, Georges, attention quand même, dit Mme Aldeber.

– Je ne risque absolument rien.

Sans doute a-t-il le cœur battant, mais ces animaux sont tellement paisibles. Si le vieux mâle a relevé la tête, pas un muscle de son corps n'a bougé. La lionne est simplement attentive.

– Attention, papa !

M. Aldeber tourne vivement la tête. Un des jeunes lions, en effet, s'est levé, le cri de l'enfant a réveillé le groupe. Les animaux se redressent sans grande hâte. M. Aldeber comprend qu'il vaut mieux, cependant, battre en retraite. Il veut reculer en faisant face, mais quelque chose le retient : la courroie de son appareil qui s'est accrochée dans une des branches de l'arbuste. Il tire lentement, la branche remue, elle est longue cette branche, elle s'allonge jusqu'à la lionne qui se demande pourquoi cette branche remue sous son nez. Pour le savoir, elle n'a qu'une solution, c'est de sauter par-dessus le tronc.

A l'imperceptible tassement de la bête sur le sol, M. Aldeber a compris qu'elle allait s'élancer. Affolé cette fois, il se retourne brutalement, au moment même où l'animal bondit. Il a suffi d'un coup de patte. Il a suffi que M. Aldeber tombe, que les enfants hurlent, pour que tous les fauves, subitement furieux, surgissent à leur tour. En quelques secondes, devant sa femme et ses enfants impuissants, M. Aldeber est happé de toute part. Le grand mâle au collier blanc a saisi la nuque dans son énorme gueule. Les autres s'accrochent à ses membres. Tirant chacun de leur côté, ils écartèlent le corps du malheureux dont le sang gicle.

Lorsque Mme Aldeber et les enfants, en voiture, sont retournés à l'hôtel pour chercher un inutile secours, il a d'abord fallu retrouver le lieu du drame. Les lions s'étaient éloignés de quelques dizaines de mètres pour ne pas être importunés par les chacals et les vautours qui déjà, se disputaient le cadavre.

Quant au fameux collier blanc, ce collier de plastique bizarre que portait le grand mâle à la crinière taillée, il représente, le comble de l'absurde : un émetteur de radio.

Dûment connu et répertorié, le grand mâle portait un émetteur de radio permettant à une équipe de savants spécialistes enfermés quelque part dans un laboratoire, de suivre ses déplacements et d'étudier ses mœurs.

Qui étudiera jamais les mœurs des chasseurs de frissons ?

54. IL VOULAIT VOIR LA MER

Le cri que vient de pousser le professeur, M. Rosier, a été tellement violent, subit, méchant, que le petit enfant bossu appuie les mains sur ses oreilles en courbant la tête. Cet enfant bossu, c'est un aventurier. Maintenant que le petit bossu regarde le doigt de ce professeur levé sur lui, le rouge de la honte l'envahit tout entier. Il n'ose tourner la tête, n'attendant aucun soutien des autres gosses de la classe. Car dans le hurlement du professeur, il y avait un mot, le pire mot, l'accusation suprême, l'anathème : « Voleur ! »

Jean-Pierre Nicolai, l'écolier bossu de onze ans, pense que Dieu vient de l'abandonner. Des larmes coulent de ses yeux bleus. Il les sent glisser le long de sa joue. Les élèves et le professeur restent d'abord tout étonnés de voir couler des larmes de ces yeux qui ne pleurent jamais. Puis, M. Rosier les regarde rouler avec une sorte de satisfaction, comme s'il tenait enfin la victoire.

Jean-Pierre Nicolai se sent “ver de terre”, il voudrait mourir sur place. Seulement Jean-Pierre Nicolai est coléreux. Pourvu qu'il se taise ! Va-t-il se taire ? Doit-il se taire ? Pourquoi est-ce un péché, la colère ? Si c'est remuant, bruyant, pénible, ça existe la colère, on a droit à la colère, il faut bien l'admettre. D'abord, il voudrait traiter M. Rosier de menteur. Il voudrait dire que le voleur, c'est probablement Charretier, “le bon élève”, qui se retourne pour le toiser avec orgueil de son calme perpétuel et de son carnet scolaire prestigieux. Il voudrait dire que s'il a le dos tordu, du moins il a l'âme droite, au contraire de Barrusse, premier en gymnastique et plus grand “faux jeton” de la classe.

Finalement, faisant acte d'hygiène et de bon sens, procédant à une sorte de saignée morale, tout cela, il le crie dans les larmes. Et une dizaine de petits saints poussent un « Oh ! » d'indignation.

C'est alors que se produit le miracle de Montreuil.

M. Rosier crie et le petit bossu ne l'entend pas. Plus il crie le « Rosier », moins le petit bossu désespère. Plus il crie, moins il tremble.

Grâce à une petite voix qu'il écoute, une petite voix comme une flûte, murmurant dans son cœur, tout doucement :

« Venge-toi... Pars et ne reviens jamais. Imagine leurs têtes, et les ennuis de Rosier. Tu vas partir et jamais tu ne reviendras dans cette classe. Tu vas t'enfuir, et tu ne les reverras plus. Va, tu n'y perdras rien... Regarde-les, assis sur leur banc de mensonges, ils ressemblent à une galerie de petits fauves, fiers d'être plus droits et plus riches que toi, mais tout petits devant ce monceau de savoir qui n'entrera jamais tout entier dans leurs têtes. Regarde cette école triste, cette classe sombre, ces murs nus, ces tables noires, ces fenêtres fermées, ces rues sales, empire de misère, fait pour des gens résignés. Laisse tout ça et va-t'en. Il crie, le pauvre Rosier, ils rient, les malheureux, mais ce sont eux qu'il faut plaindre. Eux qui vont en vacances, vont ailleurs et reviennent, eux qui ont vu la mer et sont là, de retour ! Dire qu'ils ont connu la

mer, les grèves, vu des bateaux prêts à sortir du port et qu'ils sont toujours là, encore là, revenus. Faut-il qu'ils soient bêtes ! Ou bien alors, la mer est trop grande pour eux. Le monde leur est trop vaste. Ils préfèrent imposer leur loi entre ces quatre petits murs. Ce sont des nains, ce sont eux les infirmes, vois-tu. Mais toi, qui ne l'as jamais vue la mer, qui ne vis que pour elle, pour être à elle un jour, puisque tu ne penses qu'à elle, toi le marin, pars et rejoins-la, saisis l'occasion, elle t'attend la mer, elle te consolera la mer. »

Alors Jean-Pierre répond à la petite voix :

– Oui.

Mais personne d'autre ne l'entend. Jean-Pierre Nicolai est bossu. Selon l'expression de ses camarades de classe, mais cela dépasse de beaucoup la vérité. En fait, il souffre simplement d'une scoliose mal soignée qui voûte légèrement son corps de onze ans. La veille, un dimanche de mai glacé dans le vent, la pluie, à la sortie de l'église, à la terrasse des cafés, le petit garçon a tendu cette boîte de fer, percée d'une fente et qu'on appelle un tronc. Il a sautillé sur le trottoir, cheminé à petits pas, quêtant pour les œuvres de son école, gelé et mouillé. Hélas ! il ne servait à rien de secouer la boîte pour y faire tinter les pièces. Les passants ne le voyaient même pas. Hier soir, Jean-Pierre a rencontré le professeur et fait les comptes avec lui, la boîte contenait 18,27 francs. Et ce matin, dans un geste fier, il a posé la boîte sur le bureau avec dedans les 18,27 francs, il en est certain. Or on l'accuse d'avoir gardé pour lui l'argent de cette quête, car la boîte est vide.

Comment dire la honte, la colère, le désespoir de Jean-Pierre. Il se sent perdu, ses parents eux-mêmes n'auront pas confiance. Il le sait, il leur en a trop fait voir. Son père va jeter sur lui un regard de colère et de mépris. Il va penser : « Mon fils devient voleur, parce qu'il est bossu ! »

Voilà pourquoi le gosse ne veut pas rentrer, il préfère s'en aller pour toujours, plutôt que d'entendre son père dire des mots horribles en fracassant la vaisselle, plutôt que d'entendre encore pleurer sa mère dans la pièce où ils vivent à cinq avec sa sœur aînée et son petit frère. Et puis, lui parti, il y aura une bouche de moins à nourrir.

La classe finie, la porte de l'école se referme comme chaque jour, mais ce soir il la regarde tourner sur ses gonds avec une lenteur solennelle et s'en va dans les rues où tombe un petit crachin, voir une dernière fois sa maison. Le nez levé vers la fenêtre éclairée, Jean-Pierre pense à sa sœur, à son petit frère qui se traîne à quatre-pattes.

Il se sent le cœur gros, si gros qu'il fond en larmes en pensant à sa mère qui va pleurer, pleurer encore, pleurer comme d'habitude mais cette fois, elle croira qu'il est un voleur. Alors Jean-Pierre serre les dents tourne le dos et s'en va. Il demande son chemin et marche le long des rues dans la foule et le flot des voitures jusqu'à ce que la gare Saint-Lazare jaillisse triomphante, au milieu de Paris, heureuse de lui montrer ses pendules et le chemin de la mer. Jean-Pierre monte les escaliers de la salle des Pas-Perdus avec résolution.

Devant l'un des guichets de banlieue il n'hésite pas une seconde, il dit : «

Une seconde pour Pontoise, monsieur, s'il vous plaît. »

Il sait qu'à Pontoise une route conduit vers Dieppe. Pendant que le père et la mère affolés courent les commissariats, pendant que le directeur de l'école dit au professeur bourrelé de remords qu'il a lui-même vidé le tronc de Jean-Pierre pour avoir de la monnaie, tandis que Mme Nicolai, comme prévu, pleure et gémit en accusant son mari d'être trop sévère, le gosse descendu à Pontoise dort dans une salle d'attente et trouve le lendemain un automobiliste crédule qui l'emmène à Dieppe, où soi-disant son oncle l'attend.

Arrivé à Dieppe, vers le milieu de l'après-midi, Jean-Pierre sent une faim terrible lui creuser l'estomac mais il l'oublie bien vite. Le vent frappe de plein fouet son petit visage fatigué et il respire une odeur enivrante. Le nez en l'air il s'approche du parapet de pierre et découvre alors cette chose nue, vivante et immense qu'il espérait : la mer.

La mer, le vent, les vagues, les mouettes, et pour Jean-Pierre cet instant est grave. Il descend les marches d'un escalier, s'enfonce dans le sable et, tout seul, sur la plage déserte, s'avance lentement vers "Elle". Comme tous les enfants, il trempe ses mains dans l'écume avant de laisser le flot lui lécher les pieds.

Jusqu'au soir, déchaussé, il va courir sur la grève, patauger et lancer des pierres dans l'eau. Le temps s'adoucit heureusement et le soleil réchauffe son dos à travers sa veste noire, trop grande pour lui, qui lui bat les genoux comme une chasuble. Mais quand vient la nuit, la peur vient avec elle. Il a faim et il a sommeil. Il aperçoit là-bas, dans la falaise, une ouverture et décide d'y aller de rocher en rocher, glissant sur les algues et les rayons de lune. Lorsqu'il entre dans ce trou, Jean-Pierre lève le nez. Tout là-haut, là-haut, le plafond est invisible, dehors la mer gronde, mais il se sent à l'abri dans cette grotte immense, comme un pèlerin réfugié dans une cathédrale. Au creux des rochers, il découvre des lits douillets de sable fin, choisit l'un d'eux, s'y laisse tomber et s'endort aussitôt.

Soudain, au milieu de la nuit un monstre furieux se met à hurler sous la voûte, à courir et se heurter comme un fou dans les rochers.

Jean-Pierre, les yeux exorbités dans le noir, recule devant la mer qui envahit la grotte. Car il n'y a pas de grotte dans les falaises de Dieppe et quelques heures plus tard, le ciel rose tient lieu de plafond par-dessus le corps de Jean-Pierre endormi, que le soleil réchauffe et autour duquel tournent les mouettes. Il s'était réfugié dans un simple trou de rocher. Quant à la mer, elle est partie, partie comme si l'on ne devait plus la revoir. Sur la plage, à perte de vue, des petits bonshommes, des petits points noirs semblent courir après elle.

Jean-Pierre met ses chaussures dans sa poche et s'en va les rejoindre pour regarder avec stupeur faire des trous dans le sable et retirer des coquillages.

– Alors, bonhomme, lui dit l'un d'eux, tu aimes ça, les couteaux ?

Il en donne un au gosse en lui montrant comment le manger. A jeun, ce mollusque froid l'écœure un peu, mais Jean-Pierre a tellement faim qu'à son tour il se baisse, en ramasse et les mange, tout crus avec un plaisir animal.

L'après-midi, il joue avec les rares enfants en vacances qui s'ébattent sur la plage de Dieppe au mois de mai. Et lorsque le soir revient, cette fois, il n'est pas pris au dépourvu. Sur un lit d'algues sèches, il va passer une nuit tranquille. Le lendemain, il sent sa tête tourner et ses jambes ne sont plus bien d'aplomb sur le sable de la plage. Il lui faut manger autre chose que des coquillages. Jean-Pierre va donc en ville et, comme de bien entendu, se perd. Les maisons se font rares, il se retrouve en dehors de la ville.

Dans une prairie, quelques tentes se dressent dans le soleil de mai. Il les regarde, tourne autour pensant que ce serait merveilleux d'en posséder une. Une tête sort entre deux toiles :

– Dis donc, gamin, est-ce que tu peux aller me chercher de l'eau ?

Comme Jean-Pierre accepte, on lui tend un seau de toile qu'il va remplir à la fontaine et ramène péniblement en se mouillant les jambes. A partir de ce jour, Jean-Pierre, devenu l'homme à tout faire d'un groupe de campeurs, gagne quotidiennement de quoi s'acheter du pain, jusqu'au merveilleux matin de juin, déjà brûlant de soleil, où la main d'un gendarme s'abat sur son épaule. Jean-Pierre glisse entre les mains du gendarme et court de toute la vitesse de ses petites jambes, pieds nus sur la digue, puis sur la route, puis sur le sable pendant un temps qui lui semble infini.

La mer est basse lorsque en fin de journée, il retrouve une autre plage au-delà de laquelle il devine une ville assez importante. Alors, Jean-Pierre se met à ramasser des coquillages. Il en ramasse tant qu'il en fait un petit tas, une réserve et le lendemain, il va essayer de les vendre. Le plus extraordinaire, c'est qu'il va les vendre et pendant un mois et demi, Jean-Pierre vivra exclusivement du ramassage et de la vente des coquillages. Ses vêtements sont en lambeaux, son petit visage est noir de crasse, noir de soleil et lorsqu'il se dénude sur la plage, les parents des enfants bien nourris, ont de la peine en le voyant. Mais leur peine s'arrête à un simple coup d'œil attristé. Aucune de ces grandes personnes n' imagine qu'il est seul sur cette plage.

Le pire, c'est que Jean-Pierre a mal aux dents. Une douleur lancinante qui ne cesse presque jamais, même quand il dort. Son signalement a été diffusé d'un bout à l'autre de la France et sa disparition a fait l'objet de nombreux articles dans les journaux, mais personne ne devinerait dans ce sauvageon, ce petit bohémien, l'enfant échappé que toutes les polices recherchent, et qui attend pour pleurer que la nuit soit tombée sur les falaises dont il connaît chaque creux comme on connaît tout dans sa chambre. Un jour, sur des poteaux de bois blanc plantés le long de la digue, tous les cinquante mètres, des drapeaux se mettent à claquer au vent. Il y a tout à coup beaucoup de monde, et c'est la fête, c'est le 14 Juillet. A la première heure, Jean-Pierre s'en va rôder dans la ville, dans l'attente du défilé militaire.

Tandis que onze heures sonnent, la foule se rassemble sur les trottoirs et une musique lointaine retentit jusqu'aux oreilles du petit garçon. Il se glisse, se faufile jusqu'au premier rang pour mieux regarder passer les soldats, pour être vraiment de la fête. Il voit bien des gendarmes partout mais lorsque

passent devant lui les soldats sur deux rangs, drapeaux en tête, il applaudit si fort que tout le monde se retourne. Un gendarme lui sourit et se moque :

– Dis donc, ta mère devrait bien te laver un peu la figure de temps en temps.

Jean-Pierre, soudain refroidi sous le regard du gendarme, s'éloigne doucement, mais l'homme le suit toujours des yeux avec son bon sourire. Il voit ses petites jambes fluettes, ses pieds nus, sa culotte pleine de trous et sa chemise qui n'a plus de couleur, il voit surtout ses yeux, immenses et inquiets, ses joues creuses. Et tout d'un coup, le gendarme sursaute... Une idée lui passe par la tête.

– Eh ! dis donc ! Attends ! D'où viens-tu ?

Jean-Pierre se met à courir dans la foule, gâchant le beau défilé, semant la panique dans la ville, poursuivi par une demi-douzaine de gendarmes. On entend la musique militaire et les cris des mères de famille, les applaudissements du public et le sifflet des pandores. Enfin dans une rue presque déserte, dans la boutique d'un marchand de couleurs qui avait oublié de retirer le bec-de-cane, Jean-Pierre se réfugie. Il voit à travers la vitrine les gendarmes aller, venir, discuter entre eux et finalement pousser la porte en faisant tinter la sonnette...

Il est pris. Il n'a plus qu'à attendre l'arrivée de son père, car, dans ces cas-là, c'est toujours le père qui vient le premier. Si papa Nicolai desserrait les poings, on pourrait voir dans sa paume, en noir ou en bleu, l'empreinte de ses doigts, tant il est furieux et contracté depuis Paris. Il vient de faire tout le voyage avec des idées de fessée et de correction qui tournent, qui tournent...

Mais, pour qu'un enfant se sauve, ne faut-il pas qu'il soit malheureux ? Ou bien anormal ? Alors, dans cette colère il y a de la honte et de la vexation. Le père Nicolai ne se l'avoue pas. Il ne veut pas y penser. Il n'y pense pas. Il ne veut pas reconnaître qu'il a fait de son fils un évadé, un fugueur. Il trouve simplement que ce galopin mérite la pire correction. La mère qui pleure depuis deux mois et demi, est restée à Montreuil, pour s'occuper des autres gosses.

De la gare au commissariat de police, le chemin n'est pas très long, heureusement, car c'est un véritable supplice. Il est de taille moyenne, avec des cheveux bruns, le visage et les mains larges, le papa Nicolai. Si on lui avait dit, le jour où naquit Jean-Pierre, qu'il irait le chercher, onze ans plus tard dans un commissariat de police ! Il ne connaît personne à qui une chose pareille soit arrivée, et les voisins de la rue de Rosny le regardent déjà d'un drôle d'air, comme s'il était un bourreau d'enfant.

Il entre dans le commissariat et demande son fils au premier gendarme venu. Celui-ci sourit, lève les bras en signe de la plus grande gaieté.

– Ah ! Ah ! voilà le papa ! Voilà le papa !

Le “papa” serre les dents, et répond presque avec hargne :

– Oui. Où est-il ?

Le gendarme s'assombrit, se rassoit.

– Bon ! on va vous le chercher.

Histoire de réfléchir ou de gagner du temps ou bien tout simplement parce qu'il ne peut pas faire autrement, le gendarme lui demande ses papiers, les examine et disparaît. D'autres gendarmes se glissent quelques secondes, juste le temps de considérer le "papa", rouge de confusion et de colère, qui serre les poings en répétant pour lui-même : « Ah ! le sale gosse, le sale gosse ! »

Enfin surgit le plus vieux des gendarmes, celui qui a découvert Jean-Pierre. Prévenu par son collègue, il conduit papa Nicolai jusqu'au bureau du commissaire en monologuant pour le calmer :

– C'est un brave gosse que vous avez là, vous savez, courageux et débrouillard. Pensez qu'il vit depuis deux mois sans l'aide de personne. Seulement, il est entêté. Au fait, il a très mal aux dents. Il faudra vous en occuper. Je ne sais pas comment il était lorsqu'il vous a quitté, mais je suis sûr que vous allez le trouver changé.

Dans le petit couloir qui mène au bureau du commissariat un homme surgit dans l'ombre, un appareil photographique dans une main, un flash dans l'autre.

– Vous êtes bien le père ? demande le journaliste.

Papa Nicolai, complètement affolé, fait « oui » de la tête mais les épaules se voûtent comme s'il était coupable de quelque chose. Coupable d'avoir laissé échapper, d'avoir laissé partir, de n'avoir pas su garder, de n'avoir pas su rendre heureux son fils, de n'avoir pas su faire oublier à son fils son infirmité et de ne pas avoir su la compenser par un peu plus d'amour. Coupable d'avoir été mou et pas assez tendre, d'avoir été dur et pas assez ferme, d'avoir été là sans y être. Bref, d'avoir été un mauvais père.

Lorsque la porte s'ouvre sur le bureau du commissaire, papa Nicolai se sent dans le même état d'esprit qu'il y a vingt-cinq ans, lorsqu'il entra dans le bureau du directeur de l'école pour se faire tirer l'oreille.

Le commissaire fait deux pas vers le milieu de la pièce. A sa droite, sur une chaise, il voit enfin son fils et reste pétrifié. Il a bien changé son fils. Il ne le reconnaît pas dans ce petit homme maigre que les gendarmes ont lavé à grande eau, dans ce visage buriné par le vent, le sel et la solitude. Comme Jean-Pierre le regarde de ses grands yeux bleus pleins d'angoisse, son père, avant d'approcher, avec une sorte de pudeur, ému et bafouillant, lui explique d'abord que c'est le directeur qui a pris l'argent, que personne ne le prend pour un voleur, que sa maman a beaucoup de chagrin et puis il fond en larmes.

Sur la plage, ce doit être l'heure du bain, des milliers d'enfants s'avancent dans la mer, jusqu'aux genoux, jusqu'aux hanches, jusqu'au cœur, jusqu'au cou, comme s'ils voulaient la posséder tout entière. D'autres essaient de la verser d'un seau dans le trou, de l'emprisonner en ruisseaux fugitifs... Toutes sortes d'expériences qu'il faut faire au moins une fois dans sa vie.

– Ne pleure pas, papa, dit Jean-Pierre en sanglotant lui aussi... Maintenant, je connais la mer.

55. LE LAVAGE DE CERVEAU

Si vous avez le courage de publier ma lettre je vous demanderai de changer tous les noms propres, les dates, et noms de lieux. Je ne les ai fait figurer que pour authentifier mon récit. Il y va de la sécurité de toute une famille.

C'est ainsi que commence la lettre de M. X, ex-correspondant à Paris d'un journal étranger, aujourd'hui réfugié politique. Nous avons donc complètement modifié certains passages, et lui avons soumis le texte qu'il a accepté. L'essentiel a été, bien entendu, respecté.

Monsieur X écrit :

Le public entend souvent parler d'internement arbitraire, de séjour en asile, de lavage de cerveau, etc. Cela lui paraît à la fois monstrueux, impensable et mystérieux. Comment peut-on arbitrairement interner un homme sans dresser l'opinion publique contre soi ? Et pourquoi l'interner ? C'est à ces deux questions que je vais répondre en vous racontant l'histoire de mon meilleur ami, nous l'appellerons : Jean Durant.

Lorsqu'eut lieu cette affaire, Jean Durant avait trente-huit ans, une femme et deux enfants. Il était dans un pays, que nous situerons, par exemple, en Amérique du Sud. Jean Durant est un journaliste qui jouissait à l'époque d'une très grande audience. *(Il dirigeait un journal dont il n'était un secret pour personne qu'il recevait des subsides du parti au pouvoir)*. Malgré cela Jean Durant s'efforçait, dans la limite du possible, d'exprimer son opinion. Bien sûr, il fallait quelquefois lire entre les lignes de ses articles et même quelquefois il ne s'exprimait que par le jeu de la mise en pages en faisant par exemple se côtoyer deux manchettes.

Dans l'une, on voyait le régime honorer un fonctionnaire tandis que l'autre tendait à le ridiculiser. Le public averti s'amusait beaucoup de ce jeu inattaquable. Mais bientôt, la position de Jean Durant devint plus difficile, l'évolution du régime n'avait pas son approbation, bien qu'il adhérât toujours aux idées qui l'avaient motivé. Plus sa position devenait difficile, plus son audience grandissait, plus le régime était contraint de le ménager de crainte de le voir verser dans l'opposition, mais il n'échappait à personne que le pouvoir le considérait comme très très encombrant. La vie de Jean Durant reflétait les difficultés de son activité professionnelle. Ce jeu de corde raide l'avait rendu extrêmement nerveux, susceptible, et l'attitude de plus en plus froide de ses anciens camarades, la sympathie que lui prodiguaient au contraire des gens qu'il n'aimait pas l'affectaient énormément.

Il dormait peu, travaillait beaucoup et devait sans cesse parler, parler, se justifier devant les uns, devant les autres. Sa vie familiale était réduite au néant autour de lui, les scènes étaient fréquentes, aussi bien avec sa femme qu'avec ses collaborateurs. Bref, c'était un homme surmené indiscutablement.

Fin juillet 1960, sa femme partit passer quelques semaines de vacances en Europe. Pendant le mois d'août, l'activité politique fut assez calme. Pourtant,

Jean Durant se signala par quelques scènes assez violentes qui se produisirent généralement dans des lieux publics. Aujourd'hui, il est clair que ces scènes étaient provoquées et qu'elles servaient à fabriquer des témoignages "authentiques".

Il habitait dans une maison qui donne sur un parc, quand vint le 6 septembre 1960. Sa femme et ses enfants devaient arriver à l'aéroport le lendemain matin. Comme il avait l'intention d'aller les chercher de très bonne heure, il passait donc sa dernière nuit de célibataire dans son lit, à dormir du sommeil du juste, car il avait conscience d'être en règle avec la loi et parfaitement inattaquable.

Soudain, une lumière atteint son œil. Rouge à travers ses paupières, blanche quand il ouvre les yeux. Et il bondit hors de ses draps. Quels sont ces inconnus au pied du lit ? Quelle heure est-il ? Pourquoi braquent-ils des torches électriques sur son visage, puisque le plafonnier est allumé ? Ils sont quatre. Chose étrange, ils sont vêtus d'imperméables, alors que le temps, depuis plusieurs jours, est très sec. Quatre imperméables surmontés d'un masque humain.

Mais lorsqu'il y repense, qu'il revoit ce masque, il a du mal à croire que ces figures sans expression sont humaines. L'une d'elles articule quelques mots. On croirait, à voir cette scène, à entendre la façon impersonnelle et brutale dont ils parlent, du cinéma de mauvaise qualité.

- Vous êtes bien Jean Durant ? demande l'homme.
- Oui... Mais pourquoi ? Il est trois heures du matin.
- Veuillez vous habiller.

L'homme lui tend son pantalon qu'il a pris sur une chaise et répète :

- Vous habiller et nous suivre.

Jean est tellement abruti qu'il enfle mécaniquement son pantalon. Il a du mal à reprendre ses esprits, avec ces lampes électriques que l'on continue de lui braquer sur le visage. D'ailleurs, il n'a aucune possibilité de résister, aucune chance de fuir et il finit de s'habiller comme un inculpé que l'on vient d'arrêter.

Encadré par les quatre imperméables, il sort de sa chambre toujours comme un inculpé. Inculpé, oui, sinon il ne voit pas pourquoi on l'arrêterait. Il est sensé avoir commis une faute importante puisque l'on mobilise quatre policiers pour l'arrêter.

Mais, au fait, ces hommes sont-ils vraiment des policiers ? Ils marchent sans bruit dans le couloir, ils saluent le gardien de nuit de l'immeuble d'un simple signe de la tête et le gardien s'incline respectueusement sur son comptoir. Tout s'est fait sans bruit, au milieu de la nuit : comme si on l'arrêtait en secret.

Le voici sur le siège arrière d'une voiture très anonyme, un imperméable à droite, un imperméable à gauche. Deux imperméables devant, plus un troisième imperméable qui conduit. Lorsque la voiture démarre, il jette un dernier regard sur la porte d'entrée de sa maison qui reste silencieuse et

indifférente. La route se précipite sur le pare-brise. De temps en temps, ils croisent une voiture, mais une voiture que l'on croise la nuit, c'est déjà une chose d'un autre monde.

Y a-t-il seulement des hommes derrière ces deux yeux aveuglants ? Il a l'impression de tomber dans un précipice.

Il ne questionne même pas ses gardiens, il sait qu'il ne leur arracherait aucune réponse, ils sont muets comme des poissons en imperméable. Il y a un quart d'heure encore, il dormait.

Et sa femme devait arriver demain à l'aéroport. Maintenant, voici une cellule, mais Est-ce une cellule ou une chambre ? Est-ce une prison inconnue, ou une clinique car ça sent l'éther ? Des vêtements de prisonnier qui ont habillé des dizaines de détenus avant lui, il ne leur reste plus de boutons. Pas un seul bouton. Seule ouverture de ce caveau de ciment, la lucarne dans la porte, ouverte en permanence et dans laquelle une paire d'yeux s'encadre toutes les dix minutes. Une bouche d'aération. Une ampoule électrique qui clignote bizarrement : tantôt rouge, tantôt jaune, à des rythmes réguliers. Cette ampoule l'obsède, elle provoque une fatigue nerveuse qui le rend proprement épileptique.

Chaque fois qu'il voit les yeux du gardien derrière la lucarne, il l'interroge.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette ampoule ? Pourquoi cette ampoule ?

Qu'est-ce que vous avez fait à cette ampoule ?

A la centième question, le gardien lui répond :

– Elle est “gâtée”.

– Gâtée ? Gâtée, qu'est-ce que cela veut dire ?

C'est à rendre fou. D'ailleurs tout est à rendre fou, dans cette cellule. A commencer par ses vêtements qui ne tiennent pas et qu'il faut rattraper de la main chaque fois qu'il se lève, et le manque de lumière naturelle, et ne pas savoir l'heure qu'il est, s'il fait jour dehors. On lui a pris sa montre.

Et sa femme qui doit atterrir le lendemain à l'aéroport... Elle va le chercher des yeux à l'arrivée, s'étonner, s'inquiéter de ne pas le trouver, l'attendant comme d'habitude, comme toujours. Elle va téléphoner à la maison, personne ne répondra. Que va-t-elle penser ? Elle va être folle d'inquiétude.

Mais quelle faute a-t-il donc commise ? Que lui reproche-t-on ? Qu'on le lui dise tout de suite et qu'on en finisse.

Il ne sait pas encore, il n'a pas encore compris en ce 6 septembre 1960 qu'une formidable machine vient de le saisir de ses pinces. A l'époque il ne pouvait deviner ce que nous savons aujourd'hui car on en a beaucoup, beaucoup parlé : cette forme particulière d'arrestation : le choc, le mystère et l'exaspération, c'est l'introduction classique au lavage de cerveau.

Le lavage de cerveau, opération qui, à cette époque, était demeurée mystérieuse, consiste à supprimer la personnalité d'un individu, pour la remplacer par une autre. Le lavage de cerveau peut être individuel ou collectif. Il se réalise par deux méthodes, l'une plus particulièrement psychologique, l'autre entièrement physiologique.

Lorsqu'on désire obtenir des modifications profondes de la personnalité elles sont appliquées ensemble, et ces deux méthodes sont destinées à implanter chez le patient des réflexes conditionnés. Le lavage de cerveau est un dressage voisin de celui des animaux, auquel il est impossible de résister lorsqu'il est mené jusqu'au bout.

Jean Durant ne savait pas cela, mais ce qu'il ressentait était pire que la peur. Tout d'abord, il s'interrogeait vainement, essayant de deviner les raisons pouvant conduire des inconnus à pratiquer sur lui cette opération criminelle. Or la police officielle n'y était pour rien. Le lavage de cerveau n'est pas forcément une affaire d'Etat. Il peut être pratiqué dans les grandes entreprises industrielles, dans un collège, par des sociétés secrètes et même à domicile.

On raconte qu'avant-guerre, en Angleterre, un prêcheur protestant l'appliquait pour obtenir des conversions. A notre époque Don Quichotte ne peut plus exister... un lavage de cerveau et le voilà devenu un vil esclave. Devant les moyens que les sciences psychologiques et médicales ont donnés à l'homme, nous sommes devant cette triste réalité.

Le choc de l'arrestation de Jean Durant qui marque une rupture avec le monde d'avant cette nuit-là, a donc été suivi dans le plus bref délai possible d'un isolement total et prolongé du monde extérieur. Il va rester plusieurs semaines enfermé sans qu'on lui en donne la raison ni qu'on lui dise le sort qu'on lui réserve. Cet isolement est destiné à lui faire perdre les points de repère qui soutenaient sa personnalité. Il faut qu'il ne sache plus où il en est, la durée qui s'est écoulée depuis son arrestation. Est-il toujours Jean Durant ?

– Etes-vous toujours Jean Durant ?

Voilà la question que lui poseront plusieurs fois les geôliers, de façon apparemment anodine, afin de l'amener à douter de son identité. Jean Durant, c'était hier, c'était l'homme demeurant à telle adresse, marié à telle femme et travaillant à telle chose.

Aucun de ses amis ne pourra l'approcher ou lui envoyer aucun message. Pour le monde extérieur, il est interné. On le soigne... C'est tout. Maintenu dans cet isolement absolu, sous l'effet de l'angoisse et devant l'incompréhensible, sa personnalité commence à se désagréger. Plusieurs détails, apparemment dus au hasard, contribuent à renforcer un univers absurde. Un jour, par exemple, le repas principal consiste en un os... un os ! Il ne reste rien d'autre, paraît-il, au réfectoire. Une autre fois, les yeux du geôlier ne quittent pas la lucarne de la porte pendant une heure, jusqu'à ce qu'il doute de la réalité de sa vision.

Tout cela peut paraître un jeu de gamins fous, et c'est à peu près ça. Des gens dont l'évolution psychologique s'est faite anormalement qui, pour jouer à la politique, inventent des gags extravagants. Mais ces gags sont efficaces.

Des enregistrements apocryphes ou truqués de sa propre voix diffusés tout bas, comme un chuchotement, lui font confondre sa voix intérieure et cette voix réelle.

Le clignotement de l'ampoule est prémédité : les effets de “flickers”

rendent épileptique par la fatigue nerveuse qu'ils provoquent.

Tourmenté par ces vêtements sans boutons qui ne tiennent pas, il fixe son attention sur eux. Cette fixation nouvelle et le réflexe qu'elle entraîne tournent à l'obsession. L'interdiction absolue de sommeil empêche tout répit qui permettrait à son esprit d'oublier et de se renouveler.

C'est alors qu'apparaît le premier inquisiteur. Enfin, un homme qui parle et qui pose des questions, mais il tient à la main des pinces de cuivre, un fil relie ces pinces à une sorte de batterie électrique. Il le fait asseoir, sa main s'avance vers lui, avec l'un des affreux petits appareils.

– Avouez que vous trahissez la cause de votre pays.

Il est petit, gros, mou, avec des lèvres serrées, minces, dures, on dirait les lèvres d'un coquillage.

Jean le regarde sans comprendre. Alors, il répète :

– Avouez que vous trahissez notre cause... dans un intérêt personnel.

Jean lui demande où et quand il aurait pu trahir.

Alors l'homme fait mine de saisir la peau de Jean avec sa petite pince de cuivre. Jean a un geste de recul. L'homme rit et, brusquement, lui envoie une gifle tandis que deux geôliers se précipitent pour le maintenir.

– Déshabillez-vous, dit l'homme.

Voici donc Jean nu comme un ver devant cette brute.

– Avouez que votre activité est contraire aux intérêts du pays. Vous êtes devenu un ennemi du pays. Pourquoi ? Avouez que vous êtes un ennemi du peuple... Un déviationniste..., etc.

– Vous savez bien que notre cause est juste, etc.

– Vous devriez avoir honte d'écrire des articles mensongers... car vous écrivez des mensonges, n'est-ce pas, etc.

– Avouez que vous ne pensez pas ce que vous écrivez.

– Avouez que seule l'ambition... la recherche du succès... L'argent... vous inspirent, etc.

Tout cela est absurde, grossier. Mais en cette matière, ce sont les pièges, les arguments les plus grossiers, les plus monstrueusement mensongers, ceux qui choquent le plus, qui sont les plus efficaces. S'ajoutant à un régime de claustration, d'absurdité et de férocité, ils finissent par faire douter de tout.

Après chaque question, Jean est obligé de se prendre la tête dans les mains et de refaire à chaque fois le point pour se rappeler que ce que cette brute lui demande est un mensonge absurde. Il a besoin de souffler, de se concentrer, il a besoin de mettre sa tête dans ses mains. L'homme s'en aperçoit. Alors, il l'empêche de trouver dans l'ombre de ses mains ce dernier refuge. Il le gifle comme à plaisir, il hurle, il jure et brusquement au moment où Jean s'y attend le moins, referme ses petites pinces de cuivre sur une partie sensible de son corps. Une décharge électrique et il pousse un cri terrible. Trois séances avec ce personnage atroce et, maintenant, le réflexe de peur s'est enraciné en lui. Une peur qui déferle au point que son esprit n'est plus capable d'une construction critique. Il est devenu un animal peureux, près de se briser.

Lorsqu'il sera complètement brisé on recollera les morceaux, mais de façon à lui donner une forme différente.

A la fin de la troisième séance, s'il avait malgré tout réussi à résister au laveur de cerveau, il aurait eu droit tout de suite à l'électrochoc, au casque d'acier, avec le tremblement épouvantable de tout l'être, la perte de connaissance, les hébétudes baveuses qui durent pendant quarante-huit heures.

Et puis, il y a tout un arsenal de piqûres, injections de produits, qui annihilent la volonté, aident à la régression. Mais ceci est pire que la torture ; d'ailleurs le but n'est pas de faire souffrir, c'est une entreprise de destruction systématique de la personnalité dans le but de lui en façonner ensuite une synthétique.

Voici qu'un inquisiteur entre en scène. Un personnage tout différent, destiné sans doute à le mettre en confiance. Il est savamment choisi. S'il avait été ouvrier, il aurait été un ouvrier... militaire, il aurait été militaire ; jeune ou âgé selon le cas et, s'il avait été femme, on aurait eu recours à une femme inquisiteur.

C'est un soi-disant journaliste comme Jean Durant.

La voix de cet homme est douce. Ses manières calmes. Celui-là n'aura pas recours à la violence. Il sait que les mammifères supérieurs... et Jean n'est-il pas un mammifère, éprouvent de façon constante un besoin de rationalisation du monde environnant ? Il sait qu'il est désarmé à l'extrême : le réflexe de la confiance sera donc facile à déclencher. Il lui dit :

– Vous n'avez aucune chance de vous en tirer sans aveux. Avouez et vous retrouverez votre vie normale, votre femme et vos enfants.

C'est un sentimental et il s'exprime de façon raisonnable, il représenté un lien, le seul, avec un univers normal. Ce changement de méthode d'abord déroute Jean. Que penser ? Doit-il croire à la sympathie réelle et à la confiance que lui témoigne cet inquisiteur ? Parvenu à une grande débilité physique et mentale, aussi désarmé qu'un enfant, il se prend vite d'une affection “filiale”, passionnée, même morbide, pour ce personnage unique qui le relie à l'humanité, au sentiment.

Englué dans sa confiance, pour un peu il avouerait tout ce qu'il voudra, il inventerait des souvenirs imaginaires, pourvu qu'on le libère de son angoisse. Il ne veut pas que son confesseur le quitte. Avec lui il explore son passé jusqu'à dix ou quinze ans en arrière.

– N'avez-vous pas écrit qu'il est possible que notre gouvernement se trompe ?

– Oui, peut-être, que je l'ai écrit... Je crois bien que je l'ai écrit plusieurs fois, oui... oui... ma foi, c'est bien possible... maintenant, je m'en souviens...

– Est-ce que vous n'avez pas dit un jour en public que, selon toute logique, parmi les lois que notre régime a promulguées, il devait y en avoir de mauvaises ?

– Peut-être, oui... je crois bien que je l'ai dit.

– Mais avez-vous des preuves que le régime a promulgué des lois

mauvaises ?

– Non.

– Alors, ce n'est que votre opinion... Vous avez été très imprudent de faire de telles affirmations sans preuve.

– Pourquoi ? Je n'affirme rien.

– Si parce que vous donnez des armes à l'opposition, aux ennemis de notre peuple, c'est très imprudent. Et l'opinion internationale fait grand cas de vos articles. C'est imprudent. Est-ce que vous avoueriez publiquement que vos articles étaient sans fondement ?

– Je ne sais pas.

– Pourtant, il faut l'avouer... Puisque c'est vrai... Vous venez de le reconnaître.

– Mais je ne peux pas me désavouer et j'ai le droit d'écrire ce que je pense.

– Oui, bien sûr, mais il faut réfléchir. Ecrire dans le calme. Vous n'avez pas une vie qui vous permette la réflexion. Vous êtes surmené, vous dormez peu. De l'avis de tous, vous étiez très déprimé ces derniers temps.

– De l'avis de tous ?

– Oui, ils ont cent témoins qui vous ont vu déprimé, exalté tout à coup. Ils ont cent témoins de vos esclandres publiques.

– Qui ça, “ils” ?

– Mais ceux qui vous ont amené ici, qui ont décidé de vous soigner.

– De me soigner de quoi ?

– De, disons... votre dépression.

– Je n'étais pas déprimé.

– Alors, pourquoi êtes-vous ici dans un asile psychiatrique ?

– Comment dans un asile psychiatrique ?

– Mais oui vous êtes dans un asile psychiatrique, parce que de l'avis général, vous étiez dans un état de dépression grave. On ne pouvait pas vous laisser seul. Surtout avec le rôle important que vous jouez dans notre pays.

Jean Durant commence à douter vraiment de sa raison. Alors que depuis des semaines il vit dans un univers totalement absurde, qu'il ne comprend plus rien à rien, quand on lui apprend qu'il est dans un asile psychiatrique où on le soigne pour une dépression, il n'a plus de doute, c'est qu'il est déprimé. D'ailleurs, après le traitement qu'il a subi, il est réellement déprimé.

– Est-ce que vous pourriez expliquer à des amis qu'une trop grande fatigue a faussé votre jugement ? Que pendant ces derniers mois le surmenage vous a fait perdre le sens critique ? Que pris dans l'engrenage de la notoriété, du besoin d'argent, vous avez oublié la justification finale de notre régime et la nécessité de l'aider ?

Bien que Jean Durant doute de tout, et qu'il commence à penser que peut-être l'homme a raison, il refuse.

– Tant pis pour vous.

Tant pis pour lui, en effet, car le lendemain c'est la première séance d'électrochocs. Cela consiste à secouer un individu avec une telle violence

qu'il n'a bientôt plus de caractéristiques mentales personnelles. Il perd sa personnalité, comme un pommier perd ses pommes. Pendant quinze jours, il n'est plus qu'un être mentalement débile. Puis son "ami" le doux inquisiteur revient. Il recommence à lui suggérer que son attitude n'était pas sincère, que sa maladie ne lui permettait plus d'être objectif, etc.

Cette fois, Jean Durant en convient.

Alors, quelques jours plus tard, on le déclare "guéri". Des psychiatres l'examinent et on le rend à sa famille.

Depuis, c'est un autre homme, beaucoup moins brillant qu'autrefois. Il a expliqué ce qu'il sait, c'est-à-dire la vérité, mais l'envers de la vérité. Il était déséquilibré, on l'a soigné. Il est revenu à la raison.

Bien sûr, beaucoup de gens ne sont pas dupes, mais puisque c'est lui-même qui le dit.

Et M. X. terminait sa lettre par une confidence :

Quant à moi, malgré tous mes efforts, je n'ai pu rester son ami. Je sais qu'il n'y est pour rien, mais c'est un autre homme. Je ne peux que souhaiter sans espoir que cet homme-là ne se reconnaisse pas un jour.

56. LA « MARIE-JEANNE »

Les Seychelles sont un archipel d'îles britanniques de l'océan Indien, à 1100 kilomètres au nord-est de Madagascar, constitué d'une trentaine d'îles et d'une soixantaine d'îlots volcaniques et coralliens émergeant au-dessus d'un vaste banc sous-marin de faible profondeur : 400 km² ; 41423 habitants. Les principales îles sont Mahé, où se trouve la capitale, Victoria, Plaslin, Silhouette et La Digue. Ces îles produisent de la canne à sucre, du café, du tabac, de la vanille, du poivre, du coprah, de la cannelle. Il semble qu'il y souffle en permanence le vent de l'aventure.

Ce matin-là du mois de janvier, la *Marie-Jeanne* s'éloigne de la digue. Le moteur tourne rond, il n'y a ni vent, ni vagues et, par un temps si clair, on verrait presque l'île de Mahé, quarante kilomètres plus loin, au ras de l'horizon. Pour la *Marie-Jeanne*, c'est presque une promenade et c'est presque une fête pour Selby Corgat et son ami Antoine Vidot, un grand Noir de vingt-cinq ans. Ils sont allongés sur le pont de la vedette et se chauffent au soleil de l'océan Indien.

Selby Corgat est un beau et jeune créole de seize ans. Il porte un nom bien français, comme tous les personnages de cette histoire, car les îles Seychelles, ancienne possession française de Louis XV, sont devenues britanniques, seulement au siècle dernier.

C'est le père de Selby, M. Corgat, qui a construit lui-même cette vedette en bois de takamaka : bois très dur, comme l'acier qu'il transporta sur son dos des forêts jusqu'au rivage.

C'est dire que la *Marie-Jeanne* qui assure le service entre Port-Victoria et Mahé depuis des années sans incident est le trésor du père. Elle s'appelle Marie, du nom de la mère et Jeanne du nom de la sœur de Selby.

Deux heures après le départ, le moteur de la vedette se met à tousser, mais les dix passagers ne s'en soucient guère. Ce n'est à leurs yeux qu'un incident léger, la *Marie-Jeanne* continue donc son chemin vers l'île de Mahé en première et en seconde vitesse, car c'est un vieux moteur de voiture Humbert, et la boîte de vitesses est d'origine. Curieux bricolage.

Hélas, alors qu'on aperçoit déjà l'île, alors qu'on entend déjà la rumeur de ses insectes, courant sur la mer avec la brise, Louis Laurence, le meilleur patron de bateau des îles Seychelles, s'aperçoit que le carburant va manquer, brûlé trop rapidement par le moteur qui tourne en seconde depuis des heures.

Il préfère ne pas inquiéter les passagers : Mme Ange Finess qui a soixante-cinq ans, Mme Georgi Arisolles qui en a quarante-cinq, Jules trente-cinq et Auguste Lavigne quarante ans, un cuisinier en quête de travail : Noël Rondo et, enfin, Joachim Servinat, un passager silencieux qui voyage pour affaires. Seuls, M. Corgat, son fils, Antoine Vidot et le patron sont au courant, mais ils n'en parlent pas.

D'ailleurs, lorsque la *Marie-Jeanne* tombe définitivement en panne d'essence, ce n'est pas grave, on aperçoit à bâbord, à deux kilomètres cinq

cents, l'île Sainte-Anne et la *Marie-Jeanne* a deux rames. Mais les rames sont trop courtes et la vedette ne bouge pas d'un centimètre.

A quatre heures de l'après-midi, le père Corgat propose d'utiliser de la tente comme voile, mais le patron Louis Laurence estime que cela ne servirait à rien et il jette l'ancre.

A ce moment, un bateau à voile passe à huit cents mètres de la vedette. Malgré les signes et les appels, ceux du bateau à voile, probablement assis de l'autre côté, ne voient et n'entendent rien. Quelques instants plus tard, il ne reste du bateau qu'un tout petit point sur l'horizon.

Il fait bientôt presque nuit et M. Corgat compte les vivres : une caisse pleine de galettes de manioc, une citrouille, une trentaine de mangues, quelques fruits, et neuf litres d'eau dans un jerricane. Après un repas frugal tout le monde s'installe pour la nuit. Certains passagers sont contrariés à l'idée de leurs parents qui les attendent.

Mais tout le monde s'endort bien vite, puisque manifestement aucun danger ne menace. La *Marie-Jeanne* est tout près de l'île, sur le passage des navires, tout ira bien demain matin.

Au beau milieu de la nuit, Selby et Antoine Vidot entendent le patron Louis Laurence réveiller le père Corgat. La chaîne d'ancre vient de céder et la *Marie-Jeanne* dérive au gré des courants. Malgré ce nouveau coup du sort, les deux jeunes gens ne s'affolent pas. La *Marie-Jeanne* est trop près des îles, pour s'égarer.

A la lueur de la lumière électrique qui éclaire la proue de la vedette, ils entreprennent de fabriquer une ancre avec un poids de vingt-cinq kilos et deux vieux pneus de voiture, mais une pluie torrentielle interrompt leur travail. Une averse si violente qu'elle dissimule le phare et les lumières des îles. Les quatre hommes se blottissent les uns contre les autres dans la petite cabine sans pouvoir dormir.

Enfin, le soleil bondit par-dessus les îles et les dix passagers dans le petit matin commencent à revivre. Ils attachent une chemise blanche au bout d'un bambou pour l'agiter pendant des heures. Chacun reçoit une portion de nourriture et boit comme il l'entend. En effet, au cours de la nuit précédente, l'eau de pluie s'est accumulée dans la bêche et dans les seaux. Aussi près du rivage, ils n'éprouvent d'ailleurs pas le besoin de faire des réserves. Pourtant le courant les empêche de regagner l'île et la journée passe sans qu'aucun bateau ne les aperçoive.

A la tombée de la nuit, chacun s'organise pour mieux dormir, l'optimisme ne s'éteint pas car les bateaux de sauvetage des îles doivent avoir entrepris les recherches.

Hélas ! les dix passagers attendent toute la journée du lendemain sans rien voir, ainsi que le surlendemain. Le patron Laurence finit par faire une marque au crayon dans son carnet pour compter les jours jusqu'au 5 février où, après quatre jours entiers à l'aube, la terre a disparu à l'horizon.

Il ne reste plus aux naufragés que la prière. Très croyants, ils se

raccrochent à Dieu. « Lui seul peut quelque chose désormais », dit le patron.

La *Marie-Jeanne* dérive dans l'océan Indien à la merci des événements. Il ne reste qu'un espoir : celui d'être découvert par un bateau de passage. Ce matin du 5 février, on fait cuire sur la *Marie-Jeanne* une petite partie des vivres dans une boîte de métal, en brûlant les lattes du caillebotis. Noël Rondo, le cuisinier, répartit les rations et fait bouillir la citrouille.

Pour les habitants des îles Seychelles, habitués à un régime frugal, ce n'est pas là un petit déjeuner désagréable. Mais il faut commencer à rationner l'eau, à raison d'un verre par personne et par jour. Heureusement, personne ne se plaint de faim ou de maladie. Les deux femmes ne pleurent pas et ne paraissent pas du tout effrayées.

Il suffit d'attendre, quelqu'un finira bien par les découvrir. On bavarde amicalement, d'une façon parfaitement normale. On prie et on se raconte des histoires pour passer le temps. Le cuisinier Noël Rondo distrait beaucoup en décrivant les merveilleux plats qu'il pourrait confectionner, s'il avait un buffet bien garni.

Douze jours après le début de ce périple, les vivres manquent. Heureusement, la pluie a permis de récolter 90 litres d'eau dans la toile de tente. Mais privés de vivres certains commencent à s'affaiblir, surtout les femmes. Pourtant le moral reste bon puisque chacun demeure convaincu qu'on va venir les chercher. Une nuit, la dix-huitième, le père Corgat réveille Antoine Vidot pour lui signaler deux petits oiseaux perchés à l'avant du bateau. Antoine prend sa lampe électrique, se glisse nu, jusqu'à eux, les éblouit en allumant brusquement la lampe les saisit et les tue.

Le lendemain matin, Noël Rondo plume les oiseaux, les fait bouillir dans l'eau douce et distribue ce bouillon avant de partager les maigres carcasses, aussitôt dévorées. Il ne reste bientôt plus qu'une infime quantité d'eau, colorée par la rouille au fond d'une boîte. Certains passagers boivent de l'eau de mer, Antoine Vidot qui en boit beaucoup ne semble pas s'en trouver plus mal.

Chaque jour, avec une belle foi, les passagers prient ensemble le Seigneur de leur envoyer un peu de pluie. Ce n'est que le soir du trentième jour qu'il tombe une averse et la récolte emplit treize bidons d'essence.

Le lendemain, vers six heures du soir, un oiseau vient se poser sur le bateau. Le patron Laurence, le plus valide de tous, rampe sur le pont, derrière la cabine, et parvient à s'en emparer. Avec l'accord de tous, on décide, malgré la faim, de le garder pour le lendemain.

Il règne sur la *Marie-Jeanne* une entente, une sérénité, un calme plein d'espoir dû, semble-t-il, à la grande piété des naufragés. Leur aventure ne peut se comparer avec celle du radeau de la *Méduse*, par exemple.

« Le lendemain matin à neuf heures, Noël Rondo fait donc griller l'oiseau pour distribuer à chacun son morceau. »

Les oiseaux sont la seule nourriture possible car le bateau ne possède aucun engin de pêche. Mais ils sont rares.

« Malgré la faiblesse, il n'y a parmi les naufragés ni panique, ni plaintes.

Les uns restent allongés, d'autres bavardent et, de temps en temps, prient. »

Le trente-septième jour, juste après le coucher du soleil, Laurence parvient à capturer un nouvel oiseau.

Le lendemain, Noël Rondo le grille au-dessus du feu, mais la vieille Mme Finess n'en mange pas, elle n'en a plus la force, elle dort presque tout le temps ou reste silencieuse et souriante. Pourtant, la malheureuse femme décline à vue d'œil. C'est alors que Louis Laurence aperçoit dans le soleil l'île Algalga. Une fois encore le courant est trop fort pour que la toile de tente serve de voile et la *Marie-Jeanne* dérive toujours.

C'est cet après-midi-là que meurt Mme Finess, elle n'a pas dit un mot depuis vingt-quatre heures et s'éteint sans que nul ne s'en aperçoive. Au crépuscule les survivants se rassemblent autour de son corps et récitent des prières durant cinq heures, puis les hommes la soulèvent pour la jeter par-dessus bord. Selby Corgat, qui n'avait jamais vu de mort jusqu'à présent, se cache dans la cabine.

Les jours passent, sur un désert d'eau sans fin. Tout le monde s'apprête à mourir sur la *Marie-Jeanne*, avec une résignation qui dépasse l'entendement.

Le soixante-quatorzième jour, Selby Corgat reste seul avec Antoine Vidot, ils sont assis dans la soute aux machines pour se préserver du soleil, lorsqu'ils entendent une sirène. Avec effort les deux jeunes gens se traînent tant bien que mal hors de la cabine pour apercevoir un navire..., qui, n'ayant vu personne, s'éloigne déjà.

Ils font de grands signes et le bateau s'arrête. Il s'agit d'un pétrolier italien, le *Montalegro*, qui jette bientôt un cordage pour amarrer la *Marie-Jeanne*.

Apprenant leur aventure, les Italiens se précipitent pour leur offrir tout d'abord de la soupe en conserve, quelques pommes, des oranges, des biscuits et deux bouteilles d'eau.

Régime dangereux étant donné leur état, mais les deux jeunes garçons ne sentant plus la faim, ne mangent que par politesse heureusement.

D'ailleurs, après un bain additionné de désinfectant, on les couche dans la cabine du commandant où ils restent quatre jours, tandis que l'équipage, qui s'est pris d'amitié pour eux, suit leur rétablissement, lequel se réalise avec une promptitude étonnante. Selby Corgat est maintenant capable de raconter son aventure, et surtout la mort des sept autres passagers de la *Marie-Jeanne*. Pour Selby il n'y a pas grand-chose à dire, ils sont morts, c'est tout. Le capitaine doit lui arracher les détails de cette hécatombe effroyable et résignée. Selby donne des précisions avec regrets. Il n'aime pas parler de la mort des autres.

Le soir même de la mort de Mme Finess, Mme Arisolles a dit tout à coup, d'une voix calme et détachée :

– Nous mourrons tous de cette façon...

Disant cela, Mme Arisolles était absolument normale et personne n'était effrayé par sa remarque. Tout le monde se résignait :

– S'il faut mourir, nous mourrons... s'il faut vivre, « nous vivrons... »

Mme Arisolles était morte à son tour cinq jours plus tard pendant la nuit.

Cette mort n'a rien eu de dramatique... Mme Arisolles, vivante, avait toujours été très placide, elle mourut de la même manière.

Nous avons récité des prières avant de la jeter par-dessus bord. On l'a vue flotter longtemps, rouler à la surface des eaux elle paraissait nous regarder jusqu'à ce qu'elle soit hors de notre vue. Pourtant, la vie continuait comme auparavant, nous bavardions, nous priions et souvent même on plaisantait. Le quarante-cinquième jour, Louis Laurence a attrapé encore un oiseau que l'on a rôti.

Le quarante-huitième jour, Joachim Servinat s'est éteint lui aussi. Il était réduit à l'état de squelette, mais il semble n'avoir souffert que durant les dernières heures de sa vie. Dans les derniers instants, il fut secoué de sanglots déchirants. Six jours plus tard, ce fut le tour de Jules Lavigne. Avant de mourir, il avait perdu la tête, il chantait et disait des choses insensées. Son visage jaune aurait eu un aspect terrifiant, s'il n'avait ri constamment à gorge déployée. Deux jours plus tard, après des heures et des heures de patience, j'ai attrapé moi aussi un oiseau, mais Noël Rondo a eu beaucoup de mal à le faire cuire, car il était à bout de force. Pourtant, il conservait un moral étonnant.

Juste avant de mourir, il a dit : « Je suis fini... Je vais mourir, dommage, j'aurais aimé vous faire un bon gueuleton. »

À l'aube, nous avons aperçu l'île de Providence. Elle était, au plus, à trois kilomètres. On voyait les arbres et même une cahute. Cette fois nous avons essayé une nouvelle paire de rames fabriquées avec des bidons d'essence aplatis et fixés par des clous au bout des deux supports de la toile de tente. Peut-être le courant était-il trop fort, peut-être étions-nous trop faibles, la *Marie-Jeanne* continuait de dériver irrémédiablement.

Ensuite mon père a été très malade. Etendu dans la soute à machines, il n'a même pas eu la force d'étancher sa soif. Juste la veille de sa mort nous sommes parvenus à attraper un oiseau, mais il était déjà trop bas, je ne pouvais plus le faire manger. Pourtant, juste avant de mourir, il a murmuré à mon oreille ses dernières volontés :

– Mon fils, me dit-il, demande à voir Arthur Point. (*Arthur Point, c'est un de ses amis très bien placé*), il t'aidera. Ensuite, vends le bateau et garde l'argent.

Je lui ai dit que j'essaierai de me débrouiller sans vendre le bateau, car je savais que mon père y avait tenu toute sa vie, comme à la prune de ses yeux.

Deux jours après, vers deux heures de l'après-midi, Auguste Lavigne s'est éteint paisiblement ayant gardé toute sa lucidité. Bien que trop faible pour bouger, il a dit de bonne heure, ce matin-là :

– Bonjour, mes enfants.

Le lendemain, c'était le tour du patron, Louis Laurence. Il est devenu fou. Complètement dévêtu, debout à l'avant du bateau, il hurlait les noms des quatre-vingt-douze îles de l'archipel des Seychelles. Un moment on a pu croire qu'il allait faire une mauvaise mort.

De temps en temps, il semblait vouloir revenir à l'arrière pour nous attaquer Antoine Vidot et moi. Alors nous menacions de l'attacher et nous avons ramené à l'arrière tout le matériel sauf les coussins sur lesquels il dormait. Il s'est avancé plusieurs fois vers nous, les yeux en feu pour repartir comme il était venu. La dernière fois, il est venu nous demander pardon d'avoir été si méchant. Il était redevenu calme, grave et réfléchi comme à son habitude. Et il est retourné à sa place.

Au matin, nous nous sommes aperçus qu'il était devenu étrangement immobile. En regardant de plus près, nous avons découvert qu'il était mort. C'était le soixante-treizième jour. Le lendemain on rencontrait le *Montalegro*.

Ils étaient dix, et huit sont morts, pratiquement sans révolte, sans pleurs, sans drame. Peut-être sont-ils “bien morts”, parce qu'ils avaient “bien vécu”... dans un pays où il fait “bon vivre”.

– Je ne sais pas, a dit Selby Corgat. Ils sont morts en chrétiens, tout simplement.

57. UN PETIT CAHIER VERDÂTRE - IAN HOOFT

Un fonctionnaire du ministère des Prisonniers, vêtu de noir, arrête sa voiture sur la place d'un village de Hollande, le 6 mai 1956. Il prend sur le siège avant droit, avant de descendre, un petit cahier verdâtre à reliure spirale. Il veille à ce qu'aucune feuille ne s'échappe car le cahier est très fatigué, la reliure en carton est brisée et la bordure perforée des feuilles n'est plus qu'une dentelle.

L'homme fait quelques pas avec lenteur sur la chaussée de briques rouges, propre comme un sol de cuisine, s'arrête devant une maison également de briques, chauffée par le soleil, égayée de fleurs et de plantes grimpantes. Tout est tiède, calme et silencieux dans cette maison comme dans le reste du village. Pourtant, devant la porte, avant de sonner, le fonctionnaire en noir marque un temps d'hésitation. Enfin, il respire un grand coup et appuie sur le bouton.

– Bonjour, madame Hooft.

– Bonjour, monsieur.

Il entre dans une grande pièce ornée d'un poêle en céramique, d'un canapé et de fauteuils de style anglais.

– Asseyez-vous, dit Mme Hooft.

Elle est de taille moyenne, vêtue de noir des pieds à la tête, ce qui, malgré l'épaisseur de ses lunettes, fait ressortir la clarté de ses yeux bleus. Quel âge ? Cinquante ans peut-être. Si la beauté était l'un de ses soucis, elle serait encore très belle, mais la beauté n'est plus son souci. Il y a des plantes vertes, des reproductions de tableaux et plein de photos d'hommes : deux hommes. Son mari, mort pendant la guerre, et surtout, indéfiniment répété sur chaque meuble, son fils : Ian, un grand gars blond. Bien que les photos soient en noir et blanc, on est frappé par la clarté de ses yeux : les yeux bleus de sa mère. « Un beau gars... » pense le fonctionnaire en noir. Quel malheur !

– Vous regardez mon fils ?

– Oui, madame Hooft.

– Il est beau, n'est-ce pas ?

– Très beau.

Mais Mme Hooft, elle, ne regarde pas les photos. Il y a plusieurs années déjà qu'elle ne peut plus les voir, ses, yeux surtout. Elle sait qu'elles sont là et l'image de son fils, tel qu'il est sur chacune d'elles, est gravée dans sa mémoire. Parfois, elle en prend une, caresse la photo du bout de ses doigts.

– Je me doute, monsieur, combien cette visite doit être pénible pour vous.

Puis Mme Hooft essaie d'être plus enjouée.

– Je prendrai du café, en voulez-vous aussi, monsieur ?

– Volontiers, mais je vais le servir.

– Merci. Vous avez son cahier ?

– Je l'ai, madame.

Mme Hooft tend la main qui tremble un peu. Le fonctionnaire en noir

avance le cahier, les doigts de la femme touchent le carton de la couverture, glissent dessus jusqu'à atteindre le bord et le saisissent alors fermement.

– Attention, madame Hooft, beaucoup de feuilles se détachent, il est très usé.

– Je le sens bien, dit Mme Hooft.

Tandis que le fonctionnaire en noir sert le café, Mme Hooft, regardant droit devant elle, tourne les pages une à une.

– Avec quoi a-t-il écrit ?

– Au crayon, presque tout écrit au crayon...

– Même avec une loupe, je ne pourrai pas le lire ?

– Je ne crois pas, madame Hooft.

– Son écriture ? C'est bien toujours cette écriture appliquée, régulière ?

Cette écriture d'enfant ?

– Au début, madame Hooft... Après, elle devient différente, un peu plus large et surtout moins régulière... Il devait être pressé par le temps.

– Sans doute, conclut Mme Hooft en rendant le cahier au fonctionnaire en noir... Vous avez bu votre café ?

– Oui, je l'ai bu.

– Alors, si ça ne vous ennue pas, je vous écoute.

L'homme tourne la couverture verdâtre, s'assure qu'il commence bien à la première page et d'une voix mesurée, un peu sourde, commence à lire le terrible récit d'une aventure révoltante.

Ma chère maman,

C'est aujourd'hui seulement que je me décide à t'écrire. Je ne l'ai pas fait jusqu'à présent parce que je pensais pouvoir te raconter un jour mon aventure de vive voix, près du poêle dans notre maison de Well où j'imagine que tu es en ce moment. Malheureusement, je commence à douter de te revoir jamais. Je ne suis même pas sûr que tu lises un jour mon histoire. Pourtant, il faut bien que je l'écrive puisque personne ne veut l'entendre. Il est probable que ces feuilles finiront un jour dans le feu ou dans une quelconque poubelle, mais en les écrivant, j'ai l'impression de te parler, et te parler, t'avoir en face de moi est mon désir le plus cher.

Le fonctionnaire en noir, gêné, se tait quelques secondes. Les larmes coulent sur le visage de Mme Hooft qui regarde dans sa direction, mais ne fait pas un geste.

– Dois-je tout vous lire, madame ? Ou simplement les faits ? Votre fils vous aimait beaucoup... Il n'avait plus que vous. Certains passages sont assez déchirants. J'hésite à réveiller votre douleur. Peut-être n'est-ce pas utile ? Vous pourriez préférer que ces passages vous soient lus par un parent, quelqu'un de plus intime ?

– Peu importe la voix qui lira ces lignes, monsieur. C'est mon fils que j'entends, c'est sa voix que j'entends. Mais, pour vous épargner des moments trop pénibles, nous en resterons aux faits, rien que les faits, monsieur.

– Bien, madame... Alors voilà comment votre fils raconte le début de son

aventure... Je lis :

Lorsque je touche le sol, la nuit du 25 juin 1943, avant même que le parachute s'abatte sur moi, je pense qu'il y a quelque chose qui cloche. En descendant, j'ai vu la lune luire un peu partout sur le sol. C'est une région de marécages. Or, il n'y a pas de marécages aux environs d'Emmen où le bombardier anglais devait me lâcher. J'entends encore, mais de plus en plus faiblement, l'avion qui a repris sa route vers l'ouest. Abandonné dans cette campagne inconnue, je sors mes cartes et, avec ma lampe de poche, je cherche à me repérer. Pas de doute, une erreur de calcul et les vents contraires m'ont fait échouer dans les marais de Bourtang en Allemagne ! tu te rends compte, en Allemagne, dans la gueule du loup !

Pourtant, maman, je ne m'affole pas, je n'ai que vingt-deux ans mais depuis trois ans que je suis dans la résistance hollandaise, déjà parachuté deux fois, j'en ai vu d'autres. Je commence par cacher mon parachute dans un fourré, puis je marche vers la première route que je rencontre, sur laquelle je m'engage tranquillement comptant sur ma chance et sur ma parfaite connaissance de l'allemand. Pendant trois jours, je réussis à passer inaperçu. Mais le quatrième jour, alors que je tente de passer la frontière, je tombe sur un vieux garde-frontière sourcilieux qui se met à éplucher mes papiers. Ils sont en règle pourtant... Mais le vieux flaire quelque chose de louche. Peut-être est-ce mon attitude, mon accent ?

Si les Allemands comprennent que je suis parachuté, mon compte est bon. Cependant, malgré les interrogatoires répétés, je récite ma petite histoire sans me couper une seule fois. Finalement, sans les convaincre complètement, je parviens à leur donner le change. Simplement considéré comme antinazi, je suis dirigé sur le camp de concentration de Sachsenhausen. Dans ce camp, je me fais bien entendu des amis, notamment parmi les antinazis allemands qui y ont organisé un véritable réseau de renseignements. Quelques mois après mon arrivée, l'un d'eux m'avertit que d'autres soldats de la résistance hollandaise viennent d'être arrêtés. Selon lui, c'est très grave pour moi car les Allemands ont appris que j'avais été parachuté. Je risque donc d'être retiré de ce camp d'un jour à l'autre pour être conduit Dieu sait où. En tout cas certainement une promenade qui se terminera par mon exécution.

– Quelque chose ne va pas ?

– Si, si, répond le fonctionnaire en noir. Vous m'avez dit : « rien que les faits », alors j'essaie de résumer... Dans les lignes qui suivent, il dit qu'il se sent très différent de ses camarades, et... il dit que c'est grâce à vous... il dit que c'est sans doute grâce à l'éducation que vous lui avez donnée... il écrit : « Je ne m'affole pas, mais je ne me résigne pas non plus. »

– J'étais vraiment très fière de mon fils, se contente de dire Mme Hooft.

Malgré lui, le fonctionnaire en noir regarde l'une des photos : « Bon Dieu, quel beau gosse ! » Sur cette photo, il doit avoir dix-sept ans, il est en short blanc avec une raquette à la main, il sourit et toujours ses yeux si clairs qui, sur les photos un peu vieilles, paraissent presque blancs. Puis l'homme

abaisse son regard sur le texte du petit cahier verdâtre, et reprend sa pénible lecture :

Après la guerre, tu le sais, maman, la vie cesse d'être simple parce que les gens prennent des chemins différents. Mais avec un peu de chance, on en trouve qui suivent le même que vous, ou des chemins parallèles ou croisent le vôtre pendant un instant. Notre petit réseau de renseignements entretient en cachette des relations avec certains fonctionnaires du camp.

Pour me sauver, ils imaginent un stratagème : ils pensent qu'il vaut mieux prendre les devants et ils m'inscrivent sur une liste de prisonniers à fusiller. Puis ils me prescrivent d'échanger ma plaque d'identité contre celle d'un dénommé Fritz Weber. Bien entendu, je vais voir le dénommé Fritz Weber. Un grand homme maigre, squelettique sur son grabat, emmitouflé jusqu'au cou dans des lambeaux de couverture. C'est alors que je comprends le stratagème, et lui aussi d'ailleurs : comme il crache ses poumons il qu'il est condamné à mourir de tuberculose dans le camp, la Gestapo ne s'embarrassera pas de lui, il ne risque rien à prendre ma place. Quant à moi, je figurerai sur la liste des prisonniers à fusiller puisque ce malheureux Fritz Weber est interné pour avoir adhéré au parti communiste. Seulement mon exécution dépendra uniquement d'une décision des fonctionnaires qui me protègent et plus ou moins dans l'immédiat j'échapperai à la Gestapo.

– Excusez-moi, dit le fonctionnaire en noir, j'essaie de résumer. Votre fils explique ses hésitations, il imagine ce que vous lui auriez conseillé...

– Je lui aurais conseillé d'accepter, dit Mme Hooft. Je lui ai toujours dit qu'il fallait être juste, mais seulement juste. Que si c'était un bon moyen de sauver sa vie, sans nuire à personne, rien d'autre ne comptait.

– C'est ce qu'il a fait, dit le fonctionnaire en noir.

Il écrit :

Finalement, Fritz Weber, indifférent, m'ayant dit en haussant les épaules : « Faites ce que vous voulez », je lui ai dit : « Voici ma plaque, donnez-moi la vôtre. » Puis j'ai moi-même soulevé la couverture, pour la lui prendre. Et voilà, maman, comment je suis devenu Fritz Weber, citoyen allemand et communiste. Evidemment à court terme ce stratagème me sauvait la vie... Mais comment imaginer l'effarante situation dans laquelle je devais me trouver un jour ? Comment deviner à quelles circonstances incroyables cela va me conduire ?

Donc, après avoir échangé mon identité contre celle de ce Fritz Weber, je vais rester au camp de Sachsenhausen pendant vingt mois. Malheureusement, peu avant la libération, alors que je me remets péniblement d'une maladie dont les médecins du camp eux-mêmes n'ont pas bien déterminé l'origine, on nous entasse dans un train pour nous conduire ailleurs. En route, le train est intercepté par l'armée russe et, bien entendu, nos gardiens s'enfuient. C'est un moment de joie indescriptible. Je crois que je suis libre comme mes camarades. Hélas ! comme mon état physique est précaire, on m'envoie dans un hôpital. Plus aucun de mes camarades pour témoigner de ma véritable

identité, j'y suis donc inscrit sous le nom que portent ma plaque et mes papiers : Fritz Weber.

Pourtant, quand je suis à peu près d'aplomb, je demande à rencontrer un officier ou un fonctionnaire quelconque à qui je puisse expliquer mon cas. Le fonctionnaire russe qui me reçoit m'écoute jusqu'au bout. Il fait « oui » de la tête sans arrêt, « oui », « oui », « oui », « oui », mais manifestement, il n'en croit pas un mot. Qu'importe après tout, ce n'est peut-être pas si grave, je suis considéré comme un prisonnier allemand mais communiste, je ne crois pas risquer grand-chose. Pendant quelques semaines, on me traite comme si j'avais l'esprit un peu dérangé. Puis des enquêteurs m'interrogent à plusieurs reprises. Je me rends compte alors qu'on me soupçonne d'avoir inventé cette histoire pour cacher un passé peu recommandable. C'est sur ce passé que se penchent les Russes, ce passé dont j'ignore tout, le passé de Fritz Weber.

Un bref instant, le fonctionnaire en noir a levé les yeux sur Mme Hoof. Elle regarde dans sa direction mais ne bouge toujours pas. Elle murmure simplement, en secouant doucement la tête :

« Ian, le passé de Ian... » Du bras elle montre ce qui l'entoure... « Le passé de mon fils... C'est ça... Ce n'est que ça ! »

Le fonctionnaire en noir reprend la lecture du cahier verdâtre :

Tout d'abord, J'enquête est favorable. Le père de Fritz Weber se révèle un peu adhérent du parti communiste depuis 1925. Puis, à travers les questions des enquêteurs, je comprends qu'ils ont découvert un point noir. Cela a dû se passer au moment du pacte germano-soviétique de 1939. Fritz Weber et son père, antinazis, n'ont pas accepté que Staline s'assoie à la même table que les diplomates nazis et conclue un traité d'amitié avec eux, alors que les Weber souffraient et que tant de leurs amis mouraient pour les combattre. L'attitude des Weber ne correspondait pas au conformisme exigé d'un bon communiste à l'époque stalinienne. Ils furent expulsés des organisations clandestines en raison de leur "pernicieuse opposition". Mais on ne se contenta pas de cette mesure bénigne. Il y avait alors un moyen expéditif et sûr pour se débarrasser des gens encombrants : il suffisait de les dénoncer à la Gestapo comme inscrits au parti communiste. C'est ce qui arriva pour les Weber. On les a envoyés à Sachsenhausen où le père mourut de faim et où Fritz contracta la tuberculose.

Aujourd'hui où je t'écris ces lignes, ma chère maman, Fritz Weber doit être mort. Mort sous le nom de ton fils : Ian Hoof. Mais pour les Russes, Fritz est vivant. C'est moi et ils me tiennent. Avant d'être complètement revenu à la santé, je suis conduit dans une prison et jugé comme "ennemi interne du parti". Quand on m'annonce ma peine, je me demande si je ne suis pas devenu fou : vingt-cinq ans de travaux forcés ! On m'explique que si l'on s'est montré particulièrement sévère avec moi c'est à cause de cette histoire de fausse identité à laquelle personne ne croit. Les Soviétiques y voient une preuve supplémentaire de ma mauvaise conscience. On va jusqu'à me dire : « Ne vous plaignez pas, ce serait peut-être pire si on connaissait la vérité. » Car

avec un semblant de logique, ces gens-là me soupçonnent de cent autres méfaits. Sinon pourquoi voudrais-je absolument me faire appeler d'un autre nom que du mien ? Et c'est ainsi, ma pauvre maman, que je prends à nouveau le chemin d'un camp de concentration, et plus loin encore de chez nous, dans l'Oural. Je suis sûr, ma pauvre maman, que l'Oural, tu ne sais peut-être même pas que ça existe.

Instinctivement le fonctionnaire en noir lève les yeux pour expliquer à Mme Hooft où se trouve l'Oural.

– L'Oural, dit-il...

– Je sais, dit Mme Hooft, je sais où c'est.

Mais cette fois, elle n'a pas pu retenir ses larmes et elle demande d'un ton suppliant :

– Mais pourquoi ne m'a-t-il jamais écrit ? Dites-moi, monsieur, pourquoi je n'ai jamais rien reçu ? Pourquoi on ne m'a jamais avertie ?

– Il l'explique plus loin, madame. Il explique que pendant les dix années où il est resté derrière les barbelés de l'Oural, il ne pouvait avoir aucun contact avec l'extérieur, même pas avec vous. D'ailleurs, si on l'avait autorisé à écrire à ses parents, il n'aurait pu écrire qu'à la famille Weber. Et la famille Weber, il n'en restait plus personne... Je vous lis la suite ?

– Oui, monsieur.

Puis les prisonniers allemands du camp sont conduits, et moi avec, bien entendu, à la suite d'un interminable voyage, dans un autre camp en zone d'occupation soviétique d'Allemagne qui est devenu la République démocratique allemande.

Là, c'est pire. Les fonctionnaires de la justice considèrent les gens de mon espèce comme particulièrement dangereux pour la santé du parti et de l'Etat. Mes protestations ne rencontrent que du dédain et si je me mets à parler dans ma langue maternelle, on me gifle. A chaque tentative de ma part pour rétablir la vérité, on ajoute une pièce à mon dossier établissant que je ne renonce pas à tromper la justice. A la maison d'arrêt de Bautzen où j'ai été conduit il y a quatre mois, et d'où je t'écris ces lignes, mon accent seul suffit à irriter les gardiens. Ils croient que je joue la comédie. « Ça va, me disent-ils d'un air entendu... Tu nous feras jamais croire que tu es hollandais, laisse tomber. » Alors, maman, petit à petit, j'ai pris l'habitude de me taire, je me tais du matin au soir. Et, petit à petit, on finit par me considérer comme muet.

Moi muet, maman, tu te rends compte ? Depuis près de douze ans que je vis de camp en prison et de prison en camp, ma santé n'est guère florissante. Il y a quelques jours, je me suis senti tout à coup très faible, avec des vertiges. En ce moment, je suis obligé de rester couché, et l'on refuse de me soigner. Je n'ai même pas vu un médecin. Evidemment, les gardiens pensent que je suis un maniaque du mensonge et que je ne suis pas malade. Comme je ne sais pas ce qui va arriver, j'ai décidé de t'écrire mon aventure sur ce petit cahier. Au cas où le pire m'arriverait j'espère qu'une bonne âme consentira à te l'envoyer. Je ne me fais pas trop d'illusion... C'est une bouteille à la mer.

Mais je veux que tu saches, maman, que jamais je n'ai cessé de penser à toi, que tu es...

Le fonctionnaire en noir a cessé de lire. Mais cette fois sans lever les yeux du petit cahier verdâtre : Mme Hooft ne le voit pas mais elle entend que sa voix s'enroue. Il y a un long silence et Mme Hooft demande :

– Ce n'est pas tout ?

– Si, madame, il y a quelques phrases intimes très émouvantes et c'est tout. Pour le reste, je ne peux que vous répéter ce que je sais. A l'infirmierie de Bautzen où l'on s'est décidé à le transporter, il a bien fallu se rendre à l'évidence : on ne meurt pas par goût de la mystification. Le médecin qui a tenté de le sauver, a été la première mais, hélas ! la dernière personne à croire à son histoire. C'est lui qui nous a fait parvenir ce petit cahier.

Mme Hooft a tendu la main, le fonctionnaire en noir y a placé le petit cahier verdâtre, le dernier souvenir de son fils qu'elle ne pourra jamais lire, elle est aveugle depuis si longtemps.

58. LA CONFIANCE

Il est un endroit du monde où l'océan Pacifique est si vaste, si nu, tellement désert, qu'en ce moment même il n'y a peut-être pas un seul bateau sur des milliers et des milliers de kilomètres à la ronde.

C'est là, dans la nuit de samedi à dimanche, dans cette patrie des requins-tigres et des requins bleus, alors qu'il navigue au-dessus d'un fond de 3700 mètres, que Douglas Wardrop, officier de vingt-trois ans, fait un geste des plus casse-cou, celui qu'aucun marin ne doit faire : il s'assoit à califourchon sur le bastingage, la tête en bas, pour vérifier l'attache du loch.

Le loch est un appareil qu'on laisse filer à l'eau, à l'extrémité d'un cordage, et grâce auquel on mesure la vitesse du navire.

Quelques mètres au-dessous, l'hélice du *British Monarch*, un petit cargo de huit mille tonnes, venu de Vancouver, froisse la surface bleutée imprimée d'étoiles. Douglas Wardrop fraîchement émoulu de l'Ecole navale, depuis deux ans qu'il navigue sur ce cargo, s'est fait aimer de tout le monde, y compris du capitaine. C'est un blondinet costaud, pas bête mais pas compliqué.

A cet instant précis, Douglas Wardrop n'a qu'un problème, il est un peu petit pour attraper le cordage du loch car il ne mesure qu'un mètre soixante-cinq. Il se penche encore un peu, un petit peu plus, enfin il le tient, il s'y accroche même. Mais il y a du jeu et le loch glisse sous son poids de quelques centimètres. Douglas Wardrop, déséquilibré, serrant toujours le cordage, tombe à la mer.

En glissant, la corde lui arrache la peau. Mais il s'y accroche comme un forcené. Il n'a même pas le temps de sentir la douleur, ni le temps d'avoir peur. Il est suffoqué, ballotté, abasourdi. Avec la vitesse du bateau, l'eau devient presque dure, coupante, elle lui scie les membres. Pourtant, il s'accroche Douglas Wardrop, car il sait bien, inconsciemment, que s'il lâche son cordage, il est perdu.

En effet, tout le monde dort sur le bateau, personne ne s'apercevra de sa disparition, il ne faut pas qu'il lâche. Mais le voici pris dans le remous de l'hélice. Douglas plonge, émerge, disparaît, réapparaît, le temps de reprendre sa respiration avant d'être à nouveau saisi, il lui est impossible de conserver des idées claires dans ce tourbillon. Pourtant, un tragique dilemme se pose : ou bien prendre le risque d'être mis en pièces par les hélices, ou celui d'être abandonné sans aucune chance au milieu du Pacifique. Soudain, les feux de position du bateau s'éloignent. Douglas Wardrop comprend qu'il vient de lâcher le cordage dans un état de demi-inconscience. Alors, il pousse un cri, un affreux cri de détresse :

– A moi, capitain !... à moi, garçons... au secours !

Mais personne ne l'entend, personne ne peut l'entendre, personne ne l'entendra. Il est perdu. Il n'y a pas d'exemple qu'un homme tombé à la mer dans ces conditions, ait jamais été repêché par son propre bateau. Il est quatre

heures trente de la nuit et personne ne l'entendra sur le *British Monarch*, son navire. Le capitaine, à l'avant dans sa cabine, et les six hommes qui dorment dans le rouf arrière, sont durs à la tâche le jour, mais la nuit ils sont difficiles à réveiller.

Les six autres membres de l'équipage qui veillent, sont à la timonerie et tout au fond dans les machines. Personne donc ne peut s'apercevoir de sa disparition avant l'appel de l'équipage à huit heures trente. Douglas sait aussi que, lorsqu'ils feront demi-tour, car jamais on ne l'abandonnera sans avoir fait le maximum, il faudra au navire cinq heures au moins pour revenir jusqu'ici. Alors, il sera treize heures trente.

Il faudrait donc tenir neuf heures ! Neuf heures seul sur l'océan le plus désert, patrie des requins-tigres et des requins bleus.

Par-dessus la crête des vagues, il parvient à voir encore, très loin, la lumière du navire, de plus en plus petite. Neuf heures ! Surnager ici, à cet endroit précis pendant neuf heures, est-ce possible ? En tout cas, il faut le tenter car, dans neuf heures, le navire sera là, c'est certain. Jamais le capitaine ne l'abandonnera. A huit heures trente il fera demi-tour. Donc, à treize heures trente il sera là. Il sera là et le capitaine sur la dunette, le cherchera. Il le cherchera pendant des heures. Douglas l'imagine, les jumelles devant les yeux, s'acharnant jusqu'à l'absurde.

Car il a une confiance absolue dans le capitaine. Pendant ces deux années, il est né de leur estime réciproque une affection véritable. Et il sait aussi que le capitaine a confiance en lui. Parce que le capitaine sait que le "gamin", comme il l'appelle, va, de son côté, l'attendre jusqu'au bout.

Alors Douglas décide de tenir jusqu'à treize heures trente, lorsque paraîtra le *British Monarch*. Lentement, le jour se lève sur le Pacifique. Mais le soleil n'éclaire sur des milliers et des milliers de kilomètres, que trois choses : d'abord la mer infinie, puis Douglas Wardrop qui fait la planche, puis un peu de brasse, puis un peu de crawl, puis fait de nouveau la planche et tourne en rond pour lutter contre le sommeil, contre le froid de la nuit et de l'aube.

Après avoir longuement réfléchi, il a décidé de conserver ses vêtements en étoffe tropicale très légère et surtout ses chaussures, des "Richelieu" à boucles, car elles lui seront utiles contre les requins qui vont certainement venir. Enfin, la troisième chose que le soleil éclaire, c'est à soixante milles de là, les tôles noirâtres du *British Monarch* sur lesquelles l'équipage ensommeillé commence à se rassembler. Le maître d'équipage qui fait chaque matin l'appel, aujourd'hui l'a recommencé trois fois. Lorsqu'il se rend à l'évidence, il bondit à la timonerie où se trouve le capitaine. : « Captain, Douglas Wardrop a disparu ! » Le capitaine est un petit homme têtu, dont la casquette ne parvient pas à dissimuler un début de calvitie. Lors de la dernière guerre, au cours d'un engagement sur mer, un éclat d'obus lui a déformé le menton. Il lui reste, pour rappeler ses origines britanniques, une belle moustache rousse qui accentue son aspect de grand-père à la fois indulgent et bourru.

Il reste une seconde, stupéfait. Mais une seconde, pas plus, puis il applique des consignes vieilles comme la marine :

« Stop ! » dit-il d'une voix brève, en ajoutant à haute voix « Quel petit con !... »

Pendant que le commandant pâlit et serre les dents, on entend tinter les transmissions, les machines sont stoppées, les canots parés, les hommes aux vigies. Du haut de la passerelle, le capitaine lance un ordre :

– Fouillez le navire, garçons, et de fond en comble !

Les hommes se répandent sur le pont vite surchauffé de soleil, dans les coursives et dans les soutes, dans le rouf et dans la machinerie. Ils fouillent longuement et avec soin. Lorsqu'on vit à quatorze seulement sur un navire, on forme une équipe indivisible. Tous aimaient et respectaient Douglas. Là-haut, sur la passerelle, le capitaine est affreusement angoissé, ce Douglas Wardrop qu'on lui a confié au sortir de l'école, est devenu son fils.

Enfin, comme les fouilles se prolongent, n'y tenant plus, le capitaine entend dans son cœur le vieux cri d'alarme des marins : « *Man over board !... Man over board !...* Un homme à la mer !... Un homme à la mer !... ».

– Virez de bord ! dit-il sèchement au timonier. Même route en sens inverse !... Même vitesse !...

A nouveau, on entend tinter les transmissions. Dans la machinerie, les arbres lumineux de graisse, recommencent à tourner.

Le capitaine regarde l'horloge du bord :

– Il est 8 h 37, dit-il, il y a dix-sept minutes que l'on fouille le navire, dix-sept minutes de perdues.

Et en lui-même, il pense : « Un requin n'a pas besoin de dix-sept minutes pour dévorer un nageur fatigué, mais où diable et comment a-t-il pu tomber ? »

– Qui l'a vu pour la dernière fois ? demande le capitaine.

– Moi, captain... répond le timonier.

– Personne d'autre ne l'aurait vu, que le timonier ?

Personne n'a répondu.

– C'est grave, dit le capitaine. Le timonier ne l'a certainement vu que lorsqu'ils ont fait le point. Et à quelle heure ? demande-t-il au timonier.

– A 4h20.

– Bon, alors réfléchissez bien, les garçons, vous êtes sûrs que personne ne l'a vu depuis ? Alors, il est tombé quelque part dans un endroit inconnu entre 4 h 20 et 8 h 20. Dans ce temps-là, nous avons fait soixante milles, nous allons les refaire. Nous avons une chance sur mille de le retrouver avant une heure, une sur cent mille avant deux heures, une sur un million après... Mais il est vivant, j'en suis sûr, et il nous attend, les garçons, pensez-y.

Le capitaine devrait penser que depuis quatre heures qu'il est à la mer, seul en plein Pacifique, abandonné pour toujours aux requins, Douglas Wardrop devrait déjà s'être abandonné. Mais non, il sait que Douglas a tellement confiance en lui, qu'il doit l'attendre. Et Douglas, à l'autre bout, qui tourne en

rond au-dessus de 3700 mètres d'eau, sait que le capitaine a suffisamment confiance en sa volonté pour faire l'impossible afin de le retrouver. S'il n'y avait cette confiance mutuelle, le *British Monarch* continuerait son chemin et Douglas Wardrop, dans ses vêtements tropicaux et ses « Richelieu » à boucles, noyé, les yeux ouverts, descendrait déjà dans les abîmes.

Hélas ! celui qui doit déjouer ses calculs, rendre inutile cette confiance mutuelle : le requin-tigre ou le requin bleu, « Monseigneur le requin », va bientôt surgir, après avoir senti ou entendu l'homme. Après avoir senti, ou entendu qu'un être se débattait dans l'eau, après avoir imaginé, compris qu'il se passait par là, quelque part dans ce désert marin, un petit drame qui pouvait colorer la mer de sang rouge. Mais il est encore loin le requin. Avant lui, apparaît d'abord une mouette. Lorsque Wardrop l'aperçoit de loin, son cœur se met à faire des bonds dans sa poitrine. Une mouette ! Seule, en plein océan, ça n'existe pas : il faut qu'il y ait une terre ou un îlot. Or, il le sait bien, car cette nuit il a revu la carte, il n'y a point d'îlot, pas un seul petit rocher, alors Douglas se met à crier de joie, tournant sur lui-même, pour chercher sur l'horizon la silhouette du navire. S'il n'y a pas de terre, il ne peut s'agir que d'un navire. Mais la mouette étincelante, à tire-d'aile, approche toujours. Peut-être, épuisée, cherche-t-elle à se poser sur lui. En tout cas, elle vole vite. Elle grossit, elle fend l'air comme une flèche. Elle vient vers lui, elle vient le voir, toute pointue, le bec en avant, les griffes sorties. Elle pique et Douglas Wardrop comprend que cette mouette va l'attaquer au visage... Affolé, pour lui faire peur, il se met à chanter, à hurler le *God Save the Queen*.

Surprise, la mouette a dévié son vol, elle passe à quelques centimètres de son visage et s'enfuit au ras des vagues. Une heure encore va s'écouler et puis une ombre approche, glissant sous la surface, et Wardrop pense que c'est la fin. Le monstre est bientôt près de lui, ni plus gros, ni plus agressif que ceux qui font un brin de conduite au *British Monarch* lorsqu'il entre dans les eaux tropicales. Mais, cette fois, Douglas ne le voit pas d'en haut, il ne voit pas son dos. Les voici sur le même plan, nageant parfois flanc à flanc, quelquefois même, il aperçoit son ventre blanc et la fente hideuse de sa gueule vorace.

Bien que la brise se soit levée, il fait chaud sur le pont du *British Monarch* qui, sans dévier d'une minute, suit le chemin que la nuit avait effacé sur la mer. Les vigies sont dans la mâture comme des statues, les yeux rougis, l'attention émue par ces milliers de facettes scintillantes sur la crête des vagues.

- Il est bientôt onze heures, capitain... Qu'est-ce qu'on fait ?...
- Qu'est-ce qui vous prend ?... On continue...
- O.K. On a encore combien de chances, capitain ?...
- Une sur cinq cent mille, et encore, mais il est vivant, je vous dis, et il nous attend toujours.

C'est vrai, Douglas Wardrop attend toujours, son compagnon requin tournoyant autour de lui, et le frôlant avec des audaces de chatte amoureuse. Il va, revient, fonce comme une torpille avec son poids de torpille. C'est alors

que Douglas, au comble de la fatigue et de l'exaspération, pense que ce jeu ne durera pas toujours, qu'il va mal se terminer et qu'il faut attaquer.

Il se couche légèrement sur le dos et au premier passage du requin, vlan !... il le frappe à grands coups de ses "Richelieu" à boucles, à coups redoublés, comme s'il trépassait sur son museau. Et voilà que le monstre détourne la tête et, sans même un regard, disparaît dans les profondeurs, plus vite qu'il n'était venu. Douglas s'étend à nouveau sur le dos à la surface des flots. Le regard perdu dans le ciel, on entend venir les vagues dans un bruit de locomotive, elles vous soulèvent, vous recouvrent et, pour peu qu'il y ait du vent lorsque la crête frangée d'écume passe, vous ne pouvez pas y échapper, c'est la respiration à contretemps, le bouillon obligatoire et la suffocation. Douglas n'a pas de repos.

Il ne doit pas être loin de treize heures trente, et il n'en peut plus. Il tourne en rond et une fatigue douloureuse le guettant, désormais il ne cessera pas de remuer. Par moments, il voit le *British Monarch* à sa droite et à sa gauche tout enrobé de soleil, mais ce ne sont que des mirages, et il ne faut pour rien au monde user ses dernières forces à nager vers eux.

Sur le bateau, le visage du capitaine s'est encore assombri :

« A regrets, garçons, je dois vous avertir que dans un quart d'heure il faudra abandonner les recherches, reprendre la route normale et rattraper le temps perdu. »

Le capitaine, cela dit, pousse un soupir. Il est 1h15 et sur le *British Monarch*, des soutes aux vergues, c'est la consternation. Douglas lui, poursuit toujours son manège épuisant, un peu de brasse, un peu de crawl, et la planche pour tourner en rond autour d'un point imaginaire.

Et soudain, il voit le *British Monarch* face à lui sur l'horizon. Mais vingt fois déjà il a vu cette image, il n'est plus en état d'apprécier, de reconnaître le vrai du faux. Alors il continue à tourner en rond. Le capitaine, les mâchoires serrées, regarde une fois de plus l'horloge du bord :

– Il est treize heures trente, garçons, nous sommes exactement là où se trouvait le navire lorsque Douglas a été vu pour la dernière fois.

L'océan est désert. Un désert miroitant et terrible.

– Il faut faire un demi-tour... Parez à virer...

Dans le tintement de l'appareil de transmission, les hommes de vigie regagnent le pont, le capitaine promène une dernière fois ses jumelles sur la crête des vagues. La partie est perdue. Tous éprouvent un sentiment affreux de penser que, sous la coque du *British Monarch*, roule sans doute par 3700 mètres de fond, le corps de Douglas. Douglas, tout d'abord, a vu l'étrave du navire grandir. Il a compris cette fois que le mirage était le miracle. Son cœur a bondi de joie dans sa poitrine. Le capitaine est fidèle au rendez-vous que l'un et l'autre, à cent kilomètres de distance sans le savoir, se sont donné. Et puis le jeune homme a un doute. Ce n'est pas exactement vers lui que l'étrave semble pointer. C'est affreux. Le *British Monarch* est maintenant à la droite de Douglas à près d'un mille et sur le point de le dépasser. Douglas hurle dans les

flots. Mais la fin de son appel se bloque dans sa gorge brûlée de sel : à cette distance, le *British Monarch* ne peut l'entendre.

Cette fois, pourtant, Douglas a la sensation que le navire l'a vu. Il n'est plus tout à fait de profil. Puis les minutes passent et Douglas s'aperçoit qu'il s'est trompé. Le navire ne bouge pas de sa ligne.

Le *British Monarch* décrit certainement un grand arc de cercle pour balayer le plus de mer possible dans son demi-tour. Dire qu'ils sont là l'un et l'autre, le capitaine et lui, qu'ils ont fait le même calcul, qu'ils ont été jusqu'au bout, confiants l'un dans l'autre. Dire que le capitaine doit scruter une dernière fois la mer, tandis que le navire qui déjà finit sa manœuvre, reprend la ligne droite, à toute vitesse. Le navire est maintenant à sa gauche. Désespéré, Douglas pense à se laisser couler, une fatigue soudaine s'est abattue sur lui, il ne va plus laisser qu'un petit tourbillon sur la surface. Et voici que le saisissant par les pieds, une force mystérieuse l'immobilise, le bloque dans un étau, une force et une brûlure fulgurante qui lui traversent tout le corps, pour finir en douleur atroce à la base du cerveau. On dirait que la mer se solidifie en gélatine blanche autour de lui. Il pense qu'il va mourir... Et pousse un dernier, un formidable cri de douleur.

C'est alors qu'il se produit une chose étrange. Sur le *British Monarch*, un homme a cru entendre un cri, il tourne la tête, il lui semble voir, à une demi-encablure à peu près, une large tache, un endroit, un cercle où la mer n'a pas tout à fait le même aspect. Il hurle :

– A tribord, quelque chose !... quelque chose !

Instinctivement, le timonier lance la barre à tribord. Douglas a repris conscience. Il est au milieu d'un banc de méduses, des méduses énormes, géantes, certaines se sont collées à sa peau et lui ont envoyé une décharge électrique. Maintenant qu'il a retrouvé l'usage de ses membres, il voit qu'il est couvert de plaies. Mais il voit aussi le *British Monarch* qui vient droit sur lui.

Le capitaine crie aux hommes qui s'apprêtaient à mettre un canot à la mer :

– C'est pas gagné, les garçons ! Il peut couler au dernier moment... Sautez à l'eau, entourez-le !

Mais, penchés sur le bastingage, les hommes comprennent que c'est inutile, car Douglas, galvanisé par la présence du navire, a retrouvé suffisamment de forces pour nager jusqu'à l'échelle. Le voilà maintenant qui monte, seul, lentement les échelons, franchit la rambarde et pose les pieds sur le pont. Un marin lui tend un verre de rhum. Le capitaine a relevé sa casquette et s'éponge le front avec un mouchoir.

– Alors, gamin, dit-il, drôle de façon de passer un dimanche en mer !

Douglas éclate de rire et s'écroule dans ses bras.

Il a déliré pendant deux jours et gagné un surnom : “L'insubmersible.”

59. SATAN DE PAKUR RAJ

Le héros de cette histoire fantastique pourrait être un grand fermier normand et s'appeler Goupil, un grand propriétaire gascon et s'appeler Riberac, un pied-noir cultivateur et s'appeler Hernandez, un céréalier texan et s'appeler Johnson, mais il est hindou et s'appelle Binayendra Sadhan (*prononcer Satan*) de Pakur.

Pakur Raj est un immense domaine réunissant de très vastes métairies, quelque part aux Indes.

On peut donc oublier que la grande maison de la famille de Pakur Raj a quelques sculptures indiennes et imaginer qu'il s'agit simplement d'une grande ferme fortifiée, un de ces castels comme on en voit partout en France, dominant la petite ville de Pakur, chef-lieu de la contrée.

Dans cette vaste demeure, à la fois somptueuse et austère, vit depuis des siècles, une famille qui est parvenue à rassembler en un seul domaine une cinquantaine de fermes exploitées par des paysans qui paient redevance.

La famille de Pakur est donc riche ; riche de revenus et surtout riche de quelques dizaines de milliers d'hectares parsemés de champs d'une bonne terre noire et bien irriguée, de prés où paissent des buffles, de boqueteaux innombrables, de rivières et de hameaux.

L'histoire commence en 1930. A cette époque l'Inde est encore « le plus beau fleuron de l'Empire britannique », secouée de rêves d'indépendance. Beaucoup ont déjà compris que cette indépendance remettrait en cause certaines féodalités sur laquelle justement les Anglais s'appuient.

Or, le patriarche de Pakur Raj, le père de Satan, est vieux. Il a remis, selon l'usage, la direction des terres à son fils aîné à la naissance de son premier enfant, mais il en reste le véritable maître. C'est lui qui prend les grandes décisions et Satan ne les trouve pas bonnes. Il craint que ces décisions d'un trop vieux père, dans une époque difficile, n'entraînent un jour la dislocation du domaine. Il décide donc de l'écarter, et comme Satan n'est pas un homme ordinaire, il n'utilisera donc pas des moyens ordinaires.

Satan est un homme impressionnant, à la voix grave, grand, mince, avec un visage en lame de couteau, orné d'une fine moustache. Un visage à la fois beau et rude, mi-aristocrate, mi-paysan. Il a fait des études et a connu notamment des étudiants qui sont devenus médecins et travaillent dans des laboratoires. C'est ainsi qu'il va se procurer une culture de microbes de l'érésipèle qu'il parvient à communiquer à son père. L'érésipèle est une maladie infectieuse de la peau et siège notamment sur la face. Atteint par cette maladie, le père de Satan, ne pouvant plus paraître en public, abandonne d'abord les rênes, et meurt enfin.

Hélas ! le père disparu, Satan, le beau ténébreux, n'est pas vraiment le maître des terres de Pakur Raj : il doit partager avec une sœur et un demi-frère.

Dans un premier temps, c'est la sœur qui l'inquiète car elle sacrifierait

volontiers sa part des terres pour s'en aller vivre ailleurs. Or il n'est pas en mesure de *lui* racheter cette part, dont la valeur est énorme. Satan jette donc un regard circulaire sur le paysage admirable qui l'entoure, pour y puiser un nouveau courage, et empoisonne purement et simplement sa sœur.

Il est à noter que la police indienne alertée par quelques jaloux ne parvient pas à tirer au clair cette suite d'incidents suspects.

Malheureusement, en faisant disparaître le patriarche et sa sœur, Satan n'a pas fondamentalement résolu son problème. Il lui reste un demi-frère : ce demi-frère s'appelle Amaranda. Et lorsque Amaranda atteint sa majorité, il devient copropriétaire du domaine.

Amaranda ne lui inspire pas confiance. Acquis aux idées libérales, partisan de bouter les Anglais hors des Indes, lui aussi présente un danger pour les terres. Résultat : Amaranda et Satan ne s'entendent pas. Amaranda constitue donc un dossier pour pouvoir partager le domaine. Amaranda est célibataire et n'a pas d'enfants. S'il disparaissait, Satan deviendrait donc, enfin, seul et unique propriétaire. Mais il ne saurait être question de l'empoisonner comme sa sœur, sa mort doit vraiment passer pour naturelle.

Une fois encore, à l'heure où le muezzin chante, Satan promène son regard sur les bosquets et les collines, les prés et les rizières. Les limites du domaine sont loin, plus loin que porte le chant du muezzin, plus loin encore que l'horizon... Quel dommage de laisser dépecer un si bel héritage. La mort dans l'âme, Satan décide d'inoculer dans le corps d'Amaranda une maladie mortelle.

Pour diriger l'immense domaine, Satan se fait aider par un ami : le docteur Tara Nath Bhatta, son complice. Ce dernier parvient à se procurer dans un institut de Bombay, un échantillon virulent de culture de microbes de la peste.

Le docteur Tara Nath va donc vivre pendant trois jours dans la grande maison de Pakur, côtoyant sans cesse Amaranda, un vaccinstyle à la main. Il faut qu'Amaranda ne se rende compte de rien, sinon, durant l'évolution de la peste, il ne manquerait pas de signaler qu'il a été piqué par le docteur Tara Nath. Celui-ci le guette donc dans les couloirs, s'asseyant à table à côté de lui, mais au bout de trois jours le docteur est obligé de repartir, ayant totalement échoué. C'était en mai 1932.

En novembre de la même année, Amaranda quitte Pakur pour aller poursuivre des études dans les environs de Calcutta. Satan l'y rejoint, et sous prétexte de le débarrasser d'un point noir qu'il a sur le nez parvient, par une petite abrasion, à lui administrer de la toxine tétanique.

Amaranda tombe malade. Soupçonnant qu'il est l'objet d'une conspiration, il se fait traiter par un médecin local. Satan réussit à convaincre son demi-frère de sa bonne foi en faisant appel à un grand docteur de Calcutta. Celui-ci place Amaranda dans un service de son hôpital, et lui fait une injection qui aggrave le mal.

La haute, pure et dure, silhouette de Satan règne donc, seule, sur le domaine quelques mois, puis le jeune Amaranda, après une maladie prolongée, se remet des effets de la toxine tétanique.

Mais Satan n'abandonne pas. En juin 1933, il essaie de persuader un docteur de Bombay, responsable de recherches sur la peste, de remettre à son ami le docteur Tara Nath, une culture de bacilles pour lui permettre de faire des expériences ; mais le responsable de la recherche refuse. Tenace, Satan revient à Bombay en juillet 1933 et réussit à persuader le docteur responsable de l'hôpital municipal des maladies infectieuses, de permettre à son ami le docteur Tara Nath de faire à son laboratoire des expériences sur la peste. Tara Nath se rend donc à Bombay à son tour, y travaille en laboratoire et rapporte à Calcutta un échantillon virulent de culture de peste.

Amaranda qui vit définitivement dans la grande maison de Pakur Raj, et plus que jamais décidé à partager les terres, reçoit un jour un télégramme de Calcutta où un homme de loi, paraît-il, réclame sa présence. Il se rend à Calcutta pour s'apercevoir que le télégramme est un faux. Convaincu qu'on a voulu l'éloigner de Pakur, il décide d'y retourner sur-le-champ. Mais tandis qu'il attend l'arrivée du train à la gare, en compagnie de son demi-frère Satan et de quelques amis, un homme au teint foncé le bouscule légèrement. Amaranda sent une piqûre d'épingle à son épaule. Le temps de regarder autour de lui, l'homme s'est enfui.

Amaranda dénude son épaule et montre aux personnes qui l'entourent la piqûre d'épingle, auréolée d'une substance aqueuse. Satan essaie d'apaiser ses craintes et le persuade de prendre quand même le train pour retourner à Pakur. Amaranda revient de Pakur deux jours plus tard pour consulter les plus grands médecins de Calcutta. Mais il est bientôt alité et meurt le matin du 4 décembre 1933. Le docteur Tara Nath délivre un certificat de mort naturelle et Satan signe le registre de décès. Mais Satan ne va pas jouir longtemps de la propriété enfin exclusive du domaine.

D'abord, le docteur qui soigné Amaranda, a fait procéder à des examens de sang dans lequel on découvre des bacilles de la peste. D'autre part, un ami d'Amaranda vient faire part à la police de Calcutta de certains soupçons. Il signale les différents malaises éprouvés par Amaranda et se déclare convaincu que Satan a, depuis longtemps, projeté l'assassinat de son frère. La police procède alors à une enquête, entend près de quatre-vingts témoignages, réunit une centaine de pièces et documents et arrête finalement Satan.

Au moment de l'arrestation, on trouve sur Satan des rapports qui le renseignaient jour par jour sur l'évolution de l'enquête officielle. Dès lors, sa culpabilité devient plus que probable.

Un grand procès voit donc comparaître comme inculpés : Binayendra Sadhan de Pakur, le docteur Tara Nath Bhatta, le docteur qui a soigné Amaranda une première fois en aggravant sa maladie et un troisième praticien.

La haute silhouette, la voix calme et grave de Satan domineront sans cesse les débats. Ceux-ci prennent d'ailleurs un cours inattendu lorsque Satan, désignant le plus modeste des jurés, s'écrie :

« Que j'aie tué ou non, il n'y a ici qu'un seul homme qui puisse me juger, un

seul homme à qui je reconnaisse ce droit, un seul juge. C'est de vous tous le seul paysan, le seul qui peut chaque matin se pencher et saisir une poignée de sa terre. »

Et pendant tout le procès Satan ne s'adressera plus qu'à lui, comme s'il était seul dans la salle, remettant sa vie entre ses mains. Le 16 février 1935 après un procès de huit mois, Satan et le docteur Tara Nath, sont condamnés à mort. Les deux autres médecins inculpés, dont la complicité n'a pas pu être prouvée, sont acquittés. En appel, le 10 janvier 1936, la Haute cour commue la mort en détention à vie.

Mais, tandis qu'on emmène Satan vers la prison, les juges ne peuvent soupçonner que, tel le phénix renaissant de ses cendres, il serait un jour à nouveau le propriétaire exclusif du domaine de Pakur Raj et l'acteur d'un drame hallucinant.

Pour l'heure, Satan emprisonné à vie, a perdu tous ses droits sur le domaine de Pakur Raj qui revient à son fils, et ce dernier étant trop jeune, c'est la femme de Satan qui administre le domaine. L'immense et prestigieux domaine de Pakur Raj reste donc entier, bien géré et prospère malgré tout ces événements.

Mais la femme et le fils de Satan ne l'ont pas abandonné, ils font maintes démarches pour obtenir des améliorations aux conditions de sa détention, une réduction de sa peine, voire une révision de son procès. Puis la guerre survient et bientôt l'Indépendance des Indes. 1947 sera l'année cruciale pour les Indes et bien entendu pour Pakur Raj.

En effet, à l'occasion de cette Indépendance, une amnistie générale est accordée aux prisonniers. Les portes de la prison s'ouvrent toutes grandes sur Satan. Un Satan libre mais dépossédé du domaine. Lorsqu'il revient à Pakur, il n'est pas seul. Il traîne avec lui une petite armée de criminels libérés qui s'installent dans une maison de la ville où ils se conduisent comme en pays conquis. On boit de l'alcool, on fume de l'opium et Satan mijote de reconquérir ses terres avec l'aide de ses sinistres compagnons.

Bien sûr, on conseille à sa femme et à son fils de demeurer fermes : Satan ne doit pas redevenir le maître du domaine. Il est fou, cela ne fait aucun doute, et, dans l'intérêt de tous, y compris dans son intérêt, il doit rester à l'écart. Ne pas revenir à Pakur, c'est ce que sa femme vient lui expliquer dans la maison de la ville où il s'est tapi avant d'agir.

Mais certains fermiers, mal informés, croyant que le retour de Satan coïncide avec l'Indépendance, s'imaginent qu'il n'était qu'une victime de l'oppression anglaise et lui manifestent leur attachement en provoquant une véritable émeute devant la vénérable maison où sont enfermés la femme et le fils terrifiés. Aussi, lorsque Satan se présente un beau jour devant la porte avec sa petite troupe, sa femme est bien obligée de le laisser entrer. Dès qu'il a repris possession du domaine, il renvoie les domestiques, tous âgés et de confiance, qui ont servi la famille pendant son séjour en prison. Il impose un régime frugal à tous ses proches, afin de leur donner une idée des privations

qu'il a subies en prison. Puis il réussit à convaincre sa femme et son fils de lui remettre la trésorerie du domaine avec laquelle il rémunère sa petite troupe, qui boit, fume et traîne partout dans l'immense maison tandis qu'il entame des transformations pour faire de celle-ci une véritable forteresse. Un charpentier lui bâtit une barricade en bois munie de meurtrières. Il fait blinder les portes et transforme les escaliers intérieurs de façon à pouvoir, s'il était attaqué, résister, étage par étage. Pour finir, il s'empare du fusil que possède sa femme et d'un stock de munitions qu'il complète en empruntant des armes chez les fermiers. Alarmés par ces préparatifs, son épouse et son fils réussissent une nuit à s'échapper de la maison dont Satan reste, enfin, le maître absolu.

Evidemment, les autorités indiennes ne peuvent rien tenter contre Satan, sans qu'une plainte soit déposée contre lui par sa femme et son fils qui s'y refusent. La seule chose que l'on peut obtenir d'eux, c'est une demande de restitution du fusil et des munitions. Cela suffit à la police de Pakur pour agir. Satan n'ayant pas accepté de se rendre à une convocation officielle, un commissaire, accompagné d'une section de policiers armés et d'un magistrat se rend devant le mur d'enceinte de la vénérable bâtisse pour perquisitionner, saisir l'arme et, s'il le faut, arrêter le coupable. Mais il trouve toutes les portes fermées et barricadées. Pendant une demi-heure, il sonne, frappe et somme d'ouvrir.

Satan entrebâille alors un judas et le referme lorsqu'il connaît le but de sa visite. Ne voyant d'autre solution, le magistrat donne l'ordre d'enfoncer la porte.

A peine les haches ont-elles commencé à mordre le bois de la porte, que de plusieurs fenêtres de la maison des coups de feu sont tirés sur les policiers. Satan n'est pas seul, il est assisté d'une dizaine de complices. Il y a même une femme avec les assiégés, dont on entrevoit par moments la silhouette. Alors que la nuit tombe, les policiers se regroupent et passent à l'attaque. Ils enfoncent la porte et pénètrent dans la cour. Sous un feu nourri, ils réussissent sans blessures graves, à pénétrer dans le rez-de-chaussée de la maison. Mais ils ne peuvent emprunter l'escalier en colimaçon qui conduit au premier étage, car celui-ci a été conçu de telle façon qu'un seul tireur peut en interdire l'accès.

Les ancêtres de Satan voulaient se mettre à l'abri des brigands et la maison de Pakur Raj est un véritable château fortifié, bardé de créneaux, de tourelles. Toutes les pièces sont contrôlées par des judas et des meurtrières. Tout est étudié de telle façon qu'il soit impossible de tirer avec des armes à feu ou de catapulter un projectile quelconque même par ricochet. Les fenêtres qui donnent sur la cour sont fermées par d'épais volets et, depuis les tourelles supérieures, on peut tirer jusque dans les fenêtres du rez-de-chaussée. Ce que Satan et ses complices ne manquent pas de faire prenant ainsi au piège la police elle-même.

Au petit matin, deux groupes d'hommes s'échappent de Pakur Raj : les policiers assiégés et quelques complices de Satan qui pensent que l'affaire

tourne mal. Le lendemain, la police essaie de déloger Satan et ses hommes avec des bombes lacrymogènes mais elles ne réussissent à pénétrer nulle part et celles qui tombent sur le toit restent inefficaces. La police décide alors de pratiquer une politique d'usure. Des barres de fer sont scellées devant les portes. L'eau du puits est empoisonnée et la maison gardée jour et nuit. Certains complices ayant essayé d'organiser une manifestation en faveur de Satan, un arrêté est pris, publié et affiché dans la ville. Un jour, deux jours, les jours passent. La police essaie de briser les portes et les fenêtres avec des bazookas. Mais des voix s'élèvent pour protester contre ces mesures qui risquent d'endommager une demeure qui n'appartient pas à Satan et, surtout, met en danger une femme qui est sans doute retenue contre son gré. Tandis qu'un long débat s'instaure et que les juristes hésitent à donner un avis catégorique, trois autres complices de Satan sont arrêtés alors qu'ils venaient le convaincre de s'échapper de la maison.

On apprend par eux que Satan se défend seul. Lui seul joue tous les personnages. Il parle, change de vêtements, coince des manches à balais dans les volets pour faire croire à de nombreux fusils. Et la femme ? Ce n'est probablement qu'un subterfuge. Et le sari que l'on entrevoit parfois c'est Satan qui doit le revêtir. Alors, après vingt-trois jours de siège, deux chars d'assaut, une section de fantassins et des mortiers de 75 se présentent devant Pakur Raj. Comme la sommation préliminaire ne reçoit pour réponse que, des éclats de rire, les chars ouvrent le feu avec prudence. Le grand mur fortifié gênant leur approche, leurs tirs manquent de précision et ils n'obtiennent qu'une ouverture de soixante à quatre-vingt-dix centimètres au premier étage. Encore, pour parvenir à cette ouverture, faut-il entrer dans la cour. Pour détruire le mur d'enceinte, les mortiers entrent en action à une distance de mille deux cents mètres. Cela fait, les fantassins passent à l'assaut avec des échelles. Mais il leur est impossible d'atteindre l'ouverture.

On y aperçoit plusieurs fois Satan à découvert dans une longue tunique, la tête couverte d'un turban noir. C'est la première fois qu'il se montre à découvert. Une série de rafales l'accueille et il s'écroule. Les fantassins se précipitent alors au rez-de-chaussée et montent l'escalier. Au moment où l'un d'eux va déboucher au premier étage, il entrevoit Satan allongé sur le sol, son fusil à la main, avec une épée, un poignard et un sac de cartouches. Il est encore vivant et tire deux fois. Le premier coup ricoche sur un harmonium dont la caisse s'ouvre en deux. Le second coup blesse le soldat.

Après une pause, pour attendre le lever du jour, les chars se déchaînent à nouveau contre Pakur Raj. L'immense bâtisse frémit d'abord sous les coups, et, bientôt, dans un nuage de poussière, les créneaux s'abattent, les tourelles éclatent, le feu se déclare et des tourbillons de fumée s'élèvent, visibles de toutes les rizières, de tous les boqueteaux et de tous les hameaux de l'immense domaine.

Dans cette vision apocalyptique, un éclair noir, une silhouette sombre, par un bond prodigieux, vient de s'échapper et commence à courir à travers

champs. Longtemps, on voit traîner derrière lui les impacts des balles d'une mitrailleuse et, finalement, l'homme s'effondre. Il est mortellement atteint, mais au premier soldat qui s'approche de lui, il a encore la force de crier :

« Tu veux ma terre... la voilà ! »

Et il lui jette au visage une poignée d'humus noir.

60. LA CONFÉRENCE SUICIDE

Le 24 septembre 1894, dès six heures du matin, les murs de Brisbane, en Australie, sont tapissés par d'énormes affiches jaunes et bleues. On peut y lire ces mots placés en vedette :

GREAT ATTRACTION – CONFERENCE SUICIDE – PAR LE
DOCTEUR THOMPSON.

L'affiche explique que le docteur Thompson racontera l'histoire de sa vie, ses déboires, ses infortunes. Il traitera également de la question du suicide, envisagée du point de vue tant philosophique que religieux. Il indiquera les procédés les plus sûrs que la science met à la disposition des désespérés, de tous âges et de tous sexes, pour recourir au genre de mort le moins désagréable et le plus expéditif. Puis, en plus gros caractères, le placard contient un avis ainsi conçu :

A L'HEURE DE LA CONFERENCE, LE PUBLIC SERA INVITÉ A
VOTER SUR LA QUESTION DE SAVOIR SI LE DR THOMPSON A LE
DROIT, DANS LA SITUATION PRECAIRE ET L'ÉTAT D'AME OU IL SE
TROUVE. DE SE DÉBARRASSER DE L'EXISTENCE.

LE VOTE AURA LIEU AU SCRUTIN SECRET. SI LA RÉPONSE, A
LA MAJORITÉ DES VOIX, EST AFFIRMATIVE, LE CONFÉRENCIER
PREND L'ENGAGEMENT FERME, DE SE BRÛLER LA CERVEILLE
SÉANCE TENANTE ET SANS DANGER POUR LES ASSISTANTS.

LE REVOLVER DONT IL SE SERVIRA LUI A ETE OFFERT
GRACIEUSEMENT PAR LA MAISON BERANTAURRY ET FILS, DE
SAN FRANCISCO, UNIVERSELLEMENT CONNUE POUR LA
PRECISION DES ARMES QU'ELLE FABRIQUE ET LA MODICITE DE
SES PRIX.

NOTA : LA RECETTE REALISEE SERA AFFECTEE A LA
CONSTITUTION D'UNE DOT AU PROFIT DE CINQ ORPHELINES
CHOISIES PARMIS LES PLUS MERITANTES DE LA LOCALITE.

Brisbane, une ville perdue sur la côte australienne, est avant tout un port sur les deux rives du fleuve Brisbane. La ville comprend quatre quartiers et compte trente-neuf églises.

Brisbane fut fondée en 1825 pour reléguer les forçats les plus dangereux qu'on voulait écarter de Sydney. En 1842, on élimina les forçats et on admit la colonisation libre. Cinq mille habitants en 1861 ; quinze mille en 1871 ; trente-six mille à la fin de 1882 ; quarante-cinq mille en 1893, à l'époque où ses murs se couvrent des affiches du docteur Thompson.

A Brisbane, devenue grande ville moderne, il ne reste pas de témoins oculaires de cette aventure, mais on peut encore consulter, aux archives de la police locale, un article de journal et un rapport de l'époque. Le journal qui rapporte les faits est *Le Courrier des Etats-Unis*, un journal qui paraissait en français à l'intention de nos compatriotes vivant outre-Atlantique et des citoyens des Etats-Unis ou des citoyens canadiens parlant français. *Le*

Courrier des Etats-Unis écrit :

« La conférence suicide devant avoir lieu dans la salle du théâtre le 30 septembre, on conçoit que, dès la première heure, il y eut, au contrôle, une queue formidable, et toutes les places furent prises d'assaut. Personne ne voulait manquer une représentation aussi alléchante et qui promettait un dénouement si original. Un riche négociant allait offrir jusqu'à vingt-cinq livres sterling pour un simple strapontin... »

Ne s'est-il pas trouvé une autorité religieuse pour faire interdire cette étrange manifestation ?

Il semble qu'une démarche ait été tentée pour faire annuler la représentation (*sans doute le pasteur de la paroisse*), démarche demeurée sans suite. Il lui fut répondu que les citoyens australiens étaient libres de parler du suicide et qu'une menace de suicide n'était pas un suicide, donc il n'y avait pas de corps de délit permettant une intervention judiciaire. D'autre part, le docteur Thompson était dûment autorisé à porter un revolver. Enfin, il est possible qu'on ait rassuré l'ecclésiastique sur l'issue de la manifestation. Celle-ci était considérée comme un spectacle et, de ce fait, préparée d'avance y compris dans sa finalité. Mais son auteur était loin d'en avoir prévu l'incroyable issue.

L'Australie, en 1894, était un Etat très jeune et la population, de toutes origines, anglaise, allemande, italienne, etc., était attachée, plus que toute autre, à la liberté individuelle. Avec des gens aussi naïfs que rudes, bien des choses devenaient possibles, alors que, dans nos vieux pays, elles ne pouvaient même pas être envisagées. Dans *Le Courrier des Etats-Unis*, on peut encore lire :

« Les trois coups frappés, le docteur Thompson paraît sur l'estrade : grand, mince, blond, la barbe soigneusement taillée, le regard bleu et vif. En habit et cravate blanche, il annonce que, avant de prendre la parole, il souhaite faire entendre un peu de musique afin de distraire les assistants. Un jeune artiste vient jouer l'ouverture de *Guillaume Tell* sur un piano mécanique. Puis une Allemande chante en français un très beau duo avec un ténor italien. Le docteur semble prendre un vif plaisir à ce divertissement. Il se caresse la barbe et, de temps en temps, s'évente avec son programme. »

« Inutile de dire qu'il est le point de mire de tous les yeux. Les femmes trouvent qu'il est joli garçon, un peu pâle, avec quelque chose de fatal dans les yeux. Est-il possible qu'il ait tant souffert ? Qu'il soit sérieusement disposé à en finir avec la vie ? »

« Une Anglaise sentimentale et très riche est prise subitement d'une immense pitié pour cet infortuné jeune homme. Elle lui fait passer un billet dans lequel elle se déclare disposée à le prendre pour époux, s'il pense que le mariage peut le consoler de ses chagrins et le réconcilier avec l'existence. Mais il répond ces simples mots, accompagnés par un sourire triste : "*Trop tard ! Ce n'est pas dans le programme*" ».

« Il est évident, commente le journal, que rien ne le fera dévier de sa

résolution. »

Le Courrier des Etats-Unis trace donc un portrait naïvement romantique du docteur Thompson et rapporte cette proposition de mariage qui lui aurait été faite au début de la conférence. Sans affirmer qu'il faut la tenir pour authentique, on doit la considérer comme plausible. Quant au portrait du docteur Thompson, il est permis d'imaginer qu'il avait ou qu'il se faisait la tête de son emploi, nous devons donc considérer ce portrait comme probable.

L'article du *Courrier des Etats-Unis* continue ainsi :

« Lorsque le concert se termine, à la satisfaction générale, le docteur s'assoit devant une table, après avoir fort gracieusement salué le public. Puis, ayant trempé ses lèvres dans un verre d'eau sucrée, il lance la phrase d'usage : *Ladies and gentlemen...* »

« Il y a un frémissement dans l'auditoire. Tout de suite, on voit que l'orateur s'exprime fort correctement et qu'il ne paraît même pas ému. Il commence le récit de sa vie, en ayant soin, selon l'habitude des romanciers anglais, de n'omettre aucun détail de sa première enfance ; il indique qu'il avait, à sept ans, en grimpant sur un arbre, fait une chute malheureuse qui avait fort endommagé son pantalon ; puis il raconte ses années de collège, les punitions qu'on lui avait infligées, l'affection que lui portait un petit lézard apprivoisé dans son pupitre, etc. Enfin, il s'étend longuement sur les infortunes qui l'ont accablé en ces derniers temps. Il a perdu sa fortune dans un naufrage, puis au jeu. Il a été marié trois fois. Sa première femme s'enivrait, la deuxième avait péri dans un incendie, la troisième vient de s'enfuir avec un nègre lui emportant sa garde-robe et ses papiers. En outre, il a une maladie d'estomac qui ne lui permet ni de fumer ni de boire. »

« La conférence a duré trois heures quand l'orateur se décide à conclure. »

« Vous voyez, dit-il, quelle a été ma vie. La question qui se pose est de savoir si un homme intelligent, dans ma situation, arrivé où j'en suis, a le droit d'être dégoûté de l'existence et de se résigner à partir pour un monde meilleur. Mais j'ai pensé que nul n'était bon juge dans son propre cas. Il se peut que j'exagère mes ennuis. C'est donc à vous, judicieux concitoyens, et à vous aussi, aimables dames, que je m'adresse pour décider de mon sort. Vous allez voter sur le point de savoir si, oui ou non, comme le dit le programme, je procéderai ici même, devant tous à la petite opération. »

« Après une première salve d'applaudissements, le docteur disparaît dans la coulisse, puis revient s'incliner comme un artiste qui remercie le public, provoquant une seconde salve d'applaudissements. Puis il disparaît encore, et tarde, déclenchant ce que l'on appelle en termes de théâtre *un troisième rappel*. Quelques huées et vociférations n'entament pas le moral de l'artiste, sinon de l'homme. »

« Après le troisième rappel, le docteur se rassoit, ayant posé à côté de lui son revolver, une arme de fort calibre que, sur son invitation, plusieurs spectateurs viennent examiner. »

« Le vote commence. Il y a des bulletins bleus et blancs. Les bleus sont en

faveur du suicide. On distribue deux bulletins à chaque spectateur et le défilé devant les urnes commence aussitôt. Tout se fait dans le plus grand calme ; on sent que les passions politiques sont étrangères à l'événement. »

A cette époque, à Brisbane, les habitants n'ont d'ailleurs que deux préoccupations que l'on peut considérer comme politiques. Elles ont trait à une plus ou moins grande indépendance de l'Australie vis-à-vis de l'Angleterre ou vis-à-vis des autorités religieuses.

Et l'article poursuit :

« Enfin il fut procédé au dépouillement du scrutin. Les bulletins bleus prirent l'avance, tout d'abord, et il y eut dans une partie de la salle un " ah ! " de satisfaction. Puis les bulletins blancs se suivirent sans interruption et regagnèrent la différence. »

« L'intérêt fut bientôt à son comble, car *les bulletins* bleus et blancs étaient en nombre à peu près égal. »

« A la fin, il y avait 324 voix pour la mort et 324 pour la vie. Un seul bulletin restait à tirer qui allait faire la majorité dans un sens ou dans l'autre. Le public était haletant. »

« La quasi-égalité des voix pour et contre le suicide paraît peu plausible, mais le dépouillement avait entraîné un certain suspense, comme dans un spectacle bien réglé, et l'on peut penser qu'il a peut-être été truqué. Ce qui nous est confirmé par la suite de l'affaire. Cependant, il est plausible qu'il y ait eu des voix pour le suicide, plausible et même certain, car il s'agissait d'un spectacle itinérant, basé justement sur cette constatation que, dans un scrutin secret, une forte partie du public vote pour le suicide. »

Quoi qu'il en soit, *Le Courier des Etats-Unis* rapporte la suite de l'aventure en termes mesurés :

« Donc, le public est haletant puisqu'il ne reste qu'un bulletin qui va décider du sort du docteur Thompson, et c'est un bulletin bleu qui sort. Cela signifie : le suicide. »

« Alors le docteur Thompson se lève et arme son revolver. Il approche le canon de sa tempe droite et, posément, très lentement, prononce : "Une, deux... " »

« Il va dire "trois !" et déjà les femmes se sont bouchées les oreilles, cinq ou six d'entre elles se sont évanouies d'avance... quand le scrutateur qui a machinalement regardé au fond de l'urne, s'écrie : " Arrêtez ! il reste deux bulletins ". Tout est à refaire ! »

« Et il tire en effet deux bulletins qui, pour une cause quelconque, avaient échappé à l'attention. Ils sont blancs, ce qui renverse le résultat du vote, la majorité étant dès lors acquise contre le suicide. »

« Mais un spectateur, furieux, se précipite vers le scrutateur qui a parlé : »

« Vous avez menti ! lui dit-il. Les bulletins que vous montrez, c'est vous-même qui les avez glissés dans l'urne. J'ai vu votre manœuvre. »

« Et il lui saisit le bras qu'il serre violemment. Alors, de la manche qui se déchire, on voit s'échapper une cinquantaine de bulletins blancs qui,

évidemment, ont été préparés en vue d'une fraude. Cela déclenche un tumulte indescriptible : »

« Nous sommes volés ! s'écrient les uns. »

« Ce sont des escrocs, il faut les lyncher ! vocifèrent les autres. »

« Et les tables, et les bancs de voler sur l'estrade. Mais le docteur Thompson ne perd pas la tête. Il commence par décharger les cinq coups de son revolver sur un groupe de spectateurs qui, ayant escaladé les fauteuils, s'avancent vers lui et brandissent des cannes. Puis, courant vers le compteur à gaz, il tourne le robinet et éteint les lumières. Il peut alors s'enfuir aisément par une porte de derrière, donnant sur une petite rue, après avoir eu soin d'entrer dans le cabinet du directeur et d'emporter la caisse contenant la recette. »

Il est probable que l'arsenal des lois de l'époque était tout à fait insuffisant pour déterminer s'il s'agissait légalement d'un spectacle ou d'une escroquerie. Aujourd'hui même, le problème ne serait pas simple, sans doute faudrait-il avoir recours à la loi sur les publicités mensongères. Quoi qu'il en soit, on ne peut, jusque-là, accuser le public puisqu'on ne sait pas ce qu'il a réellement voté. On doit même imaginer que, malgré les apparences, il a voté contre le suicide et que le dépouillement était truqué de façon à créer un suspense. De toute évidence il a voté contre le suicide, car la morale et la religion le réprouvent, et ne l'autorisaient pas à voter autrement. Ensuite, le docteur Thompson se rendait sympathique et provoquait l'intérêt.

Mais si le docteur Thompson a réussi à s'enfuir, le scrutateur lui, happé par les mille tentacules de ce monstre que devient une foule furieuse, est resté dans la salle. Le journaliste du *Courrier des Etats-Unis* a parfaitement vu la scène :

« Giflé par les hommes, griffé par les femmes, à moitié assommé, le scrutateur est conduit devant le shérif. »

« Le shérif voyant comparaître devant lui ce malheureux individu, petit, malingre, apparemment d'origine italienne, car il parle très mal l'anglais, ébouriffé, sanglant et les vêtements en loques, le shérif, donc, demande à connaître les faits. »

« Le scrutateur est un pauvre hère demeurant à Kangaroo Point. Ce n'est qu'un pâle comparse engagé pour la circonstance et qui travaille sur le port. »

« Il a connu le docteur Thompson dans un bar. Et celui-ci lui a promis que tout se passerait sans histoire... Il a déjà organisé plusieurs conférences suicide, dans différentes villes aux Etats-Unis... Et le scrutateur affirme n'avoir fait que glisser deux bulletins blancs, au dernier moment, pour empêcher le verdict, de conclure au suicide. »

« Lorsqu'on lui a rapporté ces faits, le shérif s'étonne que les spectateurs, qui ont amené ici le pauvre hère, lui expriment tant de haine... Après tout, il a, par son geste, permis que le spectacle ne se termine pas par la mort d'un homme. Le seul coupable ne serait-il pas plutôt le soi-disant docteur Thompson ? »

« Mais la foule ne veut rien entendre, elle se doute qu'on ne mettra jamais plus la main sur le soi-disant docteur Thompson, et, sans doute affreusement vexée d'avoir été dupe de cette grossière mise en scène, elle réclame une sanction qui paraît au shérif tout à fait hors de proportion avec la faute. »

« Le shérif aurait sans doute préféré relâcher le malheureux scrutateur, mais, devant l'insistance des plaignants, il s'en lave les mains, comme Ponce Pilate, et le fourre en prison. »

« C'est peut-être aussi un moyen qu'il a trouvé pour le mettre à l'abri de la foule déchaînée. »

« Car, nous dit l'article du *Courrier des Etats-Unis*, cette condamnation provisoire n'a pas satisfait les rancunes du public. Le soir même, on pend, en effigie, le scrutateur et son complice. Les deux mannequins sont hissés à un poteau, aux applaudissements de la foule. Pendant des heures, il y a un concert incessant d'injures et de huées diverses, ponctuées par des volées de coups de pierres. »

« A un moment, le rassemblement étant devenu assez considérable pour empêcher la circulation, la police est requise pour la rétablir. Mais les policiers, qui semblent avoir pris fait et cause pour les manifestants, refusent. Leur prétexte est que les mannequins et le poteau en haut duquel ils se balancent, ayant été achetés par voie de souscription, constituent la propriété privée des spectateurs, propriété à laquelle on ne peut porter atteinte sans violer la Constitution. »

« Le shérif, voyant les proportions que prend l'incident, décide alors de sortir le malheureux scrutateur de la cellule provisoire qu'il occupe pour le faire conduire dans une prison plus sûre. »

« Malheureusement, il ne dispose pour le transport que d'un fourgon à claire-voie. Durant le trajet, le malheureux prisonnier sera criblé de pierres... L'une de ces pierres, lourde, sera lancée avec une telle force qu'elle provoquera un enfoncement de la tempe à laquelle le pauvre hère succombera quelques jours plus tard. »

« On ne retrouvera jamais, bien entendu, ni le fou furieux qui a lancé cette pierre, ni le docteur Thompson qui a, peut-être, sous d'autres noms et en d'autres pays, organisé d'autres conférences suicide. »

Sûrement même.